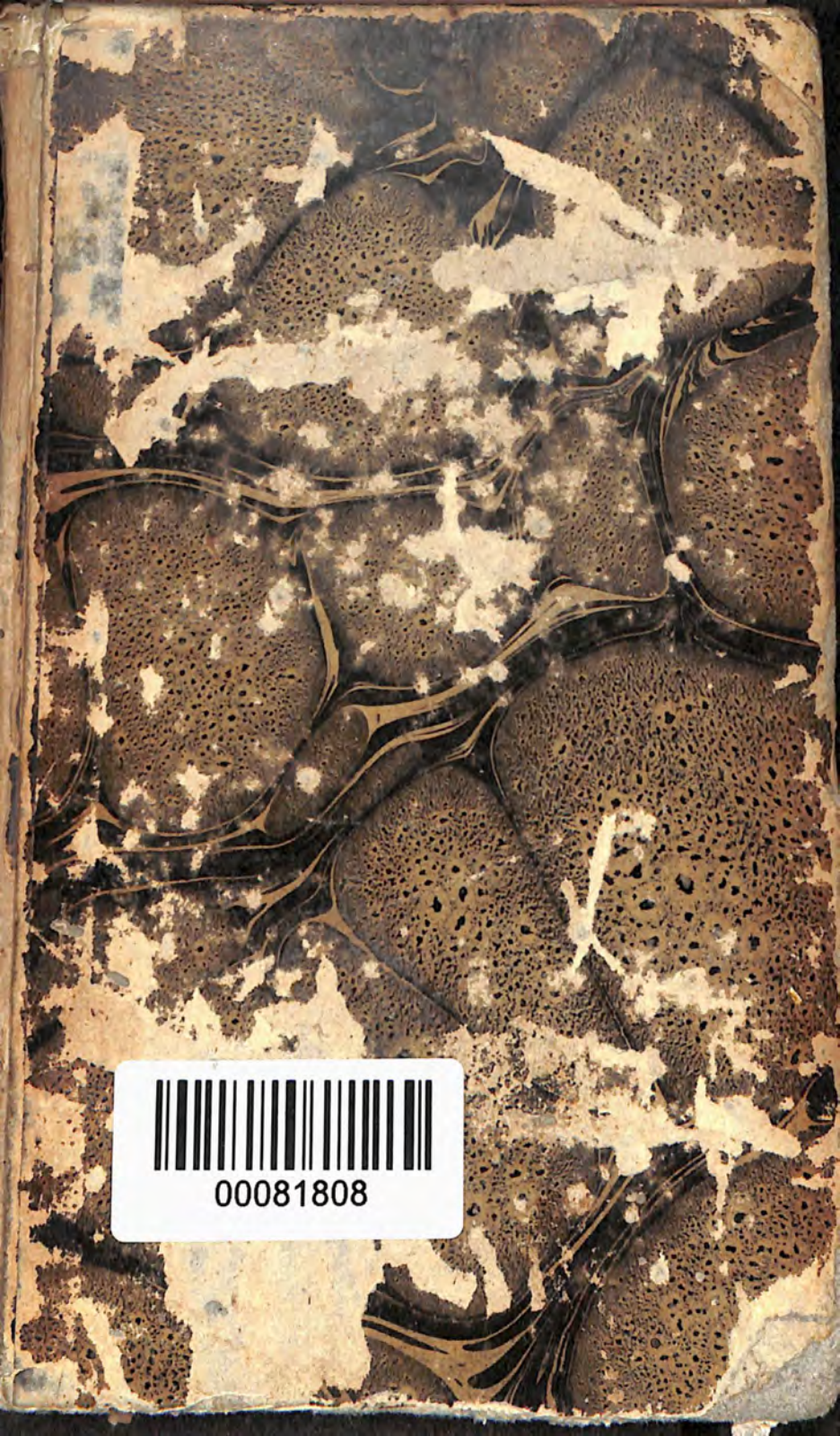
00081808

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.
CLASS 16. May 1875

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

1831

MYTHOLOGIE
DES INDOUS;

travaillée

81808

par

Mme. la Chnsse de Polier,

sur des Manuscrits authentiques apportés de l'Inde

par

feu Mr. le Colonel de Polier,

Membre de la Societé Asiatique de Calcutta.

vol 2

Tome sécond.

A ROUDOLSTADT,
à la librairie de la cour, et
A PARIS,
chez F. Schoell. Libraire. Rue des Fossés
St. Germain l'Auxerrois. No. 29.
1809.

Fo 294.592
Pol/Myt
81808

00081808

Sommaire du 2. volume

Table des matières du 2. volume.

Chapitre IX. page 1. à 75.

Continuation du Bhagavat et du Mahabarat; événemens arrivés à Dwarka, pendant l'absence de Chrisnen; le Rajah Sal voulant venger son ami Souspal mort de la main de l'incarnation, a recours à la protection de Mhadaio. Plein de confiance de l'avoir obtenue il s'arme contre Dwarka. Purdman, fils de Chrisnen, défend cette résidence, enchantemens employez par Sal dans cette guerre, exploits de Purdman et des Yadous. Retour de Chrisnen, défaite de Sal, la mission divine du fils de Basdaio commence à se manifester. Sa lutte avec Panderik souverain de Prag ou d'Eliabad. Voyage de Chrisnen et de Southama aux Sourgs, leur passage à Prag, Bhoumasser en ferme les entrées par ses enchantemens, sa défaite. Chrisnen délivre seize mille princesses captives de Bhoumasser, il les épouse toutes les envoyes à Dwarka; il arrive aux Sourgs, reception que lui fait Rajah Ainder. Retour de l'incarnation à Dwarka. Détails sur la vie privée de Chrisnen sous ses rapports humains. Curiosité qu'a Nardman d'approfondir la conduite du fils de Basdaio avec ses seize mille huit femmes; résultats des enquêtes du patriarche. Histoire de Samb, fils de

Chrisnen, captif de Durdjohn, Ram délivre ce jeune prince ; ses nôces ; nouvelles persécutions de Durdjohn contre les Pandos; histoire du palais enchanté, partie de dés entre Judister et le chef des Coros, exil des Pandos; leur séjour chés le Rajah de Bayrhut; leur retour dans leurs etats, leurs succès. Traité avec Durdjohn. Avanture d'Arjoon maudit par un Rischi ; il fait une pénitence et un pélérinage pour se racheter de la malédiction de ce saint homme; son arrivée à Dwarka, ses amours, son mariage avec une soeur de Chrisnen et de Ram; histoire d'Amsrout, petit-fils de Chrisnen, d'Oudka fille de Bhanasser, Rajah de Bénarés. Histoire de Soodam, Bramine. Chrisnen et les Pandos se réunissent aux bains sacrés de Kourtcheiter. En se séparant Chrisnen leur promet sa protection contre Durdjohn.

Chapitre X. de la page 74 à la page 136.

Continuation du Bhagavat et du Mahabarat. Lettre de Chrisnen au Pandos, qui les détermine à demander à Durdjohn un partage égal des revenus du pays. Durdjohn se refuse aux propositions les plus modérées. Fables et apologues racontés par Biskuin à son neveu pour le détourner de la guerre. Elles ne produisent aucun effet sur l'esprit du tyran. La guerre résolue est déclarée ; choix d'un champ de bataille, arrivée de Chrisnen avec les troupes de Bhulbader, effort des deux partis pour l'avoir de son côté. Subtilités de Chrisnen, réglement pour la guerre, elle commence; trahison des Coros, Ahmund, fils d'Arjoon est tué, désespoir du père, il ne veut plus combattre; Chrisnen le conduit au Baikunt, il y voit son fils heureux, il revient, reprend

les armes. Les succès se balancent entre les deux partis, ceux des Pandos dépendent de la mort de Biskum, qui est attachée à des circonstances que Biskum seul connaît; Chrisnen lève cet obstacle par le conseil, qu'il donne à Judister, hauts faits de cette guerre. Biskum mortellement blessé, reste cependant spectateur des derniers combats. Celui de Durdjohn et de Bhim termine la guerre; Durdjohn blessé à mort, réduit à quatre généraux, songe encore à se venger. Les Pandos, vainqueurs sont conduits par Chrisnen dans le temple de Bhavani, Assouthama profitant leur absence met tout à feu et à sang dans leur camp et apporte à Durjohn les têtes des fils des Pandos. Mort de Durdjohn, désespoir des Pandos et de Draupadi. La guerre finie, Chrisnen instale Judister sur le trône de l'Inde. Naissance de Paritchet leur successeur; grand sacrifice à cette occasion, épisode d'Hassouman, décision du corbeau Cagbossun sur les trois grandes guerres. Bieder et Dirtratch, oncle des Pandos, ainsi que Kunty et Mandri abandonnent le monde, et terminent leur vie dans la dévotion.

Chapitre XI., page 137 à 182.

Députation des Deiotas à Chrisnen pour l'inviter à revenir au Baikunt, il diffère encore; ses motifs, établissement de Durbassa aux environs de Dwarka. Manque d'égard des Yadous envers ce saint homme et leur destruction; mort de Bhulbader, mort de Chrisnen; ses derniers ordres à Oudho son ami, un Baiban le transporte au Baikunt. Oudho met sa dépouille mortelle dans un arbre et le confie à la mer. Arrivée d'Arjoon, Oudho et lui vont à Dwarka, exécuter les derniers ordres de Chrisnen; désolation générale, Basdaio, Daioki, Ogursain, les huit Naya-

gas, beaucoup d'autres meurent d'effroi; cent des femmes de Chrisnen suivent Arjoon. Dwarka est englouti dans la mer. Arjoon et Oûdho prennent le chemin, le premier d'Hastnapour, le second de Badirinath, lorsqu'il se sont séparés une troupe de Bils attaquent Arjoon, il veut se défendre. Ses armes n'ont plus de vertu, ses bras plus de force. On lui enlève les femmes, qu'il conduit; il revient désespéré à Hastnapour, ses récits, les tristes événemens qui suivent la mort de Chrisnen, engagent les Pandos à instaler Paritchet sur le trône et à se retirer du monde; leur voyage au Baikunt. Parallèle des deux incarnations de Ramtchund et de Chrisnen. Neuviéme incarnation, celle de Bhoud, continuation de celle de Chrisnen. Temple bâti par Ainderdon pour recevoir cette incarnation, elle est imparfaite. Institutions de Chrisnen sur les réglemens à observer dans ce temple, appellé Jaggernath. Histoire prophétique de la dixième incarnation. Elle aura lieu au quatrième âge, se nommera Calenk. Conclusion des fables, nommées les Awtars ou incarnations de Vichnou. Resumé des dogmes mythologiques sur l'être suprême, et les trois grands Deiotas. Explication des Bramines sur ces dogmes, elles se réduisent à deux systêmes principaux, positif; et allégorique.

Chapitre XII de la page 138 *à la page* 256.

Origine des Deiotas et des Daints, les premiers créés avant la création du monde visible. Une partie d'entr'eux dégradés devenus Daints. Seconde création de ces êtres par Birmah, des Deiotas, Daints Géans issus des cent fils que ce Deiotas engendra à sa femme Sarbuty, fables sur les quatre femmes de Cashup, petit-fils de Birmah. Deiotas et Daints,

qui doivent cette dénomination, soit à leur bonne ou mauvaise conduite, soit à des bénédictions ou malédictions. Caractères communs à toutes ces intelligences, caractères qui les distinguent. Leur nature morale. Fables, qui prouvent que les Deiotas, êtres bons ont cependant les faiblesses de l'humanité; le soleil sensible aux charmes de Mandri. Avanture de Rajah Ainder et de la lune chés Gotum le Rischi. Fables des Apatcheras et de Souckdaio.

Formes corporelles des Deiotas, leurs demeures, leurs études, leurs pouvoirs, leurs fonctions et leurs connaissances. Fables, qui confirment ces données. Les deux corps de doctrine, le Gatteris Munter des Deiotas, le Ratchi Munter des Daints, Histoire de Bhoud chés Souker.

Hiérarchie des Deiotas; les trois Deiotanys, femmes des trois grands Deiotas, les premières en rang, elles ont les attributs caractères, pouvoirs, influence, qu'ont leurs époux. Prérogative de Parbuty, femme de Mhadaio. Fables sur Ganaish et Scanda deux fils de Mhadaio. Deiotas attachés particulièrement à Vichnou, fables, qui les concernent.

Seconde hiérarchie des Deiotas, Rajah Ainder en est le chef, les mille yeux, qu'on lui attribue suite de son avanture chés Gottum; ses pouvoirs grands, mais bornés, ses craintes de perdre son empire; histoire de ses guerres avec le Rajah Bal, des craintes que lui inspire le Rajah Sagur et ses mille fils. Des sept départements, qui divise les Sourgs, des sept vice-rois, qui les gouvernent, suite des fables sur Bhoud, sa naissance, son éducation. Fables sur Soucker vice-roi du Taplok; résumé.

Chapitre XIII. de la page 257 à la page 336.

Continuation des Deiotas subalternes, la terre, ses huits gardiens. Les mers divisées en régions, Rajah Bären leur souverain, les Deiotas, rivières appartiennent à cette hiérarchie, ils ont trois Deiotanys à leur tête: la Jumna épouse de Chrisnen, Soursetty, fille de Birmah, Ganga, fille du mont Hermantchel placée sur la tête de Mhadaio. Histoire du voyage de Ganga avec le Rischi Bhagirut. Des Daints, de leur demeure, les Patals; tribu des serpens, les huit chefs de cette race éclaire les Patals. Ces animaux reputés Daints, il y en a de bons; première partie de la fable d'Outanpud. Hiérarchie des Daints souvent interrompue par leur esprit de revolte, les Daints d'origine ont pour chefs Sund et Apsund, ceux qui sont devenus Daints n'ont point de hiérarchie; court resumé; durée de l'existence des Deiotas subalternes, les Rischis leurs sont supérieurs: neuf Rischis d'origine, d'autres devenus tels par leur sainteté. Histoire de Bisvamiter. Pouvoir des Rischis, leur longévité. Les Bhagts les remplacent dans le troisième et quatrième âge. Suite de la fable d'Outanpud ou histoire de Dhérou, histoire de Namdhaio, première partie de l'histoire de Cabir extraite du Bhagwatawly I.; son admission chés Ramanund son mariage avec Loïd, leur charités; histoire du Banian. Conduite de Cabir avec le Sultan Alla-Odin-Ghori, avec le Bairagis et avec les Bramines jaloux de sa reputation. Courte digression sur la secte des Sikh's.

Chapitre XIV. de la page 337 à la page 415.

Resumé des deux systêmes principaux des Bramines sur les êtres intermédiaires; ce ne sont pas des Dieux, cependant on leur adresse un culte de la,

nature du culte, il est de deux espèces le Nirgoni Poujah ou culte spirituel, le premier ne s'adresse qu'à Dieu, le second au Deiotas pratiques de ce dernier culte.

1°) Ablutions et purifications, toutes les eaux ont la vertu purifiante, fable de Parasu-Rama et le taureau.

2°) Pénitences et mortifications.

3°) Charités et dons aux Bramines fables extraite de Cabir.

4°) Sacrifice de deux espèces. Anecdote sur les Marates, observances particulières au culte des deux grands Deiotas. Fable tirée de la légende de Cabir, qui prouve pour le Nirgoni Poujah ou culte intérieur. Extrait du Geeta, dialogue entre Chrisnen et Arjoon sur le culte.

Chapitre XV. de la page 416 à la page 482.

De l'origine de l'ame, de sa nature, de son sort après la mort. Système de la métempsycose. Rapprochement de la mythologie avec le Geeta, qui contient la doctrine attribuée à Chrisnen, deux opinions annoncées par les fables sur l'origine de l'ame, les fables générales la supposent créée; celles de Vichnou la représentent comme une émanation de la divinité. Elle est d'une autre nature que le corps, elle lui survit. Les fables accordent une ame aux animaux; commencement de la fable de Soukdaio, fils de Bayas. Système de la métempsycose, idées sur le paradis et l'enfer, Naskeit a décrit celui-ci, recompense et punitions dans les Sourgs paradis inférieur, et dans le Nark.

Opinions plus pures de la secte de Vichnou, le Baikunt, paradis supérieur, quatre degré de félicité

intellectuelle; dispositions, qui conduit l'ame dans les Sourgs ou dans le Baikunt, grace de Vichnou, nécessaire pour parvenir au Baikunt. • Prérogatives des Bhagts, commencement de la fable d'Anberik. Continuation de l'histoire de Bisvamiter. Cercle des transmigrations, fable sur Nardman le patriarche, histoire de Ramanund. Moyens d'éviter les régénérations et de tirer les ames des enfers. Suite de l'histoire d'Anberik. Extrait du Geeta sur l'origine et le sort des ames.

Chapitre XVI. de la page 483 *à la page* 558.

Nature de l'ame différente de celle du corps; indication des fables à cet égard. Développemens donnés par Chrisnen à son disciple Arjoon, deux ames dans l'homme, l'une émanée de la divinité, l'autre composée des quatre élémens, animée par un cinquième essence subtile; influence de la matière sur cette seconde ame, extrait du Geeta, morale divisée en deux branches, morale religieuse, morale politique.

Morale religieuse découlant des dogmes mythologiques, indiquées par les fables.

Cette morale a deux chefs principaux, dont le premier, les obligations communes à tous les hommes se subdivisent en trois points principaux, devoirs envers la divinité; envers soi-même; envers les autres.

L'humilité la première obligation de l'homme envers lui-même, suite de l'histoire de Soukdaio, fils de Bayas.

La patience, la résignation seconde obligation de l'homme envers lui-même première partie de la fable d'Haritchûnd, seconde partie de cette fable.

sur les tristes effets de l'amour propre, quatrième devoir le mariage, fable d'Oudialuk, devoirs, envers les autres, l'hospitalité, fable tirée de l'histoire de Calvi.

Second chef de la morale religieuse subdivisée en deux points, les devoirs de chaque caste, les devoirs de l'homme comme individu. Devoirs des Bramines, fable extraite du Mahabarat, racontée par Biskum, grand oncle des Pandos. Devoirs des Kättris, des Bays, des Souders. Devoirs des souverains, devoirs généraux à tous les hommes dans les diverses relations que leur donne la nature. Devoirs particuliers aux femmes, fables extraites de la legende de Çabir.

Chapitre XVII. de la page 559 *à la page* 640.

Seconde branche de la morale, système philosophique renfermé dans l'Hypotadessa. Le Geeta confirme ce système, en y amalgament les dogmes spirituels et mystiques, qui composent la doctrine du prétendu Chrisnen. Contradiction entre la morale, et les traits d'immoralité que présentent les fables. Histoire du Rischi Durbassa. Explication que donnent les Bramines de ces contradictions. Opinions particulières et générales à cet égard. Le fatalisme admis dans le système philosophique et dans la mythologie. Fable du Rischi et de la souris métamorphosée en femme. Théorie des quatre âges; caractères et nuances que présente cette théorie sous l'aspect physique, religieux, moral et politique. Histoire de la femme de Bulbhader, entrée du Cal-yuc, quatrième âge, fable de Nilkai et Caly, progrès du Cal-yuc, fable du voyageur et des melons. De Narada et de Kalpa. Inquiétudes de Paritchet sur les progrès du Cal-yuc. Sacrifice solennel pour les an-

rêter. Traité entre Cal-yuc et Paritchet. Mort de ce prince par la morsure d'un serpent, son fils Jamnage lui succéde, conseils que lui donne Bayas; il n'en suit aucun, le Cal-yuc déploye son influence. Il introduit la fausse dévotion, l'incrédulité; fable de Jamnage, il ferme les communications du ciel à la terre, et les mortels ne jouissent plus des dons surnaturels que leur acquiérait leurs pénitences dans les autres âges, fable d'Odounath. Durée du Calyuc. Résumé de la théorie des quatre âges. Fin de l'exposé mythologique.

Chapitre XVIII. de la page 641 à page 712.

Rassemblement des traits, qui dans le système mythologique caractérisent l'époque, à laquelle remonte l'origine des Indous, et leur constitution religieuse et civile. Toutes les vraisemblances les ramènent à la première antiquité diluvienne; nuances qui dans les fables indiquent que dans les tems les plus reculés la mythologie éprouva des reformes, quoiqu'en conservant dans les dogmes primitifs des Vedas et des Schasters des points de réunion. Ces dogmes fondamentaux généralement adoptés, présentent le premier chaînon de la grande chaîne, qui lie tous les peuples de la terre, par le sopinions primitives.

Tableau de la conformité de ces opinions, non seulement entre les payens, mais entre ceux-ci et nos livres saints. Ces conformités reconnues de tous les savans, autorisent-t-elles à assimiler la revélation écrite aux mythologies? Rapprochement et paralléle de ces deux documens: résultats qui prouvent, qu'il faut chercher d'autres sources de ces ressemblances. Indication de ces sources. Conclusion de l'ouvrage.

CHAPITRE IX.

Continuation du *Bhagavat* et du *Mahabarat*, retour de *Chrisnen* à *Dwarka*, événemens arrivés pendant son absence. Défaite de l'enchanteur *Sal*. *Chrisnen* manifeste sa mission divine. Histoire de *Panderik*. Voyage de *Chrisnen* au *Sourgs* avec *Southama* sa femme. Défaite de *Bhoumasser*. *Chrisnen* épouse 16,000 princesses, son retour à *Dwarka*, son genre de vie comme homme, curiosité de *Nardman* sur la conduite de *Chrisnen* avec ses 16000 femmes, Revers qu'éprouve les *Pandos* depuis le *Raisoo-yuc*. Histoire du palais enchanté. Partie de Dés, *Durdjohn* dépouille les *Pandos*, les condamne à un exil de douze ans, leurs avantures; il rentre au bout de ce tems dans leurs états. Histoire *d'Amsroud*, fils de *Chrisnen*. Celui-ci va à *Tchourtcheit*, y trouve les *Pandos*; leur promet son secours.

Je vous attends mon cher, dit M. de Polier en voyant entrer le docteur: car je suis curieux de savoir ce qui était arrivé à *Dwarka*, en l'absence de *Chrisnen*?

Je vais vous satisfaire, répondit *Ramtchund*, mais il faut reprendre les fables, au

moment, où le fils de *Basdaio* enleva *Roukmani* (1); *Souspal* destiné pour époux à cette princesse, avait amené à *Cantapour* son plus intime ami, le Rajah *Sal*, qui devait être le témoin de son mariage, et qui fut celui, du triomphe de *Chrisnen*, et du mécompte de *Sal*; il ressentit si vivement son injure, que dans sa colère contre le ravisseur de la princesse: il jura que s'il n'exterminait la race des *Yadous*, il renonçait à l'honneur d'être compté au nombre des *Kättris*, et en conséquence de ce serment, il fut un des premiers entre les Rajahs, qui avec *Souspal* poursuivirent le fils de *Basdaio*. Nous avons vu leur honteuse défaite; contraints à fuir pour sauver leur vie, il ne cédérent à la force, qu'en emportant avec eux le plus violent désir de vengeance: augmenté dans l'ame de *Sal*, par le souvenir de son serment; toujours present à son coeur et à sa pensée, il ne songeait qu'avec une confusion mêlée de rage, à l'issue humiliante de cette premier tentative, et lorsqu'au *Raisoo-yuc*, *Chrisnen* punit *Souspal*, le poids de son engagement téméraire oppressa tellement l'ame de *Sal*, que la vie lui parut insupportable, s'il ne parvenait à le remplir. Furieux, hors de lui-même, il

(1) Voyez volume I, chapitre VII. page 560. 565.

quitta *Aindraprest*, reflêchissant aux moyens de se venger de *Chrisnen*; mais une trop fatale expérience le forçant à s'avouer, qu'il ne pouvait en triompher sans l'assistance des *Deiotas*: il chercha à l'obtenir; et s'adressant à *Mhadaio* le plus considérable d'entre eux, il commença un cours de pénitence, et de dévotions à son honneur, pendant lequel, jeûnant toute la journée, il ne prenait au soir, qu'une poignée de terre pour toute subsistance. Ses austérités ayant duré une année, *Mhadaio* touché de son zèle, lui apparut en lui demandant ce qu'il voulait de lui? „vengeance de mes ennemis," répondit le Rajah, „je te l'accorde," lui dit le *Deiotas*; qui disparut aussi-tôt, laissant *Sal* rempli d'espoir; et ne s'occupant plus qu'à se mettre en mesure de triompher de *Chrisnen*.

Initié dans tous les secrets de la magie, *Sal* plus habile enchanteur, qu'il n'était grand guerrier: se construisit d'un mot une ville, et un fort inexpugnable, propre à lui servir d'azile en cas de danger; puis profitant du tems de l'absence de *Chrisnen*, prolongée par tous ses mariages; il se mit à la tête d'une armée, s'avança vers *Dwarka*, et dans le premier effort de sa fureur, il fit abattre tous les arbres, et toutes les plantations, qui décoraient les environs de cette superbe résidence; sur laquelle dominant au-

moyen d'une tour, qu'il éleva dans l'air, il faisait pleuvoir des pierres, et exitait de si terribles tempêtes, que les maisons, les temples, les palais, en étaient renversés, et que la consternation était à son comble dans la ville. *Purdman*, fils de *Chrisnen*, qui y commandait en son absence: après avoir fait ses efforts pour rassurer, et tranquilliser les habitans, rassemble tous les guerriers *Yadous*; monté sur son char, et à leur tête, il fait une vigoureuse sortie contre l'ennemi; mais *Sal*, répand à l'instant des ténèbres si épaisses, qu'on ne peut distinguer sa propre main; alors le fils de *Chrisnen*, aussi habile magiscien que son adversaire, lançant dans l'air un dard de feu, dissipe l'obscurité: renverse d'une flèche, qu'il décoche le conducteur du char de *Sal*, son porte étendard, se jéte avec impétuosité sur l'armée ennemie, la met en déroute, brise les chariots, tue les chevaux ne laissant à *Sal*, étonnée de cette attaque aussi *imprévue* que vigoureuse, ni le moment de se reconnaître, ni le tems de s'y opposer.

Voyant avec autant de surprise, que de douleur, que le fils de *Chrisnen* est aussi vaillant, aussi courageux que son père, le magiscien n'a de ressources pour échapper au fer de *Purdman*, que dans ses enchante-

mens. Tantôt métamorphosé en nain, le coup, qui doit le frapper passe par dessus sa tête, un moment après c'est un géant qu'aucune arme ne peut atteindre: puis disparaissant tout-à-coup de dessus la terre, il se montre dans l'air, d'où il fait tomber une pluye de feu, une grêle de pierre; alors *Purdman* faisant usage des connaissances, qu'il avait acquise dans la magie, ne s'attache plus qu'à détruire les charmes de l'enchanteur, qu'il veut forcer au combat; il est prêt à l'y contraindre: lorsque *Dérénan* un des chefs de l'armée de *Sal*, son plus intime ami, qu'une *flêche* de *Purdman* avait étendu sur le carreau, et que l'on croyait mort, revenant à lui: saisit sa hâche, et profitant de la préoccupation du fils de *Chrisnen*, il lui en asséne un coup si vigoureux, que le héros tombe à son tour privé de connaissance.

La consternation et le désespoir des *Yadous* en voyant leur chef sans vie égalent la joie, qui se manifeste dans l'armée ennemie; mais le triomphe de celle-ci, et l'effroi des premiers sont de courte durée: *Purdman* n'a été qu'étourdi du coup, qu'il a reçu, il revient à lui, se relève, une nouvelle existence parait l'animer, chacune de ses flêches répand autour d'elle la terreur et la mort; la bataille recommence, et elle durait

depuis douze jours : lorsque le fils de *Basdaio* arriva à *Dwarka*, ou son retour rassure autant les habitans, que la vue de son étendard effraye ses ennemis.

Sans prendre un moment de repos, *Chrisnen* marche contre *Sal*, qui de son côté, s'avance à sa rencontre; mais malgré son audace, le magiscien sent bien-tôt son infériorité, et recourant à son art, après s'être rendu invisible pendant quelques heures, il reparait métamorphosé en messager, crotté, essoufflé, se présentant ainsi à son ennemi, il lui dit: — „ton noble père *Basdaio*; vient „d'être fait prisonnier de *Sal*, il m'envoye „te dire de venir le délivrer." —

Saisi d'effroi à cette nouvelle, que *Chrisnen* crut être vraye, —

Eh! comment, interrompit M. de Polier; cette crédulité se concilie-t-elle avec sa toute science?

Très bien selon les fables, répondit le docteur; car elle est le cachet, qui distingue son humanité, de sa divinité: et elle prouve qu'en s'incarnant, *Chrisnen* s'était assujeti aux bornes de la nature humaine; sous ce rapport il devoit éprouver l'angoisse, que cette nouvelle lui donne; suivant donc le

messager, il s'avance rapidement vers le camp de l'ennemi, et voit de loin, un homme chargé de chaînes, exactement ressemblant à son père, qui l'appelle à son secours; mais avant qu'il aye le tems de s'en approcher, *Sal*, qui a repris sa propre figure, lui crie: „avance, viens, sois le témoin de la „mort de ton père," en disant ces mots: d'un coup de son glaive il fait voler la tête du prétendu *Basdaio* aux pieds de son fils, qui atteré de cet horrible aspect, reste immobile; car les prestiges de *Sal* font une telle illusion, ont une telle vérité, que pendant un bon moment *Chrisnen* croit à la réalité de cette affreuse scène: et son ame est déchirée par la plus vive douleur; toutefois se recueillant en lui-même, se rappellant, la réputation qu'a son adversaire en fait de magie, il commence à se douter, que tout ce qu'il a vu n'est qu'une illusion, produite par les charmes de cet enchanteur; ranimé par cette idée, il l'attaque, le poursuit, en vain *Sal* lui échappe sous mille formes différentes, tantôt sur la terre, tantôt dans l'air; *Chrisnen* le serre de si près, que le magiscien ne pouvant plus faire usage des ressources de son art; succombe enfin sous le bras puissant du fils de *Basdaio*; qui détruit la cité et la forteresse magique, où *Sal* s'était refugié, les jete dans la rivière, et punissant en-

fin l'enchanteur lui ôte la vie : et revient à *Dwarka*, où il retrouve *Basdaio*, qui n'en était pas sorti.

Bien-tôt de nouveaux ennemis le forcent à reprendre les armes. *Dentebekre*, frère de *Souspal*, comme lui, incarnation des portiers de *Vichnou*, veut venger son frère et son ami *Sal*; il s'avance à la tête d'une armée, qui ne peut le sauver de la mort, qu'il reçoit de la main de *Chrisnen*. Un frère cadet de *Dentebekre* à l'audace de vouloir lutter contre le fils de *Basdaio*, il est encore puni de sa témérité, et ces trois victoires, célébrées par les chants de louanges des *Deiotas* et des *Rischis*, instruisent les êtres dont l'entendement est éclairé, que *Chrisnen* est en effet *Péré-Brähm*, ou la divinité; tandis que ceux, dont les idées sont encore bornées par les entraves des sens, ne voyent autre chose dans ces succès, qu'un héros, dont la valeur remporte des victoires, que tout autre héros mortel pourrait obtenir comme lui.

Il était tems cependant, que la divinité de sa mission fusse généralement reconnue; lui-même la manifesta par un nouveau triomphe, avec autant d'éclat, qu'il mettait de soin à la voiler dans sa vie ordinaire, et purement humaine.

Panderik, souverain de *Prag*, (actuellement *Elliahad*), disputant au fils de *Basdaio*, la qualité d'incarnation de *Vichnou*, lui envoya un ambassadeur, qui arrivé à *Dwarka*, et admis à l'audience de *Chrisnen*, lui parla en ces termes. —

„*Puis* qu'il est d'usage, que les envoyés „d'un souverain s'acquittent sans crainte et „sans réticences, des ordres de leur maître; „voici ô *Chrisnen* les paroles, que le Rajah „*Panderik*, monarque de *Prag*, fait entendre „par ma bouche au souverain de *Dwarka*. — „Je suis né pour délivrer la terre de l'oppression des méchans, je posséde les huit „Nayagas, la coquille ou trompéte sacrée (1), „l'anneau *Sudarsun* (2), l'arc *Saran* (3), la massue (4), et tous les autres attributs de *Vichnou* me distinguent; la figure de *Garud* (5), „flotte sur mon étendard. Je suis enfin celui „auquel appartient le titre, et le rang de *Basdaio* ou *Vasudeva*. Pourquoi donc ô *Chrisnen*, t'arroges-tu ce nom, et cette qualité? „je connais les noirs et perfides desseins, qui

(1) Nommé *Shank* en Samscrit.
(2) Anneau Sudarsun chaere en Samscrit.
(3) L'arc saran ou geda.
(4) La Massue ou Remel.
(5) *Garud*, l'aigle monture de *Vichnou*.

„t'occupent, mais prends garde à toi, évite „de provoquer ma colére, tu t'en trouveras „mal. Toutefois, si tu le préféres; je con„sens à ce qu'un combat entre nous, mani„feste à l'univers le vrai *Basdaio* d'avec l'im„posteur." A l'ouie de ce message extraordinaire, tous les *Yadous* éclatérent de rire; mais *Chrisnen* les réprimanda, en leur disant, qu'il était indigne d'un homme bien né, de se laisser aller, à des éclats aussi indécens, dans une grand assemblée; et surtout en présence d'étrangers, puis s'adressant à l'ambassadeur, il lui dit, „réponds à ton maître „de ma part, que son message me fait le „plus grand plaisir, qu'il ne doute point du „désir extrême, que j'ai de voir un souve„rain tel que lui; qu'après le combat, que „j'accepte: celui de nous deux, qui est l'im„posteur, se résolvant sans doute à se dé„sister de ses fausses prétentions, ne mettra „„plus sa main sur le *Shank*, le *Chaere*, le „*Geda*, et ne placera plus la figure de *Ga„rud* sur son étendard; ô *Panderick*," ajouta-t-il, „les milans, les corneilles dans l'air, „les animaux et les plantes, du désert, en„gloutiront dans peu de tems ton armée, car „sache, que je m'avance rapidement sur tes „frontières."

Après ces mots, *Chrisnen* congédiant l'ambassadeur, se mit incontinent en marche,

contre *Prag*: le Rajah *Panderik* vint à sa rencontre; accompagné de son frère *Bhoumasser*, puissant *Daint*, ennemi de *Chrisnen*, l'armée des deux Rajahs était forte de cinq *Tchamy* (1), tandis que celle de *Chrisnen* se bornait à ses *Yadous*. Les deux adversaires en présence: le fils de *Basdaio* ne put voir, sans surprise, l'exacte ressemblance, qui se trouvait entre la copie, et l'original, il en sourit. Cependant *Panderik* voyant, que son rival avait pris sa position; commença l'attaque, avec l'arc, les armes à feu, les tridents, les massues, les hâches, la lance, l'épée et toutes les autres armes usitées dans ces tems là; mais *Chrisnen* sans en employer aucune, se borne à ordonner à *Sudarsun*, de parcourir l'armée ennemie, et d'y allumer une conflagration semblable, à celle, qui détruira le monde au jugement dernier. L'ange divin exécutant cet ordre, un embrasement général, consume à l'instant; les éléphans, les chariots, la cavalerie et l'infanterie de l'armée du Rajah de *Prag*; sans que *Mhadaio*, qui combattait pour lui, puisse s'y opposer; alors *Chrisnen*, s'adressant à *Panderik* lui dit, „souviens toi de ton message, „actuellement lequel de nous deux est

(1) Cohortes ou legions. Voyez I. Vol. chap. VII. p. 339.

le faux *Basdaio*? Quel de nous deux est l'im-
„posteur? — Toutefois si tu veux confesser
„ta faute, demander le pardon de ton cri-
„me, renoncer au *Shank*, au *Chaere*, au
„*Geda*, et te mettre sous ma protection, je
„te recevrai en grace, et je te pardonnerai
„ta faute, si non je te punis à l'instant.“
Trop aveugle pour profiter de la grace, qui lui est offerte: *Panderik* refusant de se reconnaître coupable, le fils de *Basdaio* sépara sa tête de son corps; mais l'ame de ce Rajah, s'échappant en flamme, se rendit dans la bouche de *Chrisnen*, et fut affranchie des transmigrations.

Et pourquoi cela? demanda M. de Polier, car il était mort sans reconnaître sa faute.

D'accord, réprit le doct
croyant, ou voulant se faire passer pour une incarnation: son esprit pendant le cours de sa vie, s'était sans cesse occupé de *Bhagavat*, et cela lui valut son affranchissement des régénérations.

De retour chés lui, le fils de *Basdaio* se délassait avec les huit *Nayegas*, des fatigues de ses exploits guerriers; lorsqu'un jour, *Southama*, fille de *Satterjit*, lui ex-

prima le désir, qu'elle avait depuis longtems, de voir les *Sourgs*; et cet époux, complaisant, profitant du loisir, que lui avait procuré ses victoires, partit avec elle pour faire cette course. Monté sur *Garud*, les deux époux traversait avec tant de rapidité les vastes régions, qu'ils avaient à parcourir, qu'ils arrivérent bien-tôt dans les états de *Bhoumasser*, fils de la terre, *Daints* fameux par sa puissance, par sa méchanceté, qui après avoir subjugué *Sour-lokes*: avoir chassé *Ainder* de sa résidence, et l'avoir réduit à devenir son vassal; avait encore poussé si loin ses conquêtes, qu'il avait en sa puissance 16,000 princesses, filles des Rajahs, qu'il avait vaincu.

La réputation de ses victoires, et de sa tyrannie, inspirant à *Souithaina* le désir de le voir, et le chemin des deux voyageurs les conduisant près de *Prag-jothek*, sa résidence: l'épouse de *Chrisnen* lui proposa d'y passer, aussi-tôt le *Deiotas* ordonne à son aigle de s'arrêter prés des remparts de cette citadelle; mais le tyran en avait rendu l'entrée impraticable, en l'environnant de sept enceintes si bien défendues, qu'aucun mortel ne pouvait les franchir sans son consentement; car si l'on parvenait à passer l'eau, qui formait la première; à escalader les pierres,

et les rochers entassés dans la seconde ; il fallait dans la troisième lutter contre des torrens de flammes, qui en empêchaient l'entrée ; combattre dans la quatrième les serpens les plus venimeux : briser le fer massif dont était construite la cinquième, gravir une montagne de vif argent dans la sixième, et se frayer un chemin à travers des anfractuosité de terre amoncellée dans la septième et dernière enceinte.

Quelque facile, qu'il eut été au divin *Chrisnen* de surmonter ces obstacles, ne voulant pas faire usage de sa puissance, il descendit de sa monture : et envoyant annoncer son arrivée à *Bhoumasser*, il lui fit demander la permission de parcourir sa résidence ; mais le *Daints* au nom de *Chrisnen*, se rappellant les victoires du *Deiatas*, et surtout ces succès avec les femmes ; sachant d'ailleurs que ses seixe mille captives désiraient ardamment, qu'il vint rompre leurs fers : ne voulut point lui accorder l'entrée de sa capitale, ainsi ne se bornant pas au refus le plus sec, le plus grossier, il y ajouta l'ordre de s'éloigner, avec menace de le punir, s'il n'obéissait à l'instant.

A cette réponse insolente, le fils de *Basdaio*, renvoye encore assurer *Bhoumas-*

ser qu'il ne vient point chés lui avec des intentions hostiles, mais en qualité de voyageur, dont la curiosité demande à voir tout ce qui se rencontre sur sa route; que vouloir satisfaire celle de son épouse, *Southal* ne, il ne s'éloignerait point, qu'il n'eusse avec elle parcouru sa résidence.

Fortement irrité de ce second message, *Bhoumasser* appelle *Mor*, *Daint* renommé par sa valeur, dont les sept fils, commandent les sept barrières, qui défendent la citadelle, et qui par son dévouement à son maître a merité toute sa confiance; „va," lui dit-il; „contraindre *Chrisnen* à s'éloigner, ou punis „le de son audace, s'il ose te résister."

Accoutumé à vaincre, *Mor* promet à son souverain une prompte exécution de son ordre, mais il paye de sa vie son zèle pour le tyran, et sa confiance en ses forces; les sept fils de *Mor* au désespoir de la mort de leur père, s'avancent contre *Chrisnen*: un combat terrible commence, leur fureur, leur vaillance, en balance le succès; *Chrisnen* lui-même court les plus grands dangers, néanmoins secondé par *Garud* la victoire se déclare en sa faveur; de son puissant bras il arrache la vie aux téméraires, qui ont osés le provoquer. A cette nouvelle *Bhoumasser*

transporté de colère, ordonne une sortie générale de l'élite de ses troupes. *Chrisnen* combattant seul contre tant d'ennemis, détruit pendant trois jours que dure la bataille une multitude de *Daints*, et le tyran voit son armée diminuer à vue, sans avoir même la consolation de quelques succès passagers.

Contraint enfin à s'abaisser, jusqu'à combattre lui-même, ce terrible ennemi; l'orgueilleux *Bhounasser* certain de la victoire, sort de sa forteresse, sa fureur redoublant à la vue de *Chrisnen*, il s'exhale en reproches, et en menaces. „S'il te reste encore, lui dit-„il, quelque prudence, quelque amour de la „vie, fuis, et n'attends pas que dans ma juste colère, je te punisse de la mort de mes „sujets." „Vous en êtes seul coupable," lui repond la divine incarnation; „je venais pai-„siblement, vous voir, mais vôtre refus in-„civil, vos menaces, vous ont mérités cette „punition; je vous le répéte encore, je ne „partirais qu'après avoir parcouru votre ci-„tadelle;" si la fermeté du fils de *Basdaio* irrite la rage du *Daints*, elle le satisfait cependant, parce que dans sa présomption, il se félicite que son imprudent ennemi se livre de lui-même au coups, qu'il compte lui porter; s'arrêtant à cette idée, „tu veux donc,"

lui dit-il, „expier, en restant livré à ma „vengeance, tout le sang, que tu viens de répandre: car sans doute ajoute-t-il, avec „mépris, tu ne te flatte pas de trouver ici la victoire, que tu as obtenue contre un „*Dans*, un *Jerashind*, ou d'autres semblables „à eux; mon nom est *Bhoumasser*: le con„quérant des sept cieux, et des sept terres; „le vainqueur de Rajah *Ainder*, actuellement „mon tributaire, ainsi que mille autres Ra„jahs;" en finissant ses mots, il pousse son éléphant contre *Chrisnen*, et l'attaque avec autant de fureur que de courage.

Aux forces gigantesques du *Daint*, à ses cinq têtes, à une multitude de bras: qui lui donne l'avantage de se servir de plusieurs sortes d'armes à la fois; il joint encore toutes les ressources de la magie, et son habileté dans cet art rendit le combat aussi long que terrible. Pendant longtems le succès en parut indécis; parce que l'incarnation, qui pouvait d'un seul mot anéantir *Bhoumasser*; ne voulut terminer sa criminelle vie, qu'après lui avoir laissé employer inutilement tous les moyens, dont se glorifiait son orgueil; alors *Chrisnen* d'un coup de trident lui abattit ses cinq têtes. Emue bouleversée de la chûte et de la mort de son fils, la terre sous la figure d'une femme éplorée se présente au

vainqueur, se jete à ses pieds: lui demande en tremblant grace pour son petit fils: et présente à *Southama* un riche collier de pierreries; l'incarnation touché de la douleur de la mère de *Bhoumasser*: la relève, lui accorde sa prière; s'avançant alors avec son épouse *Chrisnen* entre dans la citadelle, car la mort de l'enchanteur avait détruit les charmes, qui en fermaient les avenues.

Pendant que *Southama* parcourait le palais, le fils de *Basdaio* installa le petit fils de *Bhoumasser* sur le trône de son grand père: en lui imposant pour condition de cette faveur, une conduite absolument différente de celle qu'avait tenue son ayeul. S'occupant, ensuite du soin de délivrer la multitude des prisonniers gémissant dans les fers de *Bhoumasser*: il leur donna à tous la liberté, en ordonnant, que les seize mille princesses détenues dans la citadelle, fussent à l'instant reconduite chés leurs parens respectifs; mais ces jeunes captives avaient entendu parler des miracles de *Chrisnen*: depuis longtems leur coeur s'était nourri du désir de le voir, de l'espoir, qu'il mettrait fin à leur malheur; et qu'elles pourraient lui consacrer leur vie. Elles ne formaient d'autres voeux, que celui de le suivre à *Dwarka*; et lorsqu'on vint leur annoncer, que tout était

pré pour les ramener à leurs parens; elles montrèrent tant de douleur, et un désir si vif d'appartenir à *Chrisnen*: que les serviteurs chargé de ses ordres, se virent contraint de le suspendre; et de l'avertir de l'opposition, qu'elles y apportaient. Quelque accoutumé, qu'il dut être à des avantures pareilles: il était trop délicat, pour ne pas désirer de ce convaincre par lui-même, des motifs, qui décident les captives de *Bhoumasser* à refuser la liberté; sans se faire annoncer, il se rend chés elles. L'esprit rempli de la description, qu'on leur à fait de cet être divin: en le voyant entrer, elles le reconnaissent pour le sauveur du monde; se lévent respectueusement et dans les termes les plus humbles: elles lui demandent sa protection; „quoique „nous ne soyons point des Houris, lui dirent-„elles, „nous osons désirer d'êtres vos exclaves, „elles de vos femmes, et les esclaves „de vos esclaves;" toutes répétent les mêmes mots: forment le même voeux. Sensible à tant d'attachement, *Chrisnen* que rien n'étonne, ni n'embarasse, fait appeller aussitôt un Bramine, qui dans le même jour, le marie aux seize mille princesses; qui, toutes convaincues et contentes de la tendresse, que leur montre leur époux, dans le peu de momens, qu'il passe avec elles: partent le lendemain matin pour *Dwarka*, emportant l'es-

poir de le revoir bien-tôt; en arrivant dans cette ville elles les y trouvent seize mille palais d'or massif; aussi spacieux, que commodes, que le galant *Deiotas* a fait construire en un clin d'oeuil, pour la demeure de chacune d'elles.

Interrompu dans son voyage par tant d'avantures imprévues: le fils de *Bardaio* après le départ des seize milles princesses ses épouses, se remit en route pour les *Sourgs*; Rajah *Ainder* déjà instruit de la défaite de *Bhoumasser*, et de l'approche de son vainqueur: s'empresse de venir à sa rencontre à la tête de tous ses *Deiotas*; qui se prosternant ainsi que leur chéf devant la divine incarnation: entonnent des hymnes de louanges, et d'actions de graces de ce qu'il les a délivré de leur plus cruel ennemi. Après ce premier acte de respect, et de reconnaissance, le chéf du firmament, conduit ses illustres hôtes dans son palais: ou cédant son trône à *Chrisnen*, il ordonne à tous les *Deiotas* de lui rendre hommage; aux *Apatcheras* d'exécuter devant lui leur danses divines: aux musiciens des *Sourgs*, de faire entendre leurs concerts les plus harmonieux; dans la satisfaction, qu'ils ressent de l'honneur, que lui fait l'incarnation: il se prosterne sept fois devant elle; en la conjurant les mains jointes, de lui dire le motif de sa vi-

si[illegible], afin qu'il puisse selon son pouvoir remplir ses ordres.

Très satisfait de cette reception: *Chrisnen* en relevant Rajah *Ainder*, lui dit, „que la curiosité, qu'a eue *Southama* de voir les *Sourgs*, est l'occasion de sa visite; qu'il espère qu'il voudra bien permettre, qu'elle ose les parcourir. Aussi-tôt le chef du firmament, ordonne à ses *Deiotas* de conduire la princesse dans ses vastes domaines; ravie des beautés de ce superbe séjour: elle revient auprès de son époux, et de Rajah *Ainder*, en manifestant l'envie, qu'elle aurait d'emporter un *Paréejatek*; arbre, qui l'a frappé par sa beauté et par la proprieté, qu'il a de remplir les voeux de tous ceux, qui s'assaient sous son ombre. Rajah *Ainder* n'a sans doute rien à refuser à *Chrisnen*; mais cet arbre n'a jamais été planté sur la terre: ainsi croyant, qu'il ne pourrait y prosperer il garde le silence; alors *Chrisnen*, qui lit dans sa pensée lui dit, — „qu'il ne faut point „confondre *Dwarka* avec les autres demeures „terrestres: que son terrain est de même na„ture, que celui des *Sourgs*; et que cette ré„sidence, qu'il a miraculeusement fait sortir „de la mer, ne subsistera dans ce monde, „qu'autant de tems que son incarnation y „sera, et disparaîtra avec elle."

Cette explication levant le seul obstacle, qui s'opposait aux voeux de *Southama*: l'arbre fut déraciné, chargé sur le dos de *Garud*; replanté par la princesse-elle-même dans les jardins de son palais, où se rendirent toutes les abeilles des *Sourgs*; attirées par la beauté et le parfum des fleurs du *Paréejatek*.

Les *Nayagas*, et les seize mille princesses, épouses de *Chrisnen*: avaient attendus avec impatience et tristesse son retour; convaincu de leur sentimens pour lui, il se multiplia tellement à son arrivée, qu'au même instant chacune d'elle le vit entrer dans son palais; et sa présence dissipa l'ennui et le chagrin, qu'elles avaient éprouvé. Toutefois, les seize mille princesses captives de *Bhoumasser*: encore timides, ne pouvaient dans leurs premieres entrevues avec leur auguste épouse, se défaire de cet embarras compagne de la modestie; mais les procédés délicats de *Chrisnen*, sa tendresse, envers elles les mirent bien-tôt à l'aise: instruites par lui, elles furent dans très peu de tems au fait de toutes les regles du harem, ainsi que de ce qu'exigeait d'elle leur sexe, et leur condition.

Le fils de *Basdaio*, dans tout ce qui concernait sa carrière humaine, se conformait strictement à toutes les institutions des *Veds*; en se levant le matin, il observait toutes les différentes cérémonies prescrites par les Bramines: chaques purifications que demandent les imperfections de l'humanité, auxquelles il s'était assujeti; se lavant ensuite, il venait rendre à ses parens et aux chefs de sa famille, l'hommage appellé *Nemnéscar*; après quoi s'acquittant des mêmes hommages envers les *Deiotas*, les *Rischis*, les Bramines; il distribuait des vaches à cornes dorée, des fils de perles, de l'argent et des habits aux *Zennadars* distingués soit par leur conduite, soit par leur connaissances. Remplissant avec la plus grande exactitude les devoirs d'époux, de père, de chef de famille: c'était lui, qui dirigeait les maisons de ses femmes, s'occupant de leur entretien, de leur parure; vivant avec toutes, comme s'il n'en avait eu qu'une, quoique *Roukmani* conserva le premier rang, et la première place dans son coeur. Des dévotions publiques, et son audience plus brillante, que ne l'était le conseil de Rajah *Ainder*: terminaient la matinée; pendant ses repas précédés des ablutions et dévotions prescrites, il ne parlait à personne, en vertu de la régle établie par les *Veds*: qui la motivent, sur ce que,

celui, qui parle en mangeant, communique tout ce qu'il a de bon à celui, auquel il s'adresse: et reçoit en échange tout ce que celui-ci a de mauvais.

D'abord après le repas, *Chrisnen* s'habillait, se parfumait, et ses équipages et chevaux toujours prêts, il se promenait, soit avec *Setek*, soit avec *Oudho*, ses amis, soit seul. En le voyant sortir de son palais, on croyait voir l'astre radieux du soleil, et toutes les femmes de *Dwarka*, montant en hâte sur les plates formes, qui couvraient leurs maisons, n'en descendaient que lorsque leur yeux ne pouvaient plus le discerner.

Telle était la vie ordinaire de l'incarnation sous son rapport humain; toute sa journée ainsi partagée entre les occupations privées et publiques, il donnait sa soirée aux récréations de la musique, ou à d'autres plaisirs innocents; entouré de toutes les personnes qu'on regardait comme ses parents ou ses rélations; et dans ce cercle brillant par la grande magnificence de son palais: par la richesse des vêtements et des bijoux, qui relevaient l'éclat de la beauté des ses femmes; *Chrisnen* déployait sans contrainte toute son amabilité et sa gaieté; s'y livrant un jour avec *Roukmani* sa favorite, il lui demanda en

riant, „comment elle avait pu refuser un „aussi grand parti que *Souspal*? lui préfé„rer un pauvre *Yadou* à couleur noire, „se résoudre à lui envoyer un Bramine, „et à lui faire des avances, dans un tems, „où ne la connaissant pas, il n'avait encore „pu avoir aucun amour pour elle?" Interdite, et confuse de ces questions, dont la pauvre *Kanny* ne connaissait pas le motif: elle descend machinalement du siége, qu'elle occupe à-côté de *Chrisnen*; pâle, déconcertée, n'ayant pas la force de répondre, elle reste un moment immobile devant lui: puis tombe à ses pieds privée de ses sens. Alors *Chrisnen* est désolée d'avoir poussé trop loin son badinage; voyant que cette ame sensible, qui lui est entièrement devouée, n'a pu supporter l'idée du plus leger refroidissement de sa part: il se précipite de son trône, la releve, la prend dans ses bras, essuye avec son *Pectambre* ou manche de sa tunique, les larmes, qui inonde sa belle figure: et lui prodigue tant de marques d'amour, que rappellée à elle-même, elle entend l'assurance, qu'il lui donne, que tout ce qu'il lui a dit n'était qu'une plaisanterie; que sans avoir le moindre doute sur son amour, il avait voulu en l'éprouvant, donner un nouveau lustre à ses charmes et à sa vertu; il accompagne ces consolantes paroles de

tant de marques de tendresse, d'expressions si douces, que la sensible *Roukmani*, en état de lui repondre," s'écrie; „non „je n'ai point la présomption de me croire „votre femme, ô *Chrisnen*! vous dont les „*Deiotas*, *Birmah*, *Mhadaio* eux-mêmes, „regardent comme un honneur de baiser la „poussière de vos pieds, c'est assés pour moi „de me considérer comme l'esclave, de vos „esclaves. Vous créateur de l'univers, *Sous-„pal* n'était qu'une de vos creatures: en l'é-„pousant j'aurais été assujetie à toutes les „transmigrations, en me donnant à vous, je „me flatte d'en être délivrée; quant à votre „coloris, qui aux yeux des gens bornés n'est „que noir: c'est au miens la couleur de la „brillante prunelle de l'univers." La vivacité, l'expression, le sentiment, avec lequel la princesse prononça ces mots, la rendirent radieuse; *Chrisnen* en l'embrassant l'assure, qu'elle mérite d'être son épouse; il fait l'énumération de ses vertus, et lui dit, „que son amour pour elle, passé au creuset de l'affliction, s'est toujours trouvé pur: qu'ainsi elle ne peut douter, que son attachement pour elle ne soit toujours le même; et quelle ne soit son épouse chérie en raison de ses vertus, plus encore que de sa beauté." Terminant ainsi le leger nuage, qu'avait élévé sa plaisanterie, *Chrisnen* redoublant de tendresse

avec *Roukmani*, la remit à son aise, et les deux époux prirent part aux plaisirs de la soirée.

Pendant que le fils de *Basdaio* s'amusait avec ses femmes, les satisfaisait toutes, se délassait de ses grandes occupations: le bruit de ses exploits guerriers, de ses avantures amoureuses, se répandait dans le monde; et *Nardman*, qui dans ses courses habituelles recueillait avec avidité, les divers recits, qu'il entendait: qui savait que *Chrisnen* était *Bhagavat Péré-Brâhm*, ne peut comprendre, qu'un être divin fut aussi attaché aux femmes, que le publiait la renommée du fils de *Basdaio*; ni comment sous le rapport de son humanité, il pouvait vivre paisiblement avec ses 16,000 épouses; en les contentant toutes, tandis qu'un homme a souvent de la peine d'en satisfaire une seule. Curieux, même inquiet de la solution de ce problème, le patriarche se détermine à se rendre lui-même à *Dwarka* pour connaître à fond la vérité d'un fait, qui lui paraît si incroyable.

En arrivant sur le territoire de cette cité, il est frappé du coup d'oeil ravissant, que présente à sa vue, les parterres fleuris, qui entourent la ville; tous ses environs sont remplis de maisons de dévots, ce qui ajoute

à sa beauté de même que des amulettes employées contre les maléfices, contribuent à la parure du bras, auquel on les attache. En traversant ces saints faubourgs, *Nardinan* rencontre une foule de savans Bramines, qui semblables aux essaims d'abeilles, attirées et bourdonnant autour de l'aromatique Nessuphar: chantent les *Veds* auprès de ces demeures, asiles de la dévotion.

Edifié de ce spectacle, le patriarche s'avance vers la capitale, et quoiqu'habitué à la vue des *Sourgs*, il est frappé d'admiration et de surprise en entrant dans cette résidence: car aucune cité ne présente un aspect aussi imposant, aussi magnifique. Les remparts construits en diamans et pierres de diverses couleurs, jetent un tel éclat, que remplaçant le soleil, ils éclaire la nuit cette ville et ses allentours, sans le secours d'aucune autre lumière; 300,000 maisons de cristal, dont les croisée sont en diamans, et qui toutes ont des pavillons brodés, forment de belles rues aussi spacieuses, que propres: les temples nombreux, qui se rencontrent dans l'enceinte de *Dwarka*: de l'architecture la plus majestueuse, sont décorés de peintures, vrais chef-d'oeuvres de l'art, les Bazars ornés de colonnades présentent des magasins, et des boutiques, remplies des plus superbes mar-

chandises en tout genre; mais rien n'égale le coup d'oeuil de la rue où sont situé les nombreux palais de cette capitale. Construits dans les plus grandes, les plus savantes proportions, ils réunissent la majesté à l'élégance; ceux des seize milles, et huit femmes de *Chrisnen*: tous sur la même ligne, ont autant de symmetrie, que de beauté et de splendeur; toutes les colonnes en sont de corail, tous les pavillons d'étoffe d'or, suspendus par des cordons de perles fines; et la magnificence, qui régne dans les cours, les jardins, les appartenances de ces édifices, décelent l'architecte céleste, qui les a construits.

Quelque saisi d'admiration, que soit *Nardman*, il ne perd point de vue le motif qui l'amène dans cette superbe cite; pressé de satisfaire sa curiosité, il s'arrête; entre dans le premier palais, qui commence la rue, où ils sont tous réunis. C'est celui de *Roukmani*: des enfans chasmans jouent dans les cours, mille esclaves toutes de la plus rare beauté entourent leus maîtresse; attendent les mains jointes les ordres, qu'elle a à leur donner. La *Rany* assise auprès de *Chrisnen* dormant, écarte avec un éventail de plumes de paon, dont le manche est de diamans, ces insectes incommodes, qui pour-

raient troubler le sommeil de son époux. Mais à la vue de *Nardman* elle s'empresse de le reveiller. Le fils de *Basdaio* se levant précipitamment, se prosterne aux pieds du *Muni*, le fait asseoir à la place d'honneur, lui lave les pieds, répand cette eau sur sa tête, enfin les deux époux lui rendent tous les hommages et les respects, qu'on doit à de tels êtres. Confus des honneurs, qu'il reçoit de l'incarnation: *Nardman* confesse, qu'il ne peut y prétendre de sa part, et qu'il ne les reçoit, que parce qu'en les refusant, il manquerait à sa volonté suprême; prenant alors congé des deux époux il entre dans le palais voisin, où il retrouve un *Chrisnen* assis: plaisantant avec sa femme, qui reçoit le patriarche avec les mêmes honneurs, qu'il lui a rendu chés *Roukmani*. En le remerciant de sa visite, comme s'il ne l'avait point encore vu, il l'invite à rester quelque tems à *Dwarka*, lui propose de dîner avec lui, et sa femme: mais *Nardman* refuse, quitte les deux époux, et passe dans le troisième palais, où il voit encore le fils de *Basdaio*, jouant avec ses enfans; sans s'arrêter, le patriarche entre chés sa quatrième épouse; où il le trouve dans le bain.

Quelque surpris que soit le *Muni* de ses quatre premiers essais, il n'est point encore

convaincu, et cherchant des causes naturelles à ce phénomène: il se dit, que ces palais étant si près, ils ont sans doute des issues secrétes, par lesquelles le *Deiotas* plus agile, que lui, peut passer de l'un dans l'autre; s'arrêtant à cette idée, comme il ne veut pas être dupe de ce qu'il suppose n'être qu'un jeu, il redouble de célérité; ne fait qu'entrer, et sortir; voit dans le cinquième palais, *Chrisnen* tranquillement assis, prenant son repas avec sa femme; il le retrouve chés sa sixième épouse, distribuant des aumônes aux Bramines: dans le palais voisin, il essaye ses armes; plus loin, il s'occupe de la revue de ses éléphants et de ses chevaux; il le voit conversant en présence d'une de ses femmes avec *Oudho*, et *Akrour*; écouter chés une autre, le chant mélodieux des esclaves de la *Rany*; pacifiant ici, une légère querelle, jouant là, avec son épouse et ses enfans, causant avec *Ram*, se préparant à la chasse; enfin après être entré dans les 16,008 palais, et avoir dans chacun retrouvé *Chrisnen* bien établi, auprès de toutes ses femmes, s'occupant différamment chés chacune d'elle; *Nardman*, étonné confondu, ne peut plus douter, qu'il ne remplisse avec toutes l'exactitude possible les devoirs d'un époux. Mais il cherche à pénétrer plus avant dans cet étonnant phénomè-

ne: lorsque *Chrisnen* se presentant à ses regards, lui dit, „ô *Nardman*, pourquoi ces „doutes, ces soupçons, qui agitent ton es„prit? comment un homme, dont l'entende„ment est borné, peut-il comprendre des „mystéres, qui embarrassent même la sagacité „des *Deiotas*, questionne séparement cha„cune de mes femmes, demande leur, si el„les me croyent un instant absent de chés „elles, toutes te répondront, que je ne les „quitte jamais." *Nardman* à ces mots honteux, confus de sa témérité à scruter les actions de *Chrisnen*, s'humilia devant lui: confessa sa faute, en avouant que le maya obscurcissant sa vue, il était incapable de s'élever jusqu'à lui, et il le supplia de lui pardonner; alors *Chrisnen* reprenant la parole lui dit, „mes actions sont insondables, il ne „faut se permettre ni curiosité, ni raisonne„mens pour les approfondir, va, et ne t'in„quiéte plus à cet égard, mais poursuis tran„quillement tes propres affaires; sois utile „aux hommes, rend le genre humain heu„reux et meilleur par ta présence et par tes „instructions."

La tranquillité, dont jouissait *Chrisnen* fut interrompue par la nouvelle, qui se répandait à *Dwarka*, que *Samb*, son fils et celui de *Jamty*, attiré à *Hastnapour* par la

curiosité d'assister au soinbre convoqué par *Durdjohn* pour établir sa fille *Lekmena*: n'avait pu voir cette jeune princesse, sans en être éperdument amoureux; que dans l'égarement de sa passion, craignant de ne pouvoir obtenir l'aveu de *Durdjohn*: il avait enlevé sa fille, mais que poursuivi par les *Coros*, après un combat dans lequel *Samb* par sa valeur s'était montré le digne fils de *Chrisnen*: contraint enfin de céder au nombre de ses ennemis, il avait été ramené à *Hastenapour*, jeté dans une étroite prison où ce jeune prince courait le risque d'être la victime de l'implacable vengeance du chef des *Coros*; car l'orgueil de *Durdjohn* s'indignant, qu'un simple *Yadou*: (le petit fils d'un ours)(1), eut osé prétendre à l'honneur d'épouser sa fille, recherchée des plus puissans Rajahs, il avait déclaré, que la mort du coupable pouvait seule expier cette offence.

Quoique *Chrisnen* convint de la faute de son fils, il était indulgent pour de pareils écarts; d'ailleurs la grande jeunesse de *Samb* paraissant en effet un motif d'excuser son étourderie: le *Deiotas* fut très irrité des in-

(1) Sa mère *Jamty* était fille de *Jamvent*, roi des ours incarnation de *Birmah*.

solentes menaces de *Durdjohn*: ainsi que de la punition sévére, qu'il avait déjà fait éprouver à son fils; voulant le délivrer des mains de son ennemi; il rassemble une puissante armée, à la tête de laquelle il est prêt à marcher contre *Hastnapour*; mais *Bulbhader* devenu l'ami de *Durdjohn* pendant le séjour, qu'il a fait dans sa capitale: ne peut voir ses effrayans préparatifs de guerre, sans essayer de prévenir une rupture entre son frère, et son ami. Appuyé de *Basdaio* il obtient de *Chrisnen* la permission, d'employer premierement les voyes de la douceur, il s'offre d'aller lui-même à *Hastnapour*: d'arranger cette affaire; en obtenant de *Durdjohn* la liberté de *Samb*, et le consentement à son mariage. Si je ne réussis pas dans ma négotiation ajouta-t-il: „je vous promet que „sans aucun secours, je saurai le réduire à „nous accorder ce que nous voulons."

Chrisnen ayant accepté l'offre de son frère, celui-ci prit avec lui quelques savans Bramines, et sages *Yadous*, reconnus capables de négocier des affaires importantes, puis il partit le lendemain pour exécuter la commission, dont il s'était chargé.

Lorsqu'il fut près de *Hastnapour*: il s'arrêta dans un jardin aux environs de la

ville, et envoya *Oudho* annoncer son arrivée au *Coros;* leur joie à cette nouvelle fut égale à l'amitié, qu'ils avaient pour lui: ils s'empressèrent d'aller à sa rencontre, le conduisirent avec les plus grands honneurs dans la cité: où on lui donna un logement magnifique. Pressé de remplir sa mission, le frère de *Chrisnen* se rendit le jour suivant chés *Durdjohn*: là en présence de tous les *Coros* rassemblés, il lui dit: „la nouvelle de la détention de *Samb* étant parvenue à *Dwarka*, „*Chrisnen* avec ses *Yadous* ont pris les armes, pour l'arracher de vos mains; mais „m'opposant à cette mesure violente, je me „suis offert comme médiateur entre vous; tel „est ô *Durdjohn* le motif de ma visite: je dé„sire arranger cette affaire, dont je me suis „chargé d'autant plus volontiers, que vu l'a„mitié et la bonne intelligence, qui ont reg„nés jusqu'ici entre les *Coros* et les *Yadous*; „j'espère, malgré la faute, dont le jeune hom„me s'est rendu coupable, par sa démarche „inconsiderée: obtenir de vous son pardon; „et je ne doute pas que selon l'usage établi „dans les familles, entre des amis, vous ne „consentiez, au mariage des deux jeunes „gens."

L'impatience, la colère avec laquelle le Rajah *d'Hastnapour* écoutait *Ram*, s'était

manifestée dès la premier partie de son discours; mais à cette derniere proposition, n'étant plus maître de lui-même, il se léve, donne toutes les marques de la plus vive indignation: et tournant le dos à *Bulbhader*, il s'écrie en parlant aux *Coros*; „n'est-il pas „inconcevable que les *Yadous*, qui jusqu'à „ce moment n'ont osé désirer, que notre „protection, et notre faveur, poussent à pre„sent la présomption au point d'élever leur „regard jusqu'à notre alliance! que *Samb*, le „petit fils d'un ours, aye eu l'audace d'enle„ver ma propre fille? non le moins que je „puisse faire pour venger cet outrage, c'est „de punir l'insolent, qui a mérité la mort que „je lui destine."

Quelque violente, quelque insultante, que fusse cette sortie; *Bulbhader* sans en paraître offensé, n'y répondant qu'avec la modération, qui convient à un pacificateur, chercha à calmer l'impetueux *Durdjohn*; mais son orgueil offensé, il ne se connaissait plus. Reprenant la parole, „que nos ancetres, „ont eu raison, dit-il: d'établir le principe, „que nous ne devions jamais nous familia„riser, ni donner trop d'encouragement à „nos inférieurs! car l'impudence des *Yadous* „est moins leur faute, que celle de mon „père *Dirtratch*, et de mon grand oncle

„*Biskum*: qui les ont toujours traités avec „trop de considérations et d'égards, cepen„dant quels sont leur nouveaux titres, pour „que nous leur soyons redevable! quelles „sont les nouvelles dignités de *Chrisnen* pour „oser prétendre à mon alliance? est ce peut„être l'illustre éducation, qu'il a reçu parmi „les pâtres, qui lui donne une telle audace? — „quant à l'armée, qu'il a rassemblée, qu'elle „s'avance, et tous vos *Vadous* avec elle: s'ils „sont curieux de se mesurer avec moi; nean„moins, je veux bien les avertir de ne pas „irriter ma colére, s'ils ne veulent éprouver „tout le poids de ma vengeance." En finissant ces mots *Durdjohn* sans attendre de réponse, rentre dans ses appartemens; laissant les *Coros* consternés de la manière insultante, dont il a reçu les avances de *Ram*. Celui-ci voyant clairement, qu'il n'obtiendrait rien par la douceur, s'adressa à *Biskum*, et à *Dirtratch*, en leur disant, qu'il esperait au moins qu'ils voudraient bien engager le Rajah à revenir: à entendre ce qu'il avait à lui dire; les deux *Coros* s'empressant d'accueillir une aussi juste demande, ramenérent *Durdjohn* dans l'assemblée; alors *Ram* prenant la parole, lui dit: „l'homme sage n'agit jamais sans jeter un „coup d'oeil sur le passé, le présent, l'ave„nir; mais l'homme inconsideré n'a point de „prévoyance, et avant qu'il apprenne à con-

„naître le chemin, qu'il doit tenir: il faut „que semblable à un cheval sauvage; il soit „dompté par de rudes corrections. Jusqu'ici „ô *Durdjohn*, tu as reçu avec arrogance, et „colére toutes les paroles honnêtes, que je „t'ai dites; quoique j'aye seul par amitié „pour toi arrêté l'ardeur et la vengeance des „*Yadous*, prêts à fondre sur toi, et a sub„juguer ton royaume. Tu méprise le fils de „*Chrisnen*: insensé! apprends que ce *Chrisnen*, „est *Bhagavat* lui-même, l'objét de l'ado„ration de Rajah *Ainder*, et de tous les „*Deiotas*; dont *Birmah* et *Mhadaio* se trou„vent honoré d'essuyer la poussiere de ses „pieds. Dis-moi à présent, entre vos *Coros*, „et vos monarques, quel peut entrer en com„paraison avec lui? quant aux *Yadous*, pour „te convaincre du peu de crainte, que tes „menaces leur inspirent, je prends sur moi „seul le soin de te punir; aussi vrai, que „je m'appelle *Bulbhader*, je vais jeter dans la „rivière, *Hastnapour*, ses habitans, et tout „ce qu'elle contient.“ En finissant ces mots, *Ram* se léve sort brusquement de l'assemblée, se rend au nord de la cité: où enfonçant dans la terre le soc d'une charue, il occasionne un ébranlement si violent dans la ville, que le peuple effrayé, court, s'agite, pour échapper à la destruction, qui le menace. Mais *Dirtratch*, *Biskum*, les saints Brami-

nes entourant *Ram*, cherchent par leur humbles supplications à arrêter le cours de sa juste colère. „O *Ram* lui disent-ils, toi, qui „donne la tranquillité au monde, voudrais-„tu rendre tout un peuple responsable de la „faute de *Durdjohn*?“ touché des prieres des *Zennadars*: voyant, que la crainte opérant sur le Rajah, il a relâché *Samb*, et consenti à son mariage; *Bulbhader* accorde la grace et le pardon, qu'on lui demande. Alors les cris d'angoisse se changent en chants d'allégresse, en actions de graces, à l'honneur de *Ram*, toutes les bouches répétent: „louanges te soient rendues, toi incarnation de „*Seisnak*! tu porte le monde sur ta tête, tu „sers d'oreiller au créateur du ciel et de la „terre, l'homme ignorant et corrompu t'a „offencé, mais ta colère n'est que miséricorde, puisqu'elle nous fournit l'occasion d'admirer ton pouvoir.“

Pendant que les habitans *d'Hastenapour* se livraient ainsi à leur reconnaissance, et à leur joie d'avoir échappé aux dangers, qu'ils avaient courus. *Durdjohn* s'occupait avec succès du soin de se reconcilier avec *Bulbhader*, qui, prévenu en sa faveur, charmé de l'empressement, qu'il mettait aux préparatifs du mariage des deux jeunes gens, ainsi que de la belle dot, qu'il donnait à la princesse, re-

prit pour lui son ancienne amitié; les nôces terminées, suivis de son neveu et de sa charmante niece, *Ram* revint à *Dwarka*, où les *Yadous* enchantés de la tournure, qu'avait pris cette affaire, célébrerent son retour par de grandes réjouissances.

Quoique *Bulbhader* en revenant *d'Hastenapour*, dusse être instruit du sort des *Pandos*, l'amitié et la prévention, qu'il avait repris pour *Durdjohn*, était si forte; que *Chrisnen* ne parlait jamais avec lui des intérêts de cette famille aimable. A la prospérité à la splendeur, dont elle avait joui pendant le sacrifice solennel célébré à *Aindraprest* et lors du séjour, que le fils de *Basdaio* avait fait chés elle; avait succédé de grandes vicissitudes, et alternatives de réussites et de revers. Nous avons vu que les grands avantages, que devait *Judister* à la célébration du *Raisoo-yuc* avaient augmenté l'envie et la haine de *Durdjohn* contre les *Pandos*: il était retourné chés lui la rage dans le coeur; mais contraint par la présence de *Chrisnen* à dissimuler ses sentimens, il avait attendu avec impatience quelque prétexte pour leur donner l'essor.

Un *Muni* célèbre, que la valeur *d'Arjoon* avait sauvé du plus grand danger, vou-

lant lui témoigner sa reconnaissance : avait fait présent au *Pandos* d'un palais si merveilleusement beau, qu'il n'en existait pas de pareil, ni dans le ciel, ni sur la terre ; ce qui en augmentait la valeur, c'est que construit par enchantement, il y avait attaché un charme; au moyen duquel les ennemis de cette famille, ne pouvaient y entrer: sans éprouver une illusion si décevante, qu'elle leur présentait le terrain le plus sec, sous l'aspect d'une masse d'eau; et les bassins et pièces d'eau, sous celui d'un terrain aussi sec que solide.

Les *Pandos* habitaient depuis peu cette demeure enchantée ; *Judister*, qui de même que ses frères en ignorait les proprietés, y invita *Durdjohn* : celui-ci ayant accepté l'invitation, entre dans les cours du palais, accompagné des *Pandos*, qui sont allés à sa rencontre. Tout-à-coup on le voit retroussant sa tunique, ôtant ses Sandales, prendre toutes les précautions usitées pour ne pas se mouiller, en passant un terrain, où les *Pandos* et tous les autres ne voyent pas la moindre humidité; la railleuse *Draupadi*, qui de son balcon est spectatrice de cette méprise, contient avec peine l'éclat de rire, qu'elle lui occasionne; prêt d'arriver à la place, où *Judister* l'attend, le prestige opérant encore,

il voit la plus belle pelouse, et marchant sans défiance pour la traverser, il tombe lourdement dans une eau très profonde; et *Bhim*, le serieux *Bhim* ne pouvant retenir le rire qu'occasionne à tous les spectateurs, ces deux méprises si ridicules; ajoute qu'il est inconcevable, qu'un homme, qui n'est pas privé de ses sens, ne voye pas devant lui, et qu'il faut que *Durdjohn* soit aussi aveugle, que l'est son père. Déjà déconcerté par ces deux bévues, et furieux des éclats de rire, qu'elles provoquent ainsi que du propos de *Bhim*: le Rajah *d'Hastenapour*, sans égard pour l'empressement de *Judister* à le sortir de l'eau, se laissant aller à toute sa colère, jure, qu'il se vengera d'une manière éclatante, non seulement des deux rieurs, *Draupadi* et *Bhim*, mais encore de toute la famille. Se retirant aussi-tôt, cette avanture fut le prétexte de la guerre, qu'il déclara aux *Pandos*; mais ceux-ci protégés par le fils de *Basdaio* eurent tant d'avantages: que le chef des *Coros*, se vit contraint de consentir à la paix, en conservant toutefois dans son ame, l'espoir d'obtenir par la ruse: la vengeance que les armes n'avaient pu lui procurer; en effet, cette reconciliation simulée de sa part, lui donna des moyens, inconnus au loyal *Judister*; car dans les réjouissances, qui suivirent leur racommodement: *Durdjohn* lui proposa

une partie de Dés, jeu très ancien dans l'Inde, et se servant de Dés pipés, ce prince perfide et trompeur, gagna de son cousin dans les sept jours, que dura leur partie: non seulement les états de *Judister*, les possessions de toute sa famille, mais encore leur liberté à tous, et celle de *Draupadi*.

Le désespoir des *Pandos* à cet horrible événement, égala la consternation de *Judister*, qui se faisait tous les reproches, que sa qualité respectable de chef de sa famille, lui épargnait de la part de ses frères; il fallait toutefois se soumettre, *Durdjolin* triomphant sans générosité, se promet une vengeance terrible, du ris imprudent, qu'ont occasionné ses petites disgraces. *Draupadi* la première coupable doit éprouver les premiers effets de sa colere; il ordonne, que dépouillée de tous ses vêtemens, elle soit exposée nue aux regards du peuple; la malheureuse princesse préférerait la mort à cette ignominie: mais le tyran ne lui laissant pas même la liberté d'un si triste choix; elle adresse les prieres les plus ferventes à la divinité. *Chrisnen* les entend, les exauce: à mésure que les exécuteurs des ordres de *Durdjolin*, lui ôtent un vêtement, un autre le remplace une enceinte immense en est déjà remplie; et il s'en trouve toujours des nouveaux sous ceux, qu'on

lui enléve, ce prodige en étonnant le peuple l'emeut en faveur de celle pour qui ce miracle s'opère ; il demande à grand cris sa grace: le mêchant *Durdjohn*, contraint de renoncer, à cette manière de la punir, feint de céder, en ordonnant que de gré, ou de force, on l'asseie sur ses genoux, en présence des cinq frères; cet ordre s'exécute, et malgré la résistance de l'infortunée *Draupadi*, on l'assied sur les genoux du tyran. A cette insulte, *Bhim* perdant patience, jure par son nom, qu'il punira un tel outrage, et qu'il brisera la cuisse sur laquelle on a forcé *Draupadi* de *s'asseoir*; riant de cette menace impuissante dans ce moment, *Durdjohn*, après l'exécution, qu'il vient de faire: bannit de ses états, ses cousins, qu'il a dépouillé de tout; les condamne sous les plus fortes peines à ne pas reparaître dans les contrées de sa domination, et à ne faire parler d'eux en aucune manière, pendant douze ans entier, que doit durer leur exil.

Quelque rigoureuse que fut cette sentence, les *Pandos* s'y soumirent; reprenant la vie errante, qu'ils avaient déjà menée, ils se retirent dans une forêt: où il n'auraient pas même eu le nécessaire, sans la dévotion de *Draupadi* au soleil; ce *Deiotas* touché du malheureux état, où cette famille est

réduite, fait présent à la *Rany* d'un vase, qui avait la vertu de multiplier tellement les graines, qu'on y cuisait: qu'avec un seul grain de ris, il fournissait non seulement la nourriture, qu'il fallait aux *Pandos*, mais qu'il les mettait encore en état, de faire des charités du surplus; un jour un faquir affamé se présente à l'heure du repas: *Draupadi* lui donne une portion si copieuse, sans que celle des *Pandos* soit diminuée, que la surprise de cet homme lui fait déviner la proprieté de cet ustencile; *Draupadi* l'avouant, il prend l'envie de le posseder: il a l'ingratitude de le demander à la *Rany*, celle-ci n'osant refuser un mandiant, lui remet le vase miraculeux, quelque nécessaire, qu'il soit à l'existence de la famille de *Pand*; le faquir satisfait veut sur le champ faire l'épreuve du trésor, qu'il croit avoir acquis, mais en passant dans ses mains il a perdu sa vertu; ce n'est plus qu'un vase très ordinaire, confus de se voir deçu, le faquir rend l'ustencile à *Draupadi*, et s'en va. Cependant les *Pandos* craignant, qu'il ne raconte cette avanture: qu'en faisant du bruit, elle ne découvre leur retraite, abandonnent cette forêt, pour se refugier dans une autre, qui était située dans le territoire du Rajah de *Bayruht* et si voisine de la capitale de ce prince, que les fils de *Pand* prirent l'idée de lui

présenter leurs services; cachant donc avec soin dans la forêt leurs armes, qui auroient pu les déceler, ils se rendent à *Bairuht*; se presentent au Rajah, comme ayant appartenu au Rajah *Judister*, dont l'infortune actuelle les forçait à chercher de l'employ, et lui demandent la faveur d'entrer à son service; très bien accueillis de ce prince, il leur donne les mêmes places, qu'ils prétendent avoir déjà occupées. *Judister* devient son conseiller, *Bhim* son surintendant de cuisine, *Arjoon*, le gouverneur et maître d'armes des enfans du Rajah, *Schecdaio* son bibliothéquaire; et les chevaux ainsi que les écuries sont remise à la direction de *Noukul*.

Content d'avoir trouvé cet asile, les fils de *Pand* demeurent longtems à la cour du Rajah: si parfaitement ignorés de tout le monde, que *Durdjohn* lui-même est étonné de n'entendre jamais rien, qui puisse lui donner quelque indice de la retraite, qu'ils ont choisie, depuis, quil les a expulsé de leur possessions, et chassés de ses états; cette profonde obscurité répandue sur le sort de ses victimes, l'inquiéte; des craintes vague l'agitent: il aimérait mieux, que moins exacts à se conformer aux conditions, qu'il leur a préscrites ces infortunés lui fournissent quelque prétexte de consommer leur ruine.

Tourmenté par ses craintes: il veut savoir s'ils vivent encore? dans quel asile, ils se dérobent à sa haine; aucun moyen ne parait criminel aux yeux d'un tyran, s'il contribue à ses desseins. *Durdjohn* ordonne à ses généraux d'entrer dans les états de tous les princes, qu'ils soupçonnent d'accorder une retrait aux *Pandos*; ils exécutent ses ordres, semblables à des hordes de brigands, ils pillent et dévastent toutes les contrées, qu'ils parcourent: car *Durdjohn* ne doute point qu'en quelque lieux, que se cache ses cousins, il ne les découvre bien-tôt, par leur courage à resister à ces attaques imprévues. Le chef des *Coros* n'est point trompé dans son attente, les états du Rajah de *Bayrhut* furent les seuls, où les troupes du tyran ne purent pénétrer; *Bhim* les arrête, les défait, les poursuit, les taille en pièce: mais qu'importe à *Durdjohn* le carnage de ses sujets, il a atteint son but, il est certain, que les *Pandos* sont à *Bayrhut*, que c'est là l'endroit, où il peut leur porter de nouveaux coups. Sans chercher même un prétexte pour rompre avec le Rajah, qui ose les recueillir, il entre dans ses états à la tête d'une puissante armée, il arrive si inopinément, que tout ce que peut faire le souverain de *Bayrhut*, c'est de courir avec les quatres frères d'*Arjoon*, et le peu de troupes, qu'il a pré-

tes à la défence de son pays, laissant à *Arjoon* le soin de défendre sa capitale et de veiller sur les jours du jeune prince son successeur; bien-tôt en effet la ville est assiegée, l'éléve *d'Arjoon*, le supplie de le prendre avec lui dans une sortie, que le fils de *Pand* a résolu de faire contre les assiégeans. Charmé de ce jeune courage, *Arjoon* se rend à son désir, et sortant de la ville avec le fils du Rajah, leur char s'approche des troupes ennemies: alors le prince frémissant de son imprudente curiosité, conjure son mentor de le ramener dans les murs de *Bayrhut*; mais il n'est plus tems d'écouter la frayeur, plus prompt, que l'éclair *Arjoon* lie son élève sur son char: vole chercher ses armes cachées dans la forêt, revient, repousse les assiégeants, les défaits, s'avance contre l'armée de *Durdjohn*; chacun de ses pas, est une victoires, les troupes du tyran taillées en pièce, il ne lui reste que la certitude, que le héros, qui les a détruit, est l'invincible *Arjoon*, et que la honte de voir ses projets anéantis. Cependant le fils de *Pand*, après cette victoire, recache avec soin les armes, qui peuvent le faire reconnaître, rend la liberté au jeune prince, le raméne à *Bayrhut*, en lui attribuant les mémorables exploits de cette grande journée. Malgré la tendresse paternelle, le Rajah de

retour dans sa capitale, fut un peu étonné du grand succès des premieres armes de son fils. Toutefois jouissant avec complaisance de la gloire, dont *Arjoon* couvrait le jeune prince: il lit déjà dans l'avenir les grandes destinées de ce héros précosse; cependant cette douce illusion ne peut durer longtems, les *Pandos* devaient être reconnus, et sortir enfin de l'état d'abaissement dans lequel ils étaient réduits depuis tant d'années.

Le Rajah jouant un jour aux Dés avec *Judister*, plusieurs jéts malheureux excitant son dépit: dans un mouvement de colére, il jéte cornets et dés à la tête de son conseiller. Aussi-tôt *Draupadi* présente; s'empresse d'essuier et de recueillir dans un bassin, quelques goutes de sang, qui coulent de la petite blessure, que la vivacité du Rajah vient de faire au front de *Judister*; ses frères d'un air consternés observent ce qui se passe, avec une inquiétude, qu'ils cherchent en vain à cacher. Surpris de l'importance, que mettent ces étrangers à ce petit accident: le Rajah demande d'un ton railleur à *Draupadi*, si elle croit peut-être, que celui, dont elle prend des soins, si extrême soit, le chef des *Pandos*? „c'est du moins mon *Judister*, lui répond elle avec vivacité." A ces mots le Rajah toujours plus étonné, combine cette

avanture, à quelques autres indices, et commence à soupçonner; que ces étrangers, auxquels il parle en maître depuis si longtems, pourrait bien être l'illustre famille fugitive, qui était l'objet de la persécution et des craintes de *Durdjohn*. Les astrologues et devins, qu'il consulte, le confirment dans cette conjecture; il ne doute plus, qu'il n'aye les *Pandos* à sa cour, et qu'il ne doive à leur valeur la victoire éclatante, qu'il a remporté sur *Durdjohn*. Cherchant alors à réparer les manques d'égards, que son ignorance lui a fait commettre; il les fait asseoir sur son trône, les comble d'honneur et veut, qu'ils acceptent de lui les secours nécessaires pour rentrer dans leurs droits.

Selon le calcul des astrologues consultés par *Durdjohn* et par les *Pandos*, les douze années fixée pour terme de leurs exil étaient écoulées depuis un mois. Libre de reparaître, l'avantage, qu'il viennent de remporter sur leur persécuteur, au moment ou finissaient leur injuste condamnation, semble leur annoncer les succès, qu'ils auront dans la suite. Acceptant donc les secours, que leur offre le Rajah de *Bayrhut*, ils quittent sa cour, en lui témoignant leur reconnaissance: et accompagnés des troupes, qu'il leur donne, ils se rendent à *Tanaisser*,

où *Draupud* leur beau-père les reçoit avec le plus grand empressement, et leur fournit tous les secours nécessaires à leur entreprise. Alors les *Pandos* à la tête des troupes de leurs alliés, marchent contre *Durdjohn*, et après quelques victoires ils rentrent en possession de leurs états, de leur domaines et de tous leurs biens. Sans pouvoir cependant en jouir paisiblement, parce que les chicanes continuelles de *Durdjohn*, son peu de loyauté dans les traités, et les hostilites fréquentes, qu'il se permet, entretiennent toujours un état de défiance: et de guerre entre les deux familles. Cependant *Chrisnen* instruits par les *Pandos* eux-mêmes; des succès, qu'ils ont eu au retours de leur exil, des inquiétudes, que leur donnent les nouvelles menées et intrigues de *Durdjohn*; leur écrit, qu'ils ne doivent point s'en allarmer, et qu'ils peuvent compter sur son secours, aussi-tôt qu'ils en auront besoin.

La lettre et les promesses consolantes de leur divin protecteur, rassurant les *Pandos*, ils jouissaient du contentement de leur sort actuel, si différent de celui, qu'ils avaient éprouvé; *Judister* gouvernait ses états avec sagesse, ses quatres frères l'aimaient, le respectaient et le servaient comme leur aîné, et leur Rajah; et tous se trouvaient heu-

reux, lorsqu'une nouvelle avanture ramena parmi eux l'inquiétude et le chagrin.

Arjoon rencontrant un jour un Bramine mandiant, qui lui demanda la charité: n'ayant sans doute pas sur lui de quoi la lui faire, le renvoya à *Judister* leur Rajah; mais le Bramine irascible ne voyant qu'un refus dans cette reponse, s'en offença au point que dans sa colére il maudit *Arjoon*, et lui prodigua des epithétes, dont la force eurent une telle influence sur le fils de *Pand*; que ce jeune héros se sentit enervé, privé de ses forces, de son courage, et réduit à un état de faiblesse et d'impuissance total; désespéré de ce changement, *Arjoon* tombe aux pieds du Bramine, les quatre autres *Pandos* tout aussi affligés, que lui, s'y jetent aussi: tous le conjurent de révoquer cette cruelle malédiction; attendri par leur douleur et leur prieres, le *Zennadar* leur dit, qu'*Arjoon* peut recouvrir ses forces en se baignant dans les eaux, sacrées du ciel, et de la terre, et en visitant les lieux saints. Quoiqu'un peu consolés par cet espoir les *Pandos*, s'affligérent de la nécessité de cette séparation; après les plus tendres adieux, *Arjoon* sous le costume d'un faquir, commença le pélérinage, par lequel il devait expier sa faute; mais se trouvant arrêté par la saison plurieuse, il

se refugia à *Dwarka*; où sans se faire reconnaître, il demande un asile à *Chrisnen*, qui le lui accorde, en faignant d'ignorer ainsi que les autres, quel est ce jeune étranger.

Malgré la rigoureuse pénitence, qu'observait le fils de *Pand*, et le stricte incognito, qu'il gardait: il ne put être longtems à *Dwarka* sans devenir sensible aux charmes de la princesse *Sobahdran*; qui de son côté éprouvait pour l'aimable et jeune faquir des sentimens, qu'elle craignait de s'avouer, vu la bassesse apparente de la condition de celui, qui les lui inspirait. Un obstacle plus réel s'opposait aux voeux des deux amans, et quoique *Chrisnen*, dont elle était soeur, étant fille de *Basdaio*; désira depuis longtems, qu'elle epousasse un *Pandos*: comme elle n'était pas fille de *Daioky*, mais de *Rodni*, *Bulbhader* son frère, de père et de mère, étant plus directement chargé du soin de l'établir, la destinait à son ami *Durdjohn*.

Quelques reservés que fussent les deux jeunes gens dans les témoignages de leur sentiment, ils voyaient avec une égale peine, que le retour de la belle saison allait les séparer; *Arjoon* devant alors reprendre le cours de son pélérinage.

Cependant *Chrisnen* faignant toujours de ne point reconnaître son pupile: celui-ci quelques jours avant son départ, rompit enfin le stricte incognito, que par pénitence il avait voulu garder même avec son protecteur; à qui il se nomma en lui racontant l'avanture, qui le contraignait à prendre le costume et le genre de vie d'un faquir. Le fils de *Basdaio* en paraissant apprendre ce qu'il savait déjà, combla *Arjoon* d'amitié, et ne voulant pas le laisser partir sans lui en donner des preuves, il le somma de lui demander quelque grace. Cet accueil, ces marques de bienveillance, encourageant le fils de *Pand*, il avoua à son divin ami son amour pour la princesse; et le peu d'espoir, qu'il avait de l'obtenir vu l'intention publiquement connue de *Bulbhader* de la donner à son ami *Durdjohn*.

Satisfait, en écoutant son protégé, de lui trouver un sentiment conforme à ses vues: *Chrisnen*, qui cependant ne veut pas contrarier ouvertement les desseins de son frère; conseille à son pupile d'enlever la princesse, et pour lui en faciliter les moyens il lui indique le jour, où pour ses dévotions elle se rend au temple de *Bhavani*.

Soit que le tems prescrit pour la pénitence *d'Arjoon* fusse écoulée, soit que la pré-

sence de *Chrisnen* lui rendit ses forces, où qu'il les dut à l'amour; ne se ressentant plus de la malédiction du Bramine, et aussi actif, qu'il était amoureux: il ne laissa pas échapper le moment; et déjà transporté de joie d'avoir réussi, il reprenait avec la princesse la route des états de *Judister*; lorsque *Bulbhader* averti trop tôt de l'enlevement de sa soeur, et furieux de voir échouer ses projets, se met à la poursuite du ravisseur, l'atteint: et profitant de l'avantage, que lui donnent les ménagemens, qu'*Arjoon* croit devoir au frère de son amante, il désarme le fils de *Pand*; le raméne prisonnier à *Dwarka*, avec l'intention de punir rigoureusement l'outrage dont il se plaint; mais *Chrisnen*, après lui avoir laissé exhâler les premiers mouvemens de sa colére, parvient à la calmer, et représentant à *Bulbhader*, que même en punissant *Arjoon*, il ne pouvait plus après un tel éclat espérer, que *Durdjohn* épousa la princesse, il l'améne à consentir à son mariage avec le fils de *Pand*; qui ayant terminé aussi agreablement sa pénitence, prit congé de *Chrisnen*, de son *beau-père*, et suivi de son aimable épouse, se réunit à sa famille; la satisfaction, qu'y répandit son retour fut encore augmentée par les nouvelles assurances d'amitié et de protection, dont *Chrisnen* l'avait chargé pour eux; à l'exemple *d'Arjoon*

chacun des quatres frères prirent aussi une nouvelle épouse en conservant cependant à *Draupadi* les droits, que lui donnait, sa qualité de leur premiere femme.

Nous avons vu, (dit le docteur, en s'interrompant) *Chrisnen*, arrêtant dans le cours de sa vie humaine les témoignages prématurés, qu'on voulait donner à sa mission, s'assimiler tellement à l'humanité, qu'il s'assujétissait souvent lui-même à ce maya répandu sur l'entendement humain, et paraissait obligé de recourir aux conseils de ses parens, de ses amis, ou aux lumières de *Nardman* dans les cas difficiles ou obscurs, mais depuis la victoire, qu'il a remportée sur *Panderik*, après laquelle il manifesta lui-même la divinité de sa mission, il paraît s'affranchir des entraves, qu'il s'est imposée jusque là, et si dans ses relations, et ses rapports humains, il laisse encore à d'autres le soin d'éclaircir des événemens, et les choses, qu'il pourrait expliquer d'un mot, ce n'est plus en paraissant les ignorer, qu'il garde le silence, mais parce que dans sa sagesse divine par des raisons inconnues aux mortels, il ne juge pas à propos de les leur révéler, nous allons, ajouta le Pundit, en voir un exemple.

Amsroud, fils de *Purdman* et petit-fils de *Chrisnen*, jeune homme de la plus grande espérance, disparut tout-à-coup du sein de sa famille: sans qu'elle put malgré toutes ses recherches trouver le moindre indice capable de l'éclairer sur les causes de sa disparution, ne doutant pas, qu'il n'eut été enlevé par un mauvais génie; ainsi que l'avait été son père, ses parens désolés, mirent inutilement en oeuvre, pour le retrouver tous les moyens naturels et surnaturels, qu'ils purent employer, leur peu de succès augmentait chaque jour leur douleur, sans que le sensible *Chrisnen*, témoins de leurs larmes, et dont toutes les actions témoignaient, qu'il n'ignorait point le sort de son petit-fils, jugeasse à propos de les instruire du prodige par lequel il leur était enlevé; ni des dangers, auxquels il était exposé, et dont il ne pouvait échapper qu'à l'aide de son puissant secours.

Suppléant au silence que garde l'incarnation, l'officieux *Nardman* arrive à *Dwarka*, avec la nouvelle, qu'*Amsroud* est au pouvoir de *Bhanasser*, Rajah de *Bénârés*; et qu'il court le plus danger, si *Chrisnen* ne se hâte de le délivrer. Sa détention était la suite d'une avanture amoureuse; *Oudka*, fille du Rajah de *Bénârés*, était dans l'âge, où l'on

établit les princesses; déjà son père avait par deux fois convoqué le *Soinbre*, sans qu'*Oudka* eut pu se résoudre à faire un choix, et la tendresse de son père pour elle était si forte, si aveugle: qu'il voyait avec indulgence jusqu'aux caprices de sa fille, à laquelle il forma une cour, et donna même une maison séparée de son palais. *Oudka* satisfaite de ses avantages, et jouissant des bontés paternelles, coulait dans une froide indifference des jours calmes, et heureux; lorsqu'elle rêve une nuit, qu'elle se trouve dans les bras du plus tendre des époux; sa beauté, ses graces, son amour, tout engage la princesse à couronner sa flamme: mais un cruel réveil vient finir son bonheur, et l'instruire, qu'il n'est qu'un songe. Ses larmes coulent à cette funeste découverte; à la tranquillité, dont elle jouissait avant ce réve enchanteur succède la douleur la plus amére, l'inquiétude la plus vive. „Si ce n'est qu'un songe se dit-elle: si ce mortel adorable n'existe point autre part, que dans mon imagination, et dans mon coeur, je jure du moins qu'aucun autre, que lui ne sera mon époux;" à ce voeu solennel, *Oudka* ajoute encore le serment de ne prendre aucune nourriture jusqu'au moment, où l'amant chéri, que lui a fait connaître une illusion décevante, se présentera réellement à ses yeux.

L'état, dans lequel le chagrin, et le jeûne réduisait la princesse ne put échapper aux yeux des femmes, qui l'entouraient, mais malgré leurs soins empressés, comment auraient elle pu déviner les causes de son mal, et y remédier? il en est une cependant: *Tchiterka* la fille du visir, qui plus particulièrement attachée à sa maitresse, dont elle est la favorite; prend tant de part à son affliction, met tant d'assiduité, de constance, de finesse; á en pénétrer les motifs, qu'elle parvient enfin à arracher l'aveu du souvenir, qui tourmente *Oudka*; et à entendre de sa bouche tous les détails du bonheur, dont elle a joui avec le plus aimable des époux. Le feu, qui ranime les yeux de la princesse, la vivacité, qu'elle met à son recit, en prouvant à sa confidente la profondeur de la playe, qui déchire le coeur d'*Oudka*, augmente son zèle pour la servir; elle ne veut plus que des renseignemens sur le fortuné mortel objet de tant d'amour, elle les demande avec empressement; hélas! comment *Oudka* pourrait-elle les lui donner? elle a répété cent fois, que son amant est le plus beau des hommes, qu'il était sans cesse présent à ses yeux, tel quelle là vu, la seule chose, qu'elle a oublié dans ce moment, et que les questions de *Tchiterka* lui rappelle, c'est que ce souvenir délicieux n'est qu'une

illusion, et que tout ce qu'elle vient de raconter, n'est qu'un songe.

Tout autre, que la fille du visir eut été cruellement embarassée à cette découverte; mais celle-ci joignait heureusement à son zèle pour la princesse, des connaissances très étendues dans la magie, et le talent de crayonner la figure exactement ressemblante de tous les objets, qui se trouvent dans les *Sourgs*, la terre ou les *Patals*. Consolant donc sa maîtresse, elle lui laisse entrevoir quelque espérance, pourvu qu'elle parviennent à découvrir quel est, et où réside, l'original du tableau, qu'à présenté ce rêve enchanteur. Commençant alors par les *Sourgs*, *Tchiterka* fait passer tous les *Deiotas* devant les yeux attentifs *d'Oudka*, mais son amant n'est pas dans les *Sourgs*, et comment serait il sur la terre! aucun mortel ne peut l'égaler en beauté! plus affligée encore en voyant que ni la terre, ni les Patals ne lui présentent son bien aimé, *Oudka* perdait déjà le peu d'espoir, que sa confidente avait ranimé dans son ame; lorsque celle-ci sans paraître le remarquer, crayonne sur le mur, tous les habitans de *Dwarka*: à la vue de *Chrisnen*, la princesse par un pressentiment secrét, baisse son voile (1), ainsi que cela

(1) Les femmes indous sont toujours voilées en présence de leur père.

se pratique pour un père, elle répète la même chose, lors qu'elle voit *Purdman*, mais lorsque *Amsroud* paraît, un cri de surprise et de joie lui échappe. „C'est lui, c'est ses „traits," s'écrie-t-elle! „le voilà tel, qu'il „sera à jamais présent à mon esprit et à mon „coeur." Revenue de l'yvresse de sa joie, et un peu moins émue; la vue *d'Amsroud* ne suffit plus à *Oudka*, *Tchiterka* lui a promis de l'amener auprès d'elle; mais c'est cette nuit, ce moment même, que l'impatiente princesse désire de le voir. En vain sa confidente essaie-t-elle de l'engager, à différer ce bonheur, à se tranquilliser, à réparer ses forces pendant le tems, qu'elle travaillera pour elle; elle ne peut rien obtenir, et *Oudka* la conjure avec tant d'instance de partir à l'instant même; que *Tchiterka* cédant à sa volonté, traverse les airs sous la forme d'un Milan, arrive à *Dwarka*, plâne sur la ville, cherche le palais *d'Amsroud*, pénétre dans son appartement, répand un charme sur lui, qui le plonge dans le plus profond sommeil, l'enléve: et le transporte dans l'appartement *d'Oudka*.

La surprice du jeune prince fut extrême en se trouvant à son réveil dans un lieu, qui lui était entièrement inconnu; mais la beauté *d'Oudka*, les expressions rassurantes et

tendres, qu'elle lui adressait, firent sur lui une impression si vive, qu'oubliant bien-tôt *Dwarka*, ses parents, et lui-même; il ne s'occupa plus que de son amour, et du soin d'en convaincre son amante, dont le songe devint une réalité. *Pendant* longtems rien ne troubla la félicité de ce couple amoureux, aidé de leur habile confidente, personne à *Bénârés* ne soupçonnait même ce mystère important; lorsqu'un portier de l'extérieur des appartemens de la princesse remarqua qu'entre les vêtemens, qu'on lui apportait, il s'en trouvait quelquefois, qui n'était point à l'usage des femmes, cette observation souvent répétée, il se crut obligé de communiquer au Rajah les soupçons, qu'elle lui donnait.

Bhanasser que les dons extraordinaires, qu'il avait reçu de *Mhadaio* avait rendu aussi orgueilleux, que méchant n'avait plus d'autre inquiétude, que celle de ne trouver jamais un adversaire digne de se mésurer avec lui (1). Son protecteur pour la lui ôter lui avait promis, qu'il s'en présenterait un, dès qu'un petit drapeau planté sur un temple voisin de son palais, tomberait de lui mê-

(1) Voyez chapitre I. page 225.

me, et *Bhanasser* les yeux toujours fixé sur cet étendard, s'était aperçu de sa chûte à l'instant, où le portier vint lui faire son rapport; ne doutant pas, que cet homme, qu'on lui annonce, ne soit cet ennemi, qu'il attend avec tant d'impatience; l'outrage, qu'il reçoit le frappe moins, que le plaisir, qu'il se promet de la victoire, qu'il compte remporter. Courant chés sa fille, sans qu'elle soit avertie, il trouve les deux époux tranquillement occupé d'une partie d'échecs; *Amsroud* est assis de façon à voir le premier le Rajah: il demande à la princesse, quel est donc cet être gigantesque et extraordinaire, par la multitude de têtes, de bras, de jambes, qu'il a; reconnaissant son père à ces traits, *Oudka* s'enfuit sans répondre, et le courageux *Amsroud*, saisissant son épée et parant les coups du géant, parvient à s'ouvrir un passage; mais malgré sa valeur, sa légèreté à la course, il succombe aux forces supérieures, et aux nombres de ses ennemis. On l'arrête, on le ramène à *Bénârés*, et on le plonge dans un cachot, où il est exposé au double ressentiment, qu'éprouve *Bhanasser*, d'être outragé dans la personne de sa fille, et trompé dans son espoir; il se realise cependant. Car, sur le recit de *Nardman*, *Chrisnen* se mettant à la tête de ses *Yadous* marche à *Bénarés*, pour délivrer son petit

fils : et l'orgueilleux Rajah, a enfin la satisfaction de pouvoir lutter contre le seul ennemi, qu'il croye digne de lui, sa présomption lui montrant déjà la victoire, il s'empresse de sortir de sa capitale, et de venir à la rencontre du fils de *Basdaio*; toujours invincible jusqu'à ce moment *Bhanasser* en se mettant à la tête de ses nombreuses troupes, les regarde plutôt comme un cortége, que comme un soutient, se confiant dans ses propres forces, il s'avance fièrement, mais il s'apperçoit bien-tôt qu'au lieux des avantages, qu'il s'est promis, chaque combat, qui se livre détruit nonseulement son armée, mais ses forces personnelles. Aussi surpris qu'effrayé de ce changement, il invoque *Mhadaio*, celui-ci arrive, à son secours avec de nombreuses troupes, uniquement composée de la famille et des serviteurs du *Deiotas*, qui ordonne à son protégé de se reposer pour reparer ses pertes, lui promet de combattre pour lui et d'arrêter les progres des armes du fils de *Basdaio*. Une lutte terrible commence alors entre les deux *Deiotas*. Toutefois *Mhadaio* malgré son courage et ses efforts, ne peut résister à *Chrisnen*; il est vaincu, mis en fuite, et rentrant à *Bénârés*, il conseille au Rajah de se soumettre au vainqueur, mais l'orgueil de *Bhanasser* s'indigne de ce conseil, le repos lui a rendu

ses forces, et sa présomption; ainsi s'obstinant à combattre l'incarnation, celle-ci le prive de tous les dons extraordinaires, qu'il tient de *Mhadaio*. Elle l'aurait puni plus rigoureusement, si ce *Deiotas*, qui par sa soumission avait obtenu sa propre grace de *Chrisnen*: n'avait encore sollicité celle de son protegé; assés humilié par l'état de faiblesse, où il se voyait réduit; car n'ayant plus qu'une seule tête, comme tous les autres mortels, *Bhanasser* fut contraint à mettre bas les armes, à reconnaître les fautes, que l'orgueil lui avait fait commettre, et à consentir au mariage de sa fille avec *Amsrou*; comme ce Rajah avait eu aussi parmi ses ancetres un fidéle serviteur de *Vichnou*, son incarnation ayant égard à ces divers motifs, usa de clémence, lui laissa la vie, et la couronne; faveur, qu'il mérita dans la suite par son attachement à *Chrisnen*.

Cette guerre terminée: le fils de *Basdaio* aussi tendre père, qu'il avait été tendre amant dans son jeune âge; ramena son petit fils et sa femme à *Dwarka*, où entouré de sa famille, il reprit son genre de vie ordinaire; dans lequel il était, le protecteur et le soutient des hommes pieux; comme dans ses opérations guerrières, il était le fléau et le destructeur des méchans.

Le Bramine *Soodam* et sa femme étaient réduits tous deux à la plus grande indigence; sans que l'état affreux et misérable, où ils se trouvaient, eut altéré la confiance de *Soodam* dans l'être invisible et suprême. Ses dévotions et prières toujours aussi ferventes, que répétées: lui laissaient à peine le tems de s'apercevoir, que malgré son travail continuel, sa femme ne pouvait suffire à leur procurer leur nourriture journalière. Moins livrée à la contemplation que lui, et s'apercevant d'avantage de sa misère: elle rappella à son mari, qu'il avait été chés *Sendip*, le compagnon d'école et l'ami d'étude de *Chrisnen*; ajoutant qu'elle ne doutait pas qu'en remettant sous ces yeux cette ancienne relation, il ne changeasse leur triste sort. Quelque raisonnable que fusse cette idée, *Soodam* repugnant à faire le voyage de *Dwarka*; allègue pour raison de son refus, le contraste étonnant de sa profonde misère avec le faste et la splendeur, qui environne son ancien ami: il craint, dit-il, de s'attirer des mépris, peut-être même, un refus direct d'être admis en sa présence.

Combattant ces craintes, insistant sur le bien, qui peut leur revenir de cette visite, la femme de *Soodam* obtient enfin de son mari; la promesse, qu'il ira a *Dwarka*;

mais il lui demande, quel présent il peut offrir à *Chrisnen* en se présentant devant lui? un peu embarrassé de cette nouvelle difficulté, l'épouse du Bramine la résout cependant encore, en faisant observer à son mari: qu'étant Brame et *Chrisnen* n'étant qu'un *Kättris*, un présent n'était point aussi nécessaire, que si leur tribus étaient égales; toutefois, ajouta-t-elle, si vous voulez absolument lui en faire un, malgré notre misère, nous avons là quelque peu de ris, que vous pouvez lui présenter. *Soodam* n'ayant plus d'objections à faire, le voyage fut résolu. Cependant prêt à partir, les deux époux n'ont pas même de quoi envelopper le chetif cadeau, qu'ils destinent au fils de *Basdaio*; on peut, il est vrai, le cacher dans un des pans de la tunique du Brame; sa femme saisissant cette idée, travaille à l'exécuter sans pouvoir d'abord en venir à bout; car le vêtement est si usé, que les grains de ris s'échappent; néanmoins à force de pièces, de coutures, elle parvient enfin à l'assujetir, les deux époux se séparent, et les hospices charitables établis dans toutes les parties de l'Inde, donnent au pauvre *Soodam* la facilité d'arriver à *Dwarka*. Vivement frappé de la magnificence, qui s'offre à ses regards en entrant dans cette superbe ville, le Bramine, toujours plus honteux de sa mi-

sère sent que son courage l'abandonne; mais la curiosité suppléant à la hardiesse, il s'avance d'un pas timide, irrésolu, s'arrêtant à chaque instant pour admirer tant d'objets merveilleux rassemblés dans cette résidence.

Parvenu enfin aux portes du palais de *Chrisnen*, *Soodam*, qui ose à peine énoncer le voeu, qu'il forme d'y être admis; se rassure un peu, en jugeant du maître par l'accueil obligeant, qu'il reçoit des portiers, et des serviteurs, et en apprenant de ceux-ci, que selon les ordres de *Chrisnen* aucun Bramine ne peut être refusé à quelque heure, qu'il se présente.

En effet aussi-tôt introduit qu'annoncé *Soodam* est reçu de *Chrisnen* avec toute la tendresse d'un ancien ami, et tous les respects, qui sont dus à l'état des Bramines. Les bontés, dont il le comble l'auraient mis à son aise, s'il avait eu quelque chose à lui offrir, car le don chétif, qu'il lui apporte, lui paraissant à chaque instant plus indigne de *Chrisnen*, il se résout à le passer sous silence. Lorsque *Chrisnen* lui-même reclame à plusieurs réprise le souvenir, dont il suppose, que la femme de *Soodam* l'a chargé pour lui; à cette demande répétée le Bramine confus, présente en tremblant la

poignée de ris, qu'ils ont eu tant de peine à empaqueter; le fils de *Basdaio* la reçoit d'un air satisfait, en met un grain dans sa bouche, le mâche, et se recrie sur l'excellence du cadeau, qu'il vient de recevoir; les spectateurs étonnés retiennent avec peine le sourire, que leur occasionne, le prix attaché par *Chrisnen* à ce misérable présent: tandis que cette incarnation reçoit sans étonnement les offrandes et les hommages, non seulement des hommes et des *Deiotas*, mais même de *Birmah* et de *Mhadaio*. Cependant *Roukmani*, qui connait ses devoirs, prend avec respect un grain de ce ris, que lui donne *Chrisnen* pour elle-même, en y ajoutant l'ordre d'en donner un à chacune de ses compagnes.

Extrêmement satisfait de la reception du fils de *Basdaio*, des honneurs, qu'à son exemple tout le monde s'était empressé de lui rendre; *Soodam* après avoir passé trois jours à *Dwarka* prit congé de son ancien ami pour retourner chés lui, et sa surprise fut extrême en voyant que *Chrisnen* le laissait partir sans lui donner aucune marque de la générosité à laquelle il avait droit de s'attendre; ne pouvant s'expliquer un tel contraste; il se dit à lui-même, que sans doute l'être suprême voulait, qu'il resta pauvre; et se soumettant

sans murmure á son destin, il reprit tranquillement le chemin de sa misérable demeure. Mais si l'incarnation avait suspendu la récompense, qu'elle destinait à la résignation, à l'humilité, á la pieté du Bramine, ce n'était que pour la rendre plus éclatante; son architecte céleste avait reçu ses ordres, un magnifique palais remplace déjà la chétive chaumière de *Soodam*: tout ce qui appartient à la fortune et à l'aisance se trouve rassemblé dans cette nouvelle demeure; sa femme l'attend avec un nombreux domestique: se presente à ses regards au moment, ou croyant s'être égaré, il cherche à retrouver son ancienne cabane; et lui apprend, avec quelle libéralité *Chrisnen* vient de pourvoir, non seulement à leurs besoins, mais à ceux de toute leur postérité.

Aussi juste que charitable *Chrisnen* sans acception de personne donnait l'exemple de la plus parfaite égalité dans la distribution de ses faveurs entre ses *Bhagts*, ou disciples. Le Rajah *Januc* désirait passionement sa vue, mais il n'osait abandonner ni sa résidence, ni les soins du gouvernement pour satisfaire ce pieus désér. *Mirtkai*, Bramine demeurant dans la résidence du Rajah formait le même voeu que son souverain, et avait une foi si entiere dans la toute science divine, qu'il

était convaincu que l'être suprême connaissant son désir l'exaucerait, s'il l'en trouvait digne. La pieté de ces deux *Bhagts* méritant une récompense, le Rajah voit *Chrisnen* entrant chés lui; il dépêche aussi-tôt un message à *Mirkait*, qui dans le même moment en envoyait un au Rajah, parce qu'il recevait la même faveur; tous les deux apprirent de cet être divin, que voulant les traiter également parce que leur foi était la même, il avait doublé sa forme.

Aux exemples de charité, d'humanité, de justice, que l'incarnation donnait aux hommes, sous la forme humaine, qu'elle avait revêtue; elle joignait encore comme nous l'avons vu plus haut (1) la pratique des dévotions extérieures. Ainsi en revenant de *Januc-pour*, elle se rendit à *Kourt-chaiter* avec toute sa famille pour s'y baigner dans les eaux sacrées, pendant une éclipse de soleil prédite par les astrologues; la nouvelle du choix, qu'elle avait fait de cette place s'étant répandue; y attira un grand concours de monde, et non seulement les habitans de *Mathra* et des environs s'y rendirent, mais les cinq *Pandos* avec *Draupadi* saisirent cet-

(1) Page 23 de ce chapitre.

te occasion de voir leurs protecteurs ; il les reçut avec les témoignages de la plus tendre amitié, présenta lui-même l'épouse des *Pandos* à ses seize mille huit femmes, ainsi qu'à toutes les princesses de sa maison ; et pendant le séjour que firent les deux familles dans ce lieu saint, *Draupadi* se lia tellement avec les femmes de *Chrisnen*, qu'elle apprit de chacune d'elle, l'histoire de leur mariage.

D'autres soins occupaient les *Pandos*, et leur protecteur. *Chrisnen* paraissant étonné de ne point voir *Durdjohn* à la solennité, qui les rassemblaient à *Kourt-chaiter* s'informa des fils de *Pand* de la raison d'une absence aussi extraordinaire; ceux-ci, en ignoraient les motifs, mais sa haine pour eux, son ressentiment contre *Chrisnen*, son rival, son vainqueur, à *Oujon*; le père de *Samb*, qui lui enleva sa fille, enfin le protecteur d'*Arjoon*, qui lui a ravi la sœur de *Bulbhader*, paraissent aux *Pandos* des causes suffisantes pour éloigner, ce prince haineux, et vindicatif d'un lieu, où il se serait trouvé réuni à des parens, qu'il déteste; entrant alors dans le détail, des chicanes continuelles, qu'il leur a faite depuis qu'*Arjoon* est de retour de *Dwarka*, les *Pandos* racontent à leur protecteur les nouvelles ruses, qu'employe *Durdjohn* pour les dépouiller de nouveau, le peu

de bonne foi, qu'il met à l'exécution des traités: les tentatives, qu'il forme contre leur repos et leur vie, ce qui les oblige à être sans cesse sous les armes, et toujours en mesure, soit pour déjouer ses perfidies, soit pour se défendre contre des attaques ouvertes.

Quoique *Chrisnen* en écoutant ces détails, susse que la situation incertaine et précaire de ses protégés changerait bien-tôt; sans leur en dire le moment, il leur conseilla de redoubler de vigilance pour n'être point surpris par les artifices de leur ennemi, et il leur promit positivement de voler à leur secours au moment, où il leur serait nécessaire. Emportant avec eux cette promesse consolante les *Pandos* reprirent le chemin d'*Aindraprest*, et *Chrisnen* retourna à *Dwarka*, où nous allons le laisser jusqu'à demain que nous commencerons l'histoire de la guerre du *Mahabarat*, dont à présent, ajouta *Ramtchund*, vous connaissez tous les acteurs; en finissant ces mots, il se leva et le dîner termina la séance.

CHAPITRE X.

Continuation du *Bhagavat et Mahabarat.* Par l'avis de *Chrisnen*, les *Pandos* demandent à *Durdjohn* le redressement de ses injustices, il s'y refuse, son obstination, conseils et apologues de *Biskum*, tout est inutile, la guerre se déclare, choix d'un champ de bataille; *Chrisnen* arrive; se range du côté des *Pandos*, réglements de cette guerre, elle dure dix-huit jours, exploits des chefs. Histoire de *Biskum*, épisodes, les *Coros* détruit. Trahison des quatre chefs, qui survivent à *Durdjohn*, destruction de l'armée des *Pandos*, les cinq frères échappent seuls. *Judister* placé sur le trône par *Chrisnen.* Naissance de *Paritchet*, sacrifice solennel.

Le maître et le disciple rassemblés à l'heure accoutumée, M. de Polier demanda à son Instituteur, pourquoi *Chrisnen* avait tant différé à donner aux *Pandos* les secours, qu'il leur promettait si souvent?

Selon les fables, répondit le docteur, toutes les opérations de *Chrisnen*, ainsi que

celles des autres descentes de *Vichnou* sur la terre, avaient leur tems fixé dans les décrets du destin, et *Chrisnen*, qui par sa toute science connaissait la chaîne des événemens, n'agissait, qu'au moment, où son intervention devenait nécessaire.

De retour à *Dwarka* il y trouva son frère *Bulbhader*, très impatient de son arrivée; parce qu'il voulait prendre congé de lui, avant de commencer un long pélérinage dans les lieux saints; auxquelles les *Rischis* l'avaient condamné en expiation, de ce que dans un mouvement de colère et d'orgueil, il avait tué un Bramine: qui occupé à la lecture des *Veds*, ne lui avait pas rendus les honneurs auxquels il s'attendait. Revenu à lui-même reconnaissant l'énormité de son crime, et décidé à subir la peine, par laquelle il pouvait s'en laver; après avoir passé quelques jours avec *Chrisnen*, il le quitte, et commence son pélérinage. Le fils de *Basdaio*, qui ne perdait pas un moment de vue les interêts des *Pandos*: s'empressa de leur apprendre la nouvelle du départ de son frère; en leur disant que s'ils étaient encore dans la situation précaire, où il les avaient vus, il fallait profiter de l'absence de *Bulbhader*, intime ami de *Durdjohn*, pour demander à celui-ci, les conditions, qu'ils étaient en droit d'exiger;

et le contraindre par les armes à les leur accorder, au cas, qu'il s'y refusasse; car ajoutait: „*Chrisnen* je puis actuellement conduire „toutes les troupes de *Dwarka* à votre se„cours, l'absence de *Ram*, m'en laissant le „maître; et j'espére qu'avec la bénédiction „de Dieu, elles vous procureront la victoire; „mais ne négligez pas ce moment, puisque si „vous attendez jusqu'au retour de *Bulbhader*, „celui-ci se joignant aux *Coros*, je ne pour„rai plus vous rendre les mêmes services."

Déterminés par cette lettre, les *Pandos*, sans perdre un instant, envoyent un de leur ministre à *Hastnapour*, chargé de demander à *Durdjohn*, en leur nom, le partage égal des revenus du pays, comme il avait existé au tems de *Pand* leur père; et d'assurer le chef des *Coros*, que s'il leur rendait justice sur ce point, il retablirait entr'eux l'amitié et la paix; mais que s'il le leur refusait, ils étaient décidés à rentrer dans leurs droits par la force des armes.

Très irrité de l'audace avec laquelle les *Pandos* osent lui prescrire des conditions, *Durdjohn* se refuse aux sages conseils de sa famille, de ses ministres, de ses généraux, qui tous le pressent de mettre une fin aux odieuses divisions, qu'il entretient entre les

deux familles. — *Biskum*, fils du Rajah *Santan*, le grand oncle commun des deux branches; prince distingué par sa valeur, homme supérieur par les connaissances extraordinaires, qu'il a acquise dans sa jeunesse: par l'experience consommée, que lui donne son grand âge, enfin par la science, qu'il posséde de lire dans l'avenir; *Biskum* essaye d'engager son neveu à consentir à cette paix si nécessaire. „Qu'elle ne sera point „la honte, lui dit-il, dont vous vous couvri„rez, si en vous refusant aux justes deman„des de vos cousins, vous allez commencer „une guerre, dont l'issue ne peut que vous „être défavorable; car les *Pandos* ont pour „eux non seulement la justice de leur cause, „mais la protection du divin *Chrisnen*: *Bhim* „ainsi qu'*Arjoon* sont doués de forces, et de „pouvoirs surnaturels, et pour vous en con„vaincre, ajouta le sage vieillard, écoutés „histoire, que je vais vous faire."

„*Nar* et *Narrein* double incarnation de „*Vichnou* s'étaient retirés dans une forêt „écartée pour s'y livrer tranquillement à leur „contemplation; mais distraits un jour de cet „exercisse par un bruit de chasse, et appre„nant que le Rajah *Shasserbaut*, ou mille bras „prenait ce divertissement dans le bois, qu'ils „habitaient, ils envoyerent un serviteur avec

„ordre d'offrir de leur part à ce prince des „rafraichissemens, et un repas pour lui, et „sa nombreuse suite."

„Quelque petite opinion, qu'eusse le „Rajah d'un régal offert par deux solitaires, „il accepte; aussi-tôt *Nar* et *Narrein* invoquent „la divinité, et tous les *Deiotas* s'empressant „à les servir, ils donnent au Rajah le plus „splendide le plus abondant dîner; con„sistant en poissons de toute espèce, en „mets aussi exquis que recherchés, en fruits „du paradis, si variés, si beau qu'aucun „mortel n'en a jamais vu de semblable: ser„vis en vaisselle d'or et d'argent; tout dans „ce repas, étonnait ceux auxquels les deux „frères le donnait, lorsqu'il fut fini, *Nar* „et *Narrein*, exige que chacun des convives „emporte la vaisselle, et les vases, qu'ils „ont devant eux; à ce dernier trait de mag„nificence, le Rajah *Shasserbant* déjà très sur„pris de tout ce qu'il a vu, ne doute plus „que les deux solitaires, ne possédent le „*Parus* ou pierre philosophale; sa cupidité „s'enflamme à cette idée, il leur demande de „leur communiquer ce trésor; en vain assu„rent-t-ils le Rajah, qu'ils n'ont opérés les „merveilles, qu'il a vue que par les secours „des *Deiotas*, et qu'ils n'ont rien eux-mê„mes; ce prince ne veut pas les croire; il

„s'obstine à exiger, qu'ils lui remettent le „*Parus*, ou qu'ils lui découvrent du moins „le secret par lequel ils se sont mis en pos„session de ce trésor. Irrité de leur refus, „il les quitte, mais dès le lendemain, il en„voye contr'eux ses troupes avec l'ordre de „les saisir, de les maltraiter, de les contrain„dre à satisfaire à ses désirs. Indignés de „tant d'ingratitude, *Nar* et *Narrein* jurent „dans leur colère, non seulement la mort de „*Shasserbaut*, mais aussi la destruction com„plète de toute son peuple; soutenus par les „*Deiotas*, ils remportent en effet la victoire, „punissent le Rajah, et il n'échappe au mas„sacre général, qu'il font de son armée que „dix-huit *Tchuni* (1) ou légions griévement „blessées, mais qui cependant se soustrairent „à la mort par une prompte fuite; alors les „deux incarnations, qui avaient juré de ne „prendre aucune nourriture, que tout ce peu„ple ne fut détruit, quitterent les formes „mortelles, qu'elles avaient en faisant ce ser„ment, les laisserent dans la forêt, et s'in„carnerent dans les corps de *Chrisnen* et *d'Ar„joon*, résolus à poursuivre dans cette nou„velle carrière et à achever la défaite des „dix-huit légions, qui avaient échappés à

(1) Voyez Vol. I. chap. VII. page 339.

„leurs coups. Cette histoire," ajouta *Biskum*, „tirée de nos livres sacrés, vous prou„ve que sous une apparence humaine *Arjoon* „votre cousin, et *Chrisnen* son protecteur, „sont tous deux des incarnations de *Vichnou*, „ce *Deiotas* superieur aux deux autres grands „*Deiotas*; comme je m'en suis convaincu en „les suivant, tous trois dans le voyage, qu'ils „firent ensemble chés l'être invisible suprê„me (1) chés lequel *Vichnou* fut le seul ad„mis en vertu de son union à l'essence di„vine; c'est lui, qui par l'ordre, qu'il reçut „alors de l'éternel, s'est actuellement incar„né sur la terre, où sous l'apparence humai„ne de *Chrisnen*, et *d'Arjoon*, il punira les „méchants, et détruira le vice. Comment ô „*Durdjohn*!" continua *Biskum*, „comment „pourriez-vous donc lutter avec avantage „contre des êtres, qui vous sont si supéri„eurs? car outre ce que je viens de vous „dire sachéz encore, que de même qu'*Ar„joon*, *Bhim* est invincible, qu'il surpasse „en force *Mhadaio* et *Birmah*, ainsi croyez „moi pendant qu'il en est tems, consentés „à la paix, qu'on veut bien vous demander, „et ne vous exposez pas à une ruine cer„taine en vous obstinant à soutenir une guerre „injuste."

(1) Voyez Vol. I. Chap. II. page 232. 233.

Bien éloigné de profiter de ces sages avis, *Durdjolin* n'y répondit qu'avec l'ironie et le sarcasme le plus amer. „Je ne m'étonne point „dit-il à son grand oncle, que vôtre âge „avancé influant sur votre ame, et sur votre „courage, vous ne soyez plus propre à la „guerre; aussi je n'exige point que vous pre„niez part à celle, qui va commencer, mais „ne fatiguez pas non plus votre esprit en cher„chant par vos vieux contes à m'engager à „la paix, et si comme je le crois, les *Pan„dos* vous sont plus chers que nous, vous „êtes le maître de vous ranger de leur côté."

„Je ne l'ignore pas, répondit tranquil„lement le respectable vieillard, j'aurais eu de„puis longtems cette liberté, si j'avais l'in„tention que vous me supposez. Mais ayant „toujours eu pitié de l'infirmité de *Dirtratch* „mon neveu votre père, je fus aussi tou„jours décidé à suivre sa bonne, où sa mau„vaise fortune; c'est pourquoi je souffre vé„ritablement, en voyant que son fils rejéte „mes conseils, calculés sur ses vrais intérêts: „et s'abandonne aveuglement à ceux, que „lui donnent, la tourbe de flatteurs, qui l'en„vironnent; dont les mauvais avis, l'entrai„neront à sa perte et à son déshonneur, „ainsi que l'éprouva un fameux Munis: qui vi„vant avec un chien dans le désert. L'eleva

„de dégré en dégré, de métamorphose „en métamorphose, à la dignité de tigre, „et fut enfin dévoré lui-même par ce terri„ble animal; preuve certaine, ajouta *Biskum* „du danger que l'on court, en élévant des „êtres nés dans la bassesse, et en leur ac„cordant sa confiance."

Le zèle avec lequel *Biskum* cherchait à dissuader *Durdjohn* de cette guerre dangereuse, son éloquence, ses apologues enfin; n'eurent aucun succès sur l'ame endurcie de ce prince: né sous de malignes influences, les astrologues, qui avaient fait son horoscope, avaient prédit, qu'il serait injuste, qu'il se ferait craindre et détester, et qu'il causerait enfin la ruine des *Coros*.

Mais en ce cas, dit M. de Polier, *Durdjohn* prédestiné à se conduire ainsi, ne pouvait pas faire autrement?

Vous voyez cependant, reprit le docteur, que *Biskum* suppose, qu'il à son libre arbitre: qu'il peut choisir entre le bien et le mal, qu'il l'exhorte à éviter ce dernier; mais l'impatience avec laquelle *Durdjohn* écoute les représentations de son oncle, prouvant à celui-ci la volonté décidée de son neveu, et l'inutilité de ses conseils. Le sage vieillard,

qui croit à la liberté de l'homme dans ses actions particulières, et au fatalisme pour la chaîne des événemens, s'écrie; „qui peut „s'opposer à la volonté suprême! c'est de l'ê„tre invisible que j'ai reçu la capacité de vous „donner ces avis salutaires, j'ai fait mon de„voir, en cherchant à vous arrêter au bord „du précipice; mais vous voulez y tomber, „je le vois, il est écrit dans les décrets di„vins, que vous serez vous-même l'artisan „de votre ruine, et puisque rien ne peut vous „convaincre je vous abandonne à votre des„tinée." Il le quitta, en disant ces mots, le chef des *Coros*, en le voyant partir s'applaudit de sa fermeté, congédie l'envoyé des *Pandos* et se refuse à toutes leurs demandes.

A cette réponse, le scrupuleux *Judister* craint déjà d'avoir trop exigé; quelque assuré qu'il soit, qu'avec la protection de *Chrisnen*, la guerre ne peut que leur être favorable, il ne veut point avoir de reproches à se faire; ainsi s'adressant à *Bieder*, qui frère de *Dirtratch* et de *Pand*, est son oncle et celui des *Coros*: il le conjure d'essayer sa médiation, d'assurer *Durdjohn*, que les fils de *Pand*, tiennent tellement à la paix, que pour l'obtenir ils consentent à se contenter d'un tiers des revenus, et à laisser aux *Coros* les deux autres tiers; se chargeant avec plaisir, d'offres

aussi modérées, *Bieder* espérant, qu'elles préviendront la rupture, se rend à *Hastnapour*: mais le fils de *Dirtratch* rejéte avec mépris ces conditions si raisonnables; après avoir fait l'impossible pour réussir dans sa négotiation, *Bieder* qui voit l'inutilité de ses efforts revient à *Aindraprest*, apporter la nouvelle que la guerre est inévitable; que *Durdjohn* ne laisse aux *Pandos*, que le choix d'un lieu convenable pour le champ de bataille. Sans perdre un moment après avoir averti *Chrisnen*, de la réponse du chef des *Coros*, *Judister* s'occupe à choisir le théatre de la guerre, mais en recommandant, à ses agents de preférer pour cette scène meurtrière, la contrée dans laquelle ils remarquerait le moins d'humanité et le plus de cruauté chés les habitans. Suivant les ordres de ce bon prince, ses commissaires parcourant le pays arrivent dans une vaste plaine: ils y voyent un homme, qui occupé du soin d'inonder son terrain, ouvrait, et fermait tour-à-tour les écluses, qui l'entouraient; une d'entr'elle s'étant rompue, l'eau se débordant avec rapidité, l'ouvrier pressé de la refermer, ne trouvant ni pierre, ni bois, propre à cet usage, abat de sa hâche la tête de son propre fils, qu'il employe à cette cloture: et avec laquelle arrêtant le torrent dévastateur, il parvient à distribuer avec égalité l'eau, qui s'échappait

de ce canal. Une telle action ne laissant aucun doute aux commissaires de *Judister*, qu'il n'aye trouvé une place propre au carnage; et le fils de *Pand* approuvant leur choix, ou le communique à *Durdjohn*; alors les deux partis rassemblant leurs amis, leurs alliés et leurs troupes forment leur camp; les *Coros* au nord, les *Pandos* au midi de cette plaine appellé *Tanaisser*. L'armée de *Durdjohn* infiniment plus nombreuse, que celle de ses cousins, était composé de onze *Tchuny* ou légions, tandis que les fils de *Pand* n'en avaient que sept; mais le secours de *Chrisnen* leur ôtait l'inquiétude, de leur infériorité; comme il leur avait promis, il arriva au moment, où les deux armées s'étaient mise en présence; averti de sa marche, *Durdjohn* ainsi que les *Pandos* s'empresse d'aller à sa rencontre. Les deux partis cherchent à l'attirer cette nuit même dans leur camp respectif; mais le *Deiotas* en a formé un troisième, et quelque apparent qu'il soit, que les *Pandos* l'emporteront sur leurs rivaux, *Chrisnen* laissant encore son choix indécis, déclare, qu'il ne se déterminera que le lendemain matin; et que ce sera, en faveur du parti, dont l'un des chefs lui aura parlé le premier à son réveil.

Content d'une décision, qui lui laisse encore l'espoir d'avoir *Chrisnen* de son côté,

le chef des *Coros* se promet bien de devancer ses cousins dans la tente du fils de *Basdaio.* La nuit étend encore ses voiles, et déjà *Durdjohn* au chevet du *Deiotas*, y attend avec impatience ce reveil important. Envoyé par *Judister*, *Arjoon* moins matinal, ou peut-être plus sur de son fait, ne précédant le jour que de peu de minutes, prend au pied du lit de *Chrisnen* la place vacante; il l'occupe à peine, que le fils de *Basdaio* s'éveille, se découvre la figure, aperçoit *Arjoon* reçoit son hommage, y répond, et déclare, qu'il embrasse le parti des *Pandos*, puisque ces premieres paroles se sont adressées aux fils de *Pand.* A ces mots *Durdjohn* s'avançant avec précipitation rend aussi ses hommages au *Deiotas*, mais ce devoir rempli, il ne lui dissimule point son étonnement et son dépit; „j'attends ici, dit-il, depuis quelques heures vôtre réveil, *Arjoon* ne fait que d'entrer, c'est néanmoins à lui que vous parlez, est-ce là la justice, que l'on doit attendre de vous?" ne se bornant pas à des reproches, il employe tous les motifs, qu'il croit capables de changer la résolution du fils de *Basdaio*; il n'est plus tems, dès qu'elle est prononcée elle est irrévocable; le *Deiotas* toutefois, veut bien, la justifier en rappellant au chef des *Coros*; qu'il avait promis la veille, d'embrasser le parti, non du

chef, qui serait le premier dans sa tente, mais de celui auquel il parlerait le premier. Plus irrité encore par cette explication, *Durdjohn*, accuse le *Deiotas* de partialité, du dessein prémédité de l'offencer; il lui reproche avec aigreur d'avoir choisi le tems de l'absence de *Bulbhader*, pour disposer de ses troupes, et lui enlever un secours, qu'il savait que *Ram* lui destinait.

Quoiqu'on ne puisse nier que le chef des *Coros* eut déviné une partie des intentions de *Chrisnen*; ses reproches ne peuvent étonner cet *être divin*: dont les mortels ne sauraient juger les actions, toutes combinées sur les décrets éternels dans lesquels cette guerre est prédéterminée; cependant *Chrisnen* offre à *Durdjohn* de lui abandonner les troupes, qu'il amène, „qu'elle passe de votre côté," lui dit-il, „je resterai seul de celui des „*Pandos*. „Non," s'écrie alors le fils de *Dirt*„*ratch* que mes cousins gardent l'armée de „*Bulbhader*, et que vous vous joignez à moi, „je n'aurai plus de reproches à vous faire; „cette proposition refusée, le chef des *Co*„*ros* voulant au moins priver ses rivaux d'un „appui, qu'il ne peut obtenir, déclare, qu'il „sait trop bien ce qu'il fait, pour vouloir „combattre contre une incarnation de *Vich*„*nou*; qu'il ne livrera donc la bataille que

„lorsque *Chrisnen* aura repris le chemin de „*Dwarka*. Puisque vous savez, lui répondit „le *Deiotas*, que je suis une incarnation de „*Vichnou*, vous devez aussi comprendre qu'é„tant une partie de l'essence divine, je ne „puis être susceptible de partialité, ni d'ini„mitié; et dans le fait je ne suis point votre „ennemi, je ne veux point votre destruc„tion, je ne veux qu'être spectateur de la „bataille: je ne me servirais d'aucune arme, „conducteur du char *d'Arjoon*, j'observerais „ce qui se passe; si vous le voulez même, „je jurerais de ne point agir offensivement „contre vous."

Durdjohn faible mortel ne comprit pas trop sans doute les distinctions du divin *Chrisnen*; mais rassuré par l'offre, qu'il lui fait, il accepte son serment, en exigeant que pour le rendre plus solennel, il doit le prononcer à la tête des deux armées; le fils de *Basdaio* y consent, *Durdjohn* triomphe alors d'avoir tant obtenu; les Rajahs de son parti sont contens; *Biskum* seul prévoit et prédit que la subtilité de l'ingénieux *Deiotas* trouvera les moyens de rendre inutile la précaution de *Durdjohn*; et que rien ne sauvera les *Coros*, dès que cette incarnation protége leurs rivaux. On fait peu d'attention au discours du vénérable vieillard; la dis-

cussion terminée entre le fils de *Dirtratch* et *Chrisnen*; les chefs des deux partis réglent la manière, dont cette guerre sera conduite; deux batailles se livreront par jour. La premiere commencée au lever du soleil, finit à dix heures et demie; alors les deux armées se reposent, se raffraichissent, font leurs ablutions et prennent leur repas; le combat recommence à une heure et demi, et dure jusqu'au soleil couchant. Chaque jours de nouveaux chefs sont choisis de chaque côté; dans chaque action les troupes doivent être égales en nombre, et quoi qu'elles combattent à outrance, tant que dure l'engagement, toute apparence de guerre cesse avec la nuit; les deux partis ont la liberté de visiter, dans les deux camps, les parents auxquels ils doivent respect et amitié. Ces régles établies, *Biskum* du côté des *Coros*, *Arjoon* de celui des *Pandos*, sont nommés commandans des troupes destinées à combattre le premier jour; ces deux héros en présence, *Arjoon* lorsque le combat s'engage, dirige sa premiere flèche aux pieds de son grand oncle en signe de respect; *Biskum*, décoche la sienne au dessus de la tête de son neveu en signe de protection; ce signal donné l'engagement devient général: mais quoique la valeur des chefs, et le courage des soldats rende ces deux premieres actions terribles, elles se ter-

minent à la nuit sans avantage d'aucun côté; et dans les cinq premieres journées de cette guerre mémorable, qui doit durer dix-huit jours, le succès toujours balancé est absolument égal entre les deux partis; car *Chrisnen* conducteur du char *d'Arjoon* n'est effectivement que simple spectateur. Cependant dès le sixième jour, on commence à remarquer l'influence de ce divin protecteur des *Pandos*, *Ahmund*, fils *d'Arjoon* jeune héros de la plus grande espérance, s'est signalé dans la bataille de ce jour, prêt d'arracher la victoire aux *Coros*, ceux-ci usant de trahison le rendent la victime de sa loyauté, et lui arrachent la vie. *Arjoon*, indigné désespéré de la mort de son fils, ne veut plus combattre; toutes les consolations humaines échouant contre sa douleur, les *Pandos* vont être privés de leur plus ferme soutient; *Chrisnen* alors faignant de céder à l'affliction paternelle, transporte son pupile dans le *Baikunt*, où il lui montre ce fils si chéri, si regretté, uniquement occupé de la félicité suprême, dont on jouit dans ce séjour céleste; indifférent à tout ce qui se passe ici bas, il ne connait même plus ce père, qui le pleure; un tel contraste rappelle *Arjoon* à lui-même, de retour dans le camp, il rachette cet instant de faiblesse par des prodiges de valeur, envain les *Coros* essaient-ils contre lui

les ruses, qu'ils ont mis en oeuvre contre *Ahmund*, plus prudent, *Arjoon* les évite, venge son fils, fait un carnage immense des ennemis, augmente si possible l'éclat de sa réputation et dans la septième journée ses succès répandent autant de terreur parmi les *Coros*, que de satisfaction dans son propre parti.

Cependant *Biskum* aussi vaillant dans l'action qu'éloquant dans le conseil, relève l'espoir des *Coros*; nommé le huitième jour pour combattre le terrible *Arjoon*, il déploye contre lui toutes les ressources de la valeur, et d'une longue expérience des armes; en vain les efforts prodigieux du fils de *Pand*, balancent-ils longtems la victoire, ceux de *Biskum* redoublant à chaque instant, sa flêche meurtrière atteint *Arjoon* à la poitrine, le renverse sur son char privé de sentiment: et bien-tôt une seconde flèche, que *Biskum* ajuste, va terminer le combat en arrachant au fils de *Pand* le peu de vie, qui lui reste, lorsque son divin conducteur frémissant du danger, qui le ménace; et voyant, qu'il n'a pas de tems à perdre, pour sauver son bien aimé, prend sur son doigt une roue du char: la tourne avec la plus grande rapidité, arrête, par ce bouclier extraordinaire, toutes les flêches, qui pourraient encore toucher son pupi-

le, et tournant habilement la voiture, il fait perdre par cette manoeuvre tant de tems à *Biskum*, qu'avant qu'il puisse prendre de plus grands avantages, que celui, qu'il a déjà obtenu par la blessure *d'Arjoon*, le soleil se couche, le tems fixé pour l'action expire; et le grand oncle des *Coros*, enchaîné par les régles établies, est contraint de poser les armes, au moment, où la voix de *Chrisnen* lui annonce la fin du combat. En se voyant arracher la victoire, qu'il était si près d'obtenir, *Biskum* se confirme dans l'idée, que c'est en vain que *Durdjohn* a cru entraver la puissance du fils de *Basdaio*, par le serment, qu'il a exigé de lui. „La vie et la mort peu„vent m'être égale, dit le vieillard à *Chris„nen*, puisqu'ainsi que je l'ai prédit, je viens „de vous surprendre les armes à la main „contre les *Coros*." A ce reproche, *Chrisnen* répond, qu'une roue de char ne peut porter ce nom, mais *Biskum* considérant le volume du moyeu, et l'épaisseur du fer, qui le garnit, ne voit dans la réponse du fils de *Basdaio*, qu'une défaite, qui lui prouve la subtilité avec laquelle ce *Deiotas* saura lorsqu'il le trouvera nécessaire, éluder la promesse, qu'il a donné aux *Coros* de ne point employer d'armes contr'eux.

Sans s'arrêter à refuter les observations de *Biskum*, *Chrisnen* ramène *Arjoon* dans le

camp des *Pandos*. Il paraît partager la douleur et les vives inquiétudes, qu'y répandent la blessure dangereuse de son pupile encore sans connaissance; „les *Coros*," dit-il à *Judister*, „ont plusieurs archers dans leur ar„mée, mais *Arjoon* le plus fameux de tous, „qui le remplacera-si la mort nous l'enleve! „qu'elle est la conduite à tenir dans cet ins„tant de crise et de dangers?" quelque affligé que soit *Judister* de l'état de son frère, il connaît la puissance de son divin protecteur, il n'a entrepris cette guerre, que par ses avis, il se repose uniquement sur lui, et convaincu, que malgré les apparences humaines, qu'il revêt, rien n'est caché à ses yeux, il le supplie de décider lui-même des précautions à prendre pour éviter les malheurs, qu'il paraît craindre.

Selon les décrets du destin les succès des *Pandos* dans cette guerre dépendaient de la mort de *Bishum*; mais la vie de ce héros jusque la invincible, est attaché à une circonstance, dont lui seul posséde le secret. *Judister* très attentif à remplir ses devoirs allait tous les soirs chés son grand oncle, auquel il rendait ses respect, et demandait sa bénédiction; alors le vieillard posant sa main sur la tête de son neveu, lui souhaitait une longue vie, la continuation de la dignité de

Rajah, et à tous les *Pandos*, la victoire sur leurs ennemis; dans la soirée du jour ou *Arjoon* avait été blessé, le chef des *Pandos* se rendit comme à l'ordinaire chés son grand oncle; mais guidé par son divin protecteur, il parut douter de la sincerité des sentimens, que lui exprime le vieillard. „Comment," lui dit-il, „puis-je croire, que vous désiriez „en effet, que je conserve la dignité de Ra„jah, et que les *Pandos* triomphent de leurs „ennemis, tandis que depuis que la guerre a „commencé vous n'avez cessé de détruire „chaque jour une multitude de nos guerriers: „et que si vos victoires continuent, notre ar„mée entiere tombera sous vos coups?" sans éclaircir à *Judister* ce contraste entre ses voeux, et ses actions, *Biskum* assure son neveu, que ces premiers sont très sincères. „Hébien," lui dit *Judister*, „il est un moyen „de me le prouver: apprenez-moi la ma„nière, dont il faut nous y prendre pour „vous vaincre, car jusqu'ici, tous nos efforts „ont été vains, et comme vous n'ignorez „point que les succès que vous nous désirez, „dépendent de votre mort, je ne puis regar„der vos bénédiction que comme une raille„rie peu généreuse, tant que vous ne me „direz pas le secret, auquel votre vie est „attaché."

Biskun sourit à la singulière proposition de son neveu: „je reconnais," lui dit-il, les instructions de *Chrisnen*; „lui seul a „pu vous dicter la demande, que vous me „faites. Je n'ignore point, ajouta-t-il, que „vos succès dépendent de ma mort, et que „je dois mourir pendant le *Mahabarat*. Quel„ques jours plutôt, quelques jours plus tard, „n'importe, telle est ma destinée, ainsi je „veux bien vous satisfaire en vous mettant „au fait des circonstances, auxquelles sont „attachée la fin de ma carrière; vous savez, „continua *Biskun*, que le Rajah *Santan* (1) „votre bisayeul était mon père, qu'il ne con„serva que moi de son union avec la *Deio„tany Ganga*, et que je fus la cause inno„cente de leur séparation, parce qu'après „avoir vu disparaître ses six premiers fils, „*Santan* voulant me soustraire à leur sort, „rompit l'engagement, qu'il avait pris avec „ma mère de la laisser maîtresse de disposer „de leurs enfans, et m'arracha de ses mains; „soit par suite de ce manque de foi, soit „qu'il fut écrit dans les décrets divins, que le „Rajah n'aurait point de successeur de *Gan„ga*, ce qu'il y a de sûr, c'est que dès mon

(1) Premier volume chap. VII. histoire de *Santan* et de *Ganga*.

„enfance, j'eus une répugnance si invincible „pour le mariage, que malgré ma tendresse „pour mon père, et tous les motifs, qu'on „m'alleguait pour la vaincre, je restais in„fléxible à cet égard; ainsi mettant tout en „oeuvre, pour aplanir les difficultés, qui s'op„posaient au désir, que j'avais que le Rajah „lui-même se remariasse, je parviens enfin „à lui trouver dans la personne de *John Gan„dhari* votre bisayeule, la seule femme, „qu'il put épouser; cette union fut sui„vie de la naissance de mon frère *Tchit„terbourg* votre ayeul: événement, qui „mit le comble à ma félicité en donnant un „successeur, à mon père, et me laissant à „moi, la liberté de me vouer à la vie con„templative, seul objet de mes voeux."

„Quoique tout ce que je venais de faire „dusse prouver ma volonté déterminée de me „vouer au célibat, et de renoncer au trône de „mon père. La fille d'un Rajah voisin m'ho„norant des plus tendres sentiments, son „père fit proposer au mien une alliance entre „sa fille, et moi; quelque adoucissement que „j'apportasse au refus, que je fis de son „coeur, et de sa main: quoique je ne lui „donnasse d'autre motif, que celui du voeu, „que j'avais fait de ne point me marier, que „j'ajouta même, que ne le rompant pas pour „elle, je ne le romprai jamais pour d'au-

„tre; la princesse fut si mortifiée de cette „réponse, qui la condamnait au célibat: par- „ce qu'elle avait fait le voeu imprudent de „n'épouser que moi: sa colère étouffant alors „son amour; elle jura de ne prendre aucun „repos, qu'elle ne se fut vengée en m'ôtant „la vie; et tandis qu'après la mort de mon „père, je m'occupais à installer votre ayeul „sur le trône, et que je jouissais du bon- „heur que me procurait la liberté de me „vouer en entier à l'étude de nos livres sa- „crés; la vindicative princesse n'écoutant que „son dépit, se consacra au culte de *Bhavani*, „dans l'espoir d'obtenir de cette *Deiotany*, „le pouvoir de venger elle-même l'offense, „qu'elle croyait avoir reçue de moi. La mère „des trois grands *Deiotas*, touché de sa dé- „votion, et de son zèle, lui accorda en ef- „fet cette grace, mais sous la condition, „qu'elle attendrait pour m'arracher la vie l'é- „poque de la grande guerre, parce que dans „les arrêts du destin je ne pouvais mourir „plûtôt."

„Quelque long espace de tems, qu'il se „soit écoulés, depuis le fait, que je vous „raconte; rien n'a pu changer la résolution „de la princesse, en vain a-t-elle pu se con- „vaincre par l'immense sacrifice (1), que je

(1) Volume I. chap. VII. page 529.

„fis, lors de la mort tragique de *Tchitter-*
„*bourg* votre ayeul: qu'aucun effort ne me
„coutait pour être dans l'impossibilité de me
„marier, et qu'ainsi mon refus n'avait rien
„eu d'offençant pour elle; rien n'a pu adou-
„cir l'ame aussi fiere, que vindicative de mon
„implacable ennemie. Elle est dans votre
„camp, travestie en homme; je tomberai
„d'autant plus surement sous ses coups, qu'à
„l'ordre du destin se joint encore, les voeux
„que j'ai formés conformement aux Shasters:
„de ne point me servir d'armes contre une
„femme, de ne jamais attaquer quelqu'un,
„qui fuit, enfin de ne point combattre un
„ennemi désarmé."

„J'aurais désiré," ajouta *Biskum* en finissant son recit, „de vivre au moins jus-
„qu'à la fin du *Mahabarat*; mais si le coup
„mortel doit m'atteindre quelques jours plû-
„tôt, j'y consens; car, quoique blessé à mort,
„je puis encore être le témoin des grands
„événemens, qui se préparent."

Tandis que *Judister* profitant des renseignemens, que son grand oncle vient de lui donner, s'occupe dès le lendemain à chercher l'ennemi de *Biskum*, qui sous le nom de *Sikundi-raje* attend avec impatience d'être nommé à son tour; *Arjoon*, malgré sa

blessure, se trouve en état par l'assistance miraculeuse de *Chrisnen*, de soutenir les deux actions de la neuvième journée : qui aussi chaude que l'ont été les précédentes, se terminent cependant sans avantages décisifs d'aucun côté.

L'aurore du dixième jour luit à peine, déjà la terrible ennemie du respectable *Biskum*, désigné pour commander ce jour là, est prête au combat: elle brûle du désir de satisfaire sa vengeance si longtems differée; armée de son arc et de son carquois, cette fiere héroine sans crainte, sans pitié, s'avance hors des rangs: attaque avec furie son adversaire; tandis que le héros fidèle à ses principes, sans autres armes, que son adresse, détourne les flèches, qu'elle lui décoche, et soutient l'action du matin sans qu'elle puisse satisfaire sa rage. Etonnée, irritée du tems, qu'elle a perdu, elle redouble d'efforts dans le combat du soir; on dirait à la rapidité avec laquelle ses flèches se succédent, que *Bhavani* elle-même conduit son bras; percé de coups *Biskum* n'a plus la force de parer ceux qu'elle lui destine encore; l'heure du trépas a sonné, atteint d'une flèche, qui le jéte à bas de son char, il tombe sans connaissance, son ennemie triomphe, et le soleil, qui disparait, termine cette mémorable journée

Mortellement blessé, le héros revient cependant à lui-même: il voit en r'ouvrant les yeux, *Chrisnen* et *Arjoon*, qui témoins de sa chûte, s'étaient approchés pour lui rendre leurs soins; mais quoi qu'étendu sur la terre humide, ne voulant point qu'on le transporte dans son camp. il se borne à demander, qu'on le mette en état de rester plus commodément sur la place, où il se trouve, pendant le tems que durera encore la guerre; au même instant *Arjoon* tire une multitude de flêches, qui en tombant s'arrangent d'elle-même, forment une espèce de lit; d'une autre flêche soulevant son grand oncle, *Arjoon* le place sur cette couche, d'où le vieillard peut à son aise observer, ce qui se passera pendant les huit jours que durera encore le *Mahabarat*.

Privé du puissant bras de *Biskum* terné de sa perte, le chef des *Coros* suivis de ses plus vaillans généraux viennent le voir, à l'issue du combat, lui témoignent la douleur, que son état leur cause; mais le héros réléve leur courage, leur prêche la résignation, dans les décrets éternels, leur annonce que sous peu de jours une destruction générale mettra les deux armées au même niveau.

Comment, s'écria M. de Polier, les *Pandos* et les *Coros* seront également détruits?

Oui, répondit le docteur, quant à leur armée, car les onzes légions commandée par les *Coros*, et les sept légions, qui composent l'armée des *Pandos*, forment les dix-huit *Tchuni* ou légions échappées à la double incarnation de *Nar* et *Narrein*, qui sont vouées à la destruction dans les décrets éternels (1). Cependant *Biskun* nomme pour le remplacer dans le commandement, *Dronatchery*, son frère d'arme, héros, dont la valeur, et les exploits semblent en effet arrêter encore la victoire du côté des *Coros*; vainement le redoutable *Draupud*, beau-père des *Pandos*, désigné par *Chrisnen* pour s'opposer à *Dronatchery*, deploye-t-il dans les trois jours que dure leur combat, toutes les ressources du plus grand courage, de la capacité la plus étendue; son adversaire lui arrache la vie; et le carnage, qui accompagne cette victoire difficilement obtenue, coute aux *Pandos* la meilleure partie des troupes qui commandait *Draupud*. Son fils *Dirtchaman* le remplace, il a son père à venger, la cause des *Pandos* à soutenir, que de mo-

(1) Voyez page 79. de ce chap.

tifs pour enflammer son courage! l'action du quatorzième jour commence; s'attaquant avec une ardeur égale, la rapidité, le fracas des coups, que se portent les deux chefs, répandent l'étonnement et l'effroi autour d'eux; l'action devient générale; on se serre, se frappe, la colère s'allume: le carnage commence, *Dirtchaman* et les siens font des prodiges de valeur, s'ils ne peuvent vaincre, ils disputent pas à pas la victoire: ils éloignent la mort pour ne mourir du moins qu'après s'être vengés; et le redoutable *Dronatchery* accoutumée à enchaîner la victoire, ne pouvant l'obtenir dans les deux actions de cette journée, ne s'en console que par la certitude, qu'il a d'achever son triomphe dans celle du lendemain; *Dirtchaman* lui-même rentré dans le camp, avoue à *Chrisnen*, qu'il prévoit sa défaite, „je la vendrais cher," lui dit-il, „mais je le sens, je ne puis que succomber contre ce terrible adversaire;" le fils de *Basdaio*, cherche en vain à ranimer l'espoir dans son ame; incapable de frayeur, le fils de *Draupud* est trop modeste pour ne pas reconnaître la supériorité de son ennemi; alors *Chrisnen* convient que *Dirtchaman* ne peut triompher de *Dronatchery* par ses propres forces, il se borne à lui demander, qu'il recommence avec confiance le combat du lendemain, lui promettant qu'aussi vrai,

qu'il s'appelle *Chrisnen*, il obtiendra la victoire dans cette quinzième journée.

Plein d'espérance, *Dirtchaman* vole au combat du matin, pendant, qu'il soutient la terrible attaque de son adversaire, l'incarnation s'occupant du soin de remplir sa promesse, ordonne à *Bhim* d'aller tuer un éléphant célèbre nommé *Assouthama*, dont la force égale celle de mille éléphants ordinaires, et qui appartient au Rajah *Bagdut*; quelque effort que fasse ce prince pour le défendre, *Bhim* terrassant le maître, et l'animal, revient bien-tôt apporter la nouvelle de sa victoire, et de leur mort.

Cependant *Dronatchery* abattant et renversant tout ce qui s'oppose à ses progrès, crie au fils de *Draupud*, qu'il lui conseille en ami, de ne pas s'obstiner à lui disputer la victoire, s'il ne veut éprouver le sort de son père; je ne fais que mon devoir, répond *Dirtchaman* en cherchant à le venger, „mais „vous, comment pouvez-vous être assés in„sensible pour laisser la mort d'*Assouthama* „impunie?" à ces mots dictés par *Chrisnen*, le général des *Coros*, dont le fils unique s'appelle *Assouthama*, ainsi que l'éléphant, demande avec émotion ce que veut dire son adversaire. il reçoit pour réponse qu'*Assou-*

thama vient d'être tué par *Bhim*; l'esprit occupé de ce fils cheri, *Dronatchery* n'imagine pas même le subterfuge, on nomme *Assouthama* il ne pense qu'à son fils: mais la même tendresse paternelle, qui l'empêche de pénétrer l'artifice, repousse aussi l'idée de cet affreux malheur; sans doute son ennemi veut l'intimider, il ne peut croire à la réalité de cette horrible nouvelle, en vain, *Arjoon* et *Chrisnen* la lui confirment, l'espérance ne sortira de son ame, que lorsque le véridique *Judister* lui-même, lui certifiera son malheur. Des deux côtés on consent à le prendre pour arbitre, mais *Chrisnen* connaît trop bien ses scrupules pour ne pas employer toute son éloquence à les détruire; „le succès de la guerre," lui dit-il, „dépend du „témoignage, qu'on va vous demander. *Dro*„*natchery* ne peut être vaincu que par la dou„leur, qu'il éprouvera, en croyant à la mort „de son fils; cette légère complaisance que „nous éxigeons de vous, n'est point un men„songe, on ne vous demande que d'affirmer „la mort *d'Assouthama*;" „je ne puis," répondit *Judister*, „vous complaire à ce point, „jamais aucun mensonge n'a souillé mes le„vres: pour aucun intérêt je ne me résoudrai „à celui-ci." „Je ne veux point non plus," reprit le fils de *Easdaio*, „vous engagez à „dire au Rajah, que son fils est mort, je ne

„vous demande autre chose que d'affirmer „que *Bhim* a tué *Assouthama*: je consens „même que vous ajoutiez, que vous ignorez „si c'est du prince ou de l'éléphant, qu'il „s'agit." Tranquillisé par cette restriction le fils de *Pand* consent à répondre au Rajah, ainsi que l'exige *Chrisnen*, et au combat du soir, interpellé par *Dronatchery*, il s'avance et commence sa phrase, déjà il en a prononcé la moitié: lorsqu'à un signal de l'incarnation une musique bruyante de timbale et de trompêtes remplit l'air; étouffe la restriction ajoutée par *Judister*, et ne laisse entendre que ces mots „*Assouthama* est mort." A ces paroles foudroyantes, les armes tombent des mains du malheureux Rajah, son âme brisée par la douleur, il perd connaissance, *Chrisnen* faisant alors un signe à *Dirtchaman* lui montre sa victime étendue sur son char, mais le fils de *Draupud* ne peut se résoudre à lui ôter la vie; un ennemi sans défense est sacré à ses yeux, et à ceux de la loi; il n'ira point lui porter lâchement un coup, qu'il ne peut éviter, il veut attendre que revenu à lui-même il puisse se défendre; cependant *Chrisnen* lui déclare, qu'il n'a pas d'autre moyen d'échapper lui-même à la mort que de profiter de ce moment; „la supério„rité de *Dronatchery* est telle," ajouta l'incarnation. „qu'il a fallu tout ce qui vient

„de se passer pour le livrer entre vos mains „cet instant est le seul, où vous pouvez, „remplissant votre devoir, venger la mort „d'un père; convaincu par ses raisons *Dirt-*„*chaman* n'écoutant plus ses scrupules, obéit „aux ordres de l'incarnation, il tire son glai-„ve et tranche la tête de son ennemi."

Il faut avouer, dit M. de Polier en interrompant le docteur, que dans toute cette affaire, *Chrisnen* se conduit avec une subtilité et une ruse, qui vise à la tromperie; comment justifie-t-on chés un être divin, une déloyauté, qui serait réprouvée chés de simples mortels?

Selon les explications des Bramines, répondit le docteur, cette immoralité et ces tâches, que présentent la conduite de *Chrisnen*, lorsqu'on le juge sous l'aspect humain, qu'il a revêtu, disparaissent lorsqu'écartant le maya, qui offusque l'entendement des mortels on le considére, comme partie de la divinité, car alors la connaissance, qu'il a des décrets éternels de l'être suprême, des volontés duquel les hommes ne sont que de veugles instruments, nécessite et légitime chacune des actions de *Chrisnen* par le rapport, qu'elles ont à la grande chaîne des loix de l'univers.

Cependant la mort de *Dronatchery* répand la consternation dans l'armée des *Coros*, dès que la nuit leur permet de quitter le champ de bataille, *Durdjolun* et ses principaux généraux se rassemblent autour de *Biskun*, pour déplorer leur perte et chercher des conseils sur les moyens de les réparer; „vos regrets," leur dit le vieillard, „sont in„utiles, il fallait prévenir les maux, qui vous „afflige, écouter mes avis lorsqu'il en était „temps; à ce moment il faut se résigner aux „événemens; et vous," ajouta-t-il en s'adressant à *Durdjolun*, „vous, qui doutiez de mon „courage, et même de ma sagesse, vous voyez „à présent, que je n'ignorais pas qu'aucun „pouvoir ne peut l'emporter sur celui de „*Chrisnen*. Telle fut la raison pour laquelle „je cherchais à vous détourner de cette fa„tale guerre, et non la crainte pusillanime, „que vous m'imputiez, car pour vous prou„ver, que j'avais quelques droits à me regar„der moi-même comme un des premiers ar„chers de l'univers, écoutez ce que je vais „vous raconter."

„J'étais très jeune lorsque *Parasu-Ra„ma* (1) Bramine, incarnation de *Vichnou*,

(1) Voyez vol. I. chap. III. page 281.

„et fameux archer, vint chés le Rajah *San-*
„*tan*, mon père, qui lui demanda la grace
„de m'enseigner à tirer de l'arc; *Parasu-Rá-*
„*ma* y ayant consenti, je devins son écolier.
„Douze ans après, mon maître nous faisant
„une nouvelle visite, il parla avec tant de
„présomption de toutes les victoires, qu'il
„avait remportée sur les *Kättris*, de tous les
„avantages, qu'il avait sur eux, et de l'im-
„possibilité, qu'il supposait à trouver dans
„cette tribu un adversaire digne de se me-
„surer avec lui; que choqué, même aigri de
„son mépris pour notre caste, je le repris de
„son orgueil, et lui assurais que Dieu sans
„aucun doute avait crée des êtres, qui lui
„était très supérieurs en force comme en
„qualités, et qu'il ferait très bien d'être plus
„humble; à ces mots *Parasu-Rama* redou-
„blant d'arrogance, me défia de lui nommer
„un seul être capable de lutter contre lui,
„ajoutant avec ironie, qu'il voulait bien s'a-
„baisser à entrer en lice avec celui, que je
„lui nommerais. Piqué par ce defi, je me
„présentais moi-même, sans me laisser ébran-
„ler par tout ce qu'il me dit pour me dé-
„tourner de ce qu'il appellait ma témérité.
„Nous luttâmes donc l'un contre l'autre pen-
„dant douze ans et cela avec tant d'égalité,
„que les *Deiotas* entendant parler de ce fa-
„meux combat, vinrent en corps, *Birmah*,

„*Vichnou*, *Mliadaio* à leur tête, nous offrir „leur médiation pour finir cette longue dis„pute; mais *Parasu-Rama* ne voulant la ter„miner, qu'au cas que je consentisse à lui „faire mes soumissions: les *Deiotas* cherche„rent à m'y engager, en me représentant, la „supériorité de mon adversaire, par sa digni„té de Bramine et d'incarnation; j'en convins, „en ajoutant néanmoins que comme ce n'était „point sous ces rapports que nous luttions en„semble, je les priais de me dire quels étaient „les devoirs prescrits par leurs livres à la „caste des Bramines, et à celle des *Kättris*;" n'est-il pas vrai," leur demandai-je, „que „les premiers, entièrement voués à la dévo„tion doivent laisser aux autres le maniement „des armes? or s'il en est ainsi, et si vos „livres, qui contiennent ce précepte, sont „divins comme vous le dites, obligez *Pàra„su-Rama* à me céder la victoire, mais si je „suis dans l'erreur, ou si vos livres ne sont „pas divins, alors brûlés les et je me jète „avec mes armes aux pieds de *Parasu-Rama*;" „pressés aussi vivement, les *Deiotas* n'ayant „rien à répondre se tournèrent du côté de „mon adversaire, en lui disant que j'avais „raison, que les Shaster contenaient en effet, „les préceptes que j'alléguais, et qu'étant „Bramine, s'il refusait de s'y conformer, il „jetterait du discrédit sur les livres sacrés,

„qui ne serait plus regardé comme des insti-
„tutions divines. Cédant à ce motif *Parasu-*
„*Rama* m'abandonna la victoire, et ma ré-
„putation se répandit dans tout l'univers."
„Cependant, ajouta le vieillard en finissant
„son récit, toute chose a son terme, chaque
„créature a son printems; son hyver et sa
„chûte, tout doit finir, ainsi l'ordonne le des-
„tin; votre tour viendra oh *Durdjohn*! mais
„avant, vous serez, comme on l'a prédit, la
„cause de la ruine des *Coros*, et vous ne
„mourrez vous-même, qu'au moment ou
„votre ame sera affectée d'une grande joie;
„et d'une forte tristesse. En achevant ces
„predictions peu consolantes, le grand on-
„cle des *Coros* désigna *Karen* et *Sal* pour
„commander les débris de leur armée."

Karen, dit M. de Polier, n'avons-nous pas déjà parlé de lui (1)?

Oui, répondit *Ramchund*, c'était le fils que *Kunty*, mère des *Pandous*, avait eu du soleil avant son mariage avec *Pandel*, qu'elle avait abandonné dans une forêt, qu'un bucheron avait recueilli, que *Bishun* avait adopté, et dont la naissance était couverte d'un

(1) Vol. I. chap. VI. p. 531.

tel mystére, qu'on ignorait dans les deux camps à qui il devait le jour; toutefois ses grandes qualités développées par l'éducation, qu'il avait reçu de *Biskum*, sa valeur, son habileté dans l'arc, et surtout son étonnante libéralité, qui lui avait fait donner le surnom de généreux, justifiait la considération, dont il jouissait dans les deux armés. Les *Pandos* ayant appris dans leur visite du soir à *Biskum* que *Karen* commandait le lendemain, ils s'empresserent en rentrant dans leur camp, de consulter *Chrisnen* sur le choix important du chef, qu'il fallait lui opposer. *Arjoon* nommé par le fils de *Basdaio*, des le matin du seixième jour, le combat recommence entre les deux héros, leur flêche dirigée avec autant d'habileté que de force, se croisent s'entrechoquent: l'air est obscurci par la rapidité avec laquelle elles se succèdent; *Chrisnen* conduit le char *d'Arjoon*: spectateur des exploits des deux guerriers, malgré sa tendresse pour son pupile, il applaudit au général des *Coros*, lorsque sa flêche le contraint à reculer de deux pas le char du fils de *Pand*, et il voit sans étonnement et sans éloges la flêche de celui-ci repoussant à mille pas le char de Karen. *Arjoon* piqué de ce qu'il appelle une partialité ose en demander la raison à son protecteur, qui écartant le *Maya* de ses yeux, lui montre que le monde en-

tier ses sept montagnes, ces sept climats et les sept cieux sont contenus dans son corps; qu'ainsi *Karen* en faisant reculer un tel poids de deux pas, l'emporte infiniment sur lui, quoi qu'il fasse reculer de mille pas le char de *Karen*; malgré cette supériorité, ce héros ne peut éviter sa destinée: mortellement atteint d'une flèche *d'Arjoon* il tombe dans la matinée du dix-septième jour, et le combat fini. *Chrisnen* voulant donner une idée à *Arjoon* des grandes vertus de son adversaire, le conduit sur le champ de bataille à la place, où *Karen* est étendu; tous deux déguisés en Bramines, le fils de *Basdaio* après avoir donné au blessé la bénédiction d'usage, chante ses exploits, sa générosité, s'estimant heureux d'être enfin parvenu à voir un homme, dont la charité et la générosité sont si universellement renommée; „hélas!" lui répond *Karen*, „vous arrivez dans un „moment ou denué de tout, je ne puis faire „ce que je désirerais: pendant que j'étais sans „connaissance on a pillé mon char, mes vê„temens, mes armes, et je suis honteux de „ne pouvoir vous recevoir comme je l'aurais „fait dans tout autre moment; cependant „ajoute-t-il, il me reste une petite pla„que d'or, et deux petits diamans, qui as„sujetissent deux fausses dents machelieres. „si vous voulez vous contenter de cette mo-

„dique aumone, prenez une pierre, pour „ébranler mes dents, et dégager cet or.“ Le faux Bramine en remerciant le mourant de sa bonne volonté, lui dit, qu'étant impotent, il ne pouvais ni bonger de la place, où il était; ni faire l'opération que *Karen* lui proposait. Qu'ainsi, s'il voulait réellement lui faire la charité, il fallait, qu'il se donne la peine de détacher lui-même la plaque d'or, qui tenait les deux diamans. A cette réponse ce généreux mortel quelque griévement blessé, qu'il soit, et malgré ses souffrances, ne pense plus qu'aux moyens de contenter le Bramine. Se traînant par terre, il cherche et trouve un caillou avec lequel il se casse les dents, dégage l'or, le porte au Bramine en lui témoignant son chagrin du peu, qu'il est en état de lui donner. *Chrisnen* fait alors signe à *Arjoon* d'avancer: puis reprenant sa propre figure, il jéte sur *Karen* un regard satisfait, en le louant de sa charité, dont il vient de donner des preuves si convaincantes dans ce dernier moment; mais le mourant aussi humble, qu'il est charitable, ne s'attribuant aucun mérite, remercie l'incarnation de l'insigne faveur, qu'elle lui accorde de se manifester à lui à l'instant de sa mort. Rempli de confiance en sa grace, il espère que par elle il échappera aux différentes transmigrations,

et jouira de la félicité d'être réuni à l'essence divine. Son espoir n'est point deçu, *Chrisnen* lui promet la remission de ses fautes et lui dit, qu'en quittant son corps, son ame ira droit au *Baikunt*, sans passer ni dans l'enfer, ni dans le paradis; alors *Karen* expirant au même moment son ame vole dans le *Baikunt*.

Mais le *Baikunt*, dit M. de Polier, n'est-il pas le paradis?

C'est celui de *Vichnou*, répondit le docteur, bien différent des *Sourgs* paradis du vulgaire; lorsque nous aurons fini les fables des incarnations de *Chrisnen* et que nous nous occuperons de celle, qui concerne les *Deiotas* inférieurs nous verrons la distribution des régions célestes.

Quittant la dépouille mortelle de *Karen*, *Chrisnen* et *Arjoon* rentrent dans leur camp: on y avait appris que le Rajah *Sal* succédant à *Karen* commanderait l'action du soir de la dix-septième journée, et l'on était embarrassé du choix d'un chef, qu'on put lui opposer; *Arjoon* excelle dans le maniement de l'arc, *Bhim* ne peut être surpassé dans celui de la massue; mais entre les mains de *Sal*, toutes les armes sont égales, et des cinq *Pandos* on ne voit que *Judister*, qui puisse se mesurer avec lui; puis qu'il est le seul des cinq frères, qui maniant également

toutes les armes alors en usage; joint encore à cette supériorité, d'avoir reçu en présent de *Jamraje* son véritable père (1), cinq flèches, lesqu'elles ont la proprieté de donner la mort à tous ceux, qu'elles touchent: lorsqu'en les décochant on récite certain vers des *Veds*; c'est donc sur *Judister*, que s'arrête le choix de *Chrisnen*, mais les scrupules du chef des *Pandos* ne lui permettent point d'accepter cet honneur; jamais sa main ne fit couler le sang, il désire finir sa carrière sans avoir à se reprocher d'avoir donné la mort même à son ennemi. Votre humanité lui réponds le fils de *Basdaio* est connue, ainsi que votre véracité, toutefois vous pouvez dans cette occasion céder aux circonstances, puis que je prends sur moi, le pêché dont vous craignez de vous rendre coupable, et tout le mal, qui peut en resulter pour vous. Cette assurance du divin *Chrisnen* tranquillisant *Judister* il obéit, et à la tète des *Pandos* divisés en trois corps que commandent *Arjoon*, *Schecdaio* et *Noukul*, il s'avance contre *Sal* déjà sorti du camp des *Coros*, avec les trois légions débris de leur armée. L'engagement commence entre les deux chefs, qui dans cette action décisive mettent en

(1) Chap. VII. p. 531.

oeuvre toutes les ressources de la valeur et de l'art de la guerre, sans qu'aucun avantage annonce encore, quel sera le vainqueur, cependant un signe de *Chrisnen* avertit *Judister*, qu'il est tems d'employer les flêches de la mort: le chef des *Pandos* en les ajustant récite l'incantation à laquelle elle doive leur vertu, et *Sal* atteint par la flêche meurtrière, tombe sans vie au même instant; à un second signe de leur divin *Protecteur*, les trois *Pandos* cadet s'avancent, l'action dévient générale, le reste de l'armée des *Coros* est taillée en pièce, pendant que *Bhim* combattant seul les quatre-vingt dix-neuf frères de *Durdjohn*, les étend sur le carreau chacun d'un coup de sa massue.

Resté seul avec quatre généraux, qui devait survivre à cette merveilleuse guerre, le chef des *Coros*, veut chercher chés son grand oncle quelques consolations à son infortune; le vieillard ne peut lui en donner, *Durdjohn* doit périr dans la dix-huitième journée, rien ne peut le faire échapper à la mort; il est lui-même bien éloigné de le désirer, car comment oserait-il se présenter à ses malheureux parens, après avoir causé la destruction de leur famille? il ne lui reste d'autre espoir, que celui de se venger et de périr comme eux par une mort glorieuse. Retiré dans

sa tente, il attend avec impatience la journée du lendemain, dans laquelle un combat singulier entre *Bhim* et lui doit terminer la guerre. *Serjai* le conducteur de son char, *Assouthama*, *Kirpatcheri*, *Kirtshim*, les seuls de ses guerriers échappés au carnage de cette terrible journée: se rassemblent auprès de lui, ils lui offrent de le venger cette nuit même, en portant la terreur et la mort dans le camp des *Pandos*; mais quelqu'attrait, qu'ait pour l'ame de *Durdjohn* cette vengeance offerte, il la suspend jusqu'après la victoire, que son orgueil compte encore remporter sur *Bhim*; „lorsque je l'aurai vaincu," dit-il, „je vous „enverrais contre ses frères," en disant ces mots il s'arme de sa massue et dès que le soleil commence à répandre ses premiers rayons, il se rend avec eux sur le champ de bataille, *Bhim* son adversaire ne se fait point attendre, tous deux également habile dans le maniement de la massue, ayant tous deux des corps composé des sept métaux: les coups, qu'ils se portent ébranlent la terre, font sauter leurs armes en éclat, remplissent d'effroi les spectateurs, sans que dans ce combat terrible aucun des deux champions obtienne le moindre avantage sur son rival. Cependant *Chrisnen* ne permettra point que *Durdjohn* échappe à la punition que mérite ses crimes, l'action du matin finie, il rappel-

le à *Bhim* le serment, qu'il a fait de venger *Draupadi* en cassant la cuisse de *Durdjohn* sur laquelle elle a été forcée de s'asseoir. „C'est sur cette partie de son corps, que „vous devez," ajouta *Chrisnen*, „diriger tous „vos coups, car c'est la seule, qui ne soit „pas invulnérable. *Gandhari* continua l'in„carnation: la mère de *Durdjohn*, résolue à „se priver elle-même de la vue par défé„rence pour *Dirtratch* son mari, qui est „aveugle, porte habituellement un bandeau „sur les yeux; mais plus véritablement aveu„glée par sa tendresse pour l'aîné des cent „fils, qu'elle a donné à son époux, elle son„gea moins á le corriger des défauts, qui „l'ont rendus haissable, qu'à prévenir les ef„fets, de la haine, dont il était l'objet: s'a„dressant donc à *Bhavani*, elle obtint de „cette *Deiotany* que *Durdjohn* serait invul„nérable dans toutes les parties de son corps „sur lesquelles *Gandhari* fixerait ses regards."

„Remplie de satisfaction de la faveur, „qu'elle vient d'obtenir, cette tendre mère „s'empresse de lever son bandeau aussi-tôt „qu'on lui annonce son fils: mais celui-ci „auquel elle avait fait ordonner de se pré„senter nu devant elle, ayant par pudeur „gardé de courts caleçons, toute la partie „couverte par ce vêtement échappa aux re-

„gards de *Gandhary*, et ne participa point „au don de *Bhavany*; ainsi ajouta *Chrisnen* „en finissant son recit, si vous dirigez vos „coups sur cette partie de son corps, je vous „promets une victoire assurée.“

Profitant des instructions de son divin protecteur, dans le combat du soir, *Bhim* porte toute son attention à la partie faible de son adversaire, qui met autant de soin à la défendre, que son ennemi à l'attaquer; décidés à s'arracher la vie, les deux combattans montrait une égale ardeur, lorsque *Bulbhader*, qui dans le cours de son pélérinage avait appris que la guerre du *Mahabarat* avait lieu, et qui s'affligeait de n'avoir pu y prendre part, arrive sur le champ de bataille; vêtu en pelerin, se plaçant parmi les spectateurs du combat, il remarque que *Bhim* contre les loix des *Shasters*, s'attaque aux parties inférieures de son ennemi: il communique son observation à *Chrisnen*, qui sans entrer en explication, excuse son protegé sur son ignorance des livres sacrés, et sur sa lassitude; cependant *Durdjolin* entend ce que dit *Bulbhader*: s'adressant à lui, il lui reproche amérement de l'avoir abandonné, mais *Ram* s'excusant sur la nécessité, où il était de faire un pélérinage d'expiation, ajouta: il paraît que tout ce qui s'est passé, était

décrété dans la volonté de l'être suprême, ainsi je serais même criminel d'assister à ce combat; en disant ces mots, il prit congé de son frère et continua son pélérinage, pendant que les deux champions redoublaient d'efforts pour s'arracher la victoire. Mais *Durdjohn* malgré sa valeur, qu'augmente son désespoir ne peut éviter le coup fatal, *Bhim* en lui cassant la cuisse remplit son serment, termine le combat, et lui eût ôté la vie, si *Chrisnen* en voyant tomber *Durdjohn* ne lui eut ordonné de s'arrêter.

Le combat fini, le fils de *Basdaio* s'approchant du blessé, lui rappelle tout ce qu'il a fait pour l'engager à prévenir la guerre, dont il est la victime, ainsi que les offres soumises et moderées des *Pandos*; „vous avez tout „rejeté," lui dit-il, „vous vous êtes couvert „de honte, et vous recevez aujourd'hui la ré„tribution de vos crimes." Se ranimant à ces reproches, le chef des *Coros* répond à *Chrisnen*, qu'il n'a rien fait de lui même, „vous êtes," lui dit-il, „l'auteur de tout ce „qui vient de se passer, les hommes ne sont „que vos instrumens, je ne doute point que „ce ne soit vous, qui vous amusant de nos „contestations n'ayez disposé mon esprit à „les soutenir, car si vous aviez voulu la paix, étant tout puissant vous pouviez m'inspirer

„des dispositions pacifiques; ainsi il est mal „à vous de blamer, l'homme entraîné par sa „„destinée, et vos reproches actuels, ne fai„„sant qu'irriter mes blessures: je vous prie „de me les épargner."

Mais en effet, dit M. de Polier, dès que tous les événemens sont nécessaires, *Durdjohn* était fondé à répondre comme il le fait.

Non, reprit le docteur; car dans les principes de la mythologie des Indous, ce fatalisme ou destin, qui préside à la chaîne générale, n'enchaîne point la liberté de l'homme: toutes les fables établissent, qu'il peut choisir entre le bien et le mal, que sa volonté détermine ses actions: dont elles le rendent résponsable; puisque les transmigrations ou régénérations sont toujours une suite de sa conduite bonne, ou mauvaise. Sans entrer en explication sur ce point avec le chef des *Coros*, *Chrisnen*, qui connaît les bornes de l'entendement humain, ne voit dans les reproches de *Durdjohn* qu'une preuve, qu'il reconnaissait sa divinité, aveu par lequel ses fautes s'éfacent; il le félicite donc d'avoir conservé sa vie, jusqu'à ce moment, de s'être assuré d'ailleurs l'entrée du *Baikunt*, par l'ablution, qu'il avait faite le matin de

ce même jour, pendant une éclipse de soleil, qui avait eu lieu entre les deux combats.

Quittant alors le chef des *Coros*, le fils de *Basdaio*, dès, que la nuit a étendu ses voiles, conduisit les *Pandos* au temple de *Bhavani*, à laquelle ils devaient des actions de grace pour la victoire, qu'ils venaient de remporter; mais le prudent *Judister* paraissant s'éloigner avec peine de son camp, *Chrisnen* pour lui ôter toute inquiétude en confia la garde à *Mhadaio*.

Cependant quoique mortellement blessé, *Durdjohn* encore vivant ne respirait, que vengeance; *Assouthama* et *Kirtpatchery*, n'avaient différé, qu'avec peine celle, qu'ils veulent lui procurer; saisissant le moment de l'absence des *Pandos* et de leur divin protecteur, ils attaquent leur camp, qu'ils croyent sans défence; mais le trident redoutable de *Mhadaio* arrêtant, émoussant toutes les flêches *d'Assouthama*, rend tous ses efforts inutiles. Ce guerrier furieux de cette résistance, n'ayant plus de dards à lancer, arrache des arbres, les jéte avec violence, mais tout aussi peu de succès contre le *Deiotas*; lors qu'entre ces arbres, il s'en trouve par hazard un de ceux, qui consacré à *Mhadaio* font une partie essentielle des offrandes de son culte;

à cet aspect tout autre considération disparaît aux yeux de *Mhadaio*, il ne doute point qu'*Assouthama* ne veuille lui rendre hommage, qu'il ne soit son adorateur; cessant aussi-tôt de repousser ses attaques, il lui témoigne son contentement de l'offrande, qu'il prétend avoir reçue, et lui laisse un libre passage; profitant de cette erreur, qu'occasionne la vanité du *Deiotas*, *Assouthama* pénétre dans le camp, où portant le carnage et la mort, il détruit le reste de l'armée des *Pandos*, puis apporte en triomphe à *Durdjohn* cinq têtes, qu'il croit être celle des cinq frères. A cette nouvelle *Durdjohn* éprouve toute la satisfaction d'une vengeance complete, voulant en jouir, il ordonne qu'on lui présente cet horrible trophée, mais sa joie se change bien-tôt dans la plus vive affliction, en reconnaissant dans les têtes, qu'on offre à sa vue, celle des fils de ses ennemis, qu'il chérissait autant, qu'il déteste leur père, et qu'une funeste ressemblance aux auteurs de leurs jours a rendu la victime de sa haine, et du zèle inconsidéré d'*Assouthama*; dans l'excès du chagrin, que lui occasionne cette cruelle erreur, il accable ce guerrier de reproches, en expirant au même moment; ainsi que l'on prédit les astrologues, par la révolution, que lui occasionnent la joie, et le chagrin.

Les *Pandos* occupés de leurs actes de dévotions, ignoraient l'horrible carnage arrivé dans leur camp, l'entière destruction du reste de leur armée, la mort de leurs cinq fils; mais dans le peu d'instant, qu'ils donnerent au repos après avoir accompli leur sacrifices, leur divin conducteur averti par un songe du désastre affreux, qu'ils avaient essuyé, les pressa à leur réveil de reprendre la route de leur camp.

Leur consternation égala leur douleur, à l'aspect des horribles traces, de la trahison *d'Assouthama* et de la négligence du *Deiotas Mhadaio*, mais rien n'approche du désespoir de *Draupadi* à la vue des troncs inanimés de ces cinq enfans : emportée par sa douleur elle jure de ne plus prendre de nourriture, qu'elle ne soit vengée par la mort de l'auteur de cette barbarie. *Chrisnen* et les *Pandos* restent interdits à l'ouie de ce serment; ils connaissent l'impossibilité de l'accomplir, puis qu'*Assouthama* doué d'immortalité doit vivre pendant les quatre âges; le divin *Chrisnen* permet cependant à *Arjoon* de remettre le coupable entre les mains de *Draupadi*, mais au moment, où cette malheureuse mère cherche à assouvir sa rage, l'incarnation s'emparant de son esprit, lui démontre, „que la mort du meurtrier ne lui

„rendra pes les enfans, qu'elle pleure," sans faire mention de l'obstacle assés important, que l'immortalité *d'Assouthama* apporte à sa vengeance, *Chrisnen* lui prouve seulement, „que selon les *Shastres*, elle se rendra encore „plus criminelle en faisant mourir un *Kättris* „prisonnier et sans arme, qu'en tuant un Bra„mine de sang froid. Qu'enfin si elle per„siste dans son dessein, elle attirera sur elle „et sur les *Pandos* une foule de maux;" persuadée par l'éloquence divine de *Chrisnen*, *Draupadi* renonce à sa vengeance, néanmoins son serment doit être rempli; c'est encore *Chrisnen*, qui léve cette difficulté en ordonnant à *Arjoon* de couper le derière de la tète *d'Assouthama* en lui laissant sa figure, avec laquelle il continue à vivre jusqu'à la fin du *Cal-yuc*.

La guerre du *Mahabarat* entierement terminée, les *Pandos* toujours guidés par *Chrisnen* se rendirent à *Hastnapour*; quoique le vieux Rajah *Dirtratch* fusse déjà instruit de la destruction de sa famille, il reçut bien et bénit même quatre de ses neveux; *Bhim* dont la main a arraché la vie aux cent *Coros* est seul l'objet de sa colère et de sa haine: il a juré sa mort et pour le soustraire à la fureur du vieux Rajah, les *Pandos* et leur protecteur présentent à ce prince aveu-

gle une statue de fer, dont la grandeur et les formes étaient si ressemblante à celle du second des *Pandos*, que *Dirtratch* trompé, l'écrasant dans ses bras crut écraser le meurtrier de ses enfans, et venger leur mort.

Aussi affligée de leur perte que l'était son époux, *Gandhary* n'imputait cependant point au *Pandos*, ni cette guerre, ni les malheurs, qui en était les suites, elle reçut donc avec cordialité les devoirs, que lui rendirent les fils de *Pand*, mais déchargeant sa colère sur leur protecteur, elle lui déclare, „qu'elle „le regarde comme l'unique, cause de tout „ce qui s'est passé," envain *Chrisnen* allégue-t-il, qu'il n'a point combattu, elle n'accepte point cette excuse, „c'est à ses conseils, „qu'elle doit tous les maux, qui l'accablent, „*Bhim* sans ces avis n'aurait pu vaincre „*Durdjohn*," et cette mère désolée ne trouve de soulagement que dans l'espoir que la malédiction, qu'elle prononce contre *Chrisnen* s'accomplissant un jour, il sera privé de sa nombreuse postérité, ainsi qu'il a détruit la sienne.

Cette malédiction s'accomplit elle, demanda M. de Polier.

Certainement, réprit *Ramtchund*; en attendant, sans répondre aux imprécations de

cette mère affligée, le fils de *Basdaio* en la quittant, s'occupa à remettre ses protégés en possession de la souveraineté, et à installer *Judister* sur le trône; déjà deux mois et quelques jours s'étaient écoulés dans ces occupations importantes, et le souvenir de la perte de leurs enfans troublait encore le bonheur des *Pandos*, lorsque la naissance de *Parichet*, petit-fils *d'Arjoon*, et fils postume *d'Ahmund* vint combler leur félicité, en donnant un héritier à l'empire, et un nouveau chef à leur famille.

Un aussi grand événement fut célébré non seulement par les fêtes et charitées d'usage, mais *Chrisnen* voulut encore que les *Pandos* offrissent le sacrifice solennel du cheval céleste, nommé *Asomaidh*; par le secours du fils de *Basdaio* les quatres *Pandos* soumettent tous les Rajahs. On rassemble les Bramines de tous l'univers, on en choisit mille, auxquels on remet le sacrifice du *Hom* ou feu, mille autre sont chargés des incantations ou prières. Le grand sacrifice est précédé d'un *Pouja*, ou sacrifice inférieur, qui s'offre à tous les *Deiotas* en général, et déjà toutes les fleurs nécessaires à la célébration de ce *Pouja* étaient rassemblées par les Bramines, lorsqu'on s'aperçoit, qu'il en manque une, que les *Zennadars* eux-mêmes

avouent ne pouvoir procurer: parce qu'elle ne croît, que dans une place, très éloignée d'*Hastnapour*, située au bord de la mer dans une épaisse forêt, au milieu d'une large pièce d'eau, où elle est si difficile à cueillir, que cette entreprise demande un homme d'une force et d'un courage extraordinaire; *Bhim* choisi par *Chrisnen* pour cette commission, part aussi-tôt avec cette confiance qu'inspire de fréquens succès, il arrive sans obstacle dans la forêt, mais la garde du réservoir, où croît cette plante sacrée est confiée à *Hassouman*, ce singe aimable et merveilleux, favori de *Ramtchund* (1), qui fidéle aux ordres de son maître, veille avec soin à défendre l'entrée du chemin, qui mène au réservoir et forme avec sa queue une barrière, qui s'oppose au passage de *Bhim*; toujours malin il paraît vouloir lui permettre de surmonter cet obstacle, il l'exhorte même à le tenter, et jouit du dépit, qu'éprouve ce héros, assés fort pour lancer un éléphant en l'air (2), et incapable de mouvoir cette queue incommode; après plusieurs essais le fils de *Pand.* contraint de renoncer à son entreprise, aussi étonné que piqué de la résistance, que lui

(1) I. Vol. chap. IV. p. 337 et suiv.

(2) Introduction page 227.

oppose ce singe audacieux, revient en hâte informer *Chrisnen* de son avanture, l'incarnation fourit, et la surprise de *Bhim* cesse, lorsqu'en lui nommant *Hassouman*, elle lui ordonne de retourner dire au singe que *Syri Chrisnen* le demande.

Loin d'obéir à ce message, *Hassouman* répond, qu'il ne connaît pas même celui, qui le lui fait faire; alors *Chrisnen*, qui dans cette dernière époque de sa carrière humaine paraît saisir toutes les occasions de déployer les caractères de sa divinité: renvoye *Bhim* dire au singe que *Ramtchund* l'attend; à ce nom cheri et respecté, *Hassouman* vole au devant de son divin ami; mais voyant *Bhim* rendre à *Chrisnen* les honneurs, qu'il ne croit dus qu'à *Ramtchund*, ne voulant point en croire le fils de *Pand*, qui l'assure, que celui qu'il adore est le même, que le fils de *Doserhut*; il est prêt à s'en retourner, lorsque l'incarnation revêtant la figure, qu'elle a eue dans le second âge, se montre avec l'arc et les flèches, qui délivrérent l'univers du mêchant *Daint Raven*. Alors *Hassouman* convaincu que les deux incarnations ne sont que le même être, lui rend l'hommage du Parkerma.

Qu'est ce que cet hommage? demanda M. de Polier.

Il consiste, réprit le docteur, à tourner sept fois autour de celui, auquel on le rend. Puis se jettant à ses pieds il lui demanda ses ordres, et *Chrisnen* lui dit, que sachant, qu'il avait la garde du réservoir ou croîssait la fleur, dont les Pandos avaient besoin pour leur sacrifice, il le priait de prendre *Bhim* avec lui, et de la lui laisser cueillir; arrivé au bord de la pièce d'eau, *Bhim* plongeant dedans veut s'avancer jusqu'à la plante: mais tout-à-coup l'eau bouillonne, s'agite, augmente tellement, que malgré sa hardiesse, *Bhim* incapable d'avancer, est contraint de retourner avec peine au rivage, et de prier *Hassouman* d'aller cueillir la fleur, qu'ils rapporterent à *Chrisnen* en racontant l'avanture du fils de *Pand.* Alors l'incarnation s'adressant avec sévérité à *Bhim* lui dit, „comment avez-vous donc pu comme „vous l'avez fait souvent, vous glorifier de „vos forces prodigieuses, que personne di„siez-vous ne pouvaient égaler! à quoi vous „ont-elles servi? vous, qui n'avez pu maî„triser la queue d'un singe, cueillir une fleur „dans un réservoir d'une médiocre étendue, „ni résister aux ondes d'un étang, sans cou„rir risque de vous noyer! et ce qui est le „plus extraordinaire, ajouta *Chrisnen* en sou„riant, c'est, que ce réservoir, qui vous a „paru si dangereux et si immense, n'est que

„le crâne du Daints *Kuntch beckaren* frère de *Raven*; à ces justes reproches de son divin protecteur, *Bhim* humilié tomba à ses pieds, en promettant d'être plus humble à l'avenir.

Hassouman cependant ne se croyant plus nécessaire voulait prendre congé et retourner à son poste; mais l'incarnation l'engageant à rester au moins jusqu'à la fin du sacrifice, lui témoigna sa surprise de ce qu'un être comme lui, n'a point eu la curiosité de jéter un coup d'oeil sur les grands événemens, qui s'étaient passés pendant le *Mahabarat*? „comment aurais-je pu," lui répond *Hassouman*, „prendre quelque intérêt à d'aussi „pitoyables querelles, dans lesquelles les deux „armées prises ensemble ne formaient en tout „que dix-huit légions, tandis que témoins „et acteur du *Ramein* j'ai vu le même nom„bre de joueurs d'instrumens, et de chanteurs, „qui suivaient l'armée innombrable du *Daint „Raven*, bien moins nombreux cependant „que ne l'étaient les phalanges de singes, et „d'ours qu'amenérent à *Ramtchund* ses deux „alliés *Sougri* et *Jamvent*."

Témoin de cette conversation entre l'incarnation et le singe: *Arjoon* qui a joué un si beau rôle dans le *Mahabarat*, choqué de

la manière, dont en parle *Hassouman*, lui reproche son enthousiasme pour le *Ramein*, son mépris pour le *Mahabarat*; alors le singe le renvoye au roi des corbeaux, *Cag bossum* incarnation de *Birmah* (1), résident sur une montagne, qu'il lui indique, et mieux à même, que personne de décider la question; elle intéressait trop le fils de *Pand*, pour négliger cet avis, il se rendit sur la montagne, et questionna *Cag bossum*; „je „connais peu le *Mahabarat*," répondit le monarque de cette race volatile, „quoique „j'en aye beaucoup entendu parler; en tout „ajouta-t-il, je sais que dans ce système „de création, il y a eu trois grandes guerres „celle du *Sut-yuc*, ou Marcondai, entre „*Bhavani* et *Mekasser*; les morts y furent „en si grand nombre que leur sang forma „une mer, qui monta au sommet de la mon„tagne, où je fais ma résidence; le *Ramein*; „entre *Ramtchund* et *Raven*: et dans celle„ci le sang des blessés, me mouilla les pieds, „enfin le *Mahabarat*; mais avec tout le res„pect qu'on lui doit, toutes mes observations „n'ont pu me procurer la vue d'une seule „goute de sang.

(1) Voyez I. vol. chap. I. p. 177.

Convaincu par ce qu'il vient d'entendre, que des trois fameuses guerres, qui ont eu lieu dans les trois premiers âges, le *Mahabarat* a été la moins meurtriere; *Arjoon* à son retour, convient avec *Hassouman* qu'à cet égard, le *Ramein* l'emporte sur la guerre, qui vient de finir; mais il lui témoigne sa surprise que dans une armée aussi nombreuse que l'était celle de *Ramtchund*, et composée d'êtres surnaturels: il ne s'en soit pas trouvé un seul, qui fut capable de former un pont de flêches pour arriver jusqu'à Lanca; et qu'on eut été obligé de recourir à des moyens aussi extraordinaires, que de mouvoir des montagnes et des rochers pour traverser la mer (1). Tout aussi incredule sur le pont de flèche, qu'*Arjoon* paraît l'être sur le pont de rochers, *Hassouman* regardant ce propos comme une plaisanterie; le fils de *Pand* s'offre de lui prouver la chose. Ils se rendent tous les deux sur le rîvage de la mer: *Arjoon* des flêches, qu'il tire, forme un pont d'une telle solidité: que malgré les doutes *d'Hassouman*, et les efforts prodigieux, qu'il met en oeuvre pour le rompre, il est forcé de convenir, qu'il est inébranlable; mais étonné d'une merveille, qui lui paraît effectivement sur-

(1) I. Vol. chap. IV. page 366.

passer celles du *Ramein*, il veut en approfondir la cause; et plongeant dans l'eau, il vit en examinant les fondemens de ce pont miraculeux: que chacune des flèches, qui le formait étant soutenue par les deux mains de *Chrisnen*, aucun effort humain ne pouvait le détruire. Humilié de l'avantage, qu'avait remporté *Arjoon* par le secours de l'incarnation: *Hassouman* conseille au fils de *Pand* de ne pas s'ennorgueillir d'un miracle, opéré par son divin protecteur; s'adressant alors à *Chrisnen*, il se plaint de la préférence que cette incarnation donne à *Arjoon*, et du peu de cas, qu'elle paraît faire de lui, tandis que *Ramtchund* l'avait toujours traité avec les égards et l'amitié la plus distinguée; „je ne „mérite point ce reproche," lui répondit *Chrisnen*, „bien éloigné de mépriser ou di„minuer votre mérite, je vous regarde exac„tement sous le même point de vue sous „lequel vous considérait *Ramtchund*, sachant „ainsi que lui que vous êtes une incarnation „de *Mhadaio*; et connaissant l'étendue et les „limites de ses forçes, et de ses pouvoirs; „mais sachez qu'*Arjoon* étant une incarnation „de *Vichnou*, vous est aussi supérieur que ce „grand *Deiotas* l'est à *Mhadaio*, et que vous „devez à *Arjoon*, les mêmes respects, que „*Mhadaio* doit à *Vichnou* lui-même.

Après cet éclaircissement *Hassouman* ayant rendu à *Arjoon* les devoirs que l'incarnation lui prescrivait, prit congé d'elle; et le sacrifice étant achevé, chaque chose étant reglée à la cour du Rajah *Judister*, *Chrisnen* se retira à *Dwarka*, laissant les *Pandos* à la tête du gouvernement, occupés à rétablir la justice, et jouissant déjà de la souveraineté; ils la possédèrent sans partage, lorsque peu de tems après leur installation, *Dirtratch* aussi vieux, qu'il était infirme, *Bieder*, son frère, *Kunty* et *Maudri*, mère des *Pandos*, quittant le monde, se rendirent à *Badirinath* place située sur le mont *Syry Nagur*, consacrée au culte de *Mhadaio*, où ils terminérent leur vie, dans la retraite et la contemplation.

Et *Chrisnen*, demanda M. de Polier, avons-nous fini son histoire?

Non, répondit le docteur, mais il est tard ce matin. Je crois, qu'il faut remettre à demain la suite, et la fin de son incarnation.

Je le crois aussi, dit M. de Polier; car deux de mes amis européens m'attendent, ainsi à demain, mon cher docteur.

CHAPITRE XI.

Députation des *Deiòtas* à *Chrisnen* pour l'inviter à revenir au *Baikunt*; il différe encore, destruction des *Yadous*. Mort de *Bulbhader*, mort de *Chrisnen*. Ses derniers ordres à *Oudho*, son corps mis dans un arbre et confié à la mer. Arrivée d'*Arjoon*, *Oudho* et lui vont à *Dwarka* executer les derniers ordres de *Chrisnen*; désolation générale, *Basdaio Daioki*, *Ogursain* les huit *Nayagas*, beaucoup d'autres meurent. 100 des femmes de *Chrisnen* suivent *Arjoon*; *Dwarka* englouti dans la mer. Les *Pandos* installent *Parichet* sur le trône, et se retirent du monde. Leur voyage au *Baikunt*. Parallèle des incarnations de *Ramchund* et de *Chrisnen*. Neuvième incarnation de *Vichnou*, *Bhoud*, incarnation imparfaite, mais importante, parce qu'elle dure cent mille ans, qu'elle arrête la dépravation du quatrième âge, qu'elle paraît avoir le but de réunir toutes les sectes. Dixième incarnation, qui n'aura lieu qu'à la fin du quatrième âge, son histoire prédite, elle se nommera *Calenck*. Conclusion des fables sur les incarnations de *Vichnou*. Resumée des dogmes mythologiques sur l'être suprême et les trois grand *Deiotas*, explication des Bramines sur ces dogmes, elles se réduisent à deux systèmes principaux, positifs et allégoriques. Resultats.

Nous avons vu, dit le docteur en s'asseyant, que les grandes actions de *Chrisnen* avaient prouvé la divinité de sa mission. La guerre du *Mahabarat* finie, toute la terre reconnaissait le pouvoir de cette incarnation; les méchans princes, et les *Daints* étaient punis et détruits; déjà depuis près de cinquante ans, *Judister* et ses frères gouvernant la terre, y faisaient régner la justice, et s'étaient acquis l'amour et le respect des peuples leur sujets. *Chrisnen* âgé de cent vingt cinq ans, se délassait de ses grands et importans travaux, et se permettait de jouir des plaisirs innocens accordés aux mortels, lorsqu'une députation de *Deiotas* à la tête de laquelle se mirent *Birmah* et *Mhadaio*, vint à *Dwarka*, lui représenter qu'ayant accompli les grands desseins de sa carrière terrestre, et ayant déclaré, qu'il ne voulait point attendre l'entrée du quatriéme âge où *Cal-yuc*, il était tems, de venir reprendre sa place au *Baikunt*, privé depuis si longtems de sa présence et de celle de Seisnak.

Quelque juste que parussent les demandes, de ces envoyés célestes, l'incarnation, ne les exauçant point encore, renvoye son départ au moment, où elle aura terminé quelques soins, qui l'occupent; restée seule, elle repasse dans son esprit toutes les grandes cho-

ces, qu'elle a exécutée, pour purifier la terre, pour y rétablir l'ordre, et la vertu, et pour en extirper les mêchans et leurs vices; aucun mauvais prince, aucun *Daints*, n'est échappé à sa justice: toutefois, elle ne croit point avoir fini la tâche, qu'elle s'est imposée, lorsqu'elle jéte un coup d'oeil, sur l'immense posterité de *Yadous*, qu'elle laisse après elle; les mauvaises inclinations, qu'elle remarque chés les générations déjà existantes, l'idée qu'aussi-tôt qu'elles ne seront plus retenues par sa présence, elles s'abandonneront à un orgueil, et à une insolence, qui rendront la race future les oppresseurs du genre humain: enfin la conviction, qu'après qu'elle aura quitté la terre, aucun pouvoir ne pourra contenir cette multitude de *Yadous* ses descendans, décident l'incarnation à chercher quelques moyens de la détruire pendant qu'elle habite encore les régions terrestres.

Cette résolutions prise, *Chrisnen* envoye chercher *Durbassa*, *Rischi* célèbre tant par sa pieté, que par ses profondes connaissances; et pour lequel il a la même confiance et le même respect, qu'on a pour son *Gourou*; il l'engage à fixer son domicile dans le voisinage de *Dwarka* ne doutant pas que les jeunes *Yadous*, dont il connaît l'inconsidé-

ration et la lience, s'attireraient la colère du saint homme et sa malédiction; cédant au désir du fils de *Basdaio*, le *Rischi* s'établit dans un beau jardin, voisin de la place, sur laquelle toute cette jeunesse prenait ses récréations; et dans ce nouveau séjour, le respectable *Durbassa* était l'objet des attentions et de la vénération de *Chrisnen*, de *Bulbhader*, ainsi que des chefs de leur tribu; mais comme l'avait prévu l'incarnation, les jeunes *Yadous* peu circonspects oubliérent bien-tôt les égards, qu'ils devaient au *Rischi*. S'amusant un soir à travéstir en femme *Saneb*, fils de *Chrisnen*, âgé de quinze ans, la beauté de ce jeune homme, les ornemens, dont ils le parérent, l'usage alors établi de ne point couper les cheveux des hommes sur le front, tout rendit le déguisement si parfait; qu'enchanté de leur réussite, ils imaginerent encore pour augmenter leur plaisir de lui donner l'apparence d'une jeune femme près de son terme, en mettant un bassinet de fer sous sa jupe; voulant alors jouir de l'erreur que produirait une métamorphose aussi complète: ce fut *Durbassa*, qu'ils choisirent, pour se procurer cette fête; escortée d'une foule d'enfans, et de jeunes gens; la prétendue femme se rendit chés le *Muny*, et les plus âgés de cette troupe joyeuse portant la parole le supplient vu sa science, et sa sagesse de vou-

loir bien leur apprendre de quel sexe sera l'enfant que leur jeune compagne mettra au monde? bien éloigné de soupçonner le tour, qu'on lui joue, le grave *Durbassa* fermant les yeux, ainsi qu'il est accoutumé de le faire, lorsqu'il décide quelques cas importans: se concentre en lui-même, et découvre dans sa contemplation, le piége qu'on lui tend; très offencé que ces jeunes gens imprudens osent le prendre pour l'objet de leur indécente plaisanterie, le *Rischi* en colère leur répond que, ce que cette femme mettra au monde, occasionnera la mort de toute la race des *Yadous* sans exception. L'allarme se répandit à *Dwarka*, lorsque ces jeunes étourdis peu effrayés eux-mêmes de l'imprécation du *Rischi*, racontérent à leur parens, le tour qu'ils lui avaient joué, *Chrisnen instruit* de l'avanture, les censura vertement de leur manque de respect, envers un homme aussi saint et aussi vénérable que l'était *Durbassa*.

Cependant *Ogursain*, grand père de *Chrisnen*, Rajah et chef de tous les *Yadous*, voulant remédier autant que possible à la malédiction du *Rischi*, ordonna que le bassinet de fer, qu'avait employé les jeunes *Yadous*, dans le travestissement de *Samb*, serait réduit en poudre, cet ordre s'executa

à l'exception d'un petit morceau de ce fer, qu'avala un poisson, qui fut trouvé dans le corps de cet animal par un pêcheur, et employé à ferrer une flèche; quant à la poudre, jetée dans la mer par ordre *d'Ogursain*, les ondes la revomirent sur le rivage, où elle produisit une espèce de roseaux, d'environ deux coudées de longueur, ressemblants à des lames d'épée par leur figures, et leur tranchant.

Rassurés par les précautions, qu'on avait prises, les *Yadous* paraissaient ne plus penser à la malédiction de *Durbassa*; cependant quelque tems après cette avanture, toute la tribu se rassemblant par l'ordre de *Chrisnen*, au bord de la mer pour y célébrer une fête solennelle; les jeunes *Yadous* après s'être baignés, et avoir rempli les cérémonies religieuses se livrérent à leur récréations, et jeux accoutumés; et cueillant de ces roseaux, dont le rivage était rempli, ils se portérent en jouant, des coups si douloureux, que leur jeux dégénéra en querelles, puis en combat sanglant, dont les pères et les parens des jeunes gens se mêlant, pour les venger ou pour les défendre, l'action dévint si meurtrière, que la malédiction du *Muny* s'accomplissant tous les *Yadous* périrent sans qu'il en échappa un seul.

Bulbhader témoin de cet affreux spectacle reconnut dans cet événement la main de *Chrisnen*, et la raison pour laquelle, il avait différé de remonter au *Baikunt*; cette incarnation de *Seisnak* (1), ne doute point alors que le moment du départ de *Chrisnen* ne soit arrivé: et comme il doit le précéder au *Baikunt*, il quitte cet horrible champ de bataille, se retire à l'écart, s'assied à l'ombre d'un peuplier les yeux fermés, et reste ainsi en apparence, plongé dans une profonde contemplation; *Chrisnen* averti par Dareké le conducteur de son chariot, que l'on ignorait ce qu'était devenu *Bulbhader* courut le chercher, et arrivant à la place, où il était assis, il le trouva dans la même attitude, qu'il avait prise en se mettant sous l'arbre: mais un énorme serpent, sort de sa bouche; à son éclatante blancheur, à ses milles têtes on reconnait le serpent Seisnak, il laisse le corps de *Bulbhader* inanimé s'avance près du fleuve, un Brame sort de l'onde vient au

(1) On a vu dans le premier volume chap. V. p. 424. note (1) que selon Sir *Jones* les sectateurs de *Vichnou* regardent *Ram* ou *Bulbhader* comme la huitième incarnation de *Vichnou*, mais dans les fables du *Bhagavat* et du *Mhahabarat*, recueillie par M. de Polier. *Ram* ou *Bulbhader* est une incarnation du serpent *Seisnak* et le troisième *Ram*, dont la mythologie des Indous fasse mention.

devant du serpent, le salue *respectueusement* et lui dit, „approche et sois le bien venu;“ au même instant tous les *Deiotas* des eaux lui rendent hommage: *Seisnak* se mouvant majestueusement précedé et suivi de ce cortége entre dans la rivière, s'avance au milieu du courant de l'onde, où il se plonge et disparaît; lorsque *Chrisnen* vit que l'esprit de *Bulbhader* avait quitté son corps, il parut excessivement inquiet, entra dans un buisson, qui se trouvait près de la place, où il était, s'assit en mettant sa tête sur ses genoux, et s'abandonna à la plus profonde mélancolie, en se rappellant que toutes les malédictions de *Durbassa* contre les *Yadous* avaient été effectuées. —

Mais par sa volonté, interrompit M. de Polier, il n'y avait donc pas de quoi se chagriner.

Vous oubliez, reprit *Ramtchund*, qu'il y a deux natures dans *Chrisnen*, selon sa nature divine; il avait provoqué lui-même la destruction de la race, dans laquelle il s'était incarné; mais sous ses rapports humains il était père tendre il aimait ses enfans: chacune de ses femmes lui avait donné dix fils et une fille, il pouvait donc bien s'affliger d'avoir vu périr deux cent vingt mille fils, seize mille huit filles

sans compter ses petits enfans et leur nombreuse famille. Quoiqu'il en soit, *Chrisnen* en repassant sur tous ces objets, se rappella que *Durbassa* lui avait dit: „ô *Chrisnen* préserve la plante de ton pied, car si jamais il t'arrive du mal, ce sera dans cette partie de ton corps;" méditant sur cette prédiction, le fils de *Basdaio* se dit en lui-même que puisque les *Coros* et les *Yadous* étaient détruits il était tems, qu'il quittasse la terre; se couchant alors sur le côté, *Chrisnen* croisant les jambes plaça son pied droit sur sa cuisse gauche, et rassemblant en un point toutes ses forces intellectuelles et corporelles, son esprit se trouva prêt à prendre son essor; cependant un chasseur, nommé *Jura*, qui battait les halliers, crut en voyant à travers les broussailles, le reflet de la lumière du *Padum*, (signe divin empreint sous le pied de *Chrisnen*,) qu'il voyait une gaselle, et ajustant sa flèche ferrée du fer du bassinet, si fatal aux *Yadou*, il l'a décoche, perce mortellement le fils de *Basdaio* à la plante du pied, et s'avance en courant, pour saisir le gibier, qu'il croit avoir tué; mais les armes lui tombent des mains, lorsqu'en s'approchant il s'aperçoit de sa funeste méprise, saisi de désespoir, et de remords à la vue de *Chrisnen*, baigné dans son sang, il se jéte à ses pieds et le conjure de lui pardonner son

crime involontaire; alors le fils de *Basdaio* se montrant à lui, avec ses attributs divins l'embrasse, le tranquillise et le console, en lui apprenant, qu'il n'est point coupable, „je „devais," lui dit-il, „une rétribution, à *Ba-*„*ly* que j'ai tué lors de mon incarnation en „*Ramtchund* (1): *Baly* me demandant pour-„quoi je lui donnais la mort sans avoir d'au-„tre plainte contre lui, que ses démêlés avec „*Sougri* son frère, je lui promis, que son „fils *Angud*, prendrait, en me mettant à mort, „la rétribution, que je lui devais, mais *An-*„*gud*, à qui je l'ai demandé plusieurs fois, „n'ayant pas voulu la prendre, il fallait que „vous Jura vous la prissiez, puisque vous „êtes une régénération *d'Angud*. Ainsi loin „de vous savoir mauvais gré de ce qui vient „de se passer, je vous absous, et vous pro-„met l'entrée des Sourgs;" à peine l'incarnation avait-elle fini ces mots, qu'un Baiban (2) conduit par des *Deiotas*, qui viennent chercher, *Chrisnen* descend du séjour céleste. Il leur ordonne d'y faire monter *Jura* de le conduire dans les *Sourgs*, et de revenir après pour le prendre.

(1) Vol. I, chap. IV. p. 341. 342.

(2) Espèce de char supposé aérien.

Tandis que suivant cet ordre, le trône céleste s'éléve dans l'air, le fidéle *Oudho* arrive auprès de *Chrisnen*; sa douleur en voyant son ami dans l'état, où il est, ne connaîtrait point de bornes, si le fils de *Basdaio*, en le faisant asseoir près de lui ne lui ordonnait de la modérer; *Oudho* cependant en obéissant à son divin maître ne veut pas lui survivre, il le supplie de daigner le prendre avec lui: mais l'incarnation à des raisons de vouloir qu'*Oudho* reste encore sur la terre, il lui ordonne de couper le lendemain matin, dans le même buisson, où ils sont assis, un arbre, qu'il lui désigne, dont le bois est incombustible; vous en creuserez le trônc, lui dit-il, vous y mettrez mon corps et vous confierez cette espèce de cercueil aux vagues de la mer; „après m'avoir rendu ce dernier „office," ajouta *Chrisnen*, „vous retournerez „à *Dwarka*, où vous répandrez la nouvelle „de la destruction des *Yadous*, de la mort „de *Bulbhader*, de la mienne, en annonçant à „tous les habitans de cette résidence que „dans sept jours elle sera engloutie dans la „mer, avec tout ce qu'elle contient. *Arjoon*, „continua l'incarnation, „est en chemin pour „me voir, il arrivera demain: informez le de „tous les événemens, qui ont eu et doivent „avoir lieu; priez-le de ma part de prendre „sous sa protection et d'emmener avec lui les

habitans de *Dwarka*, qui désireront échap-
„per à la destruction de cette ville; vous lui
„direz aussi que les cinquante ans fixés pour
„la durée du regne des *Pandos* sont prêts
„d'expirer, que le *Cal-yuc* est à la porte,
„qu'ainsi il faut qu'ils placent sur le trône
„*Paritchet* petit-fils *d'Arjoon*, et que les cinq
„*Pandos* avec *Draupadi* se retirent sur le
„mont *Hermantchel*, non loin de *Badirinath*,
„où ils obtiendront le *Moukt*, où félicité
„éternelle."

Un moment docteur, dit M. de Polier, les *Coros* en quittant le monde ce sont retirés à *Badirinath*, les *Pandos* par ordre de *Chrisnen* se retirent à *Hermantchel* y a-t-il une raison à ces deux différentes destinations finales.

Certainement, répondit le docteur, nous verrons cela quand nous en serons aux fables qui concernent le sort de l'ame après la mort; *Chrisnen* en finissant de donner ses derniers ordres à *Oudho*, voyant le *Baiban* de retour, annonce à son ami, qu'il va le quitter; au même instant la partie immortelle de l'incarnation s'éleve sur le trône aérien, laissant sur les genoux *d'Oudho* la dépouille mortelle, à laquelle elle a bien voulu s'unir.

Fidéle aux ordres de son divin ami, *Oudho* dès le lever de l'aurore s'occupe du soin de les exécuter: déjà il a confié à la mer le depôt sacré, qu'il s'est chargé de lui remettre, il revient après être acquitté de ce triste devoir, lorsqu'*Arjoon* se présente à sa vue; un long espace s'étant écoulé sans que les *Pandos* eussent de nouvelles de leur protecteur, et *Draupadi* ayant eu des songes facheux, la famille inquiéte avait dépêché *Arjoon*, pour s'informer des causes du silence de *Chrisnen*; cependant *Oudho* en voyant avec quelle précision son ami lui avait annoncée l'arrivée du fils de *Pand*, reste interdit à sa vue; mais *Arjoon*, volant au devant des accablantes nouvelles, qu'il va recevoir, rappelle *Oudho* à lui-même, par l'inquiétude, l'impatience, avec laquelle il le questionne sur leur divin ami; — les larmes du *Yadou*, son désespoir instruisent le fils de *Pand* de la perte, qu'il vient de faire, et bien-tôt *Oudho* en lui en apprenant toutes les circonstances, s'acquitte aussi des ordres, dont *Chrisnen* l'a chargé pour *Arjoon* lui-même et pour toute sa famille.

Les larmes les plus amères succédent au violent désespoir qu'à éprouvé *Arjoon* à ce triste recit; plongé dans la douleur les deux amis s'acheminent vers *Dwarka*, pour

y remplir les dernieres volontés de leur divin protecteur.

La nouvelle de sa mort, commençant à se répandre, ils rencontrent plusieurs habitans, qui sortent de *Dwarka* pour s'instruire des détails de cet affreux événement. Entr'eux s'avancent, *Basdaio* et *Daioki*, courbés par l'âge, mais encore vigoureux; ces respectables parens de l'incarnation, quittant leur palais, au bruit effrayant, qui se répand, se flattent peut-être, malgré la crainte, qu'il leur cause, qu'ils apprendront quelque nouvelle plus consolante. Mais la rencontre d'*Oudho* leur confirmant la mort de leur fils; leur en apprenant les circonstances, leur ôtant enfin tout espoir, leur coeur se brise, ils succombent à leur douleur, et tout deux expirent au même instant.

Ogursain, grand père de *Chrisnen*, les huit *Nayagas* et plusieurs des seize mille femmes, qu'il épousa dans un jour, ne peuvent non plus survivre à la funeste nouvelle de sa mort; et l'arrivée de ceux, qui en apporte la certitude répand une telle consternation à *Dwarka*, que malgré la ruine, dont elle est menacée, et les secours, qu'offre *Arjoon* à tous ceux, qui voudront le suivre, il ne se trouve que cent des femmes de *Chris-*

nen, qui veuillent, cherchant leur salut dans la fuite, abandonner des lieux si fortunés jadis par sa présence, et toujours si chers à leurs coeurs; tout le reste des habitans de *Dwarka*, s'obstinant à ne point le quitter, furent ainsi que la ville ensevélis dans les flots, la nuit du septième jour après la mort de *Chrisnen*, sans qu'il resta aucune trace de cette superbe cité.

Le jour avant ce terrible événement, *Arjoon* et *Oudho* avaient quitté cette capitale, ce dernier pour se rendre à *Badirinath*, où son divin ami lui avait dit, qu'il trouverait un *Rischi* au service, duquel il devait s'attacher; parce que par sa sainteté il avait obtenu ce dégré de *Moukt* ou de béatitude, qui affranchit l'ame des transmigrations, et la réunit à Dieu au moment, où elle se sépare de son corps. *Bicder* l'oncle des *Pandos* ayant servi ce saint homme il lui avait communiqué cette béatitude, que *Chrisnen* promit aussi à *Oudho*, qu'il obtiendrait, en servant le *Muny*, et se vouant avec lui au culte de Dieu.

Les deux amis s'étant séparés, *Arjoon* reprit la route *d'Hastenapour* accompagné des cent femmes de *Chrisnen*, il n'était plus qu'à quelque distance de cette ville, lorsque

passant une immense forêt, il se voit attaquer par une troupe nombreuse de *Bils*, peuple sauvage, vivant de chasse et de rapines; *Arjoon* que le nombre n'effraya jamais, se prépare à repousser ces brigands, à les punir de leur audace, il ajuste ses flêches, mais ô surprise, ô douleur! il ne peut bander son arc, ses bras ont perdu leur vigueur, ses flêches leurs vertus, ce héros invincible que mille ennemis ne pouvaient étonner, n'a plus la force de se défendre: les brigands l'entourent, le désarment, le dépouillent, lui enlévent les femmes, qu'il conduit, et le méprisent trop lui-même pour le retenir; désespéré il arrive à *Hastnapour*, où il est attendu avec impatience de ses frères, sa douleur s'accroit encore par l'obligation de les instruire de la mort de *Chrisnen*, et des tristes événemens, qui l'ont suivie, il leur raconte ce qu'il a appris *d'Oudho*, ce qu'il a vu lui-même, l'épreuve cruelle, qu'il vient de faire de l'abandon total de ses forces, „je ne puis, dit-il en finissant son déplorable récit, „me faire d'illusion, elles étaient un don de *Chris*„*nen*, son bras puissant me soutenait, je n'é„tais rien par moi-même, ainsi puis que „notre protecteur n'est plus sur la terre, „il faut selon ses ordres, que nous mettions „*Paritchet* sur le trône, et que nous retirant „du monde, nous aillons finir notre carrière

„dans le lieu, qu'il nous a fait désigner „par *Oudho*."

Les quatre frères *d'Arjoon* étant du même avis que lui, ils consulterent les astrologues sur le moment favorable aü couronnement de *Paritchet*; lorsqu'il fut installé sur le trône, les cinq *Pandos* et *Draupadi*, quittant *Hastnapour* s'acheminerent d'abord à *Badirinath* pour y faire leurs ablutions, puis ils continuerent leur chemin parmi les neiges, et les glaces, qu'il faut traverser pour arriver au mont *Hertmancthel*. *Judister* marchant à leur tête, on l'avertit que *Draupadi* vient de tomber dans un des précipices, qui bordent la route, sa mort afflige et étonne les *Pandos*, qui comptaient arriver tous ensemble au *Baikunt* le but de leur voyage. Mais *Judister* leur apprend que *Draupadi* s'est attiré ce malheur par la préférence, qu'elle a toujours marquée à *Arjoon* sur ses quatre autres époux; quelques instants après *Noukul* a le même sort qu'elle; disgrace, qui n'étonne pas *Judister*, parce que ce prince la doit à l'attachement, qu'il a toujours eu pour sa belle figure, et qu'il poussait au point de craindre les fatiques et dangers, qui pouvaient altérer ses charmes; les quatre frères continuent leur route après ces deux accidens, lorsque *Schecdaio*, qui avait laissé ignorer au

Pandos, que *Karen* était leur frère aîné (1), quoique par ses grandes connaissances il eut pénetré ce mystère, fut puni de cette réticence, par sa chûte et sa mort. *Judister* en expliquait encore la cause à ses frères, tout-à-coup *Arjoon* tombe et meurt ainsi que les deux autres; en punition de ce qu'ayant obtenu permission de ses parens de visiter les *Sourgs* pour un jour, il y avait passé quelques mois sans s'embarasser, de l'inquiétude de sa mère, et des ordres, qui le rappellait; enfin *Bhim* finit aussi sa vie dans les précipices pour avoir eu trop bonne opinion de lui-même. —

Comment, dit M. de Polier en interrompant le docteur, les quatre *Pandos* et *Draupadi* sont donc exclus du *Baikunt*?

Non, répondit *Ramtchund*, ils meurent seulement avant d'y entrer, et *Judister* lui-même, qui y arrivera avec son corps, perd cependant un de ses doigts, pour avoir tergiversé sur la mort *d'Assouthama* (2), et un de ses orteils pour avoir tué *Sal.* Continuant seul sa route avec un chien, il arrive à la rivière de *Baitemy*, fleuve difficile à passer,

(1) I. Vol. chap. VII. page 531.
(2) II. Vol. chap. X. page 105.

mais au moment, où *Judister* approche du rivage, le *Baiban*, qui doit le conduire au *Baikunt* se présente à sa vue, et pendant que le *Deiotas*, qui conduit le char céleste, l'invite à y monter, le chien saute dans, la voiture s'y assied, le conducteur veut le chasser, mais *Judister* s'y oppose, et ne veut point aller sans ce fidéle animal, qui devient l'occasion d'une dispute très vive entre le *Deiotas*, et le chef des *Pandos*; lorsque le Dogue, pour y mettre fin reprenant sa forme naturelle, ils voyent *Jamraye* le souverain du *Nark*, le véritable père de *Judister* (1), qui en l'embrassant lui dit, que sa réputation lui ayant donné l'envie de le voir, il avait pris cette forme, et qu'il avait été très satisfait en trouvant qu'on n'exagérait point le bien, qu'on disait de lui; en finissant ces mots il le pressa de monter sur le trône céleste, et ayant pris congé de lui, il retourna dans le *Nark*, tandis que *Judister* continuant sa route passa les Sourgs, y fut reçu avec de grands honneurs: arriva ensuite au *Baikunt*, où il eut la satisfaction de retrouver ses frères, et *Draupadi*, qui prennent ainsi que lui, les places, qui leur sont destinées.

(1) I. Vol. chap. VII. page 531.

Il nous faudra reprendre cette théorie du sort des ames, dit M. de Polier, car les traits épars dans les fables annoncent des opinions intéressantes de leur état après la mort; nous y reviendrons aussi dit le docteur, mais il faut finir les incarnations principales de *Vichnou*; pour vous rendre sensible l'importance, qu'attache la mythologie à celle de *Chrisnen*, dont nous venons de finir l'histoire; et pour vous montrer le principe de la supériorité; qu'elle lui attribue, non seulement sur les six premieres, mais même sur la septième, celle de *Ramtchund*: il est nécessaire de nous arrêter un moment aux caractères communs et distincts de ces deux incarnations, les seules dans lesquelles ce *Deiotas* en revêtant un corps humain s'est réuni à ce corps au moment de sa naissance, a parcouru sous cette manifestation une longue carrière humaine, s'est assujetti aux besoins, aux passions, aux faiblesses, aux maux, aux jouissances et aux plaisirs de l'humanité: et a laissé enfin sa dépouille mortelle privé de vie, au moment, où il l'a quittée pour se réunir à *Vichnou*.

Il me semble, dit M. de Polier, que sous ce point de vue ces deux incarnations, se ressemblent parfaitement; c'est-à-dire répète le docteur, que dans toutes deux l'essen-

ce divine de *Vichnou* s'est unie à la nature humaine pendant une longue carrière; mais en examinant les caractères particuliers à chacune de ces manifestations du grand *Deiotas*, on voit une différence très marquée dans les degrés de divinité, qu'elles ont déployé: parce que selon la mythologie l'incarnation de *Chrisnen* étant complète, elle a les seize degrés d'essence divine, qu'il lui faut pour cela, au lieu que celle de *Ramtchund* n'en a que sept degré.

Mais pourquoi cette différence? demanda M. de Polier.

Nous avons vu par les fables, reprit le docteur, que c'est en proportion du but de ses descentes que *Vichnou* y déploye plus ou moins de son essence divine, ainsi chés *Ramtchund*, dont la mission n'avait qu'un objet particulier, la punition de *Raven* et de son frère: la mesure de puissance divine, qui résidait en lui était suffisante, quoi qu'elle fut bornée dans sa nature, et circonscrite dans son développement; au lieu que chés *Chrisnen*, dont la mission a pour but tous les êtres en général, il faut la pleinitude de puissance divine, telle qu'elle doit être dans une incarnation complète, et une manifestation entière de la divinité suprême. Aussi

Vichnou lui-même apparaît avec tous ses attributs au moment de la naissance de son incarnation : il est tellement confondu avec elle, que si elle n'avait ainsi que lui, le pouvoir de disposer du Maya, ou nuage qui borne l'entendement humain, les mortels verraient toujours *Vichnou* lui-même dans cet enfant merveilleux, et ce caractère ne se trouve pas dans l'incarnation de *Ramtchund.*

Cependant, dit M. de Polier, sa naissance est aussi précédée de prodige, et annoncée seize mille ans avant comme une incarnation de *Vichnou.*

Cela est vrai, répondit le docteur, mais il nait comme un enfant ordinaire, sans manifester d'autres attribus de *Vichnou* que sa carnation bleue, sans avoir aucun caractère de la divinité, au lieu que la mission de *Chrisnen* commence au berceau; et il opère de si grands prodiges contre les *Daints*, que quelque soin, qu'il prenne de s'envelopper des apparences humaines, le mystère de sa divinité s'échappe à chaque instant: tantôt c'est le Brame *Garg*, qui envoyé pour lui donner un nom, s'écrie dans un saint transport, que cet enfant est Dieu, qu'il a mille noms, qu'il ne sait quel il doit choisir (1),

(1) I. Vol. chap. V. page 425.

tantôt c'est isoda sa mère putative, qui voit dans sa bouche tout l'univers entier, lui dans le centre exactement ressemblant à *Vichnou* et entouré de tous les *Deiotas*, qui lui rendent un culte (1); ces visions se renouvellent souvent pendant son enfance, et málgré le soin avec lequel, il répand le Maya, malgré les espieglerie, qu'il a faite: sa nature toute divine se décéle, même avant, qu'il veuille la manifester ouvertement, par une quantité de miracles, et par l'accomplissement de différentes prophétie.

On n'aperçoit aucun de ces traits décisifs dans la première enfance de *Ramtchund*, tout ce qui le distingue des autres hommes; c'est ses progrès prématurés dans toutes les sciences, mais ses exploits miraculeux ne commencent qu'à l'âge de douze ans, et ils annoncent plûtôt une portion de la divinité que la divinité elle-même; ils sont d'ailleurs un long intervale celui de son exil, pendant lequel *Ramtchund* sans se donner aucune peine pour voiler sa divinité, ne paraît qu'un saint faquir, et lorsque le moment de ses grandes opérations arrivent, sa mission divine se manifeste plus, par les prodiges, qui

(1) I. Vol. chap. V. page 427.

s'opérent pour lui, que par ceux, qu'il opère lui-même, les incarnations de *Mhadaio* et de *Birmah*, ses alliés le seconde; c'est un *Deiotas* subalterne, qui donne l'idée du pont merveilleux sur lequel on traverse la mer, *Ramtchund* lui-même n'agissant que dans les occasions, qui répondent au but de sa mission ne paraît pas comme *Chrisnen* avoir une mesure de puissance au dessus de ce qu'il exécute, ses bornes sont clairement tracée par l'obligation ou se trouvent les *Deiotas* subalternes de recourir à *Vichnou* lui-même pour ressusciter son incarnation, victime du venin des serpens et par la manière, dont se termine sa carrière sans aucun événemens mémorable, dont l'influence se répande sur l'univers (1).

Mais soit comme Dieu, soit comme un homme, aucun être crée n'égale *Chrisnen*, et les exploits de sa carrière humaine ainsi que ceux de sa mission divine annoncent tous les pouvoirs réunis dans le plus éminent degré; toujours agissant lui-même, toujours l'ame et le mobile de tous les prodiges, qui s'opèrent pendant son incarnation; se multipliant sans cesse, il n'a jamais de bornes,

(1) 7. Vol. chap. IV. page 594.

que lorsqu'il veut bien s'en donner, ou paraître en avoir: hors de là ses opérations ont toutes l'empreinte de la puissance, de la toute science de *Vichnou* lui-même, il n'est dans aucun cas obligé de recourir à lui, ni d'être aidé par les autres *Deiotds*; il terrasse *Birmah*, il subjugue *Mhadaio*: la terre, les patals, les Sourgs, le *Baikunt*, obéissent à sa voix. Sa mort est accompagné de circonstances remarquables, et est encore une époque fameuse dans le nord de l'Inde, où sous le triple aspect de Dieu, de héros, de législateur on le regarde comme ayant été l'ame et le mobile de la grande guerre, qui amena la révolution par laquelle finit le troisième âge et qui commença le quatrième (1).

---

(1) Le parallele impie, qu'ont fait Messieurs Dupuis, et de Volney entre le *Chrisnen* indien, et notre divin sauveur, dans le but, de ridiculiser nos saints mystères, et d'assimiler nos livres sacrés au mythologie payenne, m'engagent à avertir d'avance mes lecteurs, que les conformités, qui se trouvent entre cette fable payenne, et l'histoire de notre Seigneur, ainsi que celles, qui existent entre les fables des premiers âges et les livres de Moyse, ne sont que de nouvelles preuves de la supériorité et de la divinité de nos livres sacrés, comme cela se verra, lors qu'après avoir fini l'exposition de la mythologie je donnerais à mes lecteurs le tableau succinct de ces conformités, en indiquant leurs sources positives et leurs sources vraisemblables.

Vous voyez donc, continua le docteur, par le rapprochement que je viens de faire, des traits principaux, qui distinguent ces deux incarnations, non seulement la supériorité de celle de *Chrisnen*, mais encore le principe sur lequel la mythologie l'établit, celui, qu'elle réunit la quantité d'essence divine nécessaire dans une manifestation complète de *Vichnou*: et qu'elle est en tout exactement semblable à ce grand *Deiotas;* ce qui ajoute encore à l'importance de cette incarnation, c'est l'idée de la généralité des Indous, qu'elle a été continuée dans celle de *Bhoud*, la neuvième des principales descentes, qu'a fait *Vichnou* sur la terre.

Mais ce *Bhoud*, demanda M. de Polier, est ce le même que les Bramines regardent comme un ennemi de la doctrine des *Veds*?

Les opinions sont en effet très partagées sur ce *Bhoud*, répondit le docteur (1), pour les concilier il faut en admettre deux (2), quoiqu'il en soit, les plus orthodoxes entre les Bramines le considérent comme la neuvième incarnation de leur suprême *Deiotas*

(1) Introduction page 15. 16. 78. 79.
(2) Asiatic researches vol. II. p. 93.

Vichnou, et la mythologie le présente sous cette qualité.

Ainderdon, Rajah *d'Odaissa* actuellement *Orixa*. *Bhagt* distingué, et fidéle serviteur de *Chrisnen*, désirait avec ardeur de voir cette incarnation, mais retenu dans ses états et ne pouvant se rendre à *Dwarka*, il lui écrivit; *Chrisnen* fut si touché de la pureté, de la vivacité des sentimens que lui témoignait son *Bhagt*, qu'en lui ordonnant dans sa réponse de rester à *Odaissa* il lui promit, qu'il y viendrait pour le voir dès que sa mission serait finie, et qu'ainsi le Rajah devait préparer un temple pour sa réception.

Tranquillisé par cette promesse, *Ainderdon* s'empresse à faire construire le temple, connu de nos jours sous le nom de *Jagernath*, et cet édifice achevé, il attend avec foi, et patience, le moment où *Chrisnen* le fera jouir du bonheur, qu'il lui a promis. Bien-tôt en effet il se manifeste au Rajah, mais c'est en songe, et le jour même de sa mort, qu'il le favorise de cette vision, dans laquelle il lui apprend la destruction des *Yadous*, et la fin de son incarnation. „Les „arrêts du destin," ajoute le *Deiotas*, „n'ont „pas permis que vous jouissiez de ma vue, „pendant ma dernière manifestation, pour

„vous en dédomager, j'ai ordonné à *Oudho* „de renfermer ma dépouille mortelle, dans „un arbre, de le confier à la mer, vous le „verrez arriver dans trois jours sur le „rivage à peu de distance de votre capi„tale, et du temple ou vous devez recueil„lir ce dépôt; lorsqu'il y sera, vous fe„rez fermer les portes de ce lieu saint, „sans en permettre l'entrée avant sept jours, „et ceux-ci écoulés vous me verrez selon „vos désirs." Le *Deiotas* disparut en finissant ces mots. *Ainderdon* réveillé, courut aussi-tôt au rivage avec tout l'empressement, que donne l'espérance, l'arbre arrive, on l'examine et l'on y trouve les restes précieux du corps du *Deiotas*, on les place avec l'arbre dans le temple, et le Rajah exécute strictement les ordres, qu'il a reçus.

Chrisnen de son côté de retour dans le *Baikunt*, s'occupant du soin de remplir sa promesse, envoye sur la terre *Biskarma* (1), auquel il ordonne de sculpter dans le tronc d'arbre, qui lui a servi de cercueil, trois figures, la sienne, celle de *Bulbhader*, et celle de *Sobhadran* leur soeur: mais pendant que l'architecte céleste s'occupe à executer

(1) C'est le *Deiotas* architecte céleste.

ces ordres, *Godernath*, chef célèbre des *Joguis*, arrive à la cour *d'Ainderdon*, entend parler de l'incarnation, qui doit être dans le temple, sa curiosité de la voir est telle: que malgré les refus du Rajah d'en ouvrir les portes, l'assurance positive que dans deux jours il pourrait se satisfaire, et toutes les raisons, qu'on lui allégue pour l'engager à attendre, il met tant d'obstination à sa demande; qu'*Ainderdon* est contraint de lui céder; alors l'impatient *Joguis* court au temple, les portes s'ouvrent, mais au même instant *Biskarma* quittant la terre, laisse son ouvrage imparfait; les statues de *Chrisnen* et de *Bulbhader* n'ont chacune qu'un pied et qu'une main, celle de la princesse est sans main, et toutes trois sont informes. *Ainderdon* au désespoir, n'est consolé que par une nouvelle vision de *Chrisnen*, qui lui apparaissant cette même nuit, l'assure, qu'il ne le rend point responsable de l'inexécution de ses ordres; que le chef des *Joguis*, est seul coupable: ainsi pour le punir, il ordonne, qu'à l'avenir l'entrée de ce temple soit interdite, non seulement à *Godernath*, mais à tous les individus de la secte des *Joguis*; prescrivant ensuite au Rajah les réglemens à observer à l'égard de cette incarnation, il établit, que ces trois figures seraient renouvellées tous les douze ans par le sculpteur du Rajah;

qu'à chaque renouvellement, un enfant de douze ans, les yeux bandés ôterait la petite cassette placée dans ces statues, où étaient renfermés les reliques du corps de *Chrisnen*, qu'il la mettrait dans la place taillée pour elle dans les nouvelles statues, qu'après cette cérémonie, les anciennes figures seraient jetées dans la mer.

Pendant un laps de tems assés considérable, les institutions de *Chrisnen* furent strictement observées; mais le zèle se ralentit lorsqu'après une succession de plusieurs de ces périodes, on crut remarquer qu'à chaque renouvellement le sculpteur, qui taillait les statues, l'enfant qui plaçait la petite caisse, et le Rajah, qui régnait alors, mourraient dans le cours de l'année, où ce faisait cette cérémonie. Cette observation quelquefois répetée, les Rajahs jugerent à propos d'attendre pour changer les statues, qu'ils eussent un héritier, auquel ils pussent laisser l'empire, et qu'ils fussent eux-mêmes assés vieux, pour quitter la vie sans regret.

C'est une singulière incarnation, que celle de ce *Bhoud*, dit M. de Polier.

Aussi, reprit le docteur, la mythologie la donne-t-elle comme imparfaite, et ne lui

attribue-t-elle qu'un dégré d'essence divine; cependant quelque peu importante, qu'elle paraisse, elle est néanmoins digne d'attention par sa longue durée, car elle doit exister dix mille ans. —

Et quand a-t-elle commencée? demanda M. de Polier.

Deux cents ans après la mort de *Chrisnen*, répondit le docteur, à la fin du troisième, et au commencement du quatrième âge, dans lequel nous sommes. Ces trois figures ont déjà existé cinq mille ans, elles resteront encore cinq mille autres années dans ce temple, nommé *Jaggernath*, ou maître du genre humain, de façon qu'en durée, cette incarnation surpasse toutes les autres: même celle de *Chrisnen*, qui plus longue que celles, qui l'ont précédée n'a cependant duré que 125 ans.

Qu'el est donc, demanda M. de Polier, le but, qu'on suppose à cette incarnation, pendant ce long espace de tems?

Il paraît, qu'elle doit arrêter la dépravation du quatrième âge, répondit le docteur: puisque selon les fables, le *Cal-yuc*, dont on sent déjà la pernicieuse influence ne pourra cependant exercer librement son ty-

rannique et épouvantable empire, que lorsque l'incarnation de *Bhoud* sera finie. Elle a de plus, une singularité très remarquable, c'est que *Chrisnen*, ou *Vichnou*, car la mythologie les confond souvent, ordonnèrent que tous ceux, qui viendraient faire leur dévotion dans le temple de *Jaggernath*, mangeraient ensemble, sans exception ni distinction de tribu, ce qui s'observe jusqu'à ce jour, malgré le prejugé contraire établi des l'origine du peuple Indous (1).

Cette circonstance est en effet remarquable, dit M. de Polier, et la dixième incarnation de *Vichnou* confirme-t-elle ce changement?

---

(1) Les opinions sur *Bhoud*, sont très partagées, les fables, qui le concernent très diverses, un savant français justement célèbre, par son érudition orientale établit dans ses profondes recherches et éclaircissemens, sur le voyage de Norden, que *Bhoud* ou *Boudha* est infiniment antérieur à Brama, qui n'est à ses yeux, qu'un bhoudiste hérétique. Ne pouvant entrer dans cette intéressante discussion je me borne ici à la fable de son incarnation telle que me la donnent les manuscrits de M. de Polier, dans laquelle *Bhoud* est réprésenté comme une continuation de l'incarnation de *Chrisnen*, qui annonce le même but, qu'on voit dans ses dialogues dogmatiques avec *Arjoon*: celui de réunir les diverses secte; selon le *Bhagavat*, *Vichnou* descendit sur la terre, incarné en Saniassi ou pénitent nommé *Bhoud*, pour reformer les sacrifices sanglans ordonnés par les *Veds*.

Elle n'a pas encore eu lieu, réprit le Pandit, mais elle est prédite devoir arriver, lorsque les dix mille ans fixés pour la durée de celle de *Bhoud* seront écoulés; alors le *Cal-yuc*, dont la méchanceté est encore un peu comprimée, ayant son entière liberté, la religion sera abolie, les Indous, ainsi que les autres peuples ne seront plus attachés à leurs dogmes, et s'écarteront pleinement de leurs institutions religieuses et morales; l'irréligion, l'inceste, le vol, le meurtre, en un mot tous les vices régneront sur la terre: les Souders, la dernière tribu envahira le gouvernement; devenus souverains, ils régleront chaque chose, et ceux, qui dans cette dernière époque du quatrième âge voudront conserver leur religion, seront persécutés; tous les maux s'accroissant chaque jour, en viendront au point que la terre ne pouvant supporter plus longtems les iniquités du genre humain recoura à Rajah *Aïnder*, mais ce *Deiotas* incapable de la secourir, ira avec elle et tous les *Deiotas* au *Baikunt*, où ils s'adresseront à *Vichnou*, le suppliant de sauver la terre.

Cette prière reçue favorablement du grand *Deiotas*, il les conduira tous à la mer de lait, où il leur prescrira des prières et des pénitences adressées à l'être suprême; plusieurs mois s'écouleront dans ces actes de

dévotions, au bout desquels une voix se faisant entendre à *Vichnou*, lui dira „que puisque les hommes ont augmentés en méchanceté au point qu'il n'y a plus qu'un seul Bramine, qui suive le droit chemin de la réligion et de la vertu, il faut une nouvelle descente de *Vichnou* sur la terre pour y ramener l'ordre; mais qu'il faut attendre le moment, où le Rajah, souverain de la contrée, qu'habite un Bramine, nommé *d'Heramkeit*, poussera la méchanceté, jusqu'au point d'attenter aux jours de ce saint homme. Qu'alors *Vichnou* prenant sa défence se manifestera non seulement pour lui sauver la vie, mais encore pour détruire le Rajah et tous les méchans; après quoi il remettra le genre humain dans la vraye route, et rétablira les sacrifices, les oblations, le culte, comme ils étaient dans le *Sut-yuc* ou premier âge."

Nous avons souvent parlé de ces quatre âges, dit M. de Polier, mais je vous avoue, que je n'en ai pas encore une idée bien distincte.

Nous y reviendrons, répondit le docteur, car ce système, et les fables, qui l'accompagnent, méritent votre attention et vous intéresseront. — *Vichnou* après avoir reçu les ordres de l'être suprême les communi-

quera aux *Deiotas*, et quittant avec eux le rivage de la mer de lait, chacun s'en retournera chés soi. Lorsque 432000 ans du *Calyuc* seront expirés, et qu'il ne restera plus que 780 ans jusqu'à un nouveau *Tchaukeris*, ou revolution des quatre âges: alors un puissant Rajah de la tribu des *Souders*, régnera sur la partie la plus considérable de l'Indostan, ou *Jambodip* il fera sa résidence à *Sandbhul* dans la province de Dehly, près de Morabad, et il défendra sous peine de mort qu'on adore aucun autre Dieu, que lui; cependant un Bramine, nommé *d'Heramkeit*, ou religion signe, qui demeurera dans la résidence du Rajah, enfreindra chaque jour cet ordre impie, et dans l'intérieur de sa maison, il s'acquittera du culte, qu'il doit à *Bhavani*; sa femme corrompue et méchante le reprimandera de sa désobéissance aux ordres de son maître, mais sans s'embarrasser de ses reproches *d'Heramkeit* lui répondra, qu'il craint Dieu, et point le Rajah, et que d'ailleurs se bornant à des sacrifices domestiques, personne ne peut savoir ce qu'il fait chés lui; au bout de quelques jours après de nouveaux démêlés, qu'ont ensemble les deux époux: cette méchante femme par vengeance ira elle-même dénoncer son mari; le Rajah irrité qu'on ose lui désobéir ordonnera, qu'on lui amène le coupable, les satellites du prince trouve-

ront dans la maison du Bramine les preuves de son délit; fortement censuré par le Rajah, il sera cependant relâché, mais avec les plus terribles menaces en cas de récidive. Néanmoins le Bramine de retour chés lui, continuera ses dévotions. Alors le Rajah le condamnera à la mort; il sera conduit sur la place du supplice déjà existante à *Sandbhul*, nommée *Rennbly*; cependant à l'instant, où les exécuteurs de cette injuste sentance entoureront leur victime, un tremblement de terre se fera sentir, il sera accompagné d'un bruit si épouvantable, que les armes tomberont des mains des boureaux; la terre s'entr'ouvrira: de cette ouverture sortira *Vichnou* sous l'apparence d'un guerrier, nommé *Calenk*, tenant d'une main un anneau, de l'autre un cimeterre brillant, comme une cométe avec lequel il détruira l'impieté, qui régne dans le monde. *Calenk* conduira un cheval blanc richement, harnaché ayant deux aîles, d'un seul coup de son cimeterre, l'incarnation détruira les exécuteurs du Bramine; les troupes que le Rajah enverra contr'elle, et le Rajah lui-même; puis *Calenk* prendra le gouvernement, subjuguera les sept Dips, soumettra tous les souverains, et fera demander à Rajah *Ainder*, *Saiam Caram*, où le cheval du sacrifice pour célébrer *l'assomaidh-yuc*. Pendant quatre

vingt ans *Calenk* régnera sur la terre, gouvernera avec une telle sagesse et justice, qu'on se croira revenu au *Sut-yuc* ou premier âge; il mourra à la fin de ce période, mais ses successeurs pendant les sept cents que le *Cal-yuc* durera encore marcheront sur ses traces, et la méchanceté de cet âge ne prévaudra plus. La reconnaissance du genre humain pour *Calenk* sera si grande que la date de son installation sur le trône, deviendra une ère, d'après laquelle on comptera pendant les vingt mille ans, qui commenceront le nouveau *Sut-yuc*.

Et cette incarnation combien de dégré de divinité a-t-elle? demanda M. de Polier.

Quatre, répondit le docteur.

Ainsi dans le fait, réprit M. de Polier, les deux incarnations les plus importantes de *Vichnou* paraissent être celle de *Ramtchund* et celle de *Chrisnen*.

Sans contredit, répondit le docteur, elles sont aussi considérées sous ce point de vue, non seulement par les sectateurs de *Vichnou*, mais par la généralité des Indous; malgré cela les huit autres sont aussi regardées comme très importantes, puisque chacune d'elle a une influence générale, caractère,

que n'ont point les incarnations de *Mhadhio* ni les régénérations de *Birmah*.

Il paraît en effet, dit M. de Polier, qu'on ne peut contester la supériorité de *Vichnou*: du moins me semble-t-elle clairement établie, soit dans les fables générales, soit dans celles, qui le concernent particulierement.

Vous vous en convaincrés toujours plus, réprit le docteur, par celle que nous allons examiner, actuellement que je vous ai fait connaître les trois grands *Deiotas*.

Un moment docteur avant d'aller plus loin je voudrais résumer les idées que m'ont laissé les fables, que nous venons de parcourir. Comme la plus part des Européens, j'ai cru jusqu'ici les Indous polithéistes, et je vois cependant que la première base de leur mythologie, est un être invisible éternel suprême, source de tout: à côté duquel elle admet trois autres êtres ses agents secondaires.

Oui, interrompit le docteur, mais ces trois agens, malgré le grand rôle, qu'il jouent, ne sont point des dieux, car ils sont créés, produits sans génération par la seule volonté de l'être suprême, où progressivement émanés de lui, ainsi qu'ils ont eu un

commencement, ils auront une fin, malgré la longue durée de leur existence, et ces trois êtres sont aussi inférieurs à Dieu, qu'ils sont supérieurs aux autres créatures; ils tiennent tous leurs pouvoirs de l'être suprême, ils ne sont que les agens de ses volontés et de ses opérations, ils sont tous trois revêtus de formes corporelles, assujétis aux besoins de l'humanité, enfin avec ces caractères communs, ils en ont, qui leur sont particuliers: car ils ne sont point égaux entr'eux, puisque *Vichnou* est censé participer, seul à l'essence divine, être seul constitué par Dieu même comme son représentant (1), et qu'il a toujours de fait, malgré les prétentions, que forme la secte de *Mhadaio* pour son *Deiotas*, et selon les fables générales (2), la supériorité sur lui, et sur *Birmah*, ce dernier étant très inférieur à ses confrères.

Fort bien, dit M. de Polier, voilà un résumé, qui classe nettement dans ma tête les opinions de la mythologie sur ces trois êtres qui selon les fables, sont donc des êtres réels et des créatures, malgré leur supériorité sur toutes les autres; mais les Brami-

(1) Tome I. chap. page 174.

(2) Ibid. chap. II. page 230 à 232.

nes, les gens éclairés, admettent-ils ces opinions mythologiques?

Comme les Bramines, répondit le docteur, n'ont point de doctrine secrète, que de leur propre aveu, les points dogmatiques de leur religion populaire sont les mêmes que ceux que contiennent les *Veds*, les *Shasters* et les autres livres canoniques, qu'ils interprétent au vulgaire, il en résulte que ces trois êtres admis par le peuple le sont aussi de la généralité des Bramines, avec la différence, qui existe toujours sur le même objet de foi, entre les opinions populaires et celle des gens éclairés. Eh! bien comment ceux-ci conçoivent-ils ces trois êtres? demanda M. de Polier.

Quoique modifiés à l'infini, répondit le docteur, on peut cependant réduire à deux systèmes principaux les explications des Bramines sur ce point de doctrine; dans le premier que j'appellerai positif, ces êtres sont admis comme des êtres réels, régardés sous l'aspect d'agens secondaires et représentants de la divinité, qui n'ayant elle-même aucune forme visible se manifeste aux hommes par ce moyen; et ceux qui les considérent sous ce point de vue, expliquent la réunion des propriétés divines et humaines, qu'ils

conçoivent dans ces êtres, par l'émanation directe ou indirecte, de la divinité, et par la nécessité de formes matérielles, pour opérer sur la matière; cependant ces formes sont d'une matière si subtile, qu'elles sont invisible à l'homme, excépté lorsque les opérations, dont ces êtres sont chargés, ou la mission, qu'ils ont à remplir, exige qu'ils se manifeste, sous des formes plus distinctes plus grossières, ou en s'incarnant dans quelques corps humains.

Ainsi, dit M. de Polier, ceux de ces êtres, qui sont une émanation directe de Dieu, doivent nécessairement l'emporter en excellence sur ceux, qui sont émanés de cette émanation première.

C'est cela même, réprit le docteur, et voilà pourquoi *Vichnou* regardé non seulement par ses sectateurs, mais en général, comme une émanation première de l'être suprême (1), à la suprématie sur ses collègues qui étant émanés de lui ne sont que des émanations secondaires de la portion de divinité, qui réside dans *Vichnou*, et c'est sur le même principe que ses incarnations sont

(1) Tome I. chap. III. page 230.

plus parfaite que les leurs, parce que participant plus directement qu'eux à la divine essence, il peut en communiquer davantage à ses manifestations.

Ainsi, dit M. de Polier, les incarnations selon ce système sont aussi des émanations.

Certainement, répondit le docteur, car le *Deiotas*, qui s'incarne ne quitte pas sa résidence céleste pendant que son incarnation est sur la terre, vous avez vu *Jamvent*, roi des ours, incarnation de *Birmah* dans le camp de *Ramtchund*, néanmoins *Raven*, qui a besoin de lui le trouve à *Birmlok*. Pendant que *Vichnou* est incarné en *Ramtchund*, les *Deiotas* vont au *Baikunt* lui demander son secours pour ressusciter son incarnation, enfin celle de *Chrisnen*, va rendre visite à *Vichnou*; ces traits et plusieurs autres, ainsi que le Calul d'essence divine, qu'il faut à une incarnation sont des mystères, que les Bramines, qui admettent la réalité de ces êtres expliquent par l'émanation d'une partie de l'essence spirituelle du *Deiotas* dans l'être, dans lequel il s'incarne.

S'éloignant davantage des dogmes de la mythologie: le second système en admettant ces trois êtres comme le premier ne les con-

sigère que sous le point de vue d'êtres allégoriques, dont les noms désignent les principaux attributs de la divinité; les trois actes les plus distinctifs de sa triple puissance de création, de conservation, de destruction de la matière. Selon cette explication, *Birmah*, *Vichnou*, *Mhadaio*, (car c'est dans cet ordre, qu'ils sont compris dans les trois lettres du mot mystique *hom*, objet de contemplation des devôts.) (1) ne sont point des intelligences séparées, ni trois personnes distinctes de la divinité, mais des emblémes de ses attributs métaphisiques, des effets de la première cause, toujours une, dans son principe, quoique chaque attribut inhérent à sa nature aye un nom: de la provient la multitude de noms donnés à ces trois *Deiotas* et à leurs idoles, qui ne sont que des désignations des attributs de l'être suprême; ainsi par exemple, l'esprit divin, appellé *Vichnou* ou *Narreyen* (2) ne compose pas seul l'essence divine, mais c'est une partie transcendante de cet être incompréhensible (3); soit que la secte de *Vichnou* se soit appropriée ce système, aussi métaphisique qu'obscur, soit qu'elle l'ait inventé, ce qu'il y a de sûr, c'est

(1) Asiatic researches tome I. p. 242.
(2) Asiatic researches tome I. p. 228.
(3) Vol. I. p. 243.

que tous les dogmes désignés chés les Indous sous le nom de science spéculative, qui établissent la nature divine dans son unité et sa diversité se trouvent dans les livres particuliers à cette secte (1); nous avons vu que même dans les fables populaires, *Vichnou* établit l'unité de la triple puissance, lorsque dans son incarnation en nain, répondant à *Bal*, qui ne désire que sa présence continuelle, il lui dit, „je vous l'accorde, et com„me *Birmah*, *Mhadaio* et moi, nous ne som„mes qu'un, chacun de nous sera avec vous „quatre mois de l'année (2)." *Chrisnen* développe cette même doctrine dans le dialogue du *Geeta*, où il est supposé instruire *Arjoon* son pupile des mystères de son incarnation.

Je vois, dit M. de Polier, que c'est fort improprement que les Européens traduisent le mot *Deiotas*, par celui de Dieu, car ni dans les idées que s'en forment les Bramines, ni même dans celle qu'en donnent les fables, il n'en est aucune, qui ressemble à celle que les uns et les autres se forment de la divinité; ainsi, il me semble que c'est à tort qu'on les accuse d'être polytheistes.

(1) Le *Bagavadam*, le *Bhagavat Geeta*.
(2) Chap. III. de ce volume page 279.

Certainement, reprit le docteur, les Indous sont généralement théistes, toutes leurs opinions ont pour base l'existence d'un être suprême unique; et si les deux sectes principales celles de *Vichnou*, et de *Mhadaio* paraissent quelque fois confondre leur *Deiotas* avec l'être suprême, ce n'est jamais qu'en qualité de sa première émanation. Comme participant par là à sa nature, et étant son représentant, mais sans imaginer, qu'il soit ses égaux, ses semblables, sans leur donner tous les attributs de la divinité elle-même: car *Vichnou* quelque supérieur, qu'il soit à ses confrères a comme eux, et de même que toutes les créatures, un commencement et une fin (1), il n'a de pouvoir que celui, qu'il tient de l'être invisible (2) unique, il n'est enfin que l'instrument de sa volonté, et de sa toute puissance.

Avec des idées aussi pures, dit M. de Polier, je ne conçois pas le culte, que les Indous, même les Bramines rendent à ces êtres et à la multitude de *Deiotas* subalternes, qu'admet leur mythologie.

(1) Introduction page 146.

(2) Ibid. p. 146.

Nous en viendrons à ce point important et curieux, reprit le docteur, mais il faut auparavant que vous ayez une idée claire de tous ces êtres subalternes et nous commencerons demain les fables, qui concernent les *Deiotas* inférieurs. En disant ces mots le docteur se leva et la séance finit.

CHAPITRE XII.

Origine des *Deiotas* et des *Daints*, les premiers Crées avant la création du monde visible, une partie d'entr'eux dégradees, devenu *Daints*. Seconde création de ces êtres par *Birmah*; *Deiotas* et *Daints* produit par génération. *Deiotas* et *Daints* qui le devienne par une bonne ou mauvaise conduite, ou en suite de malédiction ou bénédiction. Caractères communs à ces intelligences, caractères, qui les distinguent. Leur nature morale leurs formes corporelles, leurs demeures, leurs études et connaissances, leur pouvoir et fonctions. Hiérarchie des *Deiotas*. Les trois *Deiotany*, femmes des grands *Deiotas*, leur caractère. *Parbutty* la plus importante. Les deux fils de *Mhadaio Ganaish et Scanda* ou Swam Cartue. *Deiotas* attachés à *Vichnou*. *Seisnak*, *Garud*. Seconde Hiérarchie. Rajah *Ainder* le chef du firmament ou des Sourgs. Les sept vice-rois, qui gouvernent les Sourgs sous ses ordres.

Je vous attends avec impatience, dit M. de Polier en voyant entrer le docteur, car je suis curieux de faire la connaissance plus particulière de cette foule d'êtres que nous avons déjà vu figurer dans les fables des trois grands

Deiotas, et qui paraissent leur agens, comme ceux-ci le sont eux-mêmes de la divinité.

Il est impossible, répondit le docteur de vous les faire connaître tous en particulier; car ces intelligences douées de raison, de paroles, de facultés intellectuelles, et revêtues de formes corporelles, que la mythologie admet sous le nom de *Deiotas* subalternes, sont à l'infini; il faut donc d'abord les considérer comme elle les présente, en deux classes, les bons, qui gardent le nom de *Deiotas* ou prennent celui de *Sours*, les mauvais nommés *Daints* ou *Assours*.

Qu'elle est leur origine, demanda M. de Polier, sont ce des êtres créés?

Quelque embrouillées, obscures, quelque fois même contradictoires, que soient les fables, qui les concernent, répondit le docteur: elles admettent, qu'il y en a de créés, d'autres produits par génération; selon quelques unes de ces fables il y en a eu de créés, avant le monde visible (1), qui habitait les sphères invisibles, et ce fut la revolte d'une partie de ces êtres, qui occasionna la création du monde matériel dans lequel devait

(1) Chapitre I, page 156 et 158.

se trouver des sphères, de transmigrations, et de purifications pour les réintégrer dans leur état primitif. D'autres fables (1) venant à l'appui de celle-ci, font mention de deux *Daints*, qui avant la création du monde étaient au prise avec *Birmah*, qu'ils tiraillaient au toupet, et de deux autres de ces mauvais génie; contre lesquels *Vichnou* combattit dix mille ans, au bout desquels sa valeur captiva tellement leur bienveillance, que cessant de guerroier ils lui dirent, qu'ils étaient prêts à lui accorder tout ce qu'il leur demanderait; *Vichnou* se bornant à leur demander leurs têtes, ils furent si enchantés de sa modération, qu'ils les lui accordèrent sans hésiter; alors le *Deiotas* la leur ayant tranchée avec *Sudarsun*, pétrit leur sang avec du limon et en forma la terre.

Voilà des fables bien extravagantes, dit M. de Polier. —

Certainement, réprit le docteur, mais elles prouvent cependant que la mythologie établit, que la première création des *Deiotas* a été avant celle du monde visible, et elle suppose, qu'il y en a eu une seconde, lors-

(1) Chapitre I. p. 56.

que *Birmah* créa le monde phisique. Ca[illegible] après qu'il eut établi l'empyré et l'abî[illegible], il s'occupa du principe des choses ; il créa ou produisit d'abord, des *Deiotas*, puis des *Daints*, ou géants, en suite les hommes et les animaux.

Ainsi, dit M. de Polier, la mythologie admet des *Deiotas* créés, avant le monde, dont une partie dégradée sont devenus *Daints* et des *Deiotas* et *Daints* créés par *Birmah*?

Elle admet encore, reprit le docteur, des *Deiotas* et *Daints* produits, ou nés par génération, les uns, fils de *Mhadaio*, les autres de *Birmah*. Ainsi les cent fils que ce *Deiotas* engendra à sa femme *Sarbuty*, furent des *Deiotas*, et des *Daints* ou *géants* (1). *Datch* provenu de cette race, et petit-fils de *Birmah*, donna quatre de ses filles en mariage à *Cashup* son oncle, fils de *Birmah*; *Banta* la première de ces femmes étant stérile, se plaignit de son malheur à son époux, *Cashup* pour la consoler lui donna deux oeufs en lui recommandant de n'en pas hâter l'incubation, elle le promit, tint parole pendant cinq mille ans, mais la fatigue, et la curio-

(1) Chapitre I: p. 167.

Sité[illegible]emportant enfin sur sa promesse, elle cass[illegible]n des oeufs, et sans doute en punition de son impatience, elle n'y trouva qu'un être informe sans bras, ni jambe; cette avanture lui servant de leçon, elle continua à couver l'autre oeuf, dont au bout de dix mille ans, il sortit *Garud Deiotas.*

N'est-ce pas l'aigle de *Vichnou*? demanda M. de Polier.

Oui, répondit le docteur, nous en parlerons plus en détail, quand nous en serons à la hiérarchie de tous ces êtres. Il faut finir leur origine; la seconde femme de *Cashup*, nommée *Cadrou*, aussi stérile que sa soeur reçut comme elle un oeuf de son mari, dont sortirent cent serpens, desquels sont issus toute la race des serpens si respectée des Indous.

Qu'ils regardent aussi comme des *Deiotas*? demanda M. de Polier.

Certainement, répondit le docteur; moins heureuse que ses soeurs, *Dyti*, la troisième femme de *Cashup*, eut deux fils *Daints*, *Herncashup* et *Hernachus*, contre lesquels *Vichnou* s'incarna, dans le *Sut-yuc* (1) enfin

(1) Chapitre II. du premier volume. page 263 à 268.

Aditi la quatrième femme du fils de *Birmah*, produisit le soleil, et de celui-ci sont descendus tous les *Deiotas* subalternes, nommés *Sours*.

C'est une très belle idée, dit M. de Polier, que celle de faire produire la bonne race par la lumière.

Dans toute la mythologie des Indous, reprit le docteur, vous verrez toujours cette opposition de la lumière aux ténèbres, pour le bien et pour le mal (1); elle suppose encore, qu'outre ces *Deiotas* et *Daints* créés ou produits originairement tels; tous les descendans de *Birmah*, sans en excepter les hommes, peuvent devenir *Deiotas* ou *Daints*, dans leurs transmigrations diverses.

Comment cela? dit M. de Polier.

Soit par leur bonne, soit par leur mauvaise conduite, soit par les malédictions ou bénédictions des saints personnages, tels que les *Munis*, *Rischis*, ou Bramines.

Nardman entrant un jour chés un Brame, qui avait six fils, ces jeunes gens le re-

(1) Cette idée est une des idées fondamentales universelles; qu'on retrouve partout.

çurent avec si peu de respect, que le patriarche irrité de cette conduite, si coupable dans les principes des Indous, les maudits, en leur disant: „que puis qu'ils avaient des „inclinations de *Daints*, il désire qu'ils le „deviennent et qu'ils habitent les *Patals*;" effrayés de cette menace les jeunes étourdis se jetant aux pieds du *Munis* lui demandent grace, mais la malédiction prononcée il faut qu'elle s'accomplisse; cependant le *Muni* touché de leur répentir, la modifie, en leur promettant, „qu'après qu'ils auront été *Daints*, „et qu'ils auraient habités les *Patals*, ils se„raient réhabilités et tirés de là par *Chrisnen* lui-même.

En effet leur première transmigration fut en *Daints* dans la famille *d'Herncashup*, et leur seconde, dans la maison de *Basdaio*, dont ils furent les six premiers nés, qui tué par *Cans*, descendirent dans les *Patals*.

Eh! pourquoi? demanda M. de Polier?

Pour que la malédiction s'accomplit, répondit le docteur, ils y restèrent même jusqu'au développement de la mission de *Chrisnen*, alors *Daioki* laquelle ainsi que tout l'univers, reconnaissait le pouvoir de l'incarnation la supplia de lui procurer la vue de

ses six fils mis à mort par *Cans*: et le fils de *Basdaio* descendant dans les *Patals*, ramena ses frères, leur ôta la forme de *Naints*, leur redonna la leur, et après avoir laissé jouir *Daioki* pendant quelque tems, du bonheur de les voir, il les sépara d'elle, leur donna la forme de *Deiotas*, les fit monter sur son aigle, qui les transporta au *Baikunt*.

Ces êtres ont donc des formes différentes? dit M. de Polier.

Aussi différentes que leur nature, répondit le docteur, mais pour mettre quelque ordre dans cette matière, considérons premièrement, les caractères communs à ces êtres bons et mauvais, après quoi nous passerons à leur caractères particuliers, et aux différences essentielles que la mythologie leur attribue.

D'abord, dit M. de Polier, un de ces caractères communs, c'est sans doute que ces êtres ont tous eu un commencement. Mais auront-ils une fin?

Etant tous, reprit le docteur, revêtus de formes corporelles humaines, ou animales, ils sont tous assujétis à de nouvelles régénérations et transmigrations, lorsqu'ils

quittent ces corps. Ainsi *Satty Deiotany*, première femme de *Mhadaio* fut régénérée après sa mort en *Parbuty*. *Cambdhaio*, le *Deiotas* de l'amour, victime de la colère de *Mhadaio*, foudroyé par lui, reprit naissance dans la famille de *Chrisnen* sous le nom de *Purdman*, et *Cans* dans une existence précédente avait été *Daints* (1).

Les *Deiotas* comme les *Daints*, sont doués de sexe, se marient, se propagent, sont assujétis aux besoins de l'humanité tels que la nourriture, et le sommeil, le *Deiotas* du feu sous la forme d'un Bramine, se plaignait à *Arjoon*, qu'il avait tant mangé au grand sacrifice de *Judister*, qu'il en avait une indigestion, et *Kuntch beckaren Daints*, frère de *Raven* (3), était un si grand *Glouton*, qu'il fallait, qu'il dormit une année entière entre chaque repas, sans quoi il aurait affamé le pays par sa voracité; la *Jumna Deiotany* rivière dormant encore lorsque *Nanda* le père putatif de *Chrisnen*, voulut un jour y faire ses ablutions, il fut puni par Rajah *Bären*. *Deiotas* souverain des mers,

(1) Tome I. chap. V. page 419.

(3) Tome I. chap. IV. page 379. 380.

d'avoir troublé le repos de cette *Deiotany* (1).

Ces exemples pris dans les fables que nous avons déjà eues sous les yeux, prouvent les rapports que mettent entre ces deux classes d'intelligences leur union à des formes corporelles, nous avons encore vu, qu'ils ont quelques pouvoirs communs, tel que celui de se transformer à leur grés; la terre *Deiotany* prend tantôt la forme d'une vache, tantôt celle d'une femme; les *Daints* émissaires de *Cans* se changent en chariot, pour écraser *Chrisnen*, en tourbillon, pour l'enlever; en dragon, pour l'avaler; ils recourent à mille métamorphoses semblables pour le détruire (2). Enfin les *Deiotas* et *Daints* ont les uns comme les autres, la faculté de s'élever dans les airs, et de les traverser; mais si en considérant leurs attribus communs, il existe quelque ressemblance entre ces êtres intermédiaires, nous allons la voir disparaître en les envisageant sous leur caractères particuliers, et la première différence essentielle est dans leur nature morale.

(1) Tome I. chap. VI. page 466.

(2) Tome I. chap. V. page 422. 434.

Cette différence, dit M. de Polier, m'a déjà paru clairement établie dans les fables, que nous avons parcourues.

Elle se confirme encore, reprit le docteur, dans celles, qui vont nous occuper; les *Deiotas* en général, y sont toujours représenté comme des êtres bons, religieux, observateur de la doctrine des *Veds* et des *Shastres*; amis et protecteurs de l'homme, comme vous l'avez vu (1) lorsque le soleil, touché de la misère des *Pandos* dans leur exil, leur donna le vase merveilleux, auquel ils durent la conservation de leur existence; et dans le zèle, avec lequel *Ytau* vole au secours de *Sita*, femme de *Ramtchund* (2). Ministres des volontés des grands *Deiotas*, et principalement de celles de *Vichnou*, ils sont toujours prêts à exécuter ses ordres, toujours employés comme ses messagers, ou ses agents; chaque fois, qu'il s'incarne, il s'entoure de ces êtres, ainsi que nous l'avons vu dans ses incarnations, en *Ramtchund*, et en *Chrisnen*. Malgré ces bonnes qualités, on ne peut nier, cependant qu'en vertu des formes corporelles, auxquelles ils sont unis, les fables ne

(1) Tome II. chap. IX. page 44. 45.

(2) Tome I. chap. IV. page 332.

les représentent aussi, comme étant sujets à quelqu'unes des faiblesses de l'humanité; *Kunty*, avant d'être la femme de *Pand*, ayant eu la curiosité de connaître le pouvoir des évocations, qu'elle tenait de *Bhavani*, évoqua le soleil, satisfaite de le voir paraître, elle le remercia et voulût le congédier, mais elle était belle: le *Deiotas* plus tendre que généreux, ne voulut pas avoir quitté pour rien son céleste séjour; la curiosité de *Kunty* fut donc plus complétement satisfaite, qu'elle ne l'avait compté; car elle occasionna la naissance de *Karen*, surnommé le généreux, frère aîné des *Pandos* (1). *Pand*, l'époux de *Kunty*, avait ainsi que plusieurs Indous l'habitude de ne manger que lorsque le soleil était sur l'horison; *Kunty* chargée du soin de lui préparer ses repas, remarquant un jour qu'il était à la chasse, qu'il y restait plus longtems qu'á l'ordinaire: elle craignit que la nuit ne misse obstacle à son souper; mais comment retarder la course du lumineux *Deiotas*! dans cet embarras, se souvenant de son avanture avec lui, elle imagina que les charmes de sa compagne *Mandri* suffisaient pour fixer l'attention de ce galant *Deiotas*; elle la pria donc de monter sur la

(1) Tome I. chap. VII. page 530.

terrasse du palais, et comme elle l'avait prévu, le soleil fut si ravis de la beauté, qui se présentait a ses regards, qu'oubliant ses fonctions et l'univers entier, ne pensant qu'au plaisir, dont il jouit: il donne le tems à *Pand* de revenir de la chasse, et ne peut même se résoudre à se coucher, que lorsque *Mandri* rentra dans le palais.

Tchanderma la lune, tout aussi susceptible à s'enflammer pour la beauté, que l'était, son confrère, rendant un jour visite à *Brisput*, directeur spirituel des *Deiotas* ne le trouva pas chés lui, mais *Tara* sa femme le reçut; tous les deux étaient beaux, tous les deux aimables, leur tête à tête fut suivi de la naissance de *Bhoud*, dont nous verrons l'histoire.

Rajah *Ainder* lui-même le chef du firmament le souverain des *Deiotas* célestes, n'est point exempt de ces foiblesses; dans une guerre contre les *Daints*, où à la tête de ses *Deiotas*, il était descendu sur *Mirtlok*, où la terre pour leur livrer bataille, il fut curieux de savoir si dans le séjour terrestre, il y avait d'aussi belles femmes que le sont les *Apatchéras*, ou nymphes des *Sourgs*; s'adressant à ceux, qui l'entouraient, on lui répondit, qu'il y avait des mortelles, qui surpassaient en charmes, *Ranka*, *Ourbery*, *Mainka* et *Kettchi*, les principales des *Apatcheras*: on lui nomma deux soeurs, *An-*

sova et *Ahlia*, toutes deux filles d'un Rajah, l'une mariée à *Atter*, l'autre à *Godum*, deux célèbres Rischi.

Cette réponse, le portrait qu'on lui fait de ces deux mortelles, enflamme tellement Rajah *Ainder*, qu'il ne peut être heureux, s'il ne possède au moins l'une des deux soeurs. Mais la sévère vertu *d'Ansova*, se refuse même aux embrassemens de son époux, et quoi qu'elle aye trois enfans, sa réputation est intacte, parcequ'elle les doit aux dons de *Bhavani* (1). Ne pouvant donc espérer, qu'elle cède à sa passion, c'est *Ahlia* à laquelle, il veut adresser ses voeux; se confiant à *Tchanderma* (la lune) ce *Deiotas* s'offrit à l'accompagner dans cette avanture, et à en favoriser le succès; quittant secrètement le camp, les deux *Deiotas* se rendirent, dans les allentours de la maison de *Gotum*; la lune, qui dans sa course nocturne avait observé, que le *Rischi* était dans l'habitude d'aller au premier chant du coq faire ses ablutions dans le Gange, revêtit la figure de cet animal vigilant, dont il dévança le chant matinal, aussi-tôt le *Rischi* sortant de sa maison se met en marche, et Rajah *Ainder* métamorphosé

(1) Tome I. chap. I. page 153.

en chat, prend la place vacante auprès *d'Ahlia.*

Voilà des traits, dit M. de Polier, qui prouvent effectivement que ces êtres selon les fables sont assujétis aux passions humaines.

Oui, répondit le docteur, les fables leur donnent quelques une des foiblesses de l'humanité, mais aucunes, ne les représentent comme vicieux ou mèchants par nature; il n'en est pas de même des *Daints*, la mythologie nous les montre, toujours sous l'aspect d'êtres vicieux, ainsi lorsque *Birmah*, créateur et père de tous les êtres, publia les *Veds* pour l'instruction des *Deiotas*, des Bramines, et des hommes; il défendit expressement, qu'on les communiqua aux *Daints*, motivant sa défense, sur la connaissance qu'il avait de leur mauvaises inclinations, et de leur nature, qui les empêcherait de respecter la doctrine divine contenue dans ces livres sacrés (1); en effet les *Daints* ne craignant ni Dieu, ni les grands *Deiotas*, méconnaissant le pouvoir de *Vichnou*, méprisant celui de *Birmah*, ne faisant leur cour à *Mhadaio*, qu'en vertu des dons temporels, qu'ils en

(1) Tome I. chap. I. page 167.

obtiennent, empêchent toujours, l'observation du culte divin, et persécutent les saints, qui veulent s'y livrer. Nous avons vu *Hernachus* prêt à immoler son propre fils (1), parce qu'il invoque le nom de Dieu : *Raven* (2) détruisant tous les autels élevés par *Bisvamiter* ; en général toute cette race incrédule, s'obstine à méconnaître la divinité, à s'égaler à elle, tandis que les *Deiotas* sont toujours prêts à lui rendre hommage, et à servir de ministres à ses incarnations.

Orgueilleux, et vains, quelque peu de cas que les *Daints* fassent des *Veds*, les fables supposent, qu'ils furent choqués de l'exclusion que *Birmah* leur donnait, ainsi que de la prérogative, qu'il accordait aux *Deiotas* objets de leur envie, de leur haine, de leur mépris; nous avons vu (3), qu'il s'en vengèrent en dérobant au *Deiotas*, ce précieux dépôt de leur foi, mais pour le jeter au rebut dans les *Patals*; et leur cupidité se montre par le vol, qu'ils y ajoutèrent de tous les trésors de leurs rivaux (4): enfin leur am-

(1) Tome I. chap. II. page 266.
(2) Tome I. chap. III. page 300.
(3) I. Vol. chap. II. première incarnation de *Vichnou* en poisson.
(4) I. Vol. chap. II, p. seconde incarnation de *Vichnou* en tortue.

bition, leur orgueil, les portant à regarder comme leurs domaines tout ce qu'ils peuvent envahir, ils sont toujours conquérans, usurpateurs, et par leur tyrannie les oppresseurs des *Deiotas* et du genre humain; je n'ai pas besoin, ajouta le docteur, de vous en chercher de nouveaux exemples.

Non, dit M. de Polier, l'histoire des incarnations en fournit assés pour établir positivement la différence de la nature morale de ces êtres; mais voyons qu'elle est celle de leurs formes matérielles? car l'opération de *Chrisnen*, qui lorsqu'ils va chercher ses frères, les dépouille de la figure de *Daints*, leur rend celle d'homme, leur donne après cela celle de *Deiotas*, indique, non seulement des formes corporelles différentes, mais mêmes caractéristiques chez ces deux espèces d'êtres. Quelle est donc la forme des *Deiotas*?

Comme ces intelligences, reprit le docteur, animent tout dans la nature, que la mythologie suppose que les astres, la terre, les montagnes, les murs, les rivières, les vents sont des *Deiotas*, leur forme varie à l'infini; mais telle que soit celle que les fables leur attribuent, elle est toujours d'une matière subtile, plus déliée, que celle des corps, soit des *Daints*, soit des mortels. Les *Apatché-*

ras voulant éprouver *Soukdaio*, célèbre par ses austérités et ses pénitences, et le tirer d'une contemplation extatique l'agaçaient par toutes sortes de jeux, sans avoir pu le distraire: mais ayant obtenu enfin, qu'il ouvrit au moins les yeux, une d'elle lui dit: „que son obstination à „ne pas les voir, était sans doute fondée sur „ce qu'il les confondait avec des mortelles, „mais qu'il était dans l'erreur, puisque leur „corps purement aërien, n'était point char„nel, mais un composé de parfums et d'é„ther ;" malgré cette explication, le chaste *Soukdaio* trouvant encore ces beautés célestes trop dangereuses et voulant mettre entre elles et lui une barrière insurmontable, leur répondit en leur donnant le nom de mère, „que s'il avait su ce qu'elles venaient de lui „apprendre il aurait préféré de naître d'el„les, à devoir la vie à une mortelle."

Cette fable et la réponse de *Soukdaio* prouve en effet, dit M. de Polier, que les formes de ces nymphes célestes n'ont de différence avec celle des mortelles que la subtilité de la matière, dont leur corps sont composés.

C'est toujours l'idée, reprit le docteur, que les fables donnent des formes originaires des *Deiotas*, mais dans leurs transmigrations, ils

prennent celles des êtres, dans lesquels ils se régénèrent ; ainsi un *Deiotas* peut devenir homme, animal, arbre, plante, ou pierre, comme vous en avez vu et en verrez encore plus d'un exemple; ils peuvent aussi se transformer à leur gré, cependant à moins d'une malédiction, comme ce fut le cas des portiers de *Vichnou* (1), où, à moins d'avoir commis quelques crimes, il ne se manifestent jamais sous la forme des *Daints*.

Ceux-ci, demanda M. de Polier, ont donc une forme caractéristique de leur espèce?

Oui, répondit le docteur, selon les fables, leur figure originaire est la figure humaine, mais gigantesque, hydeuse, telle enfin que celle de *Soupnaka*, qui effraya tant *Sita* (1), et qui en y ajoutant des cornes, est la figure caractéristique des *Daints* en général.

Mais presque tous ceux, que nous avons vu, dit M. de Polier, ont aussi une multitude de têtes et de membres!

---

(1) Tome I. chap. II, page 259.
(2) Tome I. chap. IV. page 524.

Ce surcroit d'agrements, reprit le docteur, paraît plutôt la suite des dons de *Mhadaio*, que de leurs formes originaires, du moins selon les fables, *Raven* tyran de Lanca, *Bhoumasser*, Rajah de *Bénârés*, n'avaient-ils, qu'une tête, lorsqu'ils commencèrent leurs dévotions à *Mhadaio*, et rien n'indique que *Jahlinder* son rival (1), son ennemi, dont la stature et les forces étaient si extraordinaires eusse cette multitude de membres: au lieu qu'il n'est jamais question de cette race dans les fables, sans y ajouter les formes des géants et la laideur des démons; si quelquefois elles les représentent comme d'autres hommes tels que *Cans*, et *Durdjohn* cela tient soit à leur régéneration dans ces corps, soit à ce que n'étant pas *Daints* d'origines, ils le deviennent par leurs vices et leur méchanceté. Car l'idée d'un *Daints* est toujours liée à celle d'un mauvais génie: comme celle d'un *Deiotas* en rappelle un bon; passons à présent, continua le docteur, aux autres différences que la mythologie établit entr'eux; la troisième, c'est celle de leurs demeures.

Mais il me semble, dit M. de Polier, que les fables les placent partout?

(1) Tome I. chap. I. page 220.

C'est-à-dire, reprit le docteur, que vous avez vu dans celles que nous avons parcourue, qu'ils agissent partout, et que tout l'univers se ressent de leur influence, malgré cela, les demeures des *Deiotas* et des *Daints* d'origines sont aussi différentes que leur nature, et que leurs formes. Selon la mythologie, l'univers est divisé en quinze régions, sept supérieures nommées *Sourgs*, sept inférieures, nommées *Patals*; et *Mirtlok* où la terre au milieu. C'est dans ces quinze régions, qu'elle place toutes les créatures et intelligences intermédiaires, et les *Sourgs*, régions célestes, supérieures en beauté, en productions, en splendeur, à toutes les autres, et qui n'ont au dessus d'elles que le *Baikunt*, et *Dhourlok*, résidence des *Bhagts* ou serviteurs de *Vichnou*, sont la demeure des *Deiotas* en général.

Comment? demanda M. de Polier, les *Bhagts* sont donc des êtres plus distingués que les *Deiotas* subalternes?

Oui, répondit le docteur, les *Munis Rischis* ou saints d'origines, hommes inspirés, les *Bhagts*, les *Tapys* ou pénitens, l'emportent en excellence, sur les *Deiotas* subalternes, vous en verrez les raisons dans les fables que nous examinerons encore; mais ce-

venons aux *Deiotas*, qui généralement habitent les Sourgs, éclairés par les corps lumineux de tous ces êtres : plus brillants par conséquent que ne l'est la terre, où *Mirtlok* séjour des mortels; qui n'a pour luminaire, que deux *Deiotas*, le soleil, et la lune; diminuant toujours de clarté les régions inférieures, où *Patals* n'en ont pas d'autre, que celle que répandent huit escarboucles placées dans la tête des huit principaux chefs de la tribu des serpens; c'est dans ces *Patals* ténébreux que la mythologie relègue les *Daints* d'origine, supposant toujours, que lorsqu'ils en sortent, et se répandent dans les autres régions, le mal qu'ils produisent, est si grand, qu'il faut des descentes, ou manifestations de la divinité, pour l'arrêter et ramener l'ordre et la vertu dans l'univers.

La quatrième différence caractéristique, qui distingue ces êtres, est, continua le docteur, dans la nature de leur connaissances études et sciences.

Toutes celles des *Deiotas* sont renfermées dans les livres sacrés, objet de leur foi, toutes leurs études ont pour premier but, la doctrine céleste, dont découlent toutes les sciences divines et humaines, tous les biens spirituels et temporels, les dogmes

de leur foi, les préceptes moraux, les symboles par lesquels les vrais et fidèles croyans, sont initiés dans toutes les connaissances; c'est là, qu'ils puisent les vers ou passages, qui leur servent d'incantation, ou de formules, soit pour découvrir les choses les plus cachées, soit pour ajouter des vertus surnaturelles aux dons, dont il favorisent les mortels, ainsi les cinq flèches de mort, dont *Jamraje Deiotas*, souverain du Nark, fit présent à *Judister*, ne manquaient jamais leur coup, lorsqu'on récitait en les décochant, une incantation composée de quelques vers des *Veds* (1); et le *Gatteris Munter*, ou symbole des *Deiotas*, que leur enseigne *Brisput* leur directeur spirituel, ou *Gourou* leur donne des connaissances divines et humaines, auxquelles le commun des mortels ne peuvent atteindre, quoiqu'ils soient ainsi que les autres créatures assujetis à ce nuage, ou *Maya*, qui borne l'entendement de toutes les intelligences et dont *Vichnou* seul dispose.

Les *Daints*, dit M. de Polier, ont sans doute aussi ce nuage? —

Bien plus épais, que toutes les autres créatures, reprit le docteur, car ne connais-

(1) Tome II. chap. X. page 115.

sant pas la divinité, ne voulant pas même la connaître, parce que leur orgueil croit pouvoir se suffire à eux-mêmes: *Birmah* les exclut de la science divine objet de leur mépris; ainsi ils furent bornés aux sciences purement humaines, contenues dans un corps de doctrine nommé *Ratchi Munter*, qui leur sert de symbole, et de ralliement, comme le *Gatteris Munter* en sert aux *Deiotas*; mais les incantations, qui s'y trouvent n'ont pour objet que les mystères des sciences occultes, au moyen desquelles ils connaissent à fond l'art de la magie de la nécromantie, et de toutes les espèces d'enchantement, connaissances, qui augmentent leur pouvoir, et dont ils sont si jaloux, qu'ils mettent le même soin à les cacher aux *Deiotas*, que *Birmah* a montré à les exclure des mystères réligieux, que rejetait leur incrédulité.

Mais, demanda M. de Polier, ne m'avez-vous pas dit docteur, que les *Daints* ont un *Deiotas* pour directeur de leurs études?

Oui, répondit *Ramtchund*, lorsque *Birmah* publia les *Veds*, les *Deiotas* demandèrent un directeur spirituel parce que selon les *Shasters* il en faut un pour faire son salut; il leur donna *Brisput*, de tous les *Deio-*

tas le plus versés dans les sciences divines. Quoique les *Daints* pour celles, qu'ils recherchent n'eussent nul besoin de *directeur* : toujours envieux, de tout ce qu'ont leurs rivaux, ils demandèrent que *Brisput* fut aussi leur *Gourou*; alors *Birmah* leur donna *Soucher*, son petit-fils, qui instruit dans les deux corps de doctrine, initia les *Daints* dans les mystères du *Ratchi Munter*.

Ainsi selon cette fable, dit M. de Polier, les *Deiotas* connoissent les deux corps de doctrines?

Du moins, dit le docteur, y en a-t-il quelqu'uns, mais pas tous, ainsi par exemple *Brisput* se croyant père de *Bhoud*, (né de *Tara* sa femme, après son entrevue avec la lune;) avait élevé lui-même ce jeune *Deiotas* avec la tendresse et les soins paternels, il l'avait instruit dans le bidia, où corps de doctrine des *Deiotas*, que le jeune *Bhoud* sut complétement à l'âge de douze ans; étonné de son aptitude aux sciences, son prétendu père, voulut, qu'il s'appliquasse à apprendre le *Bidia* des *Daints*, très utile à savoir pour s'opposer à leur méchantes pratiques, mais ignorant leur symbole, *Brisput*, pria *Soucher* de prendre chés lui le jeune *Bhoud*, de le traiter en fils, et de l'ad-

mettre comme son disciple, en lui enseignant le *Ratchi Munter*. *Soucker* se prêtant aux desirs de son collègue. Commença donc ses instructions au jeune *Deiotas*: cependant les *Daints* allarmés de la complaisance avec laquelle leur *Gourou* révélait les mystères auxquels leur existence et leur pouvoirs sont attachés, coururent chés *Sund*, leur Rajah, en se plaignant à lui des risques que *Souker* leur faisait courir; car lorsque *Bhoud*, lui dirent-ils, „déja initié dans le *Bidia* des *Deiotas*, le sera encore dans le notre, cette réunion de science, le rendra trop puissant, et capable de nous détruire;" *Sund* partageant leur crainte, ordonna à *Souker* de renvoyer son jeune élève, mais le *Gourou* des *Daints* n'ayant pas de fils, formait le projet de le marier à *Daijany* sa fille (1), ainsi il assura les *Daints*, qu'il n'existait aucun danger pour „eux, à ce que *Bhoud* fut en possession de „leurs sciences et symbole, puisque devenant „son fils, il resterait avec eux;" peu satisfaits de cette réponse, les *Daints* chés lesquels la confiance et l'obéissance en leur *Gourou*, n'est point un article de foi comme chés les *Deiotas*; répondent insolamment

(1) Cette *Daijany* est la même, qui fut enlevée par *Jujat* le père de *Yadou* et de *Coros*. Tome I. chap. V. page 402. 403.

à *Souker*, l'accusent d'avoir perdu l'esprit, et aussi furieux que craintif sur l'usage que *Bhoud* peut faire de ses leçons, ils jurent sa mort; faisant alors usage des incantations ou évocations magiques, qui constituent leur symboles, ils sont à même par les enchantemens, qu'ils opèrent de dresser des embûches au jeune *Deiotas*, que celui-ci ne peut éviter, ainsi ils l'attirent un jour dans une place écartée, et au moment, où il s'y attend le moins, un des *Daints* de la troupe, lui coupe la tête. L'heure du repas arrivée chés *Souker*, sa fille et lui s'apperçoivent de l'absence de *Bhoud*, *Daijani* très sensible aux charmes de son jeune ami, ressent une inquiétude mortelle, mais son père, convaincu, qu'il s'arrête à quelque jeux, ne partage point encore les allarmes de sa fille. Voyant néanmoins que malgré la nuit, son absence se prolonge, il soupçonne enfin quelque accident funeste; consultant ses incantations, elles lui apprennent bien-tôt, celui, qui vient d'arriver, répétant alors l'évocation par laquelle on rappelle les morts à la vie, *Bhoud* reparaît à leurs yeux aussi bien portant que s'il ne lui fut rien arrivé; aussi surpris qu'en colère de voir leur ennemi ressuscité, les *Daints* saisissant une autre occasion non-seulement lui coupent la tête, mais dispersent tellement tous ses membres, qu'il

leur paraît impossible à moins d'un prodige, qu'ils puissent être rassemblés. Néanmoins *Souker* en répétant son incantation opére ce miracle, et ranime son élève; envain les *Daints* toujours plus acharnés, essaient-ils, luttant contre leur *Gourou*, d'anéantir la vertu de l'incantation, qu'il s'est réservé, ils ne peuvent en venir à bout, s'ils enterrent le corps du jeune *Deiotas*, après l'avoir tué, la terre s'ouvre aux paroles merveilleuses que prononce *Souker*, s'ils brûlent la dépouille mortelle de leur ennemi l'incantation la ranime de ses cendres.

Loin de se rebuter de leur peu de succès, ces mauvais génies poussèrent la méchanceté au point de couper en petites pièces le corps du jeune *Deiotas*, après quoi l'ayant pilé en poudre impalpable, il la distillèrent dans un alembic, en firent une ligueur, qu'ils apportèrent à leur *Gourou*, qui séduit par les éloges, qu'ils donnaient à cette boisson la but, et avala son élève, les *Daints* triomphants d'avoir si bien réussi, se retirèrent, très convaincu que pour le coup ils ne reverraient plus, l'objet de leur terreur. Cependant son absence, inquiétant *Soucker* parce qu'il ne douta pas que *Bhoud* n'eut encore été la victime des *Daints*, il recita l'incantation, qui tant de fois l'avait rappellé à

la vie, surpris de l'angoisse affreuse, qu'il éprouve, en répétant cette évocation, il s'apperçoit bien-tôt, qu'elle a en effet résuscité *Bhoud*, mais dans son propre corps, et qu'il ne peut rendre le jour à son disciple, qu'en se privant lui-même de la vie; combattu entre le désir de sauver *Bhoud*, la crainte de mourir lui-même, et la répugnance de révéler le secrèt de son incantation, qu'il n'a jamais apprise à personne, il ne sait à quoi se déterminer, lorsque *Daijany* par ses instances en faveur de son jeune ami le décide enfin à le sauver encore; appellant alors celui-ci, il lui conte son embarras, en ajoutant, qu'il lui apprendra l'incantation des morts, après quoi il s'ouvrira le corps pour qu'il puisse en sortir, mais qu'il exige avant de se résoudre à cette opération que *Bhoud* s'engage par serment, qu'aussi-tôt qu'il sera sorti, il le ressuscitera à son tour, en répétant l'incantation, qu'il va lui apprendre; tous deux revenus à la vie, *Soucker* conseilla à son élève de retourner chés les *Deiotas*, qui informés des progrès, qu'il avait fait dans les deux corps de doctrines le reçurent avec empressement.

Il paraîtrait par cette fable, dit M. de Polier, que le général des *Daints* n'est pas initié dans ces mystères, et qu'il en est même que leur *Gourou* se reserve.

Oui, répondit le docteur, mais elle annonce cependant que les incantations appartiennent à leur corps de doctrine, puisque *Bhoud* parfaitement instruit dans celui des *Deiotas*, les ignorait avant de les avoir appris de *Souker*, et selon la mythologie, le *Bidia* des *Daints* en renferme de toute espèce, chacune d'elle a une vertu distincte; elles donnent la connaissance du passé, car *Bhoud*, lorsque son cours d'instruction fut fini, découvrant par leur moyen, le mystère profond répandu sur sa naissance, sut qu'il n'était point le fils de *Brisput*, mais celui de *Tchanderma*. On voit par d'autres fables, qu'au moyen de ces incantations, les *Daints* pénètrent aussi l'avenir, *Samber*, amant de *Rhéta*, veuve du *Deiotas* d'amour savait, qu'il serait régénéré en *Purdman*, fils de *Chrisnen*, et guettait ce moment depuis douze ans, pour ôter la vie à son rival (1); enfin par ces incantations, ils découvrent les choses les plus cachées dans le présent. Ainsi comme nous l'avons vu, la confidente *d'Oudha*, présentant aux yeux de sa maitresse, le tableau de toutes les régions, lui fit enfin trouver en réalité l'époux, qu'elle avait vu en songe (2).

(1) T. I. ch. VIII. p. 592. 593.
(2) T. II. ch. IX. p. 60.

N'est-il donc pas possible, demanda M. de Polier, qu'un *Daints* puisse être instruit dans le *Bidia* des *Deiotas*?

Comme il n'en sont exclus, reprit le docteur, que parce qu'il ne veulent pas réconnaître la divinité, du moment, qu'ils abjurent cette coupable incrédulité, cette exclusion cesse; ainsi par exemple nous avons vu *Babitchund*, frére de *Raven*, qui, quoique *Daints* de naissance, invoquant Dieu, croyant en lui, reconnaissant l'incarnation de *Ramtchund*, fut admis par lui au nombre de ses serviteurs (1).

Leurs natures morales, leurs formes matérielles, leurs demeures, leurs études et sciences, sont donc, dit M. de Polier, les quatre caractères différents, qui distinguent, les *Deiotas* et les *Daints*.

Ajoutez y, reprit le docteur, leurs pouvoirs.

J'ai cru, dit M. de Polier, que la mythologie accordait à ces mauvaises intelligences des pouvoirs surnaturels, tout comme aux bonnes.

---

(1) T. I. ch. IV. page 353. 369.

Oui, répondit le docteur, mais c'est dans les sources, d'où ces pouvoirs découlent et dans leur nature que se remarque la différence, qui les caractérisent: ainsi ceux, qu'on attribue aux *Daints*, tiennent toujours à leurs forces corporelles, et sont en proportions de leur stature de géants; rouler la terre comme un tapis, et la jeter dans les *Patals*, c'est un jeu pour *Herncashup* (1) transporter d'une main *Kailas parbut* résidence de *Mhadaio* et de l'autre le mont *Hermantchel*, ne coutent aucun effort à *Raven*, à *Bhasmagut*, à *Bhoumasser* et autres *Daints* principaux, que leur force et leur ambition rend la terreur des hommes, et des *Deiotas*; ces pouvoirs attachés à la nature des *Daints* sont encore augmenté par les dons extraordinaires, qu'ils reçoivent de *Mhadaio*, par ceux, que *Bhavani* leur accorde, enfin par ceux, que leurs menaces extorquent de *Birmah*; dons, en vertu desquels nous avons vu des *Daints* invulnérables (2), d'autres, qui possédaient des armes merveilleuses (3); et à ces deux premières sources des pouvoirs, qui les rendent déja

(1) Tome I. chap. II. page

(2) Tome I. chap. I. page 225.

(3) Tome I. chap. III. page 293.

formidables, se joint encore celles des études : qui leur sont propres et des connaissances, qu'elles leurs procurent dans les sciences occultes: au moyen desquelles ils opèrent des phénomènes, et influent, en mal sur l'univers, où il ne font usage de leurs pouvoirs que pour opprimer l'humanité, amener le désordre lutter enfin contre le pouvoir divin.

Oh! les vilaines créatures, s'écria M. de Polier, c'est nos démons Européens, passons bien vîte aux pouvoirs distinct des *Deiotas*.

Aussi soumis aux volontés divines, reprit le docteur, que les *Daints* y sont rebelles, les pouvoirs surnaturels de ces bonnes intelligences ne peuvent avoir le même caractère, que ceux des mauvaises, mais s'ils ne possèdent pas en général les forces corporelles des *Daints*, ni les dons extraordinaires de *Mhadaio*, s'il n'ont pas les ressources de la magie, ils ont en échange tous les pouvoirs nécessaires aux ministres des volontés suprêmes de la divinité: tous ceux, qui caractérisent de bons génies, et comme la source de ces pouvoirs réside dans leur foi, dans leur attachement à la divinité, leur influence sur l'univers, toujours utile et bonne, est générale, ou particulière ainsi que leur fonctions.

Considérés sous le premier aspect ces êtres, dépendant des volontés de *Vichnou*, de *Birmah*, de *Mhadaio*, ont la faculté de se transporter des cieux sur la terre, de la terre dans les cieux; quoiqu'ils n'ayent pas généralement le privilège de demeurer dans le *Baikunt*, ils peuvent y entrer pour rendre hommage à *Vichnou*, car une de leur fonction générale est d'entourer son trône, de chanter des hymnes à sa louange; ils y viennent recevoir ses ordres, lui rendre compte de leur exécution, c'est eux, qui charient les *Baibans*, ou trônes célestes, sur lesquels *Vichnou* envoye chercher, ceux auxquels il accorde la béatitude éternelle. Par ses ordres, ou ceux de ses incarnations, ils exécutent les choses les plus merveilleuses. *Nar* et *Narrain*, incarnation de *Vichnou*, voulant régaler un Rajah dans une forêt, aussitôt les *Deiotas* s'employent, et le Rajah, qui en acceptant l'invitation croyait à peine trouver de quoi se rassassier lui-même, voit paraître comme par enchantement, un repas splendide, excellent, qui par sa magnificence, la varieté, et l'exquise bonté des mets; annonce qu'il a été transporté sur la terre par un pouvoir plus qu'humain (1). Coopérateurs des

(1) Tome II. chap. X. page 77.

grands desseins de *Vichnou*, ces intelligences ont le pouvoir de s'incarner sur la terre, on les y voit employée à servir les incarnations de ce grand *Deiotas*, *Sougri*, roï des singes, allié de *Ramtchund*, est une incarnation du soleil, et lorsque *Vichnou* reçoit l'ordre de l'invisible de s'incarner en *Chrisnen*, ce grand *Deiotas* s'entourant de *Deiotas* subalternes, une grande quantité de ceux-ci, s'incarnent dans les différentes fermes de *Gokul* (1).

Si passant des pouvoirs surnaturels que possédent les *Deiotas* en qualité d'exécuteurs des volontés célestes, à ceux que la mythologie leur attribue comme bons génies et vrais croyans, on voit que les fables les représentent comme amis de l'humanité, à laquelle ils dispensent des richesses et des dons extraordinaires. Rajah *Ainder* et ses *Deiotas* réunis à lui, donèrent le *Rischi Gundhé*, fils du Rajah de *Mandhota* d'un sommeil illimité (3), pour se reposer des fatigues de la guerre; en général dans toutes les fables on voit ces bons génies toujours aussi empressés à faire du bien aux hommes

(2) Tome I. chap. VI. page 507.

(3) Tome I. chap. VII. page 546.

que le sont les *Daints* à leur faire du mal; à ces pouvoirs généraux les *Deiotas* subalternes en ajoutent encore de particuliers, dont l'influence est journalière parce qu'elle est la suite des fonctions, qu'ils exercent habituellement dans l'immense hiérarchie céleste, et terrestre que composent ces êtres: à leur tête se trouvent les femmes des trois grand *Deiotas*, parce que selon la mythologie ces trois *Deiotany*, ont les attributs, les caractères, les pouvoirs, et l'influence de leurs époux; ainsi *Sarbuty* femme du savant *Birmah*, est aussi regardé chés les Indous comme la *Deiotany* de la sagesse, des arts, et des sciences (1). *Latchemy*, femme de *Vichnou* de même que son époux est toujours représentée (soit dans le *Baikunt*, soit dans ses incarnations sur la terre) avec des qualités et des attributs aimables; née de l'é-

(1) Selon M. Jones la minerve non armée des Romains, répond visiblement, comme protectrice du savoir et du génie à *Sarbuty* ou *Sarcsouati*, épouse de *Birmah*. Comme ces rapprochemens entre les personnages des diverses mythologies demenderaient un ouvrage à part, je me borne à indiquer les plus frappans, et renvoye mes lecteurs à la dissertation de M. Jones, sur les dieux de la grece, de l'Italie, et de l'Inde, et aux notes interessantes, aussi profondes que lumineuses que M. Langles célèbre savant français, a faite sur cette dissertation; voyez: mémoires asiatiques, traduction française page 162 à 213 et 214 à 299.

cume de la mer de lait, elle est la *Deiotany* de la beauté, sous le nom de *Syri*, celle de l'abondance (1), enfin celle de la santé des richesses et du bonheur; toujours compagne des incarnations de *Vichnou*; sa naissance sous la forme de *Sita* fait non seulement cesser les fleaux, que la méchanceté de *Raven* avait attiré sur les états du pieux *Janack* (2), mais elle devient encore l'époque d'une prospérité aussi compléte que durable, et l'occasion de la destruction, du plus méchant des *Daints*; cette *Deiotany* conservant toujours ses caractères distinctifs dans toutes ses incarnations ou régénérations, les fables nous la montrent sous l'apparence de *Rhada*, bergère de *Gokul*, sous celle de *Roukmani*, princesse de *Cantapour*, toujours aussi tendre, aussi fidéle envers son divin époux, qu'elle l'a été dans sa régénération en *Sita*, et qu'elle l'est dans le *Baikunt*.

Assujétie comme toutes ces intelligences à l'influence des malédictions, *Latchemi* ayant mécontenté *Nardman* en le faisant at-

(1) Voyez sur les rapports de *Latchemi* avec Venus et avec Ceres la dissertation cité ci-dessus mémoires asiatiques. Traduction française Tome I. page 180, et les notes de M. Langles sur cette dissertation note 60 page 243.

(2) Tome I. chap. III. page 306.

tendre pour l'introduire chés son époux, le fougueux patriarche la maudit, et lui souhaite de devenir la femme d'un *Daints*, cette malédiction s'accomplit, nous l'avons vue, sous le nom de *Brindha*, être l'épouse de *Jahlinder*, qui devant, son invulnérabilité au mérite de la chasteté de sa femme, ne put être vaincu par *Mhadaio*, que lorsque *Vichnou* prenant la figure de *Jahlinder* fit cesser le charme en obtenant de *Brindha* ce qu'elle croyait accorder à son mari.

Ce n'était cependant pas une infidélité, dit M. de Polier, puisqu'elle ne céda qu'à la figure de *Jahlinder*?

La mythologie, répondit le docteur en riant, en donne une autre idée, car *Brindha* instruite de la supercherie, qu'on lui avait faite, en eut un tel dépit, qu'elle maudit *Vichnou* en lui souhaitant d'être changée en pierre noire, nommée *Salgram*, symbole, sous lequel ce *Deiotas* est adoré.

Moins aimable que *Latchémy*, *Parbuty*, femme de *Mhadaio*, l'emporte cependant en dignité et pouvoir sur les deux autres *Deiotany*, parce que comme nous l'avons vu, elle est censée, être une régénération de *Satty* (1),

(1) Tome I. chap. I. page 206.

qui elle-même était une incarnation de *Bhavani* (1), mère des trois grands *Deiotas*, ainsi sous le nom de *Parbuty* la mythologie lui conserve la plus grande partie des attributs de *Bhavany* (2). Comme elle, elle influe plus puissamment sur la terre que ne le font la savante *Sarbuty* et la belle *Latchémy*, tandis que celle-ci est toujours soumise aux volontés de *Vichnou*, la femme de *Mhadaio*, beauté majestueuse, fière, subjugue son mari autant par son esprit altier, que par les charmes de sa figure; l'accompagnant par tout, elle est toujours de moitié dans tous les hommages, qu'on lui rend, lorsque le *Daints Bhasmagut* se déchiquette la chair en offrant à *Mhadaio* le sacrifice du *Hom*, ce *Deiotas* lui apparaît avec *Parbuty* qui lui témoigne le plaisir, quelle prend à ce culte, auquel comme *Bhavani*: elle est accoutumée; assistant son époux de ces conseils, elle influe sur ses actions; elle accepte aussi un culte direct de ceux, qui ont besoin de ses bons offices, un *Rischi*, nommé *Bhagirut* avait les âmes de ses ancêtres à relâcher du *Nark* ou enfer, il lui fallait pour cela une partie des eaux du gange, dont la

(1) Tome I. chap. I. page 195.

(2) Voyez Tome I. chap. I. page 155.

Deiotany est sur la tête de *Mhadaio*; pour les obtenir, l'entremise de *Parbutty* lui étant nécessaire, il fit à l'honneur de cette *Deiotany* une pénitence de douze cents ans, pendant laquelle il se tint sur une seule jambe, et *Parbuty* trouva tant de plaisir à cet hommage de son dévot, qu'elle engagea son mari à lui accorder sa demande; son éloquence peut seule calmer la colère de son irascible époux, elle soustraissit à sa violence *Bhreg* le *Rischi*, lorsque celui-ci osa mettre *Mhadaio* à l'épreuve pour décider la question agitée entre les sept *Rischis*, fils de *Birmah*, sur la prééminence des trois grands *Deiotas* (1). Outre l'influence que les fables donnent à *Parbuty* sur les actions de son époux, elles lui accordent encore le pouvoir créateur attribué à *Bhavany* car étant un jour dans le bain, elle forma une figure, l'anima, l'adopta pour son fils, lui confia le soin de garder la porte de son appartement, et de ne point permettre, qu'on entra chés elle; *Mhadaio* ne connaissant pas ce nouveau portier, très irrité, qu'il s'oppose à son désir d'entrer chés sa femme, saisissant son *Tirsout*, coupe la tête au jeune *Deiotas* et ce redoutable Trident l'a fait voler si loin, que lorsque *Par-*

(1) Tome I, chap. II, page 230.

Parbuty eut calmé la colère de son mari, qu'elle l'eut instruit de l'origine de cet être, qui lui a fait ombrage, et qu'elle exige, qu'il le ressuscite, on ne peut jamais retrouver sa tête : *Mhadaio* fut obligé d'y suppléer par celle d'un éléphant, ainsi ranimé sous cette figure, et avec le nom de *Ganaish*, ce fils de *Parbuty* devint le *Deiotas* de la prospérité, le chef des disciples de *Mhadaio*, nommé *Gan*; sa monture est un *Rat*, avec lequel il voyage autour du monde pour connaître ceux, qui lui rendent hommage, ou ceux, qui le négligent; dans un de ces voyages au tems de la saison pluvieuse, le *Rat*, qui lui sert de monture glissa, *Ganaish* tomba dans la boue, furieux de cet accident il regarda autour de lui dans la crainte que quelqu'un n'eut été le témoin de son désastre, mais comme il faisait nuit, il ne vit personne que *Tchanderma*, (la lune, qui souriait de sa chûte; il en eut un tel dépit, qu'il la maudit, en disant que tous ceux, qui le verrait ce jour là, soit directement, soit seulement par réflexion, seraient en butte à la médisance ou à la calomnie; pour détourner ce présage, (dont *Chrisnen* lui-même éprouva l'influence, dans l'affaire du talisman de *Satterjit* (1)) les Indous offrent

(1) Tome I. chap. VIII. page 577.

un sacrifice à *Ganaish* chaque mois, le quatrième jour de la pleine lune; et en général la mythologie lui donne la préeminence sur tous les *Deiotas* subalternes; quoique Swami Cartue ou Scanda (1) son frère, fils de *Mhadaio* et de *Parbutty*, paraisse cependant la mériter mieux que lui.

Scanda, dit M. de Polier, n'est-il pas le *Deiotas* de la guerre, n'est ce pas lui que le destin avait désigné comme le libérateur des *Deiotas*?

Précisement, reprit le docteur, après la victoire, qu'il remporta à leur tête sur le méchant *Daint Taraché* (2), ils voulurent par gratitude le reconnaître comme leur chef, et envoyèrent une députation à *Kailas parbut* chargée, de lui offrir cet honneur; *Mhadaïo* était avec ses deux fils, quand les envoyés arrivèrent, et sans que les fables en donnent de raison, tout en acceptant l'offre des *Deiotas*, pour l'un des deux, il leur ordonna d'entreprendre à l'instant le tour des

(1) Ce *Deiotas* a plusieurs noms rélatifs aux fables sur sa naissance; il a six visages, douze bras, il est le chef des armées célestes, le mars indien selon M. Jones. Dissertation de ce savant sur les dieux de la grece de l'Italie et de l'Inde. page 191.

(2) Tome I. chap. I. page 216.

cieux, et de la terre, ajoutant que celui, qui serait le plutôt de retour de cette course jouirait de la prééminence que les *Deiotas* offrait à *Scanda*.

Cette condition paraissait la lui assurer, puis qu'il a un paon pour monture, tandisque *Ganaish* n'a qu'un *Rat*, mais suppléant à ce triste équipage, ce *Deiotas* aussi spirituel, que *Scanda* est vaillant, se rendit auprès des trois grands *Deiotas* rassemblés et tournant autour d'eux en leur baisant les pieds, il s'arrête après leur avoir rendu cet hommage; interrogé sur le motif de ce qu'il vient de faire, il leur repond: „qu'en tour„nant autour du créateur, du conservateur, „du destructeur, de l'univers, il a parcouru „la terre et les cieux, accompli par conse„quent l'ordre, qu'il a reçu de *Mhadaio*, et „fini son voyage." Swam Cartue cependant s'étant mis tout de bon en chemin, parcourait la terre et les cieux, mais trouvant les traces de *Ganaish* partout, où il passait, il fut obligé à son retour de convenir que son rival sans bouger de sa place, avait emporté sur lui le prix de la course, sur cet aveu *Ganaish* obtint la prééminence sur les *Deiotas* subalternes (1), prérogative, qu'il con-

(1) Selon M. Jones les caractères de *Ganais* ou *Ganesa*, ont une identité frappante à ceux de *Janus*, voyez

serve; car toutes les solennités, toutes les cérémonies réligieuses et prières, même celles, qu'on adresse aux *Deiotas* supérieurs tous les ouvrages sérieux, toutes les affaires importantes commencent toujours par une invocation à *Ganaish*, on place son image dans tous les temples, dans les rues, dans les chemins, dans les campagnes aux pieds des arbres, afin que tout le monde soit à portée de l'invoquer.

Par le choix des *Deiotas*, les fils de *Mhadaio* ont acquis le droit d'être regardés comme appartenant à la première hiérarchie de ces êtres, les *Deiotas* particulièrement attachés à la personne de *Vichnou* ont cette prérogative par leur nature et leurs fonctions, ainsi le serpent *Scisnak* (1);....

Comment, dit M. de Polier, j'ai cru que les serpens étaient regardé comme de mauvaises intelligences!

Généralement, répondit le docteur, les serpents sont en effet classés parmi les mau-

---

sa dissertation citée ci-dessus page 166, 167, 168, tome I. des mémoires asiatiques, traduction française; et les excellentes notes de M. Langles sur cette dissertation page 220, 221, 222 note XI et 14.

(1) *Attiffechen* ou *Ananter*, car il a plusieurs noms comme la plus part des *Deiotas*.

vais génies, et leur tribu habite les *Patals*, mais *Seisnak*, est distinguée des autres: il est aussi renommé par sa force que par sa sagesse; sur une de ses têtes, car il en a mille, il charie l'univers, ses autres têtes servent de chevet à *Vichnou*, de ses mille bouches il repète sans cesse les noms, et les attributs de dieu, et comme *Vichnou* est une émanation de l'être suprême, *Seisnak* chante sans interruption les louanges de ce grand *Deiotas*, il est avec lui dans le *Baikunt*, toujours incarné sur la terre, lorsque son divin maître s'y manifeste. Nous l'avons vu sous l'apparence de *Latchémund* (1) être le frère, l'ami de *Ramtchund*, le compagnon de son exil, et de ses hauts faits, doué de tous les pouvoirs assortis à ses importantes fonctions, il conserve les mêmes caractères dans son incarnation en *Bulbhader* (2), que dans celle de *Latchémund*: et de plus, il prêche la divinité de *Chrisnen*, il rend le peuple attentif à ses miracles, et par son éloquence persuade la multitude ignorante ou aveugle (3); enfin son pouvoir et sa force se montrent, par le

(1) Tome I. chap. III. page

(2) Tome I. chap. V. page 424. note 1.

(3) Tome I. chap. VII. page 545.

danger, qu'il fait courir à la ville *d'Hastenapour*, lorsqu'il s'est chargé d'arranger l'affaire du mariage du fils de *Chrisnen* (1), et l'on voit la haute idée que la mythologie donne de lui, dans les honneurs, que lui rendent les *Deiotas*; lorsque quittant le corps de *Bulbhader*, il reparaît sous sa forme, et se plonge dans la mer, pour aller à *Tal* sa résidence: et dans le *Baikunt*, y attendre *Vichnou*, prêt à quitter le corps de *Chrisnen* (2).

Egalement employé au service du grand *Deiotas*, l'aigle *Garud* lui sert de monture, nous avons vu qu'au bout de dix mille ans d'incubation, ce *Deiotas* sortit de l'un des oeufs, que *Caslup* son père avait donné à sa femme *Banta* (3), et par ses forces prodigieuses, ainsi que par ses fonctions, il est au premier rang des *Deiotas* subalternes. Sa mère avait eu une dispute avec sa soeur Cadrou; ....

Cadrou, dit M. de Polier, n'était ce pas aussi une femme de *Caslup* et la mère de la tribu des serpens?

(1) Chap. IX. page 36 de ce volume.
(2) Chap. XI. page 142 de ce volume.
(3) Chap. XII. page 155 de ce volume.

Précisément, réprit le docteur, la dispute des deux soeurs avait eu pour objet la couleur des chevaux du soleil. *Banta* les disait blanc, *Cadrou* les supposait noir, elles convinrent d'un pari dont les conditions furent, que celle qui le perdrait serait esclave de l'autre, la ruséc *Cadrou* appellant à son secours toute sa nombreuse lignée de serpens, ils enveloppèrent si bien les coursiers du soleil, que de blanc qu'ils étaient ils parurent absolument noir; par cet artifice *Banta* perdant la gageure perdit aussi sa liberté, que *Cadrou* consentit cependant à lui rendre, à condition que son fils *Garud*, la rachetterait en lui procurant un pot d'eau d'immortalité; la chose n'était pas facile, Rajah *Ainder* et ses *Deiotas* jaloux de ce trésor, que *Vichnou* a tiré pour eux de la mer de lait, en sont très avares, et *Garud* après avoir prié Rajah *Ainder*, de lui céder un peu de cette boisson, en vint aux ménaces, lui déclarant, qu'il allait le détruire, se rendre le maître du ciel, et obtenir par la force cette eau, qu'il lui refuse; le souverain du firmament trop faible pour lutter contre *Garud*, implora le secours de *Vichnou*, mais le grand *Deiotas*, connaissant les forces prodigieuses du fils de *Banta*, et voulant l'attacher à son service: lui promit „qu'il lui ferait donner de cette eau merveil-

„leuse, et qu'il serait le roi des oiseaux com-„me Rajah *Ainder* l'était du firmament," ajoutant, „que si *Garud* voulait se vouer à son service, Rajah *Ainder* lui-même serait obligé de lui rendre hommage; *Garud* ayant accepté les propositions de *Vichnou*, délivra sa mère et revint auprès du grand *Deiotas*, qu'il accompagne partout, demeurant avec lui dans le *Baikunt*: ainsi, quoiqu'il ne soit que l'égal de Rajah *Ainder* en qualité de souverain de la race volatile, il est cependant son supérieur, considéré sous le rapport de monture de *Vichnou*, et il appartient par là à la première hiérarchie des êtres intermédiaires.

A la tête de la seconde les fables placent Rajah *Ainder*, souverain des cieux visibles ou *Sourgs*, et chef du firmament; revêtu d'une forme humaine, il est représenté avec quatre bras: il tient dans une main l'aira (1), son arme caractéristique, dans l'autre une pique, une fleur dans la troisième; sa monture ordi-

(1) L'aira en langue vulgaire, en Samscrit le Vadjrâ ou foudre, car selon M. Jones les caractères attribués à *Aindra* établissent son identité avec Jupiter conducteur des grecs et des latins. Dissertation de ce savant déja citée, et notes 37 de M. Langles, page 233 du tome I. des mémoires asiatiques. Traduction française.

naire se nomme *Airaput* (1), éléphant blanc, le chef des animaux que *Vichnou* fit sortir de la mer de lait, et dont il fit présent à *Ainder*; ce *Deiotas* est supposé avoir mille yeux repandus sur son corps, selon les fables cette singularité est une suite de son avanture avec *Ahlia*, la femme de *Gotum*.

Ah! dit M. de Polier; nous n'avions pas vu en effet, comment elle avait fini. Vous aviez laissé Rajah *Ainder*, métamorphosé en chat prenant la place du Rischi très empressé d'aller faire ses ablutions dans la rivière du Gange (2).

Vous n'y perdrez rien, reprit le docteur, car lorsque à l'appui des opinions mythologiques, je ne vous présente d'une fable que ce qui sert à prouver cette opinion, je reprends la même fable comme preuve dans une autre occasion, ainsi par exemple la première partie de cette histoire vous a montré, que les *Deiotas* sont sujets à des faiblesses humaines, et qu'ils ont le pouvoir de se transformer, vous allez voir par la conclusion de la fable qu'à leurs attributs caracté-

(2) Ou Airâvât.

(3) Page 195 de ce chapitre.

ristiques originaires, ils s'en joint encore, qui sont les suites des malédictions et bénédictions, auxquelles ils sont assujétis; nous avons donc laissé *Aindra* et *Tchanderma* son confident, très content d'avoir écarté *Gotum* le Rischi; *Aindra* transformé en chat prenant sa place et le saint homme courant au Gange pour y faire ses ablutions: mais la *Deiotany* rivière, très étonnée de voir arriver son dévôt si matin et d'être réveillée avant le tems, où le vrai coq se fait entendre, reçut assés mal le Rischi en lui demandant la raison de cet improcédé; une explication s'en suivit, alors *Ganga* très sûre que son réveil matin n'avait pas encore chanté, conçut le soupçon de quelque tromperie et exhorta le *Rischi* à retourner bien vîte chés lui. En y arrivant, il s'aperçut en effet du tour que les deux *Deiotas* lui ont joué, dont il se venge, en les maudissant, et en les frappant de manière, que tout le corps de Rajah *Ainder* fut couvert de meurtrissure et de taches; condamné par le *Munis* à conserver toujours ces marques de son avanture, le souverain des *Sourgs*, n'osant se montrer non plus que son confidant, quoique celui-ci fut moins maltraité que lui, ils se cachèrent tout deux, le premier dans un réservoir, l'autre dans les lieux les moins fréquentés, qu'il put trouver; cependant les *Deiotas* ne voyant point revenir leur

chef après l'avoir cherché partout, le croyant tué par les *Daints*, et ne pouvant rester sans souverain, ils offrirent l'empire à *Jujat*, mais comme nous l'avons vu (1) *Suchtely*, femme d'*Ainder*, qui aimait encore son infidéle époux, se refusant à reconnaître ce prince, lui prescrivit une condition, qu'il ne put exécuter, et tandis qu'il travaillait inutilement à la remplir, elle engagea les *Deiotas* à recommencer leurs recherches; plus heureuses que les premières, ils découvrirent *Tchanderma* dans une forêt écartée, sachant qu'il avait accompagné Rajah *Ainder*, la nuit qu'il avait disparu, ils le questionnèrent, et apprirent de lui leur avanture nocturne, ainsi que la malédiction, qui en était la suite. Aussi-tôt les *Deiotas* se rendant en foule au reservoir, où Rajah *Ainder*, cachait sa honte, le conjurèrent de venir reprendre les rênes de l'empire; mais trop confus des taches, qui le couvrait ne s'occupant que du soin de les leurs cacher en s'enveloppant des plantes du rivage, il se refusa à leur sollicitations. Les *Deiotas* touchés de l'état, où ils voyaient leur souverain, recoururent à *Vichnou* et à *Birmah*, cependant comme une malediction ne peut s'anéantir, les deux grands

(1) Tome I. chap. V. page 400. 401.

Deiotas ne purent que leur indiquer le seul moyen, qu'ils avaient de modifier celle du *Rischi* c'était d'aller en corps bénir leur empereur en lui souhaitant que chacune de ses milles taches devinssent un oeil; leur voeux étant exaucés, le souverain des *Sourgs*, en état de reparaître sans confusion à leur regard, reprit son empire, depuis ce tems là il a des yeux sur toutes les parties de son corps.

Les vastes domaines de ce chef des bons génies sont divisé en sept départemens, qui sont gouvernés sous ses ordres par sept vices-rois habitant la région confiée à leurs soins; tandis que Rajah* *Ainder* en qualité de souverain des régions célestes, peut à son gré choisir le lieu de sa résidence; celle qu'il habite d'ordinaire s'appelle *Amaravati*; son palais *Vaivanti*, construit par *Biskarma*, l'architecte de *Vichnou*, réunit à la plus majestueuse à la plus brillante des architectures; une élégance et des commodités, qui annoncent le gout divin, qui préside à tous les ouvrages merveilleux de ce *Deiotas*; et qu'il a singulièrement dévéloppé dans l'ordonnance et la distribution des jardins *d'Ainder*, nommés *Nandana*, où des cascades sans cesse jaillissantes, des jets d'eaux, des bassins variés à l'infini entretiennent une éternelle verdure.

Joignant aux beautés de l'art toutes celles, qui sont la suite d'un terrain infiniment supérieur à celui des régions terrestre, les fruits, et les productions de ces campagnes délicieuses surpassent en excellence tout ce qu'on connaît de plus parfait sur la terre; là croît le fruit divin, nommé *Ambert*, qui donne l'immortalité, l'arbre merveilleux ou *Parajecte*, qui joint à la brillante fleur, qui le décore la vertu de préserver de tous les maux, de combler tous les désirs de ceux, qui s'assaient sous son ombre.

N'est ce pas, dit M. de Polier, l'arbre que *Southama*, femme de *Chrisnen*, emporta avec elle à *Dwarka* (1)?

Précisément, répondit le docteur, mais comme il n'a jamais pu être transplanté sur la terre, il disparut avec cette résidence miraculeusement sortie des eaux. Ces plantes merveilleuses avaient été tirée par *Vichnou* de la mer de lait, il les donna aux *Sourgs*, et parmi les richesses, qu'il rendis au *Deiotas* se trouvait encore l'eau d'immortalité, la vache *Cambdheva Deiotany*, qui procure les richesses, et tout ce qu'on désire, le che-

(1) Chap. IX. page 21 de ce volume.

val sacré, nommé *Saiam Caram*, si nécessaire et si souvent employé pour le sacrifice propitiatoire, qu'offrait dans les occasions solennelles, ou à la suite de leur victoires, les grands princes, ou conquérans.

En qualité de souverain des *Sourgs*, Rajah *Ainder* dispose de ces trésors tirés de la mer de lait, c'est à lui, qu'il faut s'adresser pour en avoir l'usage, ou la possession; on lui attribue aussi le pouvoir de dispenser la pluye, la sécheresse, l'abondance ou la stérilité, de diriger les vents, les orages, car tous les êtres phisiques sont autant de *Deiotas* soumis à ses ordres; son autorité s'étendant sur la terre, comme sur les *Sourgs* c'est à lui, qu'elle s'adresse lorsqu'elle a besoin d'appui, et non seulement Rajah *Ainder*, préside les *Deiotas* chargés de la garder, mais il surveille lui-même le département de l'est, qui selon les fables est particulièrement sous sa direction.

Aussi nombreuse que brillante sa cour est composée des êtres les plus distingués entre les 332 millions de *Deiotas* soumis à son empire; partagés en diverses classes, les antichambres de son palais fourmillent de *Deiotas* subalternes. Mais l'entrée du *Muilus* ou assemblée, qu'il préside, n'est per-

mise qu'au plus considérable : d'entre eux selon les fables, le plus haut degré de félicité, auquel puisse atteindre les ames, qui passent par les *Sourgs*, c'est de parvenir à ce *Muilus*; *Pand* le père des *Pandos*, qui après sa mort n'était arrivé que dans les antichambres *d'Aindra*, envoye *Nardman* à *Judister* lui demander la célébration d'un *Raisoo-yuc* (1) comme moyen de lui obtenir l'entrée du *Muilus* où Rajah *Ainder* assis sur un trône, est entouré des principaux *Deiotas* et des diverses troupes *d'Apatcheras*, à la tête desquelles sont *Rhanbha*, *Ourbekry*, *Mainka*, *Kertchi*, les quatre premières et les plus belles de ces nymphes célestes; qui déployant leurs talens, pour l'amusement du souverain des *Sourgs*, lui procure la jouissance des concerts les plus mélodieux, le spectacle ravissant des danses les plus voluptueuses; pendant lesquelles chaque mouvements de leurs pantomimes embaument l'air des parfums exquis, qui s'exhalent de leurs corps, composés d'essences délicieuses.

Quoique la durée de l'existence de Rajah *Ainder*, soit infiniment moins longue que celle des trois grands *Deiotas*, ou des

(1) Tome I. chap. VIII. page 602.

intelligences intermédiaires attachées à la personne de *Vichnou*, la vie du chef du firmament, est infiniment plus longue que celle des *Deiotas* sous ses ordres.

Fort bien, interrompit M. de Polier, mais vous ne m'avez point dit mon chèr docteur, qu'elle est la durée d'existence des *Deiotas* et des *Daints*?

Comme en général, répondit *Ramtchund*, ces êtres bons et mauvais, sont assujetis à des régénérations, lorsqu'ils meurent; la durée de leur vie ne pourrait se déterminer que par celle du système de création, si on voulait la suivre de son commencement à son terme final; mais sans entrer dans cet enorme calcul, leur vie à une prodigieuse durée, puisque selon toutes les fables des trois premiers âges les *Daints* vivent d'ordinaire cent mille ans: la carrière des principaux *Deiotas* subalternes, tels que le soleil, la lune, la mer est encore plus longue; cependant le terme de la vie du commun de ces êtres, beaucoup plus bornée dans ce quatrième âge, qu'elle ne l'était dans les trois premiers, n'est plus à présent que de cent années divines, chaqu'une de ces années est composée de 365 de nos années communes. Et ce sont ces 365 années vulgaires, qui composent le jour

et la nuit des *Deiotas*. Le jour commence, lorsque le soleil entrant dans le capricorne, nos jours commencent à croître, la nuit, lorsque cet astre entrant dans le cancer, nos jours diminuent.

Ainsi, dit M. de Polier, chaque jour des *Deiotas* a la durée de six de nos mois.

Oui, répondit le docteur, vous verrez, quand nous en serons au sort des ames après la mort, que ces deux périodes sont très importantes, parce que selon la mythologie ceux, qui meurent, hommes ou *Deiotas*, pendant les six mois de jours, entrent dans les *Sourgs*, dont les portes sont ouvertes, mais comme elles se ferment pendant la nuit, ceux qui meurent dans les autres six mois, sont obligés d'attendre dans le *Nark*, qu'elles se rouvrent avec le jour.

Infiniment plus longue la vie de Rajah *Ainder* dure pendant quatorze *Monunter*. Le *Monunter* est une période de trois cent quatre vingt millions, cinq cens septante un mille, quatre cent vingt huit de nos années communes, au bout de ce terme, il ne se régénère pas dans un autre corps, comme le général des *Deiotas*, mais il finit sa carrière, un autre Rajah *Ainder* lui succède, et cet

événement est toujours accompagné d'une crise dans la nature, semblable à celles qu'amènent les nuits de *Birmah*.

Selon ces fables, dit M. de Polier, il paraît en effet que la mythologie accorde de grandes prérogatives à *Ainder*?

Oui, répondit le docteur, néanmoins en le représentant comme le souverain des cieux et de la terre, en lui attribuant des jouissances, des droits, quelques pouvoirs même, qui marquent sa supériorité sur tous les *Deiotas* subalternes, les fables dans les détails, où elles entrent à son égard, mettent tant de restrictions aux droits, qu'elles lui accordent, tant d'entraves aux pouvoirs, qu'elles lui supposent, si peu d'importances à ses fonctions, qu'aucune d'elles ne le représentent jamais, comme ayant une puissance indépendante, en vertu de laquelle il puisse changer les loix établies dans son empire, ou les fonctions qu'exercent les *Deiotas* ces sujets; ni procurer à l'homme quelque avantage, ou resister enfin par lui-même aux *Daints* ses ennemis, et ceux du genre humain; selon ces fables: toujours assujetis aux volontés des trois grands *Deiotas* aux réglemens établis dès le commencement du système de création, Rajah *Ainder* n'a d'autres

fonctions que celle de les maintenir, d'autres pouvoirs que ceux de lieutenant ou de ministre toujours contraint à suivre les voyes, qu'on lui a tracée; et qui dans toutes les occasions qui sortent de la routine ordinaire se voit forcé d'avouer son ignorance ou son impuissance; ainsi lorsquela terre a recours à lui pour la délivrer de l'oppression des *Daints* il est obligé de convenir, qu'il ne peut l'aider et d'implorer avec elle le secours des grands *Deiotas* (1), dans les guerres particulières, qu'il a souvent avec ces mauvais génies, on le voit presque toujours mis en fuite, vaincu, forcé de devenir leur tributaire, ou chassé de ces états, ne pouvoir se relever de ses fréquentes défaites sans le secours de *Vichnou*.

Rajah *Bal* (2) *Daint*, et conquérant du premier âge après avoir subjugué toute la terre s'était emparé des *Sourgs*, et Rajah *Ainder*, mis en fuite se refugie, dans le *Baikunt*, laissant à son redoutable rival le trône et l'empire, qu'il ne peut lui disputer: cependant bien-tôt aprés, rétabli dans ses états par le secours de *Vichnou*, l'usurpateur est contraint à fuir à son tour, mais le

(1) Tome I. chap. V. page 397.
(2) Tome I. chap. III. page 273 à 276.

souverain des *Sourgs* ne jouit qu'en tremblant de la tranquillité que lui procure cette victoire; il ignore le lieu ou s'est refugié son redoutable ennemie: tout ce dont il est sûr, c'est qu'il vit, et que tant qu'il existe, il peut se relever de sa défaite: Rajah *Ainder* inquiet de cette perspective, confie ses craintes à *Brisput* son *Gourou*, qui au moyen de quelques incantations réligieuses découvre, que le héros que redoute son disciple; honteux de sa défaite s'est retiré sur une montagne éloignée, où métamorphosé en âne il se cache à tous les yeux; enchanté de cette découverte, Rajah *Ainder* se flatte, qu'il viendra aisément, à bout de détruire son rival; se mettant à la tête d'une nombreuse armée, il entoure la montagne, où Rajah *Bal* paissant tranquillement, n'avait que ses propres forces à lui opposer; mais il en sentait, encore tellement la supériorité, que loin d'être effrayé à la vue de son adversaire, et des nombreuses troupes, qui l'accompagnaient, il répondit à quelques railleries, que lui adressait son rival, sur la forme abjecte, qu'il avait pris, „qu'il lui conseille de ne pas s'énor-„gueillir d'une victoire, qu'il ne doit qu'au „secours des grands *Deiotas*, que quant à „lui sa métamorphose n'avait d'autre motif, „que celui de s'épargner le chagrin, que lui „causait la vue de ses amis, de ses ministres

„de son armée en déroute : mais que bien „loin, de vouloir se soustraire à sa pour„suite, ou de sentir quelque diminution dans „ses forces, il voulait bien l'avertir que s'il „osait s'avancer, il le jeterait d'une seule rua„de si loin, lui, et son éléphant, qu'il ne „conserverait pas un os entier dans leurs „corps;" malgré l'armée, qui entourait Rajah *Ainder*, cette menace lui parut si redoutable, que ne jugeant point à propos d'en courir les risques, il se retira, prudence approuvée de *Vichnou*, qui connaissait les forces respectives de ces deux Rajahs.

Comme dans les arrêts du destin, tout Rajah quelconque, qui par ses victoires et ses conquêtes se sera mis en état de célébrer les cent sacrifices ou *Yucs* solennels auxquels la possession des *Sourgs* est attachée, est en droit d'en chasser Rajah *Ainder*; ce *Deiotas* toujours craintif de perdre ses beaux domaines, ne voit qu'en frémissant la célébration de ces *Yucs*. Aussi les fables le représentent elles sans cesse occupé du soin d'empêcher ce centième sacrifice, soit en implorant le secours de *Vichnou*, dont l'incarnation en nain, empêcha Rajah *Bal* d'accomplir ce *Yuc* (1) : soit en usant de quel-

(1) Tome I. chap. III. page 273 à 279.

que stratagême par lequel il supplée à son incapacité de repousser par la force, des ennemis aussi formidables qu'ambitieux.

Le Rajah *Sagur*, qui vivait au commencement du premier âge, était un de ces fameux conquêrans, dont l'ambition aspirait à envahir la terre, et les cieux; aidés par ses six mille fils, princes aussi guerriers et valliants, qu'il l'était lui-même, il avait déja conquis tout le *Mirtlok*: voulant subjuguer les *Sourgs*, il avait aussi accompli quatre vingt dix-neuf sacrifices et préparait tout pour la solennité du centième, après lequel rien ne pouvait plus s'opposer à son *désir* de detrôner Rajah *Ainder*, qui déja n'avait pu lui refuser le cheval nécessaire à la célébration de ce dernier *Yuc*. Mais frémissant du danger, qu'il court, le souverain des *Sourgs* assemble un conseil extraordinaire de tous les *Deiotas* pour aviser aux moyens, d'empêcher l'exécution de cette fatale cérémonie; après beaucoup de déliberations inutiles, par l'impuissance du chef du firmament d'exécuter les conseils, qu'on lui donne, on se rabat, ne pouvant employer la force, à essaier la ruse: ainsi tandis que les officiers de *Sagur* emmènent la victime, qu'on leur a livrée; des *Deiotas* fidèles les suivent sans être aperçus et profitant de la nuit, ils leur enlèvent furtivement le cheval, qu'ils

conduisent dans le dernier des *Patals*, où ils l'attachent derrière un fameux Muni, nommé *Capelman*, qui était tellement absorbé dans l'extase contemplative du culte de l'être suprême, qu'il n'aperçoit point ce qui se passe autour de lui. *Sagur* instruit par ses officiers de la perte de la victime, envoya aussi-tôt ces six mille fils à sa recherche, et ceux-ci après avoir parcouru les cieux et la terre sans trouver le cheval sacré, se rendirent enfin dans le *Patal*, nommé *Tal*, où résidait Capelman. A la vue de *Saiam Caram*, les princes irrités, injurient le *Muni*, l'accusent de leur avoir volé le cheval; se mettant en devoir de le reprendre ils maltraitent le saint homme, qui réveillé de son extase, et courroucé de l'audace des fils de *Sagur*, de la distraction, qu'il lui occasionnent, porte sur eux son regard foudroiant, et les réduit en cendres. Ce terrible événement ayant empêché *Sagur* de célébrer le centième *Yuc*, Rajah *Ainder* échappa au danger, dont il avait été menacé, et conserva la possession et le gouvernement des *Sourgs*.

Occupant après lui la place la plus distinguée dans la hiérarchie, dont il est le chef, les sept vices rois, qui sous ses ordres gouvernent les sept régions célestes, ont

avec les pouvoirs communs à tous ces êtres intermédiaires, des fonctions particulières, à chacun d'eux, et une influence journalière sur la terre, puis que ce sont les *Deiotas* planètes, et que chacun d'eux préside à l'un des jours de la semaine.

Sour, où le soleil chargé du soin d'éclairer la terre, est le fils de *Cashup* et *d'Aditi* (1), dont il porte aussi le nom. Il régit le premier des *Sourgs*, nommé *Bhourlok*, et les fables personnifiant ce corps céleste, le représentent sous une forme humaine, assis sur un char radieux, attelé de sept chevaux, conduit par le *Deiotas Aran*, et suivi de mille génies, qui lui rendent hommages en chantant ses louanges; sans cesse occupé à parcourir les douze stations, qui réglent sa course, dans la région, qu'il gouverne, *Sour* a une multitude de noms, entre lesquels il y en a douze, qui désignent son pouvoir ou son influence distincte, sur chaque mois, et sous le nom *d'Adit*, il préside au dimanche. Moins éclatant actuellement, qu'il ne l'a été d'origine, la mythologie attribue ce phénomène à son amour pour sa femme *Sangia*; cette *Deiotany*, fille de

(1) Page 137 de ce chap.

Bickerma, l'architecte des *Sourgs*, ne pouvait s'accoutumer a l'étonnante splendeur de son époux: saisie de crainte à cette vive lumière, elle se substitua un fantôme, qu'elle avait produit, et qui lui était si ressemblant, que le *Deiotas* trompé, croyant voir sa femme, en eut un fils; ayant découvert son erreur, il abandonna le fantôme, vint chercher *Sangia*, qui s'était retiré chés son père. Celui-ci touché des frayeurs de sa fille, imagina pour la soustraire à son époux de la métamorphoser en jument; mais le soleil, impregnant de ses rayons cet animal, *Sangiac* eût de son époux, *Assoumi* et *Comar*, deux *Deiotas Jumaux*, toujours inséparables, médecins des *Deiotas*. Cependant *Sour* toujours plus amoureux de sa femme, revint chés son beau-père le supplier de diminuer si possible, l'éclat incommode et dangereuse qui mettait obstacle au désir, qu'il avait de vivre avec son épouse; aussi-tôt *Bickerma* d'une main habile et légère retrancha les contours de la figure de son gendre, et le réduisit à l'état, où il est actuellement.

N'est ce pas, interrompit M. de Polier, de ces rognures du soleil, qu'est formé le *Chacre* ou anneau *Sundarsun*, arme de *Vichnou*?

Précisement, répondit le docteur, depuis cette opération le soleil réuni à *Sangiac* en eut le *Deiotas Jamraje*, et tous les bons génies, nommés *Sours*.

Remplissant pendant la nuit, les mêmes fonctions, que le soleil exerce pendant le jour, *Tchanderma* ou la lune éclaire aussi la terre; elle parcourt sans cesse les vingt sept constellations, qui lui sont marquées dans le deuxième des *Sourgs*, nommé *Bhoverlok*, dont elle est le vice-roi; selon quelques unes de leurs fables ce *Deiotas* est une régénération de *Vichnou*, selon d'autres de *Mhadaio*; mais toutes lui accordent une grande influence sur la nature, et sous le nom de *Som* il préside au jour que les Européens appellent lundi.

Le troisième des *Sourgs*, nommé *Sourlok* a pour vice-roi *Mogult*, fils de la terre, il donne son nom de *Bhom* au jour sur lequel il préside, et qui est le mardi des Européens, et c'est dans cette troisième région céleste que la mythologie place la généralité des *Deiotas*, c'est-à-dire ceux, qui n'ont point de département particulier.

J'ai cru, dit M. de Polier, que tous ces êtres habitaient les *Sourgs* et le *Baikunt*.

Ils vont au *Baikunt*, reprit le docteur, rendre leurs hommages à *Vichnou*, ils peuvent de meme aller dans tous les *Sourgs*, et sont toujours prêts à exécuter les ordres des trois *Deiotas*, ainsi que ceux de Rajah. *Ainder*; mais c'est dans le *Sourlok*, qu'habitent tous ceux que leurs fonctions n'attachent pas à quelque autre demeure.

C'est *Bhoud* (1) surnommée *Gaian* ou savant, qui gouverne *Mehr-lok* le quatrième des *Sourgs*.

Ce *Bhoud*, demanda M. de Polier, est ce le mème, qui est le fils naturel de la lune et de *Tara* femme du *Deiotas Brisput* (2)?

Oui, répondit le docteur, cette avanture avait été couverte d'un si profond mystère que *Brisput* le croyant son propre fils, mit tous ses soins à l'instruire dans toutes les sciences des *Deiotas*; voulant aussi, qu'il fut initié dans celle des *Daints*, nous avons vu, qu'il le remit à *Soucker*, pour qu'il lui enseigna leur *Bidia* (3), de manière que ce

(1) Ou Mercure.
(2) Page 194 de ce chapitre.
(3) Page 206 de ce chapitre.

jeune *Deiotas* devint célèbre par l'étendue de ses connaissances, ainsi à son retour de chés son dernier instituteur, il fut reçu avec empressement, des *Deiotas*; *Tchanderma* apprenant la grande réputation de son fils et voulant jouir de sa gloire, vint trouver Rajah *Ainder*, lui confia l'avanture à laquelle *Bhoud* devait sa naissance, en le priant de lui aider à reclamer son fils; le souverain des *Sourgs* s'adressant à *Brisput*, lui apprit ce secret, mais il ne voulut point y croire, parut même si faché, qu'on osa faire une telle supposition, que Rajah *Ainder*, qui en voulant satisfaire *Tchanderma*, ne voulait pas irriter son *Gourou*, en appella aux trois grands *Deiotas* pour la décision de cet affaire; ceux-ci ayant convoqué tous les *Deiotas*, *Tara*, mère de *Bhoud*, fut citée devant cette auguste assemblée, interpellée de déclarer par serment, la vérité, elle avoua, que *Tchanderma*, était le père du jeune *Deiotas*, celui-ci avait dès longtems pénétré ce mystère par les lumières étonnantes, que lui donnaient les deux corps de sciences, auxquelles *Brisput* et *Soucker* l'avaient initié; ce fut même la raison pour laquelle, résistant à la passion que lui témoignait *Déjani*, la fille de *Soucker*, et à l'offre, que celui-ci lui faisait de la main de sa fille il allégua modestement, que n'étant point fils de Bramine il ne pouvait aspirer à

cet honneur ; ce refus irrita tellement *Daijany*, que dans sa colère elle maudit *Bhoud*; malédiction, qui eut un tel effet, que ce *Deiotas*, malgré sa beauté, son esprit, son profond savoir, ne joue point dans la mythologie le rôle, que tous ces avantages semblent annoncer, car *Melrlok*, qu'il régit est le plus petit des *Sourgs*, et le jour, qu'il préside, auquel il donne son nom *Gaian*, et qui est le mercredi des Européens, n'est employé chés les Indous, qu'aux détails de leurs habillemens; ou le regarde même comme étant d'une si malheureuse influence dans toutes les affaires ou entreprises importantes, qu'on n'en commence aucune ce jour là, persuadé qu'elle aurait une fatale issue.

Jan-lok le cinquième des *Sourgs*, supposé servir de demeure aux Rischis, *Munis* ou autres personnages mythologiques reputés saints, et inspirés, est régi par *Brisput* (1), dont nous avons déjà souvent parlé; outre sa dignité de vice-roi de cette région céleste, il est le directeur spirituel, où *Gourou* de tous les *Deiotas*, nommé à cet emploi par *Birmah* lui même, à cause de ses grandes lumières et connaissances, dans les sciences sacrées ; cette fonction lui donne une telle

(1) Ou Jupiter.

considération, que Rajah *Ainder* lui-même soumis à son autorité, craint de le facher comme nous venons de le voir, qu'il lui doit les mêmes hommages, lui rend les mêmes devoirs, et soumet sa conduite à ses directions de même que les moindres d'entre les *Deiotas*; votre jeudi, jour auquel il préside, s'appelle *Jivi* d'un de ses noms.

La sixième des régions célestes ou *Sourgs*, nommée *Taplok*, est la demeure des pénitens, particulièrement de ceux, qui se brûlent eux-mêmes par dévotions; c'est *Soucker* (1), qui le gouverne.

Comment? demanda M. de Polier, le directeur ou *Gourou* des *Daints*!

Le même, répondit le docteur, petit-fils de *Birmah*, fils de *Bhreg* (2) le *Rischi*: l'emploi, qu'il remplit chés cette mauvaise race d'être, ne lui ôte point ses prérogatives de *Deiotas*, et de Bramine; ses étonnantes mortifications et pénitences, lui méritent l'honneur de régir le *Sourg* des pénitens; selon les fables, il consacra cent mille an-

(1) Ou Venus.

(2) L'un de sept Rischis originaires.

nées de sa vie, à parcourir un espace déterminé sans changer jamais d'atitude: pendant ce long période; il s'amassa sur son corps, tant de poussière, de boue, de terre, qu'il était caché sous une colline, et que les arbres et les plantes croissaient sur lui; son père *Bhreg* ignorant, où était son fils, le chercha partout: ne le trouvant ni dans les *Sourgs*, ni dans les *Patals*, ni dans le *Nark*, il vint enfin chés *Cal* le *Deiotas* de la mort, auquel il le demanda, le ménaçant de le détruire, s'il s'obstinait à le retenir. Souriant aux menaces du Rischi, *Cal* répondit, „quelles ne l'inquiétaient guerre; que son père „*Birmah* et mille *Birmah* avant lui, avaient „été contraints de se soumettre à son empi„re, que son fils et lui auraient leur tour „sans pouvoir lui échapper;" cependant ajouta-t-il, „comme ce moment n'est pas enco„re venu, je veux bien vous dire que *Souk*„*ker* vit encore, qu'il se porte bien, que vous „le retrouverez." Se concentrant alors en lui-même, le *Deiotas* de la mort apprit au *Rischi* après un moment de silence, que son fils faisait un *Tap* ou pénitence: qu'il était couvert d'une montagne, dont il lui indiqua la place; sa dévotion finie *Soucker* prit le gouvernement du *Taplok*, mais il paraît que son père *Bhreg* partage avec lui l'honneur de présider au jour de la semaine sur lequel

influe cette planète, puis que le vendredi, s'appelle jour de *Bhreg*.

Le *Sut-lok*, le septième et le plus élevé des *Sourgs*, est la demeure des êtres, qui ne mentent jamais ; des femmes assés courageuses pour se brûler dans cinq transmigrations différentes, sur le corps de leurs maris. C'est *Sanitcher* (1), fils du soleil, qui le gouverne, il est né de ce fantôme, que *Sangia* mit à sa place avant l'opération que subit son époux : lorsqu'ils furent réunis, et qu'elle lui donna un autre fils, nommé *Jamraje*, elle conçut une si forte haine contre son beau-fils, qu'elle voulut le détruire ; mais le soleil le prenant sous sa protection déclara à sa femme que ce jeune *Deiotas* était destiné à régir le plus élevé des *Sourgs*, et que *Jamraje* gouvernerait *le Nark*, en conséquence *Sanitcher* est le vice-roi du *Sut-lok* ; le samedi, auquel il preside s'appelle *Sany*.

Un moment, dit M. de Polier, avant d'aller plus loin répétons, s'il vous plait, les noms des sept *Sourgs*, ceux des *Deiotas*, qui les régissent, ceux des jours de la se-

(1) Ou Saturne.

maine, auxquels ils président, et sur lesquels ils influent ; car je voudrais en avoir une idée distincte.

Volontiers, répondit *Ramtchund*, et pour vous la donner je vais les mettre en tableau sous vos yeux, ainsi ;

Les sept *Sourgs.*	les sept *Deiotas.*	les sept jours de la semaine.
1. *Bhourlok.*	*Sour.* le soleil.	*Adit bar*(1), dimanche.
2. *Bhoverlok.*	*Tchandermna.* la lune.	*Som bar.* lundi.
3. *Sourlok.*	*Mungult.*	*Bhom bar. mardi.*
4. *Mehrlok.*	*Bhoud.*	*Gayan bar.* mercerdi.
5. *Janlok.*	*Brisput.*	*Jû bar.* jeudi.
6. *Taplok.*	*Soucker.*	*Bhreg bar.* vendredi
7. *Sutlok.*	*Sanitcher.*	*Sany bar.* samedi.

Bien, dit M. de Polier, ne me donnerez-vous pas aussi la distribution des *Patals* ?

Nous n'y sommes pas encore, répondit le docteur, il faut finir l'article des *Deiotas*, et comme chaque corps terrestre est présidé par

(1) Bar veut dire, jour, en Samscrit.

un de ces êtres de même que les corps célestes ; la terre ainsi que les *Sourgs* en est remplie, nous continuerons demain à nous occuper de leurs diverses hiérarchies. En disant ces mots *Ramtchund* se leva, la séance finit.

CHAPITRE XIII.

Continuation des *Deiotas* subalternes, la terre, ses huit gardiens, les mers divisées en régions, Rajah *Bären*, leur souverain, les *Deiotas* rivières appartiennent à cette hiérarchie ; ils ont à leur tête trois *Deiotany* : la *Jumna*, épouse de *Chrisnen*, *Soursetti*, fille de *Birmah*, *Ganga*, fille du mont *Hermantchel*, placée sur la tête de *Mhadaio*. Histoire du voyage de *Ganga* avec le Rischi *Bhagirut* ; des *Daints*, de leur demeure, les Patals, tribut des serpens, leurs huit chefs éclaires ces demeures, ces animaux reputé *Daints*, il y en a de bons ; fable d'*Outanpud*. Hiérarchie des *Daints* souvent interrompue par leur esprit de revolte, d'indépendance ; les *Daints* d'origines ont pour chef *Sund*, et *Apsand*. Ceux, qui le sont dévenus font une exception à la généralité de ces êtres. Cours resumé, sur les *Deiotas* inférieurs ; on ne peut les regarder comme des Dieux ; les *Rischis* leur sont *supérieurs*, neuf *Rischis* d'origine. Il y en a, qui le sont dévenu par leur sainteté. Histoire de *Bisvamiter*. Pouvoirs des *Rischis*, leur longévité. Les *Bhagts* les remplacent dans le troisième et quatrième âge, histoire de *Dherou*, de *Namdhaio*, de *Cabir* ; trois *Bhagts* célèbres. Digression sur la secte des Sik'hs, de laquelle est l'instituteur de M. de Polier.

Nous allons donc passer en revue les *Deiotas* terrestres, dit M. de Polier à son instituteur, lorsqu'ils se furent assis, du moins,

répondit le docteur, vous ferai-je connaître les plus considérables ; ainsi que je l'ai fait en vous parlant des *Deiotas* célestes; nous commencerons par la terre, qui est elle-même une *Deiotany*. Vous l'avez vu sous la figure d'une vache se présenter à Rajah *Ainder*, ou aux trois grands *Deiotas*, lorsqu'elle a besoin de leur assistance, on lui donne des fils; *Mungult*, qui régit le troisième *Sourg* en est un, ainsi que le fameux *Daints Bhounasser*, vaincu par *Chrisnen*, et qui détenait prisonnière les seize mille princesses, qu'épousa cette incarnation. La terre, se présenta dans cette occasion au fils de *Basdaio* sous la forme d'une femme demandant grace pour son petit-fils, le fils de *Bhounasser*, et elle obtint, qu'il fut rétabli par *Chrisnen*, sur le trône de son père (1). Sous la protection des trois grands *Deiotas*, ainsi que de Rajah *Ainder* les huit départemens, dans lesquels la terre est divisée, sont confiés à la garde de différens *Deiotas*, qui ont chacun leur district assigné, comme il suit;

Leur chef Rajah *Ainder* à l'est (2).

(1) Chap. IX de ce volume, page 17.

(2) Quoique l'orient soit censé sous la direction particulière de Rajah *Ainder*, son olimpe est cependant le

Le *Deiotas* du feu, au	sud est.
Le juge de l'enfer, au	midi.
Les *Daints*, au	sud ouest.

Les *Daints*, interrompit M. de Polier, ces mauvais génies! —

Oui, reprit le docteur, les *Daints*, selon les fables, étant toujours jaloux des *Deiotas*, veulent avoir les mêmes places, toutesfois vous verrez, qu'en cédant à cette prétention, on ne leur a accordé, cependant qu'un seul quartier à garder, encore est ce celui, qui est voisin du district du juge de l'enfer. Mais reprenons,

Le *Deiotas* des eaux, garde	l'ouest.
Celui du vent,	le nord ouest.
Coubair (1), *Deiotas* des richesses,	le nord.
Et *Yis* un des noms de *Mhadhaio*,	le nord est.

Ces huit gardiens de la terre sont donc, demanda M. de Polier, les premiers *Deiotas* de la hiérarchie terrestre?

---

mont *Mérou*, ou nord pôle représenté allégoriquement, comme une montagne d'or.

(1) Ou Cuvera le plutus indien. Dissertation de M. Jones déjà citée, mémoires asiatiques traduction française. I. Vol. page 186. note 77. page 250.

Quoique les fables, répondit le docteur, ne soient pas aussi précise sur le rang des *Deiotas* de cette seconde hiérarchie, qu'elles le sont sur ceux, qu'ils occupent dans la première, il paraît néanmoins que ceux de ces êtres, qui avec Rajah *Ainder* surveillent les huit quartiers de la terre, doivent être mis à la tête des autres, et cela avec d'autant plus de droits, qu'il y en a parmi eux, qui par d'autres fonctions appartiennent en même tems à la hiérarchie céleste; tels sont Coubair le *Deiotas* des richesses, qui remplit la charge de trésorier de *Vichnou*, et *Yis* une personnification d'un des noms de *Mhadaio*; que les autres, qui présidènt les départemens considérable, du feu, de l'enfer, des vents et de l'eau, ont par la même un grand pouvoir, une grande influence, et beaucoup d'autres *Deiotas* sous leurs ordres; qui forment des hiérarchies secondaires, si nombreuses, qu'il est impossible de les désigner toutes; car les montagnes sont des *Deiotas*, dont le mont *Hermantchel*, est le chef souverain, entre les quadrupèdes la vache *Camdheva*, l'éléphant *Airaput* tiennent le premier rang; la race volatile a pour souverain *Garud*, l'aigle de *Vichnou*; et de même que les *Sourgs*; les airs, la terre, les mers, sont aussi sous l'autorité d'un seul chef, Rajah *Bären* leur souverain; mais el-

les sont divisées en sept régions, gouvernées par des *Deiotas* sous ses ordres, ainsi nous avons vu dans les fables des incarnations, *Lohsind* un des vices-rois de *Bären*, qui régit les régions de l'océan près de *Lanca* (1), être appellé au conseil de guerre tenu par *Ramtchund*, ou il ouvrit l'avis du fameux pont de rocher. Un autre de ces vices-rois de l'empire liquide vient recevoir les ordres du fils de *Basdaio*, fait retirer les eaux du district, qu'il gouverne pour fournir un terrain, sur lequel *Bisharma* bâtit la ville de *Dwarka*; les *Deiotas* et les *Deiotany* rivières forment sous Rajah *Bären* une troisième hiérarchie, dont les plus considérables, entre les premiers, sont le *Surjon*, le *Sutly*, le *Gagra*, le *Meighna*, le *Brehm pouter*, et ces *Deiotas* ont à leurs têtes trois *Deiotany* rivières; l'une, la *Jumna*, épouse de *Chrisnen*, l'autre *Soursetti*, cette fille de *Birmah*, dont la rare beauté causait tant de distractions à ce *Deiotas*, que pour échapper à sa vue, elle s'envola dans les *Sourgs* (2), d'où elle redescendit ensuite sous la forme d'une rivière, qui porte son nom, traverse dans ses tours, et détours différentes contrées, in-

(1) Tome I. chap. IV. page 365.
(2) Tome I. chap. I. page 172.

terrompt souvent sa course, reparaît enfin à *Eliabhad*, et malgré ses interruptions, se reconnaît toujours, à la couleur rouge de ses eaux, la troisième enfin et la plus distinguée de ces *Deiotany*, c'est *Ganga* (1), fille du mont *Hermantchel*, — qui est aussi un *Deiotas*? dit M. de Polier.

Sans doute, reprit *Ramtchund*, il est le chef de tous les *Deiotas* montagnes, le père de *Parbuty*, femme de *Mhadaio*, *Ganga*, sa seconde fille, est supposée résider sur la tête de ce grand *Deiotas*; elle tient un rang distingué à *Kailas parbut*.

Soit par les rapports que ces trois *Deiotany* rivières, ont avec les trois grands *Deiotas*, soit par la vertu expiatoires qu'on attribue à leurs eaux, elles jouent un beau rôle dans les fables, *Ganga* surtout est très célèbre par le voyage, qu'elle fit avec le *Muny Bhagirut*.

---

(1) Selon M. Jones ses trois rivières, la *Ganga*, la *Jumna* ou *Yamouna Sarsouty*, ou *Saressouaty* se rassemblent à *Prayega*, nommé par cette raison triveni ou les trois boucles tressées. Voyez Dissert déjà citée, mémoires asiatiques. Tome I. page 195 et note 115 de M. Langles page 276.

Descendant du Rajah *Sagur*, dont nous avons vu que les six mille fils furent consumés par les regards foudroyans du Rischi *Capelman* (2), *Bhagirut*, fils du Rajah *Dehlih*, auquel on attribue la fondation de la cité de *Dehli* avait dès son enfance renoncé au monde, il s'était entièrement adonné à la dévotion et au culte de l'être suprême et des *Deiotas*, dans le but de se mettre en état de relâcher des enfer les six mille ames des princes ses ancêtres, qui y étaient détenues, et punie d'avoir insulté le *Mouy*. Lorsqu'il eut fait un cours de pénitence assorti à ce grand dessein, il se rendit à *Birmaloh*, où il consulta *Birmah* sur la manière, dont il pouvait l'exécuter; „il n'y en a point d'autre," lui dit ce *Deiotas*, „que de tâcher d'avoir „*Ganga*, qui réside dans les cheveux de „*Mhadaio* et de la porter ou conduire aux „creux de *Ganga Sagur*, (ainsi surnommé „de l'avanture des jeunes princes,) et qui est „situé sur les bords de *Tal*, le premier des „sept *Patals*, où ces fils de *Sagurs* ont péri; „aussi-tôt," ajouta *Birmah*, „que leurs os, „et leurs restes inanimés seront mouillés et „lavez par les eaux du gange, ces eaux sa„crés les purifiant, leur ame sera immédia„tement relâchée des enfers."

(1) Chap. XII. page 243 de ce volume.

De quelque difficile exécution que fusse le conseil de *Birmah* rien ne pouvant raffroidir le zèle charitable du *Muny*, il se rendit à *Kailas parbut*, trouvant *Mhadaio* plongé dans une extase, pendant laquelle il ne voit ni n'entend, il s'adressa à *Parbuty*, et pour se la rendre favorable, il passa douze cents ans en dévotions à son honneur, se tenant sur une seul jambe; touchée du zèle de son dévot, la *Deiotany* écoutant favorablement sa requète, lui promet de l'appuier, mais elle ne peut seule disposer de *Ganga*, il faut attendre que *Mhadaio* revienne à lui; alors *Bhagirut* voulant employer utilement ce tems d'attente, offrit un *Pouja* ou sacrifice au *Deiotas*, puis il se remit en son honneur pendant douze cents autres années sur une seule jambe. *Mhadaio* s'éveillant enfin, le regarda, demanda, qui il était, ce qu'il lui voulait, et *Parbuty* prenant la parole fit tellement valoir les dévotions de son protégé, ainsi que leur but, que *Routren* (1) promit *Ganga* à condition qu'elle consentirait elle même à suivre *Bhagirut*; il fallut une troisième pénitence pour obtenir cette faveur de la *Deiotany*, le *Muni* s'en étant acquitté, tous les obstacles levés *Mhadaio* écartant ses cheveux,

(1) Un des noms de Mhadaio.

Ganga sous la forme d'un torrent, roula à terre, ordonnant au *Muny* de la préceder, elle se mit en devoir de le suivre.

Descendus lestement de *Kailas parbut* dans la plaine, les deux voyageurs avaient déja fait un grand trajet lorsqu'ils se trouvèrent arrêtés par une haute montagne que *Ganga* ne peut franchir; cependant cet obstacle á la célérité de leur course, est bien-tôt surmonté par l'excellente idée, qui leur vient de demander l'éléphant *Airaput* aux souverain des *Sourgs*; moyennant une petite pénitence de douze cents ans, que fait *Bhagirut* à l'honneur *d'Ainder*, celui-ci accorde gracieusement sa monture, pour transporter la *Deiotany*.

Très satisfait d'avoir triomphé si vîte de cette première difficulté, les voyageurs se préparent à continuer leur route: mais *Airaput* a des yeux, il est sensible, il s'enflamme pour la belle *Ganga*, et ne veut rendre le service, qu'on lui demande qu'à condition, qu'elle déviendra son épouse; sans paraître, ni effrayée, ni embarrassée de cette proposition, la rusée *Deiotany*, qui voulait continuer sa route, faignant de céder au désir *d'Airaput*, ne lui demande que de se tenir ferme, immobile, au moment, où arrivée

sur la montagne, elle cherchera une issue; l'éléphant *Deiotas* enchanté, qu'elle exige si peu de lui, se soumet sans peine à cette condition. Cependant *Ganga*, dont les forces et la vélocité s'étaient de beaucoup augmentée en montant, parvenue au sommet, commença à rouler avec tant de violence au bas de la montagne, qu'elle entraîna non seulement tous les habitans, mais qu'*Airaput* lui-même ne pouvant résister à l'impétuosité de son courant, se trouva étendu à quelques millions de pas dans la plaine. Guéri de son amour, par cette bonne leçon, le *Deiotas* en revenant à lui, reconnut sa folle présomption, s'humilia devant la *Deiotany*, et lui offrit un sacrifice pour obtenir d'elle le pardon de son audace, que *Ganga* lui accorda d'autant plus volontiers, qu'il lui avait fourni une occasion de développer sa supériorité et ses forces.

Les deux voyageurs restés seuls par le départ d'*Airaput*, le *Muny* conduisit sa compagne à *Hardvark*, un nouvel obstacle les attendait au sortir de cette place; *Bhim*, disciple de *Mhadaio*, fameux par sa voracité, autant que par sa stature et ses forces, avait choisi pour le lieu de ses pénitences le chemin, que devait passer le *Muny* et la *Deiotany*; livré à la contemplation la plus profonde, on ne

pouvait l'engager à laisser volontairement un passage: puisqu'il ne voyait, ni n'entendait; l'on n'osait non plus chercher à l'obtenir de force, parce qu'il était défendu, de le troubler dans ses méditations, très salutaires à l'univers, qui était menacé de famine, dès que sortant de ses extases, il avait besoin de nourriture: ne sachant donc comment s'y prendre pour continuer sa route, le *Muny* prit le parti de laisser sa compagne à *Hardvark*, et de courir à *Kailas parbut* demander le secours de *Mhadaio*, qui prenant *Parbuty* avec lui, suivit *Bhagirut*; arrivé près de l'endroit, qu'obstruait son pénitent, les hurlemens du *Deiotas* transformé en tigre, les mugissemens de *Parbuty* métamorphosée en vache, reveillèrent, l'attention du *Muni*, il voit la bête féroce poursuivant l'animal paisible, il croit celui-ci en danger, touché de compassion il s'empresse de courir à son secours, le passage alors étant ouvert *Bhagirut* saisit ce moment et conduit *Ganga* à *Bâscar*; mais en passant à côté d'un autre pénitent, nommé *Jahanari*, celui-ci, qui se réveillait de sa contemplation avec une soif ardente, profita de la belle occasion, qui s'offrait de se désaltérer, et avala la *Deiotany*.

Cependant *Bhagirut*, qui la croyait derriére lui, continuait sa route en se félicitant

d'avoir surmonté tant d'obstacles ; lorsqu'il s'aperçoit, qu'il est seul, saisi de frayeur, il revient sur ses pas, questionne le *Muni*, avec la plus vive inquiétude, son désespoir est à son comble en apprenant de lui, que toutes ses peines sont anéanties, qu'il a perdu *Ganga*, et avec elle l'espoir de sauver les ames des fils de *Sagur*, car son âge avancé ne lui permet plus de recommencer les étonnantes pénitences par lesquelles il était parvenu à avoir le secours de la *Deiotany*.

Emu de la douleur et des justes plaintes qu'arrache à *Bhagirut* la perte de *Ganga*; *Jahanary* éprouve le plus vrai regret, d'avoir sàtisfait sa soif: cependant il peut reparer sa faute, rendre à son confrère l'eau, qu'il lui a enlevé, sa bonne volonté est même si sincère, que lorsque *Bhagirut* lui représente que pour conserver sa pureté, elle ne peut passer par les voyes ordinaires, *Jahanary* consent à s'ouvrir la cuisse, expédient par lequel *Ganga* ressortant du corps du *Muni*, aussi pure, qu'elle y est entrée, ne perd rien de sa vertù, et ne conserve de cette avanture remarquable que le surnom de *Jahanary* par lequel on la désigne souvent. Rendu craintif par tous les contretems, qu'il a éprouvé, *Bhagirut* poursuivait sa route vers *Sagur*, appellant souvent sa

compagne pour être sur qu'elle le suivait; mais cette précaution faillit à les séparer encore: car lorsqu'ils arrivèrent à *Souti*, embouchure d'un fleuve, qui depuis le voyage du *Muny* s'appelle *Bhagirut* (1); le conducteur de *Ganga* tournant du côté du midi, un berger, qui conduisait son troupeau à l'est, voulant le rassembler, appella une de ses vaches, nommée *Ganga*, et la *Deiotany* à l'ouie de son nom, croyant obéir à la voix de son guide suivit le chemin de l'orient, tandis que *Bhagirut* prenait celui du sud, s'apercevant bien-tôt, qu'elle ne le suivait plus, il retourna en arrière et la ramena à *Souty* (2), d'où ils arrivèrent enfin, à la place, encore appellé *Ganga Sagur*, qui forme une isle dans la rivière de Calcutta proche de la mer; ce fut de là selon les fables, que les six mille fils de *Sagur* descendirent dans la région, nommé *Tal* et qu'ils y furent foudroyés par le *Muni Capelman*, mais *Ganga* eut à peine inondé cette surfa-

(1) C'est le bras occidental du Gange.

(2) Selon les Indous c'est auprès de *Souty* que le Gange originaire, séparé de toutes les rivières mâles ou femelles, qui se joignent à lui, est entré dans le Canal appellé *Bhaguirut*, ou *Bhagirut*, d'où il continue seul, sa grande course en conservant le nom de *Ganga* jusqu'à sa jonction avec le *Maighna* proche de la mer.

ce, et pénétré dans cette région, que les restes de ces infortunés étant purifiés par ces eaux salutaires, leurs ames quittant le *Narh*, furent reçues dans les *Sourgs*; événement, qui augmenta la considération, qu'on portait déjà à cette *Deiotany*. Il serait trop long, même ennuyeux, ajouta le docteur, d'entrer dans la nomenclature de tous les *Deiotas*, qui appartiennent, aux diverses hiérarchie que je vous ai indiquée; vous avez vu dans les fables des incarnations, l'idée qu'elles donnent de *Camdhaio*, *Deiotas* de l'amour, qui accompagné de celui du printems est censé revêtu du pouvoir d'influencer, un *Deiotas* bien plus puissant que lui. Selon ces mêmes fables *Cal*, *Deiotas* de la mort n'exerce ses fonctions, qu'après la dégradation, car lorsque *Bhreg* lui redemande *Soucker*, il lui dit, „qu'il aurait un jour, „tous les mortels sous son pouvoir, mais „que ce moment n'est pas encore venu; sans nous arrêter plus longtems à ces traits épars, nous allons passer au *Daints*. Quoi qu'il y aye beaucoup de ces êtres sur la terre, les *Daints* d'origines, c'est-à-dire ceux, qui crées *Deiotas*, furent dégradés par leur revolte contre l'être suprême, sont censés habiter les *Patals*, régions inférieures situées sous la terre, et divisées comme les *Sourgs* en sept departemens, nommés,

1. *Tallok*; directement sous la terre est le plus petit de tous.
2. *Behal-lok.*
3. *Soutal-lok.*
4. *Talatal-lok.*
5. *Mehantal-lok.*
6. *Rulipatal-lok.*
7. *Patal-lok.*

Ces sept *Lok*, demeures ténébreuses, ne sont éclairées que par la lumière de huit escarboucles placées à la tête de huit serpens chefs de toutes les tribus de la race de ces reptiles, issus de *Cadrou*, femme de *Caslup*, et supposés habiter les *Patals* et l'enfer.

Ainsi, dit M. de Polier, les serpens sont donc des *Daints*?

A l'exception de *Seisnak*, reprit le *Pundit*, cette race est généralement représentée dans les fables comme une race de mauvais génie; vous avez vu *Chrisnen*, combattant *Calynak* un de leur chef (1) le terrassant, le renvoyant dans les *Patals*; malgré cette opinion ils sont extrêmement respectés des Indous, leurs fables nous en présentent quelque fois, qui sont d'un très bon caractère.

(2) Tome I. chap. V. page 442.

Outanput, Rajah de *Kannoie*, avait deux femmes, comme la première n'avait pas d'enfant, il lui préférait infiniment sa compagne; un jour le Rajah étant à la chasse dans une forêt vit un serpent à quelque distance; lui tirant sa flèche il le tua: peu de tems après la femelle du reptile mit au monde une quantité de petits serpens, qui dès qu'ils furent en âge de connaissance, ne cessaient de demander à leur mère, pourquoi ils ne voyaient point l'auteur de leur jour? la veuve désolée leur apprit alors, qu'il avait été tué par le Rajah *Outanpud*, „quel crime a-t-il donc „commis," s'écrièrent-ils? „pour mériter la „mort?" aucun leur répondit-elle, „le Ra„jah l'a tué à la chasse," „s'il en est ainsi," dit un des jeunes serpens, „il faut une rétri„bution à ce meurtre, je me charge de la „vengeance de mon père;" enfin la veuve du serpent craignant pour son fils, chercha-t-elle à lui ôter cette idée, en lui représentant, qu'il était trop jeune, trop petit pour une telle entreprise, il insista en disant, „qu'il pourrait d'autant mieux se cacher, et „échapper à la vue;" sa fermeté dans son projet lui ayant enfin obtenu le consentement de sa mère, il vint épier dans le palais du Rajah quelque occasion favorable à son dessein.

Il trouva bien-tôt celle de se glisser dans une jatte de lait destiné pour le Rajah, qui sans s'apercevoir de rien, l'avala; mais du moment, où ce corps étranger fut entré dans le sien, *Outanpud* sentit une altération totale dans sa santé; il perdit entièrement l'appetit son hôte lui causait les plus terribles douleurs, avec un malaise continuel; tous les médecins consultés en vain, n'apportaient aucun soulagement par leur remèdes, à l'état du Rajah, son mal empirant chaque jours, il se résigna à la mort, mais il voulut aller à *Bénârés* y finir ses jours. Cette résolution prise, il donna ses ordres pour que ses deux épouses administrant ses états fussent respectés et consultée sur toutes les affaires. Cependant *Soumit* la première de ses femmes, aimait trop son époux pour l'abandonner à des soins étrangers; ainsi laissant à sa compagne ceux du gouvernement, elle suivit le Rajah, et tout deux partirent de *Kannoic*. Le Rajah et sa suite avançait lentement vers *Bénârés*, il n'en était plus qu'à trois journée, mais les maux de ce prince, sa faiblesse retardant sa marche, il fallut s'arrêter dans une place peu fréquentée, entourée de bois; l'on y dressa des tentes et le Rajah, qui n'avait plus un instant de repos, se coucha; tout dormait autour de lui, il était minuit, la *Ranny* elle-même

voyant son époux un peu moins agité, commençait à se livrer à un léger assoupissement, lorsqu'un serpent, habitant de cette forêt sortit de la caverne, où il résidait, vint dans la tente du Rajah, et regardant ce prince, il s'aperçut à un symptôme, qu'il connaissait, que sa maladie était occasionnée par un de ses confrères: l'appellant aussi-tôt il lui demanda dans leur langage, „s'il n'a„vait pas honte d'être l'instrument de la mort „d'un aussi bon et digne Rajah, dont la ré„putation était universellement répandue, par „sa charité, sa justice, son humanité;" à ce reproche le jeune serpent répondit, „qu'il „ne voulait que venger la mort de son père, tué sans raison par *Outanpud*:" mais le serpent des bois reprenant la parole, lui dit, „qu'il devait être satisfait, de l'avoir déja „tant fait souffrir, qu'il fallait à présent le „laisser en paix, puisqu'il n'avait point tué „son père par méchanceté, mais à la chasse: „qu'il était d'ailleurs plus beau de pardonner „que de punir;" toutes ces raisons n'opérant point sur le serpent vindicatif, celui des bois l'apostropha en lui disant: „méchant „que tu est comment peux tu t'obstiner ain„si? ignore-tu combien il serait facile de te „détruire toi-même? et que tu payerais de „ta vie, ta noire malice, si un ami du Ra„jah lui donnait une légère dose d'une dro-

„gue, (qu'il nomma); l'hôte *d'Outanpud* fu„rieux de cette semonce si dangereuse pour „lui," répondit avec colère au serpent des bois, „qu'il connaissait les trésors, dont „il était le gardien, et que pour le punir de „ce qu'il avait osé lui dire, il désirait que „quelqu'un vint le dépouiller de toutes ses „richesses, ce qui était très facile, puis qu'il „n'y avait qu'à allumer un grand feu autour „de la place, où ils étaient, pour le faire „périr, et avoir ses trésors;" sans repliquer le serpent des bois se retira dans sa caverne, la conversation finit. Cependant la *Ramy* réveillée au premier appel du serpent des bois, avait entendu tout le dialogue; parfaitement initiée dans le langage des animaux, elle ne perdit pas un mot de cette conversation intéressante, dès qu'elle fut arrivée à *Bénârés*, elle se procura les drogues indiquées, les fit prendre au Rajah, sans s'ouvrir à personne de ce qu'elle avait entendu: le succès de cette medecine fut si prompt, qu'*Outanpud* un moment après l'avoir prise rendit le serpent mort, et tomba dans une profonde léthargie, qui dura trois jours, et trois nuits, au bout desquels se réveillant, il demanda de la nourriture et fut guéri.

Après un séjour de trois ou quatre mois à *Bénârés*, se préparant à retourner à *Kan-*

noie, la *Ranny*, qui n'avait point oublié ce qu'elle avait appris sur les immenses trésors, dont le serpent des bois était le dépositaire, dit à *Outanpud*, „que s'il le voulait, elle le „rendrait le plus riche monarque de l'uni„vers, puis qu'elle était sûre, qu'à la place, „où ils avaient campé en venant de *Kamoie*, „il y avait tant de richesses cachées, que tous „les souverains réunis ne pourraient en avoir „autant." *Outanpud* très satisfait de cet espoir, laissa sa femme, maîtresse d'agir comme elle le trouverait bon; arrivés à la place, où résidait le généreux serpent des bois, la *Ranny* la fit entourer de combustible, on y mit le feu, le malheureux serpent attiré par la chaleur, sort de sa retraite, se voit environné de flamme, et juge sa mort inévitable; mais qu'elle n'est point sa surprise, son indignation, en voyant que celle, qui préside aux apprêts de son supplice et de sa destruction, est la même *Ranny* à laquelle il a rendu le service le plus signalé; „quoi „c'est vous, lui dit-il avec émotion! puis je'en „croire mes yeux! devais-je m'attendre à un „traitement pareil de votre part? moi, qui „ai sauvé votre époux! si votre cupidité dé„sirait les richesses, dont je puis disposer, „pourquoi ne me les demandiez-vous pas? „je vous les aurais données, mais me faire „périr pour les avoir, c'est vous rendre

„coupable de l'ingratitude la plus criminelle, „soyez maudite pour cette action, je sais „que vous la commettez dans le but de vous „acquérir l'amour de votre époux, ainsi je „souhaite qu'en punition de ma mort, vous „n'éprouviez de lui, qu'indifférence, et in„gratitude pour tous les services, que vous „lui avez rendu;" en finissant ces mots le serpent se jete dans les flammes, où il termine sa vie, alors la *Ranny* faisant éteindre le feu, fit creuser la place où ils étaient, l'on y trouva tant de richesses, qu'on eut de la peine à les transporter à *Kannoie*.

Ce pauvre serpent, dit M. de Polier, n'était donc pas un *Daints*.

Non, dit le docteur, car sa malédiction s'accomplit, comme vous le verrez plus bas, ce qui est une des différences entre les bons, et les mauvais génies, car ceux-ci ne croyant point à la divinité, leurs imprécations sont sans effets.

Ces êtres, demanda M. de Polier, sont-ils ainsi que les *Deiotas* soumis à une hiérarchie? quel est leur chef?

Ceux d'origine, répondit le docteur, c'est à dire ceux, qui créés *Deiotas* furent dégradés à cause de leur révolte contre l'être

suprême avaient *Mékasser* pour chef (1), les fables supposent que les *Patals* sont leur demeure et que ces tristes lieux ont pour gouverneur Rajah *Bal*, auquel *Vichnou* lors de son incarnation en nain (2) remit la souveraineté de ces regions, comme *Ainder* possède celle des *Sourgs*; mais l'orgueil de ces *Daints*, leur ambition, leur esprit de revolte est tel, qu'on les voit souvent dans les fables disputer à Rajah *Bal* son autorité, se rendre les maîtres non seulement des sept régions inférieures, mais même de la terre, et des *Sourgs*, ne pouvoir enfin être maîtrisés et subjugués que par *Vichnou* lui-même; ainsi qu'il serait difficile d'établir des hiérarchies entre eux. Cependant *Sund* et *Apsund* deux frères, sont les chefs de la généralité des *Daints* d'origine, c'est eux qu'on voit à leurs têtes dans les guerres que ces êtres ont sur le *Mirtlok* ou la terre, avec Rajah *Ainder* et ses *Deiotas*.

Mais, dit M. de Polier, tous ces fameux *Daints*, que nous avons vu figurer dans les fables des incarnations, sont-ils soumis à *Sund*?

(1) Tome I. chap. I. page 158.

(2) Tome I. chap. III. page 279.

La plupart de ces *Daints*, répondit le docteur, ne l'étant pas d'origine: puis que leur qualité de *Daints* est accidentelle elle cesse au moment, où ils ont satisfait à la condamnation, qui la leur attire; ainsi les portiers de *Vichnou*, *Deiotas* d'origine le redevinrent après avoir été délivrés de la malediction des Rischi. Il en est de même à l'égard des hommes, qui par leur orgueil ou par d'autres crimes sont condamnés à des régénérations dans cette mauvaise race. Remis dans leur état primitif en recevant la mort des mains de *Vichnou*, ils font aussi une exception à la généralité de ces êtres, qu'on suppose avoir été *Daints* avant le présent système de création, et avoir lutté par orgueil contre l'être suprême (1).

Les *Deiotas*, interrompit M. de Polier, ne sont-ils pas soumis à des transmigrations?

Surement, reprit le docteur; excepté les trois grands *Deiotas*, tous les êtres sont assujetis à des régénérations sur la terre, avec des différences, que nous verrons en avançant.

Bon, dit M. de Polier, car je suis très curieux d'avoir une idée distincte du systè-

(1) Tome I. chap. I. page 158.

me de transmigration ou de metempsicose. Cependant résumons un peu les détails mythologiques que vous m'avez donnés sur ces êtres intermédiaires entre l'homme, et les trois grands *Deiotas*; car je veux bien saisir ces opinions, où je trouve beaucoup de ressemblance avec les nôtres.

Le résumé sera court, reprit le docteur, nous avons vu que la mythologie, admet deux espèces de ces êtres les bons, et les mauvais, doués de quelques caractères et pouvoirs communs, parce que dans l'origine ils étaient tous des *Deiotas*, mais ayant depuis la dégradation d'une partie d'entr'eux des differences essentielles, dans leurs formes matérielles, dans leurs études, sciences pouvoirs surnaturels, ainsi que dans leurs occupations générales ou particulieres. Les *Daints*, mauvais génies, sont les auteurs, les artisans de tout le désordre et le mal, qui regne dans le monde; tandis que les *Deiotas* serviteurs de l'être suprême sont soumis aux ordres des trois grands *Deiotas*, leur servent de ministre, sont enfin les exécuteurs de leurs volontés, comme ceux-ci le sont de celles de l'être suprême.

D'après tout cela, dit M. de Polier, je vois que la mythologie des Indous, en pré-

sentant les *Deiotas* subalternes, comme une très bonne espèce d'intelligence lui attribue tant de caractères humains, qu'elle ne paraît pas les regarder comme des dieux?

Non surement, répondit le docteur; et ce qui le prouve, c'est que quelques supérieurs que ces êtres soient aux mortels, en intelligence, en capacité, en pouvoirs surnaturels, et dans leur influence sur l'univers: les fables réligieuses des trois premiers âges nous montrent des êtres mythologiques, nommés *Rischis* ou *Munis*, très supérieurs à la tourbe des *Deiotas* subalternes.

J'ai cru que ces *Munis* et *Rischis* étaient des hommes? dit M. de Polier.

Selon les fables, les *Rischis* d'origine sont une création directe de *Birmah*, qui chagrin, de la multitude de *Daints*, issus des femmes de *Caslup*, créa sept autres êtres, qu'il destina à être directement employés au culte divin; *Bhreg*, *Agust*, *Basket*, *Poulcht*, *Ansova*, *Gotum*, *et Burdvai*, ces sept personnages avec *Lomus*, et *Nardnan* sont les neuf *Rischis* ou *Munis* d'origine regardés, comme les fils de *Birmah*; réputés comme très supérieurs aux *Deiotas* subalternes, parce quon les suppose saints, inspirés prophé-

tes ; et qu'ils ne doivent s'occuper que des choses divines. Ils ont cependant beaucoup perdus de cette supériorité, par l'irascibilité de leur caractère particulièrement pour avoir maudit les portiers de *Vichnou:* malgré cela ils sont encore censé dans les fables des trois premiers âges, être l'objet du respect même des trois grands *Deiotas*, leur résidence est *Janlok* le cinquième des *Sourgs*, mais ils vont et viennent sur la terre ; on en trouve même dans les *Patals* (1), et outre ces neufs *Rischis* d'origine, les fables des trois premiers âges nous en présentent d'autres descendus de ceux-ci, ou qui sont parvenus à cette dignité, soit par la sainteté de leur vie, soit par des pénitences extraordinaires; tel était le *Rischi Bhagirut* (2), descendant du Rajah *Sagur*, et *Bisvamitter*, fils du souverain de *Gadh.* Ce jeune prince né dans le *Sut-yuc*, apporta au monde le mépris le plus complet des grandeurs, une répugnance insurmontable, pour toutes les connaissances, que doit acquérir un *Kättris*, et une vocation décidée pour la vie réligieuse et contemplative ; ainsi que pour toutes les sciences, qu'on enseigne aux Brames,

(1) Chap. XII. page 244 de ce volume.

(2) Page 262 de ce chapitre.

son père voyant ses dispositions, ne voulant pas les contrarier, désigna son fils puis né pour lui succéder, laissant à *Bisvamiter* la liberté de vivre à sa fantaisie.

Profitant avec empressement de la condescendance paternelle, mais sachant qu'avant d'embrasser le genre de vie, qu'il se proposait, il fallait qu'il eut un *Gourou*, pour le diriger: il se rendit chés *Nardman*, qu'il consulta sur le choix de son directeur, et qui lui conseilla de prendre *Basket*, fils de *Birmah*, aussi renommé par sa science que par sa sainteté; aussi-tôt *Bisvamiter* se rendit chés le *Rischi*, qu'il instruisit de ses intentions, en le priant de lui accorder la faveur de l'admettre comme son disciple. Cependant son âge et son rang, paraissant à *Basket* absolument incompatible avec les austérités ou la longueur des pénitences que demandait l'état, qu'il voulait embrasser, il chercha à l'en dissuader en lui représentant, tous les renoncemens et mortifications, que demande la sainteté, qu'il voudrait acquérir: sans en être rebuté, le jeune prince lui raconte ce qu'il a déja fait de lui même dans ce but, *Basket* étonné, mais ne doutant plus de la réalité de sa vocation, le reçoit pour disciple avec toutes les cérémonies usitées; lui ordonne de se retirer dans une épaisse

forêt, d'y rester pendant mille ans sans nourriture, et sans quitter une place, qu'il lui assigne; prêt à obéir à son *Gourou*, le jeune pénitent, réfléchit, que cette immobilité que lui prescrit son directeur, l'expose à devenir la proye des animaux sauvages et féroces, qui peuplent la forêt; pour parer à cet inconvenient, il prend un arc et des flèches, qu'il garde dans sa main, pendant tout le tems fixé pour sa pénitence; l'ayant finie il retourne chés son *Gourou*, auquel il rend les hommages, que doit un disciple à son maître; *Basket* en le recevant très cordialement en lui donnant sa bénédiction, ne l'accompagne que du nom de Rajah *Rischi*, titre bien au-dessous de celui de *Brehm Rischi*, auquel *Bisvamitter* aspirait, en s'y croyant des droits par la longue pénitence, qu'il avait faite; aussi mortifié qu'étonné de ce mécompte *Bisvamiter*, quitte son *Gourou*, après avoir reçu l'ordre de faire une seconde pénitence exactement semblable à la première; il quitte *Basket* pour remplir ses ordres; mais très mécontent de la reception, qu'il lui a faite, rencontrant à quelques pas de la maison de *Basket* un des cent fils du *Rischi*, il décharge sa colère sur ce jeune homme, et se venge du père en tuant le fils; après quoi il retourne dans sa forêt se remettre en pénitence; au bout de mille ans, il revient chés

son *Gourou*, qui le reçoit comme la première fois, l'appelle encore Rajah *Rischi* en lui ordonnant une troisième pénitence. Toujours furieux contre son directeur, obéissant toujours à ses ordres, mais dans sa colère tuant entre chaque pénitence un des fils de *Basket*, *Bisvamitter* voyant enfin, qu'au bout de cents pénitences, chacune de mille ans, son *Gourou* ne lui donnait jamais le titre, qui convient à un tel pénitent, forma la résolution de tuer son directeur lui-même; le cours de ses dévotions finies, il se rend chés lui, un peu agité néanmoins par les remords des cent meurtres, qu'il a commis; il voudrait avant de se présenter à son *Gourou* savoir ce que celui-ci pensait de sa conduite, et si étant irrité contre lui, il en disait du mal, ou le maudissait en son absence. On était au mois d'Octobre, saison où le ciel indien est pendant la nuit d'une clarté remarquable, *Basket* et sa femme voulant profiter de la pleine lune plus brillante dans ce mois que dans les autres, étaient assis sur un banc devant leur maison; se cachant avec soin pour entendre leur conversation, *Bisvamitter* les vit pendant un moment, uniquement occupé à contempler et à jouir de la beauté de l'astre de la nuit, la femme du *Rischi* rompant enfin le silence, se récria sur la splendeur remarquable de cette planète, alors

le *Rischi* lui dit, qu'elle ne devait son éclat qu'à ses grandes dévotions et pénitences; en ce cas, répondit-elle, „je doute qu'aucun „pénitent puisse l'égaler," pardonnez-moi, reprit le mari, „j'en connais plusieurs, qui „l'ont encore surpassée dans cette dévotion, „je puis mettre en tête mon disciple *Bisva-* „*mitter* et vous assurer que toutes les péni- „tences de la lune, ne sont rien en compa- „raison de celle qu'il a faite."

A l'ouie de cet éloge, confus de la bonté de son *Gourou*, qui au lieu de le maudire lui rend un témoignage aussi honorable, *Bisvamitter* rempli de honte, de remords, des crimes, qu'il a commis en assassinant les cent fils de *Basket*, jete ses armes, se précipite aux pieds de son directeur, lui demande humblement son pardon, et sa bénédiction, le *Gourou* le voyant sans armes, non seulement le bénit, mais lui donne encore le titre de *Brehm Rischi* si ardemment désiré du pénitent, parce qu'il est la qualification due aux saints reconnus pour tels; quelque satisfait que soit *Bisvamitter*, il ne peut s'empêcher de dire à son directeur, que s'il avait bien voulu lui accorder plutôt ce titre il lui aurait épargné le meurtre de ces cent fils: je le sais, reprit *Basket*, mais je ne pouvais vous le donner, puisque vous

vous présentiez toujours armé d'un arc, et de flèche ce qui n'appartient qu'à un Rajah ou à un *Kättris*. *Bisvamitter* à ce reproche expliqua à son *Gourou* la raison pour laquelle il avait pris des armes dans la forêt, mais son directeur, lui demanda, s'il pouvait ignorer, que les bêtes les plus féroces, n'ayant aucun pouvoir sur lui, que par la volonté de l'être suprême, ne pouvait rien lui faire sans sa permission, auquel cas, ses armes eussent été fort inutiles, puisqu'il n'y a aucun moyen connu, d'éviter l'heure de sa mort. „Ainsi un vrai pénitent," ajouta *Basket*, „se remettant dans les mains de dieu, doit non „seulement renoncer à toute pensée mondaine, mais même au soin de sa conservation, „et resigné à tout ce que dieu ordonne de lui, il doit s'absorber entièrement dans la „contemplation de l'être suprême."

Tombant de nouveau aux pieds de son *Gourou*, *Bisvamitter* pénétré de douleur et de répentir, lui fit une confession de ses pêchés, assés capitaux, puis qu'au cent meurtre de ses fils il avait joint l'intention de tuer son directeur lui-même, crime capital, mais dont la remission peut selon les Shasters, s'accorder, lorsque la personne offencée pardonne au coupable sa criminelle intention; touché du repentir et de la douleur de son

disciple, *Basket* le consola: „mes enfans, „lui dit-il, ont sans doute été condamnés „par l'être suprême à périr de votre main, „ainsi vous n'avez fait qu'exécuter les décrets „divins, quant à moi, si cela peut vous tran„quilliser, je vous assure que je vous par„donne de tout mon coeur, l'idée que vous „avez eue de me détruire;" calmé par cette généreuse assurance *Bisvamitter* quittant son *Gourou*, devint si célèbre entre les *Rischis* par sa sainteté et ses lumières, qu'il fut à son tour le *Gourou* de l'incarnation de *Ramtchund*, et de son frère *Latchémund*.

Ce *Bisvamitter* est un plaisant saint, dit M. de Polier.

Tous ces *Rischis* et *Munis*, reprit le docteur, sont toujours représentés par les fables comme très irascibles, très pointilleux à exiger les égards, qu'on leur doit, et toujours prêts à faire usage des pouvoirs surnaturels, dont ils sont doués, pour punir ceux, qui les offencent.

Quel sont ces pouvoirs? demanda M. de Polier.

Celui, reprit le docteur, de foudroier de leur regard le téméraire, qui leur manque de respect, vous avez vu *Capelman*, réduire

en cendre les cent fils de *Sagur*, parce qu'ils l'accusait de lui avoir enlevé la victime sacrée, ils peuvent se transformer, communiquer de la terre, dans les *Sourgs*, des *Sourgs* sur la terre, et leurs malédictions ou bénédictions ont une telle influence, que selon la mythologie pour les éviter, où les mériter on ne leur refuse jamais rien, et que les *Deiotas* eux-mêmes leurs rendent les plus grands honneurs.

Vivent-ils aussi longtems que les *Deiotas*? mon cher docteur?

Il y en a, répondit *Ramtchund*, dont la longévité est infiniment plus considérable, *Lomus* vit plus longtems que *Birmah*, puisque les fables supposent, qu'il existera pendant tout le système de création, c'est-à-dire sept cents et trente billions, soixante et treize millions de révolutions des quatre âges, dont chacune est de quatre millions, trois cents mille ans, un autre de ces *Munis*, nommés *Marcondai*, doit à une bénédiction de *Birmah*, de vivre pendant vingt mille *Tchaukeris* ou révolutions des quatre âges; en général tous les *Rischis* ne cessent d'exister qu'aux grandes crises ou *Mha-parlo* amenée par la mort de *Birmah*, ils reparaissent, et toujours les mêmes à chaque renouvelle-

ment, mais à la fin du troisième âge et pendant le *Cal-yuc* ils se retirent dans les *Sourgs* à cause de la dépravation, qui régne sur la terre aussi, n'en voit-on pas dans les fables, qui concernent ces périodes.

Elles supposent donc, dit M. de Polier, qu'il n'y a plus de saints ni d'hommes inspirés?

Pardonnez-moi, répondit le docteur, mais ce n'est plus des êtres surnaturels; c'est des hommes, dont les plus distingués sont nommés *Bhagts* ou *Yogués*.

Ces *Bhagts* sont les serviteurs de *Vichnou*? dit M. de Polier, — et de l'être suprême, reprit le docteur, car selon les légendes, qui contiennent leur histoire intitulée *Bhagtovvli*, ces *Bhagts*, qui peuvent être indifféramment de toutes les tribus, parviennent à cette dignité par ce que leur foi, leur dévotion à l'être suprême, leur donne non seulement la connaissance de toutes les sciences divines et humaines, mais encore celle du passé, et de l'avenir; et toutes les fables du troisième et du quatrième âge nous les représentent, très supérieurs aux Brahmines, étant même l'objet de leur vénération et de celle de tous les *Deiotas*. Nous avons

laissé (1) le Rajah *Outanpud* et *Soumit* sa femme, en chemin pour retourner à *Kannoie*, avec les trésors que cette *Ranny* avait procuré à ce prince; ce service joint à celui de l'avoir guéri, avait tellement changé ses dispositions à son égard, qu'il l'a traitait avec autant d'amour, qu'il lui avait toujours témoigné d'indifférence; arrivé dans sa capitale, il publia avec empressement et satisfaction, les bons offices, qu'elle lui avait rendu dans sa maladie, ainsi que les deux services, auxquels il devait sa guérison, et les richesses qu'il rapportait; ce langage, les témoignages d'affection, qu'il donnait à cette épouse fidèle, blesserent l'orgueil, et firent naître la jalousie de sa compagne: voulant regagner l'ascendant, qu'elle avait perdu, elle ne négligeait aucune occasion d'insinuer au Rajah, que ses obligations envers *Soumit* n'était pas aussi grandes, qu'il se les figurait, qu'on savait depuis longtems, qu'elle était initiée dans les sciences occultes, qu'il n'y avait donc pas de doute, que par ses incantations, et ses enchantemens elle n'eut elle-même provoqué sa maladie pour avoir un prétexte de l'éloigner de *Kannoie*, de s'attribuer le mérite de sa guérison, et de s'acquérir par

(1) Page 277 de ce chapitre.

là l'ascendant, qu'elle avait pris sur lui depuis son retour, et par lequel elle le subjuguait entièrement; tout cela, ajoutait-elle, „m'étonne aussi peu que les trésors, qu'elle „vous a procuré, car on sait dès longtems, „qu'elle est magiscienne."

Ces représentations insidieuses, souvent repétées, eurent enfin leur effet sur l'esprit faible *d'Outanpud*: d'ailleurs la malédiction du serpent des bois commençant à opérer, ce prince non seulement ne sentit plus ce qu'il devait à *Soumit*, mais conçut même un tel éloignement pour elle, qu'il résolut pour s'en défaire de la faire exposer dans une forêt déserte, quoiqu'elle fusse alors très avancée dans sa première grossesse.

Cette résolution exécutée, la malheureuse *Soumit* fut abandonnée dans un lieu isolé et sauvage; mais par bonheur, un saint *Rischi* l'avait choisi pour son habitation, afin d'être en liberté de s'acquitter de sès dévotions pénitentielles sans être distrait par les objets extérieurs; étonné de rencontrer la princesse dans cette solitude, il la questionne, elle lui raconte son histoire, qu'elle termine, en lui demandant hospitalité et protection, touché de pitié, le solitaire les lui accorde, il lui construit une cabane à quelque distan-

ce de la sienne, elle s'y retire, le bon *Rischi* pourvoit à sa nourriture, et au bout de quelques mois *Soumit* accoucha d'un fils, auquel elle donna le nom de *Dhérou*; la nuit, où cet enfant nacquit, *Outanpud*, son père tourmenté par une insomnie, entendit dans l'air un bruit fort extraordinaire, qui en frappant ses oreilles, lui inspira le désir d'en savoir la cause; sa curiosité, son inquiétude à cet égard, l'agitant le lendemain jusque sur son trône à l'heure de son audience, le patriarche *Nardman*, qui y assistait lui demanda le motif de sa préoccupation, et sur la réponse du Rajah, il lui apprit, que dans la nuit précedente, il lui était né un fils, que ce qu'il avait entendu étaient les réjouissances des *Deiotas*, auxquels *Vichnou* avait ordonné de se rendre dans la forêt, (où *Dhérou*, qui devait être un *Bhagt* célèbre venait de naître,) et de fêter cet événement par leurs actions de graces et leurs chants d'allégresses; „ainsi, continua le *Munis*, je vous conseille, „Seigneur, d'aller vous-même, chercher vo„tre épouse et son enfant, d'autant qu'en ra„menant *Soumit* au palais, vous ne faites que „lui rendre justice, puisqu'elle a toujours été „très innocente envers vous.“ Très satisfait de ce qu'il vient d'apprendre, *Outanpud* s'empressant de suivre les avis de *Nardman*, court lui-même chercher la *Ranny*, lui rend

toute son affection, et s'occupant beaucoup de son fils, il le fait élever avec le plus grand soin.

Cet enfant avait atteint sa cinquième année, le Rajah l'avait un jour sur ses genoux, il lui prodiguait ses caresses, lorsque la rivale de *Soumit*, entre chés *Outanpud*; irritée de voir la tendresse que son époux témoigne à l'enfant de sa rivale, elle regarde *Dherou* avec colère, le saisit par le bras, le jete à quelque distance, et lui demande comment il a l'audace d'occuper une place réservée à ses enfans à elle.

Emu de cette scène, mais subjugué par l'ascendant de cette femme impérieuse, le Rajah se taisait, l'enfant piqué de ce silence, s'échappe en jetant de grands cris, il court chés sa propre mère, qui effrayée de l'état, où elle le voit, n'oublie rien de ce qui peut le tranquilliser; parvenue enfin à le calmer elle lui demande la cause de ses larmes, il l'a lui raconte, et la prié en finissant, de lui dire, qui elle est, „êtes vous la femme ou „l'esclave du Rajah?" lui dit-il; — „je suis „sa femme, reponde-t-elle, même sa premiè„re épouse, ma famille est égale, si elle n'est „supérieure à celle de ma compagne;" — „en ce cas, reprend *Dherou*, quels sont ses

„titres pour s'arroger la prééminence? com-„ment ose-t-elle me dire que ses enfans ont „seuls le droit d'être assis sur les genoux de „mon père?" „je le comprends aussi peu „que toi, mon enfant," lui répondit *Soumit*, „à moins, qu'elle ne doive cet avantage à „un plus grand dégré de dévotion envers „l'être suprême, et que par ce mérite elle ait „acquis la faveur de notre époux, dont je „n'ai jamais pu obtenir l'amour, qu'elle qu'ait „été ma tendresse pour lui, et les services „signalés, que je lui ai rendus; il faut donc, „ajouta *Soumit*, qu'elle soit plus dévouée à „l'être suprême que moi, car par la vraie dé-„votion, par un culte constant à l'invisible, „ceux, qui font cas des avantages temporels, „évitent non seulement le malheur, mais se „procurent la fortune, et le pouvoir de se trans-„porter partout en un instant, par leur seule „volonté; tandis que ceux, dont la dévotion „plus pure, n'aspire qu'aux biens célestes „obtiennent le *Moukt* ou béatitude éternel-„le (1) par leur réunion dans la divine es-„sence."

L'enfant écoutait attentivement sa mère, „si tel est le bénéfice de la dévotion,

(1) Qui est l'absorption dans la nature de l'être suprême.

„s'écria-t-il, après qu'elle eût fini, „j'aban„donne le monde, je me consacre à Dieu, „tu est trop jeune," lui répondit *Soumit*, „pour former un dessein de cette importan„ce, il faut encore attendre quelques an„nées," — „non," reprit-il, „ce que vous „m'avez apris a fait tant d'impression sur „moi, que je ne puis attendre, je veux me „retirer à l'instant au désert, y commencer „cette dévotion si désirable, je ne vous de„mande: oh! ma mère que de n'en pas être „fachée, et de m'accorder votre consente„ment, puisqu'il m'en reviendra de si grand „bien, de mon côté je vous regarderais, com„me mon *Gourou*, car c'est de vous que j'ai „appris le chemin de la félicité éternelle." *Soumit* voyant que *Dherou* ne se laisserait point détourner de son projet, y consentit, en lui donnant sa bénédiction maternelle; alors l'enfant quittant le palais, s'achemina dans la forêt, où il avait reçu le jour, il n'y était encore que depuis peu d'heures, lorsqu'ils rencontra *Nardman*, qui paraissant étonné de voir le fils du Rajah seul et perdu dans ce désert, lui propose de le ramener à son père; sans doute lui dit-il, qu'il est inconsolable de votre perte? *Dherou* le rassure sur cette crainte, lui raconte ce qui s'est passé, conclut en disant que son parti est pris, qu'il abandonne le monde; en vain

le prophéte employe-t-il toutes les raisons capables de l'ébranler, le jeune *Bhagt* ne veut rien entendre, et persiste dans sa résolution; alors *Nardman* charmé de sa perséverance, le loue de son dessein, lui avoue, qu'il ne la suivi que dans l'intention d'eprouver si sa vocation étoit réelle, que convaincu à présent que rien ne peut l'en détourner, il le félicite du choix, qu'il a fait, en disant ces mots, il lui donne sa bénédiction, le quitte, et *Dhérou* resté seul, s'enfonce dans le plus épais de la forêt.

Le Rajah cependant, ignorait tout ceci, toujours obsédé par sa favorite, il croyait son fils dans le palais, et n'avait ni l'idée, ni le courage de s'informer de lui; l'officieux *Nardman* est le premier, qui lui apprend la résolution de l'enfant, son départ de la maison paternelle, et en lui reprochant d'avoir permis l'indigne traitement, qu'il a reçus, il lui rappelle les réjouissances des *Deiotas* à sa naissance, lui fait sentir que cet enfant méritait d'être traité avec distinction, finit enfin par lui conseiller d'envoyer au plutôt sur ses traces, pour l'engager à revenir.

Outanpud sentant sa faute aurait donné la moitié de ses états pour la réparer, il n'avait que ce fils, les enfans de sa favorite

n'étant que des filles; ainsi tres empressé de ravoir *Dhérou*, il ordonna à son visir, de partir tout de suite, pour l'engager à retourner, en lui promettant, qu'au moment de son arrivée, il le mettrait en possession de la moitié de ses états, et qu'il le déclarait son héritier, après sa mort; quoique le ministre *d'Outanpud* ne négligea aucun des motifs, qu'il crut capable de ramener le jeune prince, celui-ci ferme dans son projet refusa respectueusement les faveurs, que lui offrait son père, et ne se rendit point à l'éloquence du visir, qui lui présentait une comparaison attrayante des biens terrestres, qui lui étaient offert, et de ceux, qu'ils s'imaginait acquerir par sa dévotion, „que voulez-„vous dire, s'écria *Dhérou*, lorsqu'il eut fi-„ni, n'est ce pas au seul projet de me vouer „à la dévotion, que je dois déja les faveurs, „que vous êtes chargés de m'offrir? avant „que je m'y fusse consacré, j'ai été maltraité, „regardé en étranger dans la maison pater-„nelle! actuellement on me recherche, l'on „me fait la cour, non rien je vous le repè-„te, ne m'arrachera au culte de l'être su-„prême."

Desolé du peu de succès, qu'a obtenu son visir, *Outanpud* charge un autre ministre, d'essayer encore ce que pourrait sur son fils, l'offre de lui abandonner le trône, au moment

de son retour; mais tout aussi insensible à cette offre qu'à la première, l'envoyé du Rajah reçoit un refus si décidé, qu'on laisse enfin le jeune prince tranquille. Profitant de sa liberté, il s'enfonce dans la forêt, arrive près d'un reservoir dans lequel il se baigne, ses ablutions faites, il commence le cours de ses dévotions. Trois jours et trois nuits s'étaient écoulés, et *Dhérou* sans nourriture, sans sommeil, immobile dans la même place, se livrait à la contemplation de dieu, sans avoir d'autre idée, que celle de cet être invisible, lorsque *Vichnou* ordonna à Rajah *Ainder* et aux *Deiotas* d'aller observer le recueillement profond de son jeune *Bhagt*. Aussi-tôt ils accoururent en foule, mais *Dhérou* n'apercevant rien de ce qui se passe autour de lui reste immobile sans même ouvrir les yeux; tachant alors de le distraire, les *Deiotas* essayent de l'effrayer, ils imitent les rugissemens des animaux sauvages, *Dhérou* aussi peu sensible à la terreur qu'à tout autre sentiment, ne se dérange point, en vain *Ranbda* une des principales *Apatcheras* prenant la forme de *Soumit*, le serre telle dans ses bras en l'appellant son fils, en le conjurant de la suivre, il reste insensible à tout, et pendant sept jours les *Deiotas* multiplient sans succès, les tentations les plus attrayantes; *Vichnou* enfin, voyant la persévérance de son jeu-

ne *Bhagt*, lui apparaît sous sa forme ordinaire avec ses quatres bras, et entouré de tous ces *Deiotas*, mais *Dhérou*, les yeux fermés, ne voit point la faveur que lui accorde *Vichnou*, alors *Nardman* arrivant dans la forêt, après avoir rendu ses hommages au grand *Deiotas*, prend *Dhérou* dans ses bras, lui dit, „oh! mon fils, tu as suivi mes direc„tions, tu as rempli ta dévotion, comme el„le devait l'être, à présent ouvre les yeux „pour en recevoir la recompense et le béné„fice, par la vision que t'accorde *Vichnou*, „entouré de tous les *Deiotas*."

A ces mots le jeune *Bhagt* ouvre les yeux, rend ses hommages au grand *Deiotas* chante ses louanges avec ferveur, dans des stanzes d'un style si sublime, et si divin, qu'on les a recueillies dans un livre intitulé *Dhérou astoter*, et qu'on les chante encore. Lorsqu'il eut fini, *Vichnou* très content de la dévotion de son serviteur, lui dit, „qu'il „est digne du titre de *Bhagt*, et qu'en re„compense de son zèle et de sa persévéran„ce, il le déclarait le chef de ces saints hom„mes, passés, présents, et futurs: qu'ainsi „pour le distinguer, il voulait qu'il eut une „résidence au-dessus des *Sourks*, qu'il nom„mera *Dhourlok* (1)," se tournant ensuite

(1) Ou l'étoile polaire.

vers les *Deiotas*. Il leur ordonna de rendre à *Dhérou* l'hommage nommé *Parkerma* (2), pendant qu'il sera encore sur la terre, et de lui adresser journellement le même hommage, lorsqu'il habitera *Dhourlok*, en terminant sa vision, *Vichnou* ajouta aux faveurs, dont il venait de gratifier son *Bhagt*, l'ordre de retourner à *Kannoie*, de gouverner les états de son père, pendant quelque tems, au bout duquel il enverrait les *Baibans* le chercher: ce qu'il ne voulait point faire à ce moment, „parce que *Dhérou* disparaissant „de ce monde, sans qu'on connut les fa„veurs, qu'il avait reçue, on pourrait croire, „qu'il avait été dévoré dans la forêt par quelque bête féroce." En finissant ces mots *Vichnou* suivi de tous les *Deiotas* quitta son *Bhagt*, *Nardman* resté seul avec le jeune saint, voulut l'emmener, mais ne pouvant obtenir de lui, qu'il quitta la forêt, il le laissa et se rendit à *Kannoye*, où il raconta à *Outanpud* les graces qu'a reçue son fils, et l'ordre, que lui a donné *Vichnou*. A ce récit, *Outanpud* comblé de joie, partit à l'instant, suivi de ses principaux ministres et serviteurs; alors *Dhérou* cédant enfin aux

(2) Qui consiste à tourner sept fois autour de celui, qu'on veut honorer et de tomber à ses pieds.

instances de son père, revint avec lui. En entrant au palais, avant d'aller chés sa propre mère, il courut rendre ses respects à sa marâtre, disant qu'il lui avait la plus grande obligation, puisqu'elle était la première cause de son bonheur, et de la vision, qu'il avait eue de *Vichnou*. Il s'était jeté à ses pieds, en disant ces mots, la *Ranny* honteuse le rélève en lui demandant, le pardon de sa faute envers lui, mais *Dhérou* persistant à la remercier lui promet, qu'elle aura un fils; après quoi il la quitte, et va recevoir la bénédiction de *Soumit*. *Outanpud*, fidèle à sa promesse, céda le trône à son fils, au nom duquel des ministres choisis par le Rajah, gouvernèrent l'état, jusqu'à la mojorité du jeune prince. Selon sa prédiction sa belle mère eut un fils, qui dans la suite devint le premier ministre de *Dhérou*, celui-ci après un regne de vingt cinq mille ans, désira de quitter la terre, et de partir pour le *Baikunt* avec ses parents; *Vichnou* exauçant les voeux de son *Bhagt*, envoya aussi-tôt les *Baibans*, qu'il lui avait promis, et ces chars aëriens conduisirent *Dhérou* et toute sa famille à *Dhérou-lok*, où tous les *Deiotas* suivant les ordres de *Vichnou* font une révolution journalière autour de cette étoile.

Ces *Bhaghts*, dit M. de Polier, vivent donc bien longtems puisque *Dhérou* régna vingt cinq mille ans.

Cette fable, répondit le docteur, est encore de celles du troisième âge, plus nous approchons du quatrième, plus vous verrez diminuer ces étonnantes périodes. Ainsi que les prodiges; car quoique les *Bhagts* en produisent quelque fois, ce n'est jamais que par leur confiance en *Vichnou* ou en l'être suprême.

Namdhaio Bhagt du troisième âge, était le fils d'un potier de la tribu des *Souders*, son père appellé par son métier à être absent de chés lui, et craignant qu'en négligeant ce jour là le *Pouja* ou sacrifice, qu'il fait tous les matins à une idole, qu'il a chés lui, le *Deiotas*, qu'elle représente n'en soit offencé, il charge donc son fils, enfant de douze ans de s'acquitter pour lui de cet acte de dévotion en lui disant, que le sacrifice fini il lui donnait une portion des mets que laisserait l'idole; l'enfant croyant d'après cela quelle mangerait de ce qui lui était offert et voyant qu'après le sacrifice fini, elle n'avait touché à rien, se désespérait du peu d'appetit, qu'elle avait ce jour là, craignant d'avoir mal fait son *Pouja*, et d'être

grondé de son père: ses plaintes et ces cris touchant *le Deiotas*, son idole commença à manger, et mangea tant, qu'il ne resta absolument rien, ce qui satisfit l'enfant, mais sa mère survenant à la fin du *Pouja* et ne voyant aucun des restes, qu'elle était accoutumée à recueillir ne douta point que son fils n'eut tout mangé lui-même, envain assura-t-il que c'était l'idole elle-même, ce fait était trop étonnant pour y croire sans examen; on répéta l'expérience le lendemain et pendant trois jours, toujours avec le même résultat: la mère de *Namdhaio* ne peut donc plus douter de l'appétit de l'idole, mais le père de l'enfant étant de retour, se montra tout aussi incredule, que l'avait été sa femme, on répéta l'expérience, et convaincus du miracles, les parens fortunés de *Namdhaio* augurèrent que leur fils serait un *Bhagt* vu cette marque de la protection de l'être suprême.

Ce jeune homme témoignait en effet un grand zèle pour la dévotion, et désirait depuis longtems faire les siennes dans un temple, où se rendaient les Bramines et les saints les plus célèbres; en y entrant, on trouve un reservoir pour les ablutions, puis l'on arrive dans l'enceinte, où se réunissent les dévots; le sanctuaire de l'idole s'ouvre

de ce côté, mais personne n'ose y entrer, la place, où se mettaient les Sandales, était au côté opposé, *Namdhaio* craignant qu'on ne lui prit les siennes imagina de les cacher sous sa robe, en entrant dans l'enceinte; cependant trop animé, trop occupé du zèle, qu'il met à sa dévotion, dans l'agitation qu'il éprouve, il oublie ses Sandales, elles tombent à terre, tous les assistans scandalisés fixent les yeux sur lui, et s'irritent qu'un *Souder* ose souiller la sainteté du lieu, où ils sont rassemblés; ils le chassent, le contraignent à force de mauvais traitement à sortir du temple, ainsi expulsé de ce lieu saint *Namdhaio* s'assied le dos tourné à l'édifice, dans sa douleur il adresse à Dieu ses plaintes de ce qu'il l'a fait naître dans cette tribu abjecte, attribuant à cette circonstance le traitement ignomigneux, qu'il a reçu. Touché de son affliction l'invisible lui apparaît sous la forme de *Chrisnen*, le console lui ordonne de cesser ses lamentations, puis que par la visicn, dont il l'honore il reçoit une faveur, dont les Bramines eux-mêmes sont privés n'ayant que son idole; mais *Namdhaio* aspire encore à de plus grandes graces, après avoïr rendu son hommage au *Deiotas* il le supplie de tourner la porte du sanctuaire de façon, qu'il soit en face, et que les Bramines soient à dos, *Chrisnen* y consent,

ce miracle donnant aux *Zemadars*, la plus grande idée du jeune dévot, ils se jetent à ses pieds lui demande l'oubli de leur faute. Tandis que *Chrisnen* invisible à tous les yeux hors aux siens, lui ordonne en partant de venir le lendemain chés les deux *Bhagts*, qu'il veut lui faire connaître.

Obéissant à cet ordre, *Namdhaio* retrouve *Chrisnen* chés ces deux saints, mais fort incommodé de l'effort, qu'il a fait pour tourner le *Daivul* ou sanctuaire, la soeur des *Bhagts*, occupée à soulager le *Deiotas* par des fomentations de vulnéraires raconte à *Namdhaio*; qu'il est la cause de l'accident de *Chrisnen*, et lui conseille de lui en demander pardon; très étonné de ce qu'il apprend; le jeune *Bhagt* s'adressant au fils de *Basdaio* le supplie de lui dire comment il est possible, qu'un aussi petit effort, que celui, dont il avait eu besoin pour tourner le temple eut pu l'incommoder, lui qui pendant son incarnation avait pris sur son doigt, la colline de *Gordhen* (1), pour garantir les bergers de *Brindaben* des orages envoyés par Rajah *Ainder*? souriant à cette question, le *Deiotas* répondit, que la différence, qui existait entre ces deux pro-

(1) Tome I. chap. VI. page 459.

diges, était que le premier étant nécessaire, avait été un effet de sa propre volonté, au lieu que celui qu'il avait opéré en sa faveur, n'avait aucun de ces deux caractères.

Les deux *Bhagts* chés lesquels se trouvait le *Deiotas* étaient des *Bûcherons* et vivaient de leur travail, contraint de quitter *Chrisnen* dès le matin, ils allaient dans la forêt ramasser des fagots, et ils étaient absent, lorsque *Namdhaio* arriva dans leur cabane; instruit de leur pauvreté, il les plaignit beaucoup, s'ils étaient riche, dit-il au *Deiotas*, ils pourraient rester avec vous, et se livrer à leur dévotion; sans répondre á cette remarque, *Chrisnen* le lendemain ordonne au jeune dévot d'accompagner les *Bhagts* dans la forêt, il obéit, et voit en y arrivant, une immense quantité de fagots tous préparés: il les félicite, ne doutant point que charmé de trouver leur besogne faite, il ne s'empresse d'emporter les fagots; mais plus scrupuleux, il ne veulent point s'emparer de cequ'ils ne regardent pas comme à eux, envain *Namhdaio* cherche-t-il à les persuader, constant dans leurs refus, ils se mettent à l'ouvrage, ramassent du bois, font d'autres fagots, et leur tache finie, ils vont vendre le fruit de leur travail, et en distribue le prix à de plus indigens qu'eux.

Pendant qu'ils sont au marché, *Namdhaio* raconte à *Chrisnen*, ce qu'il a vu: et ne peut s'empêcher de blamer les deux *Bhagt*, d'autant, qu'il suppose que c'est le *Deiotas* lui-même, qui leur avait fait trouver les fagots qu'ils ont refusé; vous l'avez déviné, lui répond *Chrisnen*,' „je sais, qu'ils ne veu„lent vivre que de leur travail," en les éprouvant, „j'ai voulu vous en convaincre, puis „qu'ils n'ont pas même profité de ce que le „hazard semblait leur offrir;" „sans doute," repliqua le jeune dévot „que la modicité „du bienfait a été la cause du refus, mais „je ne doute pas," ajouta-t-il, „qu'il n'ac„ceptent des dons plus considérables;" sans répondre *Chrisnen* change d'un mot la chaumière des *Bhagts* en un superbe palais, tout y résplendit d'or, et de pierreries, alors y laissant *Namdhaio* il le charge de recevoir les deux frères à leur retour de la forêt, de leur dire que *Chrisnen* leur donne ces richesses: il s'acquitte avec empressement de cette commission, mais quelle n'est pas sa surprise, en voyant ces saints hommes, aussi confus que consterné de ce changement de fortune, refuser ces dons magnifiques; quitter une demeure, qu'ils ne croyent plus leur convenir, et se construire une nouvelle cabane. Eclairé par cet exemple de modération et de renoncement aux avantages terrestres, *Nam-*

dhaio s'humilie, reconnait qu'il est encore fort éloigné de la vraye sainteté, et rendant hommage aux deux *Bhagts*, il retourne chés lui résolu de se rendre digne de cet auguste titre.

Ses progrès dans la dévotion commençaient en effet à lui faire une réputation; un Bramine venait de mourir, il rencontre sa veuve désolée, touché de l'expression de sa douleur, il s'adresse à *Vichnou* avec tant de ferveur et de zéle, qu'il ressuscite le Bramine; mais au même instant le *Deiotas* lui apparait, et le reprend sévérement de sa témérité à s'ingérer dans les décrets éternels j'ai bien voulu, dit-il, vous exaucer encore cette fois, mais n'y retournez plus, et comme toutes vos fautes ne viennent que de ce que vous n'avez point de *Gourou* pour vous diriger, je vous ordonne de prendre *Ramanund* de *Bénârés*; *Bhagt*, célèbre par sa sainteté et sa qualité de fondateur des *Bairagis* (1). Docile à cet ordre, se laissant conduire, le jeune *Bhagt* devint tous les jours plus digne des faveurs de *Vichnou*, qu'il ne sollicitait plus, mais qu'il recevait avec l'humilité et la foi nécessaire à un saint;

(1) Une des sectes d'Atit ou faquir indiens.

un jour qu'il était absorbé dans sa dévotion, le *Deiotas* sous la figure d'un Mongol se présente à lui, *Namdhaio* l'ayant reconnu sous cette apparence, *Vichnou* lui annonce la mort de son incarnation en *Ramtchund* lui prédit qu'il serait persécuté, et lui défendit de faire aucun miracle.

Aussi dénué des biens de la fortune que l'était les deux *Bûcherons*; *Namdhaio* vivait du fruit de son travail, son père mort, il s'était marié, mais il était si pauvre, qu'il ne pouvait reparer sa demeure tombant en ruine, sa femme et sa fille ramassant entr'elle tout ce qu'elles avaient en joyaux, il va les vendre, pour leurs besoins urgents en tire soixante et dix roupies, mais au moment, où on les lui paye, un pauvre Bramine entre dans la boutique, où il est, expose sa misère, demande qu'on le secoure, et dit qu'avec deux cents roupies, on lui rendrait la tranquillité; quoique le magazin, où ils sont, soit rempli de monde, personne ne paraît disposé à aider le Bramine, et lorsqu'il insiste, les refus deviennent positifs: alors *Namdhaio* prenant la petite somme qu'il vient de recevoir, la lui donne en lui témoignant son chagrin de ne pouvoir faire davantage. Cependant dépouillé de tout par cette charité, il n'ose retourner chés lui; sa mère et sa femme sont dans la plus vive in-

quiétude, lorsqu'à la nuit, elles ne le voyent point revenir. Le lendemain *Vichnou*, qui veut recompenser son *Bhagt* se présente à ces deux femmes sous la figure de *Namdhaio*, accompagné de ses architectes célestes, il lui fait élever une superbe maison, persuadant à ces femmes étonnées que c'est le produit de ce qu'il a vendu, qui lui en donne les moyens; le bâtiment élevé comme par enchantement le *Deiotas* quitte la ville, se joint sous une autre forme à des voyageurs, qui passent la forêt ou *Namdhaio* s'est retiré, et faisant tomber la conversation sur la superbe maison, qu'à ce dernier, il excite sa surprise et sa curiosité, au point que quittant son asile, il retourne chés lui; son étonnement de tout ce qu'il voit, amenant une explication, il reconnait l'oeuvre de *Vichnou*; un tel prodige ne pouvait que faire du bruit, le Rajah en entendant parler, fait venir *Namdhaio*, exige, qu'il lui fasse voir quelques miracles, mais corrigé de la manie, qu'il avait eu d'en opérer, il répondit au Rajah, que *Vichnou* seul en avait le pouvoir, et il lui parla avec tant d'éloquence des attributs de ce *Deiotas*, que le Rajah se convertit.

Constant dans la résolution, qu'il a formée de ne plus provoquer le pouvoir divin;

Namdhaio faisant un pélérinage dans les lieux saints, accompagné de sa mère et de sa femme, rencontra le sultan *Ala-odin gori* à la tête de son armée, ce prince informé de la reputation du *Bhagt*, curieux de voir des prodiges, lui en demande; dieu seul a ce pouvoir, répond *Namdhaio*, le sultan irrité de ce refus, croit contraindre le *Bhagt* à lui obéir en lui faisant souffrir les plus cruelles persécutions; mais *Namdhaio* tranquille et ferme au milieu des souffrances, persistant à rendre gloire à dieu, déclare que lui seul peut faire des miracles, alors *Vichnou* touché de la persévérance de son serviteur lui apparaît, lui permèt de satisfaire la curiosité du sultan en ressuscitant une vache, prodige qui opère un tel effet sur l'esprit de ce prince, que tombant aux pieds du *Bhagt*, il se convertit, lui rend hommage, veut le combler de richesses, que refuse *Namdhaio*, qui devenu peu sensible aux biens terrestres, ne demande que la liberté de continuer son pélérinage.

Sa dévotion s'épurant chaque jour davantage, *Vichnou* content des dispositions de son dévot, lui accordait souvent des visions; un jour il lui apparut sous la forme d'un chien, satisfait en voyant, qu'il l'avait reconnu sous cette apparence, il reprit la

sienne avec ses quatre bras, et lui demanda, comment il avait pu le deviner sous la forme d'un chien ? c'est répondit *Namdhaio*, que considérant tous les êtres comme vos émanations, je vous vois toujours dans tout, et partout ; à cette réponse le *Deiotas* témoignant sa satisfaction à son serviteur, le qualifia de *Moukt*, où *Béat*, le dernier des dégrés, auxquels la sainteté puisse atteindre.

Et en quoi consiste ce dégré? demanda M. de Polier.

Dans la réunion à l'essence divine, reprit le docteur, les *Bhagts* étant fidèles et vrais serviteurs de dieu, et de *Vichnou*, sont censés parvenir des cette vie à cette réunion, qui constitue la béatitude éternelle, la fable de *Cabir* va vous montrer le plus haut période de cette dévotion. Dans le présent *Cal-yug* un Tisseran eut un fils, nommé *Cabir*, qu'il éleva dans sa profession, cet enfant avait atteint l'âge de douze ans, lorsque *Ramanand*, dont nous avons parlé dans l'histoire de *Namdhaio* arriva à *Bénârés*, cet homme célèbre par sa sainteté avait une si grande réputation, qu'il était toujours suivi d'une foule immense de tous les rangs, et de toutes les conditions, chacun s'estimant heureux, lorsqu'il pouvait seulement le voir, puisqu'il se

refusait à l'empressement, qu'on lui marquait de devenir son disciple.

Il accepta pourtant *Namdhaio*, dit M. de Polier.

Sûrement, reprit *Ramtchund*, mais il lui était donné par *Vichnou*: vous allez voir, qu'il reçut aussi *Cabir*; ce jeune homme entendant sans cesse parler du *Bhagt*, nouvellement établi à *Bénârés*, eut aussi envie de le voir, se mêlant donc à la foule, qui journellement entourait la porte de la maison de *Ramanund* pour attendre sa sortie, il satisfit sa curiosité, et la vue de ce saint lui fit tant d'impression, que saisi du plus vif désir de devenir son disciple, et sans s'effrayer des difficultés, qu'il prévoyait à son projet, il chercha dans sa tête les moyens de le réaliser.

Pour faire ses dévotions, *Ramanund* se rendait tous les matins, une heure et demi avant jour au Gange, il faisait ces ablutions dans le *Gaul* (1), nommé *Mund Karch*. *Ca-*

(1) C'est un endroit sur le bord de la rivière, où le peuple va faire ses ablutions, où passer la rivière, les *Gaul* ont en général des escaliers, quelque fois des pavillons, celui-ci est fort fréquenté à *Bénârés*. Note de M. de Polier.

bir instruit de cette circonstance, se rendit deux heures avant le jour, dans une ruelle: la plus étroite de celle de *Bénârés* (1), par où le *Bhagt* devait passer, se couchant à terre de façon à barrer complétement le chemin, *Cabir* attendit dans cette posture, l'arrivée de *Ramanund*, aussi-tôt qu'il le vit, il commença à crier à se lamenter avec force; le saint approchant et voulant se frayer un passage, repousse de ses pieds l'obstacle, qui l'arrête, et en appuyant son gros orteuil contre la tête du jeune homme, il lui dit: „ne crie pas, mais si tu souffre invoque dieu „et prononce *Ram-nam*;" à ces mots *Cabir* se lève laisse passer le *Bhagt*, et retourne chés lui.

Le matin du même jour aussi-tôt, qu'il peut supposer que *Ramanund* est rentré, le jeune homme se présente à sa porte demande à être introduit en sa présence, après avoir vainement sollicité pour être admis, il s'écrie enfin qu'on ne peut lui refuser cette faveur, puis qu'il est un *Sikh* ou disciple du *Bhagt*. Le serviteur étonné, va rapporter à son maî-

(1) Le terrain de cette ville célèbre est si précieux à cause des grands avantages, que les Indous trouvent à y demeurer, que les rues en général y sont fort étroites, et qu'il y a des ruelles, qui n'ont pas six pieds de largeur. Note de M. de Polier.

tre, qu'un jeune *Tisseran*, âgé d'environ douze ans, demande d'entrer, qu'il prétend être son disciple, je n'en ai point, répondit le *Bhagt*, je ne connais personne, qui puisse s'arroger ce titre, renvoyez-le, car sans doute c'est une méprise, à cette réponse *Cabir* insistant prie le portier de retourner, de s'informer de son maître, qu'elle était selon sa doctrine, la formule usitée, lorsqu'il voulait recevoir un disciple. Dans ce cas, répondit *Ramanund*, le *Gourou* pose son orteuil sur le front du *Sikh* et lui enseigne le *Munter* ou l'invocation de *Ram-nam*; hébien, s'écria *Cabir* en recevant la réponse du *Bhagt*, ai-je tort de me nommer son disciple, puis que chacune de ces circonstances s'est passée ce matin entre votre maître et moi? il raconta alors au portier ce que nous avons vu plus haut, celui-ci l'ayant rapporté à *Ramanund*, le saint frappé de cette explication, et du désir ardent que témoignait ce jeune homme d'être son disciple il ne douta plus, qu'il n'y eut quelque chose de surnaturel dans l'avanture, ainsi après s'être recueilli un moment en lui-même, il ordonna, qu'on admit *Cabir*.

Le jeune *Tisseran* en entrant chés le *Bhagt*, tourna sept fois autour de lui, hommage usité envers les *Gourous*, les saints ou

les prophètes, après quoi, il se jeta à ses pieds, mais *Ramanund* le relevant, le frappa doucement sur la joue, le reçut en qualité de disciple, et lui dit de rester avec lui.

Les voeux du jeune *Tisseran* étaient exaucés, son assiduité auprès de son *Gourou* poussé aux point, que son père s'appercevant de ses longues et fréquentes absences le réprimanda, en lui disant, qu'il était nécessaire, qu'il apprit et qu'il suivit sa profession, puisqu'il n'avait pas d'autres moyens de subsistance, docile aux remontrances paternelle *Cabir*, promit de s'appliquer à son métier, ne demandant pour toute grace que la permission d'aller chaque matin recevoir les directions de son *Gourou*, après quoi il remplirait quelque tache, qu'on voulut lui donner, son père y ayant consenti, le jeune homme sans négliger son directeur, conduisait avec autant de zèle, que d'activité les affaires de son père.

Lorsqu'il eut atteint quinze ans, âge convenable pour être établi on le maria à une femme de sa tribu, nommé *Loid*, douée de toutes les bonnes qualités que doit posséder une femme, et qui avait tant de condescendance et de complaisance pour son mari, qu'elle semblait voir en lui une divinité, dont

elle était toujours prête à faire la volonté, renonçant à tout ce qu'elle croyait pouvoir lui déplaire.

Les deux époux vivaient dans cette affection mutuelle, et les parents de *Cabir* étant morts, il continua à travailler de sa profession pour son propre compte, distribuant en charités, les profits, qu'il recueillait et se réservant à peine sa propre subsistance.

Un jour *Cabir* et sa femme ayant soupé, vingt cinq pauvres voyageurs arrivèrent chés eux, extenués de besoins, ils demandaient la charité, les deux époux aussi chagrin, qu'embarrassé de ne pouvoir les soulager, ne savaient quel parti prendre, il n'y avait aucune provision chés eux, et leur voisins, auquels *Cabir* recourut, refusèrent de lui aider, parce qu'il était déja leur créancier. Cette réponse négative, ajouta à la détresse, qu'éprouvait *Cabir*, il ne pouvait se résoudre à renvoyer les Mandians, sans secours, par le tems affreux, qu'il faisait, et au risque d'être maudit par eux. *Loid* aussi belle, qu'elle était bonne, voyant la douleur de son mari, lui dit, qu'un *Banian*, ou marchand qui tenait un magasin de tous les comestibles nécessaires à la vie, (excepté de la viande,) lui avait souvent demandé, pourquoi

elle ne se fournissait jamais dans sa boutique, „il m'a, ajouta-t-elle, offert le credit que „vos voisins vous refusent, mais les senti„mens, qu'il m'a témoigné en me faisant cet „offre, m'ont empêchée d'en profiter.“ *Cabir* à ces mots se recueillant un moment en lui-même, dit à sa femme, „que dans le mo„ment, où il se trouvaient il fallait profiter „de la bonne volonté de ce marchand,“ il lui ordonna d'aller chés lui, de lui demander tout ce qui leur était nécessaire pour nourrir ses convives, et il la suivit de loin pour rapporter les provisions, qu'elle pourrait obtenir.

Le *Banian* aussi surpris que satisfait de la voir, lui donna en abondance les fournitures, qu'elle désirait, lorsqu'elle lui demanda la note de ses achats, le galant pourvoyeur l'assura, qu'il ne prendrait point d'argent d'elle, qu'il ne lui demandait d'autre payement que de répondre à son amour, et de lui accorder sa présence, ne fusse que pour une seule nuit. Déconcertée par ce langage la modeste *Loid* hésite à prendre les provisions, mais l'ordre de son mari, la peine où elle le sait, la détermine, elle répond au marchand, que *Cabir* l'attend, qu'elle doit le rejoindre, qu'elle reflêchira cependant à sa demande, et l'instruira de sa résolution; sor-

tant à ces mots, elle rencontre son époux, lui remet les comestibles, l'informe, de la condition exigée par le marchand; reçoit l'ordre de *Cabir* d'y retourner à l'instant, lui dire, qu'elle ne peut lui accorder cette entrevue, pour cette nuit, mais qu'elle se rendrait chés lui la nuit suivante, quelque étonnée, qu'elle soit de cet ordre, la docile *Loid* sans se permettre d'y reflêchir porte cette heureuse nouvelle à l'amoureux *Banian*, qui la reçoit avec transport.

Rentré chés eux les deux époux se mettant à l'oeuvre et préparant le souper, régalèrent si bien leurs convives, qu'ils les quittèrent, très satisfait, en les comblant de bénédictions. Cependant vers les dix heures du soir, du jour suivant, heure du rendés vous accordé au *Banian*, il survint un orage, accompagné d'une pluye si violente que *Loid* ne pouvant sortir, *Cabir* toujours fidèle à sa parole, enveloppa sa femme dans une couverture la prit sur son dos, la porta lui-même chés le marchand, où l'ayant posée, il la laissa, et s'en retourna chés lui.

L'étonnement du *Banian*, fut à son comble en entrant dans sa boutique d'y trouver *Loid*, le tems, qu'il faisait lui avait ôté l'espoir de la voir ce soir là, et la suppo-

sant mouillée, il s'empressa de lui offrir des vêtemens à changer; sa surprise augmenta, lorsqu'en les refusant elle lui fit voir, que les siens étaient parfaitement secs: il ne pouvait concevoir, que par un orage et une pluye aussi forte elle eut pu traverser à sec un assés long chemin, alors *Loid* lui avoua avec franchise tout ce qui s'était passé entre *Cabir* et elle, ajoutant qu'elle agissait non seulement par ses ordres, mais qu'il l'avait apporté lui-même: cet aveu ingénu produisit un changement subit dans le coeur du *Banian*, le respect et l'admiration prirent la place, des sentimens illicites que lui avait inspiré la beauté de *Loid*, il se jeta à ses pieds, lui demanda l'oubli de sa conduite envers elle, pour la rassurer pleinement il l'appella sa mère, en lui disant, „que son respect pour elle et „pour *Cabir*, avait entièrement changé ses „sentimens; qu'il les regardait tout deux com„me des saints, et ne lui demandait que sa bienveillance;" *Loid* à ces mots fit relever le marchand, lui pardonna avec plaisir, et voulut partir, mais le *Banian*, l'ayant enveloppée comme elle l'était en venant chés lui, il la reporta lui-même chés *Cabir*, aux pieds duquel il se jeta, et en lui faisant l'aveu de ses intentions criminelles, des remords, qu'il en avait il lui demanda son pardon, que le *Tisseran* qui avait prévu ce dénouement, lui

accorda avec plaisir. Cependant *Cabir* continuait d'aller chaque jour chés son *Gourou*, celui-ci était dans l'habitude de ne recevoir personne, pendant qu'il s'occupait de son *Pouja* (1) ou dévotion du matin, parce que ne l'offrant que mentalement et se bornant à repasser dans son imagination, chaque cérémonie de cette espèce de sacrifice, il ne voulait point de distractions. Un jour *Cabir* arrivant au moment, où son *Gourou* avait commencé sa dévotion, attendit à sa porte, qu'il l'eut finie; déja *Ramanund* avait parcouru en idée toutes les cérémonies en usage dans cet espèce de *Pouja*, il en était à celle d'une guirlande, qui se passe autour du cou de l'idole, lorsqu'il lui sembla que la guirlande était trop étroite pour la passer sans déranger les ornemens de la coéffure, arrêté par cet obstacle, il reste en suspend, sur ce qu'il fera; *Cabir* alors s'apercevant que le *Pouja* dure plus longtems qu'à l'ordinaire, lui crie par inspiration, maître pourquoi cet embarras? défaites le noeud de la guirlande, passés là autour du col de l'idole, et ratachés-la. *Ramanund* extrèmement surpris que son disciple eut déviné sa pensée, finit sa dévotion, ouvrit la porte, mais lorsque *Cabir* voulut

(1) Ou sacrifice.

se jeter à ses pieds il l'arrêta en lui demandant: „où il avait acquis de si grandes con„naissances, pour être en état de pénétrer „les pensées?“ „je vous les dois,“ lui répondit *Cabir*, en voulant lui rendre ses hom„mages,“ „non,“ répondit *Ramanund*, „je „ne suis plus digne d'être votre *Gourou*, je „sens votre supériorité, et *Cabir* en place „d'être mon disciple devrait être mon maî„tre.“ Depuis ce jour, les deux *Bhagts* vécurent en amis, quelque tems après *Cabir* demanda à *Ramanund* par quelle raison il s'obstinait à ne pas recevoir de disciple, elle est très simple lui répondit-il, „le trésor „que j'ai acquis en richesses divines, m'a „couté tant de tems, et tant de peines à ac„quérir que j'en suis avare, je crains en le „partageant avec un nombre de disciples, de „m'apauvrir, d'en garder trop peu pour moi, „car un homme, qui posséderait un trésor en „roupies, et qui le partagerait entre beau„coup d'autres, en garderait peu ou point „pour lui-même; — cette comparaison re„prit *Cabir* ne me paraît pas juste, d'abord, „au lieu de regarder vos connaissances ac„quises, comme on considère les richesses „terrestres, il faut les envisager comme une „lampe, dont il s'échappe une infinite de ra„yons, à laquelle on allume des lampes plus „lumineuses encore, sans qu'elle perde de sa

„clarté. Ainsi, ajouta-t-il, au lieu de nom-„mer la science, richesses divines, je crois, „qu'elle doit être appellée lumière, où splen-„deur divine," frappé de cette explication *Ramanund* en l'adoptant, avoua non seulement la fausseté de son argument, mais déclara encore qu'à l'avenir, il recevrait tous ceux, qui voudraient être ses disciples, ce qu'il fit jusqu'à sa mort.

Ala odin Ghori étant à *Bénârés* dans une de ses expéditions militaires, entendit exalter la sainteté de *Cabir*, dont la réputation depuis la mort de *Ramanund*, s'était répandue dans l'Inde. Nous avons vu que ce Sultan aimait les prodiges, il envoya chés *Cabir* et le fit prier de venir en faire quelqu'uns en sa présence, le *Bhagt* s'excusa en disant, qu'il n'était pas *Sidh*, où doué de pouvoirs surnaturels, mais seulement un pauvre *Tisseran*, obligé de travailler pour sa subsistance journalière. Ce refus ne rebutant pas le prince, il s'obstina dans sa demande, irrité de la fermeté du *Bhagt*, il ordonna qu'on se saisit de lui, qu'on lui mit les fers aux pieds et aux mains, et qu'on le jeta dans un cachot, espérant l'amener par là à remplir sa volonté; sans se plaindre, *Cabir* se résigna à ce dur traitement, qui durait déja depuis plusieurs jours, lorsque l'être suprê-

me touché des souffrances de son serviteur innocent, ne fit pas seulement tomber ses fers, mais lui ouvrit les portes de sa prison, néanmoins *Cabir*, ne profitant pas de ce prodige, resta tranquille dans son cachot, la surprise de son géolier fut extrême en trouvant le lendemain les portes ouvertes, et son prisonnier dégagé de ses fers, il courut faire son rapport au Sultan, qui ordonna qu'on lui amena *Cabir*, qu'il interrogea lui-même sur cet événement, „j'en ignore les causes, „répondit le *Bhagt*, je n'ai, je le répète, au„cun pouvoir surnaturel, je regarde ce qui „est arrivé comme l'ouvrage de l'être suprê„me.“ Indigné de l'opiniâtreté du saint à lui refuser des miracles, le Sultan ordonna qu'on le chargea des plus pesantes chaines, et qu'on le précipita dans la rivière, l'exécution se fit, mais le *Bhagt*, rempli de foi, fut encore sauvé par le secours direct de la providence, non seulement ses chaînes tombèrent d'elle-même, mais il aborda sain et sauf au rivage opposé, et à la grande surprise *d'Ala odin Ghori*, on vint lui dire que *Cabir* était sorti de l'eau, qu'on le ramenait en sa présence; décidé à le contraindre de ployer à sa volonté, le Sultan tint un conseil dans lequel on proposa des moyens aussi violents que cruels, lorsque quelqu'uns des serviteurs de ce prince, plus modérés et plus

sages que les autres, lui firent observer, que tout ce qui venait de se passer étaient déja des miracles, qui prouvaient que *Cabir* était un saint, évidamment protégé de l'être suprême, qu'ainsi on ne pouvait espérer de rien obtenir de lui contre sa volonté. Cette observation ayant ouvert les yeux au Sultan, il fut honteux de sa conduite, loin de continuer ses persécutions, il rendit des hommages à *Cabir*, et lui demanda d'oublier ses offences.

Cet homme vraiment saint était toujours porté à l'indulgence envers les autres, un voleur voulant s'introduire chés lui, pour y faire quelque tour de son métier; se présenta sous le costume d'un *Bairagis*, faquirs très protégés de *Cabir*, en considération de *Ramanund* le fondateur de leur secte; il fut reçu et traité aussi bien, que cordialement, par le *Bhagt*, et comme il se plaignait d'être incommodé et souffrant, *Cabir* le pria de rester chés lui, jusqu'à son rétablissement; et aussi longtems, qu'il s'y plairait. Installé dans la famille, le feint *Bairagis* guettait un moment favorable à ses desseins, sans pouvoir le trouver, parce que *Cabir* passant ses nuits en prières, s'en serait aperçu; cette contrarieté irritant le voleur, il cherchait un moyen de mettre en défaut la dévotion vigilante de son hôte, lorsque *Cabir*, qui connaissait, ou soupçonnait les

mauvaises intentions du larron, voulant lui épargner un crime, ramassa un jour tout ce qu'il avait de plus précieux dans sa maison et appellant le *Bairagis*, il le pria de choisir ce qui pouvait lui convenir, ou de prendre le tout, s'il en avait envie, le prétendu faquir déconcerté par cet offre, craignant qu'elle ne fut un piège, et ne voulant pas démentir son déguisement refuse tout ce qu'on lui offre, alors *Cabir* sans resserrer ses effets, pour laisser au voleur toute la liberté de les prendre, prétexte une course, qui le retiendra quelques jours, et il sort de chés lui, en recommandant son hôte aux soins, et aux attentions de sa famille.

Ses bons procédés ne changèrent point les intentions du voleur, dès le même soir, saisissant un moment favorable, il s'empare de tous les effets de *Cabir*, chargé de son butin, il s'achemine vers une forêt, où il veut le déposer, lorsqu'en y entrant, il rencontre *Cabir* lui-même, qui l'avait vu de loin: craignant qu'un mécontentement subit eut occasionné son départ de chés lui, il retournait sur ses pas, pour s'en informer; le feint *Bairagis* effrayé, jeta son paquet dans un buisson, et cherchant à se soustraire, à la vue du *Bhagt*, il se détourna, se cacha dans la feuillée; cependant voyant que *Ca-*

bir paraissait déterminé à l'attendre, il sort enfin de sa retraite, s'avance, lui marque sa surprise, de le trouver si près de chés lui; sans lui répondre *Cabir* le questionne sur la raison, pour laquelle il quitte sa maison, lui témoignant l'inquiétude, qu'il a qu'un mécontentement n'en soit la cause, et le conjure de revenir avec lui, pour qu'il puisse y remédier; rien n'étant moins dans l'intention du voleur que ce retour, il tranquillise *Cabir* sur ses craintes, l'assure, qu'il est parfaitement satisfait de tous les individus de sa famille, que s'il la quitte, c'est qu'il ne peut s'y fixer. En disant ces mots il prend congé du *Bhagt*, mais celui-ci insiste avec tant d'amitié pour l'engager à revenir chés lui, que le voleur confondu ne voyant plus de moyens de lui échapper, se jete à ses pieds, lui avoue ce qu'il vient de faire, lui montre le paquet, qu'il a caché, en lui disant: „ces effets sont à vous, reprenez-les, „je me livre à votre clémence," je vous ai donné ces effets, reprit *Cabir* en le relevant, „ainsi je ne les reprendrai point, si vous „avez encore besoin d'autre chose, je m'ef„forcerais de me les procurer pour vous les donner; confondu par tant de magnanimité, le faquir accepta les dons de *Cabir* et le quitta en emportant son paquet; alors le *Bhagt* retourna chés lui, où il trouva sa fa-

mille indignée, du vol commis par le feint *Bairagis*; mais qu'elle ne fut point leur surprise, lorsque *Cabir* d'un air calme et serein, leur assura que ce n'était point un vol, que le faquir avait été fort en droit d'emporter ces effets, puisqu'il les lui avait donné lui-même.

Tant de générosité et de vertus, acquirent une si grande reputation à *Cabir*, que soit à *Bénârés*, soit de toutes les parties de l'inde on accourait pour solliciter la faveur d'être admis au rang de ses disciples, au nombre desquels se trouvaient des Bramines, des *Kättris*, qui tous le respectaient infiniment.

Cependant les principaux et les plus savans Bramines se voyant négligés, par l'empressement, qu'on montrait au *Bhagt*, ne pouvaient supporter qu'un homme non lettré, un ignorant, fusse plus recherchée, plus suivi qu'eux, qui possédaient le droit d'enseigner les *Veds* et les sciences sacrées, ni que ceux, qui portaient le *Jensis* ou *Zennear*, cordon sacré, ployassent le genou devant un individu de la tribu des *Souders*, qui n'était qu'un misérable *Tisseran*. Animés, et conduits par la jalousie, ils cherchèrent les moyens de s'opposer aux progrès, que faisait sur l'esprit public l'opinion de la sainteté du *Bhagt*,

ainsi se rendant en corps chés le Rajah de *Bénarés*, ils lui représentèrent, combien il était peu convenable que *Cabir* se fit suivre par une telle multitude de tous les rangs, de toutes les conditions, se plaignant amèrement, qu'il permit à ceux, qui étaient décorés du *Zennear* de tomber à ses pieds, hommage qu'il ne pouvait prétendre vu la bassesse de son origine, et de sa condition. Le Rajah les ayant entendu, fit appeller le *Bhagt* le fit asseoir à ses côtés, l'informa des plaintes et des accusations des Bramines, et lui ordonna d'y répondre.

„Je ne presse personne, dit le *Tisseran*, „de me suivre ou de devenir mon disciple, „mais je ne puis me résoudre à renvoyer ceux, „qui désirent mes instructions, c'est donc vo„lontairement, qu'ils sont mes disciples, „quand au *Zenear* il est un moyen de savoir, „si Dieu a fait de ce cordon sacré, une marque „distinctive des Bramines et des *Kättris*; je „propose donc seigneur, que tous les Bra„mines ici rassemblés déposent un moment „en votre présence, cette marque honorable; „qu'ils adressent leurs prières à la divinité „pour que ce cordon se replace sur eux, „sans qu'ils y touchent; ce qui arrivera cer„tainement, si eux seuls ont le droit de por„ter le *Jeusis*, et dans ce cas je me jete à

„leurs pieds, je leur rend l'hommage, qu'ils „prétendent; de mon côté, ajouta le saint, „si le *Zenear* n'est pas un privilège exclusif „au Bramines, je prie l'être suprême d'en „faire apparaître un sur mon corps."

L'air de certitude et le calme avec lequel *Cabir* fit cette proposition, inspira quelque répugnance aux Bramines de faire cet essai; mais le Rajah, sanctionnant de son ordre, l'expédient qu'il proposait, il fallut s'y soumettre et déposer leur cordon, qui malgré l'ardeur de leur prières à tous les *Deiotas* ne retourna point se placer sur eux.

Ainsi, dit M. de Polier, les Bramines admettent les *Deiotas* subalternes de même que la mythologie.

Certainement, reprit le docteur, nous avons vu que ces instituteurs des Indous n'ont point de doctrine secrète, que la seule différence, qui existe dans leurs opinions et celle du peuple, ne consiste que dans la manière, dont ils conçoivent les mêmes dogmes; quand nous aurons fini l'histoire de *Cabir*, nous reprendrons leurs explications sur les *Deiotas*.

Pendant qu'ils leur adressaient leurs prières; *Cabir* observant leurs efforts inutiles,

adressa les siennes à l'être suprême, le supplia, si le *Jensis* n'était pas dans sa volonté, le privilège exclusif des Bramines, de permettre, qu'il en parut un sur son corps, en faisant cette prière, il marqua avec un canif les six traces de ce cordon, de son épaule gauche à la hanche droite, place sur laquelle il se porte; cette opération finie, les six fils du cordon parurent distinctement sur sa peau. Ce miracle occasionnant la surprise et l'admiration de tous les spectateurs, le Rajah se tourna vers les Bramines confondus en leur exprimant son mécontentement; vous avez voulu, leur dit-il, m'engager à maltraiter, à chasser de mes états cet homme respectable, véritablement un saint, dont la présence est une bénédiction, et vous avez failli à m'attirer par là les plus grandes calamités, prenez garde à l'avenir à votre conduite envers lui, car je le prends sous ma sauve garde, et je vous rends responsables de tout ce qui pourrait lui arriver de facheux; à ces mots les Brahmines humiliés et confus se retirèrent.

Eh! comment, interrompit M. de Polier, les Bramines eux-mêmes, propagent-ils une fable, où ils jouent un rôle aussi facheux.

C'est, répondit le docteur, qu'ils ne sont pas tous de la même secte, et qu'il y en a un très grand nombre de la secte des *Sikh*.

Dont vous êtes aussi, interrompit M. de Polier.

Oui, reprit le docteur en souriant, vous verrez plus bas ce que c'est que cette secte pour en revenir à *Cabir*, ce saint homme uniquement dévoué à l'adoration de l'être suprême ayant atteint un âge avancé et se voyant parvenu à sa soixante quinzième année.

Comment, s'écria M. de Polier, c'est à peine l'adolescence en comparaison des *Rischis Munis* et autres *Bhagts*.

Oui, reprit le docteur, mais vous oubliez que *Cabir* est supposé avoir existé dans le quatrième âge, où nous sommes, et où la longévité est réduite à la vraisemblance, ainsi ce *Bhagt* se trouvant vieux, se prépara à quitter *Bénarés*, où selon les traditions des Indous tous ceux qui meurent reçoivent la béatitude éternelle, ne voulant pas devoir ce bonheur au privilège de cette ville, il en choisit une, qui selon les mêmes traditions avait une propriété contraire, puisque tous ceux, qui y mouraient allaient droit

en enfer, et il se rendit à *Magher*, à quatorze mille à l'occident de *Gorakpour*, une multitude de ses disciples l'y suivit, qui remarquant que la fin de leur maître s'approchait disputaient entr'eux sur la manière, dont ils disposeraient après sa mort de ses dépouilles mortelles: les Indous voulant les brûler, les Mahometans les ensevelir, le *Bhagt* s'apercevant de leur démêlé, dit à Loid que pour prevenir les contestations entre ses disciples, il quitterait la terre avec son corps; à ces mots *Loid* le supplia de lui permettre de le suivre, il répondit que cela ne se pouvait, mais que trois jours après sa disparution elle quitterait sa forme corporelle et se réunirait à lui, en disant ces mots, il disparut et fut reçu dans le *Baikunt*.

Ces disciples ne le trouvant pas le lendemain, apprirent de *Loid* ce qui s'était passé, quant à elle, selon ce que lui avait dit son époux, le soir du cinquième jour après son départ elle quitta son enveloppe corporelle et fut le rejoindre dans le *Baikunt*. Comme les Mahometans en plus grand nombre que les Indous, se trouvèrent les plus forts, elle fut ensevelie, et ils lui élevèrent un mausolé en brique, qui subsiste encore à *Magher*, où il est l'objet des dévotions et des pélérinages des *faquirs Indous* et des *Multahs* Mahometans; qui également en pos-

session de ce tombeau, se partagent paisiblement et honnêtement les offrandes que la charité y apporte de toutes parts. *Camel*, fils de *Cabir*, instruit par lui et suivant sa doctrine resta à *Magher*, où il mourut généralement respecté. Longtems après sous le regne de l'empereur *Baber*, *Nanuk* l'illustre fondateur de la secte des *Sykhs* (1), adoptant les principes de *Cabir* fit revivre sa doctrine, qui consiste à ne reconnaître qu'un seul dieu invisible, tout-puissant, tout-présent, créateur, conservateur de l'univers, et à rejeter comme des fables et des inventions humaines, non seulement les trois grands *Deiotas* et toute la mythologie, mais encore les *Veds*, les *Schasters* et tous les livres religieux sur lesquels elle est fondée.

Cette secte est-elle nombreuse? demanda M. de Polier.

(1) A ses recherches mythologiques, feu M. de Polier avait joint des recherches exactes et suivies sur les *Syk'hs*, il envoya ses mémoires à M. Hasting et autres amis anglais pour qui il les avait redigés; j'ignore s'il en ont fait usage, mais dans les mémoires asiatiques traduction française. Tome I. page 312 se trouve une notice intéressante de M. Charles Wilkins, sur ces sectaires devenus, au nord de l'Inde une nation considérable et puissante peu connue généralement, mais de laquelle le célèbre Langles a donné un précis historique assés étendu, et fort exact. Page 1 à 86. tome III. du voyage du Bengale à St. Petersbourg par G. Forster.

Elle s'augmente chaque jour ; reprit *Ramtchund*, et le plus grand nombre des habitans des provinces de Lahor, de Multan, de Dehly ont adopté cette doctrine (1).

Il me paraît, dit M. de Polier, qu'en général l'existence d'un être suprême est la base de tous les systèmes religieux des Indous.

Oui, dit le docteur, les *Veds* établissent cette vérité, toute leur religion est fondée sur ce principe. Nous verrons demain, comment la généralité des Bramines, qui enseignent cette mythologie, et les gens éclairés, qui l'adoptent conçoivent, la multitude des *Deiotas* inférieurs, qu'elle nous présente. Dans notre séance d'aujourd'hui, nous avons dépassé l'heure, il est tems de la terminer.

---

(1) Voyez les observations de M. Charles Wilkins sur les *Sik'hs* et leur college à Patnah. mémoires asiatiques, traduction française. Tome I. page 313 à 313.

CHAPITRE XIV.

Résumé des deux systèmes principaux des Bramines sur les êtres intermédiaires; ce ne sont point des dieux; cependant on leur adresse un culte; de la nature de ce culte; selon la mythologie il est de deux espèces, le *Nirgoni Poujah* ou culte spirituel, et le *Sergoni Poujah* ou culte extérieur. Le premier, ne s'adresse qu'à Dieu, le second aux *Deiotas*. Pratiques de ce dernier culte; 1o) ablutions et purifications; 2o) pénitences et mortifications; 3o) charités et dons aux Bramines; 4o) les grands sacrifices. Subdivisions de ces pratiques. Ablution simple, et journalières; purifications solennelles, fables sur cet objet. Pénitences contemplatives de dévotion, pénitence expiatoire. fables à ce sujet.

Les dons et charités, domestiques et solennelles, fables sur cet objet.

Sacrifices, deux espèces principales, 1o) sanglans, et solennels; 2o) non sanglans, fables sur cet objet. Les grands sacrifices défendus dans le *Cal-yug* anecdote sur les Marates, sacrifices particuliers, détails sur leur cérémonie, observance particulière au culte des deux grands *Deiotas*, extrait succinct des dialogues de *Chrisnen* et d'*Arjoon* sur le culte.

En vous attendant mon cher docteur, dit M. de Polier à *Ramtchund*, qui entrait, j'ai résumé dans ma tête ce que vous m'avez dit des explications, que donnent les Bramines,

qui admettent, et enseignent la mythologie, si je ne me trompe, elles se réduisent à deux systèmes principaux, quoique modifiés à l'infini.

C'est cela même, répondit le docteur, l'un de ces systèmes est allégorique, l'autre positif. Vous vous rappellerez aussi, que ceux, qui admettent le premier, ne regardent les trois grands *Deiotas* que comme des êtres métaphysiques, attributs et effets, directs de la première cause, par lesquels elle se déploye dans le système général de l'univers; concevant et expliquant de même la multitude de *Deiotas* intermédiaires, ils voyent en eux des êtres allégoriques, causes secondes et particulières, ou puissances morales, et physiques influant sur la nature, soit en bien, soit en mal. Mais le plus grand nombre, admettant le système positif, plus rapproché de la mythologie; croyent à la réalité des trois grands *Deiotas*, à celle de tous les *Deïotas* subalternes, ne différant entr'eux que sur l'origine de ces êtres; les uns, les disant créés (1), les autres, les supposant produit par la seule volonté de dieu sans générations (2); enfin des troisiè-

(1) *Bagavadam* p. 40, 41. Tome I. chap. I. page 153.
(2) Ayen Akbery tom. III. p. 145.

mes, les regardant comme émanés progressivement de dieu, et des grands *Deiotas*, leur accordent plus ou moins de perfections, selon le dégré de cette émanation; mais tous se réunissent dans l'idée que ces êtres ont eus un commencement, qu'ils auront une fin; que ce sont des intelligences douées de pouvoirs surnaturels; dont une partie a été dégradée de sa perfection primitive; mais que toutes soit en bien, soit en mal, influent sur l'univers (1).

Les Bramines, demanda M. de Polier, en admettant la réalité de ces êtres, confondent-ils comme le fait la mythologie, les corps célestes et terrestres, avec le génie, qu'ils supposent le présider?

Non, répondit *Ramtchund*, les Bramines et les philosophes Indous, cherchent à expliquer la nature de la matière à laquelle ces intelligences sont unis, ainsi que leur pouvoir et leur influence (2); mais il serait

(1) Voyez chapitre XII et XIII. de ce volume.

(2) Ces explications se trouvent rassemblées dans l'ayen Akbery tom. III. p. 144, 146. Dans Bernier tome II, page 126. On y aperçoit les idées, qu'avait platon sur ces êtres intermédiaires servant de communications entre la divinité et l'homme. Celles des génies élémentaires, adoptés par les docteurs cabalistiques et beau-

aussi long qu'ennuieux d'entrer dans les détails des variations subtiles embrouillées obscures, qu'apportent les écoles des diverses sectes (1) aux deux systèmes admis par la généralité.

Me voilà donc au fait, dit M. de Polier, des opinions mythologiques, généralement adoptées; je ne vois rien dans les idées populaires et a plus forte raison dans l'explication qu'en donne les gens éclairés, qui tende à l'opinion que les *Deiotas* soit supérieurs, soit inférieur, sont des dieux; cependant mon cher docteur, selon les fables, que nous avons parcouru, on leur adresse un culte, non seulement aux deux grands *Deiotas*, *Vichnou* et *Mhadaio*, mais encore à tous les *Deiotas* subalternes, et selon ces mêmes fables, les Bramines instruisent le peuple des rites de ce culte, les observant eux-mêmes, avec le plus grande scrupule.

Rien n'est plus vrai, répondit le docteur, mais avant d'entrer dans les explica-

coup de celles, que l'écriture sainte, nous donne des anges et des demons.

(3) L'ayen Akbery contient la nomenclature et les différences des neuf sectes philosophiques, dont six sont orthodoxes et trois héretiques. Voyez Introduction p. 84.

tions que les Bramines donnent de la partie pratique de leur système réligieux, il faut nous arrêter à ce que la mythologie nous apprend sur la nature de ce culte.

Vos détails à cet égard me feront d'autant plus de plaisir, dit M. de Polier, que je vous avoue mon cher docteur, que malgré le long séjour, que j'ai fait dans l'Inde, je n'ai sur le culte réligieux des Indous que des notions confuses et contradictoires.

C'est tout simple, répondit *Ramtchund*, parce qu'un étranger confond d'ordinaire les observances, ou les pratiques particulières à quelques sectes, avec celles qui sont générales à toutes; d'où il résulte des contradictions sans nombre, attribuée par eux, aux mêmes systêmes; je vais tacher de vous débrouiller ce chaos.

Selon toutes les fables de la mythologie, continua le docteur, le culte prescrit par les livres sacrés les *Veds*, les *Shastres*, les *Pourams*, est de deux sortes; l'un spirituel, intérieur, ne s'adressant uniquement, qu'à l'être suprême ou invisible, ne consistant qu'en adorations, louanges, bonnes oeuvres, sans que ceux, qui l'observent se fassent aucune représentations matérielles exté-

ricures de dieu sous quelques formes, que ce soit; cette première espèce de culte divin, se nomme *Nirgoni Pouja* ou culte spirituel.

Le seconde espèce, appellée *Sergoni Pouja* ou culte extérieur, s'adresse nonseulement à l'invisible; mais aux deux grands *Deiotas*, *Vichnou*, et *Mhadaio*, à leurs incarnations, à leurs idoles, à tous les *Deiotas* subalternes; et les rites et cérémonies de ce culte, varient et se subdivisent à l'infini, dans les observances, et les pratiques particulières des sectateurs respectifs de *Vichnou* et de *Mhadaio*; ou par les adorateurs de *Bhavani*, ou ceux de quelques autres des principaux *Deiotas* subalternes; ainsi pour mettre de l'ordre dans la matière, je vais vous donner l'idée que nous présente la mythologie des quatres chefs principaux, qui constituent le culte extérieur général, ou *Sergoni Pouja*, qui sont

1°) les ablutions et purifications,
2°) les pénitences et mortifications,
3°) les charités,
4°) les sacrifices.

Selon les fables, les ablutions qu'on regarde comme simples purifications, sont de deux espèces, les journalières, qui se font

chaque jour à jeun, avant le sacrifice, ou *Pouja* matinal, et avant les repas, soit dans des réservoirs destinés à cet usage, soit dans quelques rivières, dont les eaux sont réputé s a rés ; ainsi *Nand*, père putatif de *Chrisnen*, faisait tous les matins ses ablutions dans la *Jumna*; ce fut dans la même rivière qu'*Akrour* l'oncle de cette incarnation, fit les siennes en la ramenant à *Mathra*.

La seconde espèce de ces purifications, plus importante que la première, puisque les fables la représentent comme expiation; est aussi plus solennelle; accompagnée de jeûne elle se pratique dans les fêtes saintes, annuelles et periodiques; nous avons vu *Chrisnen*, les *Pandos*, une foule de Rajah se rendre à *Kurtsheid*, pour célébrer cet acte du culte à l'occasion d'une éclipse de soleil (1); il s'observe aussi dans des cas extraordinaires; lorsque coupable d'un grand crime, on s'impose soi-même, cette expiation ou qu'elle est ordonnée par les Bramines; ainsi *Bulbhader*, frère de *Chrisnen*, qui avait tué un Brame se soumit à la sentence, qu'ils portèrent contre lui; dans ce cas, cette expiation est accompagnée d'un pélérinage dans les lieux saints, ou places consacrées au culte.

(1) Chap. IX de ce volume, page 71.

Toutes les eaux, demanda M. de Polier, sont-elles également propres à cet acte de dévotion?

Selon les fables, répondit le docteur, chaque eau coulante ou dormante a la même vertu, lorsqu'on connaît l'instant favorable, pour s'y plonger.

Parasu-rama, serviteur de *Mhadaio*, avant d'être incarnation de *Vichnou*, avait reçu l'ordre du Rischi son père, de venger sa mort sur sa propre mère, qui en avait été la cause innocente, il obéit; coupable de matricide, il revient chés le *Deiotas*, qui conseille à son jeune protegé d'expier son crime par un pélérinage dans les lieux saints; il se met en chemin: passant auprès d'un pâturage, il entend un jeune taureau, qui se plaint à sa mère de la dureté, avec laquelle un Bramine son maître le traite; „je ne puis „plus, ajoute-t-il, souffrir cette oppression, „je suis résolu à m'en affranchir en lui ôtant „la vie.“ Effrayée du crime que projète son fils, la vache lui en représente l'énormité et les funestes conséquences, „soyez sans in„quiétude ma mère, lui répond le taureau; „je sais les moyens d'expiation, je connais „une fontaine, dont les eaux purifient de tous „les péchés,“ en disant ces mots, il quitte

sa mère, va donner la mort au Bramine devient au même instant noir comme de l'encre, de blanc, qu'il était; mais courant alors sans perdre un moment à la fontaine il s'y plonge, et *Parasu-rama*, qui par curiosité avait suivi ses pas, le voyant ressortir de l'eau plus blanc que neige, n'hésita point à s'y plonger aussi: au moyen de quoi, il revint chés *Mhadaio* purifié et lavé du matricide, qu'il avait commis. C'est cependant, continua le docteur, aux eaux du gange que la mythologie attribue plus particulièrement cette vertu; il suffit d'en boire, où de s'y baigner pour obtenir la remission de toutes ses fautes, même des plus grands crimes; si l'on pratique cet acte de dévotion dans les places consacrées à cette partie du culte.

Quelles sont donc ces places? demanda M. de Polier.

Les fables nous en indiquent plusieurs, répondit le docteur. *Kurtsheiter*, *Hardvard*, *Prag Elliabad*, enfin *Ganga Sagur*; mais celle à laquelle elles attribuent le plus d'éfficacité, c'est *Murshud*, où *Bhagirut* a conduit le torrent du gange sorti des cheveux de *Mhadaio*; nous avons vu dans la fable du voyage de cette *Deiotani* que les eaux du fleuve nommée le grand gange se mêlèrent à celle du torrent; mais lorsque le *Muny*

rappella sa compagne; docile à la voix de son conducteur, elle se sépara de la rivière, qui suivit sa route à l'est, tandis qu'elle se rendit à *Murshut* avec *Bhagirut*; d'après cette fable les Indous, qui habitent au-dessous de *Souty* sur le rivage du gange, attribuant une vertu bien supérieure aux eaux du torrent qu'à celle du fleuve, transportent à *Murshut* quelque éloigné que soit ce bain, les cendres et les os de leurs parens.

Ils croyent donc, interrompit M. de Polier, que l'éficacité de ces eaux s'étend jusqu'après la mort.

Certainement, répondit le docteur, puisque *Bhagirut* ne fut chercher ce torrent divin, que pour sauver les ames de ses ancêtres les six mille fils de *Sagur*, détenues en enfer.

La seconde branche du *Sergoni Pouja*, que nous indique la mythologie; consiste dans les pénitences et les mortifications; les fables nous montrent *Birmah* lui-même donnant le premier exemple de cet acte du culte; en passant cent ans divins, absorbés dans une adoration extatique de l'invisible; et dans une abnégation totale de ses sens; ne s'occupant que d'objets intellectuels (1); au bout

(1) Vol. I. chap. I. page 163.

de ce tems Dieu lui parla, lui ordonna de se livrer à une seconde contemplation, lui promit que lorsque par ses dévotions ses pénitences, ses austérités, il se sera rendu capable d'obtenir la connaissance de *Bhagavat* ou Dieu: il lui donnera le pouvoir de créer; alors *Birmah* passa encore cent ans divins en pénitences, contemplations, actes d'adoration; après lesquels il obtint en effet le pouvoir créateur, et quoique ceux, qui à son exemple, et par ses institutions, pratiquent cette partie du *Sergoni Pouja*, n'atteignent pas comme lui, à ce pouvoir; néanmoins selon la mythologie, cette branche du culte extérieur, procure la possession des biens célestes et terrestres.

Ces pénitences, demanda M. de Polier, sont-elles toutes de la même espèce?

Selon les fables, répondit le docteur, on peut les distinguer en deux sortes principales. La pénitences contemplative, c'est-à dire, le renoncement total à l'action des sens, pour s'absorber dans la contemplation de l'invisible; telles furent les premières pénitences de *Birmah*, qui étaient des actes d'humilité, d'adoration, d'hommage; mais à ces premiers caractères, la seconde espèce joint celui d'être un acte d'expiation; dont

Birmah nous donne encore le premier exemple, lorsque s'étant livré à un mouvement de vanité après la publication des *Veds*, l'être suprême, le *punisseur de l'orgueil* le précipita avec sa résidence *Birmlok* au fond de l'abyme; étourdi de cette horrible chûte le *Deiotas* en revenant à lui-même rechercha la cause de son infortune; sonda les replis de son ame, reconnut son crime, s'humilia et dans l'intention d'expier son péché, il commença une pénitence accompagnée de macérations, qui dura un million d'années, pendant lesquelles il se tint toujours sur une seule jambe (1); les mêmes fables nous montrent encore *Birmah*, observant dans son incarnation en *Valmick*, une seconde pénitence expiatoire (2); avec tant d'austérité, qu'au bout de douze ans, ce *Valmick*, qui était de la plus abjecte des tribus, qui avait été un scélérat, devint un saint, dont le coeur et l'esprit furent non seulement purifiés, mais encore illuminés de la lumière divine; bénéfice, continua le docteur, attaché à cette branche du *Sergoni Pouja*, lorsqu'elle est adressée à l'être suprême, ou à *Vichnou*; tandis que selon la mythologie ceux, qui pren-

(1) I. Vol. chap. I. page 173.

(2) Vol. I. chap. I. page 180. 181.

nent pour objet de cet acte de dévotion les autres *Deiotas*, ou les *Deiotas* subalternes, n'en retirent que le bénéfice des biens terrestres et temporels; *Parbuty* voulant avoir *Mhadaio* pour époux, adressa cette partie du culte à *Bhavani* (1); et ce fut aux longues pénitences, qu'avait fait le Rajah *Satterjit* à l'honneur du soleil, qu'il dut le talisman merveilleux, dont *Chrisnen* lui-même envia la possession (2); toutes les fables sont remplies des avantages, qu'on retire de ce culte, aussi les *Daints* eux-mêmes, qui négligent d'ailleurs et méprisent toutes les observances réligieuses, sont-ils censés s'acquitter de celle-ci, en vue des biens temporels, qu'elle leur procure; entre beaucoup d'autres, les fables nous présentent le *Daints Taraké*, faisant une pénitence de onze cents ans, dans le but d'obtenir, la domination des quinze régions de l'univers, qu'il obtint en effet (3).

La durée de ces pénitences est-elle déterminée? demanda M. de Polier.

Non, répondit le docteur, car comme elle sont volontaire, le tems, qu'on y em-

(1) Tome I. chap. I. page 206.
(2) Tome I. chap. VIII. page 576.
(3) Tome I. chap. I. page 199.

ploye dépend uniquement de la volonté du pénitent. Les fables des trois premiers âges donnant une longévité immense à tous les êtres raisonnables, nous présente de ces pénitences, qui durait cent mille ans; telle fut celle de *Souker* le chef des tapys, ou pénitens nuds (1); le Munis *Bhagirut* en fit trois, pour obtenir le gange, l'une à l'honneur de *Parbuty*, l'autre pour *Mhadaio*, la troisième pour *Ganga*, elles furent chacune de douze cents ans (2), *Bisvamiter* passa cent mille ans de sa vie, à cet exercice (3); vous voyez qu'elles diffèrent en durée, les mêmes fables nous en montre de beaucoup moins longues, qui n'en sont pas moins éficasses; telle fut celle de *Valmik*, dont nous avons parlé, celle de *Latchémund*, frère de *Ramtchund*, qui pendant douze ans se voua à des austérités, si rigoureuse qu'on leur dut la victoire remportée sur *Ainderjit*, fils de *Raven*, et la prise de *Lanca* (4).

Si comme ces exemples le prouvent, dit M. de Polier, la durée de cette observance est arbitraire, je suppose au moins

(1) Tome II. chap. XIII. page 251.
(2) Tome II. chap. XIII. page 262.
(3) Tome II. ibid. page 283.
(4) Tome I. chap. IV. page 344.

que la nature des pratiques à suivre doit être assujétie à des règles uniformes.

Le caractère général de cette branche importante du culte, consiste, répondit le docteur, ainsi que nous l'avons vu, dans un renoncement total au monde, dans l'abnégation absolue des sens, et dans la contemplation extatique de l'objet, auquel s'adresse cet acte de dévotion; mais du reste la mythologie nous montre des variétés à l'infini, dans les pratiques particulières, qui l'accompagnent nous avons vu *Souker* rester absorbé, cent mille ans dans la contemplation, sans manger boire dormir ni changer d'attitude, immobilité, qui fut cause, qu'il s'amassa tant de terre et de boue sur son corps, que semblable à une colline les arbres et les plantes y croissaient (1). *Bhagirut*, ajouta à ces pratiques, de se tenir sur une seule jambe (2), et *Terrakée* les variant encore, resta

Pendant cent ans les yeux fixés sur le soleil.

2. Cent ans sur la pointe d'un de ses pieds.

(1) Tome II. chap. XIII. page 251.
(2) Tome II. ibid. page 265.

3. Pendant cent ans il ne but que de l'eau.

4. Les cent années suivantes il vécut d'air.

5. Il passa cent années en adoration dans l'eau.

6. Cent autres enseveli sous terre jusqu'au col.

7. Le même espace de tems dans le feu.

8. Cent années sur la tête les pieds en l'air.

9. Pendant cent ans il se tint sur la paume d'une de ses mains.

10. Les cent années suivantes il se pendit par l'autre main à une branche d'arbre.

11. Et il termina sa pénitence en restant pendu pendant cent ans par les pieds la tête en bas (1).

Vous riez, continua le docteur, mais quelque extravagante que soit cette fable, elle montre que la nature des pratiques de cette branche du *Sergoni Pouja*, toujours la même, quand au fond, varie dans sa forme, d'après l'objet auquel elle s'adresse, et le but pour lequel on l'observe. Si de ces fables absolument relatives aux trois premiers âges, nous passons à l'idée que la mythologie nous

(1) Tome I. chap. I. page 199.

donne des faquirs, dénomination générale, sous laquelle se range toutes les diverses espèces de pénitens de l'Inde, nous voyons, que tous se vouent à la pauvreté, au renoncement de toute proprieté, qu'ils se reduisent au plus stricte nécessaire, pour la nourriture, le sommeil, le vêtement, que les uns comme *Ramtchund*, *Latchémund*, *Bulbhader*, *Arjoon* ne se vouent qu'à tems à cet état, que les autres s'y consacrent leur vie entière; qu'il y en a qui vivent solitaires, isolés dans les forêts, errants de lieux en lieux; d'autres qui rassemblés en troupes, soumis à un chef, et à des règles particulieres, forment les confrairies, que la mythologie nous présente, sous les dénominations diverses, de *Saniassi*, *Oudhassi*, *Joghui*, *Atits* ou *Mandians*; de *Bairagis*, disciples de *Ramanund*; des *Tapys*, pénitents nuds, disciple de *Souker*; des *Jaity* observateurs de la chasteté, enfin d'une multitude d'autres pénitens solitaires contemplatifs. L'opinion que donne les fables des Bénéfices spirituels et temporels que procure cette branche du *Sergoni Pouja*, est tellement établie, que si vous avez y fait attention vous aurez retrouvé encore aujourd'hui parmi les Indous, toutes les pratiques générales et particulières indiquées par la mythologie.

En effet, dit M. de Polier, la quantité de ces pénitens m'a souvent étonné; mais, ajouta-t-il en riant, heureusement pour eux, que leur pénitences ne peuvent plus durer aussi longtems.

Bien loin de regarder cela comme un avantage, répondit le docteur, on dirait, qu'ils veulent se dédommager du peu de durée que la briéveté actuelle de la vie humaine leur permet de donner à cette pratique, en enchérissant sur les tourmens et les macérations, dont les fables nous donnent des exemples.

Comment, dit M. de Polier, seraient-ils vrais ces détails horribles, que nous transmettent les voyageurs, des pénitences aussi inouies qu'effrayantes que s'imposent encore de nos jours la nombreuse horde des diverses sectes de faquirs indiens?

Certainement, répondit *Ramtchund*, ils poussent le zèle de cette dévotion, et l'inhumanité envers eux-mêmes au point, qu'il y en a qui se pendent par les pieds au dessus d'un brasier allumé, restant ainsi pendus plus d'une heure, tourmentés par la chaleur, et la fumée; d'autres marchent avec des Sandales hérissées, de pointes de fer, qui leur

percent les pieds jusqu'au vif, et malgré les affreuses douleurs, qu'ils ressentent, ils vont de maisons, en maisons, mandiant leur subsistance; on en voit, qui entièrement nuds, se roulent sur le sable brûlant, l'espace de quelques heures; mais passons le détail dégoutant de ces pratiques extraordinaires, pour en venir à la troisième branche du *Sergoni Pouja.* Les dons et les charités distribués aux Bramines, et aux nécessiteux de toute espèce, pratique du culte si importante que selon la mythologie: la négligence qu'on y apporte anéantit l'éficacité des autres observances, en attirant sur celui, qui s'en rend coupable la malédiction de ceux, qui doivent être l'objet de ces charités. Ainsi *Vichnou* voulant empêcher le centième sacrifice commencé par Rajah *Bal* pour conquérir les *Sourgs*; vint incarné en nain interrompre la distribution, dont allait s'occuper le Rajah (1); et *Arjoon* pour avoir refusé la charité à un Bramine, maudit par lui, fut obligé d'expier cette faute, par un pélérinage dans les saints lieux (2).

L'utilité, l'importance de cette pratique établie dans toutes les fables, sont encore

(1) Tome I. chap. III. page 275.
(2) Chap. IX. de ce vol. page 52.

sanctionnées par la proposition que *Chrisnen* fait à *Nanda* et aux bergers de *Brindaban*; de convertir en charités aux Bramines, en dons aux vaches, et en aumône à tous les nécessiteux, l'or, l'argent, monnoié, le fourage, les provisions, qu'ils avaient rassemblées, dans le but d'offrir un sacrifice à *Aïnder*, pour obtenir de lui une bonne saison pluvieuse. „Je vous promet," leur dit-il, „que par ce moyen vous aurez une sai-„son plus favorable, que vous n'en avez ja-„mais eue," son conseil étant suivis, sa promesse se réalisa dès le jour même (1).

Poussant encore plus loin l'efficacité de cette branche du *Sergoni Pouja*, les fables du *Ramein* nous la montrent comme ayant la vertu de suppléer aux autres observances expiatoires: car *Doserhut*, père de *Ramtchund*, étant arrêté par une voix divine, dans le dessein, qu'il avait de quitter le trône pour expier un meurtre involontaire, dont il était coupable, remplaça les pratiques expiatoires ordinaires, par la libéralité qu'il mit aux dons, qu'il distribua aux Bramines à l'issue du sacrifice expiatoire, qu'il célébra (2).

(1) Tome I. chap. VI. page 330.

(2) Tome. I. chap. III. page 297.

Ainsi que les autres branches du *Sergoni Pouja* celle-ci est aussi de deux espèces.

1°) Charités et dons solennels.
2°) Charités et dons privés domestiques et journaliers.

La première espèce se pratique aux fêtes saintes; annuelles ou extraordinaires: nous en avons vu divers exemples dans les fables; dans ces occasions, ces charités, ces dons sont aussi multipliés que magnifiques, *Karen*, frère naturel des *Pandos*, surnommé le généreux, chargé de la distribution que *Judister* fesait faire au *Raisoo-yuc*, ou fête des Rajahs, (qu'il célébra, pour procurer à *Pand* l'entrée du *Mailus*,) poussa si loin la prodigalité que le chef des *Pandos* craignit un moment de n'être pas en état de satisfaire à toutes les obligations de cette partie du culte; mais *Chrisnen* le rassura, en lui montrant que le *Padum* ou marque de la divinité empreinte sur la main de *Karen* lui fournissait, des moyens intarissables de suffire à sa libéralité (1).

Les mêmes dons et charités se font aux solennités des mariages, on avait déja com-

(1) Vol. I. chap. VIII. p. 615.

mencé la distribution de ceux, que *Roukmani* devait donner à l'occasion de son union avec *Souspal*, lorsque *Chrisnen* l'interrompit en enlevant cette belle princesse (1); sans que ceux, qui devaient participer à ces dons y perdissent rien, puisqu'ils se répandirent après le mariage de *Chrisnen*. On pratique la même observance à la naissance des enfans; *Nanda* lorsqu'il crut sa femme *Ysoda*, accouchée de *Chrisnen*; répandit d'abondantes largesses (2); l'on en distribue aussi en actions de graces, lorsqu'on a échappé à quelque danger, ainsi chaque fois que *Chrisnen*, s'était soustrait aux périls, auxquels l'exposait la haine de *Cans*, *Nanda* témoignait sa réconnaissance à l'être suprême par d'abondantes charités (3); en général les fables nous montrent l'observance de cette partie du culte extérieur dans toutes les occasions, où de grands événemens se célèbrent; nous avons vu *Basdaio*, lorsqu'il voulut réintégrer ses fils, *Bulbhader* et *Chrisnen* dans leur tribu, terminer les solennités de cette cérémonie, par cette branche du *Sergoni Pouja*.

Il paraît par ces exemples, dit M. de Polier, que la mythologie la regarde com-

(1) Tome I. chap. VII. page 558.
(2) Tome I. chap. V. page 417.
(3) Tome I. ibid. page 451.

me acte d'adoration, d'expiation ou d'action de grace.

Précisément, reprit le docteur, et le plus ou le moins d'importance de la solennité dans laquelle elle se pratique, décide du plus ou du moins de magnificence ou de libéralité, qui y regne.

En quoi consistent donc ces dons, largesses, charités? demanda M. de Polier.

En ustenciles, et ornemens pour le culte, répondit le docteur, en or, argent monnoyé, joyaux et ris; enfin en vêtement, nourriture, fourage.

Mais dans ce cas, dit M. de Polier, cette partie du culte ne peut être observée, que par les riches les souverains ou Rajahs?

Aussi, répondit *Ramtchund*, les fables, qui nous présentent la première espèce de cette branche du *Sergoni Pouja* l'attribuent toujours à la première classe, mais elles nous montrent la seconde, c'est-à-dire, les charités privées domestiques journalières, qui sont à la portée d'un chacun, comme partie essentielle du culte extérieur; *Chrisnen* attentif à en observer tous les rites distribuait chaque matin, aux Bramines et *Zemadars*, des vaches à cornes dorées, des fils de perles,

de l'argent, enfin des vêtemens, du ris, de la nourriture à tous les nécessiteux (1). Les *Pandos*, quoique dénués de tout dans la forêt, où ils passèrent leur exil avait toujours une septième portion pour un pauvre passant. *Cabir*, qui ne vivait que du fruit de son travail, qui n'observait d'ailleurs aucune des pratiques du culte extérieur, nourrissait et distribuait des dons aux faquirs voyageurs (2); et selon les fables cette pratique est tellement agréable à l'invisible, qu'elles supposent que l'être suprême intervient lui même pour fournir les moyens de l'observer.

Nous avons vu les Bramines jaloux de *Cabir* (3) chercher à desservir ce saint homme auprès du Rajah de *Bénarés*. Le mauvais succès, qu'ils eurent dans cette tentative, ne les rebutant pas, ils chercherent encore quelque manière de l'inquiéter, mais devenus circonspects par les menaces du Rajah, et ne voulant pas agir ouvertement contre lui; ils prirent une voye détournée; sachant, qu'il était dans l'usage de nourrir et de distribuer des charités à tous les faquirs, qui se rendaient chés lui, ils imaginèrent, (sa

(1) Chap. IX. de ce volume page 25.
(2) Chapitre XIII de ce volume page 317.
(3) Chap. XIII. de ce vol. page 323.

grande réputation étant connue au loin), d'écrire en son nom une circulaire, aux *Bairagis*, *Oudassis*, *Joghuis*, *Atits* et autres confraries, voisines ou éloignées de *Bénârés*, par laquelle il les invitaient au nom de *Cabir* à se rendre dans cette ville à une fete, qu'il se proposait d'y donner un tel jour; les faquirs obéissant avec joie à cette invitation, plusieurs d'entr'eux pour ne point la manquer dévançant même le jour fixé, on vit arriver à *Bénârés* deux ou trois jours avant, une quantité de ces pénitens, leur nombre augmentait à vue, l'avant veille du prétendu festin, il montait á dix mille, le jour même on en comptait jusqu'à cent mille, parce que les chefs de ces diverses confraries avait amené tous leurs disciples. Etonné de ce rassemblement, *Cabir* leur en demanda la cause, sa consternation, son effroi furent à leur comble, lorsqu'il apprit, que c'était une invitation prétendue de sa part, qui les attiraient; sa fortune entière n'aurait pu suffire à nourrir, une trentaine des convives que les Brames lui procuraient; dans la détresse, que lui occasionnait le chagrin de ne pouvoir satisfaire à l'attente des faquirs, d'être couvert de honte, en manquant à ce devoir, ou peut-être maudit d'eux pour ne pas le remplir; il prit le parti de s'échapper de sa maison et de se cacher dans une forêt

voisine; se remettant à Dieu de l'événement; l'invisible touché de la peine de son serviteur, ne permit pas, qu'il succomba aux piéges, que lui tendaient les Bramines.

Apparaîssant à *Loid* sous la figure de *Cabir*, peu de moments après qu'il eut quitté sa maison, l'être suprême dit à cette vertueuse femme, qu'au sortir de la ville, il avait rencontré un digne ami, *Benjara* ou pourvoyeur de vivres, qui apprenant l'embarras, où il se trouvait, avait exigé de lui, qu'il revint sans inquiétude, parce qu'il lui amenait toutes les provisions nécessaires à la nourriture des *faquirs*. Au même instant *Loid* vit en effet le *Benjara* suivi d'un immense convoi de toutes sortes de provisions; enchanté de cette bonne nouvelle, l'active *Loid* disposa tout pour placer ces comestibles, mais comme dans un aussi petit espace que celui de la maison du *Bhagt*, il était impossible d'apprêter la quantité de mets, qu'il fallait pour une telle multitude, l'apparence de *Cabir*, décida qu'il fallait donner à chaque faquir sa provision en nature; cette distribution se fit pendant trois jours avec une telle abondance, que plusieurs d'entr'eux incapables de manger le quart de la portion, qu'ils avaient reçues, revendirent le superflu au marché; la distribution finie, chacun d'eux

reçut encore une roupie et de la toile pour vêtement.

Pendant que ceci se passait à *Bénarés*, *Cabir* caché dans la forêt, qui était sur la route, que devaient prendre les faquirs en s'en retournant, attendait avec inquiétude leur passage, ne doutant pas, que fort en colère d'avoir été déçu dans leur attente ils ne se fussent vengés sur *Loid* et sa maison, de son impuissance de les satisfaire. Qu'elle ne fut pas sa surprise! lorsqu'au bout de quatre à cinq jours il les vit s'en retourner, excessivemens joyeux, chantant ses louanges, faisant rétentir la forêt des éloges de sa générosité, et de sa magnificence, très curieux d'apprendre la cause d'un aussi heureux dénouement il se hâta de retourner chés lui, de demander à *Loid* comment elle avait pu se débarrasser de cette multitude, étonnée de cette question, *Loid*, qui ne s'était point aperçue de l'absence de son mari, lui demanda à son tour ce qu'il voulait dire, ayant été lui-même présent à toute la distribution? une explication s'ensuivit, *Cabir* reconnaissant le miracle opéré par l'être suprême, adora et remercia la divinité, qui l'avait préservé de la honte, et des malheurs, que les Bramines avaient cherchés à lui attirer. Nous avons vu, continua *Ramtchund*, dans les fa-

bles que nous avons parcourus des exemples à l'infini, de l'importance et de l'utilité, qu'elles attribuent à cette branche du *Sergoni Pouja*, venons en à présent à la quatrième, les sacrifices, qui tiennent un rang distingué dans la mythologie.

Elle nous montre d'abord deux espèces principales, les sanglans, nommés *Yucs*, les non sanglans désigné par le nom de *Poujah*. Nous commencerons par les premiers, qui se classent encore en deux sortes, les *Yucs* solennels extraordinaires, et les *Yucs* particuliers ordinaires, selon les fables on n'immole qu'une victime dans les uns, et plusieurs dans les autres.

Sans doute, interrompit M. de Polier, que c'est la multitude de victimes, qui augmente ou diminue la solennité.

C'est précisément le contraire, répondit le docteur, parce que c'est la qualité et non la quantité d'oblation, qui fait l'importance de ce sacrifice; selon la mythologie la victime requise pour le *Yuc* solennel, extraordinaire est, tantôt l'éléphant *Airaput*, monture de Rajah *Ainder*, tantôt la vache *Camdheva*; mais le plus souvent le cheval *Saiam Caram*, sorti de la mer de lait, comme les deux autres victimes.

Mais mon chèr, interrompit M. de Polier, ce sont trois *Deiotas* subalternes, que vous me nommés là?

Je vous conte les fables, répondit *Ramtchund* en riant, car nous en sommes à la mythologie; ces trois animaux que je viens de vous nommer sont en effet comme vous le dites des *Deiotas* inférieurs (1), qu'on amène sur la terre dans les grandes occasions pour y être sacrifiés, comme ils ressuscitent après chaque sacrifices, c'est toujours la même victime, qui s'immole dans chaque *Yuc* sanglant, et solennel.

Selon les fables c'était à cette espèce de sacrifice que dans les trois premiers âges la conquête des *Sourgs* étaient attachés; qu'elle qu'en fut la victime, les cérémonies de ce *Yuc* miraculeux étant toujours les mêmes, je vais vous donner les détails de celles, qui se pratiquaient au sacrifice du cheval; plus souvent célèbré, que celui de la vache ou de l'éléphant.

Les préparatifs immenses, qu'exigeaient ce *Yuc* solennel, en restraignait l'usage aux Rajahs, ou souverains, il ne pouvait être cé-

(1) Chapitre XII. de ce volume.

lébré que par des monarques assés puissans pour conquérir l'univers. Le prince, qui se proposait de le célébrer, commençait par demander à Rajah *Ainder* la victime, il allait, ou envoyait la chercher dans les *Sourgs*, si le chef du firmanient, (qui ne la donnait jamais qu'avec peine), la refusait: il fallait le combattre; lorsque de gré ou de force, on avait obtenu le cheval *Saiam Caram*, qui était blanc, avait les oreilles noires, une queue d'or, et marchait sur l'eau comme sur la terre, on le faisait voyager dans les sept dips ou divisions terrestres, un cortège nombreux et brillant, à la tête duquel se trouvait toujours les plus grands princes, ou les héros les plus célèbres par leurs explois, accompagnaient la victime sacrée; lorsqu'elle passait les états de quelques Rajahs souverains, l'escorte, s'arrêtait, *Saiam Caram* suivis d'un petit nombre de serviteurs choisis, s'avançait vers la capitale, il y entrait, portant sur le front un écritau, sur lequel se trouvait, le nom du monarque, qui se proposait de célébrer le sacrifice, avec l'avertissement, que le prince, dont on passe les états, est le maître de retenir la victime, mais qu'en ce cas les armes lui ouvriront un passage; si cet espèce de cartel est accepté, *Saiam Caram* et son cortège combattent, contraignent le Rajah à les laisser pas-

ser passer, et à se joindre lui-même à l'escorte; si au contraire on reçoit la victime avec les honneurs et les présens, qu'on lui doit, qu'on la suive volontairement, alors sans combat, elle continue sa route, observant partout la même cérémonie; jusqu'à ce que de grés ou de force tous les monarques des sept Dips, ou départemens de la terre, suivant *Saiam Caram*, arrivent avec lui dans la capitale du prince, qui célèbre ce *Yuc* solennel.

Les souverains de tout l'univers ainsi rassemblés; il faut encore que les *Rischis*, les *Munis*, les Bramines de toutes les parties du monde, se trouvent à cette solennité, les uns président aux cérémonies; les autres entretiennent le feu sacré *Hom*, d'autres enfin s'acquittent des incantations ou prières; les acteurs et les spectateurs de cet acte auguste et solennel étant rassemblés, on choisit un chef des cérémonies, celui-ci nomme aux diverses fonctions à remplir: ainsi au *Raisoo-yuc*, célébré par *Judister*, *Durdjohn*, qui le présidait en cette qualité, donna à *Bhim* le soin de veiller sur les vituailles et comestibles; à *Chrisnen* l'emploi de laver les pieds aux Rischis *Munis* et Bramine, et au généreux *Karen*, celui de la distribution des dons et charités. Ces pré-

liminaires terminés, les astrologues et *Zennadars* fixent le jour de la célébration du grand sacrifice; il est précédé par des *Poujah*, sacrifices non sanglans, à l'honneur de tous les *Deiotas*, ceux-ci finis, tout le monde se rassemble dans l'enceinte, où doit se faire le sacrifice; le feu allumé sur le grand autel, les Bramines avec une mixtion de saffran et de sandal commencent la cérémonie en traçant sur le front de chaque Rajah d'après son rang, la marque, nommée *Tika*, après quoi le monarque, qui célèbre le *Yuc*, révêtu des vêtemens superbes, que demande cette cérémonie, s'approche de l'autel, on lui amène la victime; de son glaive, il la met à mort, aussi-tôt les Bramines s'en emparent, l'écorchent, la désossent et mettent de coté la peau et les os; tandis qu'une partie de leurs confrères jetent pièce à pièce la chair: goute à goute le sang, dans le feu sacré *Hom*, que d'autres Bramines entretiennent et nourrissent sur l'autel, en y jetant de l'huile, du grain, de benjoin et d'autres gommes. Tout le tems que dure l'oblation, les Bramines chargés des incantations, les répètent sans interruptions, l'oblation consumée, d'autres Bramines recueillent ses cendres, les jetent sur les os, et la peau en recitant des incantations, par la vertu desquelles la victime ressuscite et s'envole dans les

Sourgs. Alors le sacrifice terminé, les Braminnes répètent la cérémonie du *Tika*, par lequel le *Yuc* à commencé et à laquelle succède le banquet, où tous les ministres du culte sont splendidement régalés, on leur distribue de magnifiques présents, des charités considérables, par lesquelles les cérémonies se terminent, une cloche uniquement destinée à cet usage, annonce la fin de la solennité.

Quel est, demanda M. de Polier, le but et l'éficacité que la mythologie attribue à cette première espèce de *Yucs* sanglans et solennels?

Elle les regarde, répondit le docteur, comme propitiatoires, expiatoires, et d'actions de graces, nous avons vu dans les fables, que dans les premiers âges ils étaient célébrés par les princes ambitieux et conquèrans, lorsqu'ils avaient obtenu ou voulaient obtenir quelque grande victoire, et que par ce motif les *Daints* ennemis de tout culte divin, célébrait cependant ces *Yucs*, ainsi Rajah *Bal*, et Rajah *Sagur*, tous les deux *Daints*, tous deux avide de la possession des *Sourgs*, parvinrent l'un et l'autre à célébrer consécutivement quatre vingt dix neuf de ces sacrifices, et ils auraient par ce mo-

yen usurpé ce bel empire, s'ils n'eussent été interrompus dans la célébration du centième. Le même *Yuc* offert par *Judister* dans le troisième âge (1) avait pour motif de procurer à l'ame, de son père *Pand* une place plus distinguée dans les *Sourgs*, ou il n'était parvenu qu'au rang des serviteurs de Rajah *Ainder*; et les *Pandos* à la fin du troisième âge, célébrèrent encore le même sacrifice en actions de grace de la naissance de *Paritchet* leur successeur; ainsi quoique selon les fables les cérémonies de ce *Yuc* soient toujours les mêmes, son nom varie d'après le motif pour lequel il se célèbre.

Ne m'avez-vous pas dit, interrompit M. de Polier, qu'il s'appellait en général *Raisoo-yuc* ou fête des Rajahs?

Oui, répondit le docteur, ainsi se nommait le sacrifice de *Judister*, mais le même offert en actions de grace par les *Pandos*, s'appellait *Avv-maid-yuc*.

De même que la première espèce de *Yucs*, solennels extraordinaires; ceux de la seconde, ou les *Yucs* particuliers ordinaires,

(1) Tome I. chap. VIII. page 608.

sont aussi regardés, comme étant propitiatoire, expiatoire et d'actions de grace; ils ne peuvent non plus être célébrées, que par les Rajahs ou princes assés puissants, et les particuliers assés riches, pour pouvoir rassembler, non, tous les Rajahs de la terre, mais un nombre immense de Bramines, et de peuple, auquel se distribuent en abondance la nourriture, ainsi que des dons, et charités aussi considérables que diverses; toutes les cérémonies supposées usitées dans le premier *Yuc* s'observent dans celui-ci, mais il diffère par le genre, et la qualité des victimes, qui sont des animaux quadrupèdes, terrestres de différentes espèces, selon le but du sacrifice, où selon les *Deiotas* auquel il s'adresse. C'était de cette seconde espèce, qu'était le sacrifice de *Doseruth* (1), ceux de *Bisvamitter*, et selon les fables, cette pratique du *Sergoni Poujah* est commune à toutes les sectes.

Mais, dit M. de Polier, dans ces deux sortes de sacrifices sanglans, je ne vois point l'usage des oblations humaines, qu'on prétend avoir eu lieu chés les Indous dans les premiers âge?

(1) Tome I. chap. IV. page 147.

Selon les fables, répondit *Ramtchund*, elle n'était usitée que dans les sacrifices particulièrement adressés à *Bhavani* et à *Mhadhaio*, nous avons vu le *Daint* et Magicien *Moluram*, prêt à immoler à cette *Deiotany*, *Ramtchund*, et *Latchémund* (1), on voit aussi les *Daints* se déchiq et mt le corps se coupant la tête à l'honneur de *Mhadaio*; et quelques fabuleux que soit les circonstances de ces sacrifices, il paraît cependant que les oblations humaines, ont existé dans les plus anciens tems, mais uniquement parmi les adorateurs de *Bhavani* et de *Mhadaio*; cette espèce d'oblation est sévèrement défendue dans le *Cal-yuc* ou âge présent, par leurs livres et par leurs loix.

Cependant, dit M. de Polier, malgré cette défence on accuse les marattes d'avoir dans ce siècle même immolés des victimes humaines à *Bhavani*; un Européen homme digne de foi m'a assuré que pendant son séjour dans l'Inde, un sacrifice pareil avait eu lieu à *Poura*, dans une des cours du palais; sans paraître à personne ni un crime, ni une cruauté, parce que selon la condition exigée, la victime avait été volontaire; ce fait, ajou-

(1) Tome I. chap. IV. page 384.

ta M. de Polier, me paraît d'autant plus vraisemblable que ma curiosité me portant à l'approfondir, j'ai questionné des Bramines liés aux marates, qui ne l'ont point nié?

J'en ai entendu parler ainsi que vous, reprit *Ramtchund*; il existe encore un usage tout aussi cruel dans la province de *Marvar*, dans laqu'elle au decès du Rajah de la contrée, où se sont établis les *Raje-Pouter*, race nouvelle parmi les Indous, non seulement la femme, mais les concubines et plusieurs des esclaves du défunt, sont contraintes à se jeter dans son bûcher, ou l'on fait encore entrer trois serviteurs de chaque classes, et tribus, tous les animaux, ours, éléphants, et autres espèces, qui lui ont appartenus, les conducteurs de ses animaux, les ûstenciles de son palais, les vêtemens à son usages; et toutes ces offrandes et victimes, pêle-mêle sont cousumées dans cet horrible sacrifice. L'année 1776 on en fit un pareil, qui monta à plus de cent et trente six victimes, sans qu'on put en supposer une volontaire, la seule chose qu'on accorda à l'humanité ce fut de choisir entre deux serviteurs le plus vieux ou le plus infirme.

Quelle horreur! s'écria M. de Polier, quoi! ces Indous si bons si humains!

Aussi, répondit *Ramtchund*, ce n'est pas comme nous le verrons aux Indous indigènes, qu'il faut attribuer ces cruautés particulières à une secte; mais passons actuellement à la seconde espèce de sacrifice, qui ne sont pas sanglans et qu'on nomme *Poujah*.

Les offrandes, qu'on y employe, consistent en végétaux de toutes les espèces; accompagnées de cérémonies d'adorations, d'hommages, de prières, adressées soit aux représentations ou idôles des deux grands *Deiotas* et de leurs incarnations; soit aux *Deiotas* inférieurs, et ces sacrifices après lesquels se distribuent aussi des charités et des dons, sont de plusieurs espèces, il y en a de généraux à tous les *Deiotas*. Tel est celui, qui précède les sacrifices solennels. Il y en a de particulier à quelqu'uns de ces êtres, à chaques fêtes, à chaques cérémonies, telles par exemple, que celle du mariage, où le premier de ces *Poujah* s'adresse à *Ganeish* le *Deiotas* de la prospérité: le second à *Bhavani*, le troisième et quatrième à *Vichnou*, et à *Mhadaio*, après quoi on en adresse un, aux planètes; et enfin le mariage ne peut être consommé, si après tous ces *Poujahs*, il ne s'en célèbre un à *Bhavani*, dans la maison de l'époux.

Ainsi que dans les sacrifices solennels, c'est les Bramines, qui remplissent les cérémonies des *Poujahs* publics, ils se célèbrent dans les temples, où pagodes d'idoles, en plein air, dans les maisons. Mais chaque individu de quelque tribu, qu'il soit, peut officier dans les *Poujahs* particuliers, journaliers et domestiques, quoiqu'en petit, les cérémonies en soient les mêmes que celles du *Poujah* publit.

Nous avons vu que le père de *Namdhaio* de la tribu des *Souders* célébrait tous les matins ce *Poujah* domestique; qu'appellé un jour hors de chés lui pour affaire, et craignant le courroux de l'idole à laquelle il adressait ce culte, il chargea son fils, âgé de douze ans de la célébration de ce sacrifice (1), la même fable contient des détails, qui vous donneront une idée des pratiques observées dans cet acte de dévotion.

L'adorateur, qui s'en acquitte, commence par faire ses ablutions; puis à l'heure prescrite, il nettoie la place, où est l'idole, en la lavant elle-même et la frottant d'une liqueur, nommée *Mud*, délayée dans de l'eau,

(1) Chap. XIII. de ce volume.

après quoi il étend une natte, telle qu'il peut l'avoir selon son état, pour la tribu des *Souders*, elle est d'ordinaire en coton, ou en fil. Ce tapis rangé, il apporte un trône, qui chés les individus des premières castes, est d'or, ou d'argent, mais chés les *Souders* de bois sculpté, ou peint; après avoir posé ce trône au milieu du tapis, il met l'idole sur le trône, et apporte toutes les choses nécessaires aux cérémonies du *Poujah*; qui sont ainsi que dans les *Poujahs* publics, une cloche de métal, une coquille ou conque marine, qui sert de trompête, une pierre aigue pour racler le bois de *Sandal*, un morceau entier de ce bois; une lampe remplie de beure fondu, en place d'huile, et plusieurs autres objets employé dans les *Poujahs*, entre lesquels sont, les fleurs de la saison séparées ou en guirlande; tous ces préparatifs faits, le dévot prend sur sa main une bourse rouge, destinée à couvrir le chapelet ou rosaire, qu'il tient pendant tout le sacrifice (1); prenant alors l'i-

(1) Ce chapelet, nommé *Mala*, a cent et huit grains neuf grains font un *Simeren*, douze Simeren nombre égal aux douze signes du Zodiaques, composent ce *Mala* ou chapelet, qu'ils portent toujours au cou, et qu'ils tiennent pendant leur *Poujah*, quand on ne compte pas au dessus de neuf grains ou *Simeren*, c'est à l'honneur des sept planètes, qui désignent les sept jours, et du

dole, il la place sur un bassin de métal consacré à cet usage, il lui jete de l'eau sur la tête la frotte par tout avec soin, puis il l'essuie et la replace sur son trône, pendant toutes ses opérations il répète des stanzes, ou incantations, à l'honneur du *Deiotas* que représente l'idole. Si c'est un de ceux que les fables supposent porter des vêtemens, son idôle à les mêmes, qu'il faut changer et renouveller, lorsqu'ils sont sales ou vieux. Toutes ces cérémonies finies, l'adorateur trempe son pouce droit, dans du Sandal liquide et imprime sur le front de l'idole la marque *Tika*, qui commence à la racine des cheveux, et vient jusqu'au nez, après quoi il passe une guirlande au cou de l'idole sème devant elle les fleurs séparées, et lui presente sur des assietes ou plats de métal, des fruits de la saison, du lait caillé, préparé avec du sucre, et du lait frais. Toutes ces offrandes faites, le dévot remue la cloche, sonne de la trompête, et repête des incantations et des stanzes, dévotion, qui dure une ou deux heures au plus. Le sacrifice fini, celui qui l'a célébré, prend dans sa main droite de l'eau, dans laquelle il a lavé

---

noeud ascendant et descendant, nommé *Rhad* et *Keit*. Note de M. de Polier.

l'idole, il en boit, et si d'autres personnes ont assisté à son *Poujah*, il leur en donne puis se marquant lui-même au front avec le Sandal, il passe le vase aux assistans, qui s'impriment eux-mêmes le *Tika*, et le sacrifice fini, il remet l'idole dans la caisse, où on la tient, d'un sacrifice à l'autre. Les mêmes cérémonies se pratiquent aux grands *Poujahs* publics que desservent les Braminès, mais alors c'est eux, qui impriment le *Tika* à tous les assistans, et la célébration faite les offrandes mises devant l'idole se distribuent.

Quelque fois les *Poujahs* journaliers et domestiques se célèbrent aussi, purement en imagination, alors l'adorateur, qui fait cet acte de dévotion nommé *Atum-Poujah*, se concentrant en lui-même repasse en esprit chaque cérémonie dans l'ordre ou elle se pratique en effet, à ces sortes de sacrifices, mais sans se servir d'aucune représentation matérielle du *Deiotas* et de son idole, ni d'aucun des objets effectivement employés pour les *Poujahs* ordinaires; tel était comme nous l'avons vu (1), l'usage de *Ramanund Bhagt* très renommé dans les legendes des Indous, et fort attaché au culte du *Sergoni Poujah*.

(1) Chap. XIII. page 321 de ce volume.

De ces idées générales que nous donne la mythologie sur le *Sergoni Poujah* ou culte exterieur, nous allons, continua *Ramtchund*, passer aux observances plus particulières appartenant directement soit aux sectateurs des deux grands *Deiotas*, *Vichnou*, et *Mhadaio*, soit aux adorateurs de *Bhavani*, et de quelques autres idoles principales, parce que ces pratiques souvent confondues, paraissent, comme je vous l'ai dit, être la source des contradictions mal à propos attribuée à un même système; ainsi en établissant sur ce que nous apprend la mythologie et sur les pratiques actuellement usitée les rapports et les varietés, qui se remarquent dans le culte extérieur rendus à ces deux *Deiotas*, l'on voit que leurs sectateurs respectifs se réunissent dans les pratiques générales, mais qu'en observant tous ces pratiques, les deux sectes y mettent des différences très réelles, très essentielles, parce qu'elles tiennent à l'idée que la mythologie nous donne de ces deux êtres. Adorés tous deux de leurs sectateurs sous une multitude de noms divers, les idoles, qui représentent *Vichnou*, ou ses manifestations, sont aussi multipliées que les noms de ses attributs sont à l'infini. Mais *Mhadaio* a une idole déterminée, à laquelle ses sectateurs adressent la partie principale de leur culte, supposant que ce *Deiotas* ne reçoit

aucun hommage que celui, qu'on rend à cette idole, taillée en pierre représentant les principes de la génération et nommé *Lingam.* Cette idole se place dans le lieu le plus reculé ou sanctuaire de la pagode, on la voit dans les lieux publics, les adorateurs du *Deiotas* la portent taillée en cristal ou autres matières, sur la tête, sur la poitrine, et la vénération, qu'ils ont pour ce symbole du *Deiotas* est si profonde, qu'ils sacrifierait leur vie pour le conserver, et punirait à l'instant de mort, le téméraire, qui y porterait la main dans un esprit d'impieté ou de Dérision.

Entre les quatre chefs principaux du *Sergoni Poujah* il en est deux, les ablutions, les dons et charités que les deux sectes observent sans différence, mais elles en mettent une très grande dans la seconde branche du culte extérieur, les pénitences; car quoique l'une et l'autre ayent l'antique opinion des prérogatives et des bénéfices de ces pénitences, les fables en nous montrant ce caractère commun, nous apprennent, qu'elles diffèrent beaucoup dans cette partie du culte, puis que les sectateurs de *Vichnou* ne l'adressent qu'à l'être suprême ou à leur *Deiotas*, qu'ils ne cherchent dans cet acte de dévotion que les biens célestes et l'entrée du *Baikunt*

ou paradis supérieur, qu'ils se bornent aux dispositions intérieures de renoncement à soi même, de contemplation, de résignation en Dieu; tandis que les sectateurs de *Mhadaio* adressant indifféramment cette partie du *Sergoni Poujah* à tous les *Deiotas*, croyent obtenir par elle les biens terrestres, et l'entrée des *Sourgs*, ciel visible, paradis temporel; qu'attachant aux pratiques extérieures toute l'efficacité de cette dévotion, ils l'accompagnent de mortifications, de macérations, dont les fables de *Soucker*, de *Bhagirut* et de tant d'autres pénitens nous donnent l'idée, et qui ne se trouvent point dans celles, qui concernent particulièrement les *Bhagts* ou disciple de *Vichnou*.

Quoique les sacrifices de la quatrième branche du *Sergoni Poujah* soit observée par les deux sectes; cependant il existe entr'elle encore à cet égard une très grande différence, car selon les fables, les matières employées à ceux qu'on adresse à *Vichnou*, ne consistent d'ordinaire qu'en offrandes de fruits, de fleurs, de parfums, d'aromates et autres végétaux, tandis que ces mêmes fables nous presente les sacrifices sanglans, les oblations humaines, comme partie essentielle du culte de *Mhadaio*, lequel se plait singulièrement au sacrifice du *Hom*, dans lequel l'adorateur

lui offrant sa propre chair en oblation, la jete par morceau dans le feu sacré, c'est aussi à l'honneur de ce *Deiotas*, que selon la mythologie on célèbre le sacrifice du buffle et du bouc.

Conformement aux principes dogmatiques contenus dans les *Pouram* particuliers à chaque secte, leur formules de pierres diffèrent encore essentiellement, et pour invocation journalière, chacune d'elles employent les noms principaux, distinct, par lesquels ils caractérisent l'essence et le pouvoir de leur *Deiotas*. Ainsi l'invocation des serviteurs de *Vichnou* est *Ram-ram*, qui veut dire Dieu, celle des adorateurs de *Mhadaio* est *Chio* ou *Siven* un des noms de leur *Deiotas*, mais l'effet de ces invocations est bien différente selon les fables, car la première procure la béatitude ou bonheur céleste, l'autre a la vertu magique de procurer des biens, ou de faire cesser des maux temporels; la même différence se trouve encore dans les objets, les époques, les cérémonies de leurs fêtes saintes, chacune des deux sectes en a un grand nombre, absolument distincte de la secte opposée; et qui se rapportent à quelque faits mémorables attribué à leur *Deiotas*, ou a quelques observances particulières à son culte: ainsi les sectateurs de

Vichnou célèbrent avec la plus grande solennité le huitième jour de la lune d'août anniversaire de la naissance de *Chrisnen*: et ceux de *Mhadaio* ont une grande fête le premier avril, jour de l'an, dans laquelle les adorateurs de ce *Deiotas* célèbrent un sacrifice, nommé *Thuerk Poujah*; qui consiste à se suspendre par la peau des reins, à tourner avec rapidité autour d'une longue perche, pratique qui n'est cependant en usage que chés les Indous du Bengale et dont ceux des provinces supérieures regardent l'observance comme appartenant à un pouvoir magique et surnaturel.

Quoique dans toutes les différentes espèces de sacrifices et *Poujah* du culte généralement adressé aux deux grands *Deiotas*, on retrouve toujours le feu sacré dans lequel se jete les offrandes, ainsi que les cierges ou lampes brûlant à l'honneur de leurs idoles, il paraît cependant que la purification des corps mort, par le feu, est une pratique plus généralement observée par les sectateurs de *Mhadaio*, que par ceux de *Vichnou*; du moins est-il de fait, que la coutume des femmes de se brûler sur le corps de leurs maris pour obtenir les *Sourgs* n'est observée que par les adorateurs de *Mhadaio*, que selon leurs fables dogmatiques elle fut instituée par ce

Deiotas lui-même, en mémoire de la mort de *Satti* sa première femme (1), qui dans le but d'effacer l'outrage qu'elle, et son époux avait reçu de leur père *Datch*, s'était jetée dans le feu sacré; et comme selon les mêmes fables *Vichnou* dispense de cet usage ceux de ses adorateurs, qu'il destine à entrer toute de suite dans le *Baikunt*, cette différence de dogme paraît appuyer l'idée, que la pratique assés générale de brûler les corps morts, n'est qu'un usage pour les sectateurs de *Vichnou*, et pour ceux de *Mhadaio* un dogme de leur croyance.

Cela paraît assés vraisemblable, dit M. de Polier, et les différences, qui existent entre ces deux sectes doit à ce qu'il me semble les séparer totalement; qu'elles sont donc les contrées de l'Inde ou elles dominent respectivement?

Il me serait difficile, répondit le docteur, de vous fixer les exactes limites des lieux habités par l'une ou par l'autre, car elles sont repandues dans les diverses parties de l'Inde, sans être exclusivement dans aucune, ces deux *Deiotas* ont une prodigieuse

(1) Tome I. chap. I. page 197.

quantité de temples ou de *Pagodes*, qui leur sont consacrés, chaque lieu, où il s'en trouve est selon la mythologie, le théatre de quelqu'uns de leur prodige, elle nous montre *Mhadaio* particulièrement révéré dans le Bengale, à *Bénarés*, dont elle le supposent fondateur, dans le décan, et dans le Malabar, l'on trouve en effet dans ces contrées, entre les fètes et Pagodes, consacrées aux idoles des principaux *Deiotas* subalternes, tels que les planètes, *Ganaish*, *Ainder* et d'autres; beaucoup de fêtes et temples particulièrement consacrés à *Siven*, nom sous lequel se distingue sa secte. Mais les mêmes fables, qui le placent vaguement dans ces contrées établissent aussi que les principales Pagodes de cette partie de l'Inde sont consacrées à *Chrisnen*, incarnation de *Vichnou*, et plus positive sur les places ou domine le culte de ce *Deiotas*, elles nous indiquent sept villes principales, qui lui sont consacrée, qui subsistent encore toutes, exceptée *Dwarka* et entre lesquelles l'on voit *Bénârés*; d'où il résulterait, que les deux sectes se trouvent dans les mêmes contrées, mais que le siége particulier des adorateurs de *Vichnou* et de ses incarnations, est décidément placé dans le nord, comme ayant été le théatre de tous les événements mythologiques, quoique mêlés aussi dans cette partie

de l'Inde, les sectateurs de l'un, ou de l'autre *Deiotas*, se reconnaissent au premier abord, parce que ceux de *Vichnou* se marquent perpendiculèrement sur le front avec une terre jaune et bénite, et ceux de *Mhadaio* se marquent aussi, mais horisontalement avec des cendres de bouze de vache déssechée.

Quel but à cet usage? demanda M. de Polier.

Chés l'une et l'autre secte il a le même principe, celui de se rendre leur *Deiotas* favorable, d'écarter d eux les mauvais génies.

Sans former de secte particulière, toutes celles, qui observent le *Sergoni Poujah* rendent ce culte à *Bhavani*, la mère des trois grands *Deiotas*; et quoique le Bengale soit la contrée ou elle ait le plus de temples et de Pagodes, cependant elle partage dans toute l'Inde, les honneurs rendus aux idoles principales: et reçoit encore un culte direct, dont selon la mythologie, les cérémonies varient suivant l'objet pour lequel on le lui adresse; mais duquel la partie la plus agréable à ses yeux, ainsi qu'à ceux de *Mhadaio* sont les sacrifices sanglans; et quoique défendus dans l'âge présent, on célèbre encore à son honneur le dixième Septembre, une

très grande fête, nommée le *Doschera*, précédée de neuf jour de jeûne, qui consiste à ne prendre aucune espèce de nourriture préparée, à ne vivre que de fruits et de lait, à offrir chaque matin un *Poujah* à la *Deiotany*: enfin à célébrer le jour de sa fête un sacrifice sanglant de la seconde espèce, dont la victime principale est un buffle, en mémoire de la victoire que *Bhavani* remporta sur le *Daints Mekasser*; les grands *Deiotas* eux-mêmes recommandent et pratiquent ce culte extérieur à *Bhavani*, mais les fables, qui le supposent, nous montrent aussi la différence qui existe entr'eux à l'égard des sacrifices; ainsi lorsque les sectateurs de *Vichnou* célèbrent la fête du *Doschera*, après avoir jeuné rigoureusement pendant huit jours, ils rassemblent le neuvième, toutes les jeunes filles de la contrée, leur lave les pieds à l'honneur de *Bhavani* leur patronne, les nourrissent, les régalent, leur marquent le *Tika* au front, leur distribuent des vêtemens et du bois de Sandal, et dans le sacrifice, qui termine le dixième jour la fête, les offrandes ne consistent qu'en fruits, aromates, végétaux de toute espèce, tandis que la même fête célébrée par les adorateurs de *Mhadaio*, les oblations sont le buffle et le bouc.

En résument, dit M. de Polier, les notions que la mythologie nous donne du

Sergoni Poujah ou culte extérieur, les différences, qu'elle établit, et que vous me dites exister actuellement à l'égard de ce culte entre les deux sectes, il resulte que les dogmes ainsi que les pratiques de celle de *Vichnou* sont plus pures, plus spiritualisés, chés les adorateurs de *Vichnou*, que chés ceux de *Mhadaio*, mais que cependant chés les uns comme chés les autres le culte extérieur annonce l'adoration des *Deiotas*, jointe à celle d'un être suprême unique et invisible. Dites-moi donc mon chèr docteur, comment les gens éclairés, les Bramines auteurs du système réligieux, qui enseignent et observent eux-mêmes ce culte, en expliquent-ils les principes?

Comme des conséquences, répondit le docteur des explications, qu'ils donnent à la partie dogmatique de leur réligion; ainsi pour ceux qui ne regardent les grands *Deiotas*, et les *Deiotas* subalternes, que comme des êtres allégoriques, le principe du *Sergoni Poujah* repose sur la nécessité, de donner à l'homme grossier des représentations sensibles, qui fixent dans son esprit l'idée d'un être invisible (1), trop relevée, pour que

(1) *Bhagavat Geeta* leture III. page 45.

sans ce secours, les facultés bornées des mortels pussent le concevoir; d'où il s'ensuit que l'adoration, et les honneurs, qu'ils rendent aux grands *Deiotas*, et à la multitude d'idole, qui les représentent, eux ou leur incarnation, ne sont dans le fait adressée, qu'à l'essence divine, dont ces objets ne sont que les symboles (1); et ceux des Bramines, qui croyent à la réalité de ces êtres intermédiaires, expliquent le culte, qu'on leur rend, non seulement comme un moyen de s'élever à Dieu, mais encore comme un acte de respect, qu'on leur doit à eux-mêmes en vertu de ce que c'est par eux que Dieu se manifeste sur la terre, qu'ils sont en conséquence ses représentans, ses ministres, et que l'être suprême n'ayant pas voulu se communiquer directement aux hommes il exige que ceux-ci rendent hommage et culte secondaire à ces êtres, se reservant pour lui l'adoration infiniment plus parfaite du *Nirgoni Poujah* ou culte intérieur.

Ramanund (que vous connaissez déja) dévot observateur du *Sergoni Poujah*, avait été, comme nous l'avons vu, l'instituteur et le maître de *Cabir* et de *Namdhaio*, ces deux

(1) Chapitre XI. page 173.

Bhagts si distingué dans les légendes des Indous. Suivant les traces de son maître, *Namdhaio* restait attaché à ce culte, mais *Cabir*, qui par sa foi à l'être suprême, s'était élevé à un degré de dévotion bien plus éminent que celui, auquel avait atteint *Ramanund*, n'observait plus que le *Nirgoni Poujah*, et négligeant toutes les pratiques extérieures, il ne rendait d'adoration qu'à l'être invisible et suprême.

Séparés pendant longtems, les deux amis suivaient avec ferveur et constance la route différente, qu'ils avaient choisis pour leur dévotion: lorsque *Namdhaio* attiré à *Bénârés* par l'envie de revoir son ancien camarade d'étude, arriva chés *Cabir*; au bout de quelques jours, il ne put s'empêcher de lui témoigner son étonnement de ce qu'abandonnant le système de leur défunt maître, il restait constamment attaché à son *Nirgoni Poujah*, sans rendre aucune adoration ni hommage aux *Deiotas*, à leurs idoles, ni même aux manifestations de *Vichnou*, et à son incarnation en *Chrisnen*, regardée généralement par tous les vrais croyans, comme étant l'incarnation la plus complette de ce grand *Deiotas*.

Souriant à ce reproche *Cabir* répond à son ami, „qu'en blamant sa conduite sur ce

„point, il ressemble assés à ces gens, qui „raisonnent et discutent des objets, qu'ils „ne comprennent pas;" car ces incarnations, dont vous me parlez," ajouta-t-il, „ne „sont point des divinités, mais seulement des „créatures serviteurs de Dieu, hors comment „quitter le culte de l'être suprême pour ado- „rer des êtres ses serviteurs, créés par lui? „puisque tous les êtres sous quelque déno- „mination, qu'on puisse les classer, vien- „nent originairément de lui, et sont son ou- „vrage; quant à l'être suprême lui-même, je „ne voit pas de raison, pour qu'il veuille se „soumettre à naître de père et de mère, à „supporter toutes les misères de la vie hu- „maine, à s'assujetir au plaisir et à la peine „apanage du genre humain; non Dieu ne „peut ni se rejouir, ni s'affliger, il ne peut „ni se régénérer, ni mourir."

Toujours plus étonné des principes et de la doctrine de *Cabir*, très convaincu, qu'il est dans l'erreur, *Namdhaio* bien éloigné de se rendre à ses idées, essaie encore de le ramener aux siennes. „Vous vous trom- „pez," lui dit-il, „dans tous les points que „vous venez d'énoncer, Dieu s'est réellement „incarné pour l'amour de ses fidèles servi- „teurs, dans le but de les protéger, de punir, „de détruire même ceux, qui les oppressent

„ou les persécutent et de leur procurer le „bonheur inéfable de sa vue; car comment „sans cette vision parviendrait-on au bonheur „de le connaître? incapable comme le sont les „hommes de se former une idée claire d'un être „invisible, comment les ames dévotes pour„raient-elles lui rendre hommage? s'il n'a„vait des représentans sur la terre? ainsi," ajouta *Nàmdhaio*, „il est évident, qu'il bé„nit et donne la béatitude à ceux, qui l'ado„rent sous une figure, s'il n'en était ainsi „tous les hommes privés de sa vue irait en „enfer."

„C'est vous *Namdhaio*, qui êtes dans „l'erreur," s'écria *Cabir* en interrompant son ami, „sachez qu'il n'existe, ni *Nark* ou en„fer, ni *Sourg*, ni *Baikunt*, que toutes ces „fables sont des inventions humaines; et „qu'il n'est pas fort difficile de se procurer „la vision de ces incarnations prétendues „de *Vichnou*; au lieu que personne n'a ja„mais vu *Brehm* ou dieu, qui est toujours „immuable, toujours le même, l'immortel, le „tout-présent, sans être particulièrement „dans aucun lieu."

La dispute s'animait sur ce sujet important, elle fut poussée fort loin entre les deux *Bhagts*, il s'y mêla même une sainte

aigreur, ni l'un ni l'autre ne pouvant se résoudre à abandonner son opinion sur cette matière; ils en étaient au plus fort de leur discussion, lorsque *Nardman* leur apparut, leur demanda quel était le sujet de la contestation, et fut prié par eux d'en être l'arbitre; le patriarche instruit de l'état de la question, décida sans hésiter en faveur de *Namdhaio*, et voulut prouver à *Cabir*, qu'il était dans l'erreur; „je ne puis," répondit *Cabir*, „me rendre à ce jugement, car les „motifs, sur lesquels vous l'appuyez, me „prouvent, que le plus grand dégré de fa„veur que vous ayez obtenu, a été de jouir „de la vision de *Vichnou*, et de son incarna„tion principale, sans avoir jamais été ad„mis à la contemplation de l'être suprême, „il vous est donc impossible de décider sur „ce point, et je recuse votre jugement." —

„Puis qu'il en est ainsi," reprit le patriarche, „je vous conseille de recourir à *Mha„daio*, pour vous mettre d'accord, à moins „que dans votre obstination, vous ne refu„siez aussi d'adherer à ce qu'il pronon„cera." —

„C'est selon," repartit *Cabir*, „il n'y a „qu'une décision, que je puisse admettre, „s'il est en état de la donner, je le recon-

„nais sans balancer pour juge.“ L'officieux *Munis* content de cette réponse; courut avertir le *Deiotas*, il arrive, mais d'accord avec *Namdhaio* et *Nardman* il décide en faveur du *Sergoni Poujah*, et condamnant les opinions de *Cabir*; il le trouve aussi décidé que l'a trouvé le *Munis* a ne point céder à la sienne: comment dit-il à *Mhadaio* seriez-„vous capable d'être juge entre mon ami et „moi? vous, qui n'avez jamais été admis „jusqu'à *Brehm*! vous ressemblez à ces gens, qui n'ayant jamais vu qu'un prince du sang „s'imaginent d'avoir vu le roi lui-même.“ —

D'autant plus offensé de ce reproche, qu'il lui rappelle la tentative inutile, qu'il a faite pour être admis au palais de l'invisible lors du voyage, qu'il y fit avec *Vichnou* (1); *Mhadaio* n'ayant rien à répondre à *Cabir* se facha contre lui; „il vous était peut-être permis,“ lui dit-il, „de recuser *Nardman*, „puis qu'il n'est qu'un *Munis*, mais vous „pourriez vous répentir de l'audace, avec „laquelle vous osez me provoquer, moi qui „possède le pouvoir de vous détruire au mo-„ment, où j'en aurais la volonté.“ — „Je „connais,“ répondit le *Bhagt* sans s'émou-

(1) I. volume chap. II. page 255.

„voir de la colère que lui marquait l'irascible *Deiotas*, „je connais la puissance de l'ê„tre suprême, elle est grande, s'étend à „tout et sans la volonté de cet être invisible „aucune créature quelconque n'a le plus pe„tit pouvoir sur un autre.“ — Toujours plus irrité par le sang froid de *Cabir*, *Mhadaio* sans lui répondre, ordonne à ses *Gans*, ou serviteurs, de mettre *Cabir* en pièce; ils s'avancent pour exécuter les ordres de leur maître en répétant leur invocation ou symbole, *Tchio*, *Tchio*, mais *Cabir* levant les yeux arrêtant sur eux ses regards, un tremblement universel les saisit, les armes leur tombent des mains; leurs lèvres prononcent involontairement le nom de *Cabir*, en place de celui de *Tchio*, et le *Deiotas*, convaincu que celui, qu'il veut détruire, est un *Bhagt*, sur lequel il n'a aucun pouvoir, renonce à ses desseins de vengeance, et conseille aux deux saints de consulter *Birmah* et de s'en tenir à sa décision, puis que par sa sagesse et sa qualité de créateur, il est très en état de terminer leur différent; cependant *Birmah* n'eut pas cet honneur, car ayant ainsi que les deux autres, prononcé en faveur du *Sergoni Poujah*; *Cabir* le déclara tout aussi incapable qu'eux de décider ce point, puis qu'il n'avait non plus jamais joui du bonheur de voir l'être suprême; plus accoutu-

mé que *Mhadaio* à se voir traiter légèrement, *Birmah* sans se facher du peu de respect que lui montre le *Bhagt*, se retire en le renvoyant à *Vichnou*. —

A la vue de ce *Deiotas*, qui leur apparait à l'instant, *Namdhaio* saisi de respect, rempli de zèle, court à sa rencontre, s'acquitte du *Parkema* culte d'hommage, que lui rendent ses dévots, se précipite à ses pieds, tandis que *Cabir* reste immobile à sa place. Alors *Vichnou* sans faire attention à l'adoration de *Namdhaio*, s'avance vers son ami, l'embrasse, et lui dit, „vous „êtes un vrai fidèle, rempli de foi, marchant „dans la bonne voye: tout ce que vous avez „avancé est la vérité même, le *Nirgoni Pou-*„*jah* ou culte intérieur à l'invisible est le pre-„mier, le meilleur des cultes; le *Sergoni Pou-*„*jah* n'est que le second.“ — Embrassant alors *Namdhaio* le *Deiotas* lui dit, „pour „vous en observant le culte extérieur, vous „êtes mon *Bhagt*, mon serviteur. mais vô-„tre ami a mieux choisi encore; ainsi je „vous recommande d'adopter son opinion, „puis discourant quelque tems avec les *Bhagts* „*Vichnou* les quitta et retourna dans le *Bai-*„*kunt*.“

Resté seul avec *Cabir*, *Namdhaio*, reconnaissant l'erreur, où il avait été, en pré-

férant le *Sergoni Poujah*, éclairé sur la supériorité de celui, auquel son ami s'était voué, le conjura d'oublier en faveur de la difficulté de la matière, qu'ils avaient discutée, la présomption avec laquelle il avait osé lutter contre lui, et se jetant à ses pieds, il le supplia de lui servir de *Gourou*: lui promettant l'obéissance la plus aveugle à suivre le culte, qu'il lui prescrirait; alors *Cabir* le relevant entonna une hymne à la louange de l'invisible, *Namdhaio* l'accompagna de sa voix; et les deux saints réunis à la même opinion se separèrent.

Vous voyez dans cette fable, continua *Ramtchund*, les opinions des trois sectes principales, dont je vous ai parlé; celle des *Syk'hs*, qui rejete la mythologie, et ne croit qu'à un être invisible et suprême; et les deux sectes, qui admettant généralement la mythologie et tous les êtres, qu'elle associe à Dieu, les conçoivent et les expliquent, l'une, allégoriquement, l'autre en réalité, mais qui toutes deux dans le culte extérieur, qu'elles leur rendent, ont également pour base fondamentale l'idée d'un être suprême, qu'elles adorent dans ces êtres, soit comme symbole de ses attributs, soit comme ses représentans visibles, en vertu des pouvoirs dont ils sont revêtus, en qualité de ministres

de l'invisible, auquel la créature dégradée n'ose s'adresser directement; par cette explication les Bramines bien éloignés de convenir de l'idolatrie, qu'on croit apercevoir au premier coup d'oeil dans le *Sergoni Poujah* ou culte extérieur, ne le regardent que comme un moyen de s'élever à la divinité (1); cependant, ajouta *Ramtchund*, comme vous le montre aussi cette fable, les opinions sur ce culte sont encore différentes chés les deux sectes des grands *Deiotas*: car *Mhadaio* en lui donnant une préférence absolue, attache aux pratiques extérieures l'efficacité de la dévotion, tandis que *Vichnou*, tout en louant *Namdhaio* de sa fidélité à les observer, lui apprend néanmoins, que le *Nirgoni Poujah* culte spirituel adressé à l'invisi-

(1) On a souvent en parlant des deux cultes enseignés par les dogmes des Bramines fait un rapprochement entre le culte de Latrie et de Dulie de l'église catholique romaine, rapprochement, qui ne me paraît pas juste, puisque le culte de Latrie ou culte, qui s'adresse directement à dieu, est exterieur et intérieur; au lieu que chés les Indous, ni dans les fables, ni dans la réalité, on ne comprend par le *Nirgoni Poujah* ou culte à l'invisible qu'un culte purement intérieur et spirituel. Les fables mêmes établissent, qu'il n'y a qu'un seul temple erigé à l'invisible, sur le rivage de la mer de lait, et que l'entree de ce temple, défendue aux hommes n'est permise qu'aux grands *Deiotas*. Tome I. chapitre V. page 398.

ble, est le meilleur, et qu'il lui conseille de l'adopter.

Cette différence, continua le docteur, que nous venons de remarquer dans toutes les fables généralement reçues, à l'égard des doctrines et opinions des deux sectes, est encore plus prononcée dans les *Pouranas* ou livres, qui contiennent les fables rélatives à *Vichnou* et à sa doctrine (1), il paraît même, lorsqu'on les approfondit, que c'est à la secte de ce *Deiotas*, qu'on peut attribuer tous les dogmes, désignés chés les Indous sous le titre de sciences spéculatives, qui consistent à connaître Dieu, dans l'unité, et dans la diversité de sa nature divine, science par laquelle on parvient au salut, et a *l'apsortion* dans la nature divine; qui selon les sectateurs de *Vichnou* ne peut s'acquérir que par la foi dans ce grand *Deiotas*, qu'ils regardent comme la première émanation ou manifestation de l'invisible. *Ckrisnen* son incarnation prétendue, épurant encore les dogmes, les développant et les spiritualisant dans le dialogue, qu'il est supposé avoir avec son pupile et favori *Arjoon* (2), définit la science divine

(1) Le *Bhagavadam*, *Bhagavat*, *Geeta* et le *Mhahabarat*.

(2) Dans cé dialogue en dix-huit lectures, intitulé *Geeta*, épisode du *Mahabarat*, dont j'ai déja parlé plus

à son disciple en lui disant, qu'elle est l'exercice de la raison dans la contemplation; et il lui enseigne que par la divinité de leur nature, *Vichnou* et lui doivent être considéré comme l'invisible lui-même, alors *Arjoon* lui dit (1):

„Tous les *Rischis*, les *Bhagts*, les saints „déifiés, et le grand prophète *Nardman* t'ap„pellent le suprême *Brehm*, le suprême *Se*-

haut, tous les dogmes spéculatifs épars dans les fables, prennent la forme systématique du spiritualisme, du quietisme, et du mysticisme le plus prononcé; selon les Braminès modernes, les doutes *d'Arjoon*, les réponses de *Chrisnen* renferment toute la partie dogmatique et speculative de leur système religieux; et toutes les opinions, qui partagent les diverses sectes, sur l'origine de l'univers, et la nature métaphisique et matérielle de tout ce qui existe. La lecture de *Geeta* confirme cette assertion. Puisque soit dans les opinions qu'un sage ménagement engage l'auteur à tolerer, soit dans celles, qu'il adopte, soit enfin dans celles, qu'il rejete, on retrouve tous les dogmes religieux, établi par la mythologie, et toutes les idées des diverses sectes philosophiques, dont l'ayen *Akberi* nous donne la nombreuse nomenclature. Cet ouvrage étant trop abstrait pour être gouté de tous les lecteurs, je me borne à en extraire quelques passages, par lesquels on jugera des reformes, qu'il a apporté au système primitif des Indous. Selon M. Wilkins (traducteur du *Bhagavat Geeta*) le but de ces dialogues; est de réunir les diverses, sectes et les divers cultes, existant lorsqu'il a paru.

(1) *Geeta* lecture X.

„*jour*, le saint des saints, le plus grand des „êtres, l'ame vitale éternelle universelle, l'ê- „tre divin existant avant tous les autres êtres, „existant par toi-même, le tout-puissant, c'est „ainsi que nous l'on dit *Bayas* (1), et d'au- „tres écrivains inspirés; toi même ô *Chris- „nen* tu me le dis encore, je te crois de pré- „férence à tous les autres, mais ni les *Deio- „tas*, ni les *Daints* ne connaissent ton ap- „parence, toi seul oh le premier d'entre les „hommes (2) connaît ton esprit! toi source „de toute la nature, toi qui gouverne chaque „chose, qui est le Dieu de tous les êtres, le „maître universel, tu est seul capable de me „faire voir cette portion divine de toi-mê- „me, par laquelle tu possède et demeure „dans le monde, comment pourrai-je, même „en pensant constamment à toi, connaître „qu'elle est ta nature particulière! dis-moi „donc, sans restriction en quoi consiste ton „union, et ta distinction d'avec l'invisible? „car je ne puis être satisfait, qu'en buvant à la source de vie, découlante de tes pa- „roles?" —

„Bénis sois-tu, *Arjoon*, lui répond „*Chrisnun*, content de voir son pupile, dans

(1) *Mahabarat.*
(2) Entant qu'incarnation de *Vichnou*.

„des dispositions aussi favorables, à la divi-
„ne instruction; écoute ma suprême doctri-
„ne, je vais t'expliquer ce grand mystère,
„cette science après laquelle aucune autre
„n'est digne d'être étudiée (1). L'ignorant,
„qui ne connaît point ma nature divine, su-
„périeure à tout, ne croit moi, l'invisible,
„exister sous la forme visible que tu me
„vois (2); mais je ne suis pas visible pour
„tous, parce que je suis caché par le pouvoir
„surnaturel, qui est en moi; ainsi les mor-
„tels ne peuvent me connaître, parce que la
„raison de tous les êtres est obscurcie dès leur
„naissance par le voile, des passions (3) con-
„traires; ceux des hommes, qui les subju-
„gent, s'affranchissent de ce voile; me pos-
„sèdent, et ceux qui croyent en moi connais-
„sent *Brehm*, l'esprit universel, qui régit
„l'univers (4), et chaque action du pouvoir
„créateur (5). L'ame dévote, qui sous mon
„apparence visible me reconnait en qualité
„de pouvoir destructeur, me regarde comme

---

(1) *Geeta* lecture IX. page 88.

(2) Lecture 7. page 71.

(3) Le Maya.

(4) Adhee atma
(5) Kerma
) Note de M. de Wilkins sur le *Geeta*. Note 33. page 142.

„l'ame vitale (1), comme l'objet suprême „de son culte, me sera réunie à l'heure de „sa mort (2).

„L'univers entier fut développé hors de „moi, mon esprit créateur, est le gardien „de tout ce qui existe, comprends oh fils de „*Pand*! que toutes choses sont en moi, de „même que l'air passant partout, reste cepen„dant toujours dans l'espace éthéré. A la fin „de la période *Kalp* (3), toutes choses re„tournent dans ma source primitive, et au „commencement d'un autre période je repro„duirais tout. Je remplis l'univers de mon „immensité, je suis le saint des saints, le „seul digne d'être connu, je suis la figure „mystique *Om* (4), les trois sciences conte„nues dans les *Veds*, je suis le consolateur

(1) *Pooroosh*, terme propre, qui exprime l'ame vitale ou portion de l'esprit universel de Brehm ou dieu, habitant dans nos corps. Note 33.

(2) Lecture 7. page 72.

(3) C'est un jour de *Birmah* ou mille révolutions des quatre âges.

(4) C'est une syllabe samscrite, composée de trois lettres; la première pour le créateur, la seconde pour le preservateur ou providence, la troisième pour le destructeur, de l'univers, il est defendu de prononcer des lèvres, cet emblême mystique de la divinité; note du Geeta par M. Wilkins, note 34. page 142.

„le créateur, la semence inépuisable de toute „la nature (1).

Après avoir établi par ces passages et une foule d'autres, (car je ne fais que vous indiquer cette doctrine,) l'union de son essence, à l'essence de l'invisible, et l'unité de la nature divine, *Chrisnen* donne au fils de *Pand* l'idée de l'infinité de cette nature, qui se varie sous des formes innombrables, tous les êtres animés ou inanimés n'étant qu'une émanation de l'increé, les plus distingués dans leur espèce sont une portion de sa gloire, sans que celle-ci en soit altérée, ni diminuée (2), la nature divine est l'ame, qui anime les corps de tous les êtres, elle est le milieu, le commencement, la fin de tout, en un mot, la forme de l'univers sensible et insensible est son image. „Mais comme „tes yeux humains," ô *Arjoon* — „seraient „incapables de voir l'immense variété de tou„tes mes formes et espèces, je vais en dissi„pant le nuage, qui couvre l'entendement de „tous les mortels, te mettre en état de con„templer ma forme invisible," — il dit et la rendant évidente au fils de *Pand*, celui-

(1) Lecture 9. p. 80.

(2) Lecture 10. p. 82.

ci accablé du poids de la grandeur divine, sent ses cheveux se dresser sur sa tête, il la courbe, et se prosternant devant Dieu, les mains jointes, il lui dit:

„Je contemple ô Dieu dans ta poitrine, „tous les *Deiotas* rassemblés et chaques espè„ces particulières d'êtres, je te vois partout „oh maître universel! forme de l'univers, tu „es l'être suprême, incorruptible, puissant, „seul digne d'être connu! qui, plus grand „que *Birmah* est le premier créateur, Dieu „des dieux; être éternel, toi, qui existe avant „tout! à toi sois rendu gloire, honneur, „louange, mille fois répétée! oh! toi qui est „tout, et dans tout, infini, en pouvoir, en „gloire, tu renferme toutes choses! c'est pour „quoi tu es toute chose. Cependant, te re„gardant comme mon ami sous la forme cor„porelle, que tu as revêtu, je t'appellais „*Chrisnen*: mais hélas! j'étais aveuglé, par „ma présomption; dans nos divertissemens, „nos recréations, sur ta couche, à nos répas, „en public, en particulier, je t'ai souvent „traité trop familièrement, oh être inconce„vable! pardonne mon erreur; toi le père „de tout ce qui existe, qui n'a point de sem„blable, je ploye les genoux, je me proster„ne, j'implore, mon pardon, maître seul „digne d'être adoré, use de support envers

„moi comme un père envers son fils, un „ami envers son ami, un amant envers sa „bien aimée, je jouis du délice d'avoir con„templé ta gloire, mais mon esprit est acca„blé de ta grandeur, aye compassion de moi „souverain de l'univers. Reparais à mes „yeux, avec ton diadème, tes mains armées „de *Sudarsun*, et reprends ô Dieu aux mille „bras, image de l'univers, ta forme avec tes „quatre bras (1)."

„Je le veux bien *Arjoon*, répond l'in„carnation de *Vichnou*, je t'ai montré ma „forme invisible, et suprême, tu as vu l'u„nivers dans sa gloire, et dans les trois mon„des; aucun autre que toi, vaillant fils de „*Kunty* n'a obtenu une vision semblable, „mais ne te laisse point abattre par la crain„te;" en disant ces mots le fils de *Basdaio* se montra à son pupile sous sa forme ordinaire, et *Arjoon* en revoyant la figure de *Chrisnen* se sentit rassuré de sa frayeur et revint à son état naturel (2). Ne se bornant pas à la faveur signalée, qu'il vient d'accorder à son pupile; *Chrisnen* l'instruit des

(1) C'est la forme ordinaire sous laquelle on représente *Vichnou* et ses incarnations, qu'*Arjoon* voyait sans émotion, lecture XI. page 94. 95. 96.

(2) Lecture XI. page 97.

moyens, par les quels on peut obtenir la céleste vision de sa forme invisible; *Arjoon* au développement de cette doctrine paraît croire que son maître condamne le culte extérieur, et toutes ses observances, qu'il ne veut qu'une contemplation absolument inactive à l'invisible, mais *Chrisnen* lui répond:

„Souviens-toi, *Arjoon*, que j'ai posé „pour principe, qu'il y a deux institus dans „le monde; celui de la science contemplati„ve, qui consiste dans l'exercice de l'enten„dement, à contempler ma divine et invisi„ble nature (1), et celui de la science pra„tique, qui est l'observance des cérémonies, „des rites religieux, et celle des devoirs mo„raux (2). Celui, qui néglige les institus „n'est digne, ni de ce monde, ni de l'autre, „car ils sont divins, dictés par Dieu lui„même à *Birmah* créateur (3)." —

„Lorsqu'au commencement, celui-ci créa „le genre humain, et institua le culte, il par„la et dit, c'est par lui, que vous devez ob„tenir, votre accroissement, et l'accomplisse„ment de vos désirs, qu'il soit le moyen

(1) Lecture 7. page 71.
(2) Lecture 3. page 44.
(3) Lecture 17. page 122.

„par lequel vous vous rappellerez la divinité „à vous même, et aux autres, afin que Dieu „se rappelle de vous, étant honoré dans le „culte, il vous accordera la possession de „vos désirs; celui qui possède ce que la di„vinité lui donne, et qui ne lui en offre „pas une portion, est semblable à un lar„ron; ceux qui ne mangent que les restes „du sacrifice, seront purifiés de leur trans„gression, tandis que ceux, qui n'apprêtent „leur nourriture, que pour eux-mêmes, „mangent le pain du péché; toutes choses, „qui ont vie, ont été engendrée du pain, „qu'elles mangent, la pluye engendre le pain, „le culte divin donne la pluye, et provient, „lui-même des bonnes oeuvres, c'est pour„quoi *Brehm* le tout-présent, et présent „dans le culte (1).

Entrant alors dans le détail de toutes les variétés du culte des diverses sectes, le tolérant *Chrisnen* instruit son disciple, qu'elles sont toutes sorties de la bouche de Dieu (2), il range sous trois classes principales les différentes sortes d'adoration. 1°. Celle avec offrande, 2°. celle avec mor-

(1) *Geeta* lecture 3. page 45. 46.
(2) Lecture 4. page 55.

tification, 3°. celle enfin avec contemplation extatique (1), toutes ces manières diverses, ajouta-t-il, „purifient de leur péchés ceux, „qui les observent (2), avec foi en moi, ou „en *Brehm*, car ceux-mêmes, qui servent „d'autre *Deiotas*, s'il le font avec l'idée de „m'obtenir, me servent indirectement, je se„rais leur recompence (3)." Cependant *Ar„joon*," continue *Chrisnen*, „l'adoration en „esprit ou l'offrande du coeur est infiniment „supérieure á l'offrande des choses (4), puis „qu'elle procure le bonheur éternel et la ré„union avec Dieu, tandis que l'autre ne don„ne que des recompenses, et des bien pas„sagers (5)."

Ainsi, dit M. de Polier en interrompant *Ramtchund*, *Chrisnen* admet aussi le *Sergoni Poujah*.

Le tolérant *Chrisnen*, reprit le docteur, semble vouloir réunir toutes les opinions en les modifiant, et excepté les sacrifices sanglans, et humains, cette prétendue incarna-

(1) Lect. 4. ibid.
(2) Ibid.
(3) Lecture ibid.
(4) Lecture 4. page 55.
(5) Lecture ibid.

tion de *Vichnou* tolère toutes les observations religieuses, et légales prescrites par les *Veds* (1); elle recommande à son pupile, de se regler sur les loix des *Schastres* commentaire des *Veds*, qu'elle lui fait connaître; confirmant la doctrine de *Vichnou* établie par la mythologie, *Chrisnen* dit à *Arjoon* (2), „qu'il accepte, et jouit des saintes offrandes „de l'ame humble, qui dans le culte lui pré„sente des fleurs, des fruits de l'eau (3), mais „il fait consister l'efficacité de l'adoration, uni„quement dans la foi de l'adorateur, et il „apprend au fils de *Pand*, que toutes les „observances du culte extérieur ou intérieur, „soit charités, offrandes, pénitences, mortifi„cations, prières, ne servent ni pour ce monde, ni pour l'autre, lorsqu'elles sont faites sans foi, ou avec distraction (4); condamnant par ce principe les extravagantes, mortifications de la chair, en usage chés quelques pénitens, l'inaction totale de certains contemplatifs, il attribue toutes ces pratiques qui ne sont point, dit-il autorisée par les *Shastres*, à l'hypocrisie, l'orgueil et les passions tyranniques, qui subjuguent ces fous,

(1) Lect. 9. p. 80.
(2) Lecture 16. p. 118.
(3) Lecture 9. p. 81.
(4) Lecture 17. page 125.

tourmentent l'esprit, qui est dans leur corps, et lui déplaisent à lui (1).

Ainsi *Arjoon* continue *Chrisnen*, „la dé„votion, qui n'a pour but que l'amour de la „réputation de sainteté, le désir d'acquérir „des honneurs, de la considération, qui ne „se manifeste que par des pénitences accom„pagnée de tortures et mortifications de la „chair, aussi horribles qu'absurdes, la dévotion „dans laquelle on n'observe pas les règles „prescrites par les *Shastres*, qui sont, les „prières, la distribution des dons usités aux „Bramines à la fin du service, ou celle dans „laquelle en observant ces préceptes, on „ne fait ces charités, que par ostentation, „ou dans l'espoir des récompences, ces deux „dévotions sont également fausses, incertai„nes; fondées sur l'ignorance et les passions; „qualités inhérentes à la nature humaine (3).

Traçant alors les caractères de la vraye dévotion *Chrisnen* en admet trois espèces.

La corporelle, qui consiste dans les demonstrations de respect envers les *Deiotas*, les Bramines, les gens, éclairées et dans le

(1) Lecture 17. page 119. 120.

(2) Lecture 17. page 131. 132.

culte extérieur à la divinité. Pratiqué selon les préceptes des *Shastres*.

2°) La dévotion verbale, qui exige la douceur, la justice, la droiture dans le discours et la méditation de la divinité.

3°) La dévotion mentale, ou intellectuelle, qui demande le contentement et la paix de l'esprit, la pureté de l'ame et un pouvoir souverain sur les passions.

„Ces trois sortes de dévotions réhaus„sées par la foi, pratiqué sans but de recom„pense sont fondées sur la vérité (1)."

„Mais quoique tous les hommes, s'ils „veulent faire usage de la faculté, qu'ils ont „de connaître la vérité, puisse pratiquer cette „vraye dévotion, il n'y a cependant que les „sages, où vrai *Bhagt* inspirés par *Vichnou* „lui-même, qui soit capable de s'élever en „esprit, à sa nature divine, parce que le sen„tier, qui conduit à l'invisible est difficile à „suivre pour des êtres corporels, et celui „qui veut y atteindre par le culte intellec„tuel (2) doit par la foi s'identifier en *Vich-*

(1) Lecture 17. page 122.
(2) Lecture 12. page 99.

„*nou* ou *Bhrem*; cette foi, qui a une telle „efficacité, qu'elle sauve même les hommes „les plus vicieux (1)." Traçant alors à *Arjoon* le caractère du *Bhagt* ou *Yoguée*, qui pratique cette dévotion par excellence *Chrisnen* le dépeint.

„Comme ayant son ame en son pou„voir (2), subjuguant ses passions, maîtri„sant ses sens (3), étant humble indifférent „au bien et au mal physique, au plaisir ou „à la peine, étranger enfin à tout ce qui „n'est pas Dieu; et quoiqu'en remplissant „toutes les fonctions de la vie humaine, (car „l'action est préférable à l'inaction) (4), il „doit dans tout ce qu'il fait n'avoir aucun „autre but que Dieu, renoncer à tout motif „interessé, à toute recompense ou mérite „par les oeuvres (5), qu'il faut pratiquer, „pour éviter le mal (6), mais sans en tirer „vanité, et uniquement parce que l'homme „doit agir selon les principes inhérents à sa „nature (7), et parce que tout le bien vient de

(1) Lecture 9. p. 83.
(2) Lecture 6. page 62.
(3) Lecture 3. page 46.
(4) Lecture 3. page 45.
(5) Lecture 5. page 57. 58. 60. 69.
(6) Lecture 3. page 53.
(7) Lecture 3. page 45.

„Dieu. Ainsi l'homme, qui pratiquant les „oeuvres, croit n'avoir rien fait, est celui qui „seul remplit ses dévoirs; son ame ne met „aucun intérêt à ce qui l'entoure, toujours „égale paisible, elle n'est troublée, ni par „l'adversité, ni par la prospérité, et ne met„tant sa foi et sa confiance, qu'en *Vichnou* „il sera résumé en lui;" „c'est pourquoi," *Arjoon* continue l'incarnation, „place ton „coeur en moi, pénètre-moi par ton intelli„gence (1), considère le monde comme un „séjour passager, met ton esprit en moi, „sois mon serviteur, mon adorateur, humilie „toi devant moi, unis ton ame à mon essen„ce divine, prends-la pour ton réfuge, et tu „me seras réunis-(2).

Il y a des choses bien étonnantes dans cette doctrine spéculative des Indous, dit M. de Polier, il me paraît en effet, qu'en ménageant toutes les opinions mythologiques, en adoptant de préférence celles des sectateurs de *Vichnou*, il y en ajoute beaucoup de nouvelles. Mais revenons à la mythologie, et aux idées que donnent les fables de la nature de l'ame, de son sort après la mort,

(1) Lecture 9. page 99.

(2) Lecture 9. page 88.

et du système de métempsycose ou de transmigration et régénération.

Nous allons nous occuper de tous ces objets, répondit le docteur, et ce sera dans la séance de demain, car il ne nous reste pas assés de tems pour commencer aujourd'hui une nouvelle matière.

CHAPITRE XV.

De l'origine de l'ame, de sa nature, de son sort après la mort, système de la métempsycose, rapprochement de la mythologie avec le *Ceeta*, qui contient la doctrine speculative attribuée à *Chrisnen*, deux opinions annoncée par les fables sur l'origine de l'ame, les fables générales la supposent crée. Celles de *Vichnou* la représentent comme une émanation de la divinité. Elle est d'une autre nature que le corps, et lui survit, les fables accordent une ame aux animaux; fable de *Soukdaio* qui le prouve. Cette opinion est une conséquence du système de la métempsycose. Développemens et fables sur ce système, séjours intermédiaires de l'ame entre chaque transmigration dans le *Nark* ou les *Sourgs*, fables sur le *Nark*, les sectateurs de *Mhadaio* bornent les recompenses aux *Sourgs*, ceux de *Vichnou* admettent le *Baikunt* paradis supérieux. Fables sur les divers degrés de félicité de l'ame dans ce paradis, le dernier conduit au bonheur final. Affranchit l'ame des régénérations, moyens qui le procurent. Cercle des transmigrations. Fable, qui le prouve. Moyens de s'y soustraire. Fables, qui les indiquent, explication donné par *Chrisnen* sur tous ces points.

Vous allez donc aujourd'hui, dit M. de Polier à son instituteur en commençant leur séance, vous allez mon cher docteur me donner

une idée des opinions mythologiques relatives à l'ame, et au système de la métempsycose?

Oui, répondit *Ramtchund*, mais pour cela il faut reprendre les idées isolées que renferment les fables dogmatiques sur ces objets; nous avons vu quant à l'origine de l'ame que selon les fables généralement adoptées; *Birmah*, créateur, après avoir établi l'empirée et l'abyme, s'occupa du principe des choses (1): qu'il produisit ou créa les êtres intelligens; premièrement les *Deiotas* subalternes, puis les hommes; mais nous avons vu aussi, que selon d'autres fables, particulièrement celles, qui concernent *Vichnou*, que tout l'univers étant concentré dans le sein du grand *Deiotas* toutes les vies étant en lui: *Birmah* ne fit que les développer, qu'ainsi elles sont toutes des émanations de *Vichnou*.

Fort bien, dit M. de Polier, voilà deux opinions très distinctes sur l'origine de l'ame; selon la première, elle sont crées de même que les corps, d'après la seconde elles sont émanées de l'essence divine, dont *Vich-*

(1) Tome I. chap. I. page 165.

non est aussi une émanation première. C'est cela même, répondit *Ramtchund*, mais dans l'une, comme dans l'autre et selon la mythogie en général; l'ame d'une autre nature que le corps est toujours représentée, immatérielle survivant à la destruction de son enveloppe mortelle; existence dans laquelle elle reçoit les peines ou les recompenses, qu'elle a méritée. Vous vous souvenez sans doute de l'infidélité commise par *Birmah* au moment, où il créa la vaste étendue, que ses deux collègues étaient chargés de distribuer (1). Contraint à leur restituer l'espace, qu'il avait dérobé pour agrandir sa résidence; ce fut là, que les deux *Deiotas* placèrent le *Nark*, séjour de punition des ames coupables, tandis que les *Sourgs* furent destinés à être celui des recompenses des ames vertueuses. Cet arrangement indique clairement l'opinion: que l'ame survit au corps, et que son sort dans une autre vie dépendra du bien ou du mal, qu'elle aura fait dans son enveloppe mortelle.

Ne bornant pas cette opinion à l'ame humaine, les fables l'étendent jusqu'aux animaux, auxquels elles supposent une ame

(1) Tome I. chap. I. page 171. 172.

douée d'intelligence et de raison ; par une conséquence toute naturelle du système qu'admet la mythologie ; selon lequel l'être suprême dans sa miséricorde, résolut la création du monde corporel et de toutes les formes humaines, animales, mêmes végétales : pour servir aux *Deiotas* dégradés de sphères de réintégration, pour remonter graduellement à la perfection, et aux sphères invisibles, dont ils étaient déchus (1), ainsi l'ame de ces êtres dégradés, devant passer par une multitude de régénérations ou transmigrations dans des corps humains, ou d'animaux ; ceux-ci sont doués de toutes les facultés intellectuelles de l'ame, à laquelle son corps sert d'enveloppe ; et cette opinion sur l'ame des bêtes ne se borne pas à la vache, animal sacré, révéré également des deux sectes (2), ni aux serpents vénérés de tous les Indous ; ni enfin aux animaux supposés des incarnations des grands *Deiotas* ; tels que l'étaient *Jamvent*, roi des ours, incarnation de *Birmah*, ou *Hassouman*, général des singes, incarnation de *Mhadaio* ; mais elle s'étend à tous les animaux en général : auxquels les fables accordent la prérogative de

(1) Tome I. chap. I. page 159.
(2) Tome I. chap. V. page 257.

la pensée et la faculté de l'exprimer. Les fables sont remplies de traits relatifs à ces régénérations; les portiers de *Vichnou* renaissent trois fois dans des corps de *Daints* (1); *Ytau Deiotns* subalterne renaît dans un corps de vautour: son frère dans celui d'un Milan; et les animaux renaissent à leur tour dans des corps humains.

Mhadaio étant un jour plongé dans une de ses extases, sa femme *Parbuty* lui demande, lorsqu'il en est revenu, quel a donc été l'objet de sa profonde contemplation? il lui répond, „qu'il s'est occupé de *Ramtchund*, „incarnation de la divinité." *Parbuty* étonnée lui dit: „que selon les *Shasters*, l'être „suprême n'a aucune forme visible," curieuse néanmoins de connaître ce point de doctrine; elle prie son mari de le lui éclaircir; *Mhadaio* y consent, mais comme un entretien réligieux de cette importance, demande la solitude, et le recueillement le plus profond: il choisit, pour lui donner cette instruction, une forêt aussi écartée qu'épaisse. Arrivés dans cette retraite, il en chasse tous les animaux, qui l'habitent, croyant alors qu'il n'y en reste point, il recommande à

(1) Tome I. chap. I. page 260.

Parbuty de fermer les yeux, pour éviter toutes distractions, de concentrer toutes les facultés de son ame à l'objet important, dont ils vont s'occuper, de l'écouter attentivement; enfin de lui demander des éclaircissemens, sur les points, qu'elle ne comprendrait pas. Se mettant alors tous les deux dans l'attitude contemplative; immobiles, les yeux fermés, le *Deiotas* convaincu, qu'aucun des animaux de la forêt ne peut l'entendre, commence son discours. La curiosité de *Parbuty* soutenant pendant quelque tems son attention, la fait lutter contre l'ennui, que lui cause cette inaction totale; elle écoute, répond, interroge; mais succombant enfin à la fatigue d'une telle abstraction, elle s'assoupit insensiblement; cependant *Mhadaio*, sans s'en apercevoir, continue son instruction; il s'entend répondre, interroger tout comme *Parbuty* l'avait fait avant qu'elle s'endormit. Elle se reveille enfin, mais elle a perdu le fil du discours de son mari; la première question, qu'elle lui fait, est si hors de propos, que *Mhadaio* étonné, certain d'y avoir déja répondu, s'interrompt, en accusant *Parbuty* de distraction; contrainte de s'excuser, elle lui avoue qu'elle a dormi; alors *Mhadaio*, jugeant par ce qu'elle a retenu, du moment, où le sommeil l'a surprise; ne peut douter, vu les réponses et les interro-

gations, qu'on lui a fait, qu'un animal de la forêt n'ait été le témoin de sa conversation avec sa femme. En effet, un jeune perroquet éclos au moment, où le *Deiotas* avait chassé tous les hôtes de ce bois, était resté seul dans son nid. Auditeur attentif de *Mhadaio*, il l'avait interrogé, lui avait repondu, sans que celui-ci, absorbé dans sa contemplation se fusse aperçu de la différence de la voix du perroquet à celle de sa femme. Furieux de cette méprise, le *Deiotas* jure de punir l'audacieux réfractaire de l'ordre, qu'il a donné à tous les animaux de quitter la forêt. Envain le perroquet allègue-t-il, qu'étant encore dans son oeuf, à l'arrivée de *Mhadaio*, il n'avait pu suivre sa mère; et que ne faisant que d'eclore au moment, où le *Deiotas* commençait son instruction à *Parbuty*, il avait ignoré l'ordre, qu'il avait donné aux autres animaux de s'éloigner. Ces raisons n'ayant aucun pouvoir sur l'esprit de *Mhadaio*, il persiste à punir l'innocent animal; alors celui-ci, auquel la frayeur donne des forces, s'envole avec rapidité; toujours poursuivi par l'irascible *Deiotas*, il arrive enfin chés *Bayas* le *Muny*; le conjure de lui donner un azile, et sans attendre sa réponse, s'insinuant dans le corps de sa femme, il y reste jusqu'au moment, où *Mhadaio* appaisé par les prières du *Mu-*

ny, renonce à sa vengeance. Délivré de ses craintes, l'ame du perroquet se régénérant dans le corps de *Souldaio*, fils de *Bayas*, naquit de son épouse, et devint dans cette régénération un des saints les plus célèbres des légendes des Indous.

Selon ce système ces régénérations, et transmigrations, auxquelles toutes les créatures intermédiaires, les hommes et les animaux sont assujetis: sont des moyens de purifications, d'expiations, de peines, de récompenses ou de rétribution, nécessaires à l'ame pour parvenir à la perfection, et à la félicité primitive, dont elle est déchue.

Dans ce cas, dit M. de Polier, à quoi bon un enfer et deux paradis? ces transmigrations ne sont-elles pas suffisantes pour punir, récompenser, et ramener les ames, à la perfection?

Selon les fables, répondit le docteur, cet enfer, et ce paradis sont très nécessaires: parce qu'entre chacune de ces régénérations avant qu'elle passe par une nouvelle transmigration l'ame doit être punie ou récompensée du mal ou du bien, qu'elle a fait dans le corps, qu'elle quitte. Ce sont donc des séjours intermédiaires, après lesquels el-

les se régénèrent de nouveau, car elles ne peuvent parvenir à une purification complète, qu'après avoir parcouru sur la terre toutes les sphères de transmigration.

Ce principe établi; les fables supposent que le *Nark* destiné par les deux grands *Deiotas* aux ames coupables comme un séjour intermédiaire de punition; est gouverné par un *Deiotas* subalterne, nommé *Jamraye* (1), fils du soleil, et de Sangia sa femme (2). Les renseignemens, qu'on a sur ce ténébreux empire, sur la façon, dont il est administré, sont d'autant plus certains: que *Nasheit Muny*, célèbre par sa grande et constante dévotion à l'être suprême; se rendant dans les *Sourgs*, et voyant de loin le *Nark*, s'informa de ce que c'était que ce lieu, qu'il ne connaissait pas; on lui dit que c'était le séjour, où les mèchants étaient punis; curieux de le voir, il s'y rendit, se fit annoncer à *Jamraye* le souverain de ce triste lieu, qui le recevant avec empressement et respect, le conduisit dans tous les divers départemens, qui composent ses états; en lui expliquant le genre des diverses punitions,

(1) Ou Dheram Rajah.

(2) Chap. XII. de ce volume page 247.

leurs causes et leur durée. Très satisfait de la complaisance avec laquelle *Jamraie* l'avait mis au fait de ce qu'il désirait savoir; *Naskeit* le seul des humains, qui de son vivant fut entré dans le *Nark*, revint de son voyage, et comme il connaissait aussi les *Sourgs*; croyant que le détail des peines infligées dans le *Nark*, mise en opposition avec les récompenses accordées dans les *Sourgs*, pouvaient être fort utile au genre humain; il engagea *Bhreg*, le *Rischi*, Bramine, fils de *Birmah*, à écrire un livre, sur les renseignemens, qu'il lui donna; dans cet ouvrage fort estimé des Indous, se trouve rassemblé les indications que donnent les fables sur ces deux séjours (1).

Le souverain du *Nark* est chargé de la fonction de juger les ames au moment, où la mort les sépare de leur enveloppe mortelle. Amenée devant son tribunal par les *Jamd uts* ses officiers; leur conduite est rigoureusement examinée: deux lieutenants assistent *Jamraye* dans cette importante occupation; l'un, nommé *Tchiter*, est le rapporteur des bonnes actions, l'autre nommé *Gopt* celui des mauvaises; l'un et l'autre merveilleu-

(1) Ce livre Samscrit se nomme *Karam, Bibchag.*

sement aidés, par des espions invisibles placés sur les épaules de chaque créature, qui veillant sur leurs actions, en rendent un compte aussi exact qu'impartial. Les régistres examinés, les ames, qui n'ont fait que de bonnes actions, sont renvoyées dans les *Sourgs*; celles qui n'en ont fait que de mauvaises sont condamnées par *Jamraye* à rester dans le *Nark*; ce séjour est divisé en vingt huit départemens; dans lesquels on leur inflige des punitions diverses, toujours proportionnées, à la nature et à la quantité des crimes, qu'elles ont commis. Deux choses, qui décident aussi, le plus ou le moins de tems que dure la punition. Enfin les ames chés lesquelles le bien et le mal a été balancé, sont envoyée par *Jamraye*, premièrement dans les *Sourgs*, où elles reçoivent la récompense de leur vertu; puis elle retournent dans le *Nark*, où elles sont punies de leur vices. Ces états de peines, et de récompenses ne sont cependant selon les fables, qu'un état passager, de peu de durée, par lequel passe l'ame entre chaque nouvelle transmigration; qui doivent enfin les conduire à une purification complète, et telle qu'il la faut, pour jouir du bonheur céleste; lorsque le terme fixé pour les punitions, qu'elles éprouvent dans le *Nark* ou les récompenses, dont elles jouissent dans les *Sourgs*, est écoulé;

alors toutes les ames, bonnes et mauvaises, reparaissent devant le tribunal de *Jamraye*, qui leur assigne le corps, dans lequel elles doivent se régénérer et recommencer une nouvelle existence sur la terre; mais les sentences de ce juge redoutable, ne peuvent être arbitraires, il faut qu'il les règle sur les loix établies par l'être suprême dans les décrets immuables du destin; en vertu desquelles les transmigrations d'un corps, dans un autre, doivent être une suite de la conduite, qu'à tenu l'ame dans le corps, qui a précédé celui, qu'elle va revêtir.

Ainsi, si *Jamraye* au lieu de la condamner à se régénérer dans un corps animal: lui assigne un corps humain, c'est déja une preuve, qu'elle a mérité une rétribution pour quelque bonne action qu'elle a faite dans son corps précédent; s'il la régénére en *Kättris*, c'est un dégré de récompense plus considérable encore, et s'il lui ordonne d'entrer dans un corps de Bramine, il n'y a pas de doute, qu'elle n'aye mérité la récompense la plus distinguée; celle qui la conduit tout droit au bonheur céleste, lorsqu'elle aura quitté cette respectable enveloppe.

Il résulterait de là, dit M. de Polier en interrompant le docteur, que les Bramines ne vont point dans le *Nark?*

Pas en général, répondit *Ramtchund*, cependant cela dépend de la conduite, qu'ils tiennent: un Bramine, qui manque à ses devoirs, est ainsi que les *Iiischis*, les *Munis*, et tous les saints, assujetis aux régénérations; les fables générales en admettant ce principe, nous en montrent des exemples, les six frères de *Chrisnen*, quoique Bramines d'origine, furent régénérés en *Daints*; pour avoir manqué de respect à un saint patriarche, ils séjournèrent dans le *Nark*, d'où l'incarnation les tira (1). Ceqendant à quelques exceptions près, les fables supposant que cette caste est la plus excellente des quatre castes primitives; établissent sur l'autorité des *Veds*, que l'ame des individus des tribus inférieures, et celle des femmes, doivent se régénérer, jusqu'à ce qu'elles arrivent dans le corps d'un Bramine; sans quoi, elles ne parvieudront point au bonheur.

De quelle nature est donc ce bonheur? demanda M. de Polier.

Les fables générales, et les sectateurs de *Mhadaio*, répondit *Ramtchund*, bornent cette félicité à l'entrée des *Sourgs*, ou cieux vi-

(1) Chp. XII. page 198 de ce volume.

sibles: et jamais dans toutes les fables, qui concernent ce *Deiotas*, ses disciples ou ses dévots n'aspirent et ne parviennent plus loin; l'idée que ces mêmes fables nous donnent du bonheur, que procure ce séjour céleste, est toujours celle des grandeurs, des richesses, de la puissance, enfin des jouissances sensuelles les plus délicieuses; et selon les indications, qu'elles nous donnent le plus haut dégré de cette félicité est de parvenir au *Sutlok*, le septième des *Sourgs* (1), que *Mhadaio* qui voulait éterniser la mémoire de sa première femme *Satti*, assigna à toutes les femmes, qui se brûlerait dans sept régénérations à l'honneur de leurs maris (2). C'est dans le même *Sourg* ou paradis, que vont les mortels, qui ne mentent jamais, et les guerriers tués sur le champ de bataille; la place la plus distinguée dans les régions célestes, est le *Muylus* ou assemblée de Rajah *Ainder*; nous avons vu *Pand*, le père des *Pandos*, arrêté dans les *Sourgs* inférieurs occupé par les *Deiotas* subalternes, n'ayant plus qu'un pas à faire pour arriver au *Muylus*, demander à *Judister*, le sacrifice solennel du cheval pour obtenir d'arri-

(1) Chap. XII. de ce volume page 253.
(2) Tome I. chap. I. page 197.

ver à l'assemblée de Rajah *Ainder* lui-même.

Cette fable, dit M. de Polier, indiquerait que le bonheur, dont les ames jouissent dans ce paradis est gradué comme les peines le sont dans le *Nark*.

Oui, répondit le docteur, mais cette félicité ne peut être qu'à tems, car selon la mythologie, les *Sourgs* seront détruits par le feu, ainsi que tout le système de création du monde visible, lorsque le tems fixé pour sa durée sera écoulé.

Plus claires, plus épurées, les fables, qui concernent *Vichnou* en adoptant les idées des fables générales, les modifient, y en ajoutent d'autres: ainsi, en admettant comme les premières, que les décisions de *Jamraye* ne sont point arbitraires, qu'elles se réglent sur les loix éternelles du destin; elles déterminent ces loix, en supposant que le séjour intermédiaire, qu'occupent les ames entre chaque transmigration dépend uniquement du moment, où elles se séparent du corps qu'elles quittent; si c'est pendant les six mois, qui forment le jour des *Deiotas* subalternes (1), elles se rendent toutes les mau-

(1) Chap. XII. page 257.

vaises, comme les bonnes, dans les *Sourgs*; parce qu'alors les portes du *Nark* sont fermées, et ne s'ouvrent point pendant le jour.

C'est fort heureux pour les ames coupables, dit en riant M. de Polier.

Oh! elles ne gagnent rien à ce repit, reprit le docteur, car les *Jamdouts* sans cesse attachées à leur pas, les poursuivent dans les *Sourgs*; les y tourmentent impitoyablement; et dès que la nuit des *Deiotas* arrive au moment, où les portes des *Sourgs* se ferment, ou celles de *Nark* s'ouvrent; ces satellites de *Jamraye* saisissant par le cou, ces ames criminelles; les foulent aux pieds, les mordent cruellement dans le trajet des *Sourgs* au *Nark*, où elles sont présentées seules, à *Jamraye*; car les bonnes ames restent dans les régions célestes, d'où elles recommencent leurs transmigrations, après avoir joui des récompenses intermédiaires, qu'elles y reçoivent.

Si au contraire la séparation des ames d'avec leur corps, arrive pendant les six mois, qui font la nuit des *Deiotas*; les portes des *Sourgs* étant alors fermées; les bonnes ames sont contraintes d'entrer dans le *Nark* avec les ames coupables; mais sans éprouver dans

ce séjour ténébreux, ni jugement, ni peines, que celle que leur cause, leur vive impatience de voir reparaître le jour: avec lequel elles se rendent dans les *Sourgs*, où elles reçoivent les récompences, qu'elles ont méritée. Ce fut autant pour éviter cette attente penible, que pour jouir du spectacle du *Mahabarat*; que *Biskum*, grand oncle des *Pandos*, quelque résigné qu'il fut d'ailleurs aux décrets du destin; demanda à l'être suprême de vivre encore quelques jours, quoique mortellement blessé; afin de reculer la séparation de son ame d'avec son corps, jusqu'au moment, où il pourrait entrer dans les *Sourgs*; ce qu'il obtint, car selon les fables, le vingt-unième décembre commence le jour des *Deiotas*, et *Biskum* blessé le dix huitième survécut encore, trois ou quatre jours à sa blessure (1).

Ne bornant pas à des jouissances sensuelles les récompenses et le bonheur des ames vertueuses; les fables, qui concernent *Vichnou* admettent comme nous l'avons vu, un paradis supérieur, le *Baikunt*. C'est dans ce séjour plus élévé, plus rapproché de l'invisible que l'ame obtient les biens spirituels,

(1) Chap. X. de ce volume page 100.

consistans dans la béatitude céleste. Et ce *Baikunt* étant la résidence de *Vichnou*, lui seul; ou ces incarnations, en ouvrent l'entrée. Nous avons vu *Mhadaio* lui-même, lorsque *Jamuc* s'adresse à lui, pour obtenir la félicité céleste et suprême, dont on jouit dans ce paradis, être obligé de le renvoyer à son confrère; qui en qualité de portion de l'essence divine, a seul la prérogative de procurer aux ames, la béatitude céleste et le bonheur ou salut final.

Cet état de félicité purement intellectuelle, généralement appellé *Moukt*, a selon les fables dogmatiques quatre dégrés; proportionnés aux mérites et à la perfection, à laquelle l'ame est parvenue pendant le cours de ses transmigrations.

Quelle est la différence que les fables établissent entre ces quatre degrés? demanda M. de Polier.

Selon les indications, qu'elles nous donnent, répondit le docteur; les ames qui n'ont mérité que le premier dégré (nommé *Salok*), du bonheur, dont on jouit dans le *Baikunt*; laissent leurs corps sur la terre, et en arrivant dans ce paradis elles revêtent des formes plus aérienne plus subtiles; quoi qu'ex-

actement semblables à celles du corps, qu'elles quittent; cette classe inférieure de bienheureux, jouit déja dans les demeures, qui lui sont destinées d'une félicité, qui l'emporte de beaucoup sur celle que procure les *Sourgs*, même à ceux qui y sont parvenus jusqu'à l'assemblée de Rajah *Ainder*. Pour vous rendre ceci plus clair, continua le docteur, rappellez-vous la fable *d'Ahmund*, fils *d'Arjoon*, tué en trahison par les *Coros* (1); son père désolé de la perte de cet enfant chéri, ne voulait plus combattre; *Chrisnen* le conduit au *Baikunt*; il y trouve son fils sous une forme exactement semblable à celle, qu'il avait sur la terre; il se jete dans ses bras, mais *Ahmund* en extase dans la félicité que lui procure les biens spirituels, dont il jouit; n'existe plus pour aucun sentiment ni pour aucune sensation humaine; il ne connaît pas même son père, ne s'occupant que des biens intellectuels, que ce dégré de béatitude lui procure, il se trouve déja bienheureux; quoiqu'il ne soit encore qu'au premier échellon du bonheur céleste. Tandis que *Pand*, le père des *Pandos*, qui n'a plus qu'un pas à faire pour arriver au plus haut

(1) Ch. X. page 30 de ce volume.

point de bonheur que procure les *Sourgs*, se trouve à plaindre (1).

Ce rapprochement, dit M. de Polier, prouve en effet que la mythologie admet une très grand différence entre ces deux paradis.

Les ames, reprit *Ramtchund*, qui sont plus pures, plus avancées dans le chemin de la perfection, arrivent au second dégré nommé *Sajoui*, et celles-ci ne laissent point leur corps sur la terre; parce que les fables supposent, que la perfection de ces ames, les a déja conduite dans un corps moins matériel, plus subtil, plus épuré que tous les autres corps; les cinq *Pandos*, et leur femme *Draupadi*, étaient par leur vertus bien distingué des autres hommes; objets particuliers de la protection, et des soins de *Chrisnen*, pendant sa vie, nous avons vu cette incarnation de *Vichnou*, s'occupant encore d'eux dans les derniers instants de sa carrière humaine, charger *Oudho* son ami de leur tracer de sa part le chemin, qu'ils doivent prendre pour arriver au *Baikunt* (2); *Dirtratch*, *Gandhari*, *Kunty*, *Mandri*, *Bieder* et tous les pa-

(1) Tome I. chap. VIII. p. 602.

(2) Chap. XI. page 149.

rens des *Coros*, échappés à la destruction du *Mahabarat*, s'étaient retirés du monde, rendus à *Badirynath* place située sur le mont *Sirynagur* et consacrée à *Mhadaio*; après y avoir passé dix ans en dévotions et contemplations, ils terminèrent leur vie : et leurs corps furent brulés.

Que devinrent leurs ames? demanda M. de Polier.

Il parait, répondit le docteur, par les fables de l'incarnation de *Chrisnen*; qu'elles entrèrent dans le *Baikunt* (1), où elles parvinrent au premier dégré de béatitude; les *Pandos* par l'ordre de leur divin protecteur, durent aussi en quittant le monde se rendre à *Badirynath*; mais seulement pour y faire leurs ablutions, après quoi, la route tracée par leur divin ami, les conduit sur le mont *Hermantchel*, où l'on n'arrive, qu'à travers des précipices et des gouffres de neiges et de glaces. Nous avons vu (2) *Draupadi* et les quatre frères de *Judister*, tomber dans ces gouffres, y perdre la vie: et y laissant leurs corps, revêtir en entrant dans le *Baikunt*,

(1) Chap. XI. page 152.

(2) Ibid.

un corps semblable : ce qui indique, que leurs ames ne parviennent qu'au *Salok* ou premier dégré de béatitude. Mais *Judister* leur aîné, toujours distingué de ses frères par ses éminentes vertus; garde son corps à une petite mutilation près (1); et arrivant sans accident au bord du fleuve, qu'il faut passer avant d'entrer dans les régions célestes; il traverse les *Sourgs*, où on lui décerne les plus grands honneurs, et se rend de là dans le paradis supérieur, où conservant sa forme corporelle, il est admis au second dégré de félicité, le *Sajoui*; ainsi il entra dans les demeures destinées à la seconde classe des bienheureux.

Les ames plus pures encore que celle de *Judister*, parviennent au *Saroup* le troisième dégré de béatitude céleste; elles laissent leurs corps sur la terre, comme celles, qui n'obtiennent que le *Salok*; mais avec cette différence, qu'en entrant dans le *Baikunt*, elles revêtissent à l'instant, la forme visible de *Vichnou*: avec les quatre bras, et tous les attributs que les fables lui donnent; enfin celles qui sont entièrement purifiées, étant dignes de remonter à leur état primitif: ob-

(1) Tome II. chapitre XI. page 154.

tiennent le *Nirban*. Parvenu à ce quatrième et suprême dégré du *Moukt* ou béatitude. L'ame en quittant son corps, est immédiatement réunie, ou résumée en Dieu; et n'est plus, assujetie à aucune régénération, ni formes corporelles. Tel fut le sort *d'Oudho*, l'ami de *Chrisnen*, l'exécuteur de ses dernières volontés; en se séparant de lui, le fils de *Basdaio* lui ordonna de se retirer aussi à *Badirynath*, d'y entrer au service d'un saint *Rischi* déja gratifié de son vivant du quatrième dégré de *Moukt*. —

Comment? interrompit M. de Polier, les fables supposent donc que l'ame peut des cette vie, parvenir à la béatitude?

Oui, répondit *Ramtchund*, les fables, qui concernent *Vichnou*, établissent ce principe. Nous avons vu que *Chrisnen*, ayant accordé à *Dherou* le quatrième dégré du *Moukt*. Ce chef des *Bhagts* (1) vécut encore vingt cinq mille ans avant de monter au *Baikunt*. Mais la foi dans *Vichnou* ou ses incarnations peut seule procurer cette recompense. Ayant favorisé *Namdhaio* son *Bhagt*, ou disciple de sa vision sous la for-

(1) Chap. XIII. de ce volume page 301.

me d'un chien, et ce saint homme lui rendant hommage sous cette apparence; le *Deiotas* étonné, lui demanda, comment il l'avait reconnu? sur la réponse du *Bhagt*, que l'ayant toujours présent à l'esprit, il le voyait dans tous les êtres; *Vichnou* le gratifia du *Moukt*, quoiqu'il fut encore sur la terre. Toutes les fables de l'incarnations de *Chrisnen* nous présentent de pareils exemples; mais pour revenir à *Oudho*, son divin ami lui promit qu'après qu'il aurait passé le reste de sa vie au service du *Rischi*, et dans l'adoration exclusive de Dieu, son ame en se séparant de son corps serait immédiatement résumée dans l'invisible, qu'il obtiendrait par la, le *Nirban* ce quatrième dégré de la béatitude, qui conduit au salut, ou à la félicité inaltérable et éternelle.

Il paraîtrait, dit M. de Polier, par toutes ces fables, que quelques supérieurs que soient les trois dégrés inférieurs du *Moukt*: à toutes les récompenses des *Sourgs;* ils ne sont point encore des états permanens, et qu'il n'y a que le *Nirban*, qui affranchisse l'ame des régénérations.

La mythologie, répondit le docteur, très claire sur ce quatrième dégré de béatitude, l'est beaucoup moins sur les trois pre-

miers, elle n'indique point si lorsqu'on les a atteint ; il faut encore de nouvelles régénérations.

Sans doute, dit M. de Polier, que les Bramines suppléent à leur silence par leurs explications sur ce point de doctrine?

Oui, répondit le docteur, les sectes philosophiques comme les sectes religieuses se sont occupée du sort de l'ame après la mort, et comme le *Geeta*, dont je vous ai parlé, renferme la doctrine admise actuellement, par les plus éclairés et savants Bramines, c'est dans ce dialogue que se trouve leurs explications sur ce point.

Vous me les donnerez, dit M. de Polier, mais à présent dites-moi, je vous prie, qu'elles sont les vertus ou les dispositions, qui conduisent l'ame dans les *Sourgs*, ou dans le *Baikunt*.

Selon les fables générales, répondit le docteur, toutes les vertus, et bonnes actions, devant être récompensée: les ames, qui ne sont pas décidement vicieuses, entrent dans les *Sourgs;* y font des séjours plus ou moins long, après lesquels elles retournent à de nouvelles transmigrations. Mais selon les

fables relatives à *Vichnou*, les bonnes actions, les vertus morales, et religieuses; ni même les observances du culte extérieur, qui suffisent pour parvenir aux *Sourgs*; n'ouvrent l'entrée du *Baikunt*, que lorsqu'elles sont accompagnées d'une foi implicite en *Vichnou*, et en Dieu. Par la première, on devient *Bhagt*; l'on obtient les trois dégrés inférieures du *Moukt*; par la seconde on parvient au *Moukt* même; et cette foi, disposition nécessaire pour arriver au paradis supérieur est si efficasse, que les *Daints*, qui l'ont, peuvent être admis entre les *Bhagts*, ainsi que nous l'avons vu par l'exemple de *Babitchuud* né *Daints*, frère de *Raven*, et cependant serviteur de *Vichnou* et de l'être suprême (1); mais comme toutes les ames ne parviennent pas à cette disposition salutaire: parce qu'elle demande déja un grand dégré de pureté; les fables supposent que *Vichnou* dans sa miséricorde, supplée à l'imperfection de l'humanité et que par sa grace ou celle de ses incarnations l'ame obtient aussi l'entrée du *Baikunt*.

Cette grace, demanda M. de Polier, est-elle arbitraire?

---

(1) Tome I. chapitre IV. page 369.

Non, répondit *Ramtchund*, selon la mythologie il y a toujours quelques raisons, qui la motivent; ainsi par exemple, l'invocation du nom de Dieu ou de quelqu'un de ses divins attributs: a tant d'efficacité, que prononcé même sans qu'on y pense, celui auquel échappe ce nom divin, obtient le paradis supérieur. *Putna*, cette méchante *Daintany*, qui voulait empoisonner le petit *Chrisnen*, en lui donnant le sein; mordue par le divin enfant: prononçe le nom de Dieu dans les douleurs, qu'elle éprouve en expirant; et ce nom éfaçant tous ses crimes, elle est transportée au *Baikunt*. *Ajamut*, fils d'un Bramine, étant très riche, avait mené la vie la plus dissolue, mais son fils s'appellait *Narraye*, qui signifie esprit divin; *Ayamut* prêt à terminer sa coupable vie appelle son enfant, sans autre intention que de se distraire par sa présence des funestes pensées, qui l'occupaient, sauvés par ce nom divin, *Vichnou* reçut le mourant au nombre de ses *Bhagts* et l'admit dans son paradis.

Cette grace se manifeste encore dans les visions intellectuelles ou spirituelles, accordées par *Vichnou* ou ses incarnations, au moment de la mort; pour vu que ceux, auxqu'els il apparaît confessent et reconnaissent sa divinité. Le soir, qui termina la guerre

du *Mahabarat*, *Chrisnen* va voir *Durdjohn*, mortellement blessé, prêt à rendre l'ame; il lui reproche tous les crimes, qu'il a commis, l'obstination, qu'il a mis à rejeter les offres modérées des *Pandos*; malgré les conseils, qu'il a reçu de lui *Chrisnen*, et de son oncle *Bishum*; il ajoute, qu'enfin sa mort est la juste retribution de ses crimes. Alors *Durdjohn* lui répond, „qu'étant tout-puissant, il aurait pu, s'il l'avait voulu changer son ame „et ses dispositions;" quelque peu respectueuse que soit sa réponse, l'aveu tacite qu'elle contient de la divinité de *Chrisnen* lui procure l'entrée du *Baikunt*, que l'incarnation lui accorde; en le félicitant d'avoir vécu jusqu'à ce moment, où la confession, qu'il vient de faire l'amène au paradis supérieur; mais seulement au *Salok*; au lieu que *Karen*, qui ajoute à sa foi, les vertus morales et religieuse, favorisé de la vision de *Chrisnen* à l'heure de sa mort; parvenant au quatrième dégré de salut; est résumé en Dieu, sans que son ame passe, ni par le *Nark*, ni par les *Sourgs*.

Enfin comme il est écrit dans les *Shastres*, que les parens paternels et maternels, sont punis dans le *Nark*, pour les fautes de leurs descendants; ceux-ci sont aussi recompensés dans le paradis, pour les vertus de

leurs ancêtres; car les fables supposent que *Vichnou* accorde la grace d'entrer dans le *Baikunt*, à ceux dont les parens ont été ses adorateurs. *Durdjohn* déja dans le paradis, lorsque ses cousins y arrivèrent, eut si peur qu'on n'attribua la faveur, qu'il avait reçue à l'influence de leur mérite, qu'il voulut en sortir.

D'après cette opinion, dit M. de Polier, les descendans des *Bhagts* sont donc sûr d'entrer dans le *Baikunt*?

Du moins, répondit le docteur, les fables supposent-elles que leur mérite influe sur les autres. *Janue*, qui comme nous l'avons vu, n'avait jamais désiré, que les biens spirituels; et que *Mhadaio* avait renvoyé à *Vichnou* pour les obtenir: était un adorateur zèlé du grand *Deiotas*, et menait une vie si pieuse, et si exemplaire, qu'elle lui attira les bénédictions célestes, accompagnés des biens terrestres que distribue *Mhadaio*. Visité par les neuf *Rischis*, fils de *Birmah*, qui le reçurent au nombre, de leurs disciples, il augmenta tellement en sainteté, sa foi en *Vichnou* devint si forte; que ce *Deiotas* le déclarant son *Bhagt*, lui envoya le *Bayban*, ou trône céleste, qu'il envoye à ceux, qu'il admet au *Baikunt*. En chemin pour s'y ren-

dre le Rajah entend, en passant à quelque distance du *Nark*, les cris des malheureux, punis de leurs crimes; il s'informe, et saisi de pitié, du rapport, qu'on lui fait, ordonnant qu'on s'approche de cet affreux séjour, il se fait ouvrir les portes du *Nark*, où *Jamraye* le reçoit avec les plus grands honneurs; alors *Janue* apprenant du souverain de ce triste lieu, les crimes de ces ames coupables, et les punitions, qui leur sont infligée: conjure leur juge de les relacher à sa considération; mais *Jamraye* ne peut ni modifier, ni annuller les sentences; selon l'ordre de l'être suprême, chaque crime doit être puni séparement; et la punition doit être proportionnée aux récompenses que méritent les bonnes actions; à ces mots *Janue* conçoit quelqu'espoir d'être utile à ses misérables; il propose à *Jamraye* de mettre dans une balance tous les crimes de ses prisonniers d'un côté; et de l'autre, les bonnes actions que lui *Janue* peut avoir faite pendant sa vie; je suis prêt à les sacrifier dit-il: si elles peuvent sauver quelques uns de ces malheureux; *Jamraye* accepte la proposition, et une très petite partie des mérites du Rajah, est suffisante pour délivrer toutes les ames détenues dans le *Nark*. Le souverain désolé, se trouve seul dans son ténébreux empire; mais *Janue* le console, en lui assurant que ses

états seront bientôt repeuplés, lorsque le *Cal-yuc* âge actuel aura commencé, vu la méchanceté, qui regnera alors sur la terre; puis prenant congé de lui, suivi du nombreux cortège des ames, qu'il a délivré; il arrive dans le *Baikunt* ou le sacrifice charitable, qu'il a voulu faire de ses mérites; en devient un de plus aux yeux de *Vichnou*, qui ajoute à la grace, qu'il lui a faite de l'avoir reçu pour son *Bhagt*, celle d'étendre encore en sa faveur, les prérogatives, dont jouissent ses béats. Car au lieu qu'auparavant leur mérite n'influait que sur vingt une génération, ceux de *Janac*, refluent sur toute sa postérité, au nombre de deux mille générations et jusqu'au commencement de l'âge présent.

Ne bornant pas là les privilèges, dont jouissent les *Bhagts*, les fables supposent encore; que leur ame n'est plus soumise au pouvoir de *Jamraye*; comme vous le prouvera la fable suivante; deux *Jamdouts*, envoyés par le souverain du *Nark* pour conduire devant son tribunal, l'ame d'un habitant *d'Ajudhia*, nommé *Anberik*: induits en erreur par ce nom, que portait aussi le Rajah de cette ville; ils se rendirent à son palais; Ne doutant pas que ce ne fut à lui que s'adressa la commission, dont ils sont chargés,

ils attendent la nuit pour la remplir: et sont fort étonnés, en voyant ce prince, qui la passe en actes de dévotions; ne pouvant se saisir de quelqu'un, qui s'occupe aussi saintement, les satellites de *Jamraye* attendent la nuit suivante; et pendant trois jours, et trois nuits, ils guettent le Rajah, sans trouver un moment propice pour exécuter le message, dont ils se croyent chargé; car ce prince employant la journée aux devoirs de l'honnête homme, et du bon souverain; consacrant sa nuit, en dévotions à l'être suprême; ne fournissait aux *Jamdouts* aucune prise sur lui. Lassés enfin d'une aussi longue et inutile attente, craignant les reproches de leur maître, s'ils faisaient un plus long séjour sur la terre; les officiers de *Jamraye*, retournèrent dans le *Nark*, lui rendre compte des obstacles, qu'ils ont trouvé à remplir ses ordres. Au nom de Rajah, *Jamraye* s'apercevant de l'erreur des *Jamdouts*, s'irrite contr'eux; leur reproche le peu d'attention, qu'ils apportent à connaître ses volontés, et ses droits; „négligence qui est „la cause de la coupable méprise, qu'ils „viennent de faire, en entrant dans le pa„lais d'un prince aussi respectable que l'est „*Anberik*; qui joignant aux vertus de l'hon„nête homme, la sagesse d'un bon souverain, „et la pieté, qui donne le titre de *Bhagt*,

„n'est point soumis à son empire; au lieu „d'aller saisir *l'Anberik*, qu'il leur a désigné; „une telle faute," ajoute *Jamraye*, „mérite „une punition exemplaire; je vous condamne „donc à une année de transmigration sur la „terre; pendant laquelle vous serez les ser„viteurs du Rajah: mais sans accepter de „lui ni salaire, ni récompense." Transformés aussi-tôt en soldat, les deux *Jamdouts* se présentent au Rajah *Anberik*, qui les reçoit à son service.

Poussant encore plus loin les prérogatives des disciples de *Vichnou*, les fables supposent que leurs bénédictions ont plus d'efficacité que les plus longues pénitences; nous avons vu (1) *Bisvamitter* recevant enfin de *Basket* son *Gourou* au bout de cent mille ans de pénitence, le titre respecté de *Brehm Rischi*, objet de son ambition; voulant lui témoigner sa reconnaissance; il l'invite à venir chés lui; et dans la visite, qu'il en reçoit, il le conjure d'accepter de lui en don la moitié des mérites que lui ont acquis ses longues pénitences, et les bénéfices, qui y sont attachés, et pour assurer à *Basket* la

(1) Chapitre XIII. page 285.

propriété du don, qu'il lui fait il l'accompagne de la solennité du *Sancalp* (2), touché de l'amitié que lui témoigne son disciple, mais ne voulant pas être en reste avec lui; *Basket* le prie à son tour d'accepter une portion de la petite quantité de *Satt sang* ou bénédiction de *Bhagt*, qu'il possède, „elle équivaut," lui dit-il, „à un guri," (ou vingt cinq minutes du jour des *Deiotas*): „nous partagerons, acceptez en la moitié." Peu satisfait d'un aussi petit cadeau; comparant les douze minutes et demi, que veut lui céder *Basket* au cinquante mille ans de pénitence qu'il vient de lui donner, *Bisvamitter* regarde comme une plaisanterie l'offre de son *Gourou*; mais celui-ci l'assure, „qu'il „parle très sérieusement, que l'ayant toujours „traité comme son fils; le regardant encore „comme tel; il n'avait aucune envie de se „moquer de lui; et que le présent qu'il lui „fait, est très considérable. Vous pouvez „vous en convaincre," ajouta-t-il, „en vous „informant de sa nature." Il le quitte en disant ces mots; „aussi-tôt *Bisvamitter* va chés *Nardman*, lui conte ce qui vient de se passer entre son *Gourou* et lui; le patriar-

(2) De tous les sermens le plus solennel. Voyez chap. III. de ce volume page 277.

che l'assure, „qu'en effet le bénéfice de quel-„ques minutes de bénédiction des *Bhagts*, „est plus considérable que les plus longues „pénitences;" toute fois *Nardman* étant le frère de *Basket*, *Bisvamitter*, ne croit point à sa décision; le taxant de partialité; il se rend chés *Birmah*, qui lui dit la même chose, et qu'il croit tout aussi peu, parce qu'il est le père de son *Gourou*. Consultant alors *Mhadaio*, recevant de lui la même réponse l'incrédule *Muny* ne doute pas, que ces trois décisions ne soyent l'effet d'une coalition formée contre lui, en faveur de son *Gourou;* voulant cependant approfondir la chose, il va au *Baikunt*, s'adresse à *Vichnou*; mais le grand *Deiotas* connaissant son obstination, et sachant, qu'il n'adhérerait pas plus à son jugement qu'à celui de ses confrères; au lieu de lui répondre, lui ordonne d'aller chés *Seisnak*; de lui dire, qu'il se rende tout de suite au *Baikunt*; à votre retour lui dit *Vichnou* nous parlerons de votre affaire. *Bisvamitter* obéissant au *Deiotas*, trouve *Seisnak* occupé à charier l'univers; il lui rend le message de *Vichnou*, et *Seisnak* répond, qu'il ne peut quitter l'importante fonction qu'il remplit, s'il ne trouve quelqu'un, qui puisse le suppléer. Aussi-tôt le présomptueux *Bisvamitter*, rempli de confiance dans les forces, qu'il croit avoir ac-

quis par ses dévotions: s'offre au serpent; celui-ci l'accepte, et le *Muny* convaincu que ce sera un jeu pour lui de conduire cette lourde machine, se met en devoir de, la prendre sur ses épaules. Il ne veut même employer pour cela que la moitié des forces que lui ont donné les cinquante mille ans de pénitence, qu'il s'est réservé; surpris cependant de voir, que malgré ses efforts, il ne parvient point à décharger *Seisnak*: il redouble la dose, employe tous ses moyens; mais le monde reste immobile. Confus de cet essai infructueux: le *Muny* devenu plus humble, est contraint de convenir, lorsque *Seisnak* lui demande, s'il n'a donc plus rien, à ajouter à ses forces? „qu'il a employé tou„tes celles, qu'il se connait; cependant l'air „d'incrédulité du serpent, son affectation à „répéter sa question; rappelle enfin au *Muny*, qu'il n'a point fait usage du misérable don, qu'il tient de son directeur. Sans aucun espoir de succès, il essaye pourtant de s'en servir; mais à peine employe-t-il cette ressource, dont il avait si peu d'opinion, qu'il peut avec aisance, charger l'univers sur ses épaules, et diriger sa course. Alors *Seisnak* se voyant libre veut se rendre au *Baikunt*; „non," lui dit le *Muny*, (dont les yeux s'étaient ouverts,) et qui comprenait le but du message de *Vichnou*; „non, reprenez

„votre fardeau, restez à vos fonctions, je „vais moi-même au *Baikunt*." Quittant alors le serpent, il retourne chés *Vichnou*, confesse sa faute, en obtient le pardon; et s'humiliant aussi devant les deux autres *Deiotas*, et *Nardnan*, il vient enfin chés son *Gourou*; auquel il témoigne son répentir de son obstination: ainsi que sa reconnaissance du don qu'il lui a fait. *Bashet* très indulgent comme nous l'avons vu (1), pardonne non seulement l'incrédulité de son disciple, mais il lui explique encore, que ce don merveilleux consistait dans les bénédictions réunies de cinq *Bhagts*, ou bénis eux-mêmes de Dieu. Trésor difficile à obtenir: puisqu'il faut pour cela rencontrer cinq de ses bienheureux, rassemblés dans un même lieu; ce qui est fort rare. *Bisvamitter* enflammé par cet éclaircissement du désir de posséder le *Satt sang*, mit tant de constance à le rechercher, qu'il trouva enfin cinq *Bhagts*, qui lui accordèrent ce don si miraculeux, et si efficace.

Il paraît par toutes ces fables, dit M. de Polier, que les *Bhagts* sont très supérieurs, non seulement aux Bramines, mais même aux *Rischis* et *Munis*.

(1) Chap. XIII. page 285. de ce volume.

Certainement, répondit le docteur, car les mêmes fables supposent que les ames doivent se régénérer jusqu'à ce qu'elles parviennent dans le corps d'un *Bhagt*, sans quoi elles ne peuvent arriver au *Baikunt*, que par la grace: au lieu que la foi donne aux *Bhagts* le droit d'y entrer.

Ainsi, dit M. de Polier, selon les fables générales, c'est dans le corps d'un Bramine, et selon celles rélatives à *Vichnou*, dans celui d'un *Bhagt*; que se terminent les régénérations. Il me semble, que les unes et les autres, indiquent par cette idée, un cercle ou un ordre méthodique dans les transmigrations; est-il donc vrai, comme je l'ai lu dans un ouvrage anglais fort estimé (1); que les ames doivent passer quatre vingt neuf générations graduées par les quinze régions; ou globe d'expiation, d'épreuves de punitions, avant d'arriver au ciel supérieur de *Vichnou*?

Je n'ai pas lu cet ouvrage, répondit *Ramtchund*; ce qu'il y a de très vrai; c'est que la mythologie, en établissant la néces-

(1) De M. Holwel.

sité des transmigrations de l'ame ; comme état de purification, d'expiation, de rétribution, semble aussi indiquer dans plusieurs de ces fables, que selon les loix générales, ces régénérations ont un cercle à parcourir.

Nardman le pâtriarche étant chés *Vichnou* reçut de lui l'ordre de prendre un *Gourou* ou directeur spirituel : absolument nécessaire au salut, selon les fables dogmatiques rélatives à ce *Deiotas ;* le *Muny* homme inspiré, qui ne suppose pas même, que quelqu'un puisse lui être supérieur ; étonné et piqué de cet ordre, mais n'osant y désobéir ; prie *Vichnou* de lui indiquer quelqu'un, qui soit capable de le diriger ; „car „pour moi," ajoute-t-il, „je ne connais „personne, qui me soit supérieur." Sans répondre sur ce point, le *Deiotas* en répétant son ordre, lui enjoint de retourner chés lui, d'en sortir le lendemain de grand matin, et de prendre pour son *Gourou* le premier homm , qu'il rencontrerait.

Quelque mortifié que soit *Nardman* de cet ordre, il obéit, mais il se trouve bien plus humilié encore, lorsqu'en sortant le lendemain ; la prémière personne, qu'il rencontre, n'est qu'un pauvre oiseleur ; cependant malgré la surprise que cause à cet hom-

me, la proposition honorable, qu'il reçoit, et malgré la peine, qu'éprouve *Nardman* en la faisant; tous les deux dociles aux ordres de *Vichnou*; le *Muny* devient le disciple, et l'oîseleur le *Gourou*

Retournant quelques jours après au *Baikunt*: le *Muny*, qui ne peut oublier sa supériorité sur les autres hommes; interrogé par *Vichnou*, s'il a enfin un directeur? répond qu'oui. Mais en marquant un tel mépris pour celui que le sort lui a donné; que le *Deiotas* irrité de son orgueil, lui déclare que le crime, qu'il vient de commettre en se laissant aller à sa vanité; ne peut être expié qu'en passant par toutes les transmigrations de la terre; végétales, animales, et humaines; avant quoi il ne pourra parvenir au *Moukt*. Désesperé de cette cruelle sentence, *Nardman* revient chés lui, conte à son *Gourou* ce qui vient de lui arriver: en lui exprimant toute sa douleur; „retournez chés *Vichnou*, lui dit celui-ci, après un moment de réflexion; „dites lui que vous êtes „prêt à lui obéir, mais qu'ignorant totalement, qu'elle est l'étendue et la progression „du cercle de régénération, qu'il vous condamne à parcourir pour arriver au *Moukt*; „vous le suppliez de vous les tracer, afin que „vous n'en omettiez aucune; lorsque *Vich-*

„*nou*," continua-t-il, „vous aura donné ce „tableau, il faut le mettre par terre vous y „envelopper, dormir dessus; après quoi vous „retournerez chés le *Deiotas*, auquel vous „direz, que vous avez rempli ses ordres; „puis que le cercle de transmigrations tracé „et peint de sa main, procure le même bé„néfice que des régénérations réelles." *Nardman* suit ce conseil, il paraît devant *Vichnou*: qui souriant du biais, qu'il a pris pour éviter les peines, qu'il lui a infligée, lui donne l'absolution de sa faute; et lui fait sentir l'utilité d'un directeur.

Cette fable, dit M. de Polier, indique en effet non seulement un cercle de régénération, mais elle suppose encore: que le théatre en est sur la terre, qu'elles parcourent les corps végétaux, animaux, humains; et l'on dirait puisque *Nardman* devait commencer le tour des transmigrations par les corps végétaux et animaux, que leur cercle va en montant.

En montant, ou en descendant, reprit *Ramtchund*, d'après le point où elles sont parvenues; la fable suivante vous montrera les deux exemples.

Ramanund cet instituteur des deux plus fameux *Bhagts* du *Cal-yuc*, *Namdhaio* et

Cabir; étant un jour questionné par celui-ci sur l'âge, qu'il avait; *Ramanund* répondit qu'il était âgé d'environ quatorze mille ans, surpris comme on peut le penser d'une longévité, dont le *Cal-yuc* âge actuel n'offre aucun autre exemple, (puisque la plus longue vie n'atteint qu'à cent ans). *Cabir* demande à son *Gourou*: comment et par quels moyens il a obtenu cette prérogative unique dans l'âge ou nous sommes? „je le sais, ré„pondit *Ramanund*: mais chaque fois que „j'ai apperçu les messagers de la mort, fai„sant leur tournée et prêts à prendre mon „ame; je l'ai fait monter dans la dixième „porte de la tête (1), située à son sommet; „place où ne pouvant s'en saisir, ils sont „obligés de s'en retourner les mains vides." Très étonné de ce qu'il entend, *Cabir* demande encore à son directeur; s'il croyait qu'une femme, qui refuserait de suivre son „mari, lorsqu'il viendrait la chercher serait „coupable ou non?" elle le serait certainement repliqua *Ramanund*, „car c'est un de„voir général d'obéir aux ordres de son mai„tre (2)." „Cela étant, reprit *Cabir*, com„ment avez-vous pu vous refuser d'obéir à

(1) La glande pineale siége de l'ame selon les Indous.

(2) Maitre, mot synonime de mari.

„la sommation que Dieu, souverain maître „de l'univers, vous fait faire par ses servi„teurs?"

„Votre observation est juste, répondit „*Ramanund*, mais écoutez les raisons, qui „m'ont porté à en agir ainsi; j'étais *Rajah* „dans mon existence précédente; passionné „pour la chasse je me livrais à ce divertisse„ment le plus souvent possible; cependant „pour diminuer le mal qu'entraine ce plaisir, „j'avais ordonné que le gibier ne serait pour„suivi que par la seule personne, qui l'avait „lancé; par ce réglement diminuant la chan„ce d'en tuer beaucoup *moi-même*: je cour„rais moins de risque de me rendre coupa„ble; mais un jour, voyant un lièvre, qui „s'élançait devant moi: je le poursuivis avec „tant d'ardeur et de constance, mes chiens „que j'avais lâchés me sécondèrent si bien; „que ce pauvre animal, qui ne voyait aucun „moyen d'échapper, se réfugia dans une ter„rière; espérant sans doute que je cesserais „ma poursuite; mais peu content de l'avoir „réduit jusque là, ne pouvant l'y suivre; „j'ordonne qu'on innonde l'asile, qui le dé„robe à mes régards. Ce moyen me réus„sit, il reparait à mes yeux: et poursuivi de „nouveau, tiraillé par ma meute: après avoir „prolongé, et m'être diverti de son supplice;

„je le termine enfin en le tuant d'une balle „de mousquet.

„Je n'ai, ajouta *Ramanund* en finissant „son recit, que cet acte d'oppression à me „reprocher : mais il doit être expié, et je „désire fort, qu'il le soit dans mon existen- „ce actuelle; afin de n'être pas contraint d'a- „nimer de nouveaux corps, et de parcourir „de nouvelles vies; en conséquence, j'ai „suivi le cours des transmigrations de l'ame „du lièvre: pendant longtems, j'ai eu l'es- „poir, qu'elle occuperait enfin, un corps ca- pable de prendre sur le mien la retribution de vie, que je lui dois, ou de m'accorder le pardon volontaire de mon offence. Je viens „enfin de découvrir que l'ame de cet animal, „s'est régénérée dans le corps d'un jeune sol- dat mongol; actuellement au service du Sul- tan *Alà-Odin-Ghory*, Rajah de *Cabul*.

Détaillant alors à *Cabir* toutes les par- ticuliarités auxquelles il pourrait trouver, et reconnaître le jeune soldat, il lui donna l'a- dresse de la rue, de la maison, qu'il habitait à *Cabul*, le nom, qu'il y portait; il le con- jura de lui aider à terminer cette affaire, qui commençait à l'inquiéter; *Cabir* le lui pro- mit, et partit aussi-tôt pour *Cabul*.

Muni des renseignemens, que lui avait donné son *Gourou*, il découvrit bien-tôt le jeune Mongol; cherchant à se lier d'amitié avec lui, et à s'attirer sa reconnaissance; il lui rendait mille petites offices: lui fournissait pour son cheval, le meilleur fourage de la contrée; prenait un soin extrême de cet animal, s'acquittait enfin gratis de toutes les fonctions d'un palfrenier. Six mois s'étaient écoulés de la sorte, lorsque le jeune soldat craignant d'après l'opinion commune à tous les Indous (1), qu'il n'arrivasse quelqu'accident à lui, ou à son cheval, s'il acceptait plus longtems les services que *Cabir* lui rendait sans recevoir de salaire; exigea de lui, qu'il fixa au moins la récompense, qu'il désirait lui donner.

„Je me proposais bien de vous en de„mander une," lui répondit *Cabir*, „mais „non telle que vous me l'offrez," lui racontant alors ce qu'il avait appris de *Ramanund* il ajouta: „qu'il était venu à *Cabul* dans l'in„tention d'obtenir pour son *Gourou* le par„don du meurtre du lièvre." „Je me sou„viens très bien," repliqua le soldat, „de

(1) Ils poussent cette opinion si loin dans l'Inde, que plusieurs empereurs, entr'autre Aureng Zebne ne mangent rien, qui ne fut le produit de son travail.

„toute cette avanture: ainsi que de la cruel-„le barbarie avec laquelle le Rajah me pour-„suivit, en me tourmentant de toutes les ma-„nières; je veux bien à votre considération „lui pardonner ses cruautés; quant à sa vie „je suis décidé à la prendre en rétribution „de la mienne, aussi-tôt que l'occasion s'en „présentera." Ne pouvant rien obtenir de plus, *Cabir* de retour à *Bénârés* rendit compte à son *Gourou* de la réponse peu satisfaisante, qu'il avait reçue. Quelque tems après le Sultan de *Cabul* revenant d'une expédition passa la ville, qu'habitait *Ramanund*. Curieux de voir un homme aussi célèbre: il ordonna qu'on s'arrêta devant sa maison, et se fit annoncer; mais soit par la crainte que lui inspirait le jeune soldat, soit par quelqu'autre raison: le saint refusa la visite du Sultan. Néanmoins curieux à son tour de voir ce prince, et son brillant cortége, qui en s'en retournant le lendemain, passait devant sa maison: il se porta pour jouir de ce spectacle, derrière une jalousie, où il se crut à l'abri des regards; mais le Sultan piqué de son refus le cherchait: l'ayant aperçu il s'écria, „voyez cet infidèle! qui ne veut pas „être vu, mais qui veut bien nous regarder;" faisant alors un signe au jeune soldat, qui était à sa suite, celui-ci comprenant l'ordre de son maître, et visant à la tête de *Rama-*

nund, l'étendit roide mort, d'une balle de mousquet.

Cette fable, continua le docteur, en indiquant ainsi que celle de *Nardman* le cercle des renaissances: prouve plus clairement encore, que selon la mythologie, les ames, qui le parcourent, vont en montant ou en descendant par les divers états, qui le composent: et d'après les peines, ou les récompenses, qu'elles ont mérité; *Ramanund* parvenu au terme de sa course, aurait été obligé de redescendre pour expier le meurtre, qu'il avait commis; et c'est ce qu'il voulait éviter.

Mais, observa M. de Polier, le lièvre, qui transmigrait en montant, puis que son ame avait déja atteint le corps humain: s'exposait aussi à redescendre en se rendant coupable du même crime?

Non, répondit *Ramtchund*; parce qu'une vie se paye par une vie: qu'un meurtre fait en rétribution n'est point un crime; nous avons vu *Chrisnen* consolant *Jura*, son meurtrier: lui dire qu'il n'est point coupable de sa mort; parce que le fils de *Basdaio*, devant une vie à *Baly*, qu'il a tué dans son incarnation de *Ramtchund*; *Jura*, petit-fils de

Baly et sa régénération: n'a fait que remplir la loi générale de la rétribution, *Chrisnen* sanctionne encore ce principe: puisque loin de punir *Jara*, il lui accorde l'entrée des *Sourgs* (1); ainsi le lièvre devenu soldat continua sa course.

Ce cercle de transmigration, demanda M. de Polier, est-il toujours le même pour toutes les ames?

Les fables, répondit *Ramtchund*, paraissent supposer que non; *Vichnou* en condamnant *Nardnan* à parcourir le cercle entier: lui déclare qu'un crime aussi capital que l'orgueil ne peut être expié autrement; cependant l'invisible, punissant *Birmah* du même crime, ne le condamne qu'à quatre renaissances; l'une en corbeau, l'autre dans la plus vile des tribus, celle des *Tchandal*, et les deux dernières dans les corps de *Rischi* et de Bramine (2).

Peut-être, dit M. de Polier, qu'en qualité de grand *Deiotas Birmah* fut moins sévérement puni?

Cela se peut, répondit le docteur, mais ce qu'il y a de sûr; c'est que selon la my-

(1) Chap. XI. page 145 de ce volume.
(2) Tome I. chap. I. page 177.

thologie, la loi générale, qui dans les décrets du destin établit le cercle des transmigrations: paraît, outre les interruptions des séjours intermédiaires dans le *Nark*, et les *Sourgs*, être encore assujétie à beaucoup d'exception: soit par les renaissances accidentelles et passagères, qu'occasionnent les malédictions, comme nous l'avons vu dans les fables des trois régénérations des portiers de *Vichnou*; soit par celle, qui sont la suite des fautes, qui demandent une prompte rétribution: telle que l'était celle des *Jamdouts* condamnés à une transmigration d'une année; soit enfin par les nombreux moyens, qu'indiquent les fables de se soustraire à la loi générale. Nous venons de voir, ceux qu'employèrent *Nardman* et *Ramanund*: nous avons vu (1) l'efficacité des pénitences pour le même objet; celle des eaux sacrées, qui conduits par *Bhagirut* retire les ames des six mille fils de *Sagur* du *Nark*; enfin celles des sacrifices offert pour les manes (2).

Confirmant les idées annoncées dans les fables du troisième âge; celle *d'Auberik* relative au *Cal-yuc* ou âge présent; indique en-

(1) Chapitre XIII. page 262 à 268 de ce volume.

(2) Chapitre VIII. tome I. page 602.

core de nouveaux moyens d'éviter les régénération et de sauver les ames, en terminant les peines, auxquelles on les suppose condamnées.

Nous avons vu *Anherik* prenant à son service, les deux *Jamdouts* condamnée par *Jamraye* à une transmigration d'une année sous la forme de deux soldats. Peu de tems après les avoir engagé: le Rajah désire célébrer un sacrifice, dont l'objet est le repos des ames de ses ancêtres; il charge les *Jamdouts* de rassembler les *Boucs* et les chèvres victimes employées à cet acte du culte. Les deux soldats exécutant avec zèle la commission de leur digne maître, avaient déja acheté à un seul animal près, le nombre qui leur était prescrit; ils étaient occupés à marchander le bouc, qui leur manquait: lorsqu'en vertu de la connaissance, qu'ont les *Jamdouts* en qualité d'esprits, du langage des bêtes; les officiers de *Jamraye* s'aperçoivent que celle-ci sourit malignement, en écoutant, les offres qu'ils font à son proprietaire, afin qu'il la leur cède; inquiet de ce sourire très significatif: les *Jamdouts* suspendant le marché, qu'ils étaient prêts à conclure; s'approchent du bouc, et l'interrogent, pour apprendre de lui la cause de son sourire. „Elle est très simple," répond l'animal,

„je ris de vos efforts pour unir deux cho-
„ses incompatibles, car vous savez sans dou-
„te, que chaque vie qu'on prend, doit être
„payée par une vie; qu'à moins que l'être,
„auquel on ôte la sienne n'en doive une à
„celui, qui la lui prend, celui-ci est obligé
„de la lui rendre; hors je ne dois point de
„vie au Rajah; s'il m'immole, il faudra donc
„que dans une autre régénération il me don-
„ne sa vie en rétribution de la mienne; eh!
„comment cela se peut-il, puisqu'étant
„*Bhagt*, son ame au moment, où elle quit-
„tera son corps sera résumé en Dieu?" frap-
pés de ce qu'ils entendent: trop peu casuis-
te pour résoudre la difficulté; mais effrayés
du danger, auxquels ils exposent le Rajah,
si parmi les animaux, qu'ils ont déja ras-
semblés pour le sacrifice, ils s'en trouvent
d'autres, qui ne doivent point de vie à *An-
berik*. Un des *Jamdouts* se transforme en
bouc: et se mêlant au troupeau, entrant en
conversation avec les bêtes, qui le compo-
sent; il apprend avec satisfaction que chacu-
ne d'elle doit une vie au Rajah. Il reprend
alors sa figure de soldat, et s'occupe avec
son camarade, à chercher quelque animal
pour remplacer celui, qui leur manque; mais
ils ne peuvent en trouver; l'heure fixée va
s'écouler, il faut cependant ramener avec
eux, le nombre nécessaire à l'acte de dévo-

tion, dont le Rajah veut s'acquitter. Dans cet embarras les *Jamdouts* s'adressant au bouc lui-même, lui demandent, s'il n'existe donc aucun moyen de l'immoler; sans exposer *Anberik* à la nécessité de se régénérer, pour satisfaire à la loi des rétribution. „J'en „connais un," répondit le débonnaire animal, „c'est de me placer en pleine audience „sur la tête du Rajah; de m'y laisser le tems „que je jugerais bon d'y rester; après quoi „*Anberik* pourra m'immoler sans danger."

Quelque satisfait que fussent les deux soldats de cet expédient: ils ne se cachaient point les difficultés, qui se trouveraient à le mettre en oeuvre; ainsi en ramenant les victimes, ils cherchaient comment il s'y prendrait, sans pouvoir l'imaginer.

Cependant le Rajah très satisfait du zèle et de la promptitude avec laquelle ses deux serviteurs avaient rempli ses ordres; leur en témoigne son contentement, en les pressant encore d'accepter un salaire, ou du moins quelque récompense de lui. Deux choses que l'ordre exprès de *Jamraye*, les avait porté à réfuser. Mais l'offre répétée du Rajah leur donnant un moyen d'exécuter leur projet, ils répondirent á ce prince, qu'il ne désirait de lui, qu'une seule chose, c'é-

tait la promesse, qu'il leur ferait la grace de leur pardonner jusqu'à trois fois, les fautes, qu'ils pourraient commettre à son service; le Rajah leur ayant accordé leur demande, dès le lendemain matin, ils arrivent à l'audience portant le bouc entre leur bras; traversant la salle, et la foule des spectateurs étonnées; ils se rendent aux pieds du trône, en montent les marches, posent l'animal sur la tête du prince. Indigné de cette insolence, dont il ignore le motif, *Anberik* lié par sa promesse se tait; et les *Jamdouts*, triomphant d'avoir sauvé leur respectable maître des risques, qu'il courrait; reprennent le bouc, au signal qu'il leur donne; alors le sacrifice commence, les victimes s'immolent suivant les rites usités; le Rajah et son épouse assis; leur (vêtemens liés ensemble par un cordon couleur d'orange), remplissaient l'un et l'autre toutes les parties du culte avec la plus grande dévotion; déja les Bramines, en étaient aux incantations, qui délivre les ames du *Nark*: tout enfin paraissait annoncer l'efficacité complète du sacrifice; lorsque les *Jamdouts*, qui malgré leur régénération dans des corps humains, avaient conservé la prérogative de voir les esprits invisibles aux mortels; observèrent qu'entre les ames des ancêtres *d'Anberik*, il s'en trouvait une, qui restait éloignée de la place,

où elle devait être pour obtenir le bénéfice de l'acte religieux, qui se célèbre en sa faveur. Surpris de cette réserve ils la questionne; elle leur répond, que quelque douleur, qu'elle en ressente elle ne peut agir autrement, puis que la *Rany* a un voile dans lequel se trouve un fil bleu, couleur défendue par les *Shastres*, et odieuse aux Indous; parce que selon les fables, elle prolonge le séjour des ames dans le *Nark*. Attristés de penser que ce petit obstacle anéantirait pour cette ame, l'efficacité du sacrifice; les *Jamdouts* courant à la *Rany* lui arrachent le voile fatal, et la laisse exposée à tous les regards; mais la promesse du Rajah retenant encore sa colère, il fait chercher un autre voile: le sacrifice s'achève et toutes les ames, pour lesquelles il avait été célébré, en retirent le bénéfice. Peu de tems après l'épouse du Rajah désira se rendre aux bains solennels, et périodiques de *Hardvard* sur le gange; qui ne s'ouvrent que tous les douze ans, par une fête sainte; et sont de la plus grande efficacité, pour la purification de l'ame, et l'expiation des fautes, qu'elle a commis. Calculant son voyage de façon à arriver précisément le jour de l'ouverture des bains et de la fête; la *Rany* qui ne voulait pas s'y arrêter, envoya d'avance une partie de sa suite chargée de retenir la place, où elle voulait se baigner.

Le lendemain elle se mit elle-même en chemin, accompagnée d'un nombreux cortége, dont étaient les *Jamdouts*.

Quoique tous les hommes sachent très bien de quelle efficacité sont les bains *d'Hardvard*, le premier jour de cette fête sainte; ils ignorent qu'il est un moment plus favorable que les autres pour profiter en plein de leur bénéfice. Les *Jamdouts* en qualité d'esprits connaissait cette particularité; ils savaient de plus, que chaque eau coulante et dormante ont la même proprieté, qu'on attribue aux eaux du gange, pourvu qu'on connaisse et qu'on saisisse le moment précis, où il faut s'y plonger.

Craignant vu les petites journées que faisait la *Rany* et la façon commode, dont elle voyageait; qu'elle ne manquasse l'instant propice, qu'elle ne retrouverait peut-être jamais; ces serviteurs, zelés murmuraient de la lenteur avec laquelle on avançait, voyant que la *Rany* était encore à trois mille de *Hardvard*; qu'elle ne pouvait plus y arriver à tems, ils firent arrêter le palanquin de la princesse au bord d'une marre, qui se trouvait sur le chemin; puis ils informent à la hâte, la *Rany* des circonstances, qui leur fait désirer, qu'elle s'y plonge; mais la repugnance, qu'elle montre à cette proposi-

sition, perdant un tems précieux, sans s'embarrasser de son dégout: il la prennent entre leurs bras, et toute vêtue ils la plongent, malgré ses cris, ses ménaces, ses injures dans cette eau aussi salutaire, qu'elle est bourbeuse. Elle en sortit indignée de l'insolence des *Jamdouts*, très résolue à les faire punir à son retour; mais *Anberik* toujours lié par sa promesse leur pardonna encore cette fois, en leur faisant dire cependant qu'à la première récidive il laisserait cours à sa justice; peu effrayés de cette ménace les *Jamdouts* continuèrent leur service jusqu'à la fin de l'année, et lorsqu'elle fut révolue, ils demandèrent leur démission. Le Rajah insista alors, pour qu'ils reçussent au moins une gratification, mais ne pouvant l'accepter les officiers de *Jamraye* se découvrirent; prouvèrent au Rajah, que chacune de leurs insolence prétendue, avait été un service important; et quittant la terre ils retournèrent dans le *Nark*.

Ces *Jamdouts* quoique des échappés de l'enfer, sont de charmantes esprits, dit M. de Polier, mais je ne conçois pas trop leur frayeur et leur crainte d'exposer *Anberik* à de nouvelles régénérations, ne m'avez-vous pas dit que selon les fables; l'ame parvenue dans le corps d'un *Bhagt* ne se régenère plus.

Certainement, reprit le docteur, et le discours du bouc confirme cette opinion; mais les indications des fables sur le système de la métempsycose, tout en prouvant qu'il est généralement admis; sont quelque fois contradictoire et peu liées; on voit néanmoins clairement en les résumant que la base de ce système selon la mythologie, est la dégradation de l'ame, de son état primitif; la nécessité que pour remonter à la perfection, dont elle est déchue elle passe par des transmigrations, de purifications, d'expiations, de rétributions; dont le cercle est déterminé par des loix générales; et parcourt toutes les régions terrestres, supérieures et inférieures, ainsi que les *Sourgs*, et le *Nark* séjours intermédiaires de peines et de récompense. Qu'enfin ce cercle de régénération est souvent interrompu par des transmigrations accidentelles passageres, ou par les divers moyens de s'y soustraire.

Eh! comment, demanda M. de Polier, ce système de métemsycose indiqué dans la mythologie, est-il développé et expliqué par les Bramines, ou dans les instructions de *Chrisnen* à *Arjoon*, que vous m'avez dit, être actuellement adoptée de la partie la plus éclairée de ces instituteurs des Indous.

Nous allons prendre le *Geeta*, dit le docteur; dans quelques extraits de ce dialogue, vous trouverez les explications, que vous désirez: car *Chrisnen* en confirmant à son pupile, les indications des fables, les éclaircit, et y ajoute des idées nouvelles. Ainsi, commençant à établir de même que les sectateurs de *Vichnou*, que l'ame est une émanation de la divinité, éternelle comme son principe (1); et qu'elle doit s'y réunir (2); il apprend à *Arjoon*, qu'en s'unissant à un corps matériel, elle est influencée par trois qualités, ou (3) *Goon*, inhérentes à celui-ci, et qui sont vérité erreur (4), passion (5); qu'assujetie par ces *Goons* au voile fatal (6), que les passions jetent sur l'entendement humain; l'ame déchue de son état de perfection primitive, ne peut se réunir à son principe divin, avant qu'elle ne soit purifiée de cette dégradation; en conséquence de quoi, elle est condamnée à des régénérations successives, jusqu'à ce que par

(1) Lecture 15. page 112. Lecture 11. page 10 à 36.
(2) Lecture 13. page 196. Lecture 5. page 60.
(3) Ces trois qualités collectivement, nommé *Goon* se designent séparement par *Satra Goon* vérité.
(4) *Tama Goon*, erreur, ténèbre, ignorance.
(5) Rajah *Goon*, passion. Lecture 7. page 70.
(6) Le *Maya*.

ces diverses transmigrations, elle soit remontée à la perfection, qu'elle avait, en émanant de Dieu. D'accord avec les fables dogmatiques, *Chrisnen* admet aussi, qu'il y a toujours un intervalle plus ou moins long entre chaque régénération ; parce que chaque bonne action devant être récompensée, chaque mauvaise punie ; l'ame en quittant son corps va dans les *Sourgs* ou dans le *Nark* recevoir sa punition ou sa récompense (1). „Mais, ajoute-t-il, toutes les régions, en„tre la région terrestre et celle de *Brehm* ou Dieu, ne sont que des résidences de bon„heur passager; desquelles l'ame retourne à des régénérations (2). Selon sa doctrine l'espèce, le rang de l'être, dans lequelle elle se régénère est déterminé par le plus ou le moins d'influence, qu'ont sur elle les trois qualités inhérentes à la matière (3). „Ainsi „*Arjoon*," continue *Chrisnen*," si la vérité „prédomine au moment, où le corps que „l'ame occupe se dissout ; elle s'élève dans „la région des êtres immaculés, connaissant „le très haut ; cette région est le *Baikunt*, „résidence de *Vichnou*." —

(1) Lecture 8. page 75. Lecture 9. page 86.
(2) Lecture 8. page 75.
(3) Lecture 15. page 104.

„Si les passsions ont l'empire, elle va „dans les régions du ciel visible, et se ré- „génère après le séjour, qu'elle y fait, par- „mi ceux, qui sont attachés aux fruits de „leurs actions; si enfin l'ignorance prévaut „sur elle, lorsque le corps, qu'elle quitte „est détruit; alors elle est obligé de se ré- „générer parmi les êtres bruts, et irraison- „nable (1); ainsi tu vois, oh fils de *Pand*! „que par la première qualité, l'ame s'élève, „que par la seconde elle reste dans un état „mitoyen, que par la dernière elle tombe „dans les régions infernales (2)."

Confirmant l'idée qu'indiquent les fables, que tout est déterminé dans les décrets du destin, *Chrisnen* dit à son disciple: „ap- „prends *Arjoon* qu'il y a deux espèces de destinée prévalant dans le monde; les hommes nés sous l'influence de la bonne, que je nomme divine seront réunis en Dieu, les uns plutôt, les autres plus tards; tandis que ceux, qui naissent sous la mauvaise, iront dans les régions les plus infernales (3).

Quelle affreuse idée, s'écria M. de Polier, que celle d'une prédestination absolue!

(1) Lecture 14. page 109.
(2) Ibid.
(3) Lecture 16. page 115. 116. 117.

Tranquillisez-vous, reprit *Ramtchund*; nous avons trouvé dans les fables, et nous trouverons dans le dialogue tant de modifications à ce principe, que l'on voit clairement, que si les Indous adoptent le fatalisme pour la chaîne des événéments; ils établissent aussi le libre arbitre pour les actions de l'homme, ainsi par exemple *Durdjohn* selon les fables, né sous l'influence de la mauvaise destinée, a cependant la liberté de choisir entre le bien et le mal; un seul acte volontaire de dévotion, le conduit au premier échelon du *Moukt* dans le *Baikunt*; plus positif encore que la mythologie, *Chrisnen* en admettant les deux destinée, enseigne cependant à *Arjoon*, „que l'homme en subjuguant ses passions peut s'affranchir de la „mauvaise; pourvû qu'il prenne *Vichnou* ou „*Brehm* pour seul objet de son amour (1).“

Dès qu'il accorde ce pouvoir à l'homme, dit M. de Polier, il est sûr, que celui-ci ne peut s'en prendre qu'à lui-même, si n'en faisant pas usage; la mauvaise destinée l'emporte sur la bonne.

C'est en vertu de cette opinion, reprit le docteur, que *Chrisnen* condamne les ames,

(1) Lecture 16. Page 117. 118. 119.

qui loin de maitriser la mauvaise destinée s'y abandonnent, et vont toujours de mal en pire, à être chassés sur la terre; qu'ils les envoyent dans la matrice des bêtes impures, des mauvais esprits, qui de naissance en renaissance occupent des corps de *Daints.* „Jusqu'à ce qu'enfin, dit-il, ne „me trouvant point, ces ames vont dans „les régions infernales; en passant les trois „chemins, qui y conduisent, savoir, celui „de la sensualité, de la colère, de l'avarice; „trois passions que l'homme doit éviter, car „étant affranchis de ces trois portes du pé„ché, qui ne s'ouvrent que par *Tama* „*Goon* (1), il ira le chemin du séjour su„prême (2)."

Entre les ames nées sous l'influence de la bonne destinée: celles, qui surmontent, et subjuguent les trois *Goon*, en acquerant par cet effort la perfection nécessaire à leur réunion à l'essence divine: n'ont plus besoin de régénération; car elles s'élèvent immédiatement après la séparation de leur corps au quatrième et dernier dégré du *Moukt.* Béatitude inaltérable et éternelle (3).

(1) Erreur, ténèbre, ignorance.
(2) Lect. 16. page 118.
(3) Lecture 7. page 69 et 77.

„Mais," continue *Chrisnen*, „entre dix „mille, il en est très peu, qui tendent à la „perfection; parmi ce petit nombre, bien „moins encore reconnaissent ma nature di„vine; c'est pourquoi la plus grande partie „des mortels, même de ceux, qui naissent „sous l'influence d'une bonne destinée; ont „cependant besoin de plusieurs régénération „avant que d'atteindre au bonheur suprê„me (1).

Expliquant à son disciple ce que c'est que le jour et la nuit des *Deiotas* indiqué dans les fables, comme ayant de l'influence sur le sort de l'ame (2); l'instituteur *d'Arjoon* lui dit, „que c'est la lumière, et les té„nèbres, les deux chemins éternels du mon„de, que celui, qui les connait ne suivant „que le premier, atteint son but; arrive droit „à lui, sans revenir; au lieu que ceux, qui „marchent dans le second, reviennent à des „régénérations (3); le *Bhagt* ou *Yogué*, qui „connaît ces deux passages, n'est jamais em„barrassé."

Attentif aux instructions de son divin maître, *Arjoon* qui sent, qu'il n'est point un

(1) Ibid.
(2) Ibid.
(3) Lecture 8. page 76.

Bhagt, s'inquiète, et quoique *Chrisnen* lui ait dit, qu'il est né sous l'influence de la bonne destinée, qu'il parviendra au *Moukt*; cependant comme il n'ose se flatter d'atteindre tout de suite au quatrième dégré il désire connaître, qu'elle est l'espèce de félicité, dont jouira l'ame dans les trois dégrés inférieurs; éclairci-moi ce point, dit-il à *Chrisnen*: car tu est seul capable de dissiper les doutes, qui s'élèvent dans mon ame (1)?

„Aucun homme, répond *Chrisnen*, pour „peu qu'il aye fait quelque bien, ne reste „dans une mauvaise place, mais celui, dont „les efforts pour arriver à la perfection sont „interrompus par la mort, ne parvient en ar„rivant au *Baikunt*, qu'aux trois dégrés in„férieurs du *Moukt*; dans lesquels il jouit „pendant une immense durée de tems, de „la récompense de ses vertus; après quoi „il se régénère encore, mais selon le dégré „de perfection, qu'il a déja atteint; ainsi il „ne peut renaître que dans le corps d'un in„dividu de quelque famille respectable par „sa dévotion; telle enfin que l'est celle d'un „*Bhagt* ou *Yogué* et se retrouvant par cette „renaissance, au point, où elle était en quit-

(1) Lecture 6. page 66.

„tant son corps précèdent: cette ame reprend „ses efforts interrompus, et arrive à la per- „fection que demande sa réunion avec *Brehm*.

Je m'arrête ici, continua le docteur; vous pouvez dans cette exposition succincte des opinions attribués à *Chrisnen* voir celle des Bramines les plus éclairés sur l'origine de l'ame; son sort après la mort, et le dogme de la métempsycose.

Oüi, répondit M. de Polier, je vois en résumant l'exposition que vous venez de faire des opinions contenues dans le dialogue de *Chrisnen* et *d'Arjoon*, que le premier en adoptant toutes les indications des fables y donne une forme systématique. —

Dans laquelle, interrompit le docteur, il éclaircit les points que les fables laissent indécis, ainsi par exemple il apprend à *Arjoon*, qu'il n'y a que le quatrième dégré de *Moukt*, on l'on ne parvient que par la connaissance de Dieu et la foi en cet être suprême; qui soit un état de salut permanent, et que ceux, qui n'ont atteint que les dégrés inférieurs doivent encore se régénérer, mais seulement dans le corps d'un *Bhagt* ou *Yogué*; être que leur foi conduit immédiatement à leur réunion avec *Bhrem*. Déci-

dant ainsi cette question indécise dans la mythologie, il établit encore, la félicité, dont les ames jouissent dans les *Sourgs*, où elles ne reçoivent que la récompense de leurs vertus morales (1): comme dans le *Nark* la punition de leurs vices; mais ces séjours passager n'aidant pas au grand but de la réintégration elles reviennent, les unes, et les autres, sur la terre, où elles transmigrent encore, jusqu'à ce qu'elles arrivent dans le corps d'un *Yogue*. Après avoir éclairci les points dogmatiques de la mythologie, *Chrisnen* ajoutant une idée nouvelle apprend à *Arjoon*, qu'il y a des peines finales et éternelles pour les ames, qui s'obstinant à marcher dans les ténèbres se refusent à la connaissance de *Brehm* ou Dieu.

Il y a des choses sublimes, dit M. de Polier, dans ce système me voila donc au fait des dogmes mythologiques et des dogmes spéculatifs des Bramines sur l'origine et le sort de l'ame; mais il me faut encore, mon chèr docteur, une idée plus claire des opinions mythologique sur sa nature, ainsi demain si vous le voulez, nous reviendrons sur cet objet.

(1) Lecture 9. page 80.

Volontiers, reprit le docteur, après quoi nous passerons aux fables, qui contiennent les dogmes moraux, en disant ces mots, le disciple et le maître se rendirent à table, où le dîner les attendait.

CHAPITRE XVI.

Nature de l'ame différente de celle du corps. Indication des fables à cet égard. Développements donnés par *Chrisnen* dans le dialogue du *Geeta*. Deux ames dans l'homme, l'une portion émanée de la divinité, feu divin, l'autre composée des quatre élémens et de l'éther, ou feu *Astral* le cinquième; influence de la matière sur cette seconde ame.

Morale, divisée en deux branches, morale religieuse, morale philosophique.

Morale religieuse découlant des dogmes mythologiques et indiquée par les fables.

Cette morale a deux chefs principaux, dont le premier, les obligations communes à tous les mortels, se subdivise en trois points, devoirs envers la divinité, envers soi-méme; envers les autres.

Le second comprend les obligations imposées aux quatre tribus, comme corps, et à l'homme, comme individu dans la société humaine, développemens donnés par les fables, sur ces divers objets, fin de la morale religieuse.

Bon jour mon chèr docteur, dit M. de Polier, apportez-vous vos materiaux pour la séance d'aujourd'hui?

Il faut la commencer, répondit le docteur, en jetant un coup d'oeil sur les fables, que nous avons déja parcourues; car c'est par les

indications isolées, qu'on y trouve que l'on voit, que la mythologie établit déja l'idée, que l'ame étant d'une autre nature que le corps, est immatérielle; ainsi par exemple celles du *Gan*, disciple de *Mhadaio* et de *Ganga Deiotany*; condamnés tous deux à quitter *Kailas parbut*, et à vivre ensemble; nous montre ces deux époux subissant leur sentence jusqu'à la mort du *Gan*. Alors *Ganga* se brûlant sur le corps de son mari; la partie spirituelle de l'un et de l'autre, ayant quitté leur enveloppe matérielle; se présentèrent devant *Mhadaio* pour demander leur grace et être réintégré dans leur premier état (1). Plus fréquentes et plus distinctes dans les fables concernant, *Vichnou*: ces indications sur l'immatérialité de l'ame sont accompagnées de traits, qui supposent son immortalité; vous vous rappellerez le *Deiotas Ytau* régénéré en vautour; victime de son zèle pour arracher *Sita* des mains de son ravisseur (2): mortellement blessé, il attend en prononçant sans cesse le nom de Dieu, le moment de sa fin. Consolé par la vue de *Ramtchund*, qu'il sait être une incarnation de *Vichnou*, ayant le pouvoir de lui accorder l'entrée du *Baikunt*; il l'invoque avec

(1) Tome I. chap. VII. page 514.
(2) Tome I. chap. IV. page 332. 333.

foi, obtient cette faveur; aussi-tôt le *Baiban*, char ou trône aërien, vient le chercher, la partie immaterielle *d'Ytau* s'élève va jouir de la félicité céleste, mais sa dépouille terrestre et matérielle, privée de vie se brûle, et se dissout (1). Confirmant ces premiers aperçus des fables générales sur la nature de l'ame; les fables dogmatiques de l'incarnation de *Chrisnen* y ajoutent des notions sur l'étendue de ses facultés; elles sont remplies de traits, qui annoncent, que cette substance immatérielle serait par sa nature capable de toutes les connaissances spirituelles: si l'entendement, la première de ces facultés n'était couvert d'un nuage appellé *Maya*; qui en les lui dérobant, ne laisse d'autres moyens de parvenir à ces connaissances, que la dévotion ou la foi en *Vichnou* et en *Chrisnen*, sa manifestation sur la terre; parce que disposant de ce nuage, ils accordent quelquefois, aux ames de leur fidèles, la faveur de l'écarter de leurs yeux: pour leur procurer la vue intuitive et spirituelle, qu'il leur cache d'ordinaire; parce qu'il serait contraire au plan que s'est tracé l'invisible dans le système général de l'univers; et dangereux pour le commun des mortels, qu'ils eussent dès cette vie, une connaissance entière des choses spirituelles.

(1) Chap. IV. du tome I. page 335.

Vous avez vu ces opinions, continua *Ramtchund*, dans toutes les fables de l'incarnation de *Chrisnen*. Elles paraissent clairement dans les obstacles, qu'il apporte aux rayons de connaissances prématurées que la foi donne à *Garg* le Bramine: dans l'instant où tout occupé de chercher un nom pour le soi disant, fils de *Nande*, il trouve dans cet enfant des attributs, qui lui révèlent sa divinité. Elles se montrent encore, lorsqu'après avoir procuré à sa mère putative, *Isoda* une vision passagère du grand mystère de son incarnation; lui avoir présenté l'univers entier, et tous les êtres, qui le composent, dans sa bouche, il épaissit bien vîte le nuage, qui lui dérobe ces objets, et lui en ôte le souvenir.

Ces deux exemples vous en rappelleront d'autres, continua le docteur; nous avons vu d'ailleurs que cette incarnation s'assujétissant elle-même au *Maya*, dans tous les moments, où elle ne veut pas s'élever au dessus de la nature humaine; consulte dans diverses occasions, *Nardman* ou d'autres *Munys*, qui en qualité d'hommes inspirés ont de plus grandes lumières que le commun des mortels; quoiqu'à quelques égards, leur entendement soit aussi borné par le *Maya*.

Je me rappelle très bien, dit M. de Polier, ces indications données par les fables; mais quoique celles qu'on trouve dans l'histoire de l'incarnation de *Chrisnen*, et dans le *Mahabarat*, soyent plus distinctes que celles des fables précédentes, elles ne sont encore que des données vagues, des aperçus plutôt que des développemens, de la manière, dont la mythologie admet l'immatérialité, et l'immortalité de l'ame; ce principe intelligent unis au corps, si différent de lui. Il paraîtrait selon ces fables que leur idée d'immaterialité se borne à celles d'une matière ignée, aérienne, subtile; mais qu'elle ne s'élève point à une spiritualité effective; car l'ame de *Panderik* sortant de son corps en tourbillon de flamme: avalés par *Chrisnen* (1); les *Baibans*, ou voitures aériennes, qu'il faut pour transporter les ames au *Baikunt* ou aux *Sourgs* (2); enfin ces ames que les *Jamdouts* mordent, saisissent par le cou: déchirent dans leurs trajets des *Sourgs* ou *Nark* (3). Tous ces traits épars dans les fables annonceraient, qu'en supposant que l'ame survit au corps, qu'elle s'élève dans les régions célestes tandis que son envelop-

(1) Chap. IX. de ce vol. page 12.
(2) Chap. XIII. page 30. de ce volume.
(3) Chap. XV. page 430. de ce volume.

pe terrestre se dissout; les fables n'admettent point cependant, que ces ames, qui selon elles conservent une étendue et des formes soient purement spirituelles. Mais qu'elles indiquent seulement que cette partie de nous-mêmes, est d'une matière assés subtile, et aérienne pour se dérober à l'attachement et à la vue.

Je ne puis, dit *Ramtchund*, vous éclaircir ce point, qu'en vous donnant quelques passages du dialogue, car la mythologie indique plus, qu'elle ne développe les opinions, que se forment de l'ame les gens éclairés; cependant par les fables mêmes, on voit déja que ce n'est que pendant le tems que l'ame doit transmigrer sur la terre, qu'elles lui attribuent cette matérialité subtile; car une fois résumée en dieu, dont elles sont une émanation, elles n'ont plus de forme.

Voyons à présent les idées, que *Chrisnen* donne à son pupile, sur cet objet, dans le dialogue, où il est supposé combattre les craintes, que montre *Arjoon*, de se rendre criminel; en détruisant les *Coros*, ses amis et ses parens.

„Tu te chagrine, oh fils de *Pand*! pour „un sujet, qui n'est pas digne de causer ta

„peine, si tes sentimens sont ceux d'un sa„ge, qui ne s'inquiéte ni de la vie, ni de la „mort; parce que ferme dans sa foi, rien „ne peut le troubler de tout ce qui arrive. „Apprends *Arjoon*, que l'être, par lequel tout „fut produit: est incorruptible; que person„ne n'est en état de détruire son principe „inépuisable; ainsi l'esprit n'étant jamais dé„truit, même dans les formes périssables, „qu'il revêt, il est indigne de toi de pleurer „sur ces mortels."

„Le premier état des êtres est inconnu „à l'homme; le présent est en évidence, l'a„venir ne peut être découvert, et l'homme, „qui croit que l'ame tue, ou celui, qui s'i„magine, qu'elle peut être tuée, sont tous „deux dans l'erreur. Non *Arjoon*, l'ame ne „peut ni tuer ni être tuée; elle n'est point „une chose de laquelle les humains puissent „dire, qu'elle a été, qu'elle va être, ou qu'el„le sera. Sans naissance, éternelle, indes„tructible, au dessus de toutes conceptions „humaines, l'ame n'est connue de personne; „beaucoup en parlent, et cherchent à la dé„crire; mais aucun ne la comprend; il n'en „est pas de mêmes des corps, qui lui ser„vent d'enveloppe; ils sont déclarés et con„nus pour être, des êtres finis, et périssa„bles; mais l'esprit ne pouvant jamais être

„détruit, dans le corps matériel, qu'il habi-„te; tu ne peux raisonnablement t'inquiéter „sur le sort de ces mortels (1); ainsi résous „toi au combat.

„Comment *Arjoon*," continue *Chrisnen*, „un homme, qui croit l'ame incorruptible, „éternelle, sans naissance, peut-il craindre „de la tuer? non, de la même manière, „qu'un homme quitte ses vieux vêtemens „pour en mettre de neufs; l'ame en quittant „une forme mortelle entre dans un autre; „les armes ne peuvent la diviser, le feu „la brûler, l'eau la corrompre, le vent la „disperser; car je te le répète *Arjoon*, elle „est éternelle, universelle, étant l'émanation „de l'esprit divin, invisible incompréhensible „et indestructible (2); si tu ajoute foi à mes „paroles ne te chagrine donc pas, et com-„bats. Tu n'aurais même aucune raison de „t'affliger; si tu croyais que l'ame meurt „avec le corps, car la mort est l'attribut né-„cessaire de tout ce qui est né, la régénéra-„tion, de tout ce qui est mortel; ainsi pour-„quoi t'affliger de ce qui est inévitable?"

Voilà des passages du dialogue, qui paraissent, dit M. de Polier indiquer assés po-

(1) Lecture 7. p. 36.
(2) Ibid. page 37. 38.

sitivement, la spiritualité, l'immortalité, même l'éternité de l'ame.

Oui, répondit le docteur; mais c'est en la considérant comme une émanation, une portion de *Brehm* ou Dieu, ame universelle: que *Chrisnen* lui attribue ces qualités; admettant deux ames dans l'homme, qu'il nomme toutes deux vitales, l'une est selon lui, le souffle divin universel pénétrant et animant tout; résidant dans la région supérieure du cerveau (1); la seconde ame ou l'ame inférieure, est composée des quatre élémens, et de l'Ether le cinquième; c'est cette ame là, qui est le principe sensitif du plaisir, et de la peine, de la sympathie et de l'antipathie. Douée de raison, d'intelligence, elle est cependant par son union avec le corps assujetie à l'influence de la matière, par conséquent corruptible; et bornée par le voile que les passions jetent sur l'intelligence, elle ne peut connaître et apercevoir l'ame ou esprit supérieur, que lorsque par

(1) Un point que les Indous supposent au sommet de la tête, et qui paraît être la glande pineale, selon les fables lorsque l'ame a pris possession de cette place, qu'ils appellent la dixième porte, la mort n'a plus de pouvoir sur l'homme. Voyez fable de *Ramanund*, page 456 de ce II. volume.

la foi, elle surmonte les trois qualités inhérentes au corps (1).

Tout ce système me paraît aussi abstrait qu'obscur (2), dit M. de Polier, mais au reste, nos métaphisiciens européens, ne sont guerre plus clairs sur cette matière. Ce que je vois par l'extrait que vous venez de me donner, c'est que nos philosophes sans s'en douter ont beaucoup de notions conformes à celle des philosophes Indous. Mais revenons à la mythologie: car les fables dogmatiques que nous avons parcourues, indiquent des dogmes moraux, que je suis d'autant plus curieux d'approfondir que dans l'antiquité la morale des Indous était fort célébré.

Elle mérite en effet, répondit le docteur, qu'on s'en occupe; nous allons commencer par la morale religieuse, fondée sur les dogmes mythologiques; les *Veds*, base de tout ce système, expliquent dans un ordre méthodique les devoirs de l'homme rangés sous deux chefs principaux.

---

(2) Lecture 15. page 111. 112. 113.

(3) On trouve dans ce dialogue, voyez chap. XIV. page 599, toutes les idées du matérialisme le plus raffiné, et toutes celles de l'idéalisme et du mysticisme le plus pur.

1°) Les obligations communes à tous les mortels.

2°) Celles, qui sont imposée a chaque tribus, comme corps distinct dans la societé, et à chaque homme, comme individu séparé.

Nous allons voir, continua *Ramtchund*, les indications que nous donnent les fables sur ces deux branches principales de la morale religieuse, dont la première se subdivise en trois points; devoirs envers la divinité, envers soi-même et envers les autres; 1°) les devoirs envers Dieu et les êtres intermédiaires, varient en raison des dogmes admis par les diverses sectes, mais toutes les fables se réunissent à présenter l'observation du culte religieux, comme la première des obligations générales à tous les hommes; elles recommandent toutes l'attention la plus scrupuleuse aux rites établis, puis que la moindre négligence ou la plus petite faute en anéantit ou en diminue efficacité.

Lorsque les cérémonies du sacrifice solennel offert par les *Pandos* pour les manes de leurs parens, furent terminées: les Bramines regalés, les présens et les charités distribuées, on sonna la cloche, qui annonce la fin de cet acte religieux; mais elle ne

rend aucun son, ce phénomène étonnant glace d'effroi les spectateurs, parce qu'il annonce quelque omission, qui déplait à l'invisible, et lui fait rejeter le sacrifice, qu'on vient de lui offrir. Recherchant alors avec soin la cause de ce terrible événement; on s'aperçoit, qu'on n'a point invité à cet acte religieux, *Balmik*, le *Muny*, l'auteur du *Ramein*. *Chrisnen* lui-même s'empresse à reparer cet oubli funeste; il court, ramène ce saint homme; l'espoir renaît dans le coeur des *Pandos*, qui ne doutent plus que leur dévotion ne soit accueillie de l'invisible. Ils régalent le *Muny* avec la plus grande profusion; son repas fini on sonne encore la cloche, qui cette fois donne un son: mais point aussi éclatant qu'à l'ordinaire; parce que le *Muny*, melant ensemble sur son assiète l'aigre, le doux, le salé, l'amer et le piquant, au lieu de manger séparement chaque mets, qu'on lui présente; la maligne *Draupadi*, étonnée de cette singularité, qu'elle attribue à un manque d'usage; s'est permis un léger sourire moqueur. Cet exemple pris entre plusieurs autres, continua *Ramtchund*; prouve l'extrême importance, que la mythologie attache à l'observation exacte du culte divin. La conséquence qui découle de ce principe, est la nécessité, de s'instruire avec soin de la religion; de respecter les ministres, qui

l'enseignent, et les livres sacrés, qui renferment les dogmes; toutes les fables générales comme celles qui concernent *Vichnou* prescrivent ces devoirs; ils sont remplies d'exemples, qui prouvent, qu'ils doivent être strictement observés, et que ceux qui y manquent sont ou reprouvés (comme les *Daints*), ou sévérement punis: *Chrisnen* reprend avec sévérité les *Yadous* riant des respects, qu'il témoigne au Bramine, que lui envoye *Roukmani* (1). Lorsque *Soudama* un autre Bramine plongé dans la misère va le trouver; que craignant de compromettre la dignité de son état, il arrive à la porte de son palais: en tremblant des mépris, qu'il craint d'essuyer; il se voit rassuré par l'accueil que lui font les portiers et les serviteurs de *Chrisnen*: qui ont l'ordre de leur maître de ne jamais renvoyer un ministre du culte; à quelque heure, qu'il se présente, et de le recevoir avec autant d'empressement que de respect. L'incarnation elle même en donne l'exemple, elle reçoit *Soudama* de la manière la plus obligeante, le fait asseoir sur son trône; en lui rendant tous les honneurs, que les *Shasters* prescrivent aux *Kättris* à l'égard des Bramines (2).

(1) Chap VII. du I. volume; page 554.

(2) Chap. IX. de ce volume, page 68, 69.

Après avoir présenté les obligations générales de l'homme envers la divinité et ses ministres; les fables indiquant aussi les devoirs généraux de l'homme envers lui-même; nous montrent l'humilité, comme étant la première de ses obligations.

Soukdaio, fils de *Bayas*, l'auteur du *Mahabarat*. —

Ce *Soukdaio*, dit M. de Polier, est-il le même, qui avait été perroquet dans une existence précédente?

Précisément, répondit *Ramtchund*, régénéré en fils de Bramine, il se voua dès son enfance avec tant d'ardeur à l'étude des livres sacrés: ses pénitences et ses mortifications lui firent faire tant de progrès dans les connaissances divines; qu'il lui paraissait permis d'avoir quelque bonne opinion de lui même. Son père *Bayas* étonné des progrès de son fils, en parla avec complaisance à *Vichnou*: qui voulut bien permettre qu'il le lui amena: ainsi *Soukdaio* conduit par son père fut présenté au *Deiotas*; qui consentit à lui donner la place de lecteur, que *Bayas* remplissait au *Baikunt*. Le jeune *Muny* en remplissant cette importante fonction; se complaisait en lui-même, d'être en état de

répondre, de disserter même devant *Vichnou*, sur les livres sacrés. Il portait si loin sa présomptueuse confiance dans ses propres forces: qu'il n'observait point la règle prescrite et nécessaire pour le salut; celle d'avoir un directeur, ou *Gourou;* par cet excès de vanité, il anéantissait aux yeux du *Deiotas* tous les mérites que lui avait acquis ses étonnantes pénitences, et son savoir. Mais il apprit bien-tôt à ses dépends, que l'humilité, et la défiance de soi-même était les plus nécessaires, comme les premières vertus.

Se promenant un jour, il rencontre un charpentier, qui portait un siége de bois; les questions qu'il fait à cet artisan lui apprennent que cette chaise était pour lui, il faut, ajouta l'ouvrier que j'en fournisse chaque jour une neuve, parce que celle de la veille est jetée aussi-tôt qu'on s'en est servi; étonné de cette prodigalité, le jeune *Muny* veut en savoir la raison? „Oh," répond l'ouvrier, „cela n'est ainsi, que depuis „que ce *Soukdaio*, a remplacé son père *Ba*„*yas* comme lecteur de *Vichnou*; l'on dit, „qu'il n'est pas encore digne de s'asseoir sur „les siéges du *Baikunt*: parce qu'il n'a pas „encore de directeur." Aussi confus qu'étonné de ce qu'il vient d'entendre. *Soukdaio* court chés son père, qui lui confirme ce que

lui a dit le charpentier; mais trop persuadé du mérite, qu'il s'est acquis par ses longues pénitences; il s'obstine pendant longtems à se refuser à l'observation d'un devoir, que son amour propre, regardait comme au-dessous de lui. Convaincu enfin par plusieurs désagremens qu'il essuye, qu'un *Gourou* est absolument nécessaire; il retourne chés *Bayas*, le consulte sur le choix de ce directeur; „prenez *Janak*," lui répond son père, „ce Rajah si recommendable par sa „pieté et ses vertus." Un *Kättris*! s'écria *Soukdaio*: „moi, fils d'un Bramine, me sou„mettre aux directions d'un *Kättris*! oh mon „fils," répondit *Bayas*, „quand cesserez„vous de vous livrer à votre orgueil! sachez „que le mouvement de vanité que vous ve„nez d'éprouver vous a ôté douze ans du „mérite que vous ont acquis vos pénitences." *Soukdaio* à ces mots prend enfin son parti, et quitte son père pour se rendre chés *Janac*; mais à peine a-t-il fait quelque pas: qu'un second mouvement de vanité le ramène chés *Bayas*. „Votre décision," lui dit-il, „ô mon père! ne peut-être bonne ni jus„te; car elle blesse la dignité de notre caste." Irrité de l'orgueil et de l'obstination de son fils, *Bayas*, en lui apprenant, qu'il vient encore de perdre douze autres années du fruit de ses pénitences: le reprimande avec sévé-

rité, et lui conseille très sérieusement: de ne plus écouter son orgueil, qui anéantirait tout ce qu'il a fait de bon dans sa vie. Mortifié par cette leçon: luttant avec lui-même, *Soukdaio* s'en retournait indécis sur ce qu'il ferait, lorsqu'en passant une rivière, il voit un homme sur le rivage, s'occupant à jeter dans l'eau: des roseaux, de la paille, de la terre, qui emportés par le courant rapide se dispersaient au même instant; curieux de connaître le but de ce travail, le jeune *Muny* s'approche en demandant à cet ouvrier, ce qu'il prétend faire? un pont pour passer la rivière à pied sec, lui répond le manouvrier; à ces mots *Soukdaio* représente en riant à cet homme, l'inutilité de son travail; „ne voyez-vous pas," lui dit-il, „que „le courant emporte à fur et mésure tout ce „que vous jetés?" „je le vois bien," lui répond l'ouvrier, „mais je crois bien faire: „puisque je suis l'exemple de *Soukdaio*, fils „de *Bayas*, qui dans son obstination à se „croire des forces suffisantes pour parvenir „de lui-même à la perfection; ne veut point „de *Gourou*. Il est vrai," ajouta-t-il, „qu'il „a perdu par ce fol orgueil tout le fruit de ses longues pénitences." *Soukdaio* étonné de s'entendre apostropher, ainsi: apprend bientôt que l'ouvrier prétendu, qui lui parle; n'est autre que le patriarche *Nardnan*, *Gou-*

rou de *Bayas*, qui sous ce déguisement avait voulu donner une leçon au fils de son disciple; se montrant alors aux yeux de *Soukdaio* sous sa vraye figure, il lui reproche l'orgueil source de son entêtement, et il l'assure qu'il se trompe très fort, en regardant comme son inférieur un homme aussi pieux que l'est *Januc*. „Tout *Kättris* qu'il soit," lui dit-il, „vous pouvez sans scrupule rece„voir la nourriture de sa main; car vu sa „sainteté, il est fort au-dessus, même des „Bramines." Convaincu enfin par les repro„ches, les avis, les exemples que lui cite *Nardman*; le jeune *Many* après lui avoir témoigné sa reconnaissance, et ses respects, s'achemine tout de bon, vers le palais du Rajah. On avertit *Januc* de son arrivée, en l'instruisant du motif, qui l'amène; mais ce prince sans marquer aucun empressement pour ce nouveau disciple lui fait dire, qu'en attendant, qu'il puisse le voir il lui ordonne, de rester à la place, où il se trouve, quoique ce fut un lieu destiné à recevoir toutes les criblures des boulangers de la cour; *Soukdaio* résolu de dompter son orgueil obéissant strictement à l'ordre du Rajah se tint pendant douze ans, immobile sur cette place. On vint enfin le chercher de la part de *Januc*. Mais enseveli par le son, et la farine, qu'on avait jeté sur lui, les serviteurs du Ra-

jah eurent autant de peine à le trouver qu'à le tirer de cette espèce de tombeau. Lorsqu'il en fut sorti on le conduisit à l'audience de *Januc*; pour y arriver, il fallait passer différentes cours; et une suite d'appartemens, dont la richesse et la splendeur annonçait la magnificence, qui environnait le Rajah; à cet aspect l'orgueil de *Souldaio* se réveillant encore: il compare ses dévotions, son renoncement à tous les biens du monde, avec l'éclat et les jouissances, qui entourent *Januc*. Il se dit, „que dans le tourbillon, où „vit ce prince, ne pouvant pratiquer les ver„tus, qui le distingue lui: et n'étant attaché, „qu'aux biens de la terre, il n'est pas digne „de diriger un *Muny*; qu'ainsi *Bayas* et „*Nardman* ont eu grand tort de lui propo„ser un *Gourou*, auquel en tout point il se „sent si fort supérieur." Rempli de cette idée: s'y arrêtant avec complaisance, il arrive aux portes intérieures de l'appartement de *Januc*; où il reçoit l'ordre de laisser son équipage, composé d'une cruche, d'une corde, et d'une ceinture pour ses reins; il obéit, entre chés le Rajah, en trouvant très dur dans son orgueilleux dénuement de ployer les genoux devant un tel directeur. Cependant rigoureux observateur de toutes les pratiques extérieures; il veut suivant l'usage se jeter aux pieds de *Januc*; lorsque celui-

ci, à qui une véritable sainteté donne le pouvoir de lire dans la pensée; connaissant celle qui occupe *Soukdaio*; l'empêche de lui rendre cet hommage: en lui disant, „que fils „de *Muny*, *Muny* lui-même, il ne doit point de démonstrations pareilles au reste des mortels: sans cesse occupés des choses terrestres.

Satisfait en voyant le Rajah lui-même convenir de son infériorité; *Soukdaio* s'assied par l'ordre du Prince; mais tout-à-coup un grand bruit se fait entendre; on annonce à *Janue* que la ville est en feu: bien-tôt, des messagers arrivent de toutes parts, ils confirment ces premiers bruits, et ils avertissent leur souverain que ses trésors, ses équipages, ses possessions sont en proye aux flammes, que celles-ci gagnent même le palais. Le Rajah sans émotion, sans crainte, continue la conversation commencée, mais *Soukdaio* se levant avec vivacité, sort précipitamment, et répond en courant à *Janue*, qui lui demande, où il va, qu'il veut au moins sauver ce qui lui appartient; plus prompt qu'un éclair, il revient apportant sa misérable proprieté, à cet aspect, à l'air d'agitation, qui se peint sur les traits du *Muny*: le Rajah ne peut s'empêcher de lui dire, „qu'il est bien étonnant, qu'il s'inquiète pour „des choses de si peu de valeur, tandis que „lui n'éprouve pas la moindre émotion de

„la perte de toutes ses richesses.“ Ce contraste frappe *Soukdaio* lui-même; ses yeux se déssillent, son orgueil cède enfin à la preuve complète, qu'il reçoit de la supériorité réelle, qu'à sur lui le Rajah. Confus, humilié, il comprend combien son amour propre l'a retardé dans la voie du salut; il tombe de bonne foi aux pieds de *Jamuc*, confesse ses torts: les répare, par la répentance la plus vive, et l'humilité la plus vraye. Alors le Rajah consent à l'accepter pour son disciple; mais *Soukdaio* avait donné trop de preuves de son orgueil invétéré, pour que son sage directeur ne cherchasse pas à éprouver la sincérité de sa conversion. Et le premier ordre, qu'il lui donne, c'est de faire le tour de la ville: en portant un vase excessivement rempli de lait, sans en verser une goute; quelque bizarre que soit cet ordre, *Soukdaio* devenu humble, défiant de lui-même, soumet sa raison: obéit sans examen; et porte une telle attention sur le vase, qu'il tient, qu'il ne voit, ni n'entend ce qui se passe, ou se dit dans les rues. Ainsi il revient au palais sans avoir répandu une goute de lait. Content de cet essai, convaincu des bonnes dispositions du *Muny*, *Jamuk* lui confirme le titre de son disciple: et *Soukdaio* par les directions de ce respectable *Gourou* fait de tel progrès dans l'humilité, que

lorsqu'en quittant *Januc* il va au *Baikunt*, *Vichnou* le reçoit à bras ouvert: le fait asseoir sur son trône en apprenant aux *Munys*, qui paraissent jaloux de la faveur, qu'il accorde à *Soukdaio*, que celui-ci l'a méritée par la victoire, qu'il a remporté sur son orgueil: que devenu *Bhagt* par cet effort sur lui-même; il fallait que tous les *Munys* lui rendissent hommage; ce que ses saints hommes ont observés depuis lors.

Cette fable, continua *Ramtchund* en prouvant l'importance qu'attache la mythologie à l'humilité, le premier devoir général à tous les hommes envers eux-mêmes: en présente encore un second, celui du renoncement aux biens terrestres; qui ne consiste pas à n'en point jouir, mais seulement à n'y pas attacher de prix. Vous allez voir dans la fable suivante, continua le docteur, que la patience et la résignation aux volontés divines sont aussi mises au nombre des devoirs généraux à tous les hommes envers eux-mêmes.

Haritchund, Rajah souverain et maître des sept *Dips*: aussi puissant que renommé, vivait au commencement du *Sut-yuc*, ou premier âge. Sa femme *Tara* joignait à la plus exquise beauté, un si grand désir de

s'instruire dans les sciences divines, qu'aussitôt, qu'elle voyait son époux endormi elle se levait, se rendait chés des *Bhagts*, où avec d'autres pieux *Rischis*, elle écoutait ses fidèles serviteurs de Dieu lire et expliquer les *Veds* et les *Shasters*; après quoi cette sainte assemblée se terminait par des prières et des chants à l'honneur de l'invisible. Déja depuis quelques années, elle passait ainsi toutes ses nuits: lorsqu'*Haritchund* s'éveillant un soir peu après son départ; étonné de ne point la voir l'appelle, la cherche, la fait chercher dans son palais, jusqu'au matin, et reste convaincu, qu'elle a passée la nuit hors de chés lui. Trop prudent cependant pour se livrer au ressentiment, que lui donne une conduite en apparence si coupable: le sage époux dissimulant son inquiétude, faignit le lendemain de s'endormir plutôt qu'à l'ordinaire; mais se levant aussi-tôt, qu'elle fut partie il la suivit; la vit entrer, dans la maison du *Bhagt*, chés lequel se tenait cette sainte assemblée; se glissant après elle de manière à l'observer sans être aperçu: il la vit assise dans un coin, écoutant les *Bhagts* avec recueillement et attention; très rassuré sur les motifs des sorties nocturnes de sa femme: fort édifié de sa dévotion; *Haritchund* qui ne veut pas être découvert se retire avant la fin de l'assemblée;

mais en passant par la pièce, où se dépose les Sandales, il ne peut résister à l'envie, de prendre une de celle de sa femme, comme une preuve, qu'il a été spectateur de sa dévotion. En riant de la petite espieglerie, qu'il croit lui faire il retourne dans son palais. L'assemblée finit; la *Rany* cherche ses chaussures; surprise, inquiéte de ne trouver qu'une de ses Sandales: elle ne sait que faire pour retourner chés elle; cependant les *Bhagts* observent son anxieté; ils lui en demandent la cause, et par leur prière à l'invisible, une Sandale absolument semblable à celle qui manquait, se présenta à la vue de *Tara*: qui bien contente de se trouver hors d'embarras reprit le chemin de son palais. La surprise de *Haritchund* fut extrême, en la voyant revenir les deux pieds chaussés; peu fait aux miracles, il ne comprenait pas où elle avait pris cette Sandale absolument semblable à l'autre. N'ayant pas le plaisir, qu'il s'était promis, il se borna à demander à son épouse, où elle avait passée la nuit; et la *Rany* ignorant, qu'il fut instruit, et trop humble, pour ne pas souhaiter de cacher la soif de connaissance, qui la portait à se priver du sommeil; nia absolument son absence, de façon qu'*Haritchund* n'ayant d'autres moyens de lui prouver sa sortie, lui montra la Sandale, qu'il lui avait escamoté.

Leur surprise à tous les deux fut extrême, la princesse reconnut d'abord le pouvoir de l'intercession des *Bhagts*; remplie de reconnaissance, elle raconte à son mari le miracle qu'ils ont opéré pour la sauver de ses reproches. Pénétré d'admiration pour ces saints hommes, et désirant mériter leurs faveurs: *Haritchund* à l'exemple de sa femme voulut aussi fréquenter ces saintes assemblées; bientôt les préceptes et les leçons, qu'il y entendit, changèrent tellement le coeur de ce prince que reformant sa conduite, il devint un modèle de justice, de sagesse, de bonté dans son administration; ajoutant à toutes ces vertus du meilleur des princes: l'observation des pratiques religieuses, il célébrait de frequens sacrifices, et répandait les largesses les plus abondantes.

La réputation de *Haritchund* se répandant en proportion de ses vertus, parvint bien-tôt aux oreilles de Rajah *Ainder*; ce souverain des *Sourgs* toujours inquiét, lorsqu'il entendait parler des sacrifices, auxquels est attaché la possession de son empire; éprouva la plus grande frayeur aux récits, qu'on lui fit de tous ceux, qu'*Haritchund* avait déja célébré. Rassemblant aussi-tôt ses principaux *Deiotas* autour de lui: il leur communiqua les craintes, que lui donnait

la trop grande pieté de ce Rajah; en les consultant sur les moyens à prendre pour prevenir les dangers, qu'il prevoyait. Après beaucoup d'avis divers, on se réunit à celui d'envoyer à *Haritchund* un *Muny*, qui sous un déguisement quelconque: devait mettre les vertus de ce prince à de si rudes, et difficiles épreuves, que ne pouvant y résister le tentateur trouvasse l'occasion, de lui donner le *Scrap*; la plus terrible des malédictions; qui anéantit toutes les bonnes actions, qui l'ont précedé. Cette résolution prise à l'unanimité; on chercha un *Muny*, qui se chargea de cette commission, mais la reputation de *Haritchund* était telle, qu'aucun ne voulut l'accepter; *Bisvamitter* enfin, s'offrit à la remplir en assurant la cour céleste, qu'il s'y prendrait de manière à détruire tous les mérites du Rajah; ou bien, ajouta-t-il: (comme malgré lui,) à les mettre dans une telle évidence que rien ne pourra plus lui resister.

Se transformant en sanglier, le *Rischi* se rend dans les vastes et superbes jardins du Rajah; les dévaste, les ravage sans pitié. Tous les efforts des jardiniers sont vains pour attraper ou tuer ce mèchant animal; on avertit *Haritchund* des désordres, qu'il occasionne; il se résout à essayer si plus heu-

reux que ses serviteurs, il pourra se défaire de ce fléau. Monté sur son cheval, placé au centre des jardins, armé de son arc et de ses flèches, il attend avec impatience que la méchante bête, qu'il veut détruire paraisse à ces yeux. Il l'aperçoit enfin, mais plus prompte que l'éclair elle disparaît aussi-tôt; la flèche du Rajah se perd dans l'air; animé du désir de se défaire de ce terrible sanglier; *Haritchund* le poursuit, et l'animal se montrant quelque fois, disparaissant aussitôt; ils parviennent tous deux dans une forêt éloignée, où le Rajah espère trouver, la bête qu'il poursuit; mais où il ne voit qu'un vieux Bramine aussi vénérable par son âge que par sa décrepitude. C'était sous cette nouvelle forme que *Bisvamitter* attendait *Haritchund*, celui-ci s'empressant aussi-tôt à lui rendre les devoirs, qu'il lui doit, descend de cheval, s'approche, lui demande sa bénédiction; lui fait enfin des offres de services; que le feint Bramine n'a garde de refuser. „Vous ne faites que me prévenir," répondit-il au Rajah, „je me trouve dans le „cas d'avoir besoin de cent tonnes d'or, en „vous voyant, j'ai espéré les obtenir de vous." Aussi étonné de la facilité avec laquelle le Rajah les lui accorde, que celui-ci peut l'être d'une demande aussi considérable; le *Rischi* deguisé exige encore que le prince se lie

par un serment. *Haritchund* y consent: alors *Bisvamitter* déconcerté de tant de condescendances, lui demande sous prétexte de sa caducité, qui ne lui permet pas de le suivre pour prendre ce trésor; de vouloir le lui livrer à l'instant à la place, où il se trouve, la chose était impossible; ce prince ne pouvait avoir sur lui cet énorme fardeau, et il n'avait point de serviteur à sa suite, qu'il pusse dépêcher au palais. *Bisvamitter* triomphait déja en lui-même de l'embarras, où il mettait le Rajah, mais celui-ci lui fit sentir avec tant de douceur, l'impossibilité, où il était de remplir cette demande, que le *Rischi* désapointé, ne pouvant lui donner le *Serap*, consentit à se servir du cheval de *Haritchund* pour se rendre avec lui à la ville. Le Rajah l'ayant assis dessus son coursier, prit la bride et conduisit ainsi le feint Iramine jusqu'à la porte de son palais; mais lorsqu'il fut question d'y entrer, le *Rischi* élévant de nouvelles difficultés allégua, qu'il était très pressé, que si *Haritchund* entrait chés lui, arrêté peut-être par d'autres affaires, la sienne serait retardée: qu'ainsi il priait le Rajah de rester avec lui à la porte, et d'envoyer des officiers, qui chargés de ses ordres à son trésorier rapporterait tout de suite la somme convenue. Quelque futile que fusse cet obstacle, le Rajah céda encore

aux désirs du Bramine. Cependant les *Deiotas* inquiets craignant que leur envoyé n'échoua dans son entreprise s'étaient occupés du soin d'en assurer la réussite en convertissant en terre, et en poussière tout l'or et l'argent, que renfermait le trésor du Rajah, ils lui rendirent donc l'exécution de sa promesse impossible; *Haritchund* consterné du rapport qu'on vint lui faire, espérait que le Bramine vu cette circonstance l'affranchirait de sa parole; mais c'était précisément par là, que le *Rischi* comptait le mettre aux épreuves, qu'il lui destinait; il n'en devint que plus pressant: *Haritchund* préférant tout à manquer à son serment, envoya des serviteurs au palais avec l'ordre de tirer la somme, qu'il avait promis du trésor de sa femme, et le dégré de sainteté, où elle était parvenue; ayant mis un obstacle aux mauvaises intentions des *Deiotas*, ils n'avaient pu convertir ses richesses en poussière. L'on apporta donc au feint Bramine en or, argent, bijoux, quatre-vingt tonnes, il en fallait encore vingt pour completer les cent, le Rajah fit vendre tout ce qu'il possédait en chevaux, éléphans, voitures et équipages, qui produisirent dix-neuf autres tonnes d'or; de façon qu'il n'en manquait plus qu'une, mais le Rajah ne pouvant la rassembler, déclara qu'il ne possédait plus que sa vie,

qu'ainsi il était prêt à se donner lui-même si le Bramine l'exigeait. Loin d'être touché d'une patience et d'un dévouement aussi complet, l'insatiable vieillard, répondit d'un air moqueur : qu'il ne peut valoir ce qui manque à la somme promise, dont il ne prétend point se désister. Cependant il ne reste d'autres biens à *Haritchund*, dont il puisse disposer que sa femme ou son fils: il les offre à *Bisvamitter*. Confondu de ne pouvoir pousser à bout la patience du Rajah le *Muny* l'emmène à *Bénârés* suivi de ses trésors et de sa famille ; sans éprouver la moindre pitié des fatigues et des souffrances de la malheureuse *Rany*, et de son fils, tous deux très délicats, très peu habitués à faire à pied de tels voyages.

De nouvelles épreuves les attendaient dans cette ville, où ils furent conduits au marché: vendus publiquement au moment de leur arrivée. La *Rany* tomba en partage à un directeur de danseuses: le jeune prince fut vendu à un marchand, et le Rajah devint l'esclave d'un *Tchandal*; individu de la plus vile des tribus, dont l'office était de dépouiller les morts, et d'allumer le bûcher pour les brûler; métier qui leur procure le bénéfice d'une roupie, qu'on est obligé de leur donner, sans quoi, ils sont en droit de s'op-

poser à ce qu'on rende cet honneur aux cadavres.

Résignée à son sort, la *Rany* se préparait à remplir toutes les fonctions de la domesticité. Mais celui, qui l'avait achetée avait d'autres intentions; il comptait tirer parti de la beauté et des charmes de cette infortunée princesse, elle n'ignora pas longtems ses vues criminelles; car il lui ordonna de se parer avec soin, pour recevoir à l'entrée de la nuit, toutes les visites, qu'on lui amenerait. La malheureuse *Rany* a l'ouie du sort, qu'on lui destinait: mit en oeuvre tout ce que la vertu a de sublime et de touchant, pour engager son maître à renoncer à son odieux projet. Elle s'offrit à s'employer aux ouvrages les plus vils, les plus rebutans, à remplir les tâches les plus pénibles; rien ne lui coutait, enfin pour se soustraire à l'indigne métier, qu'on osait exiger d'elle; mais l'expression de sa douleur augmentant sa beauté aux yeux du barbare, qu'elle implorait: loin d'être touché de ses pleurs, l'ame endurcie de ce misérable ne sentit que l'espoir du gain que lui promettait les charmes de son esclave, à laquelle il repète avec la plus insultante ironie l'ordre, qu'il lui a donné. Sans ressource abandonné à elle-même l'infortunée *Tara*, se jete entre les

bras de l'être suprême, son ardente prière est exaucée et au même moment, où l'infame entremetteuse des plaisirs de cette maison, est prête à user de violence pour contraindre la *Rany* à céder aux volontés de leur maître, un gros singe en fureur entre dans l'appartement, s'élance contre cette femme, la met dans un tel état que ses cris attirent le maître de la maison: qui non moins effrayée, qu'elle, voyant qu'on n'obtiendrait rien de la vertueuse *Rany*, et qu'on risquait tout en s'obstinant, puisqu'elle était si visiblement protégée de *Ehrem*, consentit enfin à la laisser tranquille, mais outré de dépit de se voir enlever le bénéfice sur lequel il comptait: il se vengea en traitant *Tara* comme la plus vile de ses esclaves.

Cependant le bruit de son avanture se repandit bien-tôt dans *Bénârés*; le Rajah et sa première épouse en ayant entendu les circonstances; celle-ci voulut avoir à son service la vertueuse *Tara*, que son maître revendit volontiers; devenue esclave de la princesse, son amabilité, ses bonnes qualités lui gagnèrent tellement le coeur de sa nouvelle maîtresse: qu'elle ne pouvait se séparer d'elle un moment; néanmoins cet adoucissement à son infortune ne fut pas de longue durée: un jour que la *Rany* se baignait et que *Ta-*

ra était seule auprès d'elle, la princesse en se déshabillant lui remit un collier précieux, auquel elle attachait le plus grand prix; *Tara* dépose le bijou à côté d'elle y porte souvent les yeux, le croit en sûreté; mais un oiseau profitant d'un instant, où les regards de *Tara* s'étaient portés sur sa maîtresse, fond sur le depôt confié à ses soins; l'avale et s'envole, tandis que *Tara* sort sa princesse du bain: sa toilette finie, la *Rany* demande son collier, il est introuvable; la vertueuse *Tara*, confondue, désespérée, ne pouvant répondre un mot, aux reproches, dont on l'accable, se voit accuser de vol, maltraitée et honteusement chassée du palais.

Se retrouvant sans appuis, sans ressources, la femme de *Haritchund* aussi patiente que résignée, aux volontés de l'être suprême, n'a pour soutenir sa malheureuse existence, que les charités qu'elle reçoit, ou le petit bénéfice qu'elle retire des services qu'elle rend au peuple. Pendant que *Tara* supportait sans murmure l'état humiliant, où elle était réduite, le marchand chés lequel était son fils, fut pillé, volé, tué par des brigands; et le jeune prince son esclave mortellement blessé, se trouve abandonné à son sort, sans que son père esclave lui-même puisse le secourir. *Tara* devenue libre,

va le chercher, l'amène dans la cabane, où elle s'est retirée: mais quelque tendres que soyent les soins, qu'elle lui prodigue, sa profonde misère la mettant hors d'état de lui procurer des secours, elle a la douleur de le voir expirer de ses blessures; et elle se trouve dans un tel dénuement, que ne possédant pas même un linceuil pour envelopper ces restes chéris, elle est obligée de déchirer le seul voile, qui lui reste. Rassemblant alors toutes ses forces elle porte le cadavre de son fils à la place destinée à rendre les derniers devoirs aux morts; et cette infortunée princesse éprouve un moment de consolation, en reconnaissant son époux au nombre de ceux, qui remplissent cette vile fonction; elle espère, n'ayant pas de quoi payer, cette office, qu'*Haritchund*, en faveur de son fils, fera une exception à la règle établie; mais ce vertueux prince se refusant à ce désir, lui allègue: „que la rétribution, qu'on payait „était la proprieté de son maître et non la „sienne, que par aucun motif, il ne consen„tirait à l'en priver;" en disant ces mots il se preparait à jeter le corps de son fils dans la rivière, sepulture des insolvables: lorsque *Bisvamitter* leur apparut; se joignant à *Tara*, le *Muny* mit tout en oeuvre pour engager *Haritchund* en considération de la pauvreté de cette femme, à se relacher dans ce

seul cas de sa scrupuleuse fidelité. Ce motif échouant, *Tara* avoua au *Muny*, qu'elle „était la femme de cet esclave, que c'était „leur propre fils envers lequel il se montrait „si sévère," redoublant alors ses instances, et *Bisvamitter* se joignant à elle pour l'attendrir, *Haritchund* inexorable, répondit: „que „devenu esclave du *Tchandal*, son premier „devoir était de veiller aux interêts de son „maître, qu'il ne pouvait être charitable à „ses dépends, ni écouter le sentiment de pè„re et d'époux;" en disant ces mots; sans s'arrêter à leurs instances, il soulève le corps de son fils pour le porter dans la rivière: mais en ôtant le voile, qui lui couvre la figure, il voit avec autant d'étonnement que de joie, que ce jeune homme est plein de vie.

Ce miracle avait été produit par les prières, que le *Rischi* venait d'adresser à l'être suprême; car la patience, la résignation, et la constance qu'avait marqué *Haritchund* et sa femme dans l'adversité, avait enfin convaincu *Bisvamitter*, que le Rajah ne succomberait point, qu'elle que fussent les épreuves, qu'on lui faisait subir. Celle-ci étant la dernière, le *Rischi* leur donna sa bénédiction, en leur disant que leur maux étaient finis, qu'ils pouvaient retourner à *Ajudhia*, où ils retrouveraient leur trésor. Mais *Ha-*

ritchund ne se crut point autorisé à profiter pour lui-même de cette permission, jusqu'au moment, où le *Tchandal* informé de la chose lui donna volontairement la liberté.

Voilà, dit M. de Polier, une fable assés positive sur ce troisième des devoirs généraux de l'homme envers lui-même.

Oui, répondit le docteur; mais quelque importance que mette cette fable aux détachemens des biens temporels; à la patience à la résignation, qu'on doit pratiquer; elle prouve aussi que les fruits, qu'on recueille de l'observation de ces devoirs sont nuls: si celui, qui les pratique manque à la première obligation de l'homme envers soi-même. Celle de l'humilité.

Le vertueux, le pieux *Haritchund* fut reçu à *Ajudhia* avec les transports de joie les plus vifs; une longue suite de félicité succéda aux maux, qu'il avait éprouvé. Sa conduite exemplaire, son administration aussi juste que sage: lui méritait l'amour et le respect de ses sujets, dont il était adoré; parce qu'il les regardait comme ses enfans. Après un regne aussi long, qu'il avait été heureux, un *Baiban* arriva du *Baikunt*, pour chercher *Haritchund* et sa femme; mais

ce prince, désirant que ses sujets partageassent le bonheur, qui l'attendait, adressa ses prières à *Vichnou*, et quelque singulière et nouvelle que fusse cette requête, le *Deiotas* octroyant son serviteur; envoya des *Baibans* non seulement pour tous les habitans des états de *Haritchund*; mais encore pour tous les animaux terrestres, aëriens, et aquatiques qui se trouvaient dans son pays, se mettant en marche à la tête de ce nombreux cortége, *Haritchund* s'approche déja des *Sourgs*, son coeur rempli de satisfaction se livrait en entier à l'espoir du bonheur éternel; lorsque jetant un coup d'oeil sur la foule, qui l'environne, le contentement, qu'il éprouve, dégénère en un léger mouvement d'orgueil; „c'est á moi," se dit-il, „que tous ces êtres doi„vent la félicité, dont ils vont jouir!" cette idée en se glissant dans son ame lui fait oublier pendant une seconde, d'en rapporter la gloire à l'invisible, aussi-tôt les *Baibans* s'arrêtent; le Rajah et sa suite, restent immobiles et suspendus dans la région aérienne, où ils étaient parvenus, lors qu'*Haritchund* éprouva cette velleité d'amour propre: et selon les légendes, ce prince et ses sujets sont encore dans la même place, qui n'appartient ni aux *Sourgs*, ni aux *Patals*, ni à *Mirtlok*, ni au *Baikunt*, ni au *Nark*.

Ce pauvre *Haritchund*, dit M. de Polier! il paye chèr un mouvement bien naturel; comme la région, où on le suppose sera peuplée, si un amour propre aussi pur, y conduit.

Selon les fables, reprit le docteur, le plus épuré, ainsi que le plus grossier, déplait à *Brehm* ou Dieu, parce que la base de tout le système religieux est, que l'homme sa créature doit tout rapporter à lui; c'est d'après ce principe que l'humilité est la première des obligations générales de l'homme envers lui-même, le renoncement, à soi et aux biens terrestres, la seconde, la patience, la résignation la troisième; après quoi les fables nous en indiquent une quatrième; celle de se marier pour contribuer à la propagation de l'espèce humaine.

Sous le regne de *Ragh*, Rajah *d'Ajudhia*, prince renommé par ses vertus, ses talents, ses connaissances; vivait un fameux *Rischi*, fils de *Birmah*, nommé *Oudialuk*, il venait d'achever une pénitence à laquelle il avait consacré quatre vingt seize mille années de sa vie. Un savant et pieux *Muny* de ses amis, nommé *Jackvul*, venant le voir quelque tems après, s'informa dans le cours de la conversation, si *Oudialuk* était marié, s'il avait des enfans? „Comment cela serait-il „possible?“ répondit celui-ci, „je n'ai pas

„même en le tems d'y penser; je n'avais que „douze ans, lorsque je me suis voué à la „pénitence, que je viens de terminer," c'est „très bien," reprit son ami, „mais ne croyez „pas que cette longue dévotion vous suffise „pour le salut, car il est écrit dans les *Pou-* „*rans*, ainsi que dans les *Shasters*, que ceux, „qui restent célibataires et n'ont pas d'enfans, „retirant peu, où point de fruits, des plus „longues pénitences, sont criminels et vont „dans le *Nark*. Ne croyez pas, continua „*Jakvul*, que votre qualité de fils de *Birmah* „vous excuse à ses yeux, non, les *Shasters* „étant son ouvrage, personne ne peut être „excepté de la règle commune, qu'il a don- „né pour tous les hommes; ainsi si vous ne „m'en croyez, allez à *Birmlok* le consulter, „vous-même sur ce point important."

„Je vous remercie de votre avis," répondit *Oudialuk*, „je ne doute pas de sa vé- „racité, mais jugez vous-même, si je puis „m'y conformer, ayant passés toute ma jeu- „nesse en pénitence, où trouverais-je actuel- „lement que je suis vieux, infirme; une fem- „me, qui voulut unir son sort au mien? peu content de cette excuse *Jackvoul* persistant à conseiller à son ami d'aller consulter *Bir- mah* lui-même; *Oudialuk* se rendit chés son père, lui demanda sa bénédiction en lui ren- dant compte du scrupule que *Jackvoul* lui

avait fait naître. *Birmah* après avoir écouté attentivement le *Rischi*, lui répondit en souriant: „que puisqu'il voulait enfin se soumet„tre à la loi générale; puisqu'il désirait avoir „femme et enfant, il aurait l'un et l'autre, „qu'il n'avait qu'à retourner chés lui, que „son fils s'y trouverait; après quoi sa fem„me y viendrait aussi." *Oudialuk* certain, qu'il n'avait ni femme ni enfant, ne comprenant rien à cette réponse et la regardant comme une plaisanterie, se retira convaincu que *Birmah* n'exigeait point de lui de se marier. Cependant peu de jours après cette visite éprouvant certains symptomes, et voulant arrêter un écoulement, qui l'incommodait, il se servit de feuilles de Surjon, qu'il jeta ensuite dans la rivière, alors *Birmah* changeant ses feuilles en fleur de Convul (1), cette fleur, qui nage sur l'eau fut emportée par le courant jusque dans les jardins du palais du Rajah *Ragh*, qui étaient situés sur le rivage de la *Gagra*; une jeune princesse, fille unique du Rajah, s'amusant avec ses suivantes sur les bords de la rivière; ramassa cette fleur, la sentit un moment, puis la rejeta dans l'eau. Cependant le prodige, qu'elle

(1) Je renvoye aux savans botanistes, ceux de mes lecteurs, qui désireront connaître le genre et l'espèce de cette plante.

devait opérer, se manifesta bien-tôt; car la jeune princesse, incommodée et malade, les médecins appellés pour la traiter, déclarèrent, qu'ils trouvaient dans ses maux tous les symptômes d'une grossesse; envain les femmes, qui entouraient la fille du Rajah sans la quitter jamais de vue; s'inscrivirent-elles en faux contre cette décision, les esculapes persistèrent dans leur opinion. Bien-tôt l'état de la malade changeant les conjectures en certitude; le Rajah au désespoir: ne pouvant approfondir le mystère de cette avanture, voulant éviter le deshonneur, dont elle serait suivie, mais ne pouvant se résoudre à ôter la vie à sa fille; prit le parti de la faire conduire dans une forêt déserte, où elle fut abandonnée seule et sans secours. Errante pendant trois jours, prête à succomber à l'angoisse et à la détresse, qu'elle éprouvait; elle eut enfin le bonheur d'arriver à la cellule d'un *Rischi*, qui prenant pitié d'elle, l'adopta pour sa fille et lui remit le soin de son petit ménage. Elle était depuis quelques jours dans cette retraite: lorsqu'elle sentit les douleurs de l'enfantement; le *Rischi*, ému de ses cris, de ses pleurs, accourant à son secours, elle fut obligée de lui avouer l'état, où elle se trouvait; mais le saint homme la questionnant sur l'auteur de son infortune; elle ne put lui répondre autre chose:

si non que son malheur datait du moment, où elle avait ramassé et senti une fleur de Convul, que le courant de la rivière avait jeté dans les jardins de son père. A ces mots le *Rischi* s'approchant de l'oreille de la princesse, ordonne à son enfant de sortir par la même voye, par laquelle il était entré; et de ne pas tourmenter d'avantage sa fille adoptive, sans quoi, il employerait contre lui des incantations, qui le ferait mourir. A peine le *Rischi* eut-il achevé sa semonce, que la fille du Rajah éternuant avec violence, l'enfant sortit de ses narines et fut appellé *Naskeit*, ou né des narines.

C'est sans doute, dit M. de Polier, le même *Naskeit*, qui selon les fables a donné une rélation des enfers?

Le même, répondit *Ramtchund*, que le miracle de sa naissance ainsi que ses grandes dévotions rendirent célèbre dans les légendes. Il avait atteint sa deuxième année, lorsqu'un jour sa mère se baignant avec lui dans la rivière, qui traversait la forêt, il lui demanda, où était donc son père? peu satisfait des réponses de la princesse, il témoigna tant d'impatience, de colère, ses cris, ses pleurs furent si fort, qu'après avoir tout fait pour le calmer, irritée enfin de son obstination, elle lui dit avec impatience: „qu'el-

„le ne reconnaissait point son père, qu'elle „l'avait conçu par l'odeur d'une fleur, qui „croissait dans l'eau, qu'elle allait le rendre „à cet élément, duquel elle le tenait:" car ajouta-t-elle, „c'est à toi, que je dois tous „les maux, que j'éprouve, depuis mon bani„nissement de la maison paternelle, en achevant ses mots, elle fait un petit lit de branches sur lequel elle couche *Naskeit*, et elle l'abandonne au courant de la rivière.

De retour chés le *Rischi* elle lui conte, que son fils est tombé dans l'eau; effrayé de ce recit le saint homme veut courir à son secours; mais elle l'arrête en lui disant, que vu toutes les peines que cet enfant lui a causé, elle est très consolée de sa perte.

Naskeit cependant protégé par *Birmah*, arriva heureusement près de la demeure *d'Oudialuk*: dans un endroit, où une quantité de roseaux arrêtèrent le lit, sur lequel il était couché; le *Rischi*, qui se baignait dans ce moment, voyant cet enfant abandonné le recueillit; l'adopta et l'éleva avec autant de soin que s'il eut su, que cette petite créature était en effet le fils, que *Birmah* lui avait promis. Trois ans s'écoulèrent et pendant qu'*Oudialuk* prodiguait les soins paternels à *Naskeit*; la princesse sa mère loin de jouir

à repos, qu'elle avait cru se procurer était tourmentée des remords, que lui causait la barbarie avec laquelle elle avait exposé son enfant à périr dans les flots; l'amour maternel reveillé dans son ame augmentant ses craintes, ses inquiétudes; incapable de les supporter plus longtems, elle avoua son crime au *Rischi* en ajoutant, qu'elle était résolue à périr elle-même, ou à retrouver son enfant. Quittant à ces mots le *Mury*, elle s'achemine vers le rivage; cottoyant toujours la rivière en suivant toutes ces sinuosités, et sans écouter les besoins de nourriture ou de repos, elle ne s'arrête qu'à la vue d'un enfant, âgé d'environ cinq ans, qui s'occupait à puiser de l'eau dans une cruche; à cet aspect un sentiment inexprimable de surprise, de joie, s'élève dans son ame; ses seins s'agitent, se gonflent, le lait jaillit en abondance; elle ne doute point que cet enfant ne soit le sien: son coeur serré, se soulage par un torrent de larmes; elle s'approche de lui avec vivacité, l'interroge et reçoit pour réponse que son père est un *Rischi*, mais ta mère, lui dit-elle d'une voix altérée par la plus vive émotion; „ma mère!" dit l'enfant, „je n'en ai point, le *Rischi* m'a trouvé dans „les flots, couché sur un [redacted] de branches, „que ces roseaux ont arrêtés." A ces mots la princesse hors d'elle-même ne pouvant

plus douter que ce ne soit son fils; elle le prend dans ses bras, lui prodigue les plus tendres caresses, lui apprend qu'elle est sa mère; lui raconte ce qui s'est passé entr'eux, et tout ce qu'elle a souffert depuis ce moment. Un peu calmée, l'enfant qui ne veut plus la quitter, la presse de venir avec lui; mais elle refuse de le suivre jusqu'à ce qu'il ait informé le *Rischi* de son arrivée: cependant comme celui-ci est absent pour quelques heures, qu'il a chargé *Naskeit* du soin d'approprier leur cabane; elle consent à s'y rendre pour épargner à son fils, la fatigue de cette besogne. Après l'avoir finie, elle le quitte et revient à la place, où elle a retrouvé *Naskeit*, attendre, qu'il aye appris au *Rischi* l'événement heureux de leur réunion. *Oudialuk* rentra bien-tôt après; étonné de l'ordre, de la propreté de sa cabane, il en témoigne sa surprise à son fils, en lui montrant quelques doutes, qu'il ait pu lui seul s'acquitter aussi bien de cet ouvrage; alors *Naskeit* avoue non seulement, qu'il a été aidé, mais encore que c'était par sa mère. A cette nouvelle *Oudialuk* se ressouvenant de la promesse de *Birmah*: envoye l'enfant prier la princesse de venir habiter leur cabane; „je le puis," répondit-elle, ac„cepter cette offre, car il serait peu con„venable pour moi, qui suis ta mère de de-

„meurer avec le *Rischi*, auquel tu donne le „titre de père.“ Cette réponse peignant *Oudialuk*, il vint lui-même, assura la princesse que *Birmah* lui avait prédit son arrivée, qu'ainsi elle pouvait sans scrupule vivre chés lui avec son fils, se charger de son éducation et prendre soin de leur ménage; ébranlée par les instances de *Naskeit*, la fille de *Ragh* céda enfin aux invitations réitérés du *Rischi*, et fut s'établir avec eux dans la chaumière. Elle y était déja depuis quelque tems, lorsqu'*Oudialuk* reçut une seconde visite de son ami *Jackvoul*, qu'il n'avait pas revu depuis le conseil, qu'il en avait reçu, étonné de trouver chés son hôte une femme et un enfant, *Jakvoul* ne doutant pas que son confrère ne se fusse marié, le félicite de s'être enfin soumis à cette obligation générale; mais *Oudialuk* ne veut point le laisser dans cette erreur, il lui conte sa visite à *Birmah*: la réponse que ce *Deiotas* lui avait faite, enfin les circonstances qui avaient amené chés lui la princesse et son fils; „fort „bien,“ lui dit *Jakvoul*, lorsqu'il eut fini „son récit, „cependant mon chèr confrère „vous avez oublié, à ce qu'il me paraît l'é„tat, où vous futes quelques jours après vo„tre visite au *Deiotas*.“ Frappé de cette observation *Oudialuk* en convint, „he bien, „mon ami, reprit *Jackvoul*, „croyez m'en,

„retournez chés votre père, car ou je me „trompe fort, ou ces feuilles que vous jeta„tes dans la rivière, ont avec la fleur de Con„vul une connexion miraculeuse, dont *Bir*„*mah* peut seul vous expliquer le mystère:“ docile au conseil de son ami, *Oudialuk* retourne à *Birmdok*, questionne le *Deiotas*, qui lui apprend, que *Nasheit* devant le jour à la fleur de Convul produite par les feuilles que lui *Oudialuk* avait jeté dans la rivière; cet enfant était véritablement son fils: „vo„tre résistance,“ ajouta *Birmah*, „à quitter „le célibat, m'étant connue, j'ai voulu vous „épargner les prétextes; actuellement vous „n'avez qu'à vous présenter sans crainte chés „le Rajah *Ragh*, en lui demandant sa fille „pour femme.“

Depuis la malheureuse avanture, qui avait contraint ce prince à bannir de chés lui cette enfant unique et chéri, il n'était plus permis de prononcer son nom au palais, tout le monde la croyait morte, le Rajah lui-même écartant ce souvenir douloureux, ne doutait point qu'elle n'eut succombé dans la forêt, où il l'avait faite conduire, sa surprise fut extrême à la demande du *Rischi*; il l'assura, qu'il n'avait point de fille: mais *Oudialuk* mieux informé ne s'arrêtant pas à sa réponse, et insistant pour obtenir la princesse; *Ragh* lui avoua fran-

chement le malheur, qui l'avait contraint à se séparer de sa fille: en ajoutant que sans doute elle avait péri, puisqu'on n'avait plus entendu parler d'elle. Cet aveu amenant une explication, le Rajah enchanté de retrouver la princesse innocente et digne de lui, la rappella à *Ajudhia;* accepta *Oudialuk* pour gendre, et leur mariage fut célébré avec autant de solennité qu'il causa de satisfaction à tous les intéressés; car le *Rischi* se trouvant par là dans le cas d'avoir rempli les quatre obligations imposées à l'homme envers soi-même ne risqua plus de perdre le fruit de ses longues dévotions.

Tout aussi précises sur les devoirs généraux de l'homme envers les autres, les fables nous présentent comme la première des obligations, la charité universelle ou l'amour du prochain; selon la mythologie, cette charité a plusieurs branches également recommandées. Ainsi la fable de *Karen*, frère naturel des *Pandos*, en annonçant cette bienveillance générale, nous montre aussi la pitié qu'elle inspire pour les malheureux; car ce héros étendu sur le champ de bataille, dépouillé de tout, prêt à expirer, mais toujours digne du surnom de généreux que lui a donné *Chrisnen*, sans s'arrêter à ces propres maux, ne s'occupe qu'à soulager ceux des autres. Il employe ses dernières forces à se casser

lui-même les dents pour donner à un Bramine, qu'il croit dans l'infortune (1), le fil d'or et le petit diamant, seul bien qui lui reste. Toutes les sectes, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions speculatives recommandent, comme un devoir fondamental: cette bienveillance générale, dont les diverses branches sont: la bienfaisance, la pitié pour les maux d'autrui, l'indulgence pour les défauts des autres, enfin l'hospitalité, si sacrée, si fidèlement observée chés les Indous: qu'ils l'exercent sans s'embarrasser des risques, qu'ils peuvent courir. Nous avons vu la pratique des deux premières branches dans la fable de *Karen*. Celle de *Cabir* nous indique la troisième, par la conduite, qu'il tint avec le *Bairagis*, qui voulait le voler (2); et l'on voit dans le *Mahabarat* les *Pandos*, qui donnent un exemple de la quatrième, lorsqu'accordant l'hospitalité à cinq Bramines étrangers, inconnus, ils la poussent au point de leur céder leur chambre, leurs lits, leurs vêtemens (3). *Cabir* ce modèle des saints Indous; pratiquait cette vertu, sans distinction envers tous ceux, qui

(1) Chap. X. page 113 de ce volume.

(2) Chap. XIII. page 326 de ce volume.

(3) Tome I. Chap. VIII. page 571.

avaient besoin d'asile; un voleur pris sur le fait au moment, où il s'occupait à forcer l'entrée d'un magasin: et vivement poursuivi, se refugia chés le *Bhagt*, dont la porte était toujours ouverte à tous les malheureux. Ce saint homme voyant sur la figure de ce misérable, les marques de la frayeur, que lui avait causé le danger, qu'il venait de courir; et apprenant de lui, le besoin, qu'il avait de trouver un azile, sans s'informer de la cause, qui le lui rendait si nécessaire: ne songea qu'aux moyens de le lui procurer. La chose était difficile toute sa maison ne contenait que trois pièces; son fils et sa femme logeaient dans l'une, *Loyd* et lui occupaient la seconde, et sa fille avait la troisième; mais le danger où se trouvait le voleur demandant un prompt secours, *Cabir* sans hésiter, l'introduisit dans la chambre de sa fille; et personne en effet ne pouvant imaginer jusqu'où *Cabir* poussait l'hospitalité, le fugitif échappa aux recherches, parce qu'on le crut le beau-fils du *Bhagt*.

C'est pousser loin cette vertu, dit M. de Polier.

Oui, répondit *Ramtchund*, mais en général la mythologie est remplie de préceptes, et d'exemples, qui prouvent l'importan-

ce, qu'elle attache à ces obligations générales, aux nombres desquelles elle met encore la justice, la droiture, la véracité, et la douceur; telles sont les vertus, qui forment le premier chef de la morale religieuse. Nous allons passer au second, qui renferme les devoirs de l'homme particulier à chaque caste, ainsi que les obligations rélatives à chaque individu dans ses rélations particulières.

Ainsi, interrompit M. de Polier, le premier chef de la morale religieuse ou les obligations générales à tous les hommes se subdivisent en trois points, devoirs envers la divinité, envers soi-même, envers les autres. Et le second chef divisé en deux parties, renferme les obligations imposées à chaque caste, et les devoirs de l'homme considérés comme individu.

C'est cela, répondit le docteur; et cette classification est nécessaire, si l'on veut avoir une idée nette de la morale religieuse indiquée dans les fables dogmatiques des Indous.

La distinction des tribus, continua le docteur, étant selon la mythologie fondée sur la progression, dans laquelle *Birmah* les créa (1) et sur les fonctions, auxqu'elles il

(1) I. chap. du I. volume page 167.

les destina; il en résulte qu'outre les obligations communes à tous les hommes, chaque caste en a de particulières aussi distincte des autres que le sont les occupations que la mythologie leur attribue.

Issus de la tête de *Birmah*, créés exprès pour adorer et servir l'être suprême, les Bramines sont les dépositaires de toutes les connaissances divines et humaines. Ils doivent s'appliquer à étudier les livres sacrés, qui les renferment toutes. C'est eux, qui sont chargés par *Birmah* de l'instruction publique et particulière; toutes les fables dogmatiques s'accordent à leur défendre comme criminelles, chaque occupation, qui les éloigne des travaux religieux, ou de la méditation des sciences.

Cependant, dit M. de Polier, si je ne me trompe, ce *Parasu-Rama*, qui fut la sixième incarnation de *Vichnou*, tout Bramine qu'il était ne s'occupait qu'au métier des armes.

Cela est vrai, répondit le docteur; mais aussi cette fable nous le représente-t-elle comme un être extraordinaire, qui destiné à naître *Kättris* nacquit Bramine, par le troc des gateaux, dont le *Rischi* son père avait

fait présent à sa belle-mère et à sa femme (1), en vertu de cet incident, quoique Bramine de naissance, *Parasu-Rama*, ayant toutes les inclinations d'un *Kättris*, fut un instrument dans les mains de *Vichnou* pour délivrer la première caste de l'oppression de la seconde, et punir celle-ci de sa méchanceté, alors égale à celle des *Daints*; cependant la fin de cette même fable nous montre l'improbation que *Ramtchund* incarnation supérieure de *Vichnou*, témoigne des cruautés, dont *Parasu-Rama* s'est rendu coupable; et *Biskum* ce vieillard si respecté dans le *Mahabarat* par les deux familles ennemies, raconte à *Durdjohn*, qu'il a dans sa jeunesse lutté à force égale contre *Parasu-Rama* pour l'obliger à se retracter des propos insolens, qu'il tenait contre les *Kättris*; que les *Deiotas* supérieurs et subalternes, voulant faire cesser ce terrible combat; (qui durait déja depuis douze ans) s'étaient entremis entre les deux champions, mais que ni l'un ni l'autre, ne voulant céder à son adversaire; *Parasu-Rama* avait allégué le respect que lui devait *Biskum* comme à son aînée, à son maître dans l'art de l'escrime, enfin à sa qualité de Bramine.

(1) Chap. X, de ce volume, page 108, 109.

En convenant de tous ces points, *Biskam* demande au *Deiotas*, qu'ils veuillent lui dire quels sont les devoirs prescrits par les livres sacrés aux deux premières castes. J'ai cru jusqu'ici, ajouta-t-il malignement, que les Bramines ne devaient s'occuper que de dévotions, des objets du culte, de l'étude des sciences, et laisser aux *Kättris* le maniement des armes et le soin des affaires du gouvernement. Si je me suis trompé, continua le fils de *Santan*, si ce que je dis là ne se trouve point dans vos livres sacrés; je dépose à l'instant mes armes aux pieds de *Parasu-Rama*. Si au contraire ces préceptes sont, comme je le crois dans les *Schasters*, et que ces livres soient véritablement d'institution divine: alors contraignés *Parasu-Rama* à me céder la victoire. Les *Deiotas* n'ayant rien à opposer à la force de cet argument, dirent à l'adversaire de *Biskam* que ce prince avait raison; que les préceptes, dont il parlait, étaient écrits dans les *Schasters*, qu'ainsi en qualité de Bramine il devait comprendre le discrédit, qu'il répandrait sur leurs livres sacrés, s'il refusait de se soumettre, aux dogmes et préceptes, qu'ils renfermaient. Rappellé aux devoirs de sa caste par cette leçon, *Parasu-Rama* convaincu de son tort, jeta ses armes, et se voua dès lors au recueillement, et aux

dévotions prescrites à sa tribu. Selon les fables cette première caste se subdivise en une infinité de branches; qui outre l'observance des rites et cérémonies religieuses communes à tous les hommes, outre les devoirs, qui leur sont imposés comme ministres du culte, desservant les autels, ont encore une multitude de pratiques, dont les règles exclusives à leur tribu, sont toutes regardées comme des devoirs religieux quelques minutieuses, qu'elles puissent être; parce que selon leurs fables chaque action privée ou publique, et jusqu'aux moindre de leurs usages, est censée leur être prescrite, par les *Veds* ou les *Shasters* (1).

Assujétis par ces loix divines aux règles les plus sévères d'abstinence, de sobriété, les Bramines en général ne vivent que de ris, de légumes, de lait, ou de fruits, parce que toute nourriture animale leur est défendue; cependant entre les dix familles, qui composent les deux branches principales, qui forment la tribu, l'une d'elle se permet le poisson. Différence, dont les fables attribuent l'origine à *Sarsout*, adorateur zélé de *Bhavani*; absorbé dans ses contemplations,

(1) Chap. X. de ce volume page 109.

et dévotions à cette *Deiotany*, il ne prenait aucun soin de sa nourriture, alors *Bhavani* touchée du zèle de son dévôt soignant elle-même sa cuisine lui faisait trouver des poissons tout rôti sur les bords de la mer. Les descendans de *Sarsout* se croyant en droit d'imiter leurs ancêtres, et formant une seconde branche de Bramines, se permirent donc le poisson, mais ils se donnent actuellement la peine de le rôtir eux-mêmes, parce que *Bhavani* ne s'en mêle plus, d'ailleurs la caste des Bramines regardant comme impur et souillé tout ce que touche les *Souders* (1), c'est encore un de ses devoirs de préparer elle-même sa nourriture. Selon les fables, les règles qui leur sont prescrites à cet égard, paraîtrait indiquer que chaque repas du Bramine est une espèce d'acte religieux: car s'il manque à la moindre des choses, qu'il doit observer, il est obligé de recommencer à nouveau frais les apprêts de son repas, en jeûnant jusqu'à ce qu'il ait rempli toutes les obligations, qui lui sont imposées.

Quelles sont-elles? demanda M. de Polier.

(1) La quatrième tribu.

Il faut, répondit le docteur, qu'il commence par purifier avec soin la place, qu'il destine à cuire ses mets, les ustenciles, dont il se sert, il les lave avec de l'eau de son, mêlée de bouze de vache; puis il allume le feu, sur lequel il met son dîner. Les mets assaisonnés et cuits, il faut avant qu'il y touche pour lui, qu'il mette de côté une part, appellée portion de *Brehm* ou Dieu: parce qu'étant censé appartenir directement à la divinité, le Bramine dans tout ce qu'il fait doit premièrement s'occuper d'elle.

Que devient cette portion? demanda M. de Polier.

Après le repas, reprit le docteur, elle se donne, soit à un jeune et pauvre Bramine, soit à son défaut à une vache, animal sacré; nous avons vu dans les fables de l'incarnation de *Chrisnen*, *Garg*, le Bramine, recommencer trois fois les apprêts de son repas (1): parce que l'enfant divin, s'emparait toujours de cette portion; et *Garg* ne put satisfaire sa faim, que lorsque l'incarnation, lui prouva par un miracle que la divinité elle-même assistait à son repas.

(1) Tome I. chap. V. page 426.

Manger seul, ou du moins ne manger jamais avec les individus des autres castes, (pas même avec les *Kättris*), paraît encore selon les fables générales, une des obligations particulières à la tribu des Bramines; mais les fables, concernant *Vichnou*, indiquent que cette règle primitive a subi des changemens, qui datent de l'incarnation de ce *Deiotas*, en *Parasu-Rama*, supposé instrument de la punition que méritaient les *Kättris*, mais qui passa si fort les bornes de sa mission, et poursuivit cette seconde tribu avec tant de furie, tant de cruauté: que les Bramines eux-mêmes, en faveur desquels il agissait, désaprouvant sa conduite, furent émus de pitié envers les *Kättris*; leur donnèrent refuge, et les admirent même à leur table, pour les soustraire plus surement, à leur barbare persécuteur. Depuis cette espèce d'adoption, les fables nous indiquent que les Bramines n'ont plus fait de difficultés de manger avec les *Kättris*: et *Chrisnen* paraît non seulement sanctionner cette première exception à la règle primitive, mais l'étendre encore à toutes les tribus, en établissant que ceux, qui viendraient faire leur dévotions dans le temple de *Jagernath* consacré à l'incarnation imparfaite de *Bhoud*, mangeraient ensemble sans distinction de tribus (1).

(1) Chap. XI. page 167 de ce volume.

La chasteté, la continence sont aussi des devoirs plus particulièrement imposés à la caste des Bramines qu'à toutes les autres; il faut cependant qu'ils se marient, parce que le célibat est censé criminel (1). Mais la règle générale à tous les Indous de ne se marier que dans leur tribu est une obligation si stricte pour celle des Brames que selon les fables, les exceptions, qu'elles indiquent sont toujours les suites de quelques malédictions prononcées contre celui, qui déroge à cette règle. Telle fut, si vous vous en rappellez, la cause du mariage de *Daijany*, fille de *Souker*. Ce *Gourou* des *Daints* étant Bramine destinait sa fille à *Bhoud*, son élève, qu'il croyait être le fils de *Brisput*, et en cette qualité Bramine, comme lui. Mais le jeune homme sachant le secret de sa naissance et ne pouvant comme *Kättris* épouser *Daijany*, refusa l'honneur, qu'on voulait lui faire, la jeune Bramine piquée de ce refus, maudit *Bhoud*, qui la maudissant à son tour, la condamna à ne pouvoir jamais trouver un époux dans la caste des Bramines, malédiction qui fut cause, qu'elle épousa *Jujat* premier empereur de l'Inde (2), mais qui n'était qu'un *Kättris*.

(1) Page 520 de ce chapitre.
(2) Tome I chap. V. page 403.

Quoique les fonctions générales prescrites aux Bramines dès le commencement du monde par la loi divine, qui sert de règle à toute la caste; soient de desservir le culte, de se vouer aux sciences divines et humaines, de répandre l'instruction: il paraît selon la mythologie, que chaque individu Bramine, est le maître de choisir le genre d'étude, qu'il veut suivre. L'instruction, qu'il veut donner, et le genre de vie, qu'il veut mener: ainsi les uns vivent dans leurs maisons, toujours situées dans un quartier séparé de la ville, ou du village, qu'ils habitent; ils s'y occupent de l'étude des sciences plus que du service public, et se vouant à l'instruction particulière, ils tiennent des écoles, ou prennent des disciples. Ce fut chés un de ces Bramines, nommé *Scendep*, que *Basdaio* mit ses deux fils, *Chrisnen* et *Bulbhader* (1). D'autres Bramines se destinant uniquement au service divin, vivent dans les *Pagodes*, ou temples, rassemblés en corps, remplissant l'office de prêtres de l'une ou de l'autre secte religieuse; car chacune d'elles a ses prêtres particuliers; ceux qui déservent le culte rendu à *Vichnou*, sont presque tous mandians; ne vivant que d'aumônes, et de cha-

(1) Tome I, chapitre VI, page 501.

rités publiques et particulières ; tandis que ceux de *Mhadaio* ont des revenus fixes; parce que les Pagodes de ce *Deiotas* ont des biens fonds, qui s'augmentent journellement de la libéralité de ses dévots. Ainsi malgré le renoncement aux biens de la terre prescrits aux Bramines, ceux qui vivent dans les retraites religieuses, consacrée à *Mhadaio*, sont si riches, qu'ils entretiennent des éléphans.

Sans doute, dit M. de Polier, qu'il y a un ordre hiérarchique établi dans cette caste?

Les fables, répondit le docteur, en nous présentant des Bramines plus distingué que les autres, n'indiquent aucun autre ordre hiérarchique, que celui, qui résulte naturellement de leur division en deux branches; et de leur subdivision en dix familles, parmi lesquelles il paraît, qu'il y en a qui ayant su s'attribuer des prérogatives sur les autres, soit par leur pieté, leur science, ou leurs richesses, composent la partie la plus respectée de cette caste, si réveré en général de toute la nation.

Destinés par *Birmah* à exercer les fonctions de l'administration ou le métier de la guerre, les obligations que la morale religi-

euse exige des *Kättris* la seconde caste, sont, de s'instruire des dogmes de la religion, par l'ouie de la lecture des *Veds*, qui leur est faite par les Bramines; d'étudier eux-mêmes les *Shasters*, qu'ils osent lire, de maintenir la réligion en respectant ses ministres: en protégeant le culte, et en remplissant eux-mêmes les cérémonies, les rites et pratiques générales. Mais sans se livrer à une inactivité dévote, qui nuirait aux affaires temporelles, dont ils doivent s'occuper. Selon les fables, la bravoure, le courage, la fermeté, l'amour de la gloire, la générosité, l'humanité, la loyauté envers son ennemi sont des devoirs pour les *Kättris*. *Biskum* dit à *Judister* que suivant strictement les préceptes des *Shasters*, il n'attaque jamais un ennemi, qui fuit: qu'il ne combat point un ennemi désarmé, ou qui en rendant les armes se met en son pouvoir; et qu'il ne se sert jamais de ses armes contre une femme (1). Cette loyauté se manifeste encore à la veille de la grande guerre du *Mahabarat*, toutes les modes de combats sont determinées entre les deux partis; c'est un devoir religieux et sacré, de n'enfreindre aucun de ces réglemens, puisqu'ils sont établis

(1) Ch. X. de ce volume.

par les *Shasters*, qui prescrivent jusqu'à la manière, dont on doit attaquer son ennemi: car *Bulbhader* reproche à *Bhim*, qu'en dirigeant les coups, qu'il porte à *Durdjohn* de la ceinture en bas, il péche contre les règles de ces livres sacrés; *Chrisnen* alors, qui dans ce moment ne veut pas alléguer les raisons divines, qui le portent à mitiger ses propres loix; est obligé de justifier *Bhim* sur la fatigue, qui le contraint d'en agir ainsi (1).

Aux lumières que les *Kättris* doivent acquérir sur l'administration, il faut encore selon les fables dogmatiques, qu'ils joignent la sagesse, la justice, la droiture, la bonté, l'activité, et la prudence, dans le choix de ceux qu'ils employent. Ils doivent gouverner avec humanité les peuples, qui leur sont soumis. Les fables générales et particulières, indiquent ces obligations, et nous montrent ces vertus dans *Bishum*, grand oncle des *Pandos*: dans son neveu *Pand* et dans une foule d'autres exemples, dont vous vous rappellerez.

La mythologie supposant que les fonctions et les devoirs imposés à ces deux pre-

(1) Chapitre X, page 119. de ce volume.

mière caste ne leur laissait pas le tems de vaquer aux besoins d'un ordre inférieur, auxquels l'humanité est assujétie ; *Birmah* créa la troisième tribu, celle des *Bays*. Destinée à fournir par l'agriculture le commerce les métiers et différentes autres professions, aux besoins divers de la société ; ainsi selon les fables dogmatiques, les devoirs particuliers imposés à cette tribu, sont l'activité, l'assiduité au travail, l'honnêteté, la droiture, enfin la fidélité dans ses diverses occupations.

Créé après les autres, issus des pieds de *Birmah*, les *Souders*, quatrième tribu fut destinée dès l'origine des choses, à servir les trois autres castes. En conséquence les fables dogmatiques lui attribuent toutes les fonctions serviles, et les occupations abjectes; cependant elle est subdivisée en différentes classes, dont il n'y a que les dernières, qui se vouent aux professions regardées comme impures, telles que le sont celles des Tanneurs, des Corroyeurs et des Tchandals, qui brûlent les cadavres. Les obligations particulières, que la morale religieuse impose à cette caste, sont assorties à l'origine et aux occupations qu'on suppose être son partage; ainsi moins nombreuse, moins étendues que ne le sont celles des autres tribus: elles n'ajoutent aux devoirs généraux à tous

les hommes, que les vertus nécessaires à leur état, telles que le sont l'obéissance, la fidélité, l'assiduité dans leurs travaux; et la conviction qu'ils ne doivent point prétendre aux prérogatives des autres tribus; parce que la différence de rang, et de condition établie sur la terre par l'être suprême est indispensablement nécessaire au maintient de la société; qui ne pourrait subsister sans ces quatre divisions, qui composent un état bien constituée.

En établissant ainsi, que les quatre castes sont d'institutions divines, la mythologie suppose aussi dans toutes ses fables, que le peuple ou la multitude ne pouvant se gouverner : il faut pour la contenir le pouvoir religieux, législatif, exécutif; que ces pouvoirs résidant dans les deux premières tribus, il leur faut les prérogatives utiles à l'exercisse de leurs fonctions et les distinctions nécessaires et propres à les faire respecter.

Mais en posant ces principes, d'où découlent naturellement les obligations des sujets, la morale religieuse attache une telle importance aux devoirs que doit observer le chef d'un état, que les fables dogmatiques des trois premiers âges, attribuent toutes les calamités publiques, soit à quelques

fautes d'administration, soit à quelque crime commis par le souverain, et qu'elles nous présentent les princes eux-mêmes convaincu de ce principe. Ainsi lorsque la sécheresse, la famine, la mortalité, se répandirent sur *Lança*, que *Raven* le tyran, qui gouvernait cette isle, consulta les Bramines sur les causes de cette calamité; et que ceux-ci lui répondirent, qu'il n'y en avait d'autre que la barbarie, avec laquelle il avait exigé un tribut du sang de ces sujets: il ne douta pas de la vérité de cette réponse; mais en qualité de *Daint* endurci dans le crime, il ne fit usage de cette conviction que pour nuire à son rival *Januc*. Ce prince modèle de pieté, de vertus, voyant les maux que la malice de *Raven* attirait sur ses états, se les attribuant ne douta point, qu'ils ne fussent la suite de quelques fautes involontaires; il fit assembler les plus pieux, les plus savants Bramines, soumit toutes ses actions à leur examen, et lorsqu'ils eurent décidés que sa conduite était irreprochable, mais que selon les *Schasters* un souverain peut faire cesser les maux de ses sujets. *Januc* n'hésita pas à se soumettre aux travaux les plus fatiguans pour ramener la prospérité dans son royaume.

Poussant les devoirs du souverain aux plus haut point, auquel on puisse les porter,

les fables dogmatiques, mettent tous ceux, qui ne remplissent pas les obligations que la morale religieuse, puisée dans les *Shasters*, leur prescrit, au nombre des *Daints*, objets particuliers de la colère divine; par leur impiété, leur tyrannie, leur ambition, leur injustice, avarice et deloyauté. Tel fut *Cans*, qui ne balança pas à sacrifier deux mille innocens à la crainte, que lui inspiraient ses neveux (1); *Durdjohn* le persécuteur des *Pandos*, enfin une foule d'autres, dont les vices sont l'opposés des vertus que le chef de l'état doit pratiquer; les fables nous les montrent toutes dans la personne du Rajah *Judister*; le meilleur des mortels, et des princes par sa justice son humanité, sa droiture, sa loyauté. Lorsque *Chrisnen* l'installa sur le trône de l'Inde, joignant à ses vertus d'obligations générales, celles exigées du chef de l'état, il fit regner la religion, les loix, rendit la justice la plus exacte à ses peuples, reprima le mal, encouragea le bien, se signala par sa bienveillance, sa charité, et veilla non seulement lui-même à l'administration, mais apporta encore le plus grand soin aux choix de ministres, justes, intégres, éclairés, qui pussent l'aider dans les détails, où il

(1) Tome I. chap. V. page 416.

ne pouvait entrer lui-même. Considéré comme individu l'homme a encore des relations que la nature lui donne d'autres, auxquelles son propre choix ou l'autorité de ses parens le soumettent.

On voit dans les fables dogmatiques toutes les obligations que la morale religieuse imposent à l'homme sous ces deux rapports. Ainsi elles nous présentent des exemples de la tendresse et des soins, que les pères et mères doivent à leurs enfans, par ceux que prend *Doseruth* pour l'éducation de *Ramtchund* et de *Latchémund* (1); par la douleur qu'éprouvent *Basdaio* et *Daioki* en se voyant contraint d'abandonner leurs fils à des mains étrangères; et par l'empressement, avec lequel, dès qu'ils sont délivrés de *Cans*, ils s'occupent de leur instruction et de leur réintégration dans leur tribu (2).

Tout aussi précise sur les devoirs des enfans envers les auteurs de leurs jours, les fables nous présentent le respect, qu'ils leur doivent comme une obligation si sévère, si rigoureuse que le nom seul de père ou de

(1) Vol. I. Chap. III. page 199.
(2) Chap. VI. page 500.

mère, donné à des étrangers, emportant une espèce d'adoption pour celui, qui le reçoit ou celui qui le donne, ramène au devoir celui, qui voudrait s'en écarter, et suffit pour tranquilliser la pudeur allarmée (1).

A l'obéissance, à la soumission suite de ce respect, doit encore se joindre une tendresse si vive, si désintéressée, qu'elle rende les enfans capables des plus grands sacrifices au repos ou au bonheur de leurs parens. Ainsi *Corou* le cadet des fils de *Jujat* pour relever l'empereur son père de la malédiction de *Souker*, qui le condamnait dans la fleur de sa jeunesse à tomber dans la plus totale décrepitude ; ne balança point pour modifier cet arrêt, à sacrifier à son père mille années de sa jeunesse, et à se charger pendant ce tems de toutes ses infirmités (2).

Ne bornant pas à la vie des parens, les obligations filiales, la morale religieuse exige encore, que les enfans revérant leurs manes, s'acquittent d'actes solennels de religion pour le repos de leurs ames, et qu'ils vengent leur mort sur ceux, qui volontairement ou involontairement en seraient les causes.

---

(1) Chapitre XIII. page 320 de ce volume.
(2) Tome I. chapitre V. page 405.

Paritchet, successeur de *Judister*, perdit la vie par la morsure d'un serpent; *Jamnage* son fils, s'occupant à lui rendre les derniers devoirs, rassembla les Bramines, qui dans ces occasions doivent selon l'usage lire les *Shasters* pendant les dix sept jours que dure les obséques; l'empereur attentif à cette lecture fut si frappé des passages répétés et sévères, qui prescrivent la nécessité de venger ses parens; qu'il se reprocha amèrement de n'avoir pas encore rempli cette obligation. Les Bramines entrant dans sa peine, et son inquiétude, nous les verrons plus bas, lui prêter leur secours pour l'aider à s'acquitter de ce devoir. Selon les fables, ces obligations exigées envers les grands parens sont les mêmes à l'égard d'un oncle, d'une tante, ou d'un frère aîné, elles nous les indiquent, dans la conduite de *Chrisnen* à l'égard de son oncle *Akrour* (1): par l'attention que met *Arjoon* en commençant la première journée de la guerre du *Mahabarat*, à diriger sa flêche aux pieds de son oncle *Biskun*, tandis que celui-ci fait voler sa sienne par dessus la tête de son neveu (2); dans les règlemens faits entre les parties belligérantes du *Ma-*

(1) Tome I. Chap. VI. page 476.

(2) Chap. X. page 89. de ce volume.

habarat, par lesquels, combattant à outrance tout le tems, que le soleil était sur l'horison, la soirée et la nuit, s'employait dans les deux camps, à se rendre les devoirs de respect et de tendresse, qu'on se devait mutuellement; enfin par la conduite qu'observent les *Pandos* avec *Judister* leur frère aîné, et celle de *Chrisnen* à l'égard de *Bulbhader* (1). Tous ces exemples prouvent, continua le docteur, l'importance qu'attache la morale religieuse, aux obligations qui découlent des rélations que la nature donne à l'homme.

Entre celle qu'il choisit, ou auxquelles l'autorité de ses parens le soumettent, le mariage est la plus importante, et selon les fables, la morale religieuse est très sévère sur la fidélité conjugale.

Ce devoir, dit M. de Polier, ne doit pas être très difficile à remplir, la poligamie étant permise.

Aux maris, répondit le docteur; aussi la fable de *Jujat* nous montre telle, qu'ils s'attirent de terribles punitions, lorsqu'ils y

(1) Chap. IX. page 54.

manquent, et ne se bornent pas à leur femmes. Quant à celle-ci, les obligations auxquelles le mariage les assujetissent sont aussi rigoureuses qu'étendues; car elles doivent à leurs époux, la même tendresse, le même respect, et soumission, qu'elles auraient pour un père, ou pour la divinité. Toujours renfermée chés elle, se partageant entre les soins domestiques, et celui de plaire à leur époux, la modestie, la soumission, la douceur, la patience sont les vertus que leur prescrit la morale religieuse, et les fables nous en donnent plusieurs exemples.

Un ami de *Cabir*, devenu veuf, et qui joignait à son amitié pour le *Bhagt*, la plus grande confiance en ses lumières, vint un jour lui demander, ce qu'il croyait, qui lui serait le plus avantageux de se remarier ou d'abandonner le monde pour la retraite et la dévotion. *Cabir* occupé dans ce moment à son métier de *Tisseran*, (car vous n'avez pas oublié que ce *Bhagt* était un *Souder*,) sans paraître faire la moindre attention à la question de son ami, appelle *Loid*, lui ordonne d'apporter un pot de beure, elle obéit, son mari voyant qu'il était fondu par la grande chaleur lui commande de renverser le vase; après quoi il la renvoye. Elle s'éloigne sans avoir fait ni objection, ni réponse à l'ordre

bizarre qu'elle a reçu de son époux, l'ami de *Cabir* resté seul avec lui, un peu étonné de ce qui vient de se passer, n'en devine point les motifs ; supposant le saint trop occupé pour renouveller sa question, il le quitte bien resolu de prendre mieux son tems pour avoir une réponse sur l'objet, qui l'intéresse. Il revient un bout de quelques jours, et convaincu que *Cabir* a perdu de vue son affaire. Il lui en parle en le priant de lui donner son avis sur ce point si important à son repos. Sans lui répondre le *Bhagt* appelle encore sa femme, en mettant sa navette sur son turban de la manière la plus ostencible, il lui ordonne de chercher cet outil, comme s'il ignorait ce qu'il est devenu; l'obéissante et docile *Loid*, se mettant aussi-tôt en mouvement, parcourt tous les coins et recoins, que son mari lui indique, la cherche partout avec soins sans donner aucun signe, qui dénote, qu'elle voit sur le turban de *Cabir*, ce qu'il lui ordonne de trouver. Alors faignant de l'humeur, le saint, lui dit brusquement, d'allumer une lampe, puisqu'en plein jour elle n'y voit pas assés, pour lui rendre sa navette. La patiente et soumise *Loid* sans repliquer apporte de la lumière, recommence son inutile recherche, jusqu'à ce qu'enfin le *Tisseran* faignant d'avoir retrouvé lui-même sa navette renvoye sa femme.

Tout aussi étonné qu'a sa première visite, et de plus très piquée du peu d'attention, que *Cabir* lui témoigne, du manque d'interêt, auquel il l'attribue, l'ami du *Bhagt* le quitte, mais dans une troisième visite, il commence par lui reprocher sa manière d'agir, l'affectation avec laquelle il a cherché et trouvé les moyens d'éluder sa question, qu'il lui repète, en exigeant qu'il s'explique nettement sur le genre de vie, qu'il lui conseille de choisir.

„Si vous aviez reflèchi, lui répondit *Ca-*
„*bir*, sur ce qui s'est passé devant vous en-
„tre *Loid* et moi; vous sauriez ma réponse,
„je vous l'ai donnée deux fois très claire-
ment, en vous montrant l'exemple d'une
„femme soumise á tous les devoirs, qui leurs
„sont prescrits. Ainsi lorsque comme *Loid*
„elles observent l'obéissance la plus implici-
„te, lorsque sans jamais objecter, rechigner
„ou murmurer contre l'ordre, qu'elles reçoi-
„vent, elles exécutent comme elle avec dou-
„ceur, patience, soumission, les volontés
„les plus bizarres, les ordres les plus ridi-
„cules de leurs maris, alors il n'est sans dou-
„te aucun état préférable au mariage; si vous
„trouvez donc une femme pareille, je vous
„conseille de la prendre; sans quoi il vaut
„mieux abandonner le monde.“ Satisfait d'a-

voir enfin une réponse positive, le veuf remercia *Gabir*, mais la légende ajoute que trouvant la chance trop hasardeuse il ne se remaria pas.

Je doute en effet, dit M. de Polier, qu'il y ait beaucoup de *Loid* dans le monde; même chés les Indous.

Je le crois comme vous, répondit le docteur; tels sont cependant les devoirs que prescrit aux femmes la morale religieuse, c'est-à-dire celle, qui découle des dogmes mythologiques, dont les *Véds* et les *Schasters* sont les bases; car les Bramines ont encore un système de morale, duquel les principes reposent uniquement sur les opinions philosophiques (1), qu'ils se forment de l'homme, et de ses facultés intellectuelles; ce système, épars dans une multitude de traités de métaphisique, de politique, de morale (2)

(1) Quoiqu'il n'y ait aucun mot Samscrit, qui rende proprement le mot philosophie, les Bramines dés l'antiquité la plus reculés, ont eu une multitude de sectes philosophiques (introduct. page 73.), le terme samscrit pour désigner cette branche des connaissances humaines est *Panditya*, qui veut dire abstrait; et l'on donne le nom de *Pundit* aux savans, qui s'occupent des sciences abstraites et spéculatives. Hypotadessa, page 72, no. 37.

(2) Introduction, page 77.

a été recueilli par un sage Bramine nommé *Vichnou Sarma* (1), qui en a encadré les maximes dans des fables, qu'il a publiées sous le titre *d'Hypotadessa* ou instructions amicales, on m'a dit, ajouta *Ramtchund*, que vous connaissez ce recueil en Europe.

Oui, dit M. de Polier en se levant, néanmoins vous me ferez plaisir mon chèr docteur de me donner une idée succincte de cette morale philosophique. Mais il est tard aujourd'hui, ainsi à notre séance de demain.

(1) Introduction, page 115.

CHAPITRE XVII.

Seconde branche de la morale; le système philosophique renfermé dans l'hypotadessa. Le Geeta confirme ce système, en y amalgamant les dogmes spirituels et mystiques, qui composent la doctrine du prétendu *Chrisnen*. Contradiction entre la morale, et les traits d'immorralité des fables religieuses. Histoire du Rischi *Durbatsa*, explication des Brâmines sur ces contrariétés, opinions particulières et générales, à cet égard; le fatalisme admis dans le système philosophique et dans la mythologie, fables qui prouvent cette opinion. Théorie des quatre âges, caractères et nuances, que présente cette théorie sous l'aspect physique, religieux, moral et politique. Fables à ce sujet, résumé général, fin de la mythologie.

L'instituteur et le disciple rassemblés à l'heure ordinaire M. de Polier demanda à *Ramtchund* en quoi la morale philosophique des Bramines différait de leur morale religieuse, et si peut-être les sages Indous comme beaucoup de soi-disans philosophes Européens, aspirait à écarter ou à détruire l'idée d'une divinité suprême, pour établir des obligations, et une perfectibilité morale, indépendante de cette conviction?

Non, répondit le docteur, il n'ont pas cette folie; à l'exception d'une seule de leur nombreuses sectes philosophiques (1), toutes admettent un être suprême, une vie à venir. Mais aux obligations morales, qui découlent des rélations de l'homme à la divinité, ils ajoutent celles, qui sont une suite de la nature de l'homme, considéré sous le rapport d'un être intelligent, raisonnable, qui en qualité de partie intégrante du grand tout qui compose la societé humaine, est obligé de travailler non seulement à son bonheur individuel, mais encore à celui des autres êtres.

Selon ces philosophes deux substances, sont réunies dans l'ame de l'homme, la première est composée des quatre élémens matériels et phisiques, le feu, l'air, l'eau, la terre, auxquels ils joignent un cinquième élément, le feu éther ou *Achas*, essence subtile qui mettant en exercice les sens intérieurs et extérieurs, constitue l'ame vitale inférieure (2), qui est assujetie aux qualités inhérentes à la matière organisée: tandis que l'autre substance, toute spirituelle, est

(1) Ayeen Akberi. tome I. page 96.
(2) Lecture 15. page 111. 112. 113

une portion émanée du feu divin incréé; feu principe, qui constituant l'ame supérieure ou intelligence, est douée de facultés si excellentes, que par sa seule volonté elle peut surmonter l'influence de la matière, et se rendre indépendante de tous les événemens de la vie humaine (1).

Poussant au plus haut point ce pouvoir de l'homme, ou ce que ces philosophes appellent les attributs d'une grande ame (2), ils posent en principe, qu'il n'y a de bon, de réel dans le monde, que la science; que le sage l'acquiert en se servant des lumières de la droite et pure raison, qu'enfin cette science consiste dans la connaissance exacte de soi-même et des autres, et dans celle de la différence infinie, qui existe entre les corps et les qualités, qui leur sont inhérentes; les premiers étant corruptibles, se détruisant dans un moment, tandis que les secondes durent jusqu'à la fin du monde.

Mais il ne faut pas que cette connaissance ou science, à laquelle le sage doit atteindre, se borne à la spéculation. Il serait

(1) Ayeen Akberi, tome I, page 102, 103, 104.

(2) Hypotadessa page 21.

possible de l'avoir acquise par l'étude des meilleurs livres; et de n'être encore qu'un insensé; l'homme vraiment savant, est celui qui mettant sa science en pratique remplit les devoirs, qui dérivent nécessairement de ses connaissances et qui sont les vertus d'une grande ame (1).

La première des obligations, que cette science impose à l'homme par rapport à lui-même; c'est d'être content de son sort. „Le „sage ne désire point ce qu'il n'a pas, il „n'est jamais abattu par l'adversité; il ne s'en- „orgueillit point dans la prospérité (2)."

Pour parvenir à ce contentement, il faut „subjuguer ses passions, dompter ses désirs, „éviter la paresse, l'oisiveté, la crainte, la „colère; travailler à se détacher des richesses. „L'on n'obtient ces victoires sur soi-même, „qu'en endurcissant son corps par le travail „et la fatigue; auquel les ames pusillanimes „se refusent, sous prétexte que rien ne peut „changer les événemens arrêtés. Mais le „sage au contraire en plaçant son espoir dans „la providence ne rallentit point ses efforts;

(1) Hypotadessa, ibid.

(2) Ibid. page 31; 85.

„car sans le travail, on ne mérite pas de tirer „l'huile de la graine."

„Il n'y a que le foible, qui regarde le „destin comme la seule cause efficiente (1), „il faut le soumettre; la fortune seconde le „mortel, qui montre dans les travaux la vi„gueur du lion, et pour arriver au bonheur „il faut employer avec activité toutes les fa„cultés que l'on possède (2)."

„Les vertus distinctes du sage sont la „fermeté dans les maux, le courage dans le „péril, la modération, la modestie dans les „succès, le renoncement à soi-même, enfin „le détachement des richesses. L'homme, „qui par ses efforts sur lui-même, est par„venu à acquérir ces vertus, vit conforme„ment à la constitution de sa nature: rem„plit les devoirs individuels, et socials, dans „quelque état qu'il puisse se trouver; car la „vie humaine de la naissance à la mort est „un composé d'élévation, d'abaissement, de „séparation et d'union (3)."

(1) Hypotadessa, page 33, 34.

(2) Ibid.

(3) Hypotadessa, page 21.

„Rien de plus utile que cette union, „soit entre les membres d'une tribu, soit „même entre des étrangers. Un grain de ris, „ne germe point sans son écorsse, et l'on „peut lier un éléphant furieux aux moyens „de brins de paille réunis, dont on fait une „corde; mais pour que cette union existe, „il faut que chaque individu y coopère; par „son dévouement pour les autres, par son „humanité, sa libéralité; et la première règle, qui conduit à toutes ces vertus, c'est „d'agir envers autrui, comme nous voudrions „qu'il agit envers nous."

„Si la vie nous est chère, elle l'est à „tous les êtres; par cette analogie, l'homme „sensible a pitié de tout ce qui respire: une „créature en épargne une autre comme son „semblable; mais le sage va plus loin, il sacrifie sa fortune, sa propre vie pour les „autres (1)."

De ce premier principe découle une bien„veillance, une libéralité universelle, sans ac„ception de personne; celui-ci, est-il des „nôtres, ou bien est ce un étranger? telle „est la manière de compter des hommes sans

(1) Hypotadessa, page 16.

„générosité; pour ceux, qui pratiquent la li-„béralité, le monde entier n'est qu'une famil-„le (1). Le pauvre même n'est point dis-„pensé de la bienfaisance, car au défaut de „pain, il faut donner à l'étranger, tout ce „qu'on a à sa disposition; un peu de paille, „de l'eau, des paroles agréables, un asile; ces „quatre choses ne se refusent jamais dans la „maison d'un honnête homme (2)."

„L'hospitalité ainsi que la générosité son „principe doit aussi être universelle, exerce „la même avec ton ennemi, s'il vient chés „toi; — les arbres ne refusent leur ombre à „personne, pas même à l'impitoyable Bû-„cheron."

„Si l'on doit pitié, assistance à tous les „hommes, ces devoirs sont encore plus in-„dispensables envers des amis, ou des bien-„faiteurs, l'ingratitude, la fausseté, l'hypo-„crisie, l'indiscrétion, l'insouciance, la colère, „le manque de véracité, vices, condamnables „en général, sont des crimes avec des amis (3)."

„Les caractères d'un attachement vérita-„ble se montrent par la concorde; par un

(1) Ibid. page 38.
(2) Ibid. page 34.
(3) Hypotadessa, page 41, 47, 55.

„tendre interêt, un secours mutuel, du sup-
„port, de l'indulgence, de l'aménité dans le
„commerce journalier, une contenance agréa-
„ble, nulle prétention dans les manières, et
„la plus grande attention à ce que nous disent
„nos amis (1). On connaît ceux-ci dans
„l'adversité, un héros dans le combat, un
„parent dans l'affliction, une femme lors-
„qu'on est dans la misère (2); les méchans
„ne changent point de nature, il faut les fuir,
„même lorsqu'ils se cachent sous de belles
„apparences, les sentimens de l'homme ver-
„tueux ne s'altèrent jamais par le malheur (3);
„et tôt ou tard on recueille les fruits d'une
„action vertueux: mais dut-on n'en jouir ja-
„mais, la vertu en elle-même est déja le
„plus grand des biens (4)."

A ces préceptes concernant les vertus générales, qui caractérisent l'ame supérieure, et dépendent uniquement selon les philosophes Indous de la volonté de l'homme; du pouvoir que lui donnent sur lui-même les lumières de la raison. Les instituteurs de cette morale ont ajouté les règles les plus de-

(1) Ibid. page 51.
(2) Ibid. page 47.
(3) Hypotadessa, page 52.
(4) Ibid. page 54.

taillées, non seulement pour toutes les circonstances, les besoins, les convenances de la vie individuelle et sociale; mais encore toutes celles que peut prescrire une sage et saine politique: soit pour le gouvernement de l'état, soit pour le maniement des affaires publiques et privées. Je me borne, continua *Ramtchund*, à l'échantillon que je viens de vous donner de cette seconde branche de la morale des Bramines; quelque minutieuse qu'en soient les maximes à l'égard de l'individu, elle respire en général un caractère d'humanité, de bienveillance, de pureté dans ses principes, par lequel loin d'être en apposition avec la morale religieuse, elle en devient le complement. Aussi *Chrisnen* dans le dialogue du *Geeta*, ou il est supposé instruire son disciple des deux sciences; la contemplative, qui consiste uniquement dans la connaissance de la nature divine: et la science pratique ou observation des devoirs religieux et moraux; déclare-t-il à *Arjoon*: „que celui qui néglige l'une ou l'autre de ses „institutions n'est digne ni de ce monde, ni „du monde avenir: parce que l'une et l'au„tre de ces sciences sont divines et dictées „à *Birmah* par Dieu lui-même."

(1) Lecture 3. page 44.

„Conservant ainsi ces deux branches de „morale, *Chrisnen* admet que l'homme peut „en effet avoir son ame en son pouvoir: sub- „juguer ses passions (1), maitriser ses sens (2), „être indifférent au plaisir, à la peine; mais „selon lui l'homme n'a ce pouvoir qu'en s'i- „dentifiant par la foi à la divinité; en se ren- „dant étranger à tout ce qui n'est point „elle; en n'ayant d'autre objet, d'autre but „que Dieu lui-même, et en renonçant à „tout motif interessé de gloire ou d'autres „recompenses attachées au mérite des oeu- „vres (3); qu'il faut néanmoins connaître et „pratiquer, parce que l'action est préférable „à l'inaction (4), et qu'elles servent à éviter „le mal (5): mais dont il ne faut attendre „aucun fruit, ni tirer aucune vanité, parce „que tout le bien vient de Dieu (6)."

„Ainsi l'homme, qui en remplissant les „devoirs de la morale croit n'avoir rien fait, „et ne met aucun interêt à ce qui l'entoure, „est véritablement dans la route du bonheur; „son ame toujours égale et plasible, n'est

(1) Lecture 6. p. 62.
(2) Lecture 3. page 46.
(3) Lecture 5. page 57, 58, 60.
(4) Lecture 16. p. 145.
(5) Lecture 3. page 53.
(6) Lecture 5. page 45.

„troublée ni par l'adversité, ni par la pros„périté: car rapportant tout à *Vichnou* et à „*Brehm* il sait qu'il sera résumé dans la di„vinité."

Mais, dit M. de Polier, cette doctrine de *Chrisnen* ou du *Geeta* me parait cependant anéantir les obligations morales?

Non; répondit le docteur, elle ne fait qu'en spiritualiser les motifs par les principes ascetiques et mystiques, qui sont les bases des instructions de *Chrisnen* à *Arjoon*; celui-ci croit comme vous apercevoir de la contradiction dans ce point des instructions de son maître; il le prie de lui dire plus clairement si la doctrine purement spirituelle exclut les dogmes pratiques?

„Non, lui répond le divin instituteur, „toutes les deux conduisent au bonheur; il „n'y a que des enfans, qui puisse les sépa„rer; car par la foi en dieu, par l'amour ex„clusif de la divinité, elles ne forment que „la même doctrine." „L'homme doit obser„ver les devoirs imposé au genre humain, „et agir en conséquence de sa nature. L'être „d'un degré supérieur sert d'exemple à ce„lui qui n'a pas atteint la même perfection. „Moi-même *Arjoon* quoique jouissant de la

„puissance suprême, n'ayant dans les trois „régions aucun devoir à remplir, aucun bien „à obtenir, dont je ne sois en possession; tu „me vois cependant vivre dans l'exercisse des „devoirs religieux et moraux; car si je ne „les observais, les hommes s'autorisant de „mon exemple négligeraient leurs obligations, „je serais cause de fausses naissances dans le „monde, et je détournerais le peuple du „droit chemin (1)."

D'après l'idée que vous venez de me donner du système de morale des Bramines on ne peut ce me semble, dit M. de Polier, leur refuser d'avoir surpassé beaucoup d'autres philosophes législateurs, non seulement par la sagesse et la pureté de leurs principes mais encore par l'attention, qu'ils ont mis d'adopter leur système au caractère et à l'esprit national; de le lier étroitement à la constitution religieuse et politique, ainsi qu'aux circonstances locales, en l'appuyant sur des motifs, qui sont à la portée générale. Cependant quelque digne d'éloge que soit cette morale, il me paraît que les fables dogmatiques religieuses, sont remplis de traits d'immoralités attribués a ceux, qui devraient

(1) *Geeta* lecture 3. page 56.

servir d'exemple, et directement opposés aux préceptes religieuses et moraux, ainsi par exemple quelque sévèrement défendue que soit l'incontinence et quoique *Chrisnen* dise à *Arjoon*, qu'il vit dans la pratique des devoirs religieux et moraux, il me paraît très peu scrupuleux dans ses innombrables avantures amoureuses, à observer les préceptes généraux et particuliers sur la chasteté.

Votre remarque est juste, répondit *Ramtchund*, et ce n'est pas *Chrisnen* seul, qui fournit ces exemples; on en voit chés les saints les plus célèbres de leur légende, le *Rischi Durbassa* renommé par sa grande pieté étant aussi vorace, aussi glouton que le fils de *Basdaio* était galant, s'embarrassait fort peu des mortifications et de l'abtinence, d'obligation générale et particulière. Il avait établi son domicile sur la côte orientale de la *Jumna*, non loin de *Brindaban*, au moment, où l'aimable *Chrisnen* partageant son coeur entre cent bergères, trouvaient le moyen de persuader à chacune d'elle, qu'elle était l'unique objet de sa tendresse et de ses soins; mais apprenant l'arrivé de *Durbassa*, pour lequel il avait la confiance, et le respect, qu'on doit à son *Gourou*, il interrompit un moment ses plaisirs; et ordonna aux bergères d'aller rendre leurs hommages à ce

ne, en lui portant les provisions et les raffraichissemens d'usage. Très promptes à obéir à leur bien-aimé, abondamment chargée de tout les comestibles que fournit *Brindaban*; les *Gopias* s'acheminent, arrivent au bord du fleuve, et après une longue attente, ne voyant ni barque, ni pont, sur lequel elles puissent le passer; elles retournent au village instruire *Chrisnen* de l'obstacle, qui s'oppose à sa volonté.

Sans s'étonner de ce petit inconvénient, le *Deiotas*, qui veut que *Durbassa* reçoive les témoignages de son respect, ordonne aux bergères de reprendre le chemin du rivage, de dire à la *Jumna*: „ô fleuve! s'il est vrai, „que *Chrisnen* aye habité avec nous, que tes „eaux immobiles nous refusent le passage, „mais si la chose est fausse, ouvre nous un „chemin que nous puissions te traverser?" à ces mots les *Gopias* étonnées ne douteut point que leur bien-aimé ne plaisante; car mieux instruite que la *Jumna* de leur relations avec lui, elles savent à quoi s'en tenir sur cet article: ainsi elles attendent de nouveaux ordres. Mais le fils de *Basdaio* leur répétant celui, qu'il vient de leur donner, elles obéissent avec la conviction, qu'elle n'obtiendront point le passage; néanmoins à leur grande surprise, à peine ont-elles prononcées la for-

mule, qui leur est prescrite, que la rivière écartant ses ondes, leur ouvre au milieu de son lit, un chemin aussi spacieux, que commode. Elles arrivent chés le *Rischi*, lui rendent leurs hommages, s'acquittent des commissions de *Chrisnen*, présentent les provisions, dont elles sont chargée, et prient *Durbassa* d'ordonner, où elles doivent les déposer. Le *Munys* fait placer autour de lui les vituailles, qu'elles lui apportent, il les contemple avec satisfaction, s'en occupe avec tant d'appétit et d'avidité, qu'il les dévore dans un instant, quoiqu'elles eussent été suffisante à la nourriture de mille personne. Son repas fini, les bergères, qui comptent retourner sans obstacle à *Brindaban*, au moyen de l'évocation que *Chrisnen* leur a donné pour la *Jumna*, prennent congé du *Rischi* se rendent sur le rivage, mais elles ont beau répéter leur formule, elle a perdu sa force, le fleuve n'ouvrant pas de passage, les *Gopias* sont contraintes de retourner chés le *Rischi*, auquel elle conte leur avanture, et l'embarras qu'elles éprouvent; souriant à ce récit, le saint homme dit aux bergères de reprendre leur chemin; lorsque vous serez au bord de la rivière, ajouta-t-il, vous direz: „O *Jumna*, si *Durbassa* n'a rien mangé d'au„jourd'hui, deviens guéable, mais s'il a fait „un repas, refuse-nous le passage que nous

„désirons.“ Si les paroles de *Chrisnen* avait paru une gaieté aux *Gopias*, celles du *Rischi* leur parut une vraye folie; mais leur respect pour ce vénérable *Glouton*, ne leur permettant pas de rien objecter; elles partent très mécontentes, très incrédules sur l'efficacité de son évocation; elles se trompent cependant, la *Jumna* leur laisse à peine le tems de finir, qu'écartant ses eaux, tout comme si le *Rischi* eut été à *Jûn*, elle donne aux favorites de *Chrisnen* la facilité de le rejoindre. Charmé de revoir ses bergères, il les questionne, écoute en riant ce qu'elle lui raconte, et loin de blamer *Durbassa*, d'une gloutonnerie si contraire aux préceptes de sobrieté, il assure les *Gopias*, que le *Rischi* est un saint, qu'il est son *Gourou* ou directeur, et que tel qu'il est lui-même; tel est aussi *Durbassa* (1).

Voilà, dit M. de Polier, une fable bien extravagante! mais comment les Bramines, concilient-t-ils ces traits avec leur morale?

La manière, dont ils expliquent les contradictions qui s'y trouvent, reprit le doc-

(1) Entant que l'un et l'autre sont des émanations de *Vichnou*.

teur, est aussi diverse que le sont les opinions des différentes sectes sur les dogmes mythologiques; ainsi ceux, qui adoptent le système, qu'hormis la divinité tout n'est qu'illusion dans le monde, nient les débauches de *Chrisnen* et l'intempérance de *Durbassa*, qui selon eux n'était qu'apparente.

Quoique ceux, qui croyent à la réalité de l'existence des trois grands *Deiotas* et de leur incarnation n'ayent pas une aussi bonne raison à alléguer; loin d'être embarrassé à justifier la conduite irrégulière de *Chrisnen*, ils tirent le plus grand parti du prodige étonnant de l'union de ce *Deiotas* avec une multitude de femmes, pour prouver sa divinité; car „comment disent-ils un mortel pourrait-„il opérer un miracle pareil à celui de cette „multiplication infinie de corps (1)?" et cet argument eut tant de force sur l'esprit de *Nardman*, lorsque sa curiosité le portant à espionner ce *Deiotas* dans les mille six cents huit palais de ses épouses; il y trouva mille six cents huit *Chrisnen* toujours occupés différamment; que dans l'extase de son ravissement, il tomba à ses pieds; déclarant qu'un tel prodige annonçait une portion de la di-

(1) Chap. IX. de ce vol. page 52.

vinité; or comme celle-ci ne peut être soumise à des loix de convenance, parce que l'imperfection qui les rend nécessaires n'existe pas en elle, comme d'ailleurs les voyes de Dieu sont incompréhensibles à l'homme, il en résulte, que ce qui paraît et serait en effet pour un mortel une conduite très criminelle; ne peut être envisagé sous cet aspect dans la conduite de *Chrisnen*. D'autres admettant la doctrine contemplative, et le spiritualisme conviennent de bonne foi des débauches du fils de *Basdaio*, et de la gloutonnerie du saint *Durbassa*. Mais ils prétendent, que *l'asorption* totale de l'ame dans la divinité, justifient tous les écarts, qu'on peut faire en morale; qu'ainsi ces deux grands personnages ne contrariaient point ces préceptes, parce qu'étant continuellement en esprit et en pensée auprès de l'être suprême, qui semblable au feu purifie tout; leur ame restait chaste et sobre, et que malgré l'action de leur sens il n'enfreignait point les règles prescrites d'abnégation, comme le ferait par une conduite semblable des êtres moins avancés dans la spiritualitée.

Outre ces principes particuliers, à l'une ou à l'autre des sectes, qui divise les Indous, il est encore deux opinions généralement adoptées, dont les Bramines se servent pour

justifier la contradiction de l'immoralité de *Chrisnen* avec sa divinité, ainsi que celle qui existe entre leur système de morale et les traits immoraux attribués par leurs fables aux plus grands de leurs saints.

La première de ces opinions, est, que le motif ou les circonstances, qui décide une action en change la nature, ainsi quelque criminel que soit le mensonge il devient une action louable, si son but est de rendre quelques bons offices, ou de cacher par modestie ou par humilité le bien qu'on peut avoir fait. *Tara*, femme de *Haritchund* sainte du premier ordre, ne manquait point à la morale en niant à son mari les courses nocturnes, qu'elle faisait par dévotion, parce que son humilité était le motif de sa réticence.

Mais ce principe, dit M. de Polier, étendu dans ses conséquences peut aller loin et justifier beaucoup d'écarts.

Aux yeux des hommes, reprit le docteur, mais non à ceux de la divinité, il a même un bon côté: celui de l'indulgence, qu'il inspire, en empêchant de juger et de condamner son prochain sur la simple apparence, puisque Dieu seul connaît les motifs secrets, qui font agir les humains.

La seconde opinion générale, continua le docteur, par laquelle les Bramines concilient les plus fortes contradictions entre leur morale et leur fable religieuse également dogmatiques; c'est le dogme du fatalisme adopté par le système philosophique (1), comme par la mythologie, ainsi que le prouve la fable suivante:

Un sage et pieux *Rischi* se trouvait un jour dans une place solitaire, s'abandonnant à ses méditations et au culte de l'être suprême; lorsqu'un chat, jouant autour de lui, attrappe une jeune souris, prêt à l'emporter, un autre chat survient, et veut la lui enlever; la dispute s'échauffe entre les deux combattans ils s'attaquent, se repoussent et dans leur animosité abandonnant un moment le petit animal, l'objet de leur querelle, la pauvre souris tombe meurtrie et à moitié écrasée aux pieds du *Rischi*. Le saint homme touché de pitié interrompt sa dévotion, relève la souris, mais ne trouvant pas, qu'il vaille la peine d'adresser des prières à l'être suprême pour la conservation d'un aussi chetif animal; il demande à *Brehm* de changer

(1) Le Geeta et l'Hypotadessa entr'autres sont remplis de passage, qui prouve ce dogme.

sa nature en la ranimant, et de l'élever à la dignité de l'espèce humaine, afin qu'elle ne soit plus exposé à la dent du chat; la requête du *Muny* est octroyée, une charmante petite-fille prend la place de la souris, son libérateur enchanté de sa métamorphose l'adopte, l'élève avec la tendresse paternelle; et des quelles est nubile, s'occupant du soin de l'établir il la consulte sur le choix d'un époux.

Aussi difficile, qu'elle est remplie de charme; la fille adoptive du *Muny*, lui demande un mari, dont la beauté, le pouvoir, et la force ne puisse être égalée par aucun être de son espèce; et le saint homme, qui ne voit rien d'aussi beau que la lune et qui croit à sa puissante influence, lui propose ce mariage en lui alléguant toutes les raisons, qu'il croit propres à le faire réussir; mais le modeste *Deiotas* après avoir écouté le *Rischi* le renvoye au soleil, plus beau, plus puissant que lui, qui l'éclipse même quelque fois. Celui-ci reçoit la visite et la demande du *Muny*; sans s'énorgueillir des motifs, qui l'amènent, le soleil lui avoue, que s'il n'est surpassé en beauté par le *Maich* ou nuage, du moins celui-ci est-il infiniment plus puissant que lui; puis qu'il est obligé de se cacher dès que le *Maich* parait. Le *Rischi* con-

traint de se rendre à la force de cet argument, et de sacrifier la beauté à la puissance, va trouver le *Maich*, qui tout aussi modeste que les deux autres *Deiotas* répond au *Rischi*, qu'il n'est pas digne de l'honneur, qu'il lui destine, puis qu'il est sans cesse chassé par le vent. C'est donc à ce *Deiotas* que l'infatigable *Muny* présente le doux espoir de devenir son gendre; mais avec tout aussi peu de succès, parce que quelque présomptueux que soit le vent, quelque puissant qu'il se croye, il est contraint d'avouer, qu'il existe une montagne, nommée *Parbut*, qui résiste toujours à son impetuosité, étonné de ce dernier refus, mais décidé à marier sa fille selon ses désirs, le *Rischi* s'achemine chés le *Deiotas* montagne, lui propose ce mariage, je suis très faché de ne pouvoir accepter, répondit *Parbut*, mais quelque puissant que je sois, je suis forcé de convenir, qu'il existe un être plus puissant que moi, puisque je m'aperçois chaque jour, qu'il ronge et creuse mon terrain; et cet être? demanda le *Rischi*; c'est une souris, répondit la montagne; à ces mots le *Muny* confus, reconnut qu'il avait eu tort en voulant déranger l'ordre établi dans les décrets du destin, et que sa fille née souris, était destinée à la rester jusqu'à une autre existence, déterminée aussi dans les décrets éternels. Il lui ordonna

donc de reprendre sa nature originaire, et elle devint femme de la souris montagnarde.

Je me ressouviens très bien, dit M. de Polier, lorsque le docteur eut fini sa fable, que le dogme du fatalisme est établi dans la mythologie, l'ingénieuse fable que vous venez de citer ne fait que confirmer les indications éparses dans toutes celles que nous avons parcourue, mais en retrouvant le même dogme dans le système moral philosophique et contemplatif, je ne comprends pas comment les Bramines peuvent s'en servir pour justifier l'immoralité qu'on remarque dans les fables, car d'après vos explications j'ai cru que selon la mythologie comme dans le système philosophique l'homme était un agent libre, qui peut se déterminer de lui-même au bien et au mal (1) subjuguer les passions, dont la matière est le principe (2), et qu'il est responsable à l'être suprême de l'usage, qu'il fait de cette liberté (3)?

Oui, répondit le docteur, aussi n'est ce pas, parce qu'il gêne le libre arbitre de l'homme, que les Bramines envisagent le fatalisme

(1) Chap. X. page 121 de ce volume.
(2) Lecture 3. page 49 à 60. Lecture 4. page 76. 77.
(3) Lecture 16. page 117.

comme une excuse à l'immoralité, mais l'un et l'autre de leur système en admettant la liberté de l'homme dans ses actions particulières; établit que la chaîne générale des événemens physiques, moraux et politiques étant déterminée, et fixée de toute éternité par les décrets divins, chaque action morale considerée séparement quelque mauvaise qu'elle soit, quelque contraire qu'elle puisse être aux *Shasters*, peut devenir légitime et bonne par son rapport avec la chaîne générale. Or comme il n'y a que la divinité, ou les saints parvenus à s'identifier en elle, qui connaissent les décrets immuables du destin; cachés et soustraits à l'homme par le *Maya* ou les ténèbres que les passions répandent sur son entendement (1); il s'ensuit que les actions, qui aux yeux humains bornés, parraîssent cruelles, peu droites, criminelles, ne sont attribués dans leurs fables, qu'aux êtres initiés dans les mystères des décrets divins et appellés à travailler à leur accomplissement.

Vous vous souviendrez sans doute, continua *Ramtchund*, de l'horreur, que vous a inspiré le conseil cruel et sanguinaire que *Nardman*, le saint patriarche, donna à

(1) Lecture 17. page 122.

Cans (1) de ne point épargner le premier né de sa soeur *Daioky*, quoique la prédiction, qui lui annonce qu'il périra par la main d'un de ses neveux lui ayc clairement désigné le huitième des enfans de *Basdaio*, et vous vous rappellerez peut-être les raisons subtiles employées par le *Mouy* (2): pour détruire la pitié, qui pendant un moment suspend les craintes, et les fureurs du Tyran.

Oui, répondit M. de Polier, je n'ai point oublié mon indignation contre ce saint personnage; elle n'a cessé que parce que vous m'avez dit que cette action abominable chés tout autre, était bonne chés un saint, un prophète, qui par ses grandes connaissances du passé, du présent, de l'avenir savait que *Cans* était un homme mèchant, vicieux; qu'il avait dans son existence précédente été un de ces *Daints*, qui par des pénitences extraordinaires ayant acquis des pouvoirs, des forces, une longévité, très redoutables à la tranquillité du genre humain: ne pouvait être détruit, à moins que dans son existence actuelle, il ne remplit par quelques crimes capitaux la mesure nécessaire à la punition,

(1) Chap. V. du premier volume. page 409.
(2) Chap. V. page 271.

qu'il devait recevoir de la main de *Vichnou*, incarnée en *Chrisnen*, fils de la soeur de *Cans*.

C'est cela même, reprit le docteur; sous cet aspect le conseil du *Muny* est aussi humain, que vous l'avez cru barbare; car si *Cans* faisant usage de sa liberté avait comme il le pouvait: suivi le mouvement de pitié, qu'il éprouvait, la chaîne générale des événemens était interrompue, sans bénéfice pour lui, puis qu'il se refusait à la lumière et persistait dans son incrédulité (1), mais au grand détriment du genre humain, dont sa mêchanceté le rendait le fleau.

C'est par le même principe que les Bramines justifient le subterfuge employé par *Chrisnen* pour violer le serment solennel, qu'il a fait à *Durdjohn* de ne point combattre pour les *Pandos* (2); le détour, dont il use pour abattre le courage du Rajah *Dronatchery*: en lui faisant annoncer la mort d'un éléphant, qui porte le même nom que son fils unique et chéri (3); le soin qu'il prend d'engager le véridique le scrupuleux *Judister*

(1) Chap. V. ibid.
(2) Chapitre X. page 99. de ce volume.
(3) Chapitre X. page 103. de ce volume.

à tergiverser dans cette occasion, et à répandre du sang pour la première fois de sa vie. Enfin la lâcheté insigne, contraire à toutes les loix des *Schastres*, qu'il suggère et qu'il exige du loyal *Dirtch-daman*: celle de tuer un ennemi sans défense. Ces violations des préceptes sacrés, ainsi que beaucoup d'autres que nous avons remarqués dans les fables, contrarieraient et blesseraient la morale, si elles étaient commises par des hommes. Mais selon les Bramines elles ne sont point criminelles chés des *Deiotas* ou des saints, parce que connaissant les décrets éternels ils concourent et coopèrent à leur exécution.

Vous voyez, ajouta le docteur, en finissant que les Bramines ne manquent pas de raison pour appuyer ou défendre leur système religieux, moral et politique, car celui-ci est étroitement lié aux deux autres. Néanmoins quelque importance, qu'ils y attachent, ils conviennent qu'ils n'ont pu être observé avec exactitude et dans tous leurs points, que pendant le premier âge, parce que le monde et le genre humain éprouve et a éprouvé une dégradation dans les quatre différens âges, qui composent chaque période de leur énorme chronologie.

Ah! dit M. de Pdlier en interrompant le docteur, vous allez enfin me donner une

idée nette de la théorie des quatre âges si ingénieuse et si compliquée.

Oui, répondit *Ramtchund*, nous finirons par là, l'exposition du système mythologique; j'ai différé jusqu'ici d'entrer dans cette matière parce qu'elle est difficile à bien saisir, lorsqu'on est encore étranger aux dogmes de la mythologie et aux opinions des Bramines sur le système de création (1) actuel; car dans leurs idées il a été précédé et sera suivi à l'infini, d'autres systèmes, tous exactement semblables, à celui, qui existe. La somme totale de la durée d'un de ces systèmes (2) est de sept cents et trente billions, soixante treize millions de révolutions périodiques d'années divines, nommées *Tchaukeris*. Chacune de ces révolutions renferme quatre âges; ces quatre âges sont des périodes, dont la fin est toujours accompagnée d'une dégradation ou dégénération physique et morale, amenée par une altération insensible, et progressive, qui lie chaque âge précédent; selon cette théorie, il existe une proportion arithmétique non seulement dans leur décroissement en étendue, mais aussi

(1) Tome I. chap. I. page 162.

(2) Introduction, page 31.

dans la dégradation physique et morale, qu'ils amènent sur la terre.

Selon le calcul arithmetique de leur durée ces quatre âges décroissent dans la proportion suivante.

	années.
Le premier âge ou *Satya-yuc* à	1,728,000
Le second ou *Tiraita-yuc* dure	1,296,000
Le troisième ou *Dwaper-yuc* —	864,000
Enfin le quatrième ou *Cal-yuc*, âge présent	432,000

Ainsi toute la période de son commencement à son renouvellement dure quatre million trois cents vingt mille années.

Le *Satya-yuc*, le premier de ces âges plus long que les trois autres est aussi toujours représenté comme un âge de pureté, d'innocence, chaque chose y est à son plus haut point de perfection; les hommes sont supposé vivre cent mille ans; leur stature est de vingt une coudée de hauteur (1), les femmes, ainsi que les animaux, les plantes et tous les corps célestes ou terrestres sont en proportion de cette mesure.

(1) Ces mesures ne sont pas calculés d'après les nôtres; la coudée, étant dans chaque âge ou *Yuc*, rélative à la taille supposée de l'homme. Note de M. de Polier.

A ces qualités physiques accordées aux êtres prétendus exister dans cette heureuse période, se joignent les qualités religieuses et morales. Les femmes sont de la meilleure espèce que puisse comporter leur nature ; les Bramines entendent parfaitement le sens des *Veds* expliqués par *Birmah* lui-même à *Brehman* leur père : et leur zèle leur dévotion est au plus haut degré. Ainsi la religion bien enseignée est dans toute sa force, chacune de ses pratiques peuvent être observée, et cet état de perfection est en proportion arithméthique au nombre vingt. La vérité, la justice, la charité, la bienveillance universelle règne sur la terre, même parmi le peuple; et les princes sont les pères et les protecteurs de leurs sujets.

D'après ces idées généralement admises, c'est dans cet âge que la mythologie des Indous place ses plus mémorables événemens, c'est au *Satya-yuc* que remonte l'origine des êtres distingués par des pouvoirs et des dons surnaturels et merveilleux; tels que les *Deiotas* subalternes, les *Munys* et *Rischis* d'origine fils de *Birmah*. C'est au commencement de cet âge, qu'elle suppose que *Birmah* créa son fils *Brehman*, chef de la tribu des Bramines et ses trois frères, chefs des trois autres castes primitives, qu'il donna aux

Deiotas, aux hommes, aux animaux les loix sacrées, qu'ils doivent observer. Soit par une suite de ce don, soit par l'influence de cet âge merveilleux, la societé qui y prend naissance n'éprouve point l'ignorance et les besoins des premières societés; Dieu lui-même instruit ses créatures, les *Veds*, qu'il dicte à *Birmah*, renferment toutes les sciences divines et humains; d'ailleurs les hommes distingués par leur mérite ou par leur tribus ont ainsi que les êtres intermédiaires la prérogative de communiquer directement avec les cieux ou *Sourgs*, dans lesquels les *Munys* et *Rischis* d'origine font leur demeure, et ou se rendent ceux de ces saints, qui habitent la terre, lorsqu'ils ont besoin des lumières ou des secours des *Deiotas*. Les *Kättris* ont aussi le même privilège dans cet âge merveilleux. Car *Jujat* premier empereur de l'Inde, appellé par les *Deiotas* pour les gouverner, pendant la mésavanture arrivé à Rajah *Ainder* (1), accepte leur invitation, et fait la course de la terre aux *Sourgs* ou cieux, sans la moindre difficulté.

S'occupant cependant beaucoup moins de l'espèce humaine que des êtres interme-

(1) Chap. V. du I. volume; page 399.

diaires les fables relatives au *Satya-yuc* sont remplies des avantures des saints, d'origines; et des détails des guerres supposées avoir eu lieu entre les *Deiotas*, et les *Daints*. C'est à ces mauvais êtres, qu'elles attribuent le mal physique et moral, qu'éprouve passagèrement la terre, parce qu'étant placée entre la région, qu'habitent ces mauvais génies, et les cieux, qu'ils veulent envahir, elles ressent quelquefois un léger contrecoup de leurs entreprises audacieuses. Mais quoi qu'elle soit roulée comme un tapis, jetée dans les *Patals* par le puissant *Daints Hiranyacachhup* (1) conquise souvent par d'autres *Daints*; l'influence de cet âge fortuné est telle, que *Vichnou* n'a besoin que de petites incarnations momentanées pour remédier à d'aussi légers accidents. La terre elle-même paraît à peine s'en apercevoir; car elle ne se joint pas aux autres *Deiotas* subalternes, lorsque ceux-ci vont implorer le secours de *Vichnou* contre les *Daints*; selon ces mêmes fables, les Rajahs habitant la région terrestres, sont toujours par leur puissance, par leurs richesses à même de remplir la partie du culte divin consistant en sacrifices solennels et en charité; et leur dévotion égalant leurs

(1) Tome I. chap. II. page 263.

moyens, Rajah *Ainder*, auquel il demande sans cesse *Saiam Karam* ou le cheval du sacrifice se verrait souvent au moment d'être dépossédé des *Sourgs*, si *Vichnou* n'arrêtait la célébration du centième *Yuc*.

Aussi scrupuleux observateurs des pénitences que les Rajahs le sont des sacrifices, les *Munys* et *Rischis* d'origine, vu l'immense longévité, dont ils jouissent, et même les hommes, qui vivent cent mille ans, ont la douceur de pouvoir sacrifier les premiers, quelques siècles; les seconds jusqu'à quatre vingt quinze mille ans en pénitences volontaires, avantage dont profitèrent *Soucker* et plusieurs autres célèbres pénitens, dont nous avons vu les histoires.

Telle est l'idée que les fables nous donnent du *Satya-yuc*, cet âge de perfection et de bonheur, le *Tiraita-yuc*, qui lui succède se ressent déja de l'altération, qui s'établit à la fin de chaque âge, et au commencement de celui qui le remplace: ainsi le second âge étant plus court que le premier, la longevité diminue, la vie humaine est bornée à dix mille ans. La stature de l'homme n'a plus que quatorze coudée, les femmes sont moins belles, tous les êtres animés et inanimés dégénèrent en proportion; et il

paraît que peu content détendre cette première dégradation à tous les corps terrestres ils y comprennent aussi les corps célestes; car selon leurs fables, le soleil n'a plus le même éclat (1) que dans le premier âge. La dégénération religieuse commence aussi, la proportion arithmétique en religion est reduite à quinze, les cinq dégrés d'excellence, qu'elle a perdu ont été gagnés par l'incrédulité et l'indévotion.

Conservant néanmoins malgré cette première dégradation des caractères communs à ceux, qui distinguent le *Satya-yuc*, les fables relatives au second âge sont encore tout aussi merveilleuses et presque aussi gigantesques, que celles du premier, on y retrouve les *Munys*, les *Rischis*, habitans des *Sourgs*, voyageant sur la terre (2), l'on y voit les hommes, qui par leurs dévotions ont acquis le titre de saints communiquer comme eux avec le ciel. *Januc* de son vivant va dans le *Baikunt*, il visite les régions, où est le *Nark*, ou purgatoire, *Bayas* et *Soukdaio*, son fils, ont les entrées dans le paradis supérieur de *Vichnou*, ils sont les lecteurs de ce *Deiotas*.

(1) Chap. XII. de ce volume page 245. 246.

(2) Chap. XIII de ce volume page 281.

On voit aussi le même zèle dans l'observation du culte, la seule différence qui se remarque à cet égard ne consiste que dans celle qu'y apporte la diminution de la durée de l'âge et celle de la vie de l'homme, enfin au commencement de ce période la dégradation religieuse et morale est encore si peu sensible chés le genre humain que la première incarnation de *Vichnou* dans le *Tiraita-yuc* est en nain, qu'elle n'a qu'un objet partiel, celui de protéger Rajah *Ainder*, en empêchant Rajah *Bal* de célébrer le centième sacrifice, qu'il avait préparé.

Bien-tôt la dégradation s'augmentant, il s'établit une différence plus marquée entre les deux premiers âges. La fable de *Parasu-Rama* annonce que la méchanceté des *Kättris* égale celle des *Daints*. L'on voit aussi *Birmah* incarné en *Valmick*, dans la tribu des *Tchandal*, se livrant au vol, au meurtre, à tous les crimes des plus grands scélérats; preuve que le peuple commence à se corrompre; les *Daints* profitant des favorables dispositions, qu'ils remarquent prennent un tel ascendant sur la terre, qu'il faut pour les détruire, pour maintenir la religion, et protéger le culte qu'ils persécutent; une incarnation de *Vichnou*, plus complète, plus longue, qu'aucune de celle, qui ont eu lieu

jusqu'à cette époque, c'est celle de *Ramtchund*. Après avoir détruit la plus grande partie des *Daints* relégués à *Lanca* ceux qui restaient sur la terre, les avoir remis à la garde d'*Hassouman*, son ami son lieutenant, qui s'acquitte avec tant de zèle et d'intelligence de cet emploi que ces mauvais génies lui restent soumis (1). Cette incarnation travailla à rétablir l'ordre, la vertu, la justice, la religion, qui avait déja perdu un quart de son excellence. Toujours de mal en pire, la dégénération que produit l'influence du troisième âge, le rend infiniment moins long (2), que les deux premiers, ainsi dans le *Dwaper-yuc*, la longévité est réduite à mille ans, et au lieu de la stature majestueuse de l'homme dans les deux âges précédents, il n'a plus que sept coudées de haut, les femmes ainsi que tous les autres êtres annoncent déja par une dégradation proportionnée à la sienne que la période s'achemine vers son déclin.

Un Rajah vivant dans le *Satya-yuc* avait une fille d'une beauté merveilleuse, et aussi parfaite d'ailleurs que peut l'être une femme, —

(1) Chap. X. de ce vol. page 128. 130.
(2) Il n'a que huit cents et soixante quatre mille années.

Ces pauvres femmes, interrompit M. de Polier, elles sont bien maltraité dans les systêmes des Indous.

Pourquoi? répondit *Ramtchund*, il ne fait que les placer au-dessous de l'homme, d'ailleurs dans la réalité elles sont fort heureuses, et très considérées; quoi qu'il en soit, celle-ci méritait d'être distinguée. Le Rajah en père tendre désirait la marier convenablement à son rang, et à ses grandes qualités. Sachant que les mariages sont tous écrits dans le grand livre de *Birmah*, il se rend au *Birmlok*, où il consulte le *Deiotas* sur cette affaire, si importante pour lui. „Tranquillisez-vous, lui répondit *Birmah*, „le choix de l'époux de votre fille est fait; „et elle sera parfaitement heureuse, et très „bien établie, puisqu'à la fin du troisième „âge elle épousera *Bulbhader*, frère de „*Chrisnen*."

Stupéfait de cette réponse, le Rajah ne doute point que *Birmah* ne se moque de lui, il connaît le calcul des différents âges. De la fin du *Satya-yuc* à la fin de la troisième période le *Dwaper-yuc*, plusieurs millions d'années doivent s'écouler, comment sa fille supportera-t-elle cette longue attente? la patience d'une fille, même d'une fille née dans l'In-

gë d'innocence, pourra-t-elle y suffire! d'ailleurs les charmes de la princesse ne s'altéreront-ils pas? rempli de chagrin, et de sollicitude en faisant ces reflexions: ce tendre père, après avoir considéré sous tous ses points de vue la cruelle réponse de *Birmah*, s'arrête à l'idée que le *Deiotas* trop occupé dans cet instant s'est amusé à le renvoyer par une prédiction, dont l'accomplissement est impossible. Rassuré par cette idée il attend quelques momens, et lorsqu'il croit *Birmah* plus disposé à l'entendre, il lui répète sa question, à laquelle le *Deiotas* répond très sérieusement de la même manière. Le Rajah perdant alors tout espoir d'en tirer autre chose, s'en retourne fort mécontent et très touché du malheur de sa fille, qu'il croit condamnée au célibat. Cherchant dans son esprit toutes les raisons, par lesquelles il pourra la préparer à son triste sort et le lui adoucir, il revient sur la terre; mais en y arrivant, l'étonnement où le jete tout ce qui se présente à ses yeux ne laisse plus d'autres sentimens dans son ame. Tout a changé, ce n'est plus le même séjour qu'il a quitté; il ne retrouve aucun vestige de son immense capitale, il ne reconaît plus ses états, où tout était assortis à la stature du genre humain existant dans le premier âge: au lieu des géans de vingt une coudées, ses sujets, et

ses courtisans, il ne voit que des pigmées de sept coudées de hauteur, tout a diminuée en proportion; aucun de ces petits êtres n'est en état de répondre aux questions, qu'il leur fait, ou de lui rendre compte de ce qu'il appelle un changement, dont eux ne se doutent pas. Enfin après avoir parcouru la terre, dont il étonne les habitans autant, qu'il est frappé lui-même des objets, qu'il rencontre, il commence à comprendre qu'une aussi grande différence entre lui et les êtres, qu'il voit doit être la suite de l'influence d'un nouvel âge, il n'a cependant passé que quelques momens dans la résidence de *Birmlok*, mais se rappellant que deux cents révolutions des quatre âges ne font qu'un jour et qu'une nuit de ce *Deiotas*; il n'est plus surpris que dans le peu d'instant, qu'il avait cru passer chés *Birmah*, il se fut écoulé un si grand nombre d'années humaines, que le *Satya-yuc* avait fini, et qu'un autre âge le remplaça, et ne doutant point, par la nature des changemens, qu'il remarque que l'époque, où il se trouve ne soit celle du troisième âge, il ne songe plus qu'au moyen d'accomplir la prédiction de *Birmah*, en mariant sa fille à *Bulbhader*. Ce mariage déterminé depuis si longtems dans les décrets divins, se fit: et rien n'aurait troublé le bonheur des deux époux, si le frère de *Chris-*

nen avait pu s'accoutumer au contraste aussi frappant qu'humiliant pour lui que présentait la taille majestueuse de sa *Rany*, et la petitesse de la sienne. Toutesfois cette princesse tenant encore au *Satya-yuc* par sa complaisance et sa douceur, elle voulut bien se prêter au désir de son époux, ainsi au moyen d'incantations et de sacrifices propres à opérer ce changement elle se trouva enfin au niveau des autres femmes.

La dégradation religieuse qu'amène le troisième âge aussi sensible que l'est la dégénération physique s'aperçoit même chés les Bramines; négligeant leur devoirs, ils lisent, ils expliquent mal les *Veds*, et la religion perdant encore cinq dégré de son excellence, elle n'est plus en proportion arithmétique, qu'avec le nombre dix. L'irreligion gagnant et étant aussi montée au nombre dix, le mal est égal au bien, et la vérité et l'erreur regnent également sur la terre.

Quoiqu'encore très merveilleuses et très extravagantes, les fables relatives à ce troisième âge s'occupent infiniment plus de la région terrestre que des régions célestes. Elles ne conservent le pouvoir de communiquer avec celle-ci, qu'aux êtres qui le possédaient dans les trois premiers âges, tels

que les *Rischis* d'origine, les *Deiotas* supérieurs et inférieurs, les incarnations de leur grand *Deiotas*, les *Bhagts* ou disciple de *Vichnou*. Du reste dans toutes les fictions de cet âge les *Sourgs* sont fermés aux mortels pendant leur vie; et elles établissent toutes que le mal dans cette troisième période de dégradation est beaucoup plus général sur la terre, qu'il ne l'était dans la seconde: car outre les *Daints* d'origine ces fables nous montrent une foule de mortels, qui par leur vice deviennent *Daints*, et écrasent tellement la région terrestre du poids de leur iniquité, qu'ils la contraignent á implorer elle-même le secours des grands *Deiotas*; ce qu'elle n'avait point fait dans les deux premiers âges. Ses plaintes ainsi que les maux, qu'elle souffre, amènent la plus longue, la plus importante des incarnations de *Vichnou*, celle de *Chrisnen*: dans l'histoire de sa vie liée avec la guerre du *Mahabarat*, on voit le tableau des vices, et des crimes, qu'on suppose être une suite de la dégradation du troisième âge, cependant elle n'a pas encore atteint son plus haut période, puisque parmi beaucoup de mortels irréligieux et vicieux, il en existe encore de très vertueux de très dévots; car si *Durdjohn*, *Cans*, et beaucoup d'autres sont impies, peu charitables, et cruels, *Pand*, sa famille, celle où *Chrisnen* s'incarne, et une

foule d'acteurs introduits dans ces fables, sont observateurs du culte et de toutes les pratiques religieuses et morales. Les sacrifices solennels sont encore usités, quoique moins fréquens en raison de la diminution de puissance des souverains; les pénitences s'observent quoique moins longues vu le décroissement de la longévité, elles sont aussi moins pratiqué comme une dévotion volontaire que comme des expiations de fautes commises. Enfin en rapprochant les fables du *Dwaper-yuc* de celle des deux autres âges, il paraît que quelque mal qu'aye produit sa dégradation la religion, l'humanité, la vertu, ne sont pas encore bannie entièrement de dessus la terre, car lorsque *Judister* chargé de choisir le champ de bataille pour la guerre du *Mahabarat*, ordonna a ses commissaires, de donner la préférence au lieu, dans lequel ils remarqueraient le moins d'humanité et le plus de cruauté parmi les habitans; ils furent obligés de parcourir plusieurs contrées avant de trouver une place, dans laquelle le mal l'emporta sur le bien (1); et quoiqu'on ne puisse nier que le crime, qui décida leur choix ne put être surpassé, dans aucun âge, cette fable suppose cepen-

(1) Chapitre X. page 84. de ce volume.

dant qu'il y avait encore des places, où l'humanité l'emportait sur la cruauté.

Il n'en est pas de même du *Cal-yuc* le quatrième âge, son influence est décidement mauvaise, la dégradation qu'il amène absolument complète; infiniment moins long que les trois périodes précédentes (1), il réduit la vie de l'homme à cent ans, sa taille a trois coudées et demi. Cet être si distingué dans les deux premiers âges par sa beauté, par ses forces n'est plus dans celui-ci qu'un être faible, imparfait. Les femmes n'ayant plus rien, qui compense l'imperfection de leur nature, sont de la plus mauvaise espèce, tous les êtres animés et inanimés, se ressentent de cette dégénération physique, la faiblesse, les maux de toute espèce deviennent l'apanage du genre humain. La mort qui dans les autres âges épargnait la jeunesse, frappe indistinctement dans celui-ci, l'enfant ou le vieillard, et cette barbare ennemie de l'existence, n'épargne plus ni les hommes, ni les animaux.

Aussi complète que l'est la dégénération physique, la dégradation religieuse, morale

(1) Il n'a que quatre cents et trente deux années divines.

et politique produite par l'influence du *Calyuc* a deux époques distincte sous lesquelles il est nécessaire de l'envisager, pour vous donner une idée nette et claire des opinions religieuses et morales de la généralité des Indous. *Paritchet*, successeur des *Pandos*, qui en héritant leur trône avait hérité de leurs vertus, gouvernait l'Inde à la fin du troisième âge; il s'attachait à maintenir la religion, l'humanité, qui se trouvait encore sur la terre, malgré le mêlange de mal, qu'y avait introduit la seconde dégradation. Ne se reposant que sur lui-même du soin de l'administration, il écoutait les plaintes de son peuple, et c'était devant son tribunal que se portait toutes les affaires, qui demandait un jugement suprême, dans lequel la sagesse et la justice de l'empereur paraissaient toujours également.

Un jour que le Rajah assis sur son trône, entouré de sa cour, donnait son audience accoutumée deux hommes se présentent, en demandant justice; la vivacité de leurs débats en entrant dans la salle fixe l'attention des spectateurs, et annonce l'importance de l'affaire pour laquelle ils reclament la décision souveraine. *Caly* l'un des plaideurs avait acquis une maison appartenant à *Nilkai*, en y faisant des reparations il y trouve

un trésor considérable, caché dans différentes parties de l'édifice, courant aussi-tôt chés l'ancien proprietaire, il lui annonce avec empressement cette heureuse découverte; en le priant d'envoyer sur le champ prendre ces richesses, puis qu'elles lui appartiennent et ne peuvent être comprise dans la vente de sa maison étant infiniment plus considérable que le prix, qu'il en avait reçu. Très surpris de ce qu'il apprend, *Nilkai* répond que ce trésor ne lui appartient pas; qu'il est de droit la proprieté de *Caly*: „vous sentez bien „lui dit-il, que je n'aurais pas vendu ma „maison, si j'avais su qu'elle récélait un tré„sor; mais une fois vendue sans restriction, „je n'ai plus aucun droit à ce qui s'y trouve, „ainsi le trésor est à vous, auquel le sort „l'a fait découvrir."

Ce singulier différent était devenu si vif, par la droiture et l'honnêteté des deux parties, que ne pouvant le terminer, ils venaient conjurer le Rajah d'y mettre fin en acceptant ces richesses objet de leur contestation; votre majesté, lui dirent-ils, en qualité de souverain à un droit réel à ce trésor, nous la supplions de le prendre; car nous reconnaissons l'un et l'autre, qu'il ne nous appartient pas. Tout aussi peu avide que l'étaient *Caly* et *Nilkai*, *Peritched* en les re-

merciant de leur offre les assura, qu'il ne pouvait dans aucun sens s'approprier cette somme; mais voyant que son refus allait recommencer leur dispute, il les appointa pour le lendemain en leur disant, qu'il penserait au moyen de les mettre d'accord. Tranquillisé par cet espoir ils s'en vont. A peine ont-ils quitté la salle, que le *Cal-yuc* entrant sous la forme d'une mouche, insecte inconnu dans les premiers âges fut se poser sur la tête du Rajah; aussi-tôt ce prince éprouve un vif regret d'avoir si impolitiquement méconnu les droits de la souveraineté; mais il est tems encore de réparer sa faute: il ordonne qu'on rappelle les deux honnêtes plaideurs, ils arrivent; leur querelle est plus vive, plus animée qu'elle ne l'était; cependant elle a changé de nature, tous deux prétendent au trésor, que le Rajah demande aussi. Chacun allègue les raisons les plus spécieuses, et l'auditoire embarrassé ne prévoit pas où conduiront ces nouveaux débats; lorsque *Parit ched* qui conservait encore assés de jugement, pour s'étonner d'un changement aussi subit dans la manière de penser de ces deux hommes et dans le sentiment qu'il éprouvait lui-même; fait assembler les Bramines, les consulte, et apprend d'eux que le changement, qui le surprend est l'effet de l'influence du *Cal-yuc*, qui vient de faire son apparition

sur la terre, et va succéder au troisième âge prêt à s'écouler. „Ce qui vient de se „passer au sujet du trésor, ajoute les Brami„nes, instruit votre majesté de la façon de „penser et d'agir, qu'on aura dans cette mal„heureuse période."

Cette réponse loin de tranquilliser le Rajah augmente sa peine, jugeant de l'avenir parce qu'il a éprouvé pendant l'instant, où la perfide mouche reposait sur sa tête, il conjure les Bramines de l'aider de leurs conseils pour retarder du moins dans ses états, l'influence cruelle de cet âge infortuné. Touché de la douleur de ce vertueux prince, les Bramines lui disent, que le *Dwaper-yuc* n'étant pas tout-à-fait terminé, il peut encore célébrer un sacrifice solennel, acte de dévotion, qui retarderait de quelque tems l'influence générale du *Cal-yuc*.

Sans perdre un moment *Paritchet* ordonne les préparatifs de ce grand sacrifice, mais il demandait du tems; et pendant cet intervalle, *Cal-yuc* parcourait la terre, profitait du mélange de bien et de mal déja introduit par la dégradation du troisième âge, et travaillait à hâter les progrès de celle qu'il veut amener.

Devenu homme, de mouche, qu'il était, il voit un jour un soldat voyageur, traversant une vaste pleine; mourant de chaleur, de soif, il cherche de l'eau sans pouvoir en trouver et se plaignant à *Cal-yuc* qui s'approche de lui, il le conjure de lui procurer les moyens d'étancher sa soif. „Vous voilà „bien embarrassé, lui répond l'inconnu, ne „voyez-vous donc pas à côté de nous ce „champ de melons, dans lequel ils abondent, „vous pouvez-vous y raffraichir à votre aise.“ Oui, s'ils étaient à moi, répond l'honnête „soldat, mais je n'en connais pas-même le „proprietaire,“ „eh! cela vous arrête,“ reprend *Cal-yuc* en se moquant de lui; „allez vous êtes un imbécile! la propriété d'autrui n'est qu'une chimère, du moment, qu'elle nous convient, dans le besoin que vous „éprouvé, il n'y a aucun mal à prendre quelques melons au possesseur de ce champ.“ Quelqu'étonné que fut le voyageur de ces nouveaux principes, la soif le presse, il se laisse persuader, mais n'étant pas assés éclairé sur les droits de l'homme pour comprendre toute l'étendue de ce beau système, il met à la place du melon, qu'il cueille, l'argent qu'il peut valoir; se trouvant remis par le suc raffraichissant de ce fruit, il en cueille encore sept, laissant leur payement sur le terrain, qu'ils occupaient. Après quoi con-

tinuant sa route, il arrive dans une ville, où il comptait passer la nuit; il ne faisait que d'y entrer, tout-à-coup on l'arrête; un homme, qui lui est inconnu, crie au meurtrier, le montre au peuple, qui se rassemble, l'accuse d'avoir tué ces sept enfans. Traduit devant le juge, l'accusateur du soldat prétend que les têtes de ses enfans chéris se trouveront dans la robe du voyageur; celui-ci sûr de son innocence, se laisse examiner sans crainte. Mais qu'elle n'est pas sa surprise, son effroi! en voyant que les sept melons sont transformé en têtes d'enfans. Interdit à cet affreux aspect, le soldat par son silence laisse les spectateurs convaincus du crime, qu'on lui impute; il est condamné, et se prépare à la mort. Tout-à-coup *Cal-yuc* auteur de ce tour perfide se présente à ses yeux sous la même figure, qu'il avait vue dans le champ au melon; lui reprochant alors son peu de defférence à ces avis, et raillant sur ces scrupules, il lui apprend, qu'il est le *Deiotas Cal-yuc*, que son regne s'approche, que par son influence toutes les idées vont changer, que ce qu'on appellait justice, vertus ne sont plus que des chimères, que les actions suites de ces principes, sont blâmables et folles, „vous l'éprouvez," ajoute-t-il, „car si vous m'eussiez obéi, si „vous aviez suivi mes conseils, volé les me-

„lons, devasté le champ, vous auriez agi comme le feront mes dévots et zèlez servi„teurs, et il ne vous serait rien arrivé puis„que vous voyez avec quel art je sais changer le bien en mal, et le mal en bien."

Mieux disposé par l'état, où il se trouvait à profiter des sublimes lumières que lui donnait *Cal-yuc*, le soldat n'écoutant plus que le désir d'échapper au danger, qu'il courait, tombe aux pieds du *Deiotas*, implore son pardon ; s'engage par serment à suivre à l'avenir la doctrine aussi aisée que profitable, qu'il lui enseigne; *enfin il paraît si* répentant que *Cal-yuc* convaincu, qu'il s'est acquis un sujet fidèle, lui accorde sa grace, cependant ne voulant pas encore lever publiquement le masque, il paraît devant le juge sous la forme de l'accusateur du soldat, et faignant les vertus que l'on pratique encore, il se désiste de son accusation en disant qu'il pardonne au meurtrier ; dont la mort ne lui rendrait pas ses enfans.

Toujours inquiet de la nouvelle, que lui ont appris les Bramines; *Paritchet* s'informe avec soin des démarches de l'ennemi, qu'il redoute avec tant de raison. Bien-tôt il apprend que son influence s'accroissant chaque jour les trois autres âges sont obligés

de lui renvoyer ceux, qui voudraient encore vivre sous leur empire.

Narada avait prêté une somme de dix mille pièces d'or à son voisin *Kalpa*. Le tems fixé pour le remboursement venait de s'écouler, il lui redemande la somme, mais il n'a ni témoins, ni hypotèque, le débiteur infidèle profitant de ces circonstances, et convaincu, qu'il peut sans risque nier la dette, refuse de la payer. Alors son créancier, qui n'a d'autres moyens de l'attaquer que sa parole le cite devant le juge, espérant qu'il n'osera soutenir son désaveu dans le sanctuaire de la justice, si respectable pendant les trois premiers âges.

Kalpa, qui se ressent déja de la dégradation de celui, où nous sommes, loin d'être intimidé en paraissant devant cet auguste tribunal, persiste à nier, qu'il ait reçu la somme avec autant d'audace et d'effronterie que *Narada* met de fermeté à soutenir l'assertion contraire; tous deux cependant n'ayant aucune preuve à donner de ce qu'ils avancent, les juges fort embarrassé à décider la question, les engagent à s'en remettre au sort; l'on convient que le premier des deux, qui dans l'espace de sept jours éprouverait un revers, serait regardé comme coupable

de vouloir s'approprier le bien de l'autre. Ce compromis arrêté en présence des juges, les parties se séparent. Trois jours après *Narada* perd son fils unique; inconsolable de cet événement, qui en le privant d'un enfant chéri, lui ôte sa réputation, il ne veut point survivre à son malheur, dans son désespoir il est prêt à se jeter dans la *Jumna*, mais il se sent arrêter par deux hommes. Effrayés du crime, qu'il va commettre, ils essayent de le rappeller à lui-même de le consoler de son infortune, non, s'écrie le malheureux, vos soins sont inutiles, je suis deshonoré, j'ai perdu le bonheur, je n'ai d'autre parti à prendre que de terminer ma vie. Faignant d'entrer dans ses raisons, ses consolateurs lui disent, qu'il doit au moins attendre si le Rajah *Satya-yuc*, qu'ils voyent dans le lointain ne peut pas remédier à son infortune, frappé de cette idée, *Narada* sent l'espoir renaître dans son ame, il suit leur conseil, et demande justice au *Deiotas*, qui passe avec son cortège; je n'ai plus de pouvoir, lui répond *Satya-yuc*, mon règne est fini, adressez-vous à mon frère *Treita-yuc*, celui-ci passant aussi, renvoye *Narada* à son successeur le *Duaper-yuc*: et celui-ci lui déclare que son influence tirant à sa fin, il faut qu'il s'adresse à *Cal-yuc* son frère cadet, dont le règne va commencer.

Renvoyé ainsi par les trois autres âges, *Narada* appercevant le quatrième va au-devant de lui, lui conte ses malheurs et lui demande justice; vous êtes seul l'artisan de vos peines, lui répond le *Deiotas*, „pourquoi conservez-vous la manière d'agir usitée chés mes prédécesseurs, au moment où leur régne est fini, ou prêt à finir. Cette confiance en affaire introduite dans les trois premiers âges est une imprudence folle dans celui-ci, et votre conduite très condamnable. Plus sage que vous, votre débiteur s'est conformé à l'influence du tems, il ne pouvait que gagner en niant d'avoir reçu la somme si légèrement prêtée sans aucune sûreté. Néanmoins puisque vous recourez à moi, rien n'est encore désesperé, j'ai des moyens pour tout; paraissés devant les juges, dites-leur qu'en effet vous avez porté une fausse accusation contre *Kalpa*, puisqu'au lieu de dix mille pièces d'or, vous lui en aviez prêté vingt mille, ce que l'examen de vos comptes vous avait prouvé; ajoutez que vous n'êtes point surpris par conséquent du malheur que vous aviez éprouvé en punition de votre erreur, et déclarés en même tems que vous êtes convaincu, que si votre dernière accusation n'est pas juste, votre fils restera au nombre des morts, mais que si elle est vraye, il vous sera rendu plein de vie et de santé.“

Enchanté des conseils lumineux que lui donne son protecteur, le créancier de *Kalpa* court les exécuter, les juges acceptent la nouvelle épreuve, qu'il leur propose, *Kalpa* y consent avec joie, ne doutant pas, qu'elle ne lui assure en la doublant la somme, qu'il veut s'approprier, mais à peine a-t-il consenti à cet arrangement, que le fils de *Narada*, ressuscité par *Cal-yuc* se présente devant le tribunal, et *Kalpa*, condamné à payer son créancier, devint encore l'objet des railleries de tout le public.

A ce récit et sur plusieurs autres faits semblables, *Paritchet* saisi d'indignation sent redoubler l'effroi que lui inspire l'arrivée du *Cal-yuc*; ainsi accellerant les préparatifs du sacrifice propitiatoire, et solennel du cheval, il le célèbre avec tant de zèle, et de dévotion: que les *Deiotas* exaucant ses voeux, il arrête par une grande victoire, qu'il remporte sur l'ennemi cruel du genre humain, les progrès trop rapides, qu'il commençait à faire dans le monde, soumis, enchaîné: il fut tellement contrarié dans ses projets, que ne pouvant supporter cet état humiliant, il s'adressa à *Paritchet* lui-même. Connaissant la justice de ce prince, il lui représenta les droits réels, qu'il avait de régner sur la terre, pendant l'espace de tems, qui s'écoulera

du *Dwaper-yuc* à la fin de la période des quatre âges. „Cependant, ajoute-t-il „en considération de votre race, je consens „à ne point étendre mon influence sur tout „votre empire; mais abandonnez-moi du „moins quelques places, sur lesquelles je „puisse dominer sans contradiction." L'empereur ayant consenti à cette demande, les deux princes conclurent un traité, par lequel *Cal-yuc* s'engagea à se contenter des quatre places que *Paritchet* lui permit de choisir, et il se mit aussi-tôt en possession; des mauvais lieux, des tavernes, des repaires de voleurs, des maisons de jeu. Tout ceux, qui habitaient ces lieux abominables devinrent ses sujets; tandis que *Paritchet* gouvernant l'Inde y maintenait la justice et la vertu. Ce digne prince s'oubliant cependant lui-meme, commit une faute, qui lui couta la vie.

Revenant un jour de la chasse excessivement altéré, il rencontre un *Rischi* si absorbé dans sa contemplation, qu'il n'entend point l'empereur, qui lui demande un peu d'eau pour étancher sa soif; irrité du silence que garde le saint homme, *Paritchet* après avoir répété plusieurs fois sa demande: ramassant avec colère un serpent mort, qu'il trouve près de là, le met au cou du *Rischi* et s'en va.

Peu d'instans après son départ, le fils du *Rischi* arrive; saisi d'indignation en voyant son père aussi mal décoré, il n'écoute que son amour filial, maudit l'auteur inconnu de cet outrage, et le condamne à mourir de la morsure d'un serpent. Reveillé de sa contemplation, le *Muny* réprimande son fils de sa promptitude, lui dit qu'il a commis une grande faute, en maudisant le meilleur des souverains de la terre, qui par son exemple y faisait refleurir la justice et la vertu prêtes à la quitter. Ne se bornant pas à ces reproches, il exige que son fils retracte la malédiction, qu'il a prononcée; mais cela n'est plus en son pouvoir. Alors le *Rischi* consterné court chés *Paritchet* l'avertir des funestes suites de sa vivacité. Ce prince déja répentant de l'aveugle colere, dont sa mort sera la punition, reçoit son arrêt sans vouloir se venger en maudissant à son tour le fils du *Rischi*; il remercie le saint homme et se prépare à sa fin par beaucoup d'actions méritoires, puis il installe son fils *Jammage* sur le trône, et meurt au bout de soixante ans de regne.

Malgré les adoucissemens apportés par le traité conclu entre *Paritchet* et *Cal-yuc* pour reculer les maux que cet âge produit; et quoique les fables supposent, qu'il a les

yeux fermés pendant sa première période. Elles donnent une idée terrible de la corruption et de la dégradation morale et religieuse, qu'il a déja introduit dans le monde. Ainsi que de celle qu'il introduira lorsqu'il sera le maître d'exercer librement toute son influence.

Qu'est ce qui l'entrave encore? demanda M. de Polier.

L'incarnation de *Bhoud*, répondit le docteur, la neuvième des incarnations de *Vichnou*, ou la continuation de celle de *Chrisnen*, rendue imparfaite par la curiosité des *Joguis* (1). Nous avons vu qu'elle doit durer dix mille ans, que tant qu'elle est sur la terre elle arrête un peu les effets de la méchanceté du *Cal-yuc*, qui n'exercera son tyrannique empire dans toute sa violence, qu'au moment, où cette incarnation finira. Cependant quoique cet âge abominable n'en soit encore qu'à sa première période, celle où nous sommes à présent; il a déja réduit la religion à si peu de chose qu'elle n'a plus que cinq dégrés, tandis que l'irréligion en a déja quinze; dès le commencement de ce *Yuc*

(1) Chap. XI. de ce volume, page 164.

les sacrifices solennels, ne sont plus célébrés; car *Puritchet* ne put offrir celui qui devait arrêter les progrès de la dégradation, que parce qu'on était encore dans le troisième âge. Après la mort de *Paritchet*, *Bayas* le *Muny*, grand'oncle des *Pandos* (1) s'intéressant à leur descendant; craignant l'influence qu'aurait le *Cal-yuc* sur *Jammage*; vint lui-même au commencement de son règne l'avertir que dans cet âge pervers les grands sacrifices étaient défendus, et lui tracer la conduite, qu'il devait tenir au cas, qu'il lui prit fantaisie malgré cette défense d'en célébrer un.

„Il paraîtra," dit-il, „dans peu de tems „aux environs *d'Hastnapour*, une cavale d'u„ne si grande beauté, qu'elle sera l'objet de „l'admiration générale, vous serez tenté de „la voir," ajouta le *Muny*, „mais si vous cé„dez à votre curiosité, je vous conjure mon „fils de vous contenter de sa vue, mais de „ne pas l'acheter. Si comme je le prévois „avec peine, vous la voyez, qu'allant plus „loin encore vous en fassiez l'acquisition; „du moins évités les choses que je vais vous „détailler; ainsi, gardez-vous de monter sur

(1) Tome I. chap. VII. page 529.

„cet animal. Si malgré cet avis vous vous „en servez de monture, ne vous éloi„gnez point avec elle d'une trop grande dis„tance de la ville: n'allez point du côté du „nord, ne quittez pas votre camp, ni votre „suite, ne descendez pas près d'un reservoir „d'eau entouré de jeunes arbres; et gardez„vous surtout de vous y endormir. Je crains „beaucoup," ajouta le prophète en s'inter„rompant, „que mes avis ne soient inutiles, „mais je les dois à l'intérêt que m'inspire „votre race et vous-même, vous m'encoura„gez aussi par l'accueil obligeant que vous „m'avez fait, et le respect que vous me té„moignez; ainsi pour votre propre intérêt „écoutés-moi jusqu'au bout. Il doit naître „un cheval de cette jument, parfaitement „ressemblant à *Saiam Karam*, ce cheval de „Rajah *Ainder* employé dans les premiers „âges aux sacrifices solennels et propitiatoi„res. Cette circonstance vous inspirera peut„être le désir de célébrer un de ses sacrifi„ces, mais gardez-vous en bien, car ce se„rait une action contraire aux loix divines, „qui défendent cette pratique du culte pen„dant le *Cal-yuc*. N'allez pas vous imagi„ner que parce que vos ancêtres l'observaient „vous deviez suivre leur exemple à cet égard. „Les tems ont changés; ces grands sacrifices „sont défendus dans l'âge de perversité, qui

„va regner sur la terre. Si cependant vous „violez encore ce point de mes instructions, „je vous en conjure mon fils n'allez pas plus „loin, et au cas que les Bramines, qui des„servent le culte se rendissent coupables de „quelque indécence, gardez-vous pour votre „interêt de les punir de mort."

Très attentif au discours du *Muny*, *Jamnage* promettait à chaque nouveau point, la fidélité la plus stricte de leur observation et quoique *Bayas* s'aperçut bien que l'empereur se ressentait déja de la dégradation de l'âge, qu'il n'avait pas une grande confiance dans ses directions; content néanmoins de la docilité apparente, avec laquelle il les avait reçue, il le quitta amicalement et ne reparaissant plus sur la terre depuis ce moment, il se retira dans les *Sourgs*, qu'il habite avec ses confrères les *Rischis*, ou *Munys* d'origine, supposés par les fables abandonner les régions terrestres pendant le *Cal-yuc*, à cause de la méchanceté et de la corruption de cet âge.

Peu de tems après le départ de *Bayas*, toutes ses prédictions s'accomplirent; le Rajah viola l'une après l'autre, toutes les règles que le *Muny* lui avait prescrite. Un cheval profitant de l'instant, où *Jamnage*

ayant quitté sa monture, dormait auprès du reservoir, qu'il aurait du éviter, ce cheval couvrit la cavale, puis disparut aussi-tôt; l'empereur reveillé, remontant sa jument, revient à *Hastnapour*, ignorant l'avanture, qu'elle avait eue. Il apprend cependant, qu'elle a pouliné, que ce poulain devenu cheval, joint à la couleur blanche, aux oreilles noire de *Saiam-Karam*, l'attribut qu'à cet animal céleste de pouvoir marcher sur l'eau sans se mouiller les pieds. Quoiqu'averti de ce phénomène par le prophète, *Jamnage* déja fortement influencé par l'âge, n'ayant plus qu'une fausse dévotion, croyant davantage à ces propres lumières qu'à l'avis d'un homme inspiré; ne doute pas que cette ressemblance ne l'invite à célébrer un grand sacrifice, bien moins difficile que dans les autres âges, puisque la victime et déja sur la terre. Les préparatifs se font, le jour fixé pour la solennité arrive, le Rajah et sa *Rany* sont assis sur leur trône derrière un rideau, leur vêtemens liez l'un à l'autre selon l'usage par un cordon de coton mêlangé de fil rouge et jaune, ils observent les rites que leur prescrivent les Bramines. Tout-à-coup le vent soulevant le rideau du côté de la *Rany* laisse cette princesse exposée aux regards de quelques ministres du culte, qui moins dévots que ne l'était leur caste dans

les autres âges, ne purent s'empêcher de sourire de ce léger accident. Indigné de ce procedé si contraire à la gravité convenable dans ces saintes occasions, ou peut-être fâchée d'avoir été vue dans un moment pareil; la femme du Rajah lui demande, quel espèce de gens, il a donc rassemblé pour cette solennité, „car je ne puis, dit-elle, supposer que de vrais Bramines se fussent conduits avec cette indécence ?“ Aussi piqué de ce reproche que son épouse l'est de ce qui vient de se passer, l'empereur se retire avec elle, sans achever l'auguste cérémonie; et en ordonnant à ses gardes de mettre à l'instant à mort les insolents, dont le sourire interrompt le sacrifice. Ce chatiment cruel exécuté, la caste des Bramines indignée, députe les plus révérés d'entr'eux pour reprocher au Rajah le crime atroce, qu'il vient de commettre; mais loin de rentrer en lui-même, plus irrité encore de leur représentation, il fait massacrer les députés de ce corps respectable.

Cette fable ainsi que celle qui annoncent l'entré du *Cal-yuc* prouve, continua le docteur, l'opinion que se forme la mythologie de l'influence malheureuse de cet âge pervers dans lesquels les dégénérations physiques, morales, politiques, commencées par

le second et troisième âge sont déja si prononcées dans le commencement de celui-ci, que l'irréligion, l'injustice, la cruauté, le mensonge prévalent sur les vertus contraires, que la corruption s'étendant sur toutes les classes, les princes sont des tyrans, les Bramines remplissent avec legèreté, indévotion leurs augustes fonctions; très peu d'entr'eux sont capables de comprendre parfaitement le samscrit de leurs livres sacrés les *Veds*, qu'enfin le peuple en général, n'a plus ni droiture, ni loyauté. Ne s'occupant uniquement que de la terre; les fables rélatives à cet âge sont d'un genre infiniment moins merveilleux que celles des trois premiers. Nous avons déja vu, qu'elles ferment la communication supposée exister entre la terre et les cieux dans les âges précédents; qu'elles établissent que les *Munys* et les *Rischis*, abandonnent la région terrestre pendant tout le *Cal-yuc*, qu'elles défendent ces grands sacrifices, dont la victime ressuscitait chaque fois. Selon ces mêmes fables, quoique les pratiques extérieures de la religion subsistent encore dans la première époque du *Cal-yuc*; elle a si peu de pouvoir sur les hommes, qu'elle est réduite presqu'à rien, d'ailleurs par une suite de la dégénération physique en longévité, les pénitences sont moins longues, moins efficaces; elles n'ac-

quièrent plus aux mortels les pouvoirs surnaturels et merveilleux, auquel les fables des autres âges supposent, qu'ils pouvaient atteindre dans les trois premiers *Yucs*, aux moyens de ces pénitences.

Odounath, disciple de *Goruknath*, le chef des *Sidhs*, mortels, qui dans les premiers âges avaient le pouvoir de se transporter partout en un instant, de se transformer à leur gré, de faire de l'or au moyen d'incantations particulières, enfin de foudroyer de leur regard ceux, qui les avaient offencé. *Oudounath* eut la curiosité de faire une course sur la terre pendant le *Cal-yuc*, ayant obtenu de son chef la permission qu'il désirait, il descendit sur la région terrestre, après avoir visité les lieux saints, la réputation de *Cabir* l'attirant à *Bénârés* il arrive dans cette ville, y observe les ablutions prescrites, et se sentant fatigué, il se couche sous un arbre pour se reposer. Au moment où il allait s'abandonner au sommeil un oiseau perché sur l'arbre laisse tomber sa fiente sur le *Sidh*, lequel irrité de cet audace entre dans une si furieuse colère, que fixant avec fureur ses yeux sur l'innocent animal, son regard le reduisit en cendre. Reveillé par ce bel exploit, *Odounath* s'informe de la demeure de *Cabir*, qu'il est curieux de

connaître pour juger par lui-même, s'il mérite la grande réputation qu'il a. Déguisé en faquir le *Sidh* se rend chés le *Bhagt*, c'était l'heure de sa méridienne, il dormait, par son ordre sa femme lui massait les pieds; occupée de ce soin elle reçoit cordialement l'étranger, mais lorsqu'il lui demande l'aumône, elle le supplie d'attendre un moment, ne pouvant interrompre son occupation: ou de revenir lorsque *Cabir* sera reveillé. Cette proposition choque le *Sidh*, impatient et fougueux il trouve qu'on peut troubler le sommeil du saint, lorsqu'il s'agit de recevoir un homme comme lui. Mais cette seule idée fait frémir la douce et tendre *Loid*, vous vous souvenez peut-être quel est le modèle des femmes; rien ne peut l'engager à interrompre le repos de son mari, ni les soins, qu'elle lui rend; elle conjure donc *Odounath* de se tranquilliser; mais furieux de sa résistance, il la menace d'user du pouvoir, qu'il a et de reduire en cendre elle et son mari.

Sans s'effrayer de cette menace, *Loid* l'assure qu'elle préfère tout à l'idée de déplaire à son époux; d'ailleurs, ajoute-t-elle, en souriant, nous ne sommes pas des oiseaux pour que vous puissiez nous réduire en cendres. Frappé d'étonnement de cette réponse, qui lui rappelle son avanture du

matin: le *Sidh* voit que *Loid* participe à la prérogative que la foi en l'être suprême, donne au *Bhagt*, de connaître les choses les plus cachées; cette observation le pénétrant de respect pour cette sainte femme, il change aussi-tôt de ton, et de manière, lui avoue qu'il n'est point un faquir mandiant, qu'il n'a pris ce déguisement que pour s'introduire chés eux, ayant le plus grand désir de connaître et de converser avec le célèbre *Cabir*. Celui-ci cependant se reveille, alors *Odounath* lui répète ce qu'il vient de dire à *Loid*, en ajoutant que pour n'être point interrompu il voudrait que le *Bhagt* fit avec lui une promenade hors de la ville. *Cabir* ayant accepté cette proposition, ils s'acheminent, arrivés aux bords du gange, le *Sidh* propose de le passer, prend son essor, se trouve au même instant sur l'autre rive; tandis que *Cabir*, qui n'a pas les mêmes pouvoirs, va tranquillement au Bacq le plus voisin, paye la légère rétribution qu'on demande, et se fait passer à l'autre bord. Rejoignant alors le *Sidh*, il le trouve fort étonné, qu'il ne l'ait pas suivi, „à quoi vous êtes vous donc „arrêté?" lui dit-il; „vous m'avez fait attendre „bien longtems;" j'ai été obligé, lui répondit le *Bhagt*, de chercher le Bacq, qui m'a passé ici. Comment! s'écrie *Odounath*, vous n'auriez pas le pouvoir de passer la rivière

sans ce secours? non surement reprit *Cabir*, si vous savez un autre moyen, vous m'obligerez de me l'enseigner, „vous l'enseigner!" s'écria le *Sidh* en riant; „comme vous en „parlez, on dirait que cela s'apprend, il n'en „est rien, on n'acquiert ce pouvoir qu'à force de pénitences, ce qui n'est pas chose facile, pour vous le prouver sachés que le „privilège que j'ai de me transporter en un „clin d'oeil partout où je veux, m'a couté „mille années de pénitence, or comment „voudriez-vous que dans le *Cal-yuc*, où „vous ne vivez que cent ans, on put parvenir à un tel avantage? vous voyez bien que „vous devez y renoncer." „J'en suis convaincu," répondit le *Bhagt*, „mais dites„moi, s'il vous plait, si c'est là tout ce qu'une aussi longue pénitence vous a procuré?" „Oh non! reprit *Odounath*, „je puis encore „me rendre invisible, me transformer comme il me plait, vous souriez, je crois! il „me paraît néanmoins que vous ne devriez „pas mépriser de tels avantages." „Je vous „avoue," répondit *Cabir* en souriant, „que „je ne puis estimer beaucoup le premier, „puisque pour un prix très modique j'ai passé la rivière aussi bien que vous. Quant „aux deux autres," ajouta le saint, „malgré „mon respect pour vous, je ne puis m'empêcher de vous observer que vous les pos-

sèdés en commun avec ces esprits, nommés *Praits* ou *Bhoots* (1).

De quelle nature sont ces esprits? demanda M. de Polier en interrompant le docteur.

Selon les fables, répondit celui-ci, et dans l'opinion vulgaire généralement établie, tous ceux qui meurent de la morsure d'un serpent, de la dent d'un tygre, ou d'autres animaux féroces, ceux qui périssent par quelqu'accident extraordinaire tel que la chûte d'une maison, ou par l'eau et le feu, les femmes, qui meurent quarante jours après leurs couches, les criminels qu'on exécute; en un mot tous ceux, qui meurent de mort violente (2), ne passant point par la métempsicose deviennent *Prait*, c'est-à-dire esprits lutins, errans le même nombre d'années que les corps, qu'ils animaient auraient encore vécu, sans l'accident, qui leur est arrivé. Ces esprits sont très malheureux, ils sont supposés habiter les lieux les plus malpropres, se nourrir d'excrémens, se désalté-

(1) Praits en samscrits, Bhroot dans le dialecte vulgaire.

(2) Exceptés les guerriers tués dans une bataille ou les femmes, qui se brûlent volontairement.

rer d'urine: on les croit malins, portés à faire des niches à l'homme, lorsque celui-ci se trouve dans les lieux, où ces esprits séjournent; si quelqu'un meurt sous leur influence soit homme, soit femme, il devient *Prait* lui-même, cependant quoique par leur invisibilité il puisse jouer beaucoup de tours au genre humain, ils n'ont pas la puissance de leur faire aucun mal réel.

Cabir comparant les avantages, dont se vantait *Odounath*, à ceux que possèdent ces esprits lutins, ajouta, qu'il n'avait pas lieu de s'en glorifier. „Vous êtes diffi„cile," lui répondit le *Sidh*, „mais enfin „puisque vous mettez si peu de valeur à ces „dons, faites-moi connaître, je vous en prie „ce que vous leur préférez?" le culte de l'être suprême invisible est bien autrement important lui dit *Cabir*, „car tout procède, et vient de lui." Ne pouvant contester cette vérité, le *Sidh* en convint, mais tenant beaucoup au dons surnaturels, qu'il possédait, désirant prouver à *Cabir* la grande utilité de ses pouvoirs, et reconnaître en même tems la bonne reception du *Bhagt*, prêt à prendre congé de lui, il tire de sa ceinture le *Parus* ou pierre philosophale, et la donnant au saint il l'assure, qu'avec ce secours, il n'aura plus à redouter la pauvreté, qui

l'entoure, puisqu'elle change en or tout ce qu'elle touche. Quoique *Cabir* connut les proprietés de cette pierre, en la prenant des mains *d'Odounath*, sans lui répondre, il la jete dans l'eau, avant que le *Sidh* vivement offencé de cette marque de mépris, puisse s'y opposer; mais sa colère éclatant alors sans retenue, il dit à *Cabir*, qu'il méritait la pauvreté, dans laquelle il le voyait, puisqu'il était assés insensé pour rejeter la seule occasion, qu'il aurait jamais d'échapper à la misère, partage de l'homme dans cet âge malheureux; sans être ému de ses reproches, écoutant avec la plus grande indifférence, le détail de tous les avantages, que lui aurait procuré le *Parus*. *Cabir* lui demanda, si c'était là à quoi se réduisait les proprietés de cette pierre? „Certainement," reprit *Odounath*, „et il me semble que le moindre de „ces avantages, celui de couvertir en or tout „ce qu'elle touche, est déja assés considéra„ble pour la faire estimer." Souriant à ces mots *Cabir* s'écarte, invoque avec ferveur le nom de l'être suprême, sa prière finie il appelle le *Sidh*: lui montre que son urine à la même proprieté que le *Parus*, et convertit en or tout ce surquoi elle tombe. Saisi d'admiration à la vue de ce prodige, *Odounath* convient que la foi en Dieu par laquelle *Cabir* l'a opéré, surpasse tous les dons

surnaturels que les mortels acquéraient dans les premiers âges.

Quoique dans cette occasion *Cabir* soit supposé opérer un miracle par sa foi en Dieu, toutes les fables relatives au *Cal-yuc* établissent que les miracles ont cessés dans ce quatrième âge, elle nous montre *Chrisnen*, blâmant la manie qu'à son *Bhagt*, *Namdhaio* de vouloir en faire, lui défendant positivement de le tenter (1). La conduite de *Cabir* persécuté par le Sultan *Alla-Odin-Ghuri*, se refusant à l'envie qu'à ce prince de voir des prodiges, plait tellement à l'être suprême, qu'il intervient lui-même pour délivrer son serviteur (2).

Selon les mêmes fables les manifestations de la divinité, où des grands *Deiotas*, ne sont plus aussi fréquentes, et lorsque *Vichnou* accorde sa vision à ses disciples ou à ses *Bhagts* personne ne s'en aperçoit qu'eux (3). Sa neuvième incarnation dans cet âge n'est qu'une incarnation imparfaite (4).

(1) Chapitre XIII. page 308 de ce volume.

(2) Chap. XIII. de ce volume. page 285.

(3) Histoire de *Namdhaio*, chapitre XIII. page 331.

(4) Chapitre XI. de ce II. volume. page 165 à 172.

Ne se bornant pas à ces différences, toutes les fables, qui concernent le *Cal-yuc* donnent l'idée la plus effrayante de la dégénération et dégradation qu'a déja produit la première époque de l'âge présent, malgré les obstacles, que lui ont opposé la victoire de *Paritchet* et que lui oppose encore, l'incarnation de *Bhoud*. Mais lorsque cinq mille ans, qui font la moitié de la durée de cette incarnation seront écoulés. —

Quand le seront-ils? demanda M. de Polier.

Le *Cal-yuc*, répondit le docteur, compte actuellement quatre mille huit cents quatre vingt huit ans (1); ainsi il faut encore cent et douze ans pour terminer sa première époque; alors selon leurs fables, le gange disparaîtra de dessus la terre, ne pouvant plus supporter le poids des iniquités de cet âge, qui iront toujours en augmentant, malgré la gène qu'il éprouve pendant cinq mille ans que durera l'incarnation de *Bhoud*, mais celle-ci terminée, se dédomageant alors des

(1) D'après les calculs et les années mythologiques. Les manuscrits de M. de Polier furent écrits dans l'année 1783, et c'est à cette date que celle du *Cal-yuc* était de quatre mille huit cents et quatre vingt huit ans.

légères contradictions, qu'il a éprouvé depuis le commencement de son regne, il abolira totalement le peu de religion, qui reste sur la terre, ensorte que ni les Indous ni même les sectateurs des fausses religions ne seront plus attachés à leurs dogmes, mais que s'écartant de toutes les règles prescrites, le mal régnera despotiquement sur la terre, où l'on ne verra plus que déloyauté, tyrannie, trahison, tromperies, vols, meurtres, en un mot tous les genres de vices, qui sont la suite de l'irréligion et de l'immoralité; le gouvernement passera entre les mains des *Souders* la dernière classe, il feront de nouvelles loix, de nouveaux règlemens, l'intolérance, la persécution succèderont à la tolérance, celui qui peut encore à présent choisir une religion sera persécuté sur ses opinions (1); et tous les maux s'accroitront tellement que la terre incapable de les supporter plus longtems ira se plaindre à Rajah *Ainder*, qui ne pouvant la secourir la conduira avec tous ses *Deiotas* dans le *Baikunt*, alors *Vichnou*, écoutant ses plaintes, se ren-

(1) En lisant cette peinture de l'âge présent, tirée mot à mot des fables des Indous, on ne peut qu'être frappé d'avoir vu ce tableau se réaliser en Europe, et surtout en france, pendant le renversement total, qu'y a occasionné les premiers époques de la révolutions.

dra avec elle et son cortége sur le rivage de la mer de lait. Il entrera seul dans le temple de l'être suprême, celui-ci lui ordonnera de faire sa dixième descente sur la terre, incarnation, dont toutes les circonstances sont prophétisées (1), et qui ramenera la religion, la vertu. Après quoi le *Satya-yuc* reparaîtra, une nouvelle période des quatre âges recommencera, dans laquelle les mêmes êtres, les mêmes actions, les mêmes événemens, qui ont existé dans chacune d'elle, se reproduiront, jusqu'à la fin du système actuel de création (2).

En résumant, dit M. de Polier, les idées générales que la mythologie donne de ces quatre âges, je vois qu'elle établit que l'état de perfection et de bonheur caractérise le *Satya-yuc*. Que dans le *Tiraita-yuc*, qui lui succède le mal physique, religieux, moral, commence à se montrer, qu'il est déja égal au bien dans le *Dwaper-yuc*, mais que dans le *Cal-yuc*, âge présent, divisé en deux époques, le mal qui l'emporte déja sur le bien dans celle, où nous sommes, l'expulsera en entier dans celle, qui la suivra.

(1) Chap. XI. page 171 à 176.

(2) Tome I. chap. I. page 161.

Oui, reprit le docteur; cependant pour avoir une idée juste de cette théorie des quatre âges, très importante chés les Indous, puis qu'elle est la base de leur chronologie et qu'elle est intimement liée à leur système religieux, moral, et politique; il faut joindre, aux développemens que je vous ait fait des idées générales de leur influence, les caractères et les nuances que présente la mythologie dans les diverses dégradations.

Supposant comme nous l'avons vu que l'influence physique du premier âge donne à tous les êtres animés, et inanimés des mésures gigantesque, une force, une vigueur miraculeuse, enfin une longévité immense. Admettant que la première dégénération physique diminue de quelques dégrés ces avantages; que la seconde les altère encore plus, qu'enfin la troisième celle du *Cal-yuc*, les réduit à un état de faiblesse, bien éloigné des prérogatives des premiers âges, il paraît que les fables établissent, que dans ceux-ci, la dégénération physique, qu'amène la fin et le commencement des premiers *Yucs* ne va point en augmentant, pendant le cours de ces divers âges, puisque la fille du Rajah vivant à la fin du *Satya-yuc* (1), atteint le

(1) Page 596. de ce volume.

troisième *Yuc*, où elle épouse *Bulbhader*, sans se ressentir des deux dégénérations, qui ont eu lieu, et en conservant sa stature gigantesque, qu'on ne lui fait perdre qu'à force d'incantations, ou opérations magiques; au lieu que la dégénération physique du *Cal-yuc* s'augmentant dans la seconde période indique des révolutions nouvelles à la fin de la première, puisque le gange disparaîtra de dessus la terre et que vers la fin du *Cal-yuc* le globe éprouvera des convultions et des sécousses, au moment de l'aparition de *Vichnou* (1). Il n'en est pas de même de l'influence, qu'ont ces divers âges sur la religion il paraît que la dégradation, qui a lieu á la fin et au commencement de ces diverses périodes, est progressive, et va en augmentant de leur commencement à leur fin.

Dans le premier âge, la religion en progression arithmétique, avec le nombre vingt, décline vers sa fin. Dans la seconde période, perdant un quart de cette proportion: elle n'équivaut plus qu'au nombre quinze. La dégradation du troisième âge la réduit au nombre dix; ce qui nécessite déja des incar-

(1) Chap. XI. page 179. de ce volume.

nations de *Vichnou* (1) plus complète, plus longues, plus importantes que ne le sont celles de la première période. Cet aperçu progressif devient encore plus sensible dans les fables du *Cal-yuc*; car dès son commencement et dans sa première époque, la dégradation qu'il amène réduit la religion au nombre cinq. Bien-tôt le peu, qui en reste, n'est plus qu'une fausse dévotion telle que celle de *Jammage*, qui veut célébrer des sacrifices défendus, et met à mort les ministres du culte. L'incrédulité s'établit, ce même *Jammage* puni par des ulcères, du massacre des Bramines ayant épuisé inutilement tous les remèdes consent enfin à écouter la lecture du *Mahabarat*: remède infaillible lorsqu'on l'écoute avec foi; il en éprouve même l'heureuse influence, parce que les morceaux, qu'on lui lit, n'ont rien qui l'étonne, mais lorsque le Bramine lecteur en vient aux passages, qui concerne la force prodigieuse de *Bhim*, frère des *Pandos* (2), l'empereur, qui ne peut soumettre sa raison à ce fait merveilleux, témoigne le doute,

(1) Celle de *Parasu-Rama*, celle de *Ramtchund*, toutes deux du milieu et de la fin du second âge, celle de *Chrisnen* à la fin du troisiéme.

(2) Qui jetait un éléphant en l'air à une si haute élévation, qu'il y restait.

qu'il se permet sur ce point dogmatique; incrédulité qui empêche sa guérison, et qui augmente tellement dans la seconde période et à la fin de cet âge malheureux, qu'elle réduit la religion à zéro.

De même que la dégradation religieuse, celle qu'amène l'influence des trois derniers âges dans la morale, s'accroît aussi graduellement, elle est représentée dans les fables par l'image d'un boeuf, emblême de la vertu. Fort et vigoureux, il se tient et marche à son aise sur ces quatre pieds dans le premier âge; commence à locher vers la fin; garde avec peine l'équilibre dans le second *Yuc*, parce qu'il n'a plus que trois pieds, la perd souvent dans le troisième, parce qu'il n'en a plus que deux; enfin se trainant douloureusement sur un seul, au commencement du *Cal-yuc*, il tombera tout-à-fait dans sa dernière période.

Quoique moins fortement prononcée que ne le sont les dégradations religieuses et morales celle qu'amène l'influence de chaque âge, quant à la politique, se remarque dans les fables par la diminution d'importance, qu'elles mettent entre les événemens du même genre. Nous avons vu cette nuance dans la décision que donne le corbeau

Cagbossun sur le débat, qui s'élève entre *Hassouman* et *Arjoon* au sujet des guerres du *Ramein*, et du *Mahabarat* (1). Les mêmes fables établissent que cette dégradation varie du commencement à la fin de l'âge, qui l'a produit, ainsi l'on voit deux époques différentes dans le second *Yuc*, celle ou *Parasu-Rama* protégeant les Bramines opprimé les remet en possession du gouvernement (2), celle ou *Ramtchund* s'occupe à rétablir la législation. Le troisième âge présente aussi *Chrisnen* et *Judister* successivement occupés des mêmes soins, enfin dans le *Cal-yuc* cette dégradation commencée sous *Jammage* moins juste, moins puissant que son père, est déja si sensible, qu'elle est la cause de manque des monumens historiques, sur l'âge présent, parce que selon les Bramines, les événemens de ce siècle dégradé sont trop peu importans, trop mauvais pour les écrire, et d'après les fables cette dégradation doit encore augmenter à la fin de l'âge, puisqu'alors la constitution civile entièrement renversé, le gouvernement et la législation passera entre les mains du peuple.

(1) Chap. X. page 132. de ce vol.

(2) I. Vol. Chap. III. page 286.

Ce pauvre âge présent! dit M. de Polier en riant, il est bien maltraité dans le système des Indous.

Oui, répondit *Ramtchund*, toutesfois malgré la mauvaise opinion, qu'ils en ont, ils lui accordent quelques privilèges, découlant il est vrai de ces imperfections, mais qui n'en sont pas moins des avantages, dont les autres âges sont exclus.

Selon les *Veds* et les *Schasters*, non seulement les crimes réellement commis, mais même ceux d'intention, doivent dans les trois premier *Yucs* être punis sur la terre, si l'on veut éviter le *Nark*, telle fut la décision que donnèrent les Bramines à *Tchitterbourg* (1), ayeul paternel des *Coros* et des *Pandos*, lorsque ce prince les rassembla pour les consulter sur les remords, qu'il éprouvait d'avoir eu l'intention de faire mourir sa mère et son frère aîné faussement accusé d'inceste. On pourrait, lui dirent-ils, obtenir la remission de ce crime dans le *Calyuc*, parce que ceux d'intention n'y sont pas punis, mais dans l'âge, où nous sommes (le troisième), rien ne peut absoudre le coupable que la mort.

(1) Chapitre VII; tome I. page 527.

A cet avantage très grand dans un âge aussi corrompu; le *Cal-yuc* selon les fables joint encore celui que la punition des crimes commis, qui dans le *Satya-yuc* s'étend sur toute la contrée, qu'habite le coupable, pendant le *Tiraita* sur la ville ou le village, où il demeure, et dans le *Duaper-yuc* sur toute sa famille; se borne au coupable seul, dans l'âge présent. Enfin par une suite de sa dégénération physique ceux, qui malgré la dégradation religieuse générale aspirent cependant aux biens célestes peuvent acquérir la béatitude, peuvent y parvenir par des pénitences infiniment moins longues, que celles qu'il fallait observer dans les autres *Yucs*. Tel est, ajouta *Ramtchund*, le système dogmatique que présente la mythologie, de l'influence, qu'ont les quatres âges sur l'état physique, religieux, moral et politique du monde. Aussi étendu, qu'ingénieux vous voyez, qu'il est fondé sur toutes les opinions mythologiques que nous avons trouvées éparses dans les fables. C'est par cette théorie que je finis aujourd'hui l'exposition, que vous avez désiré du système complet de la mythologie des Indous.

Je l'ai parcouru, répondit M. de Polier, avec le plus grand interêt, à plusieurs égards, ajouta-t-il en riant, je suis presqu'In-

dou (1), car je trouve des opinions sublime et très épurée dans les idées des sectateurs de *Vichnou*, et dans le *Mahaborat*. J'emporte avec moi en Europe comme un trésor les manuscrits, que vous m'avez dictés; mais avant mon départ il faut encore mon cher docteur nous occuper de l'histoire des *Sikhs* (2) étroitement liée à celle des Indous.

---

(1) C'est ce que M. de Polier répétait avec complaisance, lorsqu'il s'agissait des opinions des sectateurs de *Vichnou*.

(2) Tous les mémoires et manuscrits, qui contenaient les recherches qu'a fait M. de Polier sur ces sectaires il les a envoyé en Angleterre au général Hamilton, son ami. Voyez chap. XIII. note 1. page 535.

CHAPITRE XVIII.

Rassemblement des traits, qui dans le système mythologique caractérisent l'époque, à laquelle remonte l'origine des Indous, et leur constitution religieuse et civile. Toutes les vraisemblances les ramènent à la première antiquité diluvienne; nuances qui dans les fables indiquent que dans les tems les plus réculés la mythologie éprouva des reformes, quoi qu'en conservant dans les dogmes primitifs des *Veds* et *Shasters* des points de réunion. Ces dogmes fondamentaux généralement adoptés, présentent le premier chaînon de la grande chaîne, qui lie tous les peuples de la terre par les opinions primitives. Tableau de la conformité de ces opinions, non seulement entre les payens, mais entre ceux-ci et nos livres saints. Ces conformités, reconnues de tous les savans, autorise-t-elle à assimiler la révalution écrite aux mythologies? Rapprochemens, et parallele de ces deux documens; résultats qui prouvent, qu'il faut chercher d'autres sources de ces ressemblances. Indication de ces sources, conclusion de l'ouvrage.

Après avoir terminé dans le chapitre précédent l'exposition de la mythologie, je crois que mes lecteurs verront avec plaisir dans ce dernier chapitre, le rassemblement des traits, qui dans ce système caractérisent l'é-

poque vraisemblable à laquelle il remonte; les conformités, qu'il présente, non seulement avec toutes les autres mythologies des plus anciens peuples, mais encore avec la révélation écrite; et enfin les sources vraisemblables de ces conformités.

J'ai déja dans mon introduction (1) fait observer, que les premieres époques des annales des Indous ne pouvant s'accorder, ni à l'aide de l'astronomie, ni par l'allégorie, soit avec la vraisemblance physique de la durée de notre globe, soit à celle de la longévité des mortels, même dans l'âge antédiluvien; il n'y avait que l'idée fondamentale, clairement établie dans leur mythologie d'un monde invisible, antérieur au monde physique et rempli d'intelligence, qui ne sont pas des hommes, qui pusse jeter quelque lumière dans le dédale des énormes calculs, des deux premières époques de leur chronologie, qu'ainsi il fallait rejeter dans le monde anté-chaotique, tous les êtres, qui remplissent ces deux périodes de leurs annales (2).

Cet aperçu se confirme en examinant les fables, qui caractérisent les quatre âges des

(1) Introduction, page 18. 19. 20.
(2) Voyez Introduction de la page 20 à 35.

Indous; et leur genre suffit déja pour indiquer le moment, où quittant ce monde invisible, elles se rapprochent de la terre, et de la vraisemblance (1). En jugeant sous cet aspect celles, qui concernent le *Satya-yuc*, on voit que tous les êtres, qu'elles présentent sont des êtres surnaturels, que le théatre des événemens supposés se passer entr'eux, est plus dans les cieux, que sur la terre, qu'enfin la première dégradation annoncée dans ces fables, n'est point celle du genre humain, mais d'une partie des intelligences, habitant les cieux invisibles; et en dépouillant ces récits du merveilleux, qui les distingue, il ne reste absolument rien, dont on pusse former un narré vraisemblable, si ce n'est l'idée des révolutions et des bouleversemens résultés de la dégradation des intelligences célestes; renversemens qui produisirent le chaos, et furent plus tard, l'occasion de la création du monde physique et visible (2).

Passant aux fables du second âge, on y retrouve les mêmes êtres surnaturels, les mêmes communications de la terre aux cieux,

(1) Asiatic researches. Vol. II. page 217.

(2) Vol. I. Chap. I. page 158. 159.

et la très petite masse de faits vraisemblables que le *Ramein* (1) paraît indiquer (2) est tellement mêlée des idées du monde antéchaotique première base de leur annales, que ce second âge, non plus que le premier ne peut régler l'histoire, et tout ce qu'on entrevoit confusément dans les fictions merveilleuses de cette seconde période, c'est que l'époque réelle de leur chronologie ne commence qu'à un renouvellement du genre humain, occasionné par sa dégradation totale (3).

Mais changeant de nature, le merveilleux, qui se trouve dans les fables relatives au *Dwaper-yuc* n'a plus le caractère gigantesque et surnaturel, qui l'accompagne dans les deux premiers âges; tout en conservant les hiérarchies des intelligences du monde invisible, en les faisant intervenir en bien et en mal dans la région terrestre, c'est cependant de celle-ci, que ces fables s'occupent; elles nous présentent le genre humain et des dinasties humaines, et la réduction, qu'elles font de la stature et de la longévité des êtres paraît rapprocher cette troisième période de

(1) Le poéme, où se trouve l'histoire de *Ramtchund*, septième incarnation de *Vichnou*.

(2) Asiatic researches. Vol. II. page 137.

(3) Asiatic researches. Vol. III. page 400.

l'âge antédiluvien l'on peut même en dépouillant *Chrisnen* du merveilleux qui l'environne, et son histoire des prodiges que les fables y mêlent encore, conserver cependant une suite de faits simples, quoique mémorables, qui paraîssent annoncer des vraisemblances historiques; car en réduisant ce héros de la mythologie des Indous à la qualité d'homme, c'est selon les fables, un prince issu d'une tribu royale et guerrière, descendue du fils aîné du premier empereur de l'Inde (1), allié par conséquent à la dinastie, qui occupait alors le trône de l'Indostan, proscrit, persécuté dès sa naissance (2), *Chrisnen* est élevé secrètement à la campagne parmi des bergers, distingué dans son enfance, par les graces de sa figure, de sa taille et par la vivacité de son esprit, ce jeune prince annonce les rares qualités, qui l'éléveront au-dessus des autres hommes, avec un coeur sensible, et ce qu'il faut pour plaire, il s'abandonne dans sa jeunesse à la fougue de ses passions et selon l'usage établi de la poligamie, il épouse un grand nombre de femmes; toutesfois le gout, qu'il a pour le sexe, n'amollit pas son ame, il déploye dans

f

(1) Tome I. chap. V. page 266 à 269.

(2) *Bagavadam* traduit par M. d'Obsonville discours preliminaires.

des exercises dignes de son courage toutes les qualités d'un héros. Poursuivant sans relâche les bêtes féroces, et des brigands, qui désolent les campagnes, qu'il habite, il se fait chérir de ses jeunes compagnons, qu'il séduit par ses graces, qu'il se soumet par la supériorité de ses talents. Bien-tôt il se voit à la tête d'une armée considérable, s'élançant alors sur un plus grand théatre ses ennemis et ceux de sa famille tombent sous ses coups. Il vole à *Hastnapour*, alors capitale de l'Inde, située sur la *Jumna*. Il prend la défence de ses cousins les *Pandos*, depossèdé de leur héritage, par *Durdjohn*, usurpateur du trône de son propre père; une guerre sanglante termine cette querelle, tout cède à la valeur, à la capacité de *Chrisnen*, qui rétablit son cousin *Judister* sur le trône de l'Indostan.

Telle est la masse de faits vraisemblable étayée de monumens encore existans (1), qui se remarquent dans les fables du *Bhagavat*, et du *Mahabarat*, et qui mettent entr'elles, et celle des deux premiers âges, une si grande différence, qu'on peut à ce qu'il

(1) Asiatic researches, tome I. page 343.

semble en inférer un degré de vérités historiques (1).

Cette différence est bien plus sensible encore dans les fables relatives au *Cal-yuc*, âge présent, et quoiqu'elles ne soient pas entièrement dégagée de prodige, ceux qui s'y opèrent, n'ont plus les mêmes caractères que ceux des trois premiers âges; car dès le commencement de celui-ci, les êtres surnaturels, *Deiotas*, *Rischis* saints d'origines, disparaissent, la communication des cieux à la terre est fermée; la neuvième incarnation de *Vichnou* déclarée imparfaite, n'agit point hors de son temple, les *Deiotas* ne se manifestent plus; *Vichnou* lui-même, n'apparaît qu'à ses *Bhagts*, encore n'est-ce que dans des occasions aussi rares qu'importantes; telles par exemple que l'était la discussion de *Namdhaio* et de *Cabir* sur le culte divin (2), où la défence faite par *Vichnou* à *Namdhaio* de se laisser aller à la manie, qu'il avait de faire des miracles; parceque dans ce dernier âge, il n'y avait que la foi dans l'être suprême (3), qui put en opérer (4). Les grands

(1) Chap. XIII. page 291 de ce volume.
(2) Chap. XIV. page 389 à 396 de ce volume.
(3) Chap. XIII. page 308. de ce volume.
(4) Page 625. de ce chap.

sacrifices sont tout aussi prudamment défendus, puisque le cheval ou victime céleste ne vient plus sur la terre, et ne ressusciterait pas; enfin ces mêmes fables supposent encore que les longues pénitences, qui sont impossibles, par la brieveté de la vie des mortels sont aussi inutiles, parce que les dons surnaturels, qui en étaient la suite ont cessés (1).

Tous ces traits caractéristiques des fables rélatives au *Cal-yuc* les rendent si différentes de celles des deux premiers et même de celles déja plus vraisemblables de la troisième période que ce qui y reste de merveilleux ne paraît plus tenir qu'aux opinions religieuses, et aux superstitions vulgaires; et que soit dans les idées que ces fables établissent, soit dans les faits, qu'elles détaillent, on remarque des vraisemblances, qui en les reprochant des tems positifs, prennent le coloris d'anciennes traditions, altérées et mêlées aux idées primitives fondamentales.

Il résulte de ce coup d'oeil général, jeté sur les fables des quatre âges que ce n'est qu'à dater de la fin du troisième, qu'elles

(1) Page 624. de ce chapitre.

présentent quelques aperçus étayés par des monumens encore subsistant, qui indiquent une révolution, dont *Chrisnen* fut l'ame et le mobile, et qui constate le régne de *Paritchet*, successeur des *Pandos;* et comme à ces premières données se joignent des probabilités astronomiques, coincidentes à la mort de *Chrisnen*, on peut sur ces indices réunis, conjecturer avec vraisemblance que l'origine des Indous est très voisine du déluge (1).

C'est en suivant la même marche, qu'on peut aussi arriver à l'époque vraisemblance de leur constitution civile et religieuse; et en combinant les vraisemblances, qu'indiquent les fables avec les faits qu'appuyent le témoignage de toute l'antiquité, et les nouvelles découvertes, qu'on doit aux infatigables recherches du célèbre Sir Jones et de plusieurs autres savans anglais, on peut admettre sur ces autorités, que sans remonter à la création, le système religieux et légal des Indous, qui paraît antérieur à celui des égyptiens, et au sabaisme dégénéré des anciens persans (2) est peut-être la première corruption de la religion, et constitution patriarchale, antédiluvienne.

---

(1) Asiatic researches. Vol. II. page 112. 113. 137. 150.
(2) Introduction, page 14.

Cette opinion étayée des probabilités les plus frappantes, ramènent donc la législation religieuse et civile, des Bramines à la première antiquité diluvienne. Mais comme les fables, qui composent leur mythologie indiquent clairement deux systêmes religieux très distincts, quoiqu'apuyés tous deux sur les mêmes dogmes fondamentaux, il paraît aussi, que les sages instituteurs des Indous, en conservant avec soin; les *Veds* et les *Shastres* comme base de leur religion apportèrent eux-mêmes dans la plus haute antiquité, des varietés, des modifications, ou des reformes à leur systême primitif.

J'ai indiqué ces nuances, en exposant aux yeux de mes lecteurs; premièrement les fables admises de la généralité, ensuite celles, qui sont particulières aux deux sectes des prétendus *Deiotas*, *Vichnou* et *Mhadaio*, qui déja d'après les fables générales sont exclusivement en possession des honneurs du culte religieux; tandis que *Birmah* supposé le créateur du monde, le promulgateur des *Veds*, n'a plus du moment, qu'il a rempli ces deux augustes fonctions, qu'une influence passive, ne s'occupe plus qu'à écrire par l'ordre de l'être suprême les hauts faits de *Vichnou* son confrere; et qu'à méditer les *Veds*; laissant à ses fils les Bramines le soin de les ensei-

gner aux hommes; qu'enfin il est tellement inférieur à ses deux collègues, qu'il n'a ni temple, ni autels, qu'on ne lui rend aucun culte, et que les Bramines eux-mêmes en l'honorant comme leur père se partagent entre les deux autres sectes (1).

Ainsi *Birmah* le premier objet de la vénération des Indous, sans doute leur premier législateur, puisque les livres, qu'on lui attribue, sont encore la base du système actuel; paraît cependant avoir été rendu nul, par ses deux collègues, et cette singularité justifie le soupçon, que leur mythologie, dont les *Pourams*, qui la composent, sont écrits par divers auteurs, éprouva des reformes vraisemblablement introduites, par les fondateus de ces deux sectes; quoiqu'on ne puisse décider, si dans leur origine, elles furent indépendante l'une de l'autre, il paraît assés probable, puisque les mêmes livres leur servent de base, qu'elles remontent à la même époque et furent établie par les Bramines eux-mêmes, partagés entr'eux sur l'explication des dogmes fondamentaux.

(1) Tome I. Chap. I. page 191.

Une chose très remarquable néanmoins, c'est que parmi les fables relatives à *Vichnou*, il s'en trouve, celle de *Parasu-Rama* par exemple (1), qui supposent que la supériorité légale et religieuse des Bramines éprouva des contestations de la part des *Kättris*, que toutes les autres fables présentent *Vichnou* comme choisissant de préférence cette seconde tribu pour ses deux plus grandes incarnations, et qu'enfin ce prétendu *Deiotas* en montrant le plus grand respect pour la caste des Bramines, en reconnaissant ses droits, insinue cependant graduellement à ses disciples, que les saints hommes, qui par leur foi en Dieu ou en lui ont acquis le titre de *Bhagts*, quelqu'abjecte que soit leur tribu, sont infiniment supérieurs aux Bramines (2); si cette singularité annonce un législateur d'une autre caste introduisant des idées nouvelles, en ménageant les opinions reçues, ou si elle se borne à indiquer les contestations, qui paraissent avoir existé entre les deux premières tribus; c'est ce que je laisse à décider aux savans, qui s'occupent de l'exploitation des sources samscrites, ce qui paraît certain, c'est les

(1) Tome I. Chap. III. page 281 à 289.

(2) Introduction, page 76.

varietés, qu'éprouva leur système mythologique, tout en conservant ses dogmes primitifs et fondamentaux.

Les fables relatives à *Chrisnen* prétendue incarnation de *Vichnou*, annoncent d'une manière plus précise encore, une troisième reforme, et cela dans la plus haute antiquité, puis que l'histoire vraisemblable du reformateur remonte à la fin du troisième âge (1). On a vu (2), qu'en dépouillant *Chrisnen* du merveilleux, qui l'environne, en ne le considérant que comme appartenant à l'humanité, les vraisemblances, qui restent, présentent un conquérant législateur; en continuant à le regarder sous cet aspect, divers traits de sa vie, ajoutent à ces deux premières qualités, celle d'un reformateur religieux; et nous le montre occupé à réunir les sectes et les opinions diverses que produisait déja alors les explications des dogmes fondamentaux; ainsi selon les fables, à peine dans son adolescence, il fait suprimer et abolit un sacrifice annuellement offert à Rajah *Ainder* (3), que l'opinion vulgaire re-

(1) Selon M. Jones le *Bhagavat*, qui contient la vie de *Chrisnen* fut composé cinq cents avant Homére.

(2) Page 644 de ce chapitre.

(3) Tome I. chapitre VI. page 501.

garde comme le dispensateur de la pluye, et des saisons, et il apprend au bergers de *Brindaban*, que Dieu seul a ce pouvoir, cette première reforme n'est cependant que le prélude de ce qu'il entreprend, lorsque réintégré dans sa tribu, il a acquis les sciences, que son père *Basdaio* lui fait enseigner par un habile Bramine (1); instruit alors à fond des *Veds* et des *Schasters*, combinant les différens systèmes, auxquels ils servent de base, ce génie actif paraît former le projet de réunir les deux sectes religieuses, toutes les opinions diverses, et toutes les espèces de cultes. Mais trop habile pour bâtir sur des ruines, ou pour heurter les préjugés vulgaires, il s'associe à *Vichnou*, conserve avec soin l'opinion, que ce prétendu *Deiotas* est une émanation de la divinité, se fait passer pour son incarnation, et s'identifie tellement à lui que les fables les confondent, comme étant tous les deux des manifestations de l'être suprême.

Cette idée établie, c'est sur les principes de la secte de *Vichnou*, que *Chrisnen* fonde son système, et soit dans la conduite que les fables lui font tenir, soit dans les

(1) Tome I. chap. VI. page 500.

instructions, qu'il est supposés donner à *Arjoon* dans le *Geeta* (1) on voit clairement un reformateur ménageant les opinions reçues, rectifiant celles, qu'il veut détruire, developpant et spiritualisant celles, qu'il veut conserver (2), et qui en introduit de nouvelles (3). Parvenu par ses préceptes à abolir les sacrifices sanglans, à purifier le culte, et devenu enfin l'objet de la vénération générale, il forme encore avant de mourir, l'important projet d'une innovation dans la constitution civile, celle de rapprocher les différentes tribus, et quoique les fables supposent que *Vichnou* dans son incarnation en *Parasu-Rama* a déja été l'occasion du rapprochement des Bramines et des *Kättris*, la reforme que projete *Chrisnen*, est d'autant plus hardie, que la distinction, qui existe entre les castes est appuyée de l'opinion dogmatique, que le créateur de tous les êtres a établi lui-même cette différence. Aussi le sage *Chrisnen* paraît-il moins vouloir la détruire qu'en modifier les abus, et sans heurter le principe religieux, sur lequel elle se fonde, il se contente en suivant la méthode, qu'il a toujours pratiquée, de perpétuer l'idée de son exis-

(1) Chap. XIV. de ce volume. page 599.
(2) Chap. XIV. page 403 de ce volume.
(3) Chap. XIV. de ce volume page 407.

tence divine dans une autre incarnation (1), d'ordonner à ses disciples de lui bâtir un temple, et d'établir pour règle première du culte, qu'on lui rendra, que tous ses adorateurs mangeront ensemble dans cette pagode sans distinction de culte ni de secte (2) usage, qui subsiste encore jusqu'à ce jour entre tous ceux, qui vont adorer cette incarnation dans son temple de *Jagernath*, situé sur la côte d'Orixa.

De tous ces traits rassemblés, il résulte que quoique la mythologie que j'ai exposée à mes lecteurs, soit comme on l'a vu, adoptée de la généralité des Indous, cependant les variétés, qui se remarquent dans les fables, dans les principes spéculatifs et pratiques des deux principales sectes, enfin dans la forme systématique, que donne *Chrisnen* à ces opinions diverses, justifient l'idée que cette mythologie éprouva des reformes, en conservant dans les dogmes primitifs des *Veds* et des *Shasters* des points de réunion généralement adoptés.

C'est dans ces dogmes fondamentaux, que se trouve le premier chaînon de la gran-

(1) Chap. XI. page 165.
(2) Ibid.. page 165.

de chaîne, qui lie tous les peuples de la terre par les opinions primitives, et c'est ce que prouve les conformités, qu'ont entr'elles toutes les anciennes mythologies; comme ces mêmes ressemblances se trouvent aussi entre les systèmes païens et la révélation écrite, et que les incrédules de tous les siècles, mais surtout les modernes, en ont fait un argument pour recréer le paganisme sur ces ruines, je crois faire plaisir à mes lecteurs, en leur présentant le tableau de ces conformités, dont tous les traits loin de jeter le moindre nuage sur la révélation, lui donnent un nouveau lustre, en mettant en évidence, la certitude sublime, qu'elle a substituée aux notions vagues, et altérée qu'annonce toutes ces mythologies.

Conformités

d'opinions fondamentales et primitives, qui sont la base de la mythologie des Indous; qui se remarquent aussi dans les mythologies et les mystères de tous les anciens peuples de l'Asie; et qui se retrouvent, entre les opinions spéculatives et les faits entrevus par les peuples payens, et les dogmes et vérités positives conservées par la révélation écrite.

I.

Opinions primitives fondamentales base de la mythologie des Indous.

1.

Un être suprême, nommé *Brehm*, ou éternelle unité, cause de tout ce qui existe, toujours un dans son principe, mais auquel ils associent trois êtres, ou principes, qui

sont les trois actes les plus distincts de sa triple puissance, de *créateur*, de *conservateur*, de *destructeur* de l'univers; ou comme les effets ou les représentations de cet etre suprême.

2.

De l'essence divine, de l'être suprême et de l'origine de l'ame.

Selon les Indous, l'essence divine est feu ou lumière incrée originale, incorporelle, invisible, de laquelle tous les autres feux ou lumières sont émanés, dont toutes les ames sont une portion plus ou moins pures en proportion de leur éloignement du feu originel, ou océan de lumière habitation de *Brehm*, ciel supérieur, ou nul être ne peut être admis, sinon *Vichnou* sa première émanation.

3.

Un monde invisible antérieur au monde physique, peuplé d'êtres intelligens, distribués dans les diverses sphères, qui composent le ciel invisible. Revolte d'une partie de ces intelligences contre l'être suprême. Motif de cette revolte: l'orgueil de s'égaler à leur créateur. Luttes et combats entre les esprits restés fidèles et ceux, qui aspirent à

l'indépendance. Dégradations et punitions de ces dernières.

4.

Création du monde visible.

Selon les Indous la chûte et la dégradation des intelligences fut l'occasion de la création du monde physique. L'éternelle unité résolut dans sa miséricorde de leur accorder des sphères de purific tion; *Birmah* son pouvoir créateur, fut chargé de ce grand ouvrage, et quelques variées que soient leur diverses cosmogonies; elles présentent toujours le chaos sans forme, sans ordre; et l'esprit incubant nageant sur l'eau primitive, ainsi que les ténèbres couvrant l'étendue, et dissipe que le souffle du feu divin, n'y sont jamais oubliés.

5.

De leur chronologie, de leurs annales, des périodes, qui les composent.

On a vu que les prèmières périodes des annales des Indous reposent uniquement sur les idées, qu'il avaient du monde invisible, et n'ont pour objet que des êtres, qui ne sont point des hommes; mais qu'au moment, où leurs fables s'occupent réellement de l'espèce

humaine, elles annoncent clairement l'opinion de l'état d'innocence des premières créatures avant la chûte, celle de deux races, l'une pieuse, l'autre impie, celle enfin de la dégradation totale du genre humain, de sa punition par un déluge, de son renouvellement par un monarque pieux, miraculeusement sauvé des eaux et qui partagea la terre entre ses trois fils.

6.

Sur la nature de l'ame, sur sa dégradation, sur la nécessité de sa régénération, et d'un médiateur divin visible entre Dieu et les hommes.

On a vu que toutes les indications données par les fables annoncent l'opinion fondamentale que l'ame est d'une autre nature que le corps, et une émanation ou portion de la divinité; que pure dans son état primitif, elle a été dégradée par l'influence de la matière, déchue de sa perfection, assujétie au *Maya*, nuage, que les passions jétent sur l'entendement humain; qu'elle ne peut remonter à sa pureté et se réunir à la lumière primitive qu'elle ne soit régénérée; qu'il n'y a qu'une portion de la divinité, qui puisse réparer les maux qui sont la suite de la dégénération et ramener toute chose à sa pureté primitive;

qu'enfin après plusieurs manifestations partielles de la divinité, *Chrisnen* médiateur visible, la seule incarnation complète de *Vichnou* est venu délivrer l'homme du péché, de la mort, et qu'il le conduit au bonheur final.

II.

Conformités de ces opinions avec celles, qu'annoncent les mythologies et mystères de tous les anciens peuples asiatiques.

(1) Quoique les dogmes de ces mythologies fussent couverts du voile des mystères, qui chés toutes les anciennes nations de l'Asie (excepté chés les Indous) renfermaient la doctrine sécrète, base des religions populaires, comme les fables, qui composaient celle-ci, n'étaient que les emblêmes matériels, sous lesquels les anciens *Mages*, les Hiéro-

(1) Pour prevenir l'objection que le tableau, que je présente à mes lecteurs, n'est pas fidèle, il faut des citations. On les trouvera à la fin de ce volume.

phantes ou prêtres, symbolisaient les dogmes déposés dans le sanctuaire de leurs temples (2); ces symboles, ce que l'antiquité nous a transmis par les Grecs, initiés aux mystères orientaux; enfin le peu de monumens gravés ou écrits (3), qui nous sont parvenus, montrent clairement les conformités, qui existent dans les opinions primitives et fondamentales de tous ces peuples.

Conformités,

Ad. 1. du prem. artic.

L'idée primitive d'un être suprême cause première de tout, éternelle unité (1), se retrouve chés tous ces peuples, et cette idée est, comme chés les Indous, accompagnée d'un aperçu de la trinité (2); car cette unité renferme trois principes, nommés dans les oracles chaldéens et dans la doctrine secrète des Phéniciens, *conseil*, *lumière*, *vie*, qu'Hermes ou Mercure, trismégiste, désigne comme trois attributs de la divinité; la *Monade* paternelle, ou unité, qui engendre la *Dyade*, d'où procède la *Tryade*, qu'on voit briller dans toute la nature; enfin les nombres mystérieux de *l'Yking*, base de la religion des Chinois, annoncent la même idée, en nous présentant leur tien ou *Changty*, Dieu suprême par le nombre *un*, qui produit

le nombre *deux*, dont la réunion avec *un*, produit le nombre *trois*, duquel toute chose résulte.

Ad. 2.

Ainsi que les Indous, tous les autres peuples de l'Asie croyaient, que l'essence de l'être suprême était le feu ou lumière incréée originale (1), dont le soleil et le feu adoré par le vulgaire, n'étaient que les symboles (2); selon les sages, dépositaires des dogmes, cet être suprême résidait dans un océan de lumière, qu'ils plaçaient dans le ciel des cieux (3). L'heter fut sa première production, de laquelle s'émanèrent tous les divers feux, ou lumières répandues dans l'univers; différemment modifiées dans la diverse organisation des êtres et toujours moins subtiles et moins pures en s'éloignant de leur source la lumière originale (4), et en se répandant des régions ou sphères invisibles jusqu'aux astres des astres, et à l'ame de l'homme, qui était une émanation du feu astral ou feu des astres, auxquels elles étaient liées par une étroite affinité (5).

Ad. 3.

C'était chés les barbares, que les Grecs avaient puisés l'idée d'un monde invisible, archétype du monde physique; Platon tenait

cette opinion de Pythagore; celui-ci initié aux mystères chaldéens et égyptiens, l'avait prise chés ces peuples (1); et soit dans les théogonies de ces anciennes nations (2), soit dans leurs annales qui de même que celle des Indous, remontent au delà du chaos, à des dieux ou intelligences célestes (3); soit enfin dans les symboles de l'initiation aux mystères (4); partout on voit l'idée de ce monde antérieur au monde corporel et composé de divers cieux ou sphères invisibles (5), qui remplissent l'espace du ciel supérieur jusqu'aux astres des astres (6), et qui sont peuplées d'intelligences lumineuses distribuées par hiérarchies dans ces sphères invisibles (7). A ces idées généralement admises se joignaient celles, tout aussi universellement adoptées de la dégradation d'une partie de ces intelligences, occasionnée par leur revolte contre le Dieu-lumière; les combats *d'Arimane* contre *Ormus* chés les Persans (8), la lutte de *Typhon* contre *Osiris* chés les Egyptiens (9), la guerre entre les Dieux et les Géants, les Génies ténébreux des Phéniciens, Chaldéens et Chinois (10), toutes ces fables annoncent les mêmes idées, que nous avons vu chés les Indous.

Ad. 4.

Aucune nation orientale, même celle que Diodore de Sicile accuse d'avoir cru à l'éter-

nité de la matière (1), ne crurent à celle du monde; toutes admirent sa création, leur cosmogonies le prouvent. Celle d'Orphée puisée en Egypte, celle des Phéniciens extraite par Sanchoniaton des antiques documents de *Thaut* (2), enfin celle de Berose, compilée sur les renseignemens d'oanes (3); toutes annoncent que l'univers a commencé, que la dégradation des intelligences fut suivie de bouleversemens, qui occasionnèrent le chaos; dans toutes le chaos, masse informe, monstrueuse, dans laquelle tous les principes élémentaires sont en confusion, se trouve toujours à la tête de leurs récits, comme ayant fourni les matériaux du monde visible; et dans toutes l'esprit ou souffle divin planant sur l'abyme liquide, dissipe d'un rayon de sa lumière les ténèbres, qui couvrent l'étendue, et s'occupe ensuite à débrouiller le chaos, à former les élémens, le soleil, la lune, les astres visibles, enfin les êtres raisonnables, qui sont une portion de ce souffle divin (4).

Ad. 5.

Fondées sur les mêmes bases que celle des Indous, les annales de tous les anciens peuples de l'Asie, ainsi que les leurs, ne s'occupaient non plus dans les premières pério-

des que des êtres du monde invisible (1), et dans les noms, les caractères, l'histoire des Dieux ou Demi-Dieux, qui les remplissent, on trouve une identité et conformité frappante avec les noms, les caractères, et les faits, que nous présentent les annales indiennes; et par les fables que nous ont transmis les Grecs, on voit que les peuples eurent l'opinion de l'état d'innocence du premier âge du monde (2), celle de la chûte de l'homme (3); qu'ils admirent tous, les deux races bonnes, ou mauvaises, qu'enfin tous crurent à la dégradation du genre humain, au déluge, qui le détruisit et à son renouvellement, auquel commencent chés tous ces peuples les dynasties purement humaines.

Ad. 6.

Le dogme des peines et des recompenses après la mort (1), celui de la métempsicose, admis l'un et l'autre dans toutes les religions populaires de l'Asie (2), indiquent déja que tous ces peuples eurent les mêmes notions sur la nature de l'ame, qu'on a vu chés les Indous (3). Mais plus précise encore sur cet objet la doctrine secrète admettait, que l'ame est une émanation du feu principe (4), qu'ayant perdu sa pureté originelle elle ne pouvait y remonter que par des purifications et des régénérations, dont

tous les mystères, et plus particulièrement ceux de *Mythra* chés les Persans, et ceux *d'Osiris* chés les Egyptiens (5) enseignaient la nature, les routes, et les divers dégrés, qu'elles avaient à passer pour se réunir au principe lumineux, dont elles étaient émanées. Si à ces premières aperçus on joint encore les rapprochemens des monumens restans de l'antiquité (6), l'on voit chés tous ces anciens peuples, comme chés les Indous, l'opinion d'un médiateur visible et divin entre Dieu et l'homme. C'était *Mythra* chés les Persans (7), et en général toutes les sculptures mythologiques de ces peuples présentent toujours un Dieu aux prises avec le serpent ou dragon (8). *Osiris*, *Hercule*, *Apollon* étaient ainsi que *Chrisnen* les symboles de ce mystère; lorsque l'astronomie fut inventée on transporta au ciel ces emblèmes; et tous les astronomes de la haute Asie les exaltèrent dans leur sphère, où l'on voit *Hercule* froissant la tête du serpent (9).

III.

Conformités entre les aperçus des Payens et les dogmes positifs de nos livres saints, le vieux, et le nouveau testament.

S'il est frappant de trouver chés tous les anciens peuples les mêmes idées primitives et fondamentales, leurs conformités avec les dogmes de la révélation écrite paraîssent plus étonnantes encore. En indiquant dans ce tableau les conformités principales, je m'arrêterai particulièrement aux théories par lesquelles on peut découvir les sources ou les payens ont puisés, les aperçus vagues, isolés, obscurs, que nos saints livres ont remplacés par des idées claires, pures, et par des dogmes positifs.

Ad. 1. du premier Art.

Un être suprême, son unité, la trinité.

Ces opinions primitives fondamentales aperçues chés les Payens au travers des symboles et emblêmes, qui les enveloppent, se retrouvent dans nos livres saints, comme dogmes positifs, vérités premières, base de toutes les autres. Moyse présente aux Israë-

lites l'existence de cet être suprême comme un fait, précédant l'histoire de la création, et auquel se lient toutes les grandes choses, qu'opère ce législateur au nom de cet être suprême, dont il établit clairement l'unité (1) : et si moins positif, sur la trinité, qu'ont entrevu les payens, il se contente de l'indiquer, en employant trois fois dans son recit de la création, le nom pluriel *d'Elohim* au lieu du singulier *Eloah* (2), c'est sans doute qu'il ne voulut pas exposer les Hébreux, entourés du Polythéisme, à matérialiser comme les autres peuples les trois hypothases divines coéternelles, égales, présentées à notre foi dans le nouveau testament, comme ne formant qu'*un* seul Dieu, père, verbe ou parole et saint esprit (3).

Ad. 2.

Sur l'essence divine, théorie sur la lumière intellectuelle, qui éclaire l'ame de l'homme.

L'opinion, qu'annoncent tous les systêmes des peuples asiatiques sur l'essence de l'être suprême, se retrouve dans nos livres saints: mais elle y devient une théorie aussi profonde que sublime (1), dans laquelle on découvre une des sources des aperçus étonnants, qu'on ne peut refuser aux payens ; et aussi claire que positive sur cet objet, l'ecri-

ture sainte, en le purifiant du matérialisme, que le raisonnement y a mêlé, nous présente:

D'abord la lumière increée contenue dans l'infini, *Dieu est lumière* (2), Dieu le verbe habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vue ni ne peut voir (3), voilà la lumière increée, originale, primitive, dans laquelle toutes les autres lumières et toutes les vies (4) sont renfermées; de cette lumière increée, descendant de l'infini, le verbe Dieu émane, produit, crée la lumière pour tous les ordres d'êtres de l'univers (5); ainsi il y en a de tous les dégrés, depuis le feu consumant, qui ne s'éteint point, jusqu'au feu visible du soleil (6); et tout comme il faut à la lumière matérielle, un véhicule, qui en vibrations et ondulations la transmette à nos yeux, de même cette lumière intellectuelle, reçue à sa source par les plus hautes intelligences est transmise par elle aux hiérarchies inférieures, elle se répand de dégrés en dégrés (7) depuis la plus pure lumière, dont les Séraphins ne peuvent supporter l'éclat (8), et circule de cieux en cieux dans tous les espaces en rapport avec les êtres, et dans une proportion assortie à leur nature, et à leur besoin (9).

Le dernier, le plus bas échellon de cette lumière intellectuelle est l'esprit *astral*, feu, en analogie avec la lumière, qui rend les astres lumineux, mais qui est intelligente dans les êtres moraux (10). Cette lumière *astrale* quintessence de feu par rapport au feu matériel, et qui est fort supérieure, à ce qu'on appelle *l'esprit de la nature* répandu dans les corps physiques, est cependant inférieure et impure, quand au feu ou lumière, qui s'émane directement de l'esprit de Dieu; parce qu'en raison des espaces, où elle circule et de l'éloignement de sa source elle devient plus opaque et moins pure (11). La dispensation de ces divers dégrés de lumières intellectuelles ne peut être la même que celle des lumières corporelles. Dieu, dit l'écriture, fait lever son soleil sur les justes et les injustes (12): mais dans la distribution de la vraie lumière, la qualité, la quantité, l'augmentation ou la diminuation de ses dons et de ses envois, est pour l'être moral ou une récompense, ou une punition des actes libres de fidélité ou d'infidélité, qu'il commet envers son créateur (13). Ainsi, par exemple, les anges révoltés perdant par leur désunion volontaire d'avec l'être suprême, la pure et céleste lumière, dont ils avaient joui, lorsqu'ils étaient dans l'ordre, furent reduits à la lumière astrale, qui de-

vint aussi le partage de l'homme après sa chûte (14).

Ad. 3.

Toutes ces idées d'un monde invisible antérieur au monde visible, qui furent les bases des théogonies et cosmogonies des payens (1), se retrouvent dans nos livres saints, mais dégagés des nuages, qui les enveloppaient dans le paganisme. Moyse en commençant son sublime récit de la création, indique celle des cieux, invisible, antérieure au monde sensible (2). Car après avoir annoncé la création générale des cieux et de la terre, il en revient au débrouillement du chaos et à la création du ciel et du monde physique, tels qu'ils en sont sortis (3). Une foule de passages du vieux et du nouveau testament confirment cette indication, et établissent clairement l'existence de ce monde invisible, la théorie des cieux divers, les hiérarchies, d'êtres intermédiaires, qui lient l'univers avec le *Verbe-Dieu* (4); la dégradation d'une partie de ces intelligences (5); leur lutte, leurs combats avec *Michel* l'archange (6), et les suites de cette révolte (7); ainsi quoique l'immensité de l'infini remplisse tous les espaces, qu'elle soit absolue et pure; cependant l'écriture dans un sens plus particulier distingue les cieux

purs de l'éternel ou cieux des cieux (8), ensuite les cieux, dont *Job* dit que les cieux mêmes ne sont pas purs devant lui (9); enfin le ciel des astres et tous les cieux dans lesquels circulent les divers dégrés de lumières, qui sont autant d'espaces, marqués par la différence du plus ou moins de pureté des élémens, dont ils sont composés (10). Selon l'écriture sainte les cieux purs ou cieux des cieux, sont le domaine du Verbe-Dieu et des anges saints sous ses ordres. Tandis que les anges apostats ou Démons, par suite de leur revolte, de chûtes en chûtes, de dégradations en dégradations, s'éloignant toujours plus de la lumière pure, furent jetés dans les cieux astraux, déja inférieurs, et qu'ils infectèrent encore de leur impureté.

Ad. 4.

Création du monde visible.

Quelques mêlés d'erreurs que soient les aperçus des Payens sur la création, il est impossible de ne pas voir dans les principaux traits de leur cosmogonie des conformités aussi frappantes que remarquables avec le sublime récit que fait Moyse de cet important événement (1); je renvoye ici mes lecteurs au parallèle que je leurs présente plus bas

entre les mythologies et les onze premiers chapitres de la Génése.

Ad. 5.

La chronologie.

Quelques différentes que paraissent au premier coup d'oeil les annales payennes de la chronologie de Moyse, elles ont cependant entre elles les conformités les plus frappantes, du moment où les premières abandonnant le monde invisible et ses intelligences, objet des énormes calculs de la période antéchaotique (1), commencent à s'occuper du monde visible et de l'espèce humaine; car cette seconde période, qui de la création finit au déluge (2), quelque mêlée, qu'elle soit encore des idées du monde invisible, présente cependant des traits trop caractéristiques de l'âge antédiluvien, pour pouvoir le méconnaître; telle est l'identité reconnue par tous les savans, qui possèdent les langues orientales (3), entre les noms et les caractères de ceux, qui commencent les annales humaines de ces peuples. Ainsi, par exemple, de quelqu'erreur que soit mêlée l'Histoire des Chaldéens par *Berose*, elle nous montre, que cet historien payen ne fait remonter la grande famille patriarchale qu'à la même Ere que lui donne Moyse (4),

et non seulement le total des générations de *Berose* de la création au déluge sont les mêmes que celles du législateur juif, mais l'histoire de *Xixutrus*, le dernier des rois chaldéens, qui finit la période antédiluvienne, et qui sauvé des eaux renouvelle le genre humain, a la plus grande ressemblance avec *Noé*. Les mêmes conformités se retrouvent dans les fragmens de Sanchoniaton (5); dans la chronologie égyptienne, recueillie par Manethon (6), ainsi que dans toutes les autres annales asiatiques; et ces mêmes ressemblances se voyent encore dans les aperçus que donnent leurs fables, dans les symboles de leurs mystères (7), dans les rites de leur culte populaire, enfin dans les fêtes institués en commémoration des grands événémens de la période antédiluvienne; tels que la création, la chûte de l'homme, la dégradation totale du genre humain et le déluge, qui le détruisit (8) à l'exception d'une seule famille.

C'est au renouvellement du genre humain par cette famille, que commence la troisième et dernière époque de toutes les annales payennes; si frappante par ses conformités avec l'âge de Moyse, que les noms, les caractères, les faits et les aperçus des fables, ramènent toujours l'origine de ces peuples aux colonies primitives, qui conduites

par les fils de *Noé* peuplèrent toutes ces contrées (9).

Ces ressemblances se montrent encore avec plus de clarté chés les peuples, dont nous avons les livres, comme on l'a vu dans la mythologie des Indous, ainsi, par exemple, dans le *Pouram*, qui fait mention de *Swayambuvâ* et de ses deux fils, on ne peut méconnaître *Adam*, *Abel* et *Cain* (10). L'histoire du Dragon ou serpent, qui chés tous les peuples est, ou la mutilation ou l'allégorie de la chûte de l'homme, plus particulièrement détaillée dans le plus ancien des *Veds* Indous nous montre celle *d'Adam* (11). Toutes leurs fables nous présentent les deux races antédiluviennes de *Cain* et de *Seth* (12), dans toutes on voit l'histoire de la dégradation du genre humain, attribuée à la mauvaise race (13); les plus anciens *Pouram Samscrit* font allusion au déluge, et les trois premieres incarnations de *Vichnou* semblent fondées sur cette catastrophe, qui termine la seconde époque des annales indoues, comme elle finit l'âge antédiluvien de Moyse. Celle qui suit commence chés les Indous, comme chés le législateur hébreux, par le renouvellement du genre humain. *Noé*, ainsi que *Salyaurata*, a été miraculeusement préservé des eaux, en entrant avec sept au-

tres saints personnages dans un vaisseau ou par l'ordre de *Vichnou* il retire tous les animaux et toutes les plantes. Comme *Noé*, ce monarque a trois fils, qui repeuplent la terre (14); leurs noms Samscrit, les traits caractéristiques, qui les désignent, les traces distinctes de leurs passages à la tête des colonies, dont ils sont les fondateurs; toutes ces indications ont une telle ressemblance au récit de *Moyse* sur les mêmes faits (15), qu'on ne peut méconnaître, dans cette dernière partie des annales des Indous, l'âge diluvien, et la famille du patriarche, qui fut la souche du genre humain.

Ad. 6.

Quoiqu'infiniment plus pures et entièrement degagée du matérialisme, que le raisonnement humain avait mêlée à ces opinions du Paganisme (1) sur la nature, la dégradation, la régénération de l'ame; toutes les idées, qu'ils se formaient sur ces objets, ainsi que celles, qu'ils avaient de la rédemption (2), de la résurrection, de la vie future, du jugement dernier (3), se retrouvent dans nos saints livres, et les passages, qui prouvent ces conformités sont aussi positifs, qu'ils sont nombreux (4); elles ont été reconnues non seulement par les savans anciens et modernes, mais aussi des pères de

l'église, qui ont examiné ces anciennes religions. Mais quelques frappantes que ces ressemblances soient en général, celle que présente la mythologie indienne entre *Chrisnen* et nôtre divin sauveur est bien plus étonnante encore. On a vu dans les fables (5), que ce *Chrisnen* issus de la race royale, dès longtems annoncé par des prophéties, était un objet de terreur pour un prince, auquel il devait enlever le trône et la vie, qu'à sa naissance miraculeuse un choeur de *Deiotas* se fit entendre; que ses parens le déposèrent chés des bergers, qu'il échappa au massacre de tous les enfans de son âge, ordonné, pour le faire périr; qu'il combattit le serpent, ennemi du genre humain, remporta la victoire, lui écrasa la tête de son talon; qu'il descendit aux enfers, revint sur la terre, d'où il monta au *Baikunt* ou ciel supérieur.

Sans tirer de ces traits isolés, noyés dans des fables extravagantes et puériles, les conséquences, impies et ridicules, qu'en ont tiré M. M. *Dupuis* et *Volney* (6), on ne peut nier, que les conformités, qu'ils présentent avec plusieurs traits de la vie de notre divin sauveur, ne méritent, qu'on s'arrête à réchercher, qu'elles peuvent être les sources de ces rapports et des autres ressemblances, que je viens d'indiquer dans ce ta-

bleau. J'aurais pu l'étendre, si j'etais entrée dans le détail de plusieurs autres conformités (7) universellement reconnues des savans anciens et modernes, qui, soit en faveur de la révélation, soit pour la combattre, ont fait le rapprochement des anciennes religions payennes avec notre vraie et sainte religion: mais je me borne aux ressemblances des opinions primitives, fondamentales, universelles, avec nos dogmes positifs; conformités reconnues des pères de l'église, dans les écrits desquels se trouvent les confirmations des indications que je viens de donner (10).

Fin du tableau des conformités.

Conclusion.

Il résulte du tableau que je viens de tracer à mes lecteurs, que tous les anciens peuples, eurent les mêmes idées fondamentales spéculatives, qui par le raisonnement et la science sont devenues philosophiques et que les opinions et les faits, dont les mythologies présentent les aperçus, se retrouvent dans la collection de livres que nous nommons nos saints livres ou saintes écritures, mais avec la différence, (si je puis m'exprimer ainsi) qui se remarque entre le roman historique et l'histoire véritable.

Ces principes posés, avant de chercher les sources de ces ressemblances étonnantes, il faut examiner, si elles autorisent les conséquences, qu'en ont tirés des écrivains du dix-huitième siècle (1), qui n'osant attaquer l'authenticité ni l'antiquité de nos livres sacrés, reconnues et attestées par une foule

(1) M. M. Dupuis dans son origine des cultes et Volney dans ses ruines.

d'auteurs payens (1) se sont retranchés à nous présenter ces écrits règles de notre foi sous l'aspect de mythologies, dont les auteurs avaient puisé les matériaux dans celle des chaldéens, persans, égyptiens, Indous, et autres peuples, existant en corps de nation, longtems avant que le législateur hébreux eût écrit les livres divins, qui devaient servir de base non seulement aux opinions religieuses, morales, civiles de sa nation; mais encore à la religion chrétienne, puisque la vérité de celle-ci est uniquement fondée sur les onze premiers chapitres de la Génése (2).

On ne peut douter que Moyse soigneusement élévé par la protection de la fille de Pharaon, ne fusse instruit dans les sciences égyptiennes, qu'il ne connusse les traditions orientales, et les opinions populaires, qu'on aperçoit dans toutes les mythologies existantes de son temps. Mais il ne faut que jeter un coup d'oeil sur le but de sa mission, sur le caractère de ses ouvrages; pour voir qu'il n'a point puisé dans les sources; qu'on lui

(1) Manethon, qui vivait sous Ptolemé, Philadelphe, Diodore de Sicile, Nicolas de Damas, Tacite et divers autres, cités par St. Justin, par Eusèbe, par Huet et Grotius.

(2) Asiatic researches. Vol. I. page 225.

attribue, et qu'il écrivit ce qu'il savait être vrai, independamment des fables dans lesquelles brillaient encore quelques éclairs de vérité. Sa mission avait pour but de retirer le peuple hébreux de l'idolâtrie alors générale, toutes ses institutions devaient l'écarter des erreurs religieuses, physiques, astrologiques, qui regnaient universellement dans les théogonies, et cosmogonies, par la dégradation des idées fondamentales, et l'altération des traditions primitives; c'est ce que prouvent les quatre derniers livres du pentateuque (1), dans lesquels avec la description de ces erreurs, de cette idolâtrie, et celle des pratiques de superstitions et des magies, usitées alors, se trouvent les préceptes et les loix, que le législateur hébreux oppose à cette corruption universelle; loix et préceptes, qui séparant absolument les hébreux de toutes les autres nations, tendent uniquement à fixer ses relations avec Dieu, et à détruire chés eux toutes les notions et pratiques généralement établies.

Ainsi le but de sa mission clairement exprimé dans toute sa législation et ses réglemens, ne lui permettait pas de puiser dans

(1) L'exode, le levitique, les nombres, le denteronome.

les sources des abus, qu'il voulait détruire; et à ne juger Moyse que sur la réputation de sagesse que lui donne les écrivains profanes, il ne pouvait contrarier comme il l'a fait, les opinions et les cultes payens; s'il avait lui-même fondé sur leur tissu mythologique, la théorie et les faits, qu'il enseignait à son peuple.

Si de cette première donnée, on passe au rapprochement de ses écrits, avec le peu de fragmens, qui restent des livres sacrés des autres nations, et particulièrement des nombreux ouvrages samscrits, qu'on possède actuellement en Europe, on voit que ceux du législateur hébreux présentent un caractère de simplicité, de précision dans le récit, de certitude dans les faits, de sublimité, de concision dans le style, d'autorité dans l'exposition, qu'on chercherait envain dans les mythologies; car même dans celle des Indous, (à ce qu'il paraît,) la plus ancienne, la plus étonnante, parce qu'elle approche le plus du style et de la théorie de Moyse, on remarque cependant un étrange composé de vérités et d'erreurs, d'absurdités aussi extravagantes que puériles, d'où ressortent de tems en tems des reflets brillans de lumière. Le récit de la création et du déluge est mêlé dans leur cosmogonie à des notions faus-

ses sur la formation de notre globe; l'histoire des premiers âges de l'homme, est obscure, amalgamée ainsi que leur chronologie aux idées d'un monde invisible, et des intelligences intermédiaires, et si contradictoire, à la vraisemblance, et aux monumens par lesquels on remonte aux passés, que tous les aperçus des mythologies sur les premières époques du monde visible, et du genre humain ne présentent tout au plus que de grands souvenirs, interrompus, et si altérés, si obscurcis, qu'il faut pour retrouver le fond de vérités, qui y reste, les dépouiller avec soin, des allégories, des symboles, qui les couvrent et des erreurs religieuse, physiques et historiques, qui y sont mêlées (1).

Aucun de ces traits ne s'aperçoivent dans les écrits de Moyse, on remarque cette différence dès les onze premiers chapitres de la Génése, qui renferme le récit de la création des cieux et de la terre, l'histoire de l'humanité en général, comme introduction à celle des hébreux, et enfin la chronologie du monde et des hommes. Il suffit de mettre en parallèle sur tous ces objets, le narré simple et vraiment historique du législateur des

(1) Bryant analysis of mytho. Tome II. page 331 à 333.

Hébreux avec les aperçus isolés, épars, et vagues des mythologies sur les mêmes faits; pour voir que la différence de ces deux documens indiquent, que Moyse a puisé le sien dans une source plus pure, plus relevée que celle des traditions humaines.

Séparant son récit de la création, de l'histoire du déluge, qui y est toujours mêlée dans les cosmogonies payennes, ne faisant qu'indiquer la création antérieure du monde invisible (1) se bornant au fait simple, relatifs à ce grand événement, Moyse établit une cause première, intelligente, dont l'univers tire son origine, et par qui les cieux et la terre ont été créés. Il trace avec la plus savante et sublime exactitude la formation successive du globe que nous habitons, il en dit tout ce que l'homme peut comprendre, tout ce qui lui est nécessaire de savoir à l'égard de la terre destinée à être son séjour (2); tout est positif dans son récit, il ne l'enveloppe point comme les cosmogonies payennes d'allégories et de symboles. Dieu dit, Dieu fit (3), c'est l'énoncé simple et litteral

(1) Genése, chapitre I, v. 1., Thomas Eirnet archéologie, lid. 28. page 511.
(2) Ibid. chap. I. v. 11.
(3) Genése I. chap.

des opérations par lesquelles Dieu prépara la terre pour la reception de l'homme; et quoique le législateur hébreux ait écrit longtems avant que les hommes possédassent la science que nous nommons aujourd'hui l'histoire naturelle, cependant l'étude de la terre, loin de contredire ce qu'il nous apprend sur les tems qui ont procédés cette science, certifie la vérité de cet auguste document, parce que le narré de Moyse n'offre pas comme les cosmogonies des traits contradictoires à la raison, et parce que les faits, qu'il y détaille ont laissés des traces, qui nous amènent naturellement au tems, auquel on peut remonter à ces faits par des phénomènes (1).

Dès que l'homme existe, Moyse devient proprement historien chronologiste de tous les peuples connus avant sa mission; et en rapprochant ses annales de celle des mythologie, on voit clairement malgré les conformités, qui s'y trouvent, qu'il n'a point pris celle-ci pour modèle, car entre toutes les chronologies asiatiques, la sienne est la seule, qui ne présente pas de contradictions (2),

(1) Histoire de la terre par du Luc. page 631.

(2) C'elle qu'on prétend y trouver ne proviennent que d'une différence entre le texte hebreu et le texte samaritain. Difference, qui n'existait pas du tems de saint

qui ne remonte pas au delà du chaos, qui n'adopte pas des dieux ou demi-Dieux pour ancêtres, qui s'occupe enfin uniquement du genre humain.

Ainsi, commençant ses annales tout simplement á la création du monde visible, et au premier homme, son récit du premier âge de l'humanité est aussi clair, aussi positif, qu'il est vague, et obscur dans les autres chronologies, la même certitude avec laquelle il a tracé l'origine des cieux et de la terre se retrouve dans l'histoire de la chûte du chef du genre humain (1). Dans celle de sa dégradation, et dans le tableau, qu'il donne de sa postérité, et des deux races de *Cain* et de *Seth* (2). Apres avoir parcouru cette période primitive succinctement, mais avec une suite et une clarté, qu'il n'aurait pu puiser dans les modèle qu'on lui suppose, il arrive à la fin de ce premier âge, remarquable par la corruption totale du genre humain, il en indique les causes, et liant intimément l'histoire du

---

Jerome, puisque ce respectable écrivain après les avoir confrontée, assure, qu'ils sont exactement conformes. Langlet du fresnoi, méthode pour étudier l'histoire. tome I. page 135.

(2) Genése chap. III.

(3) Genése chap. IV, V, VI.

déluge, qui le termine, à la corruption qui l'a précédé, il présente cette catastrophe mémorable, comme une punition directe de Dieu, et il en détermine l'époque (1), avec une certitude que ne présentent point les annales payennes, et qui fixe la durée de l'âge antédiluvien ; car quoiqu'il ne donne point des causes physiques à ce grand événement, qu'il n'en détaille les circonstances, qu'autant qu'il est nécessaire pour marquer la succession réelles de toutes les parties de l'univers, cependant son récit absolument différent de ceux des mythologies, et entièrement dégagé de leur erreurs physiques est parfaitement conforme à la géologie ou théologie physique de la terre (2), les traces de ce fait le plus grand, qui ait été mentionné relatif à notre globe, y sont encore empreinte, et l'histoire de la terre, étudiée dans son intérieur, et sur sa surface, nous les présentant telle que Moyse les indique (3), certifie qu'à l'époque, où il place cet événement la race humaine fut en effet submergée.

Passant ensuite du déluge au renouvellement du genre humain, le législateur hébreux

(1) Genèse chap. V. et VII.
(2) De Luc géologie, lettre V. page 292. 513. 514.
(3) History of Indostan chap. 13. de Luc lettre p. 294.

reprend sa chronologie au seul homme échappé à la destruction générale (1), et remonte par les trois fils de Noé, à l'origine réelle de tous les peuples diluviens, et à la fondation des plus anciens royaumes (2), et malgré les ressemblances frappantes entre cette partie de son récit, et les traditions mythologiques à l'égard des noms, qu'il donne aux contrées, aux cités, aux empires de l'orient, et à leur fondateurs (3). Cependant sa narration n'a aucun caractère, qui puisse autoriser le soupçon, qu'il l'a puisée dans les mythologies; car entièrement dégagée des fables et des erreurs, qui obscurcissent les cosmogonies, et annales payennes, elle est la seule histoire liée et positive, que nous ayons sur les tems primitifs, la seule qui par ses rapports avec la physique, la géographie de la terre (4), et tous les monumens, par lesquels on peut remonter à l'histoire du genre hu-

(1) Génèse, chap. VI., VII., VIII.

(2) Génese, chap. IX., X., XI.

(3) Génèse, ibid. asiatic researches, vol. II. page 40. 41.

(4) D'après les découvertes dès du lac, de saussure, et autres naturalistes aussi justement célèbres, les rapports étonnants de la géologie et de l'histoire de l'homme à la revelation écrite, montrent que la théologie de la nature, loin de contredire l'histoire mosaique est parfaitement conforme à la genèse. Du Luc géologie ou théologie physique de la terre lettre 125.

main (1), ait un caractère évident de vérité et de certitude (2); la seule enfin, qui montre clairement, une source divine, par l'application naturelle des récits du législateur hébreux à des événemens postérieurs. Motifs solides de croire, qu'ils renferment de vrayes prédictions, et que par conséquent les écrits de Moyse sont des ouvrages inspirés et une révélation écrite.

Ce paralléle entre les cosmogonies, théogonies, et annales payennes avec les ouvrages de Moyse (4), montre clairement, qu'il n'a

---

(1) Du Luc, ibid. lettres 147. asiatic researches. vol. III. page 300. History of Indostan. vol. II. page 44.

(2) Du Luc, lettre 147. page 674.

(3) Asiatic researches. Vol. III. page 402.

(4) Je l'ai borné ici aux onze premiers chapitres de la genése, parce qu'ils sont l'objet direct des attaques des détracteurs de la révélation, et parce qu'ils renferment la base de la foi, et des espérance des chretiens. Mais je ne puis me refuser à ajouter ici, qu'en général, tous les ouvrages, qui forment la collection des livres sacrés des hébreux, et celle des livres du nouveau testament se distinguent par une chaîne de compositions et un genre d'éloquence unique, inimitable, qui n'ont aucune réssemblance ni pour la forme ni pour le style, soit avec toutes les compositions humaines, des philosophes anciens les plus renommés, soit à celle des écrivains les plus justement célèbres parmi les chrétiens et qu'il ne faut que les mettre en parallèle pour voir les nuances infinies, qui en les séparant de tout ce que les hommes ont produit de plus beau, annonce leur origine divine. Ainsi c'est dans les écrits de Moïse,

point pris les mythologies pour modèle, ni composé une nouvelle mythologie. Or comme on ne peut admettre non plus que les systêmes des payens, qui étaient antérieurs à Moyse, ayent été puisés dans ses livres, il faut chercher d'autres sources aux conformités, qu'on remarque, soit entre les mythologies, soit entre celle-ci, et la révélation écrite.

On a déja vu par le rapprochement des annales payennes, qu'on ne pouvait remonter plus haut pour leurs dynasties humaines et pour la fondation de leur empire terrestre,

---

Dieu lui-même parlant de soi. Dans les prophètes Dieu parlant de lui! dans les évangiles écrits par des gens d'une classe, qui ne devait rien à l'étude ni à l'éducation; Jesus Christ dit les choses les plus hautes, les plus sublimes, comme lui étant familières, et toujours infiniment au-dessous de lui. Ses apôtres présentent uniement, sans fard, sans faux ornemens, la vérité. Quelque élevé que soit leurs sujets, le discours, le style y répond. Majestueux et transcendant dans sa simplicité. La pensée en sort toute parée, et toute armée de sa beauté divine, et tel est le genre d'éloquence de nos livres saints, que sans art, sans règle, toujours aussi naturelle qu'extraordinaire, aussi simple que fière de sa cause, et sure de ce qu'elle dit. Son essor divin annonce Dieu même parlant aux hommes et à l'univers. (a) asiatic researches VII. page 242. phil. div. tome II. page 48. 49.

qu'à l'époque, qu'elles indiquent unanimement, c'est-à-dire au renouvellement du genre humain peu après le déluge (1), et que toutes leurs indications annoncent une même origine (2), une souche commune, dont les branches en se répandant dans les diverses contrées de l'Asie y apportèrent les traditions sur lesquelles se fondaient toutes les mythologies (3), et comme on a vu aussi qu'en mettant bout à bout toutes les planches saines des aperçus du paganisme, on arrive toujours à la chronologie mosaïque, la certitude de celle-ci, remplaçant les vraisemblances, c'est à Noé et à ses fils, que remonte toutes les origines diluviennes (4) et toutes les traditions, qui sont une des sources des conformités que nous avons remarquées dans les systèmes payens (5).

Ces traditions universellement répandues dans toute l'Asie remontaient selon les mytho-

(1) Du Luc, lettre géologique, page 674. asiatic researches. Vol. II. page 112. 115. 137. 150.

(2) Asiatic researches. Vol. II. page 112, Vol. III. page 243. 300.

(3) Jackson chronologie antique, vol. I. page 19. Cumberland, Sanchoniaton. page 56.

(4) Asiatic researches. Vol. III. page 236. 243. 300.

(1) Tableau des conformités.

logies elles-mêmes à une tradition primitive (1), qui s'arrêtait naturellement au premier homme, puisqu'avant lui il ne pouvait y avoir de tradition; et pour que ce premier homme put être l'instituteur du genre humain, il fallait nécessairement, qu'il fut instruit lui-même par la divinité, au moment de sa création (2), opinion avancée dans toutes les mythologies, et qui est infiniment plus vraisemblable, plus facile à concevoir, que ne le sont les fables psychologiques des philosophes du dix-huitième siècle, qui prétendent faire naître toutes les idées fondamentales, universelles des facultés de l'entendement humain; sans considérer l'instruction préliminaire, le tems, les observations que demande un tel développement métaphysique.

Cette révélation primitive du créateur à sa créature, au moment où il lui donna l'existence, admise par tradition dans tous

(1) On ne saurait nier cette tradition primitive descendue d'Adam à sa postérité, quelque embrouillés qu'en soit les fils dans les systêmes payens, ils se retrouvent toujours, conduisent toujours à la création, et à une religion primitive, déja dégéneré en polithéisme et idôlatrie du tems d'Abraham. Josuée, chap. 24. v. 2.

(2) Herders älteste Urkunde. Tome I. page 103. 155.

les systèmes payens, devient un fait certain dans nos livres saints, qui comme on l'a vu (1), ont tous les caractères d'ouvrages originaux, et tous ceux d'une révélation écrite. Ainsi écartant les nuages, dont était couvert, le fond de vérité resté dans les traditions, ils nous montrent clairement, Adam créé selon la ressemblance de Dieu (2) recevant directement de lui le souffle de vie, et la lumière, qui lui apprend à connaître son créateur, sa propre nature, les oeuvres de la création, et qui le met en état de nommer au premier momens de son existence tous les animaux, qui passait devant lui (3), selon leur nature et leur qualité, ce qu'il n'aurait pu faire, s'il n'avait eu cette lumière au-dessus de toute lumière, puisque c'était l'esprit de Dieu lui-même, gravé dans son image, qui, dit St. Paul, quoique barbouillée par la chûte, n'a pu être entièrement effacée, et doit revivre par la régénération (4).

C'est donc aux poids de la simple raison, appuyée de l'autorité de nos livres saints, qu'il faut admettre cette révélation

(1) Page 690 de ce volume. note 4.
(2) Genese, chap. I. et 2, v. 26. 27. et 7.
(3) Genese, chap. II. v. 20.
(4) Corinthien, chap. XV. v. 49.

primordiale, comme la première source des idées, et des connaissances attribuées par toutes les traditions asiatiques à ce premier homme (1), auquel remonte la tradition primitive ; de laquelle sortirent les autres (2). Et par elle les notions universelles, qu'eut le genre humain sur l'être suprême, sa nature, son essence sur le monde invisible, la dégradation d'une partie de ses intelligences, enfin la création du monde visible, et l'ordre, dans lequel en furent créé toutes les parties.

C'est donc à cette révélation primordiale, qu'il faut remonter, pour trouver la première source de la conformité des opinions fondamentales, qui se remarque chés toutes les nations, idées qui seraient restés pures, si l'homme avait conservé la lumière originale, impulsion directe de son créateur. Cette vérité entrevue du paganisme, est con-

(1) Les traditions universelles de l'orient attribuent à Adam un livre sur l'origine des choses et toutes les sciences divines et humaines. Stanley on the oriental philosoph. l. III. chap. III. page 36.

(2) Les mêmes traditions sont toutes aussi unanimes sur les livres de Seth ; d'Enoch ou Edris passés traditionnellement à la postérité de Noë après le déluge. Ibid, et Pokok specimen oriental, hist. de l'arabic p. 138.

firmée et clairement développée par l'écriture sainte, qui nous montre l'homme perdant par sa chûte, dont l'orgueil fut le motif (1), cette lumière primitive, qui l'unissait à son créateur (2), et recevant en supplément une lumière inférieure en parallele, et en rélation aux objets de la terre, qu'il avait préféré à Dieu, et c'est cette lumière substitut de la lumière primitive, qui par sa nature, et ses divers rapports, est la seconde source des conformités existentes entre les systêmes payens et la révélation écrite.

Pour rendre ceci sensible à mes lecteurs, il faut en leur rappellant quelques principes déja exposés plus haut, en établir quelques autres, sur lesquels se fonde la théorie que je vais leur présenter, qui est aussi curieuse dans ses rapports philosophiques, qu'elle est certaine, puis qu'elle est établie sur l'écriture sainte (3).

1°) On a vu (4) plus haut, que toutes les lumières intellectuelles, et corporelles,

(1) Génése, chap. III. v. 3. 4. 5. 6.
(2) Ibid jusqu'à la fin du chapitre.
(3) Philos. divine. Tome I. page 6. note 3.
(4) Seconde conformité des apperçus payens avec les dogmes de nos livres saints, page 696.

tirent leur origine de la lumière incréée, originale, dieu le verbe (1), qu'elles sont de tous les dégrés (2), assorties à la nature de tous les êtres, aux rapports et aux convenances, qu'ils ont entr'eux, qu'enfin par une justice attributive, les lumières intellectuelles, partage des intelligences, ne leur sont distribuées qu'en proportion de leur moralité, et que l'homme ainsi que l'avait été les anges dégradés, fut réduit à la lumière astrale le plus bas échellon des lumières intellectuelles.

2°) Comme on l'a vu encore (3) les émanations et communications de ces lumières intellectuelles se font de cieux en cieux; elles sont plus ou moins brillantes en proportion, du rapprochement ou de l'éloignement de leur source (4), et plus ou moins pure selon le plus ou le moins de pureté des cieux divers dans lesquels elles rayonnent, circulent, et qui sont autant d'espaces formés en parties de différentes couches d'air (5), et ont plus ou moins de ressort, selon que ces couches sont primitives et pures.

(1) Ibid.
(2) Ibid.
(3) Philos. div. tome I. page 42. 44.
(4) Ibid. tom. I. et page 672, 673 de ce vol.
(5) Psaume 104. v. 2 et 3.

3°) L'air principe ou éther, le plus pur des airs a une force incroyable (1), et cette force, que meut la volonté de Dieu (2), celle des anges bons ou mauvais (3), même celle de l'homme (4) est plus ou moins grande, plus ou moins pure selon les dégrés d'air jusqu'à notre grossier atmosphère (5) et selon la pureté ou l'impureté de l'agent, qui le met en jeu (6).

---

(1) L'existence et l'influence de cet air ou fond primitif ont été reconnues par nombre de savans, et de célèbres naturalistes, qui tous le regardent comme agent universel et cause nécessaire de quelqu'uns des grands phénomènes de l'univers, et personne n'ignore que plus l'air est primitif, plus il a de ressort, et que pouvant agir et influer sur toutes les couches d'air moins subtiles, il peut par cet ébraulement opérer sur le phisique. (Philos. divine. tome I. page 165. 313. 404. psaume 18. v. 11., 104. v. 3.

(2) Psaume 104. v. 4.

(3) Psaume 18. v. 11., 104. v. 3.

(4) Comme le prouvent les nombreuses expériences faites pour connaître le véritable agent du fluide magnetique, prétendue, découverte du dix-huitième siècle, qui en réalité n'est qu'un reflet des pratiques babyloniennes, chaldéennes, payennes en un mot, ressuscitées sous d'autres noms, et qui sont le résultat du pouvoir, qu'à la volonté de l'homme, de déplacer de la masse d'air primitif, qui est le domaine général de tous les êtres la quantité, qui est en proportion avec sa nature. (Philos. div. tome I. page 312 à 413.

(5) Philos. div. tome I. page 165.

(6) Ibid. ephesien. chap. 6. v. 12.

4°) Tout est en rapport et en parallélisme (1), dans l'univers toutes les choses célestes ont leur types et leur représentant dans le monde physique, tellement que les cieux répondent à la terre, et la terre aux cieux, les cieux astraux sont les types des cieux purs, et par les rapports et l'analogie, qui existe du physique au moral, du physique grossier, au physique glorieux (2), du physique glorieux au céleste, du céleste au divin, les parties similaires de tous les êtres et des cieux divers, qui sont dans l'homme et hors de l'homme (3), se peignent sur le fond primitif de l'air principe, ou éther (4).

---

(1) Ce principe reconnu de savans reellement tels, qui se sont appliqués à connaître les loix, et le jeu de l'univers est encore sanctionné par une foule de passages de l'écriture sainte. Philos. div. tome II. page 291 et la note.

(2) Il est une matière glorieuse transparente, diaphane, comme il est une matière grossière, qui fait les corps inférieurement physique, la première compose les corps glorieux, véhicule des anges ou esprits célestes. L'homme, quoique déchu en conserve encore en soi le precieux germe, qui se manifestera á la résurection. Corinthien chap. 15. verset 40 et suivant.

(3) L'écriture sainte est expresse à ce sujet, Luc. 17. v. 21., comme image de Dieu, comme portrait du monde, le royaume des cieux, les cieux inférieurs, leur jeu, l'image des anges, celles des êtres physiques et tout ce qui se passe dans l'univers peut dans son genre et en racourci se passer dans l'homme. Mathieu 13, v. 31. Deut 30, v. 14. Romain 10, 28. 2. Corinthien 6, v. 16.

(4) Phil. Tome I. page 171.

Il résulte de ces principes, que j'ai déja exposé à mes lecteurs (1), que la lumière astrale, qui après la chûte remplaça la lumière divine (2), et qui n'en est que le plus bas échellon (3) est cependant un reflet indirect de la lumière primitive, puis ce qu'elles ont toute la même source (4) et que cette lumière inférieure en analogie avec le feu, qui rend les astres lumineux, éclairant l'esprit de l'homme créé pour l'intelligence (5), devint l'origine de ce qu'on appelle la raison. Mais pour comprendre la nature, les opérations, les effets de cette raison, trop préconisée et trop rabaissée, il faut la distinguer en raison simple et en raison exaltée annoblie, ou esprit astral (6). Ainsi quel que soit le système qu'on adopte à l'égard de l'union de l'ame et du corps, la raison simple ne peut être dévéloppée qu'après que les sens extérieurs lui ont fourni ses magasins (7); ces

(1) Tableau des conformités. page 656 à 680 de ce vol.
(2) Phil. div. tome I. page 30, note première page 33.
(3) Ephésien, chap. IV. v. 18. Colloss. ch. 1. v. 21.
(4) Jean 8, v. 12. Phil. div. tome I. p. 36. 37.
(5) Ibid. page 31.
(6) Cette distinction est fondée sur une foule de passages de l'écriture sainte qui est très claire sur la nature de la lumière qu'a conservé l'homme naturel et irrégénéré. Ephès. 4, v. 18, 23, 24. Collos chap. 1., v. 21. chap. 2, v. 8.
(7) Phil. dis. tome 1. page 161.

matériaux reçus, l'esprit et les facultés internes de l'homme, l'imagination, la mémoire doivent agir, et d'après ce principe reconnu, la simple raison n'est que le flux des pensées ordinaires, en résultat de ce que les sens lui ont transmis (1); et la lumière astrale, dont elle tire son origine, déja très inférieure à la lumière divine (2) est encore en surcroit de ces bornes naturelles offusquées par l'entremise des sens, qui la couvrent de nuages sur nuages (3).

Il n'en est pas de même de l'esprit astral, le plus haut point ou la raison puisse s'élever, et auquel elle ne parvient, que par une abstraction totale des sens. N'agissant plus alors dans sa manière ordinaire, ses facultés internes toutes concentrées, et absolument separées de tous les objets extérieurs sont dans un état passif, pendant lequel l'esprit naturel ou entendement de l'homme, reçoit des visions astrales, ou reflets de lumières imitatifs de la lumière originale (4); reflets que l'esprit astral peut lui montrer,

(1) Ibid.
(2) St. Jean, première épitre, chap. 2. v. 8 et 9.
(3) Philos. div. tome I. page 161. 162. tome II. page 79 à 104.
(4) Ibid. page 31, 32, 161, et note 6.

quoiqu'en analogie très inférieure par ce que comme on l'a vu (1) tout est en rapport dans l'univers, que les cieux astraux sont les types des cieux purs, et que les choses, les objets, les événemens se peignent sur le fond de l'air primitif, qui répond à l'esprit naturel de l'homme et à son imagination (2), et quoi que ce tableau spiritualisé, ne soit qu'une copie très dégénérée de l'original divin, parce que dans l'ordre de la justice, le domaine astral a été abandonné aux anges apostats, et à l'homme après sa chûte (3). On y retrouve une certaine mésure de vérités analogiques, dont l'écriture sainte, détermine le caractère par une foule de passages, qui prouvent que l'esprit astral, qui est de tous les dégrés, dans l'ordre des lumières inférieures (4), peut aussi suivre toutes les formes de l'air primitif, mettre ce fluide animé en jeu et en action par la volonté de l'homme (5), et opérer sur les cieux astraux les plus étonnans phénomènes et prodiges (6).

---

(1) Principe 4, page 716.

(2) Philos. div. tome I. page 157, 171.

(3) Ephésien 6, v. 12. Philos. div. tome I. page 166.

(4) Philos. divine, tome I.

(5) Ibid. tome I. page 313. page 163 à 167.

(6) Ibid.

C'est dans cette théorie des lumières astrales que je ne puis qu'indiquer ici, mais dont le développement est fondé sur l'écriture sainte (1), que se trouve la seconde

(1) Qui dans une infinité de passages, établit la théorie des lumières intellectuelles, et celle des cieux astraux, où circulent les plus bas échellons de cette lumière, et qui décrit et annonce les visions, les propheties, les prodiges, que produisent les lumières astrales, afin que les élus puissent s'en préserver, et quoique l'expression d'esprit astrale, donné dans cette théorie à la raison exaltée soit nouvelle, elle est indispensable, 1° parce qu'elle montre le degré de lumière de la raison partage de l'homme naturel et irrégénéré, et qu'en la distinguant de la lumière plus pure, plus haute, que donne l'esprit de Dieu, elle pose les bornes et la ligne de démarcation entre ses deux lumières. 2° Parce que cette expression montrant le rapport, qui est entre la lumière des astres, et celle de l'homme naturel ou simplement raisonnable donne une clef, ouvre la porte aux plus grandes, aux plus utiles vérités, et empêche de confondre la raison ou lumière naturelle, avec la lumière divine. 3° Parce qu'elle présente la solution, que les philosophes ont été incapables de donner de cette infinité de visions, de phénomènes, de prophéties astrales, de miracles astraux, et de magies, qu'on a vus dans le paganisme, et qu'ont ressuscités, les convulsionnaires, les martinistes, les somnenbulistes, et toutes ces sectes d'illuminés, qui en faisant l'étonnement du dix-huitième siècle, ont précédé le délire philosophique et politique, qui devait nous conduire à la perfectibilité. Ainsi cette théorie, et cette expression, en démontrant ce que la parole de Dieu nous dit en mille endroits, de ces phénomènes naturels ou diaboliques, imitateurs des vrais phénomènes surnaturels, et divins, rend raison de tout philos. divine. Tome I. page 13. fin de la note 5.

source des conformités existantes entre les aperçus des payens et la révélation écrite. Les sages du paganisme avaient l'esprit astral au plus haut dégrés, parce que la vie contemplative, à laquelle il se vouaient (1), était accompagné d'austérités, qui ne donnant que peu ou rien, au sens suspend leur empire, affine la raison, et en l'exaltant l'élève au-dessus de ces bornes ordinaires. Et par cette raison exaltée, ou esprit astral, ils ont pu par les analogies inférieures, entrevoir les mystères de la religion, car ces mystères sont peint dans les cieux astraux (2). C'est dans la même source, que les payens, qui se sont élévés au-dessus du vulgaire, ont puisé leurs augures, leurs oracles, leurs divinations et prophéties inférieures, mais analogique à celles de la révélation écrite (3), enfin c'est par l'esprit astral, qu'ils ont pu opérer ces phénomènes et prodiges imitatifs des vrais et saints miracles (4). Toutes ces

(1) On a vu dans la mythologie des Indous, qu'elle est un point de doctrine. Et on le retrouve chés tous les anciens peuples asiatiques.

(2) Philosos. divine, tome I. page 14, note.

(3) Ibid. page 30, note.

(4) Entre une multitude d'exemples que je pourrais citer de ce que je viens d'avancer, je m'arrête à Pythagore et à Apolonius de Thyanes, les plus connus et qui ont été des espèces de saints astraux, ou de saints se-

visions, prophéties phénomènes astraux sont annoncées en mille endroits de l'écriture sainte et les passages, qui décrivent la nature, les effets de cette lumière inférieure sont innombrables (1), et ne laissent aucun doute que l'esprit astral ne soit la seconde source des aperçus, qu'ont eu les payens des vérités consacrées dans nos livres saints (2).

Les mêmes analogies qui se trouvent entre les cieux astraux et les cieux purs existent dans toutes les parties de l'univers, le livre de la nature est le duplicata, la copie fidèle, quoiqu'inférieure de tout ce que la révélation étale de vérités divines, et l'un

---

lon l'esprit et le cararactère du paganisme tels que ceux que nous présente la mythologie des Indous. Parvenus tous deux par une vie contemplative et austère à la plus entière abnégation de leur sens, Pythagore s'éleva à tout ce qu'il y a de plus haut dans les sciences astrales, et vit tout ce que l'esprit astral peut montrer de mystères, Apollonius son sectateur eut par le même esprit les prophéties, et les prodiges astraux, au plus haut degré où l'astral puisse atteindre. C'est-à-dire les miracles, qui par la force de l'hiéter ou fond primitif peuvent analogiquement imiter les vrais et saints miracles; et la prophétie, qui est vue par l'esprit astral comme dans un miroir en même analogie inférieure des vrais et saintes prophéties. Philos. div. tome I. chap. VI. note 4.

(1) On en trouvera les citations à la fin de ce volume dans les notes et citations sur les conformités.

(2) Philosophie divine, tome I. page 175.

de ces livres, nous apprend le contenu de l'autre, par l'accord et l'harmonie, qui régne entre le terrestre, et le divin (1). Car le verbe créateur a gravé les mystères de la religion dans le plus grossier physique, comme dans l'être le plus relevé, et ils s'annoncent au déhors, et au-dedans de l'homme (2), aux yeux clairvoyans et attentifs (3).

Ce principe reconnu par les vrais et savans naturalistes, qui n'aspirent point comme quelques naturalistes du dix-huitième siècle, à l'honneur d'être les enfans de la matière, et d'habiter un univers fabriqué par le hazard, est encore si clairement confirmé par l'écriture sainte (4), qu'il ne peut rester au-

---

(1) Ibid. page 237. 257. Epitre au Rom. chap. I. v. 19. 20.

(2) Quoique l'homme simplement naturel et raisonnable soit déchu de sa dignité primitive, à laquelle il doit remonter, il en conserve encore de grands traits, et autant qu'il est nécessaire pour l'ordre du monde; ainsi les vrais philosophes l'appellent avec raison, le *microscome* ou petit monde, rassemblant en soi en miniature autant que sa nature le comporte, les idées et le modèle du grande monde, les traits en sont aussi marqués que complets pour celui, qui saisissant les idées simples et les analogies, sait les y voir. Philos. div. tome I. page 219. tome II. page 291.

(3) Apocalipse chap. 3, v. 18. chap. 5., v. 1. 2. Corinthien, chap. 4., v. 4.

(4) Romain 1., v. 19. 20. Actes 14, v. 17. Esaie 9., v. 1. 2. Chorinth. 4. v. 4 et suivans.

cun doute que ce ne soit dans l'inspection de la nature que se trouve la troisième source des aperçus étonnans qu'ont eu les payens des mystères de la religion (1).

Quoique les bornes de mon ouvrage ne me permettent point un développement complet des trois sources de conformités que je viens d'indiquer, cependant en résumant ce que j'en ai dit, on voit 1° que toutes les idées fondamentales et toutes les notions universelles, qui se remarquent chés le genre humain, remontent nécessairement à une révélation primitive, donnée au premier homme dans, et par la création (2); qu'il

(1) En rassemblant les traits épars dans le Geeta, les Veds et les Schasters des Indous, ceux qui se trouvent dans le Zendavesta des persans, dans les ecrits d'un Pythagore, d'un Platon, et de nombre d'autres sages et philosophes payens, et même dans leur poëtes, on voit, qu'ils ont entrevu dans la nature, presque toutes les vérités que la révélation présente à notre foi. Il est même de ces passages tellement imprégnés de l'esprit du christianisme, qu'ils conduisent l'homme comme par degré à la régénération et à la nouvelle naissance. Mais ces aperçus isolés quelques brillans, qu'ils soient, sont tellement mélangés d'ombres et d'erreurs, qu'on voit qu'il ne sont que des connaissances astrales, qui n'ont de beau et de bon que leur analogie certaine avec la toute haute pure sainte, et transcendante vérité, qui ne se trouve toute entière que dans nos livres saints. Philos. div. tome I. page 297, note 1. Philos. div. tome I. p. 239.

(2) Herders älteste Urkunde, tome I. page 78 à 91.

reçut par cette première révélation la connaissance intuitive, des vérités et mystères existants de tout tems dans le verbe son créateur, modèle de toutes les idées, de toutes les créations (1).

Et 2° que la dégradation de ces idées, date du moment où l'homme par sa faute volontaire perdit la lumière originale, et ne reçut en remplacement, qu'un reflet indirect de cette lumière, suffisant pour voir dans la nature, sous des ombres et analogiquement les mystères primitifs, mais trop inférieur à celle, qu'il avait perdue, pour pouvoir s'élever au domaine supérieur de la toute pure toute divine et céleste vérité, dégagée de tout ombre et de tout nuage (2).

Cela posé, en rapprochant sous le rapport de ces deux lumières, les systèmes payens et la révélation positive, on a vu que celle-ci présentait tous les caractères de la lumière originale et divine, et que dans les premier on ne pouvait en apercevoir qu'un reflet indirect, puisque quelque étonnant que soient les notions restées aux sages du paganisme, elles sont imparfaites, mêlées d'er-

(1) Philos. div. tome I. page 219, 220, 221 à 223, 224 à 229.

(2) Ibid. tome I. page 286, 287.

reurs, de contradictions, qu'il s'en faut infiniment qu'ils ayent tout vu, tout dit, et avec la pureté, la certitude, la suite, l'autorité, la clarté, qui caractérise nos livres saints. Qu'enfin ces demis-vérités, qui ressortent des sombres nuages de la gentilité, ne sont semblables qu'à des éclairs brillant d'un éclat éphémère au milieu de la nuit, au lieu que le foyer de lumière, qui rayonne dans nos livres saints, annonce la lumière originale, et une révélation positive de l'être, source de cette lumiere. Révélation dont l'homme n'aurait pas eu besoin, s'il fut resté fidèle à celle, qu'il reçut au moment de sa création, mais qui devenue nécessaire par sa chûte, a manifesté les vérités et les mystères existans de tout tems dans tous les siècles et dans tous les âges (1). Révélés dans l'homme et dans la nature (2), mais dont l'homme volontairement aveuglé n'avait conservé que de foibles aperçus (3).

Les conséquences, qui résultent de ces faits, sont claires. Les premiers instituteurs des nations asiatiques n'ont put puiser leurs

(1) Collosien, chap. I. v. 16 à 26.

(2) Romain, chap. I. v. 19., ibid. v. 20 à 27. Ephés. chap. 4. v. 23. Rom. chap. 2 et 3.

(3) Corinthien, chap. 11, v. 7. Ephes. chap. 4, v. 18. Coll. chap. I., v. 21. Coll. chap. 2, v. 8. St. Jean I. Eph. chap. 2, v. 8 et 9.

aperçus dans nos livres saints, qui leur furent postérieurs. Ceux-ci ne peuvent être composé sur les systemes payens dans lesquels ne se trouvait plus la lumière originale. Mais les uns et les autres remontent à une source commune; et la révélation primitive; que Dieu donna à l'homme en le créant à son image est la première source des idées de l'homme.

Ainsi les aperçus qu'ont eu les payens, bien loin d'être comme le prétendent les détracteurs de la révélation écrite, des preuves que le christianisme est né des mythologies et philosophies payennes, sont au contraire un témoignage irrécusable que ses vérités et ses mystères ont existé de tout tems dans le monde; que la religion chrétienne, qui les manifeste, n'est que la sanction de la révélation primitive donnée à Adam, et que les mythologies et philosophies payennes ne sont qu'une branche plus ou moins corrompue de cette première révélation; branche qui conserva toutesfois même dans sa dégénération quelques traits de son origine, sur lesquels toutes les nations établirent les bases des rélations sociales et du principe universel et primitif de l'obligation morale, si inutilement cherchée par le philosophisme moderne (1),

(1) Il ne faut pour s'en convaincre que relire les papiers publics français du tems des premières assemblée

parce que plus dégénéré encore que ne le fut le paganisme des anciens sages, il a voulu se créer une origine indépendante de toute révélation et trouver dans les facultés de l'homme naturel toutes les bases de ses systêmes législatifs et moraux, mais les ruines et les décombres, dont ce sont entourés, ces prétendus créateurs d'un nouvel univers, l'obligation, où ils ont été de rétablir eux mêmes les principes, qu'ils cherchaient à détruire, sont une preuve démonstrative que les hommes sont incapables par leurs propres lumières, fusse-t-elle portée au plus haut point de l'esprit astral de convenir entr'eux d'un fondement d'obligations morales commun à tous, ni d'un code fixe de loix; s'ils n'ont quelque base supérieure à leur inconstances et à leur caprice, et il est de fait, qu'aussi loin qu'on puisse remonter, dans aucun tems et dans quelque partie de la terre, que l'observation se soit portée, on ne trouve aucune trace d'homme vivant ou ayant vécu en societé, chés laquelle on n'aye reconnu, que la base de la confiance mutuelle des individus, repose sur la persuasion com-

---

nationales, de la convention, enfin du directoire; et comparer les bouleversement de ces tems affreux à l'ordre qu'a rétabli le retour aux bases primitives et éternelles de toute societé.

mune acquise non par spéculation, mais par la révélation primitive, et la tradition de l'existence d'un être supérieur à l'homme, duquel il tient toutes ces connaissances primitives, et auquel chaque individu, comme la société entière rapportait et rapporte toutes les rélations, qui existent dans l'état social, et toutes les obligations morales (1).

---

(1) Mémoire de M. du Luc écrit en 1792, en réponse à la question proposée par la société de Harlem, et si longtems discutée au commencement de la révolution, savoir quel est le principe universel et primitif de l'obligation morale.

Fin du dernier volume

Citations

et notes sur le tableau des conformités d'opinions primitives et fondamentales entre tous les peuples de l'Asie.

I.

Opinions primitives fondamentales, base de la mythologie des Indous. En les rappellant à mes lecteurs, je les renvoye à l'exposition, que j'ai faite de leur mythologie.

II.

Conformités de leurs opinions, avec celles qu'annoncent les mythologies et mystères de tous les anciens peuples asiatiques.

Le sanctuaire de leur temple (2); Hérodote tome I. page 239. Diodore de Sicile, tome II. l. 2. Eusèbe prep. ev. l. 3. c. 9. p. 100. Asiatic researches. Vol. II. page 57.

Le peu de monumens gravés ou écrits (3), le pymander, l'asclepius attribués à Hermes ou Mercure le trismegiste, les fragmens de Bérose, ceux de Sanchoniaton, le Zend-Avesta, l'Yking et Chouking. Tous ces monumens réduits à leur juste valeur par les recherches des savans anciens et modernes les plus distingués, sont des filets d'eau, qui malgré leur altération indiquent la source, d'où ils découlent.

Conformités.

Ad. 1. du premier article.

Etre suprême, cause première de tout, éternelle unité (1), Beausobre t. I. p. 435. Dupuis origine de tous les cultes, t. I. p. 2. t. III, page 115. Athanase contra gent p. 29 et 43.

Aperçu de la trinité (2), Stanleb phil. chal. p. 1123. Kirk oed. t. III. p. 515. du halde t. II. p. 282. Notice sur l'Yking, chap. 3 du Chouking, page 96 et 114. Dupuis orig. des cultes, tome III. page 96.

Ad. 2.

L'essence de l'être suprême était le feu ou lumière incréée originale (1), beausobre t. II. p. 7, 8. t. I. l. 2. page 179. 466. Le batteux cause pr. t. I. p. 39. 42. dont le soleil, le feu adoré par le vulgaire n'étaient que les symboles (2); Julien. orat. 4. Plutarque de Iside, p. 372. Frèret ac des Iinscripsti et B. let, t. 16. p. 292. Foucher, ibid. t. IV. p. 29. Océan de lumière, qu'ils plaçaient dans le ciel des cieux (3); Beaus. p. 149. Dupuis orig. des cultes. t. III. p. 215. Et toujours moins subtiles et moins pures en s'éloignant de leur source la lumière originale (4); Hyde chap. 22. p. 1131, St. Augustin cit. Du l. 7, chap. 28. l. 2. ch. 9.

Du feu astral ou des astres, auquel l'ame de l'homme émanation du feu astral était liée par une étroite affinité (5), St. Augustin cit Dei liv. 7. chap. 3. plut de Iside p. 374. Beaus. t. II. l. 5. ch. 6. p. 250. Dupuis orig. des cultes. t. 4. par. II. p. 534. Virgile George 4. v. 225. Enéide liv. 6. v. 735.

Ad. 3.

Idée d'un monde invisible archétype du monde physique, établie dans les mystères chaldéens et égyptiens.

Pythagore l'avait puisée chés ces peuples (1). Thomas Burnet archéologie liv. 28. p. 511. Clement d'Alexandrie stromat. l. 5. p. 593. Beaus. t. II. p. 278, 282. Dans les théogonies de ces anciennes nations (2), Diodore, Hérodote, Dupuis origine des cultes.

A des dieux ou intelligences célestes (3). Voyez Introduction page 25, 26.

Dans les symboles de l'initiation aux mystères (4). Stanleb philosophie orient. Zend Avesta, paw recherches sur les Egypt. et les Chinois.

Divers cieux ou sphères invisibles (5), Zend Avesta t. 2. p. 28. Kirker oed. tome III, page 426.

Jusqu'aux astres des astres (6); Beaus. l. 2. chap. 2. Dupuis origine des cultes, tome III. page 115.

Peuplées d'intelligences lumineuses distribuées par hiérarchies dans ces sphères invisibles (7). St. Aug. cit. dei l. 7, c. 23. l. II. ch. 9. Huet orig. liv. 2. quest. 8. Rend Av. t. I. par. 2. p. 79. t. II. par. 23. p. 152. 155. Kirker oed. t. II. par. 1. page 426. t. III. p. 480. paw. recherches sur les Egypt. et les Chinois. page 207 — 250.

Les combats d'Arimane contre Ormus chés les Persans (8). Zend avesta t. II. p. 551 à 556. Hyde vet chap, 8. page 349.

La lutte de Typhon contre Osiris (9). Plut de Iside p. 360. Les génies ténébreux des phéniciens, chaldéens et Chinois (10). Kirker chine illus, Sanchoniaton Cumberland, Stanleb philosophie chaldéen. Hyde de vet. pers. relig. c. 8. page 349.

Ad. 4.

Aucune nation orientale même celles que Diodore accuse d'avoir cru à l'éternité de la matière (1). Diodore de Sicile, t. I. liv. 2.

Des antiques documens de Thaut (2). Herders älteste Urkunde des menschl. Geschlechts. t. I. p. 201 à 284. Cumberland Sanchoniaton. page 23.

Enfin celle de Bérose compilée sur les renseignemens d'Oanes (3), Sincelle chronologie page 18.

Ad. 5.

Les annales de tous les anciens peuples de l'Asie ainsi que celle des Indous ne s'occupaient dans les premières périodes que des êtres du monde invisible (1). Voyez Introduction p. 19 à 54. Sincelle chron. p. 18 à 26. Diodore de Sicile. t. II. p. 156. Cumberland Sanchon. p. 23 à 25. Bryant analysis of mythologie.

De l'état d'innocence du premier âge du monde (2). Métamor. d'Ovide IV. p. 228. Ayeen Akbery. t. III. p. 225.

De la chûte de l'homme (3). Dupuis origine de tous les cultes (4), p. 451. t. II. p. 225.

Qu'enfin tous crurent à la dégradation du genre humain à sa punition par un déluge, et à son renouvellement (4). Asiatic researches. Vol. II. p. 60. D'herbelot dio oriental page 2016. Diod de Sicile l. II. p. 156. Bryant analys of myth. t. II. p. 331. Hyde vet. pers. chap. X. p. 257.

Ad. 6.

Le dogme des peines et des *recompenses* après la mort (1). Virg. georg. 4. v. 225. Enéide l. 6. v. 735. Diodore de Sicile l. 5. p. 239. Zend avesta. tome II. page 23.

Celui de la métemps. admis dans toutes les religions populaires de l'Asie (2). Hérod. Euter. c. 123. Beaus. t. II. page 491. Duhalde t. III. p. 21. 22. 50. Porphire de vita Pythagore, p. 12. Qu'on a vu chés les Indous (3), article 6. p. 698. 699.

Plus précise sur cet objet la doctrine secrète admettait que l'ame est une émanation du feu principe (4). Platon de république, p. 615. Aeneide l. 6. v. 735. 739. Georg. 4. v. 223. Stanleb phil. chald. t. I. p. 1123. Zend ayesta, p. 337. 384.

Tous les mystères plus particulièrement ceux de Mythra chés les Persans, ceux d'Osiris chés les Egyptiens (5). Zend avesta. Dupuis orig. des cultes. t. III. p. 273. Plus de Isidc. p. 361. Herod. l. II. p. 123.

Monumens de l'antiquité (6), indiqués citation (3) de la page 736. Médiateur visible entre Dieu et les hommes (7). C'était Mythra chés les persans (7). Beaus. t. II. page 87.

Un Dieu au prise avec le dragon ou serpent (8). Dupuis orig. des cultes. t. II. p. 223. t. III. p. 260, 771, 774.

Les exaltèrent dans leur sphère, on voit Hercule froissant la tête du serpent (9). Eusèbe prepar. ev. l. III. c. 7. p. 98. Hist. of Indost. t. II. p. 223.

III.

Conformités entre les aperçus des payens et les dogmes positifs de nos livres saints, le vieux et le nouveau testament.

Ad. 1. du premier article.

Un être suprême, son unité, la trinité.

L'existence de cet être présenté par Moïse comme un fait, qui précède l'histoire de la création, il établit clairement l'unité (1), Genèse ch. I. v. 12, 28. chap. 46. v. 12. Exode ch. 3. v. 14. 15.

D'Elohim au lieu du singulier Eloah (2). Genèse ch. 1 v. 26. chap. 3. v. 22. Wittehorst inquiri in to the original formation of earth.

Comme ne formant qu'un seul Dieu père, verbe ou parole et st. esprit (3). Epitre de St. Jean. chap. 5. v. 27.

Ad. 2.

Sur l'essence divine, théories sur la lumière intellectuelle, qui éclaire l'ame de l'homme.

Mais elle y devient une théorie aussi profonde que sublime (1). Philos. div. t. I. ch. 4. p. 39 à 44.

D'abord la lumière incréée contenue dans l'infini, Dieu est lumière (2). Ep. de St. Jean ch. 1. v. 5. 7. Jean 8. v. 12.

Dieu le verbe habite une lumière inaccessible que nul homme n'a vue, ni ne peut voir (3). 1. pierre 6. v. 16.)

Lumière incréée originale, primitive dans laquelle sont renfermées toutes les autres lumières et toutes les vies (4).

De cette lumière incréée le verbe Dieu émane produit, créé la lumière pour tous les ordres d'êtres de l'univers (5). Genèse ch. 1. v. 3. ch. 5. v. 15. Hébreux ch. 12. v. 19.

Il y a de tous les degrés de lumière, depuis le feu consumant, qui ne s'éteint point jusqu'au feu visible du soleil (6). 1 Corinth. ch. 15. v. 40 et suivans.

La lumière intellectuelle se répand de dégrés en dégrés (6). 2 Corinth. III. v. 18. 1 Corinth. chap. 15. v. 41. Phil. div. t. I. p. 42. Depuis la plus pure lumière, dont les seraphins ne peuvent supporter l'éclat (8). Ps. 18. v. 12. Esaie chap. 6. v. 2.

Et circule de cieux en cieux dans tous les espaces en rapport avec les êtres et dans une proportion assortie à leur nature et à leur besoin (9). Ps. 104. v. 23. Philos. div. t. I. page 38. 42.

L'esprit astral, feu en analogie avec la lumière, qui rend les astres lumineux, mais qui est intelligente dans les êtres moraux (10). Phil. div. t. I. ch. 1. p. 12. note 6. J'ai donné plus bas à mes lecteurs le développement succinct du système de l'esprit astral ou lumière astrale, origine de

la raison et substitut de la lumière pure et divine perdue par la chûte de l'homme, et j'y ai ajouté les citations de l'écriture sainte, sur laquelle ce système se fonde. On a vu article 2 des conformités entre les payens, qu'ils croyaient que le véritable siège de la lumière incréée originale était cet océan de lumière, qu'ils plaçaient dans les cieux des cieux, d'où s'émanaient tous les autres feux, qui étaient toujours moins subtils et moins purs en s'éloignant de leur source; le cinquième élément que les philosophes admettaient, comme origine de l'ame de l'homme est l'aperçu de la lumière astrale, qui fait sa raison, plus ou moins pure d'après l'abstraction ou l'intervention des sens. Phil. div. t. I. chap. III. p. 30. note (1), p. 33. note (2).

Elle devient plus opaque et moins pure (11). Philos. div. t. I. p. 33. 35. 163 à 168.

Fait lever sa lumière sur les justes et sur les injustes (12). Mathieu ch. 5. v. 45.

Qu'il commet envers son créateur (13). Apocal. ch. 2. v. 25. Jeremie chap. 13. v. 26.

Qui devint aussi le partage de l'homme après sa chûte (14). Job. ch. 15. v. 15. St. Jude ch. 6. 2 Pierre ch. 2. v. 4. Phil. div. t. I. p. 163, t. II. p. 279 et suivante.

Ad. 3.

Du monde invisible, théorie des cieux divers, des intelligences, de leur dégradation.

Et cosmogonie des payens (1er art. 2. page 696.

Indique celle des cieux invisibles, antérieure au monde sensible (2). Thomas Burnet archéologie. l. 28. p. 511, Clement. d'Alex. Stromat. liv. 5. page 595.

Tels qu'ils en sont sortis (3). Phil. div. t. I. p. 163. Collos. chap. 1. v. 16.

Qui lient l'univers avec le Verbe Dieu (4). Ibid.

La dégradation d'une partie de ces intelligences (5). 2 Pierre ch. 1. v. 4. St. Jude ch. 6. v. 9. Apocal. ch. 12. v. 7. et 9.

Leurs combats avec Michel l'archange (6). Apocal. ch. 12. v. 4. 7. 8. 9. Phil. div. t. II. p. 273 à 281 et les notes.

Les suites de cette revolte (7) ibid. Deuteronome 29 v. 20.

Ou cieux des cieux (8). 3 rois ch. 8. v. 27. Phil. div. t. I. p. 163.

Ne sont pas purs devant lui (9). Job. ch. 15. v. 15. Deut. ch. 29., dont ils sont composés (10). Ps. 104. v. 2. 3.

Qu'ils infectèrent encore de leur impureté (11). Jean 8. v. 44. Jean chap. 3. v. 8. Apocal. chap. 12.

Ad. 4.

Création du monde visible.

De cet important événement (1). Genèse les onze premiers chap. sur la création et l'histoire de l'homme.

Ad. 5.

La chronologie, différence apparentes, conformités réelles.

Objet des énormes calculs de la période anthécaotique (1). Voyez Introduction, page 19 à 34.

Finit au déluge (2). Ibid.

Les savans, qui possèdent les langues orientales (3). Mr. Jones, Wilkes, Vilford, et autres souvent cité dans ces deux volumes.

La même ére que lui donne Moyse (4). Asiatics researches. Vol. II. p. 60.

Fragmens de Sanchoniaton (5). Cumberland p. 25. 24. Dupuis origine des cultes. t. III. p. 264.

Recueillie par Manethon (6). Hérodote t. II. p. 121 à 150. Diod. de Sicile. t. III. p. 264.

Dans les symboles de leurs mystères (6). Aelteste Urkunde 1, Th. S. 268 à 273. 2. Th. 189. 199. 209.

Qui le détruisit (8) Bryant analysis of mythol. t. II. p. 233 à 333.

Peuplèrent ces contrées (9). Bailly astronomie ancienne Dis. préliminaire p. 81. 155. Freret - mem de l'acad. des Ins. et bel. lettres t. 54. 37 de Lus sur l'histoire de la terre et de de l'homme. p. 674. As. res. vol. II. p. 112. 113. 137. 150.

On ne peut méconnaître Abel et Caïn (10). Intr. p. 35.

Celle d'Adam (11) ibid. p. 37.

De Caïn et de Seth (12). Bagavadam traduct. d'Obsonville. p. 79. Asiat. res. Vol. I. page 257.

Attribuée à la mauvaise race (13). As. res. vol. I. p. 236 qui fut punie par un déluge. Asiat. res. vol. I. p. 230. 236 qui repeuplent la terre (14). Introd. p. 39. 40.

Sur les mêmes faits (15). Asiat. res. vol. III. page 235 243. 300.

Ad. 6.

De la nature de l'ame, de sa dégradation, de la nécessité de sa régénération, d'un médiateur visible entre Dieu et les hommes.

Opinions du paganisme (1). Chés tous ces anciens peuples les idées fondamentales se matérialisèrent par le raisonnement, parce qu'ayant perdu la lumière primitive, qui éclairait Adam avant sa chûte, et réduits à une lumière inférieure, ils ne pouvaient remonter par cette lumière à la spiritualité pure; cependant la difficulté qu'ils trouvaient à comprendre que la matière formée des quatre élémens, put penser raisonner avoir la perception ou connaissance d'elle-même; leur fit admettre (comme on l'a vu plus haut, article deux) que l'ame de l'homme avait pour origine un cinquième élément; espèce de quintessence plus ou moins céleste plus ou moins divine à proportion de son rapprochement de sa source de la lumière originale. Et comme on l'a vu encore, leur opinion sur cet élément nommé éther était un aperçu altéré de l'esprit astral origine de la raison. Je pourrais entasser les citations, mais je me borne à renvoyer mes lecteurs aux extraits que je leur ai donné des dialogues de Chrisnen et d'Arjoon ou du Geeta, dans lequel se trouvent toutes les idées, qu'ont eu à cet égard, les anciens philosophe; l'on y voit que tous les aperçus du paganisme sur la nature de l'âme, sont (même dans leur plus sublimes opinions) mêlée à un matérialisme si raffiné que nos phil. du dix-huitième siècle, n'ont pas même l'honneur d'avoir inventé celui, qu'ils ont affiché.

Ainsi que celles qu'ils avaient de la redemption (2) St. Augus. Cité Dei l. 16. chap. 25 et 29.

Du jugement dernier (3). Eus. préparation évan. l. 7. c. 15. v. 325. c. 29. 32. v. 34 à 38.

Les passages de nos saints livres, qui prouvent ces conformités sont aussi positifs que nombreux (4), il faudrait citer l'écriture sainte, depuis le premier chap. de la Genése au dernier de l'apocalypse, plus on approfondit les recherches plus on est frappé de ces ressemblances, et convaincu qu'elles ne peuvent provenir que d'une source commune, qui est la révélation primitive, dont la révelation écrite est la sanction.

On a vu dans les fables (5). I. vol. de la mythologie des Indous. ch. V. à VIII. et II. vol. ch. IX à XIII.

Mss. Dupuis et Volney (6), j'ai souvent cité le volumineux ouvrage du premier intitulé origine des cultes, c'est dans les ruines de Volney, p. 290, qu'on trouve l'odieux parallèle, dont il est ici question, On ne peut lire ces deux ouvrages sans regretter l'abus que font ces auteurs des lumières du savoir et des talens.

De plusieurs autres conformités (7), que j'ai passée sous silence pour ne pas donner trop d'étendue à mon tableau, qui ne présente que les *idées fondamentales*, dont les autres sont les conséquences. Et ces conformités ne se bornant pas aux opinions se retrouvent dans les pratiques et observances religieuses. Ainsi par exemple les fêtes funèbres à l'honneur d'Osiris chés les Egyptiens, celles d'Adonis chés les Phéniciens, de Thamuz chés les Assiriens pour célébrer la mort de ces dieux prétendus, leur résurrection et leur exaltation au ciel, Diodore de Sicile *l.* 1. par. 96. Plut. de Iside p. 364. Jablonski Panthé eg. par. 3. l. 5. c. 2. par. 15. p. 80. Ezechiel ch. 8. L'espèce de batême, par lequel les initiés aux mystères de Mythra étaient régénérés, les purifications d'eau lustrale dans les fêtes d'Eleusis et d'Apollon par lesquelles les coupables étaient censés se régénérer, le signe imprimé sur le front des initiés dans l'antre de Mythra (Tertullien de bapt. c. 5. porphire de antro de Ninp. p. 5); la confession et la nécessité d'un directeur spirituel chés les Indous, l'eau bénite, la cloche employée dans leur Pouja ou sacrifice enfin les croix symboles hiérogliphiques et caractères sacrés de la religion égyptienne que l'empereur Théodose trouva dans le temple de Serapis, lorsqu'il le fit purifier.

Je me borne à ces exemples, faits attestés par une foule d'auteurs payens et chrétiens, quoique j'aurais pu ajouter une infinité de traits de ces conformités, mais mon lecteur a pu les observer dans la mythologie des Indous.

Des indications que je viens de donner (8). Les pères de l'église ont confronté et rapproché la doctrine chrétienne des idées payennes. Selon eux les payens voyaient comme à travers d'un brouillard les mystères de la trinité, le but, auquel nous devons tendre; et le mystère du moyen, qui nous est offert pour y parvenir, a été vu figurement des anciens peuples, et bien avant qu'on eut observé le ciel, et

qu'il y eut des fictionsastrologiques et des calculs astronomiques. St. August. cité Dei l. 10. c. 25. c. 29.

Eusèbe observe les conformités des aperçus théologiques des payens avec les dogmes chrétiens: Eus. ch. 20. p. 541. Il cite le passage de Platon dans sa lettre à Denys, et il ajoute que tous ceux, qui ont expliqué ce passage de cet ancien philosophe sur les trois principes, l'ont entendu du premier Dieu, du second son fils, et du troisième l'esprit universel. Eus. cite d'autres philosophes pour l'université de cette opinion des trois principes. Eus. l. I. c. 18. p. 537.

Passages de l'écriture sainte, qui prouvent que les payens ont puisés dans les lumières astrales, leurs augures, leurs oracles, leur divination, leur prophétie, et qu'ils ont opéré par les memes lumières, leurs phénomènes et prodiges imitatifs des vrais phénomènes et saints miracles. Ancien testament.

Deut 4. v. 13. 19. ch. 18. v. 9. Samuel 28. v. 7. Levitiq. 19. v. 36. Deut 29. Job. 15. v. 15. 3 Rois 8. v. 27. Gen. 49. v. 26. Es. ch. 8. v. 19. ch. 9. v. 1. Ps. 137. v. 7. Es. 14. v. 12. Ezechiel 28. Ps. 18. v. 3. Gen. 5. v. 28. Ps. 96. v. 5. Es. 14. v. 12. 15. Dan. 10. v. 12. 21. Gen. 3. v. 5. Deut. 5. v. 19. Es. 14. v. 12 à 14.

Nouveau testament.

Acte des apôtres 16. v. 19. Thess. 2. v. 7. 2 Apocal. 18. v. 13. ch. 16. v. 14. ch. 19. v. 20. 2 Cor. ch 3. v. 14. Rom. ch. 1. v. 19. 20. Apoc. ch. 5. v. 1. ch. 3. v. 18. Eph. ch. 6. v. 12. Jud. ch. 14. v. 6. Apoc. ch. 2. v. 24. Math. ch. 7. v. 22. Apoc. ch. 20. v. 8. Luc. ch. 16. v. 26. 1 Pierre ch. 5. v. 8. Eph. ch. 6. v. 11. Apoc. 12. v. 4 à 10. Jean chap. 3. v. 8. 2 Pierre chap. 2. v. 4. Apocal. chapitre 13. vers 5. Les passages, qui déterminent la nature de la lumière que reçut l'homme en supplement à la lumière divine sont tout aussi nombreux. Ceux de mes lecteurs, qui seraient curieux de les connaître en trouveront le rapprochement dans un ouvrage aussi curieux que profond, intitulé la philosophie divine, appliquée aux lumières naturelle, magique, astrale, surnaturelle, céleste et divine ou aux immuables vérités que Dieu a révélé de lui-même et de ses oeuvres, dans le triple miroir analogique de l'univers, de l'homme de la révélation écrite.

Par Kieleph ben Nathan.... publiée en 1793.

Errata du seconde volume

Page	4	*ligne*	2	exitait	*lisez* excitait
—	17	—	27	li	— la
—	20	—	2	elle les y	— elles y
—	20	—	26	qu'ils	— qu'il
—	23	—	5	chaques	— et chaques
—	28	—	7	Nèsuphar	— Nenuphar
—	47	—	8	retrait	— retraite
—	67	—	26	plus danger	— plus grand danger
—	60	note 1,		femmes Indous	— femmes Indoues
—	70	*ligne*	26	désér	— désir
—	77	—	21	histoire	— l'histoire
—	78	—	25	leur	— lui
—	96	—	8	parviens	— parvins
—	97	—	4	sa colère	— que sa colère
—	132	—	5	resident	— résidant
—	139	—	1	la lience	— la licence
—	156	—	25	la pleinitude	— la plénitude
—	158	—	20	ils sont	— ils ont
—	192	—	10	touchéde	— touché de
—	234	—	22	rendis	— rendit
—	241	—	4	ennemie	— ennemi
—	282	—	2	puis né	— puisné
—	295	—	25	reponde-t-elle	— repond-elle
—	301	—	17	miojorité	— majorité
—	341	—	4	le	— la
—	342	—	1	à jeun	— à jeûn
—	453	—	22	homm	— homme
—	487	—	7	à l'attachement	— à l'attouchement
—	551	—	24	sa sienne	— la sienne
—	552	—	23	telle	— t-elle
—	566	—	24	apposition	— opposition
—	567	—	23	plasible	— paisible
—	573	—	10	à jûn	— à jeûn
—	588	—	9	et humains	— et humaines
—	591	—	1	détendre	— d'étendre
—	593	—	3	des Daints	— des Daints,
—	595	—	27	reconait	— reconnait
—	599	—	9	pratiqué	— pratiquées
—	626	—	9	le leur	— de lui
—	636	—	16	de manque	— du manque
—	640	—	17	revalution	— révélation
—	659	—	14	et dissipe que	— et dissipé par
—	689	—	10	fondateurs	— fondateur
—	689	note 4,		du lac	— du Luc
—	700	*ligne*	6	puisice qu'elle	— puis qu'elle
—	712	—	2	et la tradition	— et la tradition,

Depuis la feuille *L* l'ouvrage a été imprimé sous les yeux de l'auteur, qui en a soigné l'impression avec le soin et l'exactitude, compatible avec des ouvriers absolument étrangers à la langue française, qu'ils ignorent même.

00081808

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016